This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

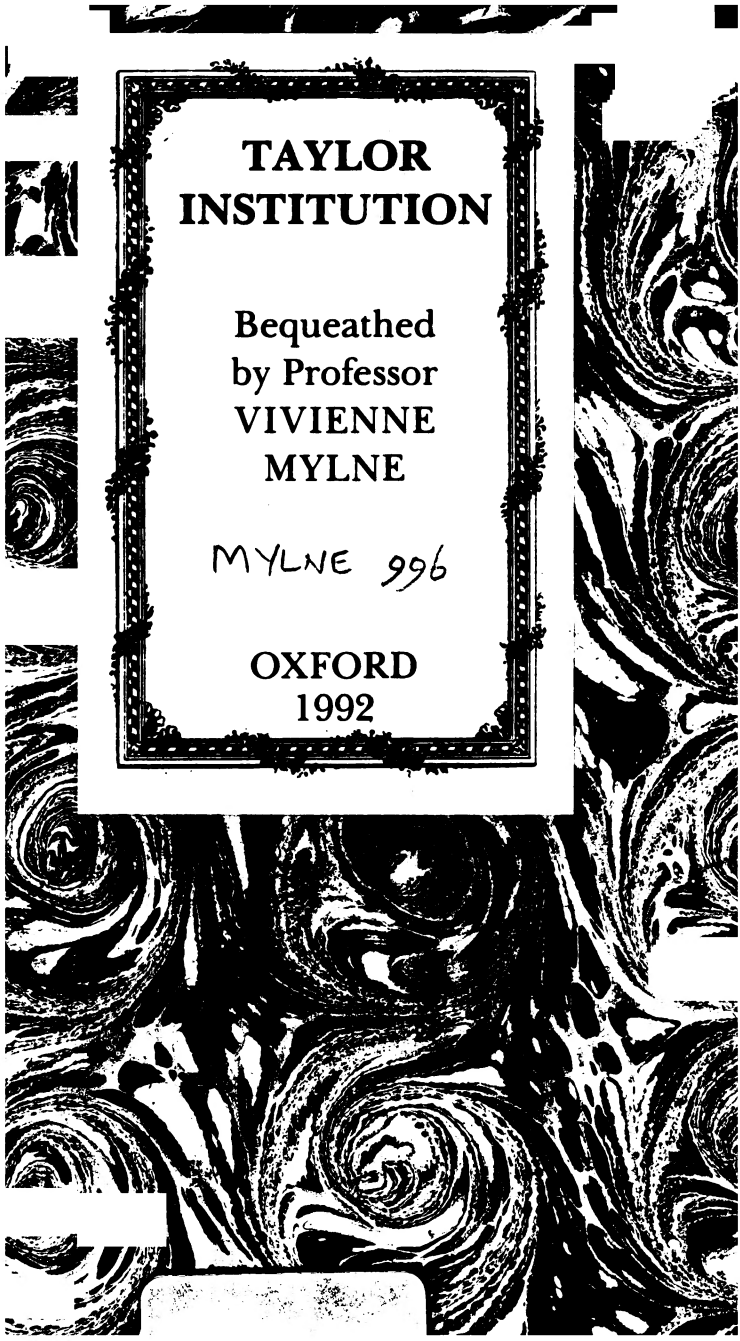
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 996

OXFORD
1992

ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

Avec Figures.

TOME VINGT-NEUVIEME.

LE MONDE MORAL, OU MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU CŒUR HUMAIN.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.

A AMSTERDAM,
& ſe trouve à PARIS,
RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

ON aura manqué le premier but qu'on s'eſt propoſé dans cet Ouvrage, s'il n'eſt pas de quelque utilité pour les mœurs, & le ſecond, s'il ne forme pas une lecture amuſante; en deux mots, s'il eſt abſolument incapable de plaire & d'inſtruire. Il ſeroit fort triſte pour l'Auteur, d'avoir ſi mal rempli ſon objet; mais du moins n'a-t-il rien à ſe reprocher avec de ſi bonnes intentions.

AVERTISSEMENT.

Il juge ſi favorablement du fond de ſon entrepriſe, que dans la crainte de quelque obſtacle qui ne lui permette pas de la conduire à ſa fin, il prend le parti d'expoſer ici ſon plan, pour tracer les voies à ceux qui voudront l'exécuter d'après lui. Rien n'eſt plus ſimple : c'eſt de faire enviſager, du côté moral, tous les évenemens dont il ſe propoſe le récit. Il entend, par le côté moral, certaines faces qui répondent aux reſſorts intérieurs des actions, & qui peuvent conduire, par cette porte, à la connoiſſance des motifs & des ſentimens.

Le héros ſe trouve comme rappelé à

ces graves obſervations, par ſon caractère naturel, & par le ſpectacle des aventures d'autrui, qui le forment au rôle qu'il entreprend. Mais, lorſqu'il ſe croit aſſez inſtruit pour réduire ſes lumières en ſyſtême, d'autres aventures, qui l'intéreſſent vivement lui-même, l'obligent de reconnoître que pour bien juger du cœur des autres, il lui manque la connoiſſance du ſien. Il travaille à l'acquérir, dans les plus rudes & les plus délicates épreuves. Enfin, il établit ſur toutes ſes expériences, étrangères & perſonnelles, des principes, qui ſervent de règle à ſa conduite & de fanal à ſes jugemens, dans toute la ſuite de ſa vie.

On donnera, ſi l'on veut, le nom de

Roman à des Mémoires de cette nature; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'ils n'ont d'imaginaire que leur forme. Le courage & la diligence de l'Auteur dépendront de l'indulgence avec laquelle cet eſſai ſera reçu du Public.

LE MONDE MORAL, OU MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU CŒUR HUMAIN.

LIVRE PREMIER.

DANS le commerce du monde, chacun a les yeux ouverts ſur les vices & ſur les ridicules d'autrui. Eſt-ce un ſujet de reproche pour l'humanité? Non, ſuivant mes plus ſaines lumières, ſi de bonne foi, c'eſt-à-dire, avec la même

juſtice & la même attention, chacun ouvroit auſſi les yeux ſur les ſiens, on trouveroit dans la comparaiſon & la balance des uns & des autres, non-ſeulement de fortes raiſons pour ſupporter l'imperfection dans autrui, mais ſouvent des ſecours & des règles, pour ſe corriger & ſe perfectionner ſoi-même.

Je pouſſe plus loin cette philoſophie. J'accuſe les hommes de s'arrêter aux dehors, dans la maligne recherche qu'ils font des ridicules & des vices, & de ne pas pénétrer juſqu'à la ſource du mal, qui réſide ordinairement dans le cœur. Il me ſemble qu'avec la règle d'équité que j'impoſe, c'eſt-à-dire, en pénétrant d'auſſi bonne foi dans les replis de leur propre cœur, ils auroient incomparablement plus d'avantage à tirer de ces intimes obſervations, que de leurs cenſures extérieures & ſuperficielles.

Mais pénétrer dans le cœur, qui paſſe pour impénétrable! Oui; ſi malgré le préjugé commun, des routes ſecrètes, ménagées par la nature, en ouvrent l'accès à ceux qui peuvent les découvrir. Je les ai cherchées pendant quarante ans, & j'abandonne au lecteur le jugement de mes découvertes. Cyrano s'eſt promené dans le monde lunaire; Kirker dans le monde ſouterrein; Daniel dans le monde de Deſcartes; Beker dans un monde enchanté: & moi, j'ai

pris pour objet de mes courſes & de mes obſervations, le MONDE MORAL; carrière auſſi vaſte, moins imaginaire, plus riche, plus variée, plus intéreſſante, & ſans comparaiſon plus utile.

Après cet exorde, des récits tels que les miens demandent une autre eſpèce de préparation; celle qui captive l'eſprit dans les rets imperceptibles de la vraiſemblance, & qui donne, aux ouvrages d'imagination, des charmes qu'ils ne peuvent avoir ſans cet heureux coloris. L'art, qui ſait les en revêtir, doit être une vraie magie, pour opérer des effets, contre leſquels il ne craint pas de mettre un lecteur en garde, en oſant les annoncer. Il a néanmoins ſes principes naturels, qui, bien approfondis, ſont peu différens de ceux de l'architecture, de la perſpective & de la peinture. Mais c'eſt de les exercer, qu'il eſt ici queſtion: d'autres circonſtances les feront rentrer dans mon deſſein, & me ramèneront peut-être à les expliquer.

JE ne me croyois pas fait pour de ſi profondes ſpéculations. Ma naiſſance m'appeloit au métier des armes, & mon éducation avoit été conforme à cette vue. Les réformes de la paix d'Utrecht rendant les emplois très-rares, j'attendois, depuis quelques années, des occaſions qui ne ſe préſentoient pas; & la chaſſe étoit mon

unique amuſement. Cependant, avec un eſprit actif & des ſentimens d'honneur, je conçus que pour l'héritier d'une bonne maiſon, il y avoit un meilleur uſage à faire de mon loiſir. Je fus confirmé dans cette réflexion, par un événement auquel je ne m'attendois pas plus qu'à ſes triſtes ſuites. Mon père, homme ſérieux, âgé de ſoixante-ſept ans, & veuf depuis vingt, prit tout d'un coup la réſolution de s'engager dans un ſecond mariage.

Il avoit ſervi avec diſtinction, & ſa retraite n'étoit venue que de ſes infirmités. Une goutte opiniâtre l'attachoit, une partie de l'année, au lit de douleur. Dans ce triſte état, il ne ſembloit occupé que de ſa tendreſſe pour ſon fils, ſeul reſte d'une femme qu'il avoit adorée. J'y répondois, par des reſpects & des ſoins, qui ne s'étoient jamais démentis; & ce ſentiment avoit eu beaucoup de part à l'oiſiveté où j'avois paſſé ma première jeuneſſe. Mon père, ſans être arrêté par toutes ces conſidérations, jeta les yeux ſur une jeune perſonne, fille d'un gentilhomme voiſin, qu'il n'avoit pas vue trois fois, depuis dix-huit ans qu'elle étoit au monde. En me faiſant l'ouverture de cet étrange deſſein, il y mêla fort adroitement ſes idées pour ma fortune, qui languiſſoit dans l'obſcurité d'une province; &, ce que le plaiſir de m'avoir continuellement

ſous ſes yeux lui avoit fait éloigner juſqu'alors, il me propoſa de faire le voyage de Paris, où mes propres ſoins feroient naître les occaſions de m'employer, que nous attendions inutilement du zèle de nos amis. Il ajouta que la ſucceſſion de ma mère, qui ne lui avoit apporté que deux mille écus de rente, ne ſuffiſant pas pour me ſoutenir, ſon deſſein étoit d'y joindre une penſion annuelle de la même ſomme; & que, dans quelque lieu que mes inclinations puſſent me conduire, elle me ſeroit comptée fidèlement.

Je découvris aiſément, dans ſon diſcours & dans ſes offres, les détours d'un vieillard amoureux, à qui la préſence d'un fils de mon âge étoit incommode, & qui ne penſoit qu'à jouir tranquillement de ſes nouvelles affections. Cependant je crus y voir auſſi un fonds de tendreſſe paternelle, qui réveilla vivement toute la mienne. Loin de condamner ſon mariage, ou d'en murmurer, je pris naturellement l'air & le ton de la joie, pour le féliciter d'une réſolution qui devoit ſervir à ſon bonheur, puiſqu'il ne pouvoit l'avoir embraſſée dans une autre vue. Je refuſai de partir avant la célébration; & rappelant toutes mes notions de galanterie, je me chargeai de la fête nuptiale. Elle fut célébrée avec une magnificence, qui fit

l'admiration de tous nos voiſins. Mon père parut un peu confus de ſon rôle. Il évitoit mon approche. Il avoit peine à ſoutenir mes regards. Je m'en apperçus : je parvins à ſoulager ſa confuſion, par tant de franchiſe & de candeur, qu'il prit des manières plus libres avec moi ; & le ſoir, en le laiſſant ſeul avec ma belle-mère, je me crus ſi bien dans ſon eſprit, que je ne fis pas difficulté de l'exhorter, avec une gaieté reſpectueuſe, à ménager ſa ſanté.

Le lendemain, quel fut mon étonnement, d'apprendre qu'avant la fin de la nuit, ma belle-mère avoit appelé bruſquement ſes femmes, & qu'elle s'étoit fait conduire dans un autre appartement, ſans que mon père eût marqué la moindre envie de s'y oppoſer ! Je n'en accuſai d'abord qu'un accès de goutte. Mais, de part & d'autre, le myſtère fut bientôt éclairci. Ma belle-mère, hors d'elle-même, déclara, ſans aucun ménagement, qu'elle étoit trompée par un indigne artifice, & livrée au pouvoir d'un vieillard infirme, pour lui ſervir de première eſclave. Elle raconta qu'après de froides proteſtations, il lui avoit fait le plan du genre de vie qu'elle devoit ſuivre ; c'étoit une aſſiduité conſtante auprès de ſon lit, le ſoin de l'amuſer par de fréquentes lectures, la privation de toutes les compagnies du dehors, ſur-tout le renoncement

à la parure & l'éloignement de tous les jeunes voiſins. A ce prix, il lui avoit promis de la rendre heureuſe, par ſes complaiſances. Lorſque dans ſon indignation, qu'elle n'avoit pas laiſſé de contenir, elle s'étoit contentée de répondre qu'on ne faiſoit pas le ſacrifice de ſa jeuneſſe, pour mener une vie ſi triſte & ſi dure, il lui avoit dit nettement de ſe ſouvenir qu'il ne l'avoit épouſée qu'à cette condition. L'explication s'étoit échauffée. Elle avoit déſavoué tous les articles de cet odieux traité. Mon père avoit inſiſté du même ton ; & la querelle étoit devenue ſi vive, que ma belle-mère avoit pris le parti de ſe retirer. Mais elle étoit réſolue, diſoit-elle, de ſoutenir tous ſes droits ; & jamais une femme de ſon âge ne ſeroit tyranniſée à ce point par un vieux mari.

Ce récit venant de ſes propres domeſtiques, qui n'avoient pas ordre de ſe taire, j'étois fort impatient d'entendre mon père, ou de ſavoir des ſiens ce qu'ils avoient pû découvrir de cette aventure. Je fis appeler ſon valet-de-chambre, qui le ſervoit depuis vingt-cinq ans, & qui jouiſſoit de toute ſa confiance. Cet homme, quoiqu'engagé dans un complot fort préjudiciable à mes intérêts, avoit quelque affection pour moi. Il vint auſſitôt ; & n'attendant pas mes queſtions : monſieur, me dit-il, je brûlois de vous voir,

& j'ai demandé pluſieurs fois s'il étoit jour chez vous. Il ſe paſſe des choſes fort étranges dans cette maiſon. Je lui dis que c'étoit le ſujet de ma curioſité, & que j'eſpérois de lui quelque explication. Il me fit à peu près le même récit, qu'on m'avoit fait d'après les femmes de ma belle-mère. De ma chambre, ajouta-t-il, qui touche à celle de mon maître, j'ai tout entendu. Après le départ de madame, il a paſſé le reſte de la nuit dans la plus violente agitation. Il a rejeté mes ſoins. Ce matin, il m'a vu long-tems autour de lui, ſans me dire un mot; & je n'ai pas eu la hardieſſe d'interrompre ce ſilence, auquel il n'eſt pas accoutumé pour moi. Mais ce n'eſt pas tout: en ouvrant ſa porte, j'ai vu paroître une des deux femmes qu'il a données à madame. Elle a demandé la permiſſion d'entrer qu'on lui a fait attendre long-tems, & qu'elle n'a obtenue qu'après une ſombre délibération. J'étois préſent: elle a dit que ſa maîtreſſe prioit monſieur d'approuver qu'elle occupât l'appartement qu'elle avoit choiſi, & qu'elle y paſſât le reſte du jour. Mon maître, plus irrité que jamais, a répondu d'un ton mépriſant, que non-ſeulement il y conſentoit, mais qu'il la diſpenſoit de reparoître jamais dans le ſien.

Ces nouvelles circonſtances augmentèrent ma ſurpriſe. Je ne reconnoiſſois pas mon père, à

qui je n'avois jamais trouvé qu'un caractère civil. Tout ce que j'entens, dis-je à ſon valet, eſt en effet fort étrange. Ne ſavez-vous rien qui puiſſe jeter du jour ſur des incidens ſi ſinguliers ? Il parut embarraſſé. Je le preſſai d'avoir pour moi la ſincérité qu'il me devoit, & dont je ſerois quelque jour en état de le récompenſer. Enfin, commençant par des excuſes, dont la plus juſte étoit ſon ancien attachement pour ſon maître, il me fit l'hiſtoire du mariage de mon père.

M. de S. O... père de ma belle-mère, & notre voiſin, avoit plus de naiſſance & d'eſprit, que de biens & de délicateſſe d'honneur. Il étoit demeuré veuf, avec deux filles ; & la difficulté de les marier, ſans fortune, lui avoit fait prendre le parti de les laiſſer au couvent depuis leur enfance. Cependant l'occaſion s'étoit préſentée d'en marier une, mais avec peu d'avantage. Il l'avoit rappelée près de lui dans cette vue ; & la bienſéance du voiſinage l'ayant fait penſer à nous la faire connoître, il nous l'avoit amenée. J'étois à la chaſſe. Le même jour, mon père, ſaiſi d'un accès fort douloureux, languiſſoit dans ſon fauteuil. Cette jeune perſonne, qui n'étoit pas mal partagée des agrémens de ſon ſexe, avoit dû trouver peu d'amuſemens dans une viſite ſi triſte. Mais un ſentiment de compaſſion naturelle, pour les ſouffrances d'autrui, l'avoit

portée à les plaindre. Elle s'étoit attendrie, juſqu'à marquer de l'empreſſement pour les ſoulager; elle avoit prêté officieuſement ſes mains à tout ce qui peut adoucir la ſituation d'un malade. Mon père avoit cru ſentir du changement dans la ſienne. Cette idée lui demeura dans l'eſprit, lorſque ſa compagnie l'eut quitté. Il regretta de n'avoir perſonne dont il pût attendre les mêmes ſoins, avec autant de bonté, avec autant d'affection & de grâces. Son imagination lui repréſenta quel ſoulagement il pouvoit eſpérer dans ſes continuelles douleurs, quelle conſolation pour le reſte de ſa vie, s'il avoit ſans ceſſe à ſes côtés, ou devant ſes yeux, un contre-poiſon ſi doux. Il ſe livra tout entier à ces charmantes réflexions.

Son valet ne me déſavoua point qu'ayant entendu quelques mots échappés, & compris ce qu'il ne pouvoit entendre, il n'eût ſecondé le penchant de ſon maître. La ſeule eſpérance de rendre ſa propre vie plus douce, & de voir règner un peu de joie dans une maiſon aſſez mélancolique, avoit pû le faire entrer dans cette diſpoſition. Il avoit exagéré le bon naturel de mademoiſelle de S. O.... ſa douceur, ſa modeſtie, qui ne pouvoient être contrefaites en ſortant du cloître, la facilité de lui faire conſerver ces habitudes, en éloignant d'elle tout ce qui pouvoit

les affoiblir. Il n'étoit pas vraiſemblable que, ſans bien, & n'en trouvant point dans le mariage qu'on lui propoſoit, elle pût réſiſter à l'éclat de la fortune & de l'abondance. Son père, dont on connoiſſoit l'ambition, y réſiſteroit encore moins. De ſi fortes apparences entraînèrent un cœur à-demi rendu. La réſolution fut ſi prompte, qu'on n'attendit pas la fin du jour pour l'exécuter; & ce qu'on déſiroit avec tant d'ardeur laiſſant des craintes qui ne pouvoient venir que de moi, l'ordre fut donné de ne me pas dire, à mon retour, que M. & mademoiſelle de S. O.. fuſſent venus au château. Le confident de mon père fut chargé des propoſitions. Elles furent reçues avec toute la facilité qu'on s'étoit promiſe. S. O... répondit du conſentement de ſa fille comme du ſien. On ne manqua point de le prévenir ſur le ſecret par lequel on vouloit commencer avec moi. Il choiſit le tems de mon abſence pour voir mon père; & les articles furent dreſſés entr'eux. S. O... garant des intentions de ſa fille, qu'il repréſenta comme une perſonne fort ſimple, promit pour elle des excès de complaiſance; juſqu'à régler ſon habillement, ſes goûts & ſes occupations. Mon père lui fit des avantages, dans leſquels ſa tendreſſe pour moi fut peu conſultée. Enſuite, n'eſpérant pas de pouvoir me dérober plus long-tems ſes réſolutions, il

avoit pris le parti de me les communiquer; mais l'affection paternelle baiſſant à meſure qu'il étoit emporté par ſon nouveau goût, il s'étoit flatté qu'en les apprenant, le chagrin me feroit précipiter mon départ.

C'étoit me faire une autre injuſtice. A la vérité, j'avois conçu que je ne devois plus eſpérer de tenir le premier rang dans ſon amitié, & je m'étois bien imaginé que tous les articles de ſon traité avec les S. O... n'étoient pas en ma faveur: mais je ne me croyois aucun droit ſur les inclinations ou les volontés d'un père; & les ſentimens, que je lui avois marqués, me paroiſſoient un devoir. Ainſi je fermai les yeux ſur ce qu'il y avoit de mortifiant pour moi dans la conduite de ſon mariage; & ne penſant même qu'à chercher du remède à ſes peines, je lui fis demander ſur le champ la liberté de le voir. Son valet-de-chambre, qui prit volontiers cette commiſſion, me fit attendre aſſez long-tems ſon retour. Il reparut à la fin; & ce fut pour m'apporter l'ordre de partir. En vain, me dit-il, dans ſon propre étonnement, il avoit tout employé pour vaincre l'obſtination de ſon maître: le mal venoit de lui-même, c'eſt-à-dire, de la répugnance qu'il avoit à ſouffrir ma vue, après une malheureuſe avanture dont il craignoit de lire le reproche dans mes yeux. Il ſe rappeloit le diſcours badin

que je lui avois tenu la veille ; il ne le prenoit plus que pour une cruelle ironie ; & ſur l'air joyeux qu'il m'accuſoit d'avoir affecté depuis quelques jours, peut-être me ſoupçonnoit-il d'intelligence avec ma belle-mère. En un mot, il m'ordonnoit abſolument de partir, & le jour même, & ſans vouloir m'accorder la grâce de le voir, que je lui avois fait demander.

Ma tendreſſe eut plus de part à ma réſiſtance, que le chagrin & l'humiliation de me voir comme chaſſé de la maiſon paternelle. Je n'entrepris point de me faire ouvrir ſa porte malgré lui : mais prenant ma plume, je renouvelai, dans les termes les plus tendres & les plus preſſans, la demande qu'il me refuſoit. Je lui promettois toute la ſoumiſſion qu'il avoit droit d'exiger, & dont je ne m'étois jamais écarté. Je ne déſirois que la ſatisfaction de l'embraſſer avant mon départ, & ſa bénédiction, ſans laquelle un fils bien né ne devoit rien eſpérer d'heureux dans ſes entrepriſes. Ma lettre fut lue, & ne changea rien à ſa réſolution. Il répéta le même ordre, avec toute la rigueur de l'autorité. Je réſolus enfin d'obéir ; & n'en déſirant pas moins de me rendre utile à la tranquillité de ſa vie, je penſai à voir un moment ma belle-mère, autant pour la diſpoſer, s'il étoit poſſible, à vivre en paix avec

lui, que pour l'informer de mon départ, & lui faire mes adieux. Je me préſentai chez elle. On me dit qu'elle y étoit avec ſon père, & qu'elle me prioit de différer ma viſite. Cette excuſe étoit ſi juſte, que je ne portai pas mes réflexions plus loin. Il me parut également naturel que S. O... fût venu volontairement chez ſa fille, ou que, dans les circonſtances, elle l'eût fait avertir qu'elle avoit beſoin de ſes conſeils. Il ſe paſſa plus d'une heure, que j'employai aux préparatifs de mon voyage : mon deſſein étoit de retourner chez ma belle-mère, lorſque ſon père l'auroit quittée; de faire enſuite, par quelques lignes reſpectueuſes, une nouvelle tentative ſur le mien, quoi qu'après des déclarations ſi préciſes, je n'attendiſſe plus rien de ſa bonté; & de partir auſſitôt.

Un bruit extraordinaire, qui retentit juſqu'à moi, me fit prêter tout d'un coup l'oreille. C'étoit la voix de mon père, qui paroiſſoit dans un emportement furieux, & qui demandoit ſes armes. On m'apprit qu'une viſite de S. O.... l'avoit mis dans ce tranſport. Tout mon reſpect pour ſes ordres ne m'auroit pas empêché de courir à lui, ſi l'on ne m'eût aſſuré que l'effort, qu'il avoit fait pour ſortir de ſon appartement, ayant irrité ſon mal, il y étoit rentré, dans les

bras de ſes valets, pour ſe jeter ſur ſon lit, où il ne ſouffroit pas moins de la violence de ſes ſentimens, que de celle de ſa goutte.

Je demeurai combattu, entre la crainte de l'offenſer & le déſir de pénétrer juſqu'à lui. Son valet de chambre vint finir mon embarras. Entrez, monſieur, me dit-il; j'ai ordre de vous appeler. Il m'annonça auſſi-tôt. Oui, qu'il vienne, répondit mon père en m'entendant approcher; l'honneur doit l'intéreſſer pour moi; il faut qu'il me venge. Je mis un genou à terre, devant ſon lit. Dites, monſieur; quel eſt l'offenſeur? Je me déclare ſon ennemi. Il me le fit jurer par toutes les puiſſances du ciel; & lorſqu'il eut reçu mon ſerment, paroiſſant oublier la rigueur avec laquelle il m'avoit traité, il me nomma ſon cher fils, la ſeule douceur qu'il eût au monde. Son cœur en fut un peu ſoulagé; mais ſon reſſentiment n'étant pas diminué, il me parla de S. O... comme du plus vil des hommes, par lequel il avoit été joué avec la dernière baſſeſſe, & qui venoit d'ajoûter l'inſulte à la perfidie. Jamais ſes infirmités, me dit-il, ne lui avoient paru ſi cruelles; elles le mettoient dans l'impuiſſance de ſe faire raiſon par ſes propres mains. Il vouloit ne me rien déguiſer, pour me rendre encore plus ſenſible à ſa honte; & là-deſſus, m'ayant fait un long récit de tout ce que je n'ignorois

pas, en peſant avec une extrême chaleur ſur les plus noires parties de l'impoſture, il en vint à la ſcène du même jour. J'en ai ſu, depuis, juſqu'à l'origine.

S. O.... n'avoit pas appris, ſans étonnement, celle de la nuit. Il s'étoit flatté, en trompant mon père, que ſes ruſes ſeroient ignorées, ou qu'elles auroient le ſuccès d'une infinité d'autres, qui s'enſéveliſſent ordinairement dans les premières tendreſſes du mariage. Sa fille, qui n'y avoit aucune part, lui avoit demandé des explications qu'il n'avoit pu refuſer, & lui avoit fait des plaintes amères de l'avoir engagée dans un ſi fâcheux mal-entendu. Il lui avoit promis de remédier au déſordre ; mais comptant trop ſur ſon adreſſe, il l'avoit augmenté par ſon imprudence. En quittant ſa fille, il s'étoit préſenté à mon père, ſans s'être fait annoncer ; & d'un air auſſi libre que ſa viſite, feignant de n'être informé de rien, il lui avoit fait les complimens ordinaires, après la première nuit d'une heureuſe noce. Mon père, plein de ſon reſſentiment, s'étoit d'abord expliqué d'un ton, qui devoit laiſſer peu de reſſource à la plaiſanterie : cependant S. O..., confondu par un reproche ouvert, & n'eſpérant rien de la diſſimulation, avoit eu recours au badinage. Après avoir confeſſé qu'un peu d'induſtrie lui avoit paru néceſſaire

néceſſaire pour aſſurer l'établiſſement de ſa fille, il s'étoit applaudi du ſuccès ; il avoit même accuſé mon père de n'entendre pas le monde, & de ne pas concevoir que ſi d'un côté les embarras de fortune obligeoient quelquefois à la ruſe, un galant homme devroit ſe croire heureux d'avoir obtenu une femme aimable à toute ſorte de prix. S. O. . ., comme on a pû l'obſerver, étoit fort libre dans ſes principes. Il ignoroit juſqu'où va la ſévérité de l'honneur, dans un ancien militaire, qui en a toujours fait ſon idole. Il l'apprit dans ce moment. Mon père, ne ſe croyant pas moins outragé par ſes railleries que par l'indiſcret aveu de ſon artifice, oublia ſa ſituation, s'emporta aux plus violens reproches, le preſſa de ſortir du château, avec défenſe d'y rentrer jamais ; & voyant qu'il ne ſe hâtoit pas d'obéir, il ſe jeta furieuſement hors de ſon fauteuil, & demanda ſes armes à grands cris. S. O. . . prit enfin le parti de ſe retirer.

Le plus malheureux effet de cette querelle, & de la chaleur avec laquelle mon père m'en avoit fait le récit, fut l'affoibliſſement de ſes forces, qui ſemblèrent l'abandonner tout d'un coup. Son chirurgien, qui n'étoit pas loin, lui trouva le poulx ſi foible, & tant d'embarras dans la poitrine, qu'appréhendant tout de cette prompte révolution, il lui conſeilla de faire

appeler les ſecours eccléſiaſtiques. On n'eut pas peu de difficulté à lui faire goûter cette propoſition. Cependant, le mal paroiſſant réſiſter aux remèdes, il y conſentit. Je m'éloignai, dans la plus vive triſteſſe, pour laiſſer au prêtre la liberté de ſon miniſtère.

Pendant cette triſte cérémonie, il me vint à l'eſprit d'entrer chez ma belle-mère. Je la trouvai mortellement affligée de l'indiſcrétion de ſon père; & ſa douleur parut augmenter, en apprenant le danger de ſon mari. Elle ne me laiſſa pas le tems d'obſerver, ſi ce dernier ſentiment étoit ſincère. Monſieur, me dit-elle avec une abondance de larmes, que je ſuis à plaindre! & me conjurant de l'écouter, elle me fit une troiſième hiſtoire de ſon mariage. Non-ſeulement elle déſavoua toute part à la mauvaiſe foi de ſon père, mais elle proteſta qu'en devenant la femme du mien, elle avoit ſenti tout ce qu'elle devoit à la reconnoiſſance, aux loix conjugales, à l'honneur des deux maiſons, ſur-tout aux infirmités de ſon mari, & qu'elle avoit porté cette diſpoſition à l'autel. Pourquoi, dès le premier jour de ſon engagement, lui impoſer d'humiliantes conditions, & le plus rigoureux eſclavage? Toute autre femme auroit-elle ſouffert cette inſulte? Son père, elle venoit de l'apprendre, par des vues qu'elle condamnoit & qu'elle avoit

ignorées, avoit fait pour elle un traité ſi révoltant : mais pourquoi le mien l'avoit-il cru néceſſaire ? Quelle horrible tyrannie de la part des hommes ! Que ne commençoit-on, avec elle, par la confiance & l'amitié ? Elle s'étoit récriée contre l'injuſtice ; elle s'étoit dérobée aux injures ; elle avoit demandé un jour pour ſe conſulter ſur ſa conduite ; c'étoient les ſeuls crimes qu'elle eût à ſe reprocher. Mais on la connoiſſoit mal, ſi c'étoit par la contrainte qu'on prétendoit l'aſſujettir au devoir. Elle avoit reçu du ciel un cœur vertueux ; juſqu'au point, ajouta-t-elle, d'être plus ſenſible au péril où je lui repréſentois mon père, qu'à ſes propres peines.

Je trouvai, non-ſeulement beaucoup d'eſprit à ma belle-mère, mais une parfaite vraiſemblance à ſon apologie. Cependant ma réponſe fut vague ; & le ſerment que je venois de faire commençant à me cauſer de l'embarras, je lui dis que j'applaudiſſois à ſes ſentimens, que la paix tarderoit peu lorſqu'elle dépendroit de mes ſoins, & que j'eſpérois d'heureux éclairciſſemens de l'avenir ; mais que la ſituation, où j'avois laiſſé mon père, obligeoit malheureuſement de les différer. En effet, on vint m'avertir qu'elle n'étoit pas changée, & qu'après avoir ſatisfait au devoir de la religion, il demandoit avec empreſſement à me voir. Ma belle-mère voulut me

ſuivre. Je jugeai que ſa préſence ne pouvoit contribuer à la tranquillité du malade, & je la priai d'entrer dans cette conſidération. Ses pleurs, qui ne ceſſoient pas, les expreſſions naturelles de ſa douleur, ſoutinrent l'opinion qu'elle m'avoit fait prendre de ſon caractère, & me diſpoſèrent plus que jamais à la plaindre.

En arrivant chez mon père, je le trouvai ſeul encore avec le miniſtre eccléſiaſtique. Cet honnête homme, qui étoit le curé de notre paroiſſe, n'avoit pas plus de lumières qu'il ne s'en trouve ordinairement dans le fond d'une campagne, où la plupart de ces chefs ſpirituels s'en tiennent à leurs premières études, & n'ouvrent pas d'autres livres que ceux qui leur ſervent à l'égliſe : mais avec de la droiture & du zèle, ayant condamné les emportemens auxquels mon père s'étoit livré, il l'avoit fait conſentir à les rétracter. Approchez, monſieur, me dit-il avec aſſez d'onction, venez recevoir les dernières volontés d'un cœur pénitent. Vous êtes diſpenſé de votre ſerment ; & je ſuis chargé de vous défendre tous les projets de vengeance. J'approuvai beaucoup la pieuſe diſpoſition de mon père. Mais, n'ayant marqué mon conſentement que par un ſigne de tête, je m'apperçus qu'il reſtoit quelque ſcrupule au curé. Il ſe baiſſa vers ſon pénitent, qui ne prononçoit pas

un mot. J'entendis qu'après quelques exhortations, il lui repréſentoit qu'une promeſſe ſi ſimple étoit ſuſpecte dans un jeune homme, ſurtout accompagnée du ſilence ; & que pour mériter le pardon du ciel, il lui conſeilloit de me lier les mains par un ſerment contraire au premier. Vous ſéntez, ajouta-t-il, que l'un ſera réparé par l'autre. Le malade n'oppoſa rien à cette déciſion : & moi, qui ne ſouhaitois que de rendre ſes derniers momens tranquilles, je fis, dans les termes du curé, le ſerment qu'il me dicta. Ainſi dans l'eſpace d'un quart-d'heure, j'avois juré ſolemnellement de venger mon père & de ne le pas venger. Je m'attendois que ce prélude ſeroit ſuivi de quelque ouverture de réconciliation avec S. O... ; & ſa fille : mais rien ne paroiſſant y conduire, j'en fis la propoſition au curé, que je pris un moment à l'écart. Il me répondit qu'il n'avoit rien épargné pour inſpirer ce déſir à ſon pénitent, & qu'il n'avoit pas eu le bonheur d'y réuſſir ; mais qu'il étoit parvenu à le faire renoncer au ſentiment de la haine, & qu'il ne l'avoit abſous qu'à cette condition : qu'à la vérité il avoit fallu lui paſſer le mépris, dans lequel il s'étoit retranché avec une opiniâtreté inflexible ; mais qu'il avoit crû lui pouvoir accorder cette faveur, en ſe ſouvenant que l'écriture, qui recommande la charité avec

tant d'inſtances, ne parle nulle part de l'eſtime; qu'après tout, je devois être tranquille ſur le ſalut de mon père, parce qu'il lui croyoit l'attrition.

Toutes ces idées, de la part du confeſſeur & du pénitent, n'auroient pu manquer de me réjouir dans une circonſtance moins affligeante. Heureuſement pour mon père, ſon mal n'alla point juſqu'à lui faire éprouver la valeur de ces principes. Mais ſa guériſon vint d'un côté, dont il ne l'attendoit guère. Je le voyois comme enſéveli dans les ombres de la mort; & quoique ſon poulx eût repris un peu de force, mes yeux m'aſſuroient, autant que le témoignage du chirurgien, que l'incendie, répandu dans la poitrine & dans toutes les parties vitales, n'étoit pas diminué. Sa vue étoit obſcurcie. Il reſpiroit difficilement. Dans cette langueur, qui ne lui promettoit pas quatre heures de vie, on ne pouvoit tirer un mot de ſa bouche. Il me vint à l'eſprit de tenter une conquête, que le bon curé avoit manquée. Je m'approchai de ſon lit; & mettant dans mes regards toute la tendreſſe dont je me ſentois le cœur pénétré, monſieur, lui dis-je, ſi la violence de vos maux vous laiſſe quelque ſenſibilité pour la reſpectueuſe douleur d'un fils, avec quel déſeſpoir croyez-vous que j'enviſage la perte d'un ſi bon père! Il augmente ſans

meſure, lorſque je tourne les yeux ſur le bonheur qui vous attendoit, & que je vois prêt à vous échapper. Un moment que j'ai paſſé hors de cette chambre m'en a trop appris, pour le peu de fruit que votre ſituation m'en laiſſe eſpérer. Ah! que n'ai-je pu me l'imaginer plutôt! J'ai vérifié que ma belle-mère eſt innocente, & qu'elle mérite vos adorations. Je l'ai vue. J'ai trouvé une femme inconſolable, qui pleuroit la baſſeſſe de ſon père, dont elle n'eſt informée que depuis deux heures; qui gémiſſoit d'en être accuſée; qui n'ayant pu comprendre plutôt la cauſe de vos chagrins, ſe déſeſpéroit encore de ſon erreur, & qui, dans la demande qu'elle vous a fait faire aujourd'hui, n'avoit d'autre objet que de ſe procurer le triſte éclairciſſement qu'elle a reçu; brûlant enſuite de vous voir, & diſpoſée à tout entreprendre pour ſe rétablir dans votre eſtime par des ſoins libres, par des tendreſſes, des ſacrifices & des aſſiduités volontaires. Elle ignoroit encore l'accident qui me fait trembler pour vos jours. C'eſt une épreuve, à laquelle j'ai voulu mettre ſes ſentimens. Toutes mes expreſſions ne vous repréſenteroient pas la douleur, dont je l'ai vue ſaiſie à cette affreuſe nouvelle. Son viſage a changé; elle s'eſt abandonnée aux larmes; elle a dit mille choſes touchantes ſon cœur étoit ſur ſes lèvres. Elle vouloit pé-

nétrer ici, me ſuivre, venir demander pour toute grâce, que ſes ſervices & ſes pleurs fuſſent ſoufferts ; vivre, diſoit-elle, ou mourir pour vous. Je l'ai retenue malgré ſes efforts. D'autres ſoins vous occupoient ; & je n'aurois rien entrepris ſans vos ordres. Mais voyant votre attention plus libre, j'ai cru vous devoir ces informations, qui peuvent être de quelque douceur pour vous.

Mon unique vue étoit effectivement d'adoucir les amertumes de mon père, & de le porter à la réconciliation que j'avois propoſée. Je fus plus heureux que je n'oſois l'eſpérer. S'il ne m'avoit pas interrompu par des cris de joie, c'eſt que l'embarras de ſa poitrine les arrêtoit encore. Mais, à chaque circonſtance de mon récit, j'avois remarqué du changement dans ſes traits. Ses yeux s'étoient éclaircis, & ſa contenance étoit devenue plus ferme. Enfin ſon oppreſſion même paroiſſant diminuer, il me demanda d'un air attendri, où étoit donc ſa femme ? Vous la verrez à l'inſtant, lui dis-je ; c'eſt lui ouvrir la porte du ciel : & prenant ſon ſilence pour un ordre, je volai à l'appartement de ma belle-mère.

Je n'avois pas exagéré ſa douleur : je la trouvai noyée dans ſes larmes. Une flatteuſe explication les ayant ſéchées tout d'un coup, je lui préſentai mon bras, ſur lequel je remarquai néan-

J'avais commencé le miracle, ma Belle-Mère
l'avait achevé.

moins qu'elle ne s'appuyoit qu'en tremblant. Quelques mots la fortifièrent. Votre rôle, lui dis-je, eſt aiſé, puiſque le ſuccès eſt certain. Je lui dois cette juſtice, qu'elle y mit autant de vérité que de décence & de grâces. Nous arrivâmes au lit de mon père : elle prit ſa main, qu'elle ſerra dans ſes ſiennes, en penchant la tête affectueuſement juſqu'à lui ; & de ſon côté, pouſſant un profond ſoupir, par lequel il ſembla que ſa poitrine ſe fût dégagée, il paſſa autour d'elle ſon autre main, dont il la ſerra quelque tems auſſi, avec un mouvement fort paſſionné. J'avois commencé le miracle ; ma belle-mère l'avoit achevé. Son empreſſement fut enſuite ſi vif & ſi naturel, pour rendre mille ſortes de ſoins au malade, que par la vertu du même charme, il ne lui reſta bientôt que ſes infirmités ordinaires. Mais en accordant toute ſon affection à la fille, il demeura inflexible pour le père.

Le malheur que j'eus quelques mois après, de la perdre par un accident ſoudain, me laiſſa ignorer ce qu'il méditoit en ma faveur. Dans la ſatisfaction qu'il me témoigna, de l'ardeur & du ſuccès de mon zèle, il me promit que je m'appercevrois peu des avantages qu'il avoit faits à ma belle-mère. On verra que le temps où le pouvoir lui manqua, pour changer ſes diſpoſi-

tions. Cependant la penſion de deux mille écus me fut confirmée, avec délégation ſur une de ſes principales terres ; mais un fils moins reſpectueux auroit pu ſe plaindre, que, par les formalités dont cette promeſſe fut accompagnée, on parut y borner toutes ſes prétentions. Enſuite, lorſque ſentant moi-même la néceſſité de faire le voyage de Paris, je recommençai à parler de mon départ, il me fut aiſé de reconnoître que ſi l'on n'étoit pas revenu à me l'ordonner, je n'en avois obligation qu'à l'utilité qu'on avoit tirée de mes ſervices, & qu'on n'en déſiroit pas moins mon éloignement. Ma belle-mère en parut ſeule affligée, & je fus extrêmement ſenſible à cette généreuſe bonté. Mes adieux furent ſi froidement reçus de mon père, que me rappelant cette indifférence après l'avoir quitté, j'en fus touché juſqu'aux larmes.

Je partis. Les réflexions, dont je fus aſſiégé dans ma route, furent celles qui devoient ſuivre naturellement cette étrange & prompte multiplicité d'aventures. Ce n'étoit pas la première fois que les mêmes idées m'occupoient. Un eſprit actif, que je n'ai pas fait difficulté de m'attribuer, & qui m'avoit rendu juſqu'alors mon oiſiveté fort ennuyeuſe, n'étoit pas l'unique propriété de mon caractère. Le ciel m'avoit partagé d'un fond naturel de philoſophie, qu'une

éducation militaire avoit laiſſé ſans culture, & que je ne reconnus qu'à force de l'exercer, mais qui me portoit à méditer profondément ſur tout ce que j'entendois ou que je voyois autour de moi. La chaſſe & la ſolitude avoient fortifié ce penchant. Je m'y livrai dans ma route, avec d'autant plus de goût, que la froideur de mon père m'avoit laiſſé une triſteſſe réelle, qui me diſpoſoit ſeule à la rêverie. Toutes les ſcènes, qui venoient de ſe paſſer ſous mes yeux, ſe retracèrent dans mon imagination. J'admirai cette variété de paſſions & de mouvemens, qui s'étoient ſuccédés en ſi peu de jours, & qui n'étoient peut-être pas encore à leur terme. Un juſte reſpect ne me permit pas de remonter aux cauſes, mais je fus vivement frappé de la bizarerie des effets; & cette impreſſion fut ſi forte, qu'ayant fait ſix lieues juſqu'à M..., avec les chevaux de mon père, pour prendre la poſte dans cette ville, où mes affaires devoient m'arrêter un ou deux jours, je ne me croyois pas à la moitié du chemin.

Les terres, qui me ſont venues de ma mère, étant ſituées dans ce canton, j'y avois mon receveur, homme accrédité par un emploi de finance dont il étoit revêtu. J'appris, à ſa porte, qu'il étoit mort la nuit précédente : c'étoit un motif de plus, pour faire quelque ſéjour à M...

La familiarité, que j'avois dans cette maiſon, m'y fit entrer librement. On me dit que la veuve étoit dans des tranſports de douleur, qui faiſoient tout appréhender pour ſa vie. J'en fus peu ſurpris. Elle perdoit un mari qui méritoit d'être regretté. Ma viſite parut augmenter ſon déſeſpoir & ſes larmes. Je m'employai à la conſoler. Quelques amis, qui s'étoient raſſemblés pour le même office, me dirent qu'ils s'y employoient inutilement, & qu'ils n'avoient jamais vu d'exemple d'une affliction ſi vive. Elle avoit paſſé toute la nuit & le jour entier, ſans prendre la moindre nourriture. En effet je fus témoin, pendant deux heures, de l'excès de ſes peines, & de ſon obſtination à refuſer toute ſorte de ſecours.

Un ami ſenſé, n'eſpérant plus rien des motifs ordinaires de conſolation, lui dit, en ſe retirant, qu'au milieu même de la douleur il falloit conſulter la prudence; qu'elle étoit jeune & ſans biens; que l'emploi de ſon mari & l'adminiſtration de mes terres ne pouvant demeurer entre les mains d'une femme, elle alloit tomber dans une fâcheuſe ſituation; qu'il lui conſeilloit de ne pas perdre un moment, & de demander la ſucceſſion du mort, pour quelque honnête homme, qui pourroit le remplacer. Ce diſcours, tourné adroitement, mais plein de raiſon &

d'amitié, fut rejeté avec indignation. On l'avoit interrompu vingt fois par des gémiſſemens & des cris. Les biens & la vie n'étoient plus rien, pour une malheureuſe femme, qui avoit perdu l'unique bien pour lequel elle vouloit vivre. Elle trouvoit de la cruauté à lui propoſer des remplacemens: indigne propoſition! horrible conſeil! le jour même de ſa perte! ſi près du cadavre de ſon cher mari, qui n'étoit pas encore au tombeau!

Toute l'aſſemblée ne laiſſant pas d'approuver une ſi ſage ouverture, j'y joignis mes repréſentations; & je promis toute la confiance que j'avois eue pour le mort, à celui qui lui ſuccéderoit. Je ne fus pas écouté. On ne répondit plus que par des ſanglots, & par des ſignes d'horreur. L'ami, de qui le conſeil étoit venu, ceſſa d'inſiſter, & ſe contenta de dire, en ſortant, qu'il n'avoit ſuivi que les inſpirations de l'amitié; d'autant plus que vraiſemblablement il ſeroit trop tard le lendemain, parce que les emplois des fermes étoient bientôt enlevés; mais qu'il ſe ſeroit chargé, avec joie, d'écrire par l'ordinaire du ſoir. Il ſortoit. La jeune veuve ſe réveilla. Elle le fit rappeler. Hé bien, monſieur, lui dit-elle, d'un œil preſque ſec & d'un ton radouci, écrivez donc, écrivez puiſqu'il le faut. Mais ſi je prends un autre mari, ce ne ſera jamais que le frère Ambroiſe. Soit, madame,

répondit l'officieux conſeiller ; ſoit le frère Ambroiſe. Il partit, en ſouriant, pour prévenir l'heure de la poſte.

Les autres ſe regardoient mutuellement, avec un ſérieux forcé, qui ſembloit couvrir quelque myſtère. Je vis le moment, où cette grave aſſemblée alloit éclater de rire. Pour moi, qui ne pouvois pénétrer les apparences, je ſortis civilement, après avoir renouvelé mes promeſſes à la belle veuve ; mais ce fut pour ſuivre l'auteur du conſeil, qui ne pouvoit être fort éloigné. Je le rejoignis, à peu de diſtance. Il jugea de mes intentions, en me voyant ſur ſes traces. Je devine votre curioſité, me dit-il. Si vous ne connoiſſez pas notre petite ville, vous avez trouvé ce dénouement fort obſcur, & vous l'allez trouver fort comique. Votre intérêt doit vous faire ſouhaiter d'être inſtruit. Frère Ambroiſe, car ce nom m'a paru vous étonner, eſt un grand & jeune quêteur, depuis quelques mois novice convers des capucins, qui fait tourner la tête à toutes nos femmes ; honnête homme & de bonnes mœurs, comme tous les religieux de cet ordre, mais d'un teint ſi frais, d'un œil ſi vif, & d'une ſi belle phyſionomie, qu'on le croiroit fait pour tout autre ſort, ſi la fortune étoit attachée à la bonne mine. Peut-être les voies vont-elles s'ouvrir pour lui. J'ignore quels ont

été ſes progrès dans le cœur de la belle veuve. Mais vous l'avez entendue ; elle s'eſt déclarée nettement, & les circonſtances ne laiſſent rien déſirer à l'explication. Cependant on n'a jamais fait de reproche à la conduite de cette femme ; & juſqu'au moment d'un aveu ſi ſingulier, j'aurois parié pour ſa vertu. Il me paroît encore impoſſible que les emportemens de douleur, dont vous êtes témoin comme moi, ne ſoient pas ſincères ; & mon embarras eſt à les comprendre : je me propoſois, ajouta-t-il, de tirer la vérité de l'heureux quêteur ; il doit ce retour à ce que je vais faire pour lui.

J'approuvai cette réſolution, mais, à la vérité, par d'autres motifs : & je priai celui qui me faiſoit ce récit, de me procurer un moment d'entretien avec le quêteur. Après la ſcène lugubre que j'avois encore devant les yeux, je ne pouvois croire, comme lui, que le cœur de la veuve ſe fût expliqué, dans un aveu ſi peu meſuré de ſes ſentimens. J'aimois mieux penſer qu'une exceſſive douleur avoit troublé ſa raiſon. Il étoit trop tard, pour voir le frère Ambroiſe avant la nuit. Notre viſite fut remiſe au lendemain.

Je retournai le ſoir chez la veuve, où, malgré la triſteſſe de l'appareil, diverſes raiſons m'obligeoient de prendre le logement que j'étois dans l'uſage d'occuper. Je ne la vis point,

parce qu'après l'enterrement, auquel j'avois aſſiſté, on avoit déclaré, à ſa porte, qu'elle ne verroit perſonne. Mais j'appris, par les informations de mes gens, qu'on avoit ceſſé d'entendre ſes gémiſſemens depuis mon départ, qu'elle avoit paru fort impatiente de voir enlever le corps par les prêtres, & que s'étant miſe enſuite au lit, elle avoit laiſſé toute ſa maiſon fort tranquille.

Ces apparences ne m'ôtèrent pas mes idées, juſqu'au lendemain, que m'ayant fait prier elle-même de paſſer dans ſon appartement, elle me tint ce diſcours. Je ne puis trop vous remercier, monſieur, de la généreuſe diſpoſition où vous êtes pour moi; & ſi j'obtiens ce que vous déſirez en ma faveur, mon étude ſera de répondre à votre bonté. J'ai compris que le parti, dans lequel on m'engage, eſt le ſeul qui convienne à ma ſituation. Ainſi je ne rétracte point le choix qu'on m'a conſeillé; il fera connoître que la raiſon ſeule me détermine. Tout autre, embraſſé avec la même précipitation, feroit mal juger de mes ſentimens. Je commence donc par vous aſſurer que de ma vie, je n'ai eu de communication avec le frère Ambroiſe : mais, ſur ſa figure, que j'ai vue pluſieurs fois, j'ai pris la plus haute idée de ſon caractère, & j'ai plaint ſon ſort. Enſuite, monſieur, comme les affaires qui m'attachent à votre ſervice ſemblent vous donner

donner quelque droit ſur ma conduite, je vous demande en grâce de prendre celle du nouveau joug qu'on m'impoſe. Vous connoiſſez la malignité des hommes. Un mariage, qui ſe fera par votre entremiſe & ſous vos yeux, ſera regardé comme votre ouvrage, & vous me ſauverez de la raillerie publique.

Ce langage m'apprenoit premièrement que la veuve de mon receveur n'avoit pas perdu l'eſprit; en ſecond lieu, qu'elle aimoit l'honneur; & que l'adreſſe ne lui manquoit, ni dans la couleur qu'elle donnoit à ſon choix, ni dans le plan qu'elle avoit imaginé pour ſatisfaire ſon inclination. Mais je n'en voyois pas plus clair à la prodigieuſe révolution de ſes ſentimens; & ne pouvant regarder la ſcène du jour précédent comme une miſérable comédie, qui ne m'auroit inſpiré qu'un parfait mépris pour elle, je demeurois dans tout l'embarras que j'avois cru levé par une autre ſuppoſition. Cependant, ſon adreſſe même me la faiſant juger fort utile à mon ſervice, je ne me défendis pas d'entrer dans ſes vues, ſur-tout après avoir réfléchi qu'elles pouvoient me conduire à l'éclairciſſement que je déſirois. Je me réduiſis à lui demander, s'il n'y avoit pas d'obſtacle à craindre de la part du frère. Non, j'en ſuis ſûre, me répondit-elle, avec un empreſſement qui répondoit mal à la

réſerve qu'elle venoit d'affecter, mais qui s'accordoit fort bien avec l'effuſion de cœur dont j'avois été témoin le jour précédent. Dans le diſcours médité qu'elle m'avoit tenu, ſon mari n'avoit pas été nommé; & je fis auſſi cette réflexion. Elle conclut, néanmoins, par une remarque où ſa mémoire étoit rappelée : je craindrois, me dit-elle, d'aller plus vîte qu'il ne convient à la bienſéance après une perte ſi récente, ſi votre départ ne devoit pas être ſi prompt. D'ailleurs on m'a fait entendre que je ne pouvois eſpérer la grâce, qu'on demande pour moi, qu'en hâtant un peu mes réſolutions. Je lui dis que mes affaires me demandoient effectivement à Paris, où j'avois même annoncé le jour de mon arrivée; & que je n'avois compté d'en paſſer que deux, au plus, à M...

J'étois réſolu, en la quittant, de voir auſſitôt ſon frère Ambroiſe; & j'avoue que l'impatience d'approfondir ce myſtère avoit autant de part à ma diligence, que l'intention de la ſervir. Ma promeſſe m'obligeoit de prendre avec moi ſon ami, qui devoit ſervir d'ailleurs à m'ouvrir les voies. Nous nous rendîmes enſemble au couvent.

Je vis, dans le frère Ambroiſe, toutes les perfections qu'on m'avoit vantées : c'eſt-à-dire, qu'avec l'air frais & vigoureux, il étoit d'une

figure, que la difformité même de ſon habit n'éclipſoit pas. Son teint avoit un éclat ſurprenant ; & lorſqu'après nous avoir ſalués avec une modeſtie extrême, il leva la vue ſur nous, j'admirai deux grands yeux bleus, à fleur-de-tête, qui nous couvrirent de leurs rayons. Je fus préſenté, comme nous en étions convenus, à titre d'ami de l'ordre, qui poſſédoit des terres conſidérables autour de la ville, & qui devoit être de quelque poids pour le quêteur du couvent. Mon deſſein étoit de l'engager dans un entretien, qui pût me faire juger de ſon eſprit & de ſes qualités naturelles. Je trouvai, dans tous ſes diſcours, une ſimplicité qui me cauſa de l'étonnement. Lorſque le félicitant de ſa bonne mine, je lui demandai comment tant de charmes ſe trouvoient enſévelis dans un cloître, il me répondit que tout le monde lui faiſoit ce compliment. Vous le méritez, repliquai-je ; j'ai peine à concevoir ce qui peut vous avoir fait renoncer aux avantages, que vous pouviez eſpérer d'une ſi belle phyſionomie. Il me dit qu'un pauvre garçon étoit trop heureux de trouver de quoi vivre en ſervant le ciel. Je pris une fort mauvaiſe idée du génie & de l'éducation du frère Ambroiſe.

Cependant ſes réponſes étoient accompagnées d'un ſourire, qui n'étoit pas auſſi groſſier que

ſon langage. Je l'excitai, par des queſtions plus badines. Il parut entendre & goûter quelques plaiſanteries galantes. Je me rappelai la méthode du Pogge, pour guérir l'invincible ſtupidité de ſon élève. L'effet en auroit été plus prompt ſur un homme auſſi bien fait que le frère Ambroiſe, dans lequel, ſuivant les loix ordinaires de la proportion, elle n'auroit pas trouvé la réſiſtance intérieure de l'irrégularité des organes. Un quart-d'heure du même entretien me fit voir, du moins, qu'il n'avoit pas beſoin de remède violent, & que l'eſprit lui manquoit moins que l'uſage. Mes ſoupçons croiſſant ſur quelque liaiſon ſecrète avec la veuve, je lui parlai d'elle, comme d'une femme qu'il devoit connoître. Il rougit. Cette dame, me dit-il, faiſoit de grandes aumônes au couvent. Il les prenoit chaque ſemaine à ſa porte. Quelquefois elle paroiſſoit à ſa fenêtre, d'où elle ſe recommandoit à ſes prières; mais le ſilence, preſcrit aux quêteurs novices, ne lui permettoit pas de répondre. Jamais donc, repris-je, il ne vous arrive de lui parler? Jamais, me dit-il. Cependant, inſiſtai-je, je ſais d'elle-même qu'elle vous eſtime beaucoup, & qu'elle vous croit les mêmes ſentimens pour elle. Mes inſtances le ſurprirent. Il me regarda. Il rougit encore. Enfin, ſe croyant peut-être intéreſſé à ſe diſculper, il ſe hâta de répondre

que ſi je le ſavois d'elle-même, elle devoit m'avoir dit auſſi, qu'une ſeule fois, c'étoit un mardi, le voyant arriver à ſa porte, elle lui avoit apporté de ſes propres mains l'aumône ordinaire, & qu'au moment qu'il s'étoit baiſſé, pour la recevoir avec plus de reſpect, elle lui avoit dit à l'oreille qu'il étoit beau comme un ange : que dans cette occaſion, il n'auroit pas crû violer la règle, en faiſant un mot de réponſe pour la remercier de ſa charité ; mais qu'elle s'étoit retirée auſſitôt : qu'enſuite, lui voyant tant de bonté pour lui, il n'avoit jamais manqué, lorſqu'elle venoit à l'égliſe, de lui préſenter la meilleure chaiſe, & de l'avertir quand la meſſe étoit prête à commencer. Vous la regardez ſouvent, interrompis-je. Quelquefois, répondit-il avec une nouvelle rougeur.

Cette naïveté me charma. Je tenois le fil ; & la vraiſemblance me parut aſſez bien établie, dans les explications que j'avois reçues de part & d'autre. Il ne me reſta que beaucoup d'admiration pour une aventure ſi bizarre ; mais, ſans m'y livrer trop, je penſai à remplir de bonne foi ma commiſſion. Hé bien, mon frère, dis-je au beau quêteur, l'eſtime de madame.... eſt ſi réelle, que ſi votre reconnoiſſance y répond, vous pouvez devenir un des plus heureux hommes du monde. La mort du mari,

quoiqu'un peu récente, vous ouvre les voies pour lui ſuccéder. Il étoit mon receveur. Je vous offre cette place pour dot. Madame..... obtiendra vraiſemblablement le contrôle, qui ſera la ſienne. Voyez ce que la fortune & l'amour font pour vous ; & ne craignez pas de nous ouvrir votre cœur. Il me répondit timidement, mais avec plus de recherche dans ſes termes, que ſi je ne prenois pas plaiſir à l'embarraſſer, je le ſurprenois beaucoup ; qu'il étoit extrêmement touché de la bonté de madame.... & de la mienne, & qu'il en parleroit au père gardien. Non, lui dis-je : ce n'eſt pas le père gardien qu'il faut conſulter ; c'eſt vous-même. Votre cœur ſeul doit vous dire, ſi mes offres lui conviennent. La queſtion conſiſte à choiſir, entre cet habit & celui que vous pouvez prendre à ſa place.

Sa vocation étoit ſi peu pour le cloître, qu'elle ne réſiſta pas un moment à l'épreuve. Bonne méthode, en effet, & plus infaillible que toutes les rigueurs du noviciat, pour purger l'état religieux de tant de mauvais ſujets, qui n'ont d'abord été qu'imprudens ou malheureux dans leur choix. Frère Ambroiſe ne m'eut pas plutôt aſſuré de ſes diſpoſitions, que lui laiſſant faire ſes adieux au père gardien, je chargeai mon guide de le vêtir proprement, & j'allai

rendre compte à la veuve du prompt ſuccès de mes ſoins.

Je la trouvai dans une langueur, que je ne lui fis pas la grâce d'attribuer à ſon deuil; ſur-tout lorſqu'applaudiſſant à ſa pénétration, je l'eus aſſurée qu'elle avoit deviné fort habilement les ſentimens du quêteur. Ses yeux s'animèrent; & ſon impatience devint fort vive, pour obtenir des explications que je pris plaiſir à lui donner par degrés. Cependant après les avoir reçues avec une joie mal déguiſée, ſes réflexions, apparemment ſur les circonſtances, ou peut-être l'air badin dont j'avois égayé mon récit, lui firent prendre un viſage fort ſérieux. Elle répéta ce qu'elle m'avoit dit deux heures auparavant, de l'indécence dont elle auroit été la première à s'accuſer, ſi ſes amis ne l'euſſent forcée de prendre un parti ſi contraire à ſon attente. Elle craignoit, ajouta-elle en baiſſant la vue, que malgré mon extrême complaiſance, ſa facilité à ſuivre un conſeil violent, ne lui fît perdre quelque choſe de mon eſtime. Ce langage, que je pris pour un retour à l'artifice, ne m'inſpira rien moins que de la pitié. Je lui garantis toute l'eſtime qu'elle ſembloit déſirer; mais, dans l'embarras où les ſcènes du jour précèdent me laiſſoient encore, je la mis à prix. Mon eſtime, lui dis-je, d'un air ſi riant qu'il la fit ſourire

elle-même, mes ſervices, qui viennent de commencer fort heureuſement, dépendront d'un mot d'éclairciſſement que j'exige. La diſſimulation ſeroit à préſent de mauvaiſe grâce avec moi. Je demande d'où venoit hier ce déluge de pleurs, qui nous alarma pour votre ſanté; & comment, avec un goût déclaré pour le quêteur, vous avez pu reſſentir cette exceſſive affliction pour un autre.

Elle demeura quelques momens penſive, en me regardant d'un œil incertain. Enfin, preſſée par d'autres inſtances, vous me faites une queſtion, répondit-elle, que je ne me ſuis pas encore faite à moi-même. Je m'examine; car je veux vous ſatisfaire de bonne foi. Il eſt certain que j'ai toujours eu la conduite & les ſentimens d'une honnête femme. J'aimois ſincèrement mon mari, & je l'ai pleuré de même. Mais je ne prétens plus vous cacher que depuis quelques mois, j'ai des mouvemens fort tendres pour le frère Ambroiſe. Il me ſemble que dans la ſituation où j'étois, perdant un mari ſi cher, & ne voyant aucun jour à réparer ma perte avec goût, ce double malheur explique aſſez bien la douleur qui vous étonne. C'eſt-à-dire, interrompis-je, que vous les pleuriez tous deux; l'un, parce qu'il n'exiſtoit plus; & l'autre parce que vous déſeſpériez de l'obtenir. Fort bien:

mais vous ne levez pas ma difficulté qui eſt de comprendre l'union de deux cauſes oppoſées, pour opérer avec la même force un effet commun. Oppoſée ; pourquoi donc ? répliqua-t-elle, lorſque j'ai commencé par établir que l'un ne m'a jamais rien fait entreprendre, rien fait déſirer, de contraire à l'autre. La haine & l'amour ſont oppoſés ; mais l'amour ne l'eſt pas à l'amour : c'eſt le même ſentiment, qui peut s'exercer pour deux objets lorſqu'il eſt tranquille ; & qui les perdant tous deux, dans un cas tel que j'ai pû ſuppoſer le mien, eſt ſuivi d'une douleur d'autant plus vive, qu'elle eſt double comme ſa cauſe. Cette métaphyſique me parut ingénieuſe : mais je trouvai, dans la raiſon, & dans l'expérience commune, des armes pour la détruire. Sur ce pied, repris-je, vous ne deviez pas vous récrier ſi furieuſement contre la propoſition de prendre un ſecond mari qui n'auroit pas été le frère Ambroiſe. Vous en auriez aimé trois, comme deux. Un objet de plus n'auroit rien changé à la nature du ſentiment. Elle prétendit que ſa douleur auroit été ſuffiſante pour fermer ſon cœur à toute nouvelle impreſſion. Mais cette réponſe ne levant pas le fond de l'objection, je la réduiſis à confeſſer que le cœur n'eſt pas capable de deux amours, du moins au même degré ; & par conſéquent, que celui qu'elle

avouoit, pour le frère Ambroiſe, étant né d'abord au préjudice de l'affection conjugale, il devoit avoir emporté la balance. J'aurois pu conclure auſſi qu'il y avoit eu peu d'égalité dans les deux douleurs; & le prompt oubli de celle, dont la cauſe n'avoit pas ceſſé, ſembloit être un argument ſans réplique: mais j'avois promis mon eſtime à la belle veuve, & je ne cherchois pas à me rétracter.

Dès le jour ſuivant, frère Ambroiſe me fut amené dans ſa nouvelle parure. Je me chargeai volontiers de l'introduire auprès d'une femme qui devoit être bientôt à lui; & cette ſcène me promettoit encore de l'amuſement. Il avoit, avec la bonne mine que je luis avois trouvée ſous un habit moins avantageux, déjà toute la confiance que ſa figure & ſon bonneur étoient capables de lui inſpirer; les épaules néanmoins trop épaiſſes; & dans ſa contenance générale, l'air un peu peſant. Je crus lui devoir quelques leçons ſur l'eſſai de galanterie qu'il alloit faire. Il les reçut avec autant de remercîmens, que s'il en eût ſenti le beſoin: cependant, ſoit que le noviciat, en amour, ſoit moins long que dans l'ordre qu'il avoit quittée; ou qu'avant ſon entrée dans le cloître il en eût déjà quelque teinture ou que le bon ſens, dont il étoit mieux pourvu que je ne le croyois encore, & qui s'eſt fait remar-

quer dans toute la ſuite de ſa vie, ſoit au fond la meilleure règle de tout ce qu'on nomme bienſéances, il ſut obſerver des apparences ſi naturelles de reconnoiſſance & de tendreſſe, avec des égards ſi meſurés de reſpect & de modeſtie, qu'un homme conſommé dans le monde n'auroit pas été capable d'une conduite plus ſage. La veuve que j'avois fait prévenir ſur notre viſite, avoit tempéré l'appareil du deuil par de petites recherches de coquetterie. Elle étoit encore dans l'âge de plaire; & ſon favori, ou, ſi l'on veut, ſon amant, que je ne dois plus nommer frère Ambroiſe, ne pouvoit douter qu'il n'en fût exceſſivement aimé. Cependant tous les avantages qu'on lui prodiguoit, & tant de flatteuſes préventions, n'eurent pas le pouvoir de l'enivrer. Si ce fut par mon conſeil qu'il commença par ſe jeter aux pieds de ſa belle, il n'eut obligation qu'à lui-même de ſes expreſſions ſimples, mais reſpectueuſes & paſſionnées. Elle ſe contint auſſi dans des bornes ſi décentes, que le ſpectacles n'eut rien d'auſſi riſible pour moi, que je m'y étois attendu. En un mot, il me fit prendre une fort bonne idée de l'un & de l'autre; & j'oubliai volontiers que, ſuivant toutes les apparences, ils avoient commencé tous deux par l'hypocriſie.

L'arrangement établi dans mes affaires ſub-

ſiſtant par l'engagement que je prenois avec eux, les raiſons, qui m'avoient conduit à M... ne m'y arrêtèrent pas plus long-tems que je ne me l'étois propoſé. Je laiſſai les deux amans dans une mutuelle ſatisfaction, & j'appris bien-tôt qu'elle avoit été comblée par la réponſe qu'ils attendoient. On leur accordoit ce que la veuve avoit demandé. La condition d'un ſecond mariage, dont on faiſoit dépendre cette faveur, fut un voile honnête pour l'impatience de leurs ſentimens. Elle fut remplie, après les délais indiſpenſables de l'uſage & de la bienſéance. Quoique la ſingularité de l'aventure m'eût porté, plus que la raiſon & l'intérêt, à remplacer ſi légérement mon receveur, je ne perdis rien au change, & le tems fit voir qu'avec tous mes ſoins je n'aurois pu faire un meilleur choix. L'heureux ſubſtitut devant fournir plus d'une épiſode à cet ouvrage, on ſera ſurpris de la rapidité de ſa marche, dans le chemin de l'honneur & de la fortune.

Ma chaiſe, où je rentrai le troiſième jour, me parut un cabinet philoſophique, dans lequel j'eus toute la liberté que je déſirois, pour m'abandonner à mes réflexions. Combien n'en fis-je point ſur cette variété de formes, de ſituations & de ſentimens, dont j'avois été témoin pendant deux jours, & qu'à peine avois-je eu le tems

d'obſerver, mais qui ſe repréſentoient ſucceſſivement à ma mémoire? L'ordre du raiſonnement ne m'étoit pas encore aſſez familier, pour me faire remonter aux principes, par la liaiſon des effets avec leurs cauſes; mais, dans les efforts que je faiſois pour expliquer tant d'obſcurités, ſi je ne parvenois pas à ſatisfaire ma curieuſe raiſon, je me ſentois le cœur & l'imagination tellement intéreſſés, que je ne me laſſois pas d'une méditation ſi ſingulière à mon âge. Caprices, inconſéquences, amours & haines aveugles, ruſes, emportemens, contradiction de l'intérieur & du dehors, réalité démentie par l'apparence; c'eſt tout ce que je recueillois de mes ſouvenirs; & ſans pénétrer plus loin, la force du tableau m'attachoit. Les traces profondes, que j'avois emportées de mes obſervations domeſtiques, revinrent ſe joindre à celles qui me reſtoient de ces nouvelles ſpéculations. Je fus obſédé de cette foule d'images. Bientôt, par une eſpèce de contagion, tout ce que je rencontrai dans ma route s'offrit à moi du même côté. Je commençai à ne plus rien voir, que ſous quelqu'une de ces bizarres couleurs.

Dès le premier jour, en changeant de chevaux à la poſte, mes yeux furent attirés par la vûe de pluſieurs perſonnes qui ſembloient ſe quereller. Je demandai quel étoit le ſujet de

leur différend. On me dit que c'étoient de pauvres gens du village, qui ne ceſſoient pas d'en inſulter un plus riche, par des reproches ſur la ſource de ſon opulence, & que cette guerre duroit depuis long-tems, ſans que l'autorité même de la juſtice eût été capable de l'arrêter. Cette réponſe excita ma curioſité, on continua de me raconter qu'un homme de la paroiſſe & ſa femme, à l'exemple de quantité d'autres miſérables, que les loix ont laiſſés juſqu'à préſent ſans punition, avoient entrepris de ſe tirer de la pauvreté par une voie fort étrange. Ils avoient un enfant dans le premier âge, dont ils avoient mutilé ou diſloqué ſi cruellement tous les membres, qu'en ayant fait un vrai monſtre, ils s'étoient promis de faire admirer ſa difformité dans toutes les provinces du royaume, & de s'enrichir par le prix du ſpectacle. Cette barbare exécution ne put être cachée ſi ſoigneuſement, qu'elle ne fût découverte par un payſan de la même famille. Il en fut ſaiſi d'horreur, juſqu'à prendre la réſolution de dénoncer ſes parens à la juſtice. Mais quelques menaces, qui firent éclater ſon deſſein, leur firent chercher le moyen de s'en garantir. Ils imaginèrent de le mettre lui-même dans leurs intérêts, en l'aſſociant à leurs eſpérances, & lui promettant ſa part au profit. Cet expédient leur réuſſit : il ſacrifia, comme eux, tous les ſentimens de la nature

au déſir de gagner de l'argent ; & leur entrepriſe, ſuivie de concert, fut pouſſée avec tant de ſuccès, que dans l'eſpace de cinq ou ſix ans qu'ils employèrent à parcourir le royaume, ils amaſſèrent plus de cinquante mille écus. Mais pendant leurs courſes, le père & la mère moururent ſucceſſivement. Leur enfant même fut ſaiſi d'une mort prématurée, après avoir été juſqu'au dernier moment la victime de leur brutale avarice, par la vie douloureuſe qu'il avoit menée dans un corps où toutes les fonctions animales étoient irrégulières & violentes. La ſucceſſion du tréſor étant demeurée à l'aſſocié, il ne put réſiſter à l'amour de la patrie, qui a des charmes pour tout le monde, ſuivant le langage du poëte, mais des charmes invincibles pour les ames du commun. Il revint dans ſon village, où le changement de ſa fortune n'excita d'abord que de l'admiration. Il y acheta des biens conſidérables, à meſure que l'occaſion s'en offrit ; & rien n'y manquoit à ſon établiſſement. Mais on n'y avoit pas oublié l'origine de cette métamorphoſe, qu'il avoit eu l'imprudence de faire éclater dans ſon premier démêlé avec le père du monſtre. La jalouſie impitoyable des pauvres, ſur-tout contre ceux qu'ils voient ſortir du même ordre, & dont le bonheur ſemble aggraver leur miſère, avoit bien-tôt réveillé l'odieuſe hiſtoire. Il ne

pouvoit faire un pas, ſans eſſuyer des railleries offenſantes ou d'humilians reproches. Son chagrin ne faiſant qu'irriter l'envie, ces ſcènes ſe renouveloient tous les jours; & c'en étoit une, qui venoit de ſe paſſer ſous mes yeux.

Nouveau ſujet d'exercice, pour le tour que mes réflexions avoient pris. Cependant elles tombèrent d'abord ſur la triſte ſituation d'un homme, à qui, malgré la baſſeſſe des moyens qui l'avoient enrichi, je ne voyois pas d'autre reproche à faire, que d'avoir fait céder ſa juſte horreur pour le crime, à l'avidité de gagner du bien. Je m'aſſurai, par mes informations, qu'il faiſoit d'ailleurs un honnête uſage de ſon revenu; & la pitié m'inſpira de le ſervir, par une voie d'autant plus certaine, que l'idée en étoit priſe de lui-même, & le ſuccès avéré par ſon exemple. Sur le champ je me fis conduire à ſa maiſon. Mon train étant aſſez leſte, je remarquai en chemin que les payſans, qui me virent deſcendre à ſa porte, admiroient entr'eux cette viſite, & ſembloient en raiſonner avec une ſorte de reſpect; autre ſujet de réflexion ſur les mouvemens qui s'entrechoquent dans le cœur des hommes; car c'étoient les mêmes, apparemment, qui venoient de l'injurier. Mais cette obſervation n'avoit qu'un rapport indirect à mes vûes. J'entrai d'un air familier. Quelques traces d'humeur

meur ſombre m'aidèrent à diſtinguer tout d'un coup l'inconnu, que je jugeois digne de ce bon office. Monſieur, lui dis-je, du ton le plus obligeant, je ſais votre hiſtoire; je ſais les chagrins dont elle empoiſonne votre vie. Voici le remède, ou je ſuis trompé. Souvenez-vous de ce qui vous a réconcilié avec l'auteur de votre fortune, après l'avoir voulu perdre; c'eſt l'intérêt ſeul. Mettez vos ennemis dans le même cas. Qu'ils éprouvent vos bienfaits. Une légère partie de vos richeſſes, que vous emploirez à rendre leur propre vie plus douce, peut vous aſſurer de la tranquillité pour la vôtre, & l'affection de ceux que vous aurez obligés: c'eſt le conſeil d'un ami, que votre infortune vous a fait, & que la généroſité ſeule intéreſſe à votre ſort.

Je voulus me retirer auſſitôt, avec le plaiſir d'avoir fait une bonne œuvre, mais doutant au fond ſi je ne ſerois pas regardé, d'un homme de cette trempe, comme un jeune fou, qui venoit groſſir le nombre de ſes railleurs. Il me retint d'aſſez bonne grâce, & ſa réponſe fut un vif remercîment. Cette politeſſe fut ſuivie d'un aveu de ſes chagrins. Il m'avoit vu, à la poſte, me dit-il; & la honte d'être inſulté devant moi, lui avoit fait précipiter ſa retraite. La vie lui devenoit inſuportable. Son malheur étoit ſi continuel, que ne pouvant y remédier,

il penſoit à ſe défaire de ſon bien, pour quitter le lieu de ſa naiſſance, & ſe dérober à la fureur de l'envie. Sa malignité n'y perdroit rien, répondis-je. Elle vous ſuivroit. Elle ſeroit capable de s'attacher à tous vos pas. L'envie a les yeux d'Argus & toutes les bouches de la renommée. Mais, par la voie que je viens de vous ouvrir, vous pouvez la forcer au ſilence, & peut-être à l'admiration, qui n'ira point ſans la reconnoiſſance & l'eſtime.

Il ſe laiſſa perſuader; & ſon embarras ne ſembloit être que ſur les moyens d'exécuter mon conſeil. J'en avois trop fait, pour demeurer en chemin. Je lui demandai s'il connoiſſoit tous ſes ennemis. Il me dit qu'il n'en avoit pas d'autres que les pauvres de la paroiſſe, auxquels il ſembloit qu'il eût dérobé leur bien, quoiqu'il n'eût jamais fait de tort à perſonne. C'étoit peindre aſſez naïvement l'impreſſion que fait le bonheur d'autrui, ſur cette miſérable eſpèce d'humains. Je me rappelai une fondation de mes pères, qui nous avoit toujours fait honneur dans notre canton, & qui conſiſtoit à faire diſtribuer, chaque ſemaine, une quantité reglée d'aumônes. Cet uſage avoit ſervi depuis long-tems, non-ſeulement à ſoulager les pauvres familles, mais à les faire ſortir de la miſère, par le ſoin qu'on avoit, en même-tems, de faire valoir, à leur profit,

les fruits journaliers de leur travail ; & nous paſſions pour les créateurs d'un grand nombre d'honnêtes fermiers, que cette raiſon attachoit cordialement à notre ſervice. Je traçai ce plan à mon diſciple, dont la docilité commençoit réellement à m'intéreſſer. Il y conſentit, dans la meſure de ſes forces. Son revenu alloit au-delà de ſix mille livres ; je lui propoſai d'en ſacrifier cinquante piſtoles. Ce n'eſt pas à votre ſeul repos, lui dis-je, c'eſt à la religion, à l'état, que vous ferez ce glorieux ſacrifice ; & je vous vois non-ſeulement heureux & tranquille, mais à jamais illuſtré dans votre patrie.

Un peu d'emphaſe que j'avois mis dans ma voix, & la force réelle de cette image, le pénétrèrent ſi vivement, qu'il m'offrit la diſpoſition de tout ſon bien. Le cœur des hommes, dis-je en moi-même, eſt donc capable, dans tous les ordres, indépendamment de la naiſſance & de l'éducation, d'être remué par un grand motif, & flatté d'un ſentiment noble !

Loin d'en abuſer, je contins l'ardeur que j'excitois, & je fis venir le bailli & le curé du village, qui dreſsèrent ſur le champ l'acte de fondation. Il portoit que l'honnête fondateur, dans un mouvement de reconnoiſſance pour le ciel, auquel il devoit ſon bien, & de charité pour les pauvres habitans, qui ne rendoient pas

aſſez de juſtice à l'affection qu'il leur portoit, donnoit volontairement à la paroiſſe, ſur des fonds connus, cinq cens livres de rente perpétuelle, dont trois cens devoient être employés à leur nourriture, & le reſte à l'entretien d'un clerc, pour l'inſtruction de leurs enfans. Au prix actuel du blé, dans une province fort abondante, c'étoit environ cent cinquante livres de pain pour chaque ſemaine. Le bailli, tranſporté de joie & d'admiration, ſe chargea d'aſſembler les habitans à l'heure même, & de leur faire la lecture de cet acte. Je demeurai quelques momens ſeul avec mon diſciple, qui me remercioit de ſa propre généroſité, & dont le cœur ſembloit élargi, depuis qu'il avoit été capable d'une ſi belle réſolution. Mais ce n'étoit rien, en comparaiſon du ſpectacle qui ſuivit. Le bailli, reparoiſſant bientôt, nous apprit que ſa lecture avoit été reçue avec de grandes acclamations : & ſoit par ſon ordre, ou par un mouvement naturel de reconnoiſſance, le bruit d'une foule de payſans, qui ne l'avoient pas quitté, ſe fit entendre à la porte. Je ne vis aucun danger à la faire ouvrir. C'étoient, non-ſeulement les chefs du village, qui venoient faire les remercîmens de la paroiſſe à ſon bienfaiteur, mais les pauvres habitans, entre leſquels il reconnut quelques-uns de ſes plus inſolens ennemis, qui, n'oſant entrer,

lorſqu'on eut ouvert, ſe jetèrent à genoux avec un grand cri.

Les chefs furent introduits, & firent leur compliment. Je voulus faire obſerver cette agréable révolution à celui qui la cauſoit : mais il en étoit plus frappé que moi ; & ſes yeux, fixés ſur la porte de ſa cour, où les pauvres, ſans quitter cette poſture humiliée, le combloient de bénédictions, m'apprenoient combien ſon cœur étoit touché. Je lui propoſai de faire quelque libéralité préſente, à cette troupe de miſérables. Il me regarda, d'un air étonné. Oui, me dit-il ; & s'étant échappé légèrement, il revint avec quelques piſtoles, qu'il leur fit diſtribuer. J'avoue que je fus ſurpris moi-même de l'effet de mon conſeil. Ils avoient été juſqu'alors à genoux, mais ſe proſternant avec de nouveaux cris, il ſe mirent à baiſer la terre, en la preſſant de leurs mains & de leurs lèvres, comme ſi toute autre expreſſion leur eût paru trop foible, ou leur eût manqué. Je jetai les yeux ſur le bienfaiteur public, & je vis couler quelques larmes des ſiens. Cette ſcène avoit aſſez duré pour moi, & ne demandoit plus mon ſecours. Je pris un moment, pour me dérober dans la confuſion ; & me gliſſant dans ma chaiſe, dont mes gens ne s'étoient pas éloignés, je partis avec toute la viteſſe des chevaux. Ma première idée fut que

mon diſciple & tout le vilage pourroient ignorer juſqu'à mon nom ; mais je fus privé de ce plaiſir, par l'indiſcrétion de mon valet-de-chambre, à qui les payſans avoient demandé qui j'étois. C'étoit m'expoſer à des importunités de reconnoiſſance, dont je ne pus me garantir dans la ſuite, & qui n'eurent d'agréable, pour moi, que la confirmation qu'elles m'apportèrent du ſuccès de mes conſeils.

D'une infinité de réflexions ſur le ſervice que j'avois rendu, rien ne me laiſſoit plus d'étonnement que d'avoir trouvé dans l'ame du fondateur, & dans celles des payſans mêmes, une généreuſe ſenſibilité qu'ils ne ſe connoiſſoient pas, & dont je ne pouvois néanmoins douter, après des témoignages ſi réels. Ma peine étoit à comprendre, que poſſédant en effet ce précieux don du ciel, ils ne l'euſſent pas exercé plutôt, & que pendant toute leur vie, peut-être, ils ne ſe fuſſent livré qu'aux noirs mouvemens de la haine & de l'envie. Le plaiſir de la tendreſſe, & de la bonté, n'eſt-il pas, diſois-je, le plus doux de tous les ſentimens ? & lorſque le cœur en eſt capable, comment peut-il en préférer d'autre ? Ces ſecrets de la nature étant encore inexplicables pour moi, je me bornois à les obſerver : mais chaque rencontre augmentoit mon goût pour cette étude, & ſembloit m'y ramener d'elle-même.

Plus loin, dans un autre changement de poſte, un mendiant, accompagné de ſa femme, & d'un fils âgé de neuf ou dix ans, ſe recommanda modeſtement à ma charité. Les apparences n'ayant d'extraordinaire, que cet air de famille abandonnée, je lui demandai ſi l'enfant étoit à lui? Oui, monſieur, répondit-il. Le ciel nous en avoit donné deux: nous avons eu le malheur de manger l'autre. Je craignis de l'avoir mal entendu, & je le priai de répéter une réponſe ſi révoltante. Il tira, d'un mauvais porte-feuille, quelques papiers qu'il me préſenta. J'y jetai les yeux. C'étoient des certificats, revêtus de la meilleure forme, par leſquels pluſieurs officiers militaires atteſtoient qu'à l'exécution du traité d'Utrecht, lorſque les françois avoient évacué la baie d'Hudſon, le porteur, employé au fort Nelſon par les agens de la compagnie, s'étant engagé, avec ſa famille, dans une chaſſe des Eſquimaux, y avoit été ſi cruellement preſſé de la faim, qu'à l'exemple de cette barbare nation, il avoit été forcé de manger l'un de ſes deux enfans, pour ſauver la vie à l'autre, à ſa femme, à lui-même; & que ſur l'aveu, qu'il en avoit fait volontairement après ſon retour, on n'avoit pas cru devoir punir un crime forcé. Cette explication me ſaiſit d'une ſi vive horreur, qu'ayant jeté les papiers par la portière, & levé

fort bruſquement ma glace, je tournai la tête, pour éviter la vue de trois miſérables, dont le ſeul voiſinage me faiſoit frémir. Mes oreilles mêmes ſe fermèrent tellement à leurs ſupplications, que je fus quelques momens ſans les entendre. Cependant, le mari s'étant écrié d'un ton douloureux que je le chargeois donc des rigueurs du ſort, & que j'étois ſans pitié pour un malheureux père, dont la ſituation & les tourmens n'avoient jamais eu d'exemple; cette pitoyable exclamation, jointe, aux ſanglots de la femme, qui ne furent pas moins naturels, calma tout d'un coup mon averſion; & livra mon cœur au ſentiment le plus oppoſé. Je me ſouvins d'avoir lu, dans nos voyageurs, que ces horribles extrêmités ſont aſſez fréquentes au nord de l'Europe, & que les ſauvages mêmes qui n'y ſont pas naturellement cruels, les regardent comme le dernier malheur. Un tendre intérêt pour les ſouffrances d'un père & d'une mère qui s'y étoient vus réduits, ſuccéda ſi promptement à l'horreur, que je leur fis une groſſe aumône. Mais, ſurpris de l'étrange révolution que je venois d'éprouver, je ne pus m'empêcher de leur dire qu'ils avoient fait de ſingulières impreſſions ſur mon cœur. Ils s'en étoient apperçus. Je n'en ſuis pas étonné, me dit l'homme; c'eſt ce qui nous arrive tous les jours, en expoſant

notre funeſte aventure; & depuis deux ans que nous ſommes revenus en France, nous n'avons obligation qu'à l'horreur & à la pitié. Ma ſurpriſe redoubla. J'admirai tout à la fois qu'une contrariété de ſentimens, dont il me reſtoit quelque honte, fût commune à toute l'eſpèce humaine; qu'un homme de cette ſorte eût été capable de le remarquer, pour s'en faire une reſſource contre la miſère.

Mes affaires ne demandant point une extrême diligence, je ne marchois pas la nuit. Vers la fin du ſecond jour, en achevant ma dernière poſte, j'eus l'occaſion de ſecourir un eccléſiaſtique, qui couroit en ſelle avec beaucoup de vîteſſe, & dont le cheval s'abbattit à quelques pas de ma chaiſe. Avec mon valet de chambre, qui me précédoit, j'avois un laquais qui couroit derrière moi. Ils deſcendirent tous deux par mon ordre; & je m'arrêtai moi-même, pour aider de mes ſervices un homme dont je reſpectois le caractère. Il s'étoit fait une bleſſure conſidérable à la jambe. Je le fis mettre dans ma voiture, & je montai à cheval. Nous achevâmes ce qui reſtoit de chemin juſqu'à l'hôtellerie de la poſte, où je m'empreſſai de lui procurer les ſecours de l'art.

Mes civilités nous rendirent ſi familiers, qu'ayant ſoupé & paſſé une partie de la nuit

enſemble, il m'apprit les motifs de ſa courſe. C'étoit un canonicat qu'il alloit demander, avec de fortes recommandations, à M. l'évêque de... Il jouiſſoit, me dit-il, d'une riche cure du canton; & le bénéfice qu'il alloit ſolliciter ne valloit pas mieux : mais le ſéjour d'une grande ville lui paroiſſoit préférable à celui de la campagne, & le titre de chanoine à celui de curé, que la dépravation des mœurs avoit avili. Je combattis cette double idée par quelques objections. Les premières ne furent que des lieux communs ſur les charmes de la vie champêtre; mais je leur donnai toute la force qu'elles pouvoient recevoir de mon propre goût. La victoire me fut plus aiſée ſur le ſecond point. En ſuppoſant, comme je me ſouvenois de l'avoir lû, que l'office de curé eſt tout-à-la-fois le plus néceſſaire, & le plus ancien du chriſtianiſme, je conclus, avec raiſon, qu'il ne pouvoit ceſſer d'être reſpectable aux yeux des honnêtes-gens, & qu'un mépris, enfanté par la corruption des principes, doit toucher peu ceux qui ſont établis pour la combattre & la réprimer. J'ajoutai, qu'à ne conſulter que l'amour-propre, il n'y avoit aucune comparaiſon entre la vie dépendante d'un chanoine, & celle d'un opulent curé, qui réunit dans ſon ſort, deux avantages auſſi flatteurs que la richeſſe & l'autorité. Mes argumens,

préſentés ſous différentes faces, me firent obtenir l'honneur de la perſuaſion. Je laiſſai mon honête convive, dans la réſolution de retourner le lendemain à ſon presbytère.

Quoique mes ordres fuſſent donnés pour courir de grand matin, j'appris, en remontant dans ma chaiſe, qu'il étoit parti une heure avant moi. Ma curioſité n'alla pas plus loin. Je m'imaginai que ſa bleſſure avoit pu lui cauſer cette impatience, dans la vue de ſe faire traiter plus commodément chez lui. Cependant à peine eus-je fait la demi-poſte, que je la rencontrai, mais aſſis au bord du chemin, ſon poſtillon & ſes deux chevaux près de lui. Il tenoit ſa jambe des deux mains, avec des plaintes fort vives de la douleur qu'il ſouffroit; & je crus reconnoître, en effet, qu'il avoit la jambe fort enflée. Je lui marquai mon étonnement. Vous voyez, me dit-il; j'ai trop compté ſur mes forces: & devinant le reproche auquel il pouvoit s'attendre, il m'avoua que pendant la nuit, les railleries qu'il avoit à craindre, s'il retournoit les mains vides à ſa cure, après avoir publié le motif de ſon départ, l'avoient fait changer de diſpoſition. Apparemment, répondis-je, les railleries de quelques voiſins. Mais, ſans compter l'excuſe de votre bleſſure, de quel poids le badinage d'un moment peut-il être, contre des

raiſons auſſi ſérieuſes que celles dont je vous vis hier pénétré, & pour un auſſi grave intérêt que votre bonheur? J'en conviens, répartit-il; mais que vous dirai-je? Je n'aurois pas de repos chez moi, ſi je ne ſatisfaiſois une ancienne gouvernante, qui ſouhaite de vivre à la ville, & qui m'en a fait naître l'idée. Cette explication, accompagnée d'un regard embarraſſé, m'ôta le déſir de répliquer. Je me tournai vers ſon poſtillon : prenez ſoin, lui dis-je, de M. le curé, que je crois très-galant homme; & quand il ſera guéri de ſa bleſſure, apprenez-lui, de ma part, que ce n'étoit pas ſa plus dangereuſe maladie. Auſſitôt j'ordonnai à mes gens d'avancer.

Cette tragi-comédie & ſon dénouement, étoient propres à groſſir le recueil de mes obſervations. Je ne m'arrêtai que pour changer de chevaux, juſqu'à l'entrée de la nuit, que je paſſai dans une hôtellerie d'Alençon. Tout occupé que j'étois de tant d'images bizarres, ou plutôt, du ſens ſous lequel mon goût me portoit à les enviſager, quelques diſcours de mes hôtes me firent prêter l'oreille. Ils parloient avec admiration d'une mine d'or nouvellement découverte dans la forêt de l'Aigle, où la célèbre abbaye de la Trape eſt ſituée, & des richeſſes qu'elle promettoit à tout le pays. Ce bruit, me dit-on, étoit ſi généralement répandu, que le doute n'étoit

plus permis. Il s'étoit formé, ſous la protection de la cour, une compagnie pour l'exploitation de la mine, & cette forêt qui n'avoit été connue juſqu'alors que par la vie auſtère de ſes habitans, étoit fréquentée d'une multitude de voyageurs, que l'intérêt ou la curioſité amenoit de toutes parts. On m'offrit de me faire voir pluſieurs morceaux du minéral qu'on prétendoit chargés d'or. En effet, on m'en trouva quelques-uns chez divers particuliers de la ville, & j'y découvris des veines de cette précieuſe couleur.

Le ſeul voiſinage de la Trape auroit pu me faire alonger ma route de quelques lieues, pour viſiter une maiſon ſi célèbre. C'étoient deux motifs pour un. Après d'autres informations, qui ne me parurent pas moins conſtantes, je me déterminai à quitter le chemin de la poſte, que je pouvois reprendre enſuite à Mortagne. On me conduiſit vers la forêt de l'Aigle. Ses approches, du côté par lequel on m'y fit entrer, répondent à toutes les idées d'un affreux déſert; ce ſont des montagnes couvertes de bois, & diviſées par des précipices, ſans autres traces d'habitation que le chemin étroit & ſcabreux qui les traverſe. Quelques lieues de cette ennuyeuſe route me firent arriver à la vue d'une profonde vallée, où l'on découvre, dans un aſſez grand circuit de murs, quantité de

bâtimens fort ſimples, qui compoſent l'abbaye de la Trape; retraite ou tombeau fort convenable aux vues de renoncement, de ſacrifice & d'abnégation totale, qui portent quelques ames fortes à s'y renfermer.

Mon guide m'offrit le choix de deſcendre à l'abbaye même, en m'aſſurant que les étrangers y étoient toujours reçus civilement, ou de m'arrêter dans une hôtellerie voiſine, établie pour ceux qui craignent d'être incommodes aux ſolitaires. Je crus devoir ma première viſite au lieu ſaint, quoique réſolu de prendre l'hôtellerie pour logement. Un portier, dont la modeſtie me rappela celle du frère Ambroiſe, mais bien éloigné de ſon embonpoint & de ſa couleur vermeille, m'ouvrit la porte en ſilence, attendit que je me fuſſe expliqué, pour lever les yeux ſur moi, &, ne répondant que par une profonde inclination au déſir que je lui marquai de voir l'abbaye, me fit entrer dans une ſalle voiſine. Là, me regardant d'un œil plus doux, il me pria de m'aſſeoir, tandis qu'il alloit faire deſcendre un de ſes ſupérieurs. Quelques minutes que je paſſai à l'attendre, me donnèrent le tems d'admirer l'air de religion & de piété qui régnoit autour de moi. Soit prévention en faveur d'un lieu ſi reſpectable, ſoit impreſſion réelle, je crus avoir changé

d'élément, & me trouver tranſporté par cinq ou ſix pas que j'avois faits depuis la porte de l'abbaye, dans un autre ordre de choſes, ou dans une région nouvelle. Cette diſpoſition ne changea point à l'arrivée du ſupérieur, auquel j'entendis donner le nom du père Célérier. Sa figure pâle & mortifiée, quoique tendre & gracieuſe en elle-même, me pénétra de reſpect. Il me fit un compliment, pieux & civil, ſur le courage qui m'amenoit dans le ſéjour de la pénitence : mais ſi mon deſſein, ajoutat-il, n'étoit, comme il venoit de l'apprendre, que de voir l'intérieur de la maiſon, ſans y vouloir accepter un lit, il me prioit de conſidérer que le jour étoit fort avancé, & qu'il ſeroit plus facile de me ſatisfaire le lendemain. Il n'étoit qu'environ quatre heures du ſoir ; mais, appréhendant de bleſſer les loix du cloître, je me retirai avec des excuſes.

J'étois fort touché. Le ſpectacle d'un moment me faiſant juger à quoi je devois m'attendre le lendemain, je cherchois d'où pouvoit venir, à ces ſolitaires, la réſolution de renoncer ſi parfaitement à toutes les douceurs de la vie, lorſqu'elles ne ſont pas condamnées par l'évangile, qui n'en défend que l'excès ; & ſur quels principes ils ſe promettoient une récompenſe, pour des mortifications qui ne ſont pas ordonnées.

Ces réflexions m'accompagnèrent à l'hôtellerie mais elles furent troublées par la vue & le tumulte d'un grand nombre d'étrangers, qui s'agitoient dans les cours & dans les appartemens. Je remarquai que ma chaise avoit peine à trouver passage au travers de quantité d'autres; & doutant si je trouverois un logement pour moi-même, j'étois prêt à regreter celui que le père Célérier m'avoit offert. Mon valet-de-chambre, que j'avois fait marcher devant moi, vint me rassurer par ses informations. La plupart des étrangers que j'avois vus, étoient arrivés le même jour, & devoient partir avant la nuit : la curiosité seule les avoit amenés des villes voisines. Ceux qui se trouvoient logés à l'hôtellerie, & qui ne l'avoient pas quittée depuis plusieurs jours, étoient quelques chefs de l'entreprise des mines, avec les artistes convenables à leurs opérations; & je ne laisserois pas d'y trouver une chambre commode.

Les circonstances éloignant tout air de cérémonie, je me présentai à quelques-uns de ces chefs, qui me firent un accueil civil. La joie qui brilloit sur leurs visages, répondoit de leur confiance au succès de leur travail. Ils m'en parlèrent avec une pleine certitude: & lorsqu'ils eurent appris de mes gens qui j'étois, ils eurent la politesse de s'offrir sur le champ pour

pour guides, ſi je ſouhaitois de voir la mine. J'acceptai leur offre. Ils me conduiſirent à mille ou douze cens pas de l'hôtellerie, au pied d'une montagne fort nue, dont ils me firent obſerver que le fond n'étoit qu'une pierre dure & noirâtre. C'étoit le principal objet de leurs eſpérances. En effet, j'y crus voir quelques filamens d'un jaune aſſez clair, qui paroiſſoient d'une autre nature que la pierre, & qu'ils nommoient des paillettes d'or. Plus loin, nous arrivâmes à l'ouverture du trou qu'ils faiſoient creuſer. Le travail étoit pénible; mais les apparences de richeſſe augmentoient, par l'abondance des filamens jaunes, qu'on découvroit ſur la pierre intérieure. Je fus obligé de reconnoître que s'ils étoient d'or, le Pérou n'avoit pas de mine plus riche. Ils me répétèrent qu'il ne pouvoit leur reſter d'incertitude, après toutes leurs épreuves; & que par un calcul modéré, ils comptoient, frais & droits levés, de tirer quatre onces d'or de chaque quintal de cette pierre.

J'applaudis à leurs idées, mais quoique peu verſé dans ces connoiſſances, je n'emportai pas la conviction qu'ils m'avoient promiſe. Toutes les montagnes de la forêt étant compoſées, ou du moins mêlées de la même pierre, il auroit fallu conclure que cette ſtérile portion de la

Normandie contenoit plus d'or que tout le reſte du monde enſemble, & cette ſeule réflexion me rendit ſuſpect, non-ſeulement le calcul des intéreſſés, mais le témoignage même de mes propres yeux.

Le ſoir ouvrit une ſcène qui me ramena bientôt à l'habitude que je formois inſenſiblement de conſidérer tout du côté moral. Nous étant raſſemblés à ſouper, la converſation commença par des obſervations ſérieuſes ſur le travail de la mine; & je me gardai ſoigneuſement de choquer l'ardente prévention de mes convives. Mais quand la vapeur du vin eut échauffé les cerveaux, il s'éleva des propos plus libres. Les cœurs dilatés s'abandonnèrent à leurs mouvemens naturels, & chacun parut dans ſon caractère. Ce ne fut d'abord qu'une confuſion de déſirs, de projets & de ſyſtêmes fondés ſur l'opulence extraordinaire à laquelle ils croyoient déja toucher. Chacun ſe faiſoit un plan de volupté ou d'ambition, qu'il préféroit à celui des autres; & la diſpute devint ſi vive, que tout le monde parlant à la fois, perſonne ne pouvoit obtenir de ſe faire entendre. Un des plus âgés, qui n'étoit pas le moins fou, prit enfin la ſupériorité du ton, & repréſenta que pour éclaircir ce chaos d'idées, il falloit que chacun expliquât ſucceſſi-

vement les ſiennes. On convint de parler tour-à-tour. En faveur de l'ouverture, l'auteur du conſeil s'attribua le droit de commencer.

Il nous dit, d'un air auſſi grave qu'il put l'affecter, que n'ayant jamais été aſſez riche pour ſe procurer une grande variété de plaiſirs, mais ayant aſſez connu le monde pour n'en ignorer aucun, l'uſage qu'il vouloit faire de ſa fortune, dans le peu d'années qu'il avoit à vivre, étoit de raſſembler ſous ſes mains & devant ſes yeux tout ce qu'il avoit vu depuis ſoixante ans, de délicieux, de magnifique, de flatteur pour les ſens & l'imagination, en un mot tous les plaiſirs & tous les biens qu'il avoit vu diſperſés, & qui n'avoient peut-être jamais été réunis. Mon chagrin, continua-t-il, eſt que cet aſſemblage demande du tems. Je regrette vivement cette perte; mais auſſi lorſque je ſerai parvenu à me ſatisfaire, je nâgerai dans la joie; je ſerai dans la plénitude du bonheur. Les plus ſavans médecins, que j'aurai à toute ſorte de prix, veilleront à ma ſanté; & ſi la mort me ſurprend au milieu de mes tréſors & de mes délices, ce ne ſera qu'un ſommeil: mon enchantement ne m'en laiſſera pas ſentir l'amertume.

Il ſe tut, avec la ſatisfaction d'un homme qui s'attend d'être applaudi. En effet, la grandeur démeſurée de cette image avoit frappé une partie

des acteurs. Je remarquai que les uns applaudiſſoient de bonne foi, & que d'autres, demeurés comme en ſuſpens, examinoient en eux-mêmes ce qu'ils en devoient penſer. Moi, dont la tête s'étoit conſervée fort ſaine, j'aurois pu répondre au voluptueux libertin, que ſon plan n'étoit qu'une ridicule chimère : que premièrement cette collection de tout ce qu'il y a de délicieux & de magnifique au monde, eſt impoſſible aux plus grands monarques, qui peuvent au plus partager tous les biens entr'eux, mais qui n'ont ni le tems, ni le pouvoir de les raſſembler ; qu'en ſuppoſant même cet aſſemblage poſſible, l'union de tout ce qu'ils auroient déſiré, & la facilité préſente d'en jouir, troubleroit leur goût, les embarraſſeroit dans leur choix, éteindroit peut-être leurs déſirs, & les laiſſeroit comme inſenſibles au milieu de ce qu'ils auroient cru propre à les irriter : que d'ailleurs la ſanté, ſans laquelle il n'y a ni jouiſſance ni goût du plaiſir, ne dépend pas toujours des ſecours de l'art ; enfin, que la ſeule idée de cette mort, dont le vieux Plutus croyoit pouvoir s'épargner les amertumes par l'ivreſſe du plaiſir, eſt capable d'empoiſonner la plus heureuſe vie qui les précède ; & qu'une idée beaucoup plus terrible, celle du châtiment, qui peut ſuivre un tel bonheur, en doit rendre effrayant juſqu'au

nom. Toutes ces considérations me vinrent d'elles-mêmes à l'esprit ; mais elles n'étoient pas de saison. Je pris le parti de demeurer muet.

Les trois voisins du vieillard, que leur place autorisoit à parler après lui, furent si charmés de sa voluptueuse exposition, qu'ils adoptèrent toutes ses vues ; avec cette différence, dit le premier, en se pressant de la main le bas du menton, que mon âge me promet du tems pour la pleine exécution du système. C'étoit un financier subalterne, comme la plupart des autres, mais d'une physionomie plus fine, à qui son teint frais, dont il paroissoit fort amoureux, ne pouvoit faire donner plus de vingt-huit ou trente ans. Son voisin, que sa seule taille, épaisse & surchargée de bonne chère, m'auroit fait prendre pour un gourmand, s'écria sur-tout, Messieurs, nous n'oublierons pas un excellent cuisinier ; ni des vins exquis, ajouta l'autre partisan du même projet, dont le visage couvert de pustules, apprenoit assez qu'il connoissoit peu l'usage de l'eau.

Celui qui suivoit, déclara d'abord qu'il étoit d'un goût tout différent. Il prit le ton d'orateur. Chacun, dit-il, a ses idées de bonheur ; je n'en conçois pas beaucoup dans l'assemblage d'un si grand nombre d'objets, dont la seule énumération seroit une étude, & que la plus longue

vie ne ſuffiroit pas pour goûter l'un après l'autre. Être heureux dans mes principes, c'eſt être à couvert de tout ce qu'on regarde comme un mal, & jouir réellement des biens oppoſés. Or j'avoue que juſqu'à préſent rien ne m'a cauſé tant de chagrin, que le faſte & l'orgueil des nouveaux riches; mon malheur m'a fait prendre une maiſon à Paris, entre deux gens de cet ordre, dont je connois la vile origine, & le caractère encore plus vil; ils m'aſſaſſinent par leur étalage & leurs affectations de grandeur. Si je déſire le ſuccès d'une entrepriſe qui nous rendra tous plus riches qu'eux, c'eſt pour les faire rentrer dans leur néant à force d'humiliations, & voici mon plan. Je commence par faire élever des deux côtés de ma cour un mur de telle hauteur, qu'il leur faſſe un vrai cachot de leurs ſuperbes maiſons; leurs jardins ſeront convertis du même en deux profondes priſons, où je prétends leur ôter juſqu'à la lumière du jour. Je me donne la plus belle livrée de Paris, pour éclipſer celle qu'ils ont oſé prendre, & qu'en bonne règle ils devroient porter eux-mêmes; les plus grands chevaux pour couvrir les leurs, & tous leurs harnois dorés; un carroſſe, non ſeulement plus pompeux, mais plus fort, avec ordre à mon cocher de heurter ſouvent leurs roues. J'obſerverai leurs habits, & je ſerai toujours mieux mis

qu'eux; je gagnerai, s'il le faut, leurs tailleurs à force d'argent; mon maître d'hôtel ſera toujours le premier à la halle, pour enlever ce qui s'y trouvera de plus fin, & mettre l'enchère ſur tout ce qu'il verra demander pour eux; je leur diſputerai par-tout le terrein & les honneurs: à l'égliſe, je les offuſquerai par ma ſuite; aux promenades, par ma parure; aux ſpectacles, par le ſoin que j'aurai de me placer dans leur loge, & de me lever ſouvent pour leur dérober la vue du théatre; dans les aſſemblées, par mes airs & mes regards mépriſans. Je ne leur donne pas quatre mois de vie; ils ſe pendront de chagrin, j'en ſuis ſûr, je les connois; & ce que je crains alors pour moi-même, c'eſt d'en mourir de plaiſir. Il finit en riant de toutes ſes forces, & ſe frottant les mains de joie, comme s'il les eût déja vus mettre en terre.

Je ne m'apperçus point que ſes idées euſſent fait fortune. Outre ce que l'envie a de révoltant, pour ceux mêmes qui ſont capables de cette odieuſe paſſion, la réflexion de ſes aſſociés qui lui échappoit dans le tranſport de ſon cœur, fut ſans doute qu'eux & lui, en devenant auſſi riches qu'ils ſe l'imaginoient tous, ſeroient dans le cas qu'il reprochoit à ſes deux voiſins. Je l'aurois averti volontiers, qu'avec de grandes richeſſes, le plus ſûr moyen d'humilier ceux qui

s'enorgueillissent du même avantage, étoit d'être plus modeste.

Un autre, élevant la voix d'un ton radouci, s'étonna qu'on pût se figurer du bonheur dans la satisfaction de la haine ou d'autres passions violentes. Le bonheur, dit-il, consiste à satisfaire le plus doux penchant du cœur, & ce plus doux de tous nos penchans, c'est l'amour. Je ne suis pas plutôt riche, que je cherche à me procurer un grand nombre de femmes aimables, non pour les adorer toutes, mais pour choisir celles qui me paroîtront les plus touchantes, & dans ce choix même, pour m'attacher particulièrement à celle qui prendra les plus vifs sentimens pour moi : les autres ne serviront qu'à ranimer quelquefois une passion qui peut languir, & que la variété soutient. Ainsi, le premier emploi de mes richesses sera de faire acheter les plus belles filles de Circassie, où l'on assure qu'il faut chercher la perfection de la beauté, & de leur rendre la vie si douce, qu'elles ne perdent jamais rien de leur éclat.

La plupart des associés ouvrirent de fort grands yeux, & ce tableau parut les séduire. Je ne fus pas de leur goût. D'abord cette multitude de beautés ne présentoit pas à mon imagination un spectable aussi touchant que celui d'une seule femme, avec tous les charmes de son sexe, &

je ne trouvois de ſupportable dans cette idée, que le pouvoir de choiſir non-ſeulement la plus belle ou la plus aimable, mais celle dont on ſe croiroit le plus aimé. D'un autre côté, pourquoi chercher des femmes en Circaſſie, où l'on doit juger que leur éducation, leur langage, leurs manières, n'ont aucune reſſemblance avec nos uſages? Eſt-ce donc la beauté ſeule qui touche le cœur? & quand cette région en ſeroit l'unique ſource, quel commerce pour un françois de bon goût, que celui d'un tas de Circaſſiennes mal propres peut-être, avec leſquelles il ſeroit condamné à vivre? Il me ſembloit au contraire que pour voyager en Circaſſie, & n'y pas vivre ſans femmes, la plus utile proviſion ſeroit une jolie françoiſe pour compagne.

Un autre actionnaire des mines, qui ne croyoit pas les femmes ſi néceſſaires au bonheur des hommes, en apporta pour raiſon, que le plaiſir qu'elles donnent eſt trop vulgaire; qu'il eſt au pouvoir du plus pauvre & du plus vil mortel, comme du monarque & de l'homme riche, & qu'il n'eſt pardonnable de s'en faire une ſi haute idée qu'aux gens d'égliſe, auxquels il eſt interdit par état. Ce raiſonnement, ſoutenu par une figure épaiſſe, le conduiſit à de grandes plaintes du luxe exceſſif des femmes, qui eſt capable de ruiner la fortune la mieux établie,

& de leurs caprices encore plus ruineux, qui déconcertent toutes les meſures d'un homme ſage. Pour lui, qui mépriſoit *Cupidon* & *Vénus*, & leur île de *Cythère*, il vouloit tendre à la renommée. Il avoit lu dans l'hiſtoire, qu'une nation, nommée les *Romains*, prenoit grand plaiſir à voir en pleine terre des combats de mer, que les anciens appeloient des *Naumachies*. Il étoit dans la réſolution d'achever la plaine de ſaint Denis, pour y donner ce ſpectacle aux Pariſiens. Pendant que cette folle imagination & l'ignorance des termes faiſoient rire les plus éclairés, il prenoit leurs railleries pour des applaudiſſemens, & fier du ſuccès, il nous pria d'écouter un projet plus noble encore. Au premier beſoin de l'état, nous dit-il, il vouloit offrir au roi, pour le ſervice de la patrie, une ſomme de quelques millions, ſans autre prétention pour lui-même, que la ſouveraineté du canton de Picardie, dans lequel il étoit né.

Les éclats de rire augmentèrent. C'étoit néanmoins de toutes les extravagances que j'avois entendues, ſinon la plus raiſonnable, du moins la plus noble, comme il le penſoit lui-même, & la plus avantageuſe au public; il n'y manquoit qu'un motif moins ridicule, & plus déſintéreſſé. Je fus bon gré, d'ailleurs à un financier d'avoir lu quelques pages de l'hiſtoire, & d'en avoir

tiré ce fruit ; car la plupart des vertus ſont produites par l'exemple, & peut-être l'eſprit de patriotiſme n'a-t-il pas commencé autrement à Rome. Malheureuſement l'entrepriſe de la mine ſe réduiſit en fumée, & l'idée romaine eut le même ſort ; ſans quoi nos financiers auroient un modèle qui les porteroit peut-être auſſi dans les beſoins de l'état, à faire quelques généreux ſacrifices au public.

Il reſtoit d'autres acteurs, mais trop ivres pour parler. Cependant un des plus gais, qui n'avoit ceſſé ni de boire, ni de badiner avec un jeune homme fort aimable qu'il avoit fait placer près de lui, & qu'il nommoit ſon neveu, entreprit de nous faire auſſi ſon plan de bonheur. Il n'avoit, nous dit-il, qu'une ſeule affection, à laquelle toutes ſes vues & tous ſes déſirs étoient rapportés. C'étoit ſon charmant neveu qui lui tenoit lieu de tout ; & pour lequel toutes ſes richeſſes ſeroient employées. Il continua de le louer avec la même chaleur, en ſe perdant quelquefois dans ſes idées, & le regardant d'un œil fort tendre. Enfin, ſon tranſport lui faiſant perdre toute attention pour nous, il lui tint des propos paſſionnés, dans leſquels il s'oublia tout-à-fait, & pour dénouement, au premier million qui le mettroit au-deſſus des diſcours publics, il jura de l'épouſer.

L'ivreſſe n'avoit bouché les oreilles à perſonne. Une vive exclamation qui s'éleva auſſitôt, l'avertit qu'il avoit mal gardé ſon ſecret; & pour moi, j'avois cru reconnoître au premier moment que ſon neveu n'étoit qu'une fille. En vain tâcha-t-il de réparer ſon indiſcrétion. La ſcène redevint fort tumultueuſe. On exigea que les charmes de la jeune perſonne ne fuſſent pas dérobés plus long-tems par une perruque & par d'autres voiles. Je ne ſais à quoi ce renouvellement de chaleur nous auroit conduits. Le parti que j'embraſſai ſans précaution, fut de me lever, ſous prétexte que la nuit étoit fort avancée; & me baiſſant vers l'actionnaire, je lui conſeillai de ſe retirer avec ſa maîtreſſe. Ils ne ſe firent pas preſſer pour ſortir. En quittant les autres, je les exhortai à ſe ſouvenir qu'ils avoient beſoin du jour ſuivant pour leurs opérations; & la plupart étant fort civils, ils ſe laiſſèrent engager facilement à me ſuivre.

Mon ſommeil fut retardé long-tems, par l'agitation de mes eſprits. Je ne pouvois revenir de l'extravagance des ſyſtêmes, & l'ivreſſe les excuſoit peu; car paſſant ſur tout ce qui ne devoit être attribué qu'aux vapeurs du vin, je ſavois qu'elles ne font ſortir du cœur que ce qu'il contient réellement, & ſouvent ce qu'il ignore lui-même. Quoi? diſois-je, dans leurs plus chers

déſirs, dans leurs plus ambitieuſes vues, dix hommes, qui paſſent dans le monde pour d'honnêtes gens, ne ſe propoſent que de la bonne chère, du vin, de belles femmes, & d'autres plaiſirs qui flattent leurs ſens? La religion, la vertu, l'honneur, le bien public, ſont mépriſés, ou tout-à fait oubliés; & le ſeul à qui la moindre partie de ces grands objets paſſe dans l'eſprit comme un beau ſonge, n'eſt pas exempt de la raillerie de ſes compagnons? Etrange fatalité des richeſſes! Leur nature eſt-elle donc de corrompre le cœur? ou plutôt n'eſt-ce pas la corruption du cœur qui change la nature des richeſſes, & qui d'un vrai bien qu'elles ſont en elles-mêmes, en fait le plus dangereux de tous les maux, en les détournant à de pernicieuſes fins! Jugeons-en par cet amant d'une fille publique : il avoit une ſale paſſion dans le cœur, avant les apparences de fortune qui ſe préſentent pour lui : à peine ſe croit-il sûr de l'opulence, qu'il la veut faire ſervir à gratifier ſa paſſion.

LIVRE SECOND.

UNE nuit ſi peu tranquille, & le retour des mêmes réflexions à mon réveil, contribuèrent beaucoup ſans doute aux mélancoliques impreſſions que j'éprouvai pendant tout le jour. Mes premiers pas m'ayant reconduit à l'abbaye, je n'y entrai point ſans un nouveau ſentiment de reſpect, qui fut même redoublé par le ſouvenir préſent du ſouper & de ſes circonſtances. En effet, à la diſtance de cinquante pas, & dans l'intervalle de quelques heures, quel prodigieux contraſte!

Je trouvai le père Célérier qui m'attendoit. Il me conduiſit droit à l'égliſe, pour y faire une courte prière. Enſuite m'ayant fait parcourir les principales parties d'une maiſon, qui n'a de remarquable en elle-même que ſon extrême ſimplicité, il me demanda ſi j'en voulois voir les habitans. Je reçus cette offre comme une faveur. C'étoit l'heure du travail manuel. Il me fit entrer dans le jardin, ou l'enclos, qui n'eſt qu'un champ ordinaire, dont la culture fait l'exercice conſtant des religieux. Les travaux y ſont diſtribués ſuivant la meſure des talens & des forces.

Je ne m'arrête point à cette édifiante peinture qui ſe trouve dans une infinité de relations : mais je fus également frappé de l'ardeur & du recueillement d'une troupe de pieux ouvriers, qui, tout pâles, tout affoiblis qu'ils étoient par les rigueurs de la pénitence, ne s'accordoient pas un moment de relâche dans un pénible travail, pour lequel ſans doute la plupart n'étoient pas nés, & ſembloient tirer des forces de leur ferveur. Sur des viſages ſecs & défigurés, je ne vis aucune marque de laſſitude ou d'abatement, comme ſi l'eſprit & le goût de la vertu élevoient le corps au-deſſus des loix naturelles, & communiquoient aux ſens toute la vigueur de l'ame.

Je n'emportai néanmoins de ce ſpectacle, qu'un profond étonnement qui me fit retomber dans le doute où j'avois été la veille, ſur un genre de vie qui n'eſt pas ordonné par les loix de la religion, & dont je ne comprenois pas la néceſſité. Ces ſouffrances volontaires excitoient plus ma pitié que mon admiration. Que le martyre n'ait point effrayé les Chrétiens dans les anciennes perſécutions, je le concevois ſans peine; l'évangile alors ne laiſſoit pas d'autre choix : mais depuis l'établiſſement du chriſtianiſme, les voies ſont paiſibles. Pourquoi, diſois-je, leur ôter cette douceur, par tout ce que l'imagination peut inventer de plus pénible & de plus

auſtère? Cependant il me reſtoit des difficultés. Ceux qui ſe dévouent au genre de vie qui m'étonne, ne ſont pas des fous. Mon guide eſt homme cenſé; il y a même aſſez d'apparence que les occupations du cloître étant plus graves que celles du monde, le jugement y eſt plus ſolide, & la juſteſſe d'eſprit plus commune. Y auroit-on découvert des ſecrets ou des vérités que le monde ignore? Je me perdois dans cette méditation que le ſilence des lieux qu'on me faiſoit traverſer rendoit encore plus ſombre, & mon guide même paroiſſoit ſurpris de me voir l'air ſi penſif.

Il me conduiſit enfin dans la cellule qu'il avoit encore au dortoir commun, quoique ſon office lui donnât une chambre, pendant le jour, au quartier des hôtes. Ces petits ſanctuaires de la condition monaſtique ſont, à la Trappe, d'une triſteſſe & d'une nudité ſurprenante. Un lit, ſi quelques poignées de paille placées ſur quatre ais, & couvertes d'une toile groſſière, méritent ce nom; un prie-dieu, un crucifix, une tête de mort, un fouet qui ſe nomme diſcipline, & quelques autres inſtrumens de mortification qui pendent au mur; tels ſont les meubles & les ornemens. Une petite lucarne jette quelques rayons de lumière ſur ce lugubre appareil. Je le contemplai quelques momens, la tête pleine de

mille

mille nouveaux nuages ; & me tournant vers mon guide : voilà donc, mon père, lui dis-je d'un air pénétré, ce qui fait votre bonheur ! C'étoit une alluſion qui m'échappoit à ce terme, que j'avois entendu tant de fois la veille, & dans une ſituation ſi différente.

Le ſolitaire baiſſa la vue. Mon bonheur ! l'entendis-je répéter avec un profond ſoupir : & relevant triſtement les yeux ; ah ! monſieur, reprit-il d'une voix plus ferme, quelle idée vous faites-vous de mon ſort ! Comment vous en impoſe-t-il à ce point ? Vous déſirez d'être inſtruit, ſoyez-le donc par moi-même.

Il y a ſix ans que je ſuis entré dans cette maiſon ; c'eſt pour moi ſix ſiècles d'un cruel ſupplice. Tout m'y déplaît, tout m'afflige, me pèſe, me révolte, le jour & la nuit me paroiſſent une chaîne de tourmens. Occupations, habits, nourriture, mon cœur ſe refuſe à tout, mon goût y répugne avec horreur. La cloche, qui m'appelle aux exercices, rend un ſon qui m'a toujours fait frémir. La ſeule odeur de nos alimens me ſoulève l'eſtomac. Le travail des mains m'excède juſqu'à m'avoir fait tomber pluſieurs fois ſans connoiſſance, & c'eſt même par cette raiſon, que l'indulgence du père Abbé m'a chargé d'un office qui m'en exempte. Cette robe me fatigue & m'humilie. Chaque jour l'entrée

de cette cellule, & la vue de ces inſtrumens de pénitence, jettent la conſternation dans mon ame. Pour comble d'affliction, ma cellule étoit occupée, avant moi, par un religieux aſthmatique, qui l'avoit remplie long-tems de ſes flegmes empeſtés, & l'air s'y reſſent encore de cette purulente infection. Voilà, monſieur, une peinture bien foible de ce qui vous a paru mériter le nom de bonheur, & que vous regarderez juſtement comme la plus horrible & la plus déplorable de toutes les ſituations humaines.

Il auroit pu continuer beaucoup plus long-tems, ſans que je fuſſe tenté de l'interrompre. Dès les premiers mots, ſon exclamation m'avoit glacé tous les ſens, & les autres traits d'un ſi noir tableau n'avoient fait qu'augmenter cette eſpèce de ſaiſiſſement. J'avois entendu toutes ſes expreſſions, mais paſſivement, & ſans être capable d'y réfléchir. Je n'avois oſé lever les yeux ſur lui, dans la crainte de rencontrer les ſiens, & retenant juſqu'à mon haleine, je ne ſais ſi dans l'eſpace de deux minutes il m'étoit arrivé une fois de reſpirer.

Il avoit remarqué l'excès de mon embarras, & ſon deſſein n'étoit pas de le prolonger long-tems. En achevant ſon récit, il leva les bras au ciel avec un tranſport ſi vif, que la rapidité de leur mouvement me fit ſortir de mon immobi-

lité. Je le regardai alors. Ses yeux, qui ſuivoient ſes bras, ſembloient s'élancer vers le même point, avec un mêlange de joie & de langueur qui ne peut être repréſenté. Mais, dieu tout-puiſſant! s'écria-t-il, dieu bon! dieu fidèle! vos oracles ſont certains, & votre promeſſe inébranlable; vous oubliez les crimes en faveur du repentir; vous pardonnez aux malheureux pénitens; ces feux dévorans, dont l'image me pourſuit, ces torrens de flammes, où j'ai précipité tant de miſérables, & que j'ai mérités plus qu'eux, s'éteindront pour moi par mes ſouffrances & par mes larmes. Que mes peines, mes averſions, mes horreurs ſoient mille fois redoublées, ſi j'obtiens grâce à ce prix!

En ſe remettant d'une ſi forte agitation, deux ruiſſeaux de pleurs inondoient tous les ſillons qu'une longue pénitence avoit creuſés ſur ſes joues. Il s'empreſſa de me faire des excuſes, pour le trouble, me dit-il, qu'il m'avoit cauſé par une chaleur involontaire. Il qualifia mon émotion de ſenſibilité généreuſe, qui fait la gloire d'une belle ame; & jugeant qu'il devoit me reſter de la curioſité pour ce qu'il y avoit eu d'obſcur dans quelques-uns de ſes termes, il m'offrit des éclairciſſemens, ſi j'en déſirois. Que n'aurois-je pas donné pour les obtenir? Sa cellule n'ayant pas même une chaiſe où nous puſſions être aſſis,

il me proposa de descendre au cloître; & là, sur un des bancs qui servent aux conférences des religieux, il me fit cette intéressante narration.

MA NAISSANCE est noble, & mon nom, qui n'est ici connu que du père Abbé, jouit de quelque considération dans ma province. Je ne relèverois pas un avantage si frivole aux yeux de la religion, s'il n'avoit été la source de tous les malheurs de ma famille & des miens. Ma jeunesse s'étoit passée au service, & m'étant retiré dans mes terres, j'y vivois tranquillement dans un heureux mariage. Sans être d'une humeur difficile, il m'arriva de traiter avec quelque hauteur un de mes vassaux, qui voyoit trop familièrement la femme-de-chambre de ma femme, & que mes avis plus d'une fois répétés, n'avoient pas eu le pouvoir d'arrêter. Je lui défendis l'entrée de ma maison, avec d'autant plus de force, qu'ayant consulté les dispositions de cette fille, j'avois cru lui trouver de l'éloignement pour le mariage, & le désir de garder sa condition. J'appris néanmoins qu'il continuoit de la voir. Cette résistance m'irrita. Je passai chez lui, où, le trouvant seul, mes reproches furent vifs. Il y répondit avec insolence; & dans un mouvement de colère, je le maltraitai de

quelques coups. Il les ſouffrit ſans révolte ; mais au moment que je me tournois pour le quitter, il ſe jeta furieuſement ſur moi, il me terraſſa, & m'ayant fort maltraité à mon tour, ſa crainte pour l'avenir le fit parler de m'ôter la vie. J'étois ſans épée, & quand j'aurois été mieux armé, la défenſe m'étoit impoſſible, ſous le poids d'un vigoureux payſan, qui, me preſſant l'eſtomac de ſes deux genoux, me ſerroit le goſier d'une main, & de l'autre paroiſſoit chercher ſon couteau pour m'égorger. Je demandai grâce. On me l'acorda ; mais ce fut après m'avoir fait jurer par tout ce qu'il y a de ſacré au ciel & ſur la terre, que je ne me reſſentirois pas de mon aventure, & que jamais je ne penſerois à la vengeance. A cette condition, que j'acceptai ſans réſerve, on me laiſſa la liberté de me retirer.

Pendant quelques jours, la honte d'un ſi cruel incident, & la force du lien que je m'étois impoſé, faillirent de me faire perdre la raiſon. Je n'avois aucun témoin de mon opprobre, & le payſan ſe garda bien de le publier : mais c'étoit mon cœur dont je ne pouvois étouffer les cris. Enfin ne ſoutenant point une ſituation ſi violente, je pris le parti d'aſſembler chez moi toute la nobleſſe de mon voiſinage, & dans un conſeil ſecret, expoſant le cas à mes plus chers

amis & mes plus proches parens, intéreſſés autant que moi-même au maintien de nos droits & de notre honneur commun, je leur demandai quelle conduite je devois tenir, ou celle qu'ils tiendroient à ma place. Après une longue délibération, ils me condamnèrent d'une ſeule voix à l'exécution de ma parole; avec cet avis, dont mon malheur m'apprit la ſageſſe, qu'indépendamment de la modération convenable à la ſupériorité du rang, un gentilhomme ne doit pas maltraiter ſes vaſſaux, s'il n'eſt le plus fort. Une ſi grave déciſion calma mes tranſports; car tel eſt l'honneur du monde, que ſouvent on le fait plus conſiſter dans l'opinion d'autrui que dans la nature des choſes, ou que dans l'idée qu'on s'en fait ſoi-même. Cependant je déclarai à mon ennemi que je ne le ſouffrirois pas ſous mes yeux, & que pour jouir du pardon que je lui avois accordé, il devoit abandonner mes terres. Cet homme étoit riche; il ſentit qu'avec la fidélité même qu'il me connoiſſoit pour mes promeſſes, j'avois cent moyens de le chagriner, dont il ne pourroit être à couvert. Il prit le parti de vendre tout ſon bien, & de s'établir dans une paroiſſe voiſine. Je fus informé qu'en quittant la mienne, il emportoit contre moi une haine qui ne me ſurprit point, quoique j'euſſe pu la croire épuiſée par mon aventure, ou cal-

mée par ma patience. Il perdoit quelque choſe à changer de domicile ; d'ailleurs ſa malignité m'étoit connue. Au fond, je la crus trop impuiſſante pour me laiſſer le moindre ſujet d'alarme. Quelques mois qui ſe paſsèrent tranquillement me la firent oublier.

L'hiver ſuivant il nous vint quelques troupes de cavalerie, pour la conſommation des fourrages dont l'abondance eſt extrême dans notre canton. J'eus ma part de ces hôtes militaires ; les chefs trouvèrent chez moi une maiſon ouverte & commode. Il m'étoit reſté du goût pour une profeſſion que j'avois exercée ſi long-tems, & la politeſſe des officiers qui m'étoient échus, répondit parfaitement à la mienne. Tout l'hiver fut une chaîne de plaiſirs.

J'étois dans cette heureuſe diſpoſition, lorſqu'un mot d'écrit, dont le caractère m'étoit inconnu, fut jeté dans mon cabinet. Il contenoit, ſans prélude & ſans explication, une ſimple exhortation à veiller ſur la conduite de ma femme. La jalouſie étoit une foibleſſe que je ne connoiſſois pas. Cependant l'avis me venoit avec ſi peu d'affectation, qu'il me fit jeter les yeux ſur mille choſes que je n'avois jamais obſervées. Je ne vis rien de ſuſpect. Le major du régiment, & quelques autres officiers qui ne s'éloignoient pas du château, avoient pour ma femme toute

la politeſſe qui diſtingue la nobleſſe militaire; la décence & l'honneur y régnoient. Je repris ma confiance pour une femme reſpectable qui m'avoit donné deux fils, & dont je n'avois jamais reçu le moindre chagrin.

Quinze jours après, un autre billet ſe retrouve au même lieu. C'étoit un reproche d'aveuglement ſur les lumières qu'on m'avoit données. Il ne fit pas plus d'impreſſion ſur moi. Enfin un troiſième écrit, mais plus étendu, quoiqu'auſſi froid dans les termes, m'apprenoit ouvertement que par un excès d'indulgence j'avois laiſſé parvenir le mal au comble, & que ma femme ne ſe bornant plus aux plaiſirs du jour, recevoit chaque nuit ſon amant. Il n'étoit plus queſtion de défiance, de quelque main que ce billet fût venu. On me déclaroit un crime avéré. L'accuſation portoit ſa preuve. Hélas! j'avoue que la rage ſuccéda trop tôt à l'inſenſibilité. C'eſt le premier de mes crimes ou de mes malheurs. Il en a produit tant d'autres, que dans ce lieu même où je me ſuis condamné à les pleurer nuit & jour, je ne puis diſtinguer le plus funeſte.

Mon tranſport m'auroit porté ſur le champ à des exécutions ſanglantes, ſi j'avois mieux connu mes victimes. Mais la nuit n'étant pas éloignée, j'obtins de moi-même ce retardement pour ma vengeance. Enſuite faiſant réflexion que j'aurois

peine à m'introduire ſans bruit dans l'appartement de ma femme, je pris une autre réſolution: ce fut de faire appeler ſa femme-de-chambre, qui ne pouvoit ignorer ma honte, & de la mettre dans mes intérêts par la douceur ou l'effroi. Cette fille vint, & me demanda ingénuement mes ordres. Je m'efforçai de prendre un front tranquille, & j'exigeai d'elle une ſincérité qu'elle me promit. Que ſe paſſe-t-il, lui dis-je, dans l'appartement de votre maîtreſſe? Elle affecta de l'étonnement. Oui, repris-je; que s'y eſt-il paſſé depuis quelques nuits? Après m'avoir regardé d'un œil incertain: mais n'eſt-ce pas vous, monſieur, que j'entends paſſer par la garde-robe, & qui ne vous retirez que vers le jour? Non, répondis-je, d'un ton qui trahiſſoit ma fureur. Je l'ai cru juſqu'à préſent, reprit-elle: mais en exigeant de moi la vérité, vous me faites ouvrir les yeux ſur ce que j'ai toujours craint de vérifier moi-même. Et ſans attendre de nouvelles inſtances, elle me parla de pluſieurs familiarités, qu'elle avoit remarquées depuis long-tems, entre ſa maîtreſſe & meſſieurs les officiers. Je l'interrompis pour me ſoulager. C'eſt aſſez, lui dis-je. Je vous propoſe la mort ou des récompenſes. Si vous m'aidez cette nuit à reconnoître l'amant de ma femme, je ne mets pas de bornes à mes bienfaits. Si vous manquez de diſcrétion, je

vous tue de ma propre main. Elle me promit une obéiſſance à toute épreuve.

La nuit arriva. Je me rendis, par divers détours, à la garde-robe de ma femme; & j'y étois attendu par ma confidente. J'étois armé d'un poignard, dans la réſolution de ne pas revenir ſans l'avoir enſanglanté. J'entendis du bruit. Eſt-ce lui? dis-je à la femme-de-chambre. Elle me pria de me contraindre un moment, tandis qu'elle jeteroit les yeux dans la chambre de madame. C'eſt lui, me dit-elle à ſon retour. Il étoit entré par ici: mais peut-être a-t-il conçu quelque défiance; il vient de ſortir par la porte de l'appartement. J'étois furieux. Mais n'avez-vous pas pris ſoin de l'obſerver au paſſage? Qui eſt-il? Je lui vis de l'embarras, que je n'attribuai qu'à de vains égards pour ſa maîtreſſe. Qui eſt-il? repris-je d'un ton plus terrible. Elle m'aſſura timidement que c'étoit le major. Il périra, ne pus-je me défendre d'ajouter entre mes lèvres; & courant vers la route qu'il avoit priſe, j'entendis effectivement quelqu'un qui traverſoit l'anti-chambre, & qui ſortit par la cour, à la faveur des ténèbres.

Ma délibération, pendant quelques inſtans, fut entre l'idée de retourner à l'appartement de ma femme, & de la poignarder dans ſon lit; ou d'attendre une plus heureuſe occaſion, pour

ſurprendre les coupables, & les immoler tous deux à la fois. Mais comme il ne me reſtoit aucune ombre d'incertitude, je me déterminai pour un troiſième parti, qui me ſembloit entraîner moins de lenteur, & qui, d'un autre côté, s'accordoit mieux avec mes idées d'honneur. Je réſolus, dès le jour ſuivant, de faire tirer l'épée au major. La juſtice de ma cauſe me répondoit du ſuccès, autant que mon courage & mon expérience dans les armes; & je remettois à tirer une autre vengeance de ma femme.

Le lendemain, à peine le jour vint m'éclairer, que m'étant rendu chez mon ennemi, je l'engageai à faire un tour de promenade avec moi; & ſans la moindre explication, je lui déclarai qu'il falloit ſe battre. Il parut ſurpris; mais la fermeté ne lui manqua point. Après l'affaire, me dit-il fièrement, vous m'apprendrez ce qui vous offenſe: & ſe défendant de bonne grâce, il me fit une profonde bleſſure au côté. Elle ne m'affoiblit point; & je lui portai dans la poitrine un coup qui le fit tomber ſans vie. Ciel! que vos conſeils ſont impénétrables & vos jugemens terribles!

Le ſoin que j'eus auſſitôt de faire enlever le corps, & la faveur des autres officiers, à qui je confiai ma querelle, mais j'en déguiſai la

cauſe, aidèrent à faire paſſer cette mort pour l'effet d'une maladie ſubite. Les ſoupçons publics, s'il y en eut quelques-uns, furent enſévelis avec le malheureux objet de ma haine. Mais il m'étoit impoſſible de cacher ma bleſſure dans l'intérieur de ma maiſon. L'empreſſement de ma femme fut ardent au tour de moi. Sa douleur parut extrême; elle ne me perdoit pas un moment de vue. Autant de noirceurs dans mon imagination ulcérée; autant d'inſultes pour mon honneur & d'attentats contre mon repos. Je reçus ſes ſoins comme de nouvelles perfidies; je n'attribuai ſes larmes qu'à la douleur de ſa perte; & cette cruelle idée, qui m'aigriſſoit le ſang, retarda long-tems ma guériſon. Le quartier des troupes fut changé dans l'intervalle. Enfin, je me rétablis aſſez pour exécuter mes projets de vengeance; & toutes mes ſuppoſitions ne pouvoient les avoir affoiblis.

Cependant, je me dois ce témoignage, qu'il s'éleva plus d'un combat dans mon cœur. La voix de l'humanité ſe fit entendre, & plaida fortement contre l'honneur outragé. Mon aventure étoit ignorée; ma honte ſecrète. J'avois eu la force d'étouffer juſqu'à mes plaintes: je me demandai pourquoi je n'aurois pas celle d'oublier l'injure même! M'aviliſſoit-elle plus, à mes propres yeux, que celle du payſan, dont

j'avois ſacrifié le reſſentiment à l'autorité de mes amis? D'ailleurs, n'étoit-elle pas plus qu'à demi vangée, par le ſang du plus odieux des deux coupables? & ce qui manquoit à ma ſatisfaction, la mort d'une femme, étoit-il donc ſi flatteur pour un homme de courage? Je pouvois abandonner la mienne à ſa propre honte, à ſes éternels remords, & la croire aſſez punie par un ſilence froid & mépriſant, dont elle n'auroit pas plus de peine à deviner la cauſe, que celle de ma bleſſure & de la mort ſubite de ſon amant.

Le tems auroit pu fortifier ces réflexions, & les rendre plus puiſſantes; mais un autre abyme s'ouvrit ſous mes pieds. Ma femme ſe trouva groſſe de pluſieurs mois. Elle avoit attendu ma guériſon pour m'en avertir: ce fut ſon excuſe; & l'agitation continuelle où j'avois été pendant le cours des remèdes, joint au ſilence que j'avois gardé ſur mon accident, lui donnoit aſſez de vraiſemblance: cependant je n'y vis qu'une horrible confirmation de ſa perfidie. Ma bleſſure, qu'on avoit d'abord jugée fort dangereuſe, lui avoit fait eſpérer ma mort, qui l'auroit miſe à couvert, elle & le fruit de ſon déſordre. Elle me voyoit guéri: l'aveu devenoit forcé. Toujours l'impoſture à côté du crime. Je me ſouvenois auſſi que pendant l'hiver, j'avois eu peu

de familiarité avec elle ; & je croyois trouver des rapports de tems entre ſon état & les avis que j'avois reçus. Jugez quelle révolution, dans un cœur qui commençoit à mollir ! Sa mort fut jurée. Avec l'infamie dont j'étois couvert, je ne pouvois ſoutenir l'idée de voir entrer dans ma famille un enfant qui ne m'appartenoit pas, qui prendroit mon nom, qui partageroit la la ſucceſſion de mes fils. Nommez cette furieuſe réſolution, oubli du ciel, égarement de raiſon, tranſport de fureur ; je ne déſavoue rien. Ce n'eſt pas de l'innocence que je vous ai promis.

Mon emportement diminua ſi peu, qu'ayant employé le reſte du jour & le lendemain à me procurer un puiſſant ſoporatif, je le lui fis avaler le troiſième jour dans ſes alimens. Elle n'y réſiſta point. On la trouva morte le jour d'après dans ſon lit. A la vérité, il me vint à l'eſprit de la faire ouvrir, ſous prétexte de reconnoître la cauſe d'une mort ſi prompte, mais au fond pour faire donner le ſceau du chriſtianiſme au malheureux fruit qu'elle portoit dans ſon ſein, & qui ne pouvoit long-tems lui ſurvivre. Il étoit trop tard. La mère & le fils furent enterrés avec une pompe qui ſatisfit mon orgueil, en achevant de raſſaſier ma vengeance.

Si je ſuis capable, monſieur, de vous faire ce récit d'une voix ferme, & de m'en retracer

toutes les circonſtances ſans pouſſer les plus douloureux gémiſſemens, ne l'attribuez qu'à la même faveur du ciel, qui m'a conduit dans cette retraite pour les expier par une pénitence dont vous conviendrez bientôt que je ne puis redoubler trop les rigueurs. Alors même je ne fus pas exempt du trouble & de la terreur qui marchent toujours à la ſuite des grands crimes. Inſenſiblement je tombai dans une mélancolie qui me donna du dégoût pour mes plus chères occupations. Je renonçai par degrés à la chaſſe, à l'agriculture, au commerce de mes amis & de mes voiſins. Je ne pouvois être ſeul, ni ſouffrir la compagnie. La vue des hommes m'étoit à charge, & la ſolitude m'épouvantoit. La lecture, ce remède ſi vanté pour les maux de l'ame, ne ſuſpendoit pas les miens : elle n'avoit plus la force de m'attacher. Après des jours d'un mortel ennui & d'une langueur inſupportable, j'attendois l'aſſoupiſſement du ſoir, comme la dernière reſſource des malheureux : mais ſi le ſommeil s'arrêtoit quelquefois ſur mes yeux, c'étoit pour m'offrir d'affreux fantômes & d'autres objets d'effroi, qui rendoient la nuit auſſi redoutable pour moi que le jour.

Je rappelai de la capitale l'aîné de mes fils, qui venoit d'y achever le cours de ſes exercices. Il méritoit mon affection. Sa préſence calma

quelque tems mes eſprits. Enſuite les ſoins que je donnai à perfectionner ſon éducation, me firent un peu ſortir de la langueur & de l'oubli de moi-même, où j'étois depuis deux mois. J'eſpérai du tems & du remède que j'éprouvois, cette paix du cœur qui s'étoit refuſée à tous mes efforts.

Dans cette nouvelle ſituation on me remet une lettre. Je l'ouvre. Jugez des infernales vapeurs qui me ſaiſiſſent par la force immédiate de leurs effets : à peine l'ai-je parcourue des yeux, qu'un froid mortel me gagne le cœur. Ma vue ſe trouble ; la terre ſe dérobe ſous moi. Je meurs ! m'écriai-je douloureuſement ; & ſans prononcer un mot de plus, je tombe entre les bras de mon fils, qui s'efforçoit inutilement de me ſoutenir. Il m'auroit cru mort, en effet, ſi la furieuſe agitation, plutôt que l'épuiſement de mes eſprits, ne m'eût cauſé des mouvemens convulſifs, qui rendoient témoignage de ma vie. La connoiſſance me fut rappelée par de prompts ſecours. Je m'aſſis : je revins entièrement à moi ; mais avec un reſte de convulſions, dont les douleurs étoient fort aigues. Elles ne m'empêchèrent pas de faire une attention plus preſſante que tous mes tourmens. La funeſte lettre étoit à terre. Mon fils & mes domeſtiques ne ſoupçonnoient pas qu'elle eût la moindre part

à

à mon accident; & je reconnus que le payſan même qui me l'avoit apportée, n'étoit pas mieux inſtruit. Cependant, j'ordonnai d'abord à mes gens de ſe retirer; & recommandant en deux mots à ceux que je connoiſſois les plus fidèles, de veiller ſur le porteur; je lui dis, ſans affectation, de ſortir avec eux, & d'attendre ma réponſe.

Mon fils demeura ſeul avec moi. Cette préparation, & ma contenance moins foible que pâle, ſombre & conſternée, lui cauſoient une ſurpriſe qui le rendoit immobile. Je lui fis ſigne de prendre la lettre. Approchez, lui dis-je, & liſez vous-même. Pendant ſa lecture j'eus les yeux fermés; j'eus la tête panchée ſur mon ſein & les mains collées ſur mon viſage, pour arrêter les cris ou cacher les larmes qui pouvoient m'échapper malgré moi.

Ce fatal écrit, dont il eſt impoſſible que vous deviniez l'auteur, & que vous vous figuriez jamais toute la noire malignité, étoit du vaſſal que j'avois forcé de quitter mes terres: & que m'offroit-il? d'épouvantables éclairciſſemens ſur l'hiſtoire de ma femme & ſur mon malheur. On s'applaudiſſoit d'abord d'une complète vengeance qu'on appeloit un triomphe. Enſuite j'étois traité d'imbécille & de miſérable dupe, qui donnoit tout d'un coup dans le piège, & qu'on n'avoit pas aſſez de plaiſir à tromper. Ma femme & les officiers ne m'avoient

pas offenſé. Tous les billets d'avis étoient faux. J'en devois reconnoître le caractère, dans la lettre que j'avois devant les yeux. Ils étoient venus de la même main qui m'avoit appris à vivre dans une autre occaſion, mais moins qu'elle n'auroit dû, puiſqu'après en avoir obtenu la vie, j'avois eu l'indignité de chaſſer honteuſement celui de qui je l'avois reçue. C'étoit la femme-de-chambre, qui, de concert avec lui, m'avoit gliſſé les billets, & s'étoit fait un jeu, comme lui, de me rendre malheureux & mépriſable, pour ſe venger de l'obſtacle que j'avois mis à ſon établiſſement. C'étoit lui, qui, venant à paſſer ſouvent la nuit avec elle, s'étoit caché fort adroitement dans la chambre de ma femme, en étoit ſorti de même, & que j'avois pris pour le major. Grâces à mes folles viſions, tout leur avoit reuſſi. Ils étoient vengés tous deux. Ils m'en informoient dans le raviſſement de leur cœur. Ils alloient jouir de leur ſatisfaction, & rire de mes fureurs, dans des lieux où ils me défioient de les découvrir. A la vérité, ils regrettoient la malheureuſe fin du major & de ma femme, dont ils n'avoient à faire aucune plainte; & je devois bien juger que s'ils avoient eu, ſur ce double meurtre, des preuves auſſi claires qu'elles leur ſembloient certaines, ils m'en auroient fait porter la peine ſur un échaffaud.

Mais leur chagrin, d'un côté, tournoit de l'autre à leur joie : ils me laiſſoient la honte de ma ſottiſe, & le remords de mes crimes.

Le premier rayon de cette affreuſe clarté avoit failli de m'ôter la vie. Chaque mot d'une telle complication d'horreurs, répété dans une lecture lente & diſtincte, me fit éprouver comme autant de nouvelles morts. Mais je me roidis contre leur cruelle atteinte, avec toute la force que j'avois tâché de recueillir. Mon fils, quoique plein de ſa lecture, & ſoupçonnant ſans doute une partie de la vérité, ne pouvoit aller plus loin que le ſens des termes, ni percer juſqu'au fond de l'abyme qui ſe découvroit pour moi. J'avois de fortes raiſons pour ne lui laiſſer rien ignorer. Il étoit fort vraiſemblable que mes ennemis avoient publié, de mes triſtes aventures, tout ce qu'ils avoient cru pouvoir divulguer ſans ſe perdre eux-mêmes, & qu'ils y avoient ajouté les couleurs de la calomnie, à laquelle ils étoient ſi bien exercés. Dans ma conſternation même, je ne voulois pas que d'infidèles rapports me fiſſent jamais plus coupable aux yeux de mon fils, que je ne l'étois ; ou qu'en apprenant les malheurs de ſa famille, il eût à compter, parmi les déſaſtres ou les crimes de ſon père, des lâchetés & des barbaries volontaires.

Ecoutez, lui dis-je, ſans lui laiſſer le tems de

ſe reconnoître : ſi vous avez quelque tendreſſe pour un père qui vous aime, prêtez-moi toute votre attention. Cette injurieuſe lettre a dû non-ſeulement vous cauſer beaucoup de ſurpriſe & d'indignation, mais vous laiſſer d'étranges idées ſur ce qui s'eſt paſſé entre votre mère & moi. Je veux que vous n'ignoriez rien; votre âge vous rend capable de tout entendre.

Apprends, mon cher fils, que dans ton abſence, les plus noires vapeurs de l'enfer ſont tombées ſur la ſource de ton ſang. Plaiſe au ciel que leur malheureuſe infection n'aille jamais juſqu'à toi ! Là-deſſus je commençai le même récit que je vous ai fait; & je le conduiſis juſqu'à la mort de ſa mère. Dans l'aventure du payſan, je n'exagerai point l'outrage. Dans celle des officiers, je ne groſſis point la cauſe de mes noirs tranſports. Mon diſcours fut dicté par l'honneur. Je ne donnai rien à ma juſtification, rien à ma douleur. Je ne ſupprimai, je n'excuſai, je n'aggravai rien. En finiſſant; telles ſont, mon fils, les horribles vérités que je veux dépoſer dans ton ſein. Des cruels m'apprennent les plus funeſtes : tu les ſais, tu viens de les lire; je ne réponds pas de ſurvivre à cet affreux dénouement. Mais je veux être juſtifié dans ton cœur, comme je l'ai toujours été dans le mien.

Ce cher fils, qui n'avoit pas plus de dix-huit

ais, mais qui joignoit un ſens mûr à beaucoup d'eſprit & de qualités aimables, m'avoit écouté ſans ouvrir la bouche & ſans lever une fois les yeux. Il étoit debout & la tête nue devant moi. Son ſilence & ſa poſture continuèrent après m'avoir entendu, comme ſi l'étonnement & la douleur euſſent lié ſa langue & ſes jambes. Mais je voyois couler, ſur ſes joues, une abondance de larmes. Elles excitèrent les miennes, que la violence de mes ſentimens avoit ſéchées dans leur ſource. Je baiſſai la tête ſur ſon cou, pour en verſer avec lui; & pendant quelques momens, nous nous y abandonnâmes enſemble, dans cette tendre & triſte attitude.

J'avois néanmoins quelque impatience de faire parler le payſan, & je le fis appeler. Mais ſes informations ne m'apportèrent pas beaucoup de lumières. Il me dit qu'étant chargé de la lettre depuis trois jours, une affaire, qui lui étoit ſurvenue dans mon voiſinage, lui donnoit l'occaſion de me la remettre, plutôt qu'il n'en avoit l'ordre; que celui dont il l'avoit reçue, quittant le pays, lui avoit fait ſeulement promettre qu'elle me ſeroit rendue huit jours après ſon départ: qu'il ne me demandoit pas de port, parce qu'il avoit été payé d'avance; ni de réponſe, puiſqu'il ne ſavoit où s'adreſſer. L'ingénuité de cette explication m'ôta l'eſpérance d'en

obtenir d'autres. Eh ! quel fruit en pouvois-je déſirer, après la fuite de mon ennemi ? D'ailleurs, en me ſuppoſant le pouvoir de l'arrêter, & de le faire périr par le plus honteux ſupplice, n'étoit-ce pas révéler tous mes malheurs, & les donner en ſpectacle au monde entier ! L'honneur de mes fils, mon propre intérêt, quoique le moins conſulté, me condamnoient au ſilence. J'évitai même d'interroger trop curieuſement le porteur, & je le congédiai.

Mon fils me quitta preſqu'auſſitôt. Je jugeai qu'après de ſi rudes émotions, il avoit beſoin de quelque ſoulagement, ou de prendre l'air. Je demeurai dans la même idée une demi-heure après, lorſqu'ayant demandé pourquoi je ne le revoyois pas, on me dit qu'il avoit fait ſeller ſes chevaux, & qu'il étoit ſorti avec ſon laquais. La nuit arriva ; il ne parut point. Je m'imaginai que dans l'amertume de ſon cœur, il étoit allé chercher de la diſſipation chez quelqu'un de nos voiſins.

Le jour ſuivant ſe paſſa de même. Du matin au ſoir je ne revis pas mon fils, & je fus réduit à le croire encore dans quelque partie d'amuſement, que les inſtances de ſes amis avoient prolongée. Je murmurai ſeulement de lui voir ſi peu d'attention pour moi. Dans l'état où tout devoit lui rappeler qu'il m'avoit laiſſé,

pouvoit-il douter que ſa préſence & ſes conſolations ne me fuſſent néceſſaires ? & ſes propres ſentimens lui permettoient-ils de ſe livrer ſitôt au plaiſir ? Le troiſième jour me cauſa des inquiétudes beaucoup plus vives. Enſuite elles devinrent cruelles. Après l'avoir fait chercher inutilement, je m'abandonnai à toutes les craintes qui pouvoient m'alarmer pour une tête ſi chère. Mon fils ne reparoiſſoit pas ? Qu'étoit devenu mon fils ? Quel nouveau déſaſtre menaçoit ſon malheureux père ? Cette ſeule idée me glaçoit le ſang ; & parmi tous les malheurs poſſibles, je cherchois celui que mon mauvais ſort me réſervoit. Il ne ſe préſenta pas dans le nombre. Hélas ! pouvoit-il s'y préſenter ! Au contraire, j'éloignois de ces funeſtes images, ce qui me ſembloit indigne de mon ſang, & de la noble deſtinée de mon fils. Je ne penſois pas même ſur celles que j'enviſageois volontairement, & qui me faiſoient trop frémir. Dans mes plus favorables réflexions, je revenois à conſidérer que ne m'ayant pas averti de ſon départ, il ne pouvoit être que dans quelque lieu voiſin, où les recherches ne s'étoient pas adreſſées ; & je me flattois juſqu'à regarder mes inquiétudes comme une faveur du ciel, qui faiſoit cette diverſion dans mon cœur à des douleurs plus certaines. Cependant, s'il étoit arrivé quelque

accident ſinistre à mon fils! ſi quelque perfidie... l'ayant ſurpris avec avantage..... le même peut-être... car c'étoit au fond la plus mortelle de mes frayeurs! je ne voyois plus d'autre reſſource pour moi, que la mort, en perdant l'unique bien qui m'attachoit encore à la vie.

Quinze jours entiers de ce tourment firent arriver l'heure infortunée, où je reçus, par la poſte, deux lettres d'une ville frontière de la Flandre. Mon avide empreſſement, pour tout ce qui pouvoit me faire eſpérer quelque lumière, me les fit ouvrir toutes deux à la fois, & jeter les yeux ſur les ſeings. Je ne connoiſſois aucun des deux noms; & quoique j'euſſe fait la guerre en Flandre, je ne me rappelai pas d'y avoir laiſſé la moindre habitude. J'en fus plus ardent à lire.

La première des deux lettres, qui me fut préſentée par le haſard, étoit la plus courte. Elle portoit, en termes aſſez civils, que ſans me connoître perſonnellement, on croyoit devoir, à ma naiſſance, un prompt éclairciſſement ſur la ſituation de mon fils. Il exiſte donc! interrompis-je. Mille graces à la bonté du ciel! — qu'il étoit entre les mains de la juſtice, à la veille de recevoir une ſentence capitale, pour deux meurtres qu'il ne déſavouoit pas. — O

Dieu ! m'écriai-je ici, avec le plus amer ſentiment qui ſe ſoit jamais élevé dans le cœur d'un père ; mon malheur paſſe donc toutes mes craintes ! — que d'abord il avoit refuſé, avec obſtination, de déclarer ſon nom & le lieu de ſa naiſſance ; mais que pluſieurs lettres, trouvées dans ſes poches, avoient fait connoître l'un & l'autre ; & que l'inſtruction du procès étant fort avancée, il n'y avoit pas un moment à perdre, ſi je voyois quelque jour à pouvoir le ſauver du ſupplice. — O Dieu ! Dieu ! répétois-je à chaque mot. — C'étoit toute la ſubſtance de ce cruel, quoique généreux avis ; & celui de qui je le recevois, joignoit, à ſon nom, le titre de premier préſident.

La ſeconde lettre ne pouvant rien contenir de plus terrible, je la lus avec une attention moins interrompue. Elle étoit du commandant militaire de la même ville. Il ſe ſouvenoit, m'écrivoit-il, de m'avoir vu à l'armée, dans nos anciennes campagnes, & mon infortune le touchoit ſenſiblement. Quoiqu'il fût que Mr. le premier préſident m'en donnoit avis par la même poſte, il y vouloit joindre les informations qu'il avoit tirées de mon fils même, dans l'horreur de ſa priſon, où l'ardeur de me ſervir lui avoit fait demander la liberté de le voir, auſſitôt qu'il l'avoit ſu né de moi. Ce cher & malheureux

fils, dont il admiroit l'eſprit, ajoutoit-il, la politeſſe & les grâces, autant qu'il plaignoit ſon ſort, ne l'avoit inſtruit que généralement, des mortels outrages que j'avois reçus d'un payſan de mes terres, & de l'inſolence avec laquelle ce miſérable avoit mis le comble à ſes inſultes, en ſe diſpoſant à paſſer dans les pays étrangers: mais ne diſſimulant point qu'il n'avoit pû ſupporter tant de noirceur & d'audace, il lui avoit raconté qu'il étoit parti, ſans m'en avertir, auſſi plein de ſes propres reſſentimens que de ſa compaſſion pour mes peines, & que pendant quatre jours, qu'il avoit employés à découvrir les traces de mon ennemi, il ne s'étoit pas accordé le moindre repos, dans les plus preſſans beſoins de la nature. Enſuite il avoit marché ſur ſes pas, avec la dernière diligence; réſolu, s'il ne pouvoit le joindre dans le royaume, de le ſuivre juſqu'au bout de l'univers. Mais, vers la frontière, il s'étoit trouvé ſi près de lui, que dans la crainte de le manquer hors de France, où les coupables de cette eſpèce, dont le crime eſt difficile à prouver, peuvent acheter de la protection, il avoit pris la réſolution de l'arrêter. Son premier deſſein n'étoit pas de lui ôter la vie. Il ſavoit, par les informations qu'il s'étoit procurées dans ſa marche, qu'il étoit à cheval, bien monté, avec une femme en croupe derrière lui, & dans un équipage ſi ſimple,

qu'en ſuivant le grand chemin, il pouvoit paſſer pour un payſan de tous les cantons qu'il traverſoit. Sur cette deſcription, il s'étoit flatté, non-ſeulement de le joindre & de l'arrêter ſans peine, avec le ſecours de ſon laquais, qui n'étoit pas moins réſolu que lui, mais de le ramener à ma terre, en le faiſant marcher la nuit, & demeurer le jour dans un bois, & le conduiſant à la vue continuelle du piſtolet. Il vouloit me rendre maître de ma vengeance, & m'abandonner la diſpoſition du bourreau de ſa mère & du mien : projets d'un fils paſſionné pour ſon père, mais trop inconſidérés, ſans doute, & dont le dernier m'auroit mis moi-même à de furieuſes épreuves.

Ils ne furent pas avoués du ciel. Mon fils arrêta l'ennemi qu'il cherchoit. Il reconnut aiſément la femme-de-chambre de ſa mère, & cette vue acheva de le mettre hors de lui. Cependant comme le ſcélérat qui la conduiſoit, & qui l'avoit épouſée depuis la mort de ma femme, n'entreprit pas tout d'un coup de réſiſter, leur vie ne ſembloit pas menacée. Ces deux viles créatures, remettant auſſi le fils de leurs anciens maîtres, avoient cru voir les furies à leur ſuite, & demandèrent grâce d'abord avec les plus lâches ſupplications. Mais lorſqu'ils entendirent l'ordre qu'il donnoit à ſon laquais, de les lier l'un à l'autre, pour les conduire, ſuivant ſon projet, vers

le bois le plus voiſin ; la femme, qui jugea ſa mort certaine, ſe mit à pouſſer des cris aigus, & l'homme, ſautant à terre, ſe détermina brutalement à ſe défendre. Il voulut prendre ſes piſtolets, qu'il n'avoit pas pris en deſcendant ; & mon fils, qui voyoit déjà quantité de laboureurs en mouvement pour accourir au chemin, craignant que ſa proie ne lui fût enlevée, ou qu'un deſeſpéré, que la vûe des armes n'arrêtoit pas, ne fit un uſage trop heureux des ſiennes, n'écouta dans ce moment que la vengeance. Il caſſa la tête, au ſcélérat d'un de ſes deux piſtolets ; & de l'autre, il fit le même traitement à ſa femme.

La fuite, ajoûtoit le commandant, ne lui devoit pas être difficile ; mais après s'être éloigné des laboureurs, au galop, il s'étoit trop repoſé ſur la nobleſſe de ſes ſentimens, ou ſur la juſtice de ſa cauſe. Il avoit continué plus lentement ſon chemin ; & commençant à ſentir la fatigue d'une longue courſe, & d'une veille de pluſieurs nuits, il n'avoit pas fait difficulté de s'arrêter dans un bourg, à trois lieues de la ſcène. Il ne ſe défioit pas qu'un des laboureurs étoit monté ſur le cheval des deux morts, l'avoit ſuivi conſtamment, & jugeant de lui par les apparences, l'avoit dénoncé comme un aſſaſſin, un voleur public, que la préſence de pluſieurs témoins

avoit empêché de recueillir le fruit de ſon crime.

On s'étoit ſaiſi de lui & de ſon laquais, pendant leur ſommeil. On les avoit tranſportés à la ville, dès le jour ſuivant. Le refus que mon fils avoit fait, & ſon laquais par ſon ordre, de déclarer ſon pays, ſon nom & ſes vûes, n'auroit pû ſervir qu'à faire précipiter ſa condamnation, à titre de voleur & de meurtrier. En apprenant ſa naiſſance, on étoit un peu revenu du premier emportement; & quelque avéré que fût le meurtre par la confeſſion même du coupable, on ne pouvoit ſe perſuader que le vol, dont il rejetoit l'imputation avec dédain, eût été l'objet d'un jeune gentilhomme, à qui l'eſprit & les ſentimens ne paroiſſoient pas manquer. C'étoit un myſtere pour le public; & l'obſcurité croiſſoit par la qualité des morts, qui paroiſſoient des gens du commun & ſans un papier qui les fit connoître, quoiqu'on eût trouvé dans leur bagage une groſſe ſomme d'argent. Cependant les procédures étoient avancées; & vraiſemblablement elles finiroient par les affreuſes méthodes, qui ſont en uſage, dans les cours de juſtice, pour arracher la vérité aux coupables.

Cette partie de la lettre m'auroit fait perdre abſolument la raiſon, ſi le dernier article n'eût été plus conſolant. Malgré la ſévérité du tribunal,

le généreux commandant me promettoit qu'elle ne ſeroit pas pouſſée plus loin, avant qu'il eût reçu ma réponſe, c'eſt-à-dire, avant que je l'euſſe informé de ce que je pouvois eſpérer de la faveur de la cour & des ſervices de mes amis. Il avoit obtenu ce délai de la plus grande partie des juges, en leur découvrant les confidences de mon fils. C'étoit à ſa ſollicitation, que le premier préſident m'avoit écrit. Mais dans une affaire de cette nature, où l'éclat, autant que la gravité du crime, rendoit le public attentif à leur conduite, je devois ſentir le prix de la diligence, & ne pas commettre d'honnêtes gens, qu'il avoit diſpoſés à favoriſer mes ſoins.

Me preſſer, moi! me recommander la diligence pour ſauver mon fils! Ah! J'aurois voulu pouvoir traverſer les airs. Sans délibérer ſur mes meſures, ſans me permettre la moindre réflexion ſur mes affaires & ſur ma ſanté, je me jetai dans ma chaiſe avec mes propres chevaux, pour en aller prendre à la première poſte, qu'il m'auroit trop coûté d'attendre chez moi. Mon unique détour fut de paſſer chez un de mes plus proches parens, que je fis partir, pour D...., avec la même viteſſe, chargé de ſolliciter les juges de mon fils, & de lui porter mes plus tendres conſolations. Ces chers juges, qui m'accordoient du tems, ce noble compagnon d'armes qui les

y avoit engagés, & qui m'en informoit avec tant de zèle, je les aurois embraſſés, & ſerrés tous dans mes bras. Que j'étois loin de manquer, pour eux, de ménagement & de reconnoiſſance !

Ma diligence fut incroyable juſqu'à Paris. Cependant, je comprenois toutes les difficultés de mon entrepriſe. Les apparences étoient ſi peu favorables à mon fils, que ſans des protections & des efforts extraordinaires, je ne pouvois me promettre de faire changer, en ſa faveur, le cours des loix & de la juſtice. Depuis ſi long-tems que j'avois quitté le ſervice, je ne comptois guère ſur d'autres protecteurs, à la cour, que M. le duc de .... gouverneur de ma province, quelques parens éloignés, & mes anciens généraux. Ils pouvoient m'ouvrir les voies, me procurer un accès favorable auprès du régent; mais je ne voyois de fond à faire, que ſur le cœur de ce prince, dont on vantoit la bonté, & ſur des motifs, qui me ſembloient propres à le toucher. J'étois réſolu de lui découvrir toute mon hiſtoire, au riſque, peut-être, d'attirer la vengeance des loix ſur moi même, s'il n'en étoit pas aſſez attendri pour m'accorder ſa compaſſion. J'eſpérois que les infortunes du père le diſpoſeroient à l'indulgence, pour un fils tendre & vertueux, dont le crime

étoit d'y avoir été trop ſenſible. J'avois la lettre de mon ennemi, qui prouvoit toute la noirceur de ſes outrages; j'avois celle du généreux commandant, qui, ſans intérêt, ſans liaiſon de ſang ou d'amitié, rendoit témoignage au caractère, & même aux intentions de mon fils. La force, que je me ſentois capable de donner à tous ces articles, ne me laiſſoit pas ſans eſpérance.

Mais je ne prévoyois pas de cruels obſtacles. M. le chancelier, déjà inſtruit par le procureur général de D.... avoit informé ſon alteſſe royale de la tragique avanture; & ce prince, n'y voyant qu'une action fort noire, prouvée par la dépoſition de pluſieurs témoins, avoit ordonné que l'affaire fût pouſſée avec toute la rigueur des loix. Ses ordres étoient partis: je ne l'appris qu'au palais royal, & par ſa propre déclaration. Mes amis ſollicitant, pour moi, la faveur d'une audience particulière, il fut frappé de mon nom. Je devine ſes motifs, leur dit il, & je ne refuſe pas de l'entendre. Mais ſon fils ſera jugé; l'ordre en eſt donné.

Il ne me ſeroit reſté que le déſeſpoir, ſi j'avois eu de la lenteur à me reprocher. Mais l'audience, du moins, m'étant accordée, ce fatal contre-tems ne changea rien à mes réſolutions. Je fus écouté. Je plaidai la cauſe de mon fils. Il ne manqua rien à la peinture de mes malheurs

malheurs & des siens. Je remarquai que le prince étoit ému, & je sentis renaître un moment toute la douceur de l'espérance. Cependant, après m'avoir dit qu'il regrettoit que les vrais coupables fussent échappés à la justice, il me déclara qu'il ne changeroit rien à son ordre. J'oublierai, continua-t-il, ce que l'amour paternel vous a fait révéler; & je ne rechercherai pas des crimes, dont je ne dois la connoissance qu'à vous. Mais celui de votre fils est public; ses intentions ne peuvent être vérifiées; & quand elles pourroient l'être, c'est aux juges ordinaires que j'en veux laisser la décision. Il ajouta, que par le même ordre il avoit exigé que les informations lui fussent envoyées avec la sentence; & que me plaignant beaucoup, il verroit alors ce qu'il pourroit faire pour moi.

Ma situation étoit si terrible, qu'en gémissant de n'avoir rien obtenu, j'étois obligé de reconnoître de la sagesse, de la justice & de la bonté dans cette réponse. Le rayon d'espoir qu'elle sembloit présenter m'attachant nécessairement à Paris, j'envoyai un de mes gens en Flandre, avec les tristes explications qui pouvoient faire craindre à mon fils une catastrophe encore plus triste; mais je relevois aussi ce qu'elles avoient eu de favorable. J'y joignois des lettres pour le commandant & pour tous les juges, dans lesquelles j'osois leur

donner la bonté, dont le régent m'honoroit, pour un motif d'indulgence en faveur d'un malheureux gentilhomme, dont les ancêtres n'avoient jamais fait déshonneur à leur partie. Mon occupation, dans l'intervalle, fut à découvrir tout ce qui jouiſſoit de quelque crédit au palais royal; courtiſans, amis familiers, confidens du prince. J'attendris le plus grand nombre, par les parties de mon hiſtoire que je pouvois raconter, & je m'en fis d'ardens protecteurs. Quelques-uns des plus zelés écrivirent aux principaux officiers du parlement de D...., pour les confirmer dans l'opinion que je leur avois donnée de mes eſpérances. Ils m'aſſûroient moi-même que ſon alteſſe royale ne leur parloit pas de moi, ſans quelque témoignage de pitié.

Ce fut malheureuſement dans ces conjonctures, qu'un attentat, du même genre en apparence, quoiqu'au fond tout-à-fait différent par l'odieuſe nature des motifs, & par l'horrible infamie des circonſtances, fit frémir la nation & l'Europe entière. Non-ſeulement la juſtice, mais des conſidérations plus intéreſſées, qui regardoient une célèbre entrepriſe de l'adminiſtration, excitèrent toute la ſévérité du régent. Il jura de ne le pas laiſſer impuni. C'étoit prononcer, tout-à-la-fois, contre mon malheureux fils. Je ne le compris que trop. Quelle apparence, qu'en fer-

mant l'oreille aux ſollicitations de tout l'univers, pour un coupable, qui, par le ſang & les alliances, touchoit à pluſieurs maiſons ſouveraines, ſa clémence & ſa compaſſion ne fuſſent réſervées que pour nous ? Tout m'apprit bientôt que ſes diſpoſitions étoient changées. Cependant, les informations & les procédures étant arrivées, il ſe les fit lire. Les opinions des juges étoient beaucoup plus ſévères que je ne me l'étois promis de leur première indulgence. Soit que l'attention du régent leur fit craindre ſes reproches, ſoit qu'augurant bien de mes propres eſpérances, & de la durée de mon ſéjour à Paris, ils s'imaginaſſent me ſervir par une affectation de rigueur, tous étoient déclarés pour la mort, & pluſieurs pour l'affreux ſupplice des brigands de grand chemin. L'ordre, qu'ils reçurent du régent, fut de ſuivre le cours de la juſtice ; mais de nous traiter en gentilshommes. Il m'en fit donner avis. Triſte avantage que j'obtins ſur le comte de... ; & qu'on me fit valoir comme une diſtinction conſolante entre les deux crimes.

J'offris ma tête pour celle de mon fils ; j'offris ma fortune & toutes mes prétentions au monde. On ceſſa de m'écouter ; mes amis mêmes ſe refroidirent, & prirent un autre viſage avec moi. Le conſeil qu'ils me donnèrent de la part du prince, fut de retourner ſourdement dans mes

terres. Je le rejetai. Ma tendreſſe n'étoit pas capable d'être abattue par des terreurs. Je partis, après avoir perdu toute eſpérance; mais ce fut pour D..., où juſqu'au dernier moment, j'étois réſolu de rendre les ſoins paternels à mon fils. Le déſeſpoir & la mort furent mon cortège dans cette route.

A mon arrivée, je vis ce généreux commandant, dont le zèle s'étoit ſoutenu avec une fidélité qui ne ſe trouve que dans l'état militaire. Il m'avoua triſtement qu'il ne falloit plus rien attendre de ſes ſervices, & que par des voies ſecrètes, il ſavoit qu'après un reſte de formalités, qui prendroient au plus trois jours, la ſentence & l'exécution ſe ſuivroient de près. Je vis les principaux juges, dont l'air taciturne & les ſombres politeſſes ne furent pas un langage plus obſcur. A la vérité, ſi les maux extrêmes pouvoient recévoir quelque adouciſſement, j'en aurois trouvé dans les témoignages de compaſſion & d'attendriſſement que je recevois de toute autre part. Le ſéjour de mon parent dans la ville, & les explications qui s'y étoient répandues, avoient réuni tous les vœux en notre faveur. Ma préſence échauffa ces ſentimens; on ſut qui j'étois dès le premier jour, & je ne pus faire un pas, ſans emporter à ma ſuite les condoléances & les bénédictions publiques.

Enfin, n'eſpérant plus rien des ſecours humains, ſur-tout après avoir ſu de mon parent qu'il avoit offert inutilement une très groſſe ſomme au geôlier, & que ce cœur féroce étoit le ſeul que l'intérêt ou la pitié n'avoient pu toucher; je me réduiſis à demander la liberté de voir mon fils, pour fortifier ſon courage contre l'horreur du ſupplice, & cette triſte faveur me fut accordée.

Quoique je lui connuſſe une fermeté ſupérieure à ſon âge, je m'attendois à le trouver pâle, conſterné, inquiet ſur-tout pour la cataſtrophe qu'il avoit à redouter; car il n'avoit pu ſe faire illuſion ſur ſon infortune; & notre parent, à qui je n'avois rien diſſimulé dans mes lettres de Paris, n'avoit jamais eu que de cruelles incertitudes à lui communiquer. D'ailleurs, s'il s'étoit flatté du ſuccès de mes ſollicitations, il ne pouvoit ignorer que cette voie d'eſpérance étoit fermée; le public même ne l'ignoroit pas. Ces fatales informations, qui ne tardent guère à ſe répandre, n'avoient pu manquer de pénétrer juſqu'à lui, & le ſeul délai de ma viſite, depuis quelques heures qu'il ſavoit mon arrivée, ne lui annonçoit que de funeſtes explications. En un mot, je le croyois dans l'accablement de ſon ſort, & mon embarras, en entrant dans ſa priſon, étoit à contraindre ma douleur, pour

ne rien ajouter à la ſienne. Cependant je vis ſur ſon viſage, non-ſeulement ſa ſanté ordinaire, mais toutes les marques d'une parfaite tranquillité. Je l'embraſſai les larmes aux yeux, avec une peine extrême à retenir mes ſanglots, & je le tins long-tems dans mes bras, autant pour ſoulager l'oppreſſion de mon cœur, que pour ſatisfaire ma tendreſſe. Il me rendit affectueuſement mes careſſes, mais l'œil ſec, la voix libre, & le front ſerein.

Je ne pus comprendre cette inſenſibilité pour un malheur ſi préſent. Il n'étoit plus tems de le flatter par de vaines conſolations. Je m'aſſis; je le fis aſſeoir. Ah! mon fils, lui dis-je, en laiſſant un libre cours à mes larmes, d'où vous vient la tranquillité que je vous vois affecter? ſeriez-vous encore dans la fauſſe eſpérance d'une pitié que je n'ai trouvée ni dans le ſouverain, ni dans vos juges?

Il me répondit paiſiblement qu'il n'ignoroit rien, que la mort l'effrayoit peu, & que ſes adieux étoient faits à la vie; que ſi quelque jour, comme il ſe le promettoit de ma tendreſſe, je prenois ſoin de publier ſes intentions, il croyoit ſa mémoire à couvert dans l'opinion des honnêtes gens; que la vengeance d'une mère & d'un père ſur de monſtrueux coupables qui ſe déroboient au châtiment, étoit un devoir forcé,

un cas où non-ſeulement un fils, mais tout citoyen étoit redevable à la juſtice; que ſi la cour & ſes juges en décidoient autrement, ces principes qu'il trouvoit dans ſon cœur ne ſuffiſoient pas moins pour le conſoler.

Mais vous périſſez! m'écriai-je douloureuſement; l'échafaud ſe dreſſe: votre ſentence ne peut être différée trois jours. Pendant votre éloignement, répliqua-t il avec la même ſérénité, je vous avoue qu'elle a fait ma crainte. Aujourd'hui je ſuis tranquille. Et me regardant d'un air attendri: Vous connoiſſez des ſecours que vous ne me refuſerez pas, & je vois que le beſoin eſt preſſant. Des ſecours! interrompis-je: Moi! j'en connois qui puiſſent!...

Un profond ſoupir, le ſeul qu'il ne put arrêter, ſe fit un paſſage malgré lui. Dans toute autre circonſtance, reprit-il, je ne me ſerois jamais permis de vous rappeler des ſouvenirs affligeans pour vous. Mais pardonnez à ma ſituation....., à la loi de notre honneur commun. Qu'ai-je à redouter avec le ſecours qu'une malheureuſe erreur vous a fait employer pour ma mère?

Il ſe tut, pour attendre ma réponſe. J'atteſte le ciel que je n'avois rien compris à ſa première ouverture: mais l'affreuſe idée, que cette explication m'offrit tout d'un coup, fut accompa-

gnée d'un ſentiment que tous mes malheurs ſucceſſifs ne m'avoient pas encore fait éprouver. Anciens & préſens, ils ſe réunirent tous, pour me déchirer le cœur. Une impreſſion de cette violence étoit néceſſaire, pour ſoutenir mes forces. O mon fils! lui dis-je d'une voix baſſe, en tremblant d'horreur & de pitié, à qui le demandez-vous ce fatal ſecours? & pouvez-vous l'attendre de la main d'un père? Oui, répondit-il d'un ton ferme; c'eſt la ſeule à qui je puiſſe me fier de votre honneur & du mien. L'échafaud, la ſentence même, votre diligence peut tout prévenir.

Je demeurai ſans répondre. Mes réflexions, ſi ce nom convient aux douloureux mouvemens qui continuoient de me déchirer, étoient moins contraires à cette terrible propoſition, que les mortelles répugnances de ma tendreſſe. Dans les préjugés d'honneur qui me tyranniſoient comme lui, tout ce qui pouvoit nous ſauver l'ignominie du ſupplice, & celle même de la ſentence me paroiſſoit préférable à quelques heures de vie paſſées dans les horreurs d'une ſi cruelle attente. Je ſentois auſſi tout le danger du délai; car j'étois arrivé la nuit précédente, j'avois paſſé le matin à ſolliciter les juges; & n'ayant pu me faire ouvrir la priſon que l'après-midi, les trois jours, que le commandant m'avoit fait eſpérer, étoient

déjà raccourcis. Qui me répondoit du reſte ; dont je n'avois eu l'obligation qu'au haſard ; le moindre incident pouvoit avancer la ſentence & l'exécution. Mais prêter mes mains à la mort d'un fils ! préparer moi-même, & lui préſenter le breuvage empoiſonné ! Craindre de ne pas me hâter aſſez pour l'horrible office ! Mon cœur, mon indignation ſe ſoulevoient ; toutes mes entrailles étoient émues.

Ce combat ne pouvoit être terminé que par un expédient plus tragique encore ; celui qui me tomba dans l'eſprit, de préparer du poiſon pour deux, & d'en avaler ma part, de la même main dont j'aurois préſenté la ſienne à mon fils. Cette idée, dont je m'applaudis beaucoup, calma ſur le champ mes agitations. Je ſentis plus que jamais l'importance du tems : & ne doutant pas que le reſte du jour ne ſuffît pour mon deſſein, je me levai bruſquement, j'embraſſai mon fils avec une fermeté, qui ſe reſſentoit déja de ma réſolution ; vous ſerez content, lui dis-je : mais vous ne mourrez pas ſeul. Je ſuis à vous dans une heure.

Il ne me falloit pas plus de tems pour la compoſition du breuvage ; & dans une grande ville, il me fut aiſé de me procurer les mortels ingrédiens par le miniſtère d'un valet fidèle. Je retournai auſſitôt à la priſon, quelques papiers

à la main, pour éloigner les défiances par des prétextes d'affaires domeſtiques. Un retardement de quelques minutes cauſoit déjà de l'impatience, & peut-être de l'inquiétude, à mon fils. Mais lorſqu'il me vit paroître avec la liqueur, & tenir le vaſe qui la contenoit, la joie ſe peignit ſur ſon viſage. Voyons la couleur, me dit-il, en tendant la main avec un regard avide. Les apparences, répondis-je d'un ton grave, qui lui reprochoit une curioſité ſuperflue, ne changent rien à l'effet : & ſans le moindre ſoupçon, je lâchai le vaſe pour un moment. Mais au lieu d'obſerver la liqueur, il l'avala d'un ſeul trait.

Concevez, s'il eſt poſſible, tout l'excès de ma ſurpriſe & de ma confuſion. J'en devins comme immobile. Mon fils ſourioit, d'un trouble & d'une conſternation, dont il pénétroit la cauſe. Il avoit compris mes vues, par quelques mots échappés. Je conçus qu'il s'applaudiſſoit de ſon adreſſe, & je ne pus me défendre d'une ſorte de reſſentiment. Qu'avez-vous gagné, lui dis-je, à retarder ma réſolution de quelques momens? Croyez-vous emporter avec vous un ſecret dont je n'ai que trop appris la vertu par mes funeſtes épreuves? Alors il me confeſſa qu'ayant compris mon deſſein, il avoit voulu m'ôter d'abord l'occaſion de l'exécuter, dans l'eſpérance de me le faire perdre entièrement, par de puiſſantes

raiſons qu'il me conjuroit d'entendre. Il me força de m'aſſeoir pour l'écouter.

Son diſcours fut auſſi réfléchi, auſſi calme, que ſi le mortel breuvage n'eût pas commencé à fermenter dans ſon ſein, & peut-être à circuler déjà dans ſes veines. Je ne doutai pas qu'il ne l'eût médité pendant mon abſence. Mais il remarqua bientôt qu'il en tiroit peu de fruit. Mes intérêts perſonnels, qu'il jugeoit capables de me faire aimer la vie, celui même de ſon frère pour lequel il s'efforça de réveiller ma tendreſſe, ne firent pas la moindre impreſſion ſur mon cœur. Tout ſembloit gliſſer ſur une ſurface endurcie, & branlant la tête à chaque article, je ſouriois, à mon tour, de la foibleſſe de ſes argumens. La raiſon toute puiſſante, irréſiſtible, étoit réſervée pour la dernière. Lorſqu'il me vit inſenſible à toutes les autres; ſi l'honneur, ajouta-t-il, vous eſt aſſez cher, pour vous avoir fait précipiter la dernière heure de ma mère, & pour vous faire avancer aujourd'hui la mienne, pouvez-vous fermer les yeux ſur les ſuites de votre réſolution? Deux morts, qui s'entreſuivront de ſi près, paſſeront-elles jamais pour des évènemens naturels? & ſi la juſtice en prend connoiſſance avec un peu de rigueur, de quel autre opprobre notre mémoire n'eſt-elle pas menacée? Il s'arrêta un moment, pour chercher ma penſée dans mes

yeux.... Aulieu, reprit-il, qu'en me laiſſant mourir ſeul & me ſurvivant avec une douleur modérée, vous ne faites trouver, dans ma mort, qu'un accident ordinaire; & de toutes parts, je vois notre honneur en ſûreté.

Ce triſte raiſonnement eut toute la force qu'il déſiroit. J'en fus ſi frappé, que ſans y faire la moindre objection, j'abandonnai mon deſſein, en remettant la diſpoſition de ma vie à d'autres tems. Mon ſilence néanmoins, fut le ſeul conſentement qu'il put obtenir. Je me laiſſai tomber ſur ſon cou, que j'arroſai de mes larmes; & paſſant les bras autour de lui, je le tins étroitement embraſſé, pendant qu'il répétoit ſes raiſons, & qu'il me recommandoit le ſoin d'une vie, que l'effort même que je me faiſois, pour conſentir à cette prolongation, devoit être capable de m'arracher. J'étois dans cette poſture, lorſque le geolier vint m'avertir qu'il étoit tems de me retirer. Mes deux bras ſerrèrent mon cher fils, & mon viſage preſſa le ſien, avec un redoublement de tendreſſe & de douleur, mais dans le même ſilence. Au moment que je ſortois, la tête penchée & les yeux fermés, il me demanda s'il pouvoit compter ſur ma promeſſe? Oui, lui dis-je: & ce mot fut le ſeul que j'eus la force de prononcer. Hé bien! l'entendis-je répondre, j'attendrai tranquillement mon ſort.

La forme de cet adieu, & nos dernières expreſſions, qui n'échappèrent pas au geolier, ſervirent beaucoup, le jour ſuivant, à détourner les ſoupçons d'une cataſtrophe méditée. Je me rendis le matin à la priſon. Le geolier m'apprit lui-même qu'étant entré dans la chambre de mon fils, à l'heure ordinaire, il l'avoit trouvé mort dans ſes draps; & que les chirurgiens, par leſquels il avoit été viſité ſur le champ, n'avoient découvert aucune marque de violence. Tout préparé que j'étois à la première de ces deux nouvelles, mes forces n'y réſiſtèrent pas, & je tombai dans un profond évanouiſſement : mais en revenant à moi, la ſeconde excita mon courage, & m'inſpira la penſée de demander le corps, qu'un ordre du premier préſident me fit accorder. Cependant, après m'avoir fait cette faveur, il ajouta que c'étoit prendre beaucoup ſur lui, dans une affaire où la cour étoit entrée; & que la même raiſon l'obligeant d'en rendre compte, il me conſeilloit de retourner promptement à Paris, pour obtenir du régent que le procès fût entiérement abandonné. Ce diſcours me fit comprendre qu'il reſtoit de fâcheuſes ſuites à redouter. Je confiai le corps de mon fils à notre parent, qui ſe chargea de le tranſporter au tombeau de nos ancêtres; & traînant mon déſeſpoir avec moi, je repris le chemin de la capitale.

Le régent ne me fit pas acheter trop cher la grâce que je venois demander. Il y joignit même des conſolations flatteuſes pour l'honneur de ma maiſon. Mais il me fit entrevoir qu'il devinoit une partie de ma tragique avanture, & que la viſite des experts ne lui en impoſoit pas. Un ſilence, auquel ma douleur eut plus de part que la conſidération de ma ſûreté, ne dut pas le faire changer d'opinion. Il ajouta d'une voix plus baſſe, en penchant la tête vers moi, qu'il plaindroit toujours un père à ma place.

Mais, hélas! que me valut ce reſpect pour l'opinion des hommes, auquel j'avois fait tant d'horribles ſacrifices? & quel fruit tirai-je de cette manie d'honneur, par laquelle toute ma vie avoit été gouvernée? Un fruit, que je nommerois le plus grand des maux, s'il ne m'avoit conduit au premier de tous les biens; un fruit ſi terrible, qu'avant la lumière à laquelle il m'a fait parvenir, j'ai quelquefois mis en doute s'il n'étoit pas plus inſupportable pour le cœur humain, que l'opprobre dont il m'avoit garanti. J'entends cette eſpèce de trouble, ou de tourment infernal, que le terme de remords exprime trop foiblement.

Je n'en connus pas tout d'un coup la nature, parce que je le confondis d'abord avec la douleur, & qu'un ſentiment ſi juſte ne pouvoit me

cauſer de ſurpriſe ni d'effroi. Mais lorſque le tems l'eut affoibli, je n'en demeurai que plus en proie à des agitations & des terreurs, dont je ne pouvois ſoutenir la violence, ni me demander la cauſe à moi-même. Tout devint pour moi, non ſeulement ennuyeux & fatiguant, mais redoutable & terrible. Une ombre me faiſoit friſſonner. Le moindre bruit pénétroit mes ſens, & me conſternoit l'ame. La ſolitude, qui n'avoit fait que m'épouvanter après la mort de ma femme, étoit un ſupplice auquel je ne trouvois plus la force de réſiſter. On veilloit autour de moi la nuit & le jour. Si je demeurois ſeul un moment, je ne remarquois pas plutôt ma ſituation, que je pâliſſois. Mon front ſe couvroit d'une ſueur froide. J'étendois les bras en frémiſſant, & j'appelois du ſecours. Dans mes compagnies familières, je m'abandonnois à de longues & ſombres diſtractions, qui ne finiſſoient que par un treſſaillement, & dont il ne me reſtoit rien dans la mémoire. La vue même & les ſoins de mon ſecond fils, le ſeul bien qui me reſtoit, n'adouciſſoient pas mes noirs & douloureux ſentimens. Quelquefois il m'échappoit des cris, qu'il m'étoit impoſſible de retenir; quelquefois des larmes, mais amères & cuiſantes, qui laiſſoient leur trace ſur mes joues, & qui ne ſervoient pas à me ſoulager.

Vous ſerez ſurpris que j'aie méconnu long-

tems la cauſe du mal, ou plutôt, que fermant l'oreille à cette voix du ciel, qui m'en inſtruiſoit avec tant d'énergie, j'aie pu m'obſtiner dans une erreur, que je nomme aujourd'hui volontaire. Mais vous avez dû juger, par tout ce que vous venez d'entendre, que je n'avois jamais eu de principes de religion bien approfondis. Mon éducation avoit été celle de ma naiſſance. J'étois paſſé de bonne heure au métier des armes. Les plaiſirs de l'abondance avoient ſuccédé. Ma religion étoit l'honneur, & je la pouſſois à l'idolâtrie. Dans cette aveugle diſpoſition, non-ſeulement je croyois toutes les actions de ma vie bien juſtifiées; mais les jugeant indiſpenſables, j'aurois regardé le doute, ou le repentir, comme une foibleſſe. Loin de reconnoître que la main du ciel s'appeſantiſſoit ſur moi, je me roidiſſois contre ſes avis & ſes châtimens. Je cherchois ſa juſtice dans l'excès de ſa rigueur. J'allois juſqu'à réclamer mon innocence. Ainſi, mes yeux ſe fermant ſur la cauſe du mal, au lieu de m'aider à la découvrir, les mêmes préventions, qui me déroboient cette connoiſſance, m'éloignoient à jamais du remède.

J'étois dans ce déplorable état, & ſans eſpoir d'en ſortir, lorſqu'après une longue inſomnie, cauſée par mes agitations ordinaires, qui m'avoient conduit à me rappeler toutes les circonſ-

tances

traces de mes malheurs, un léger aſſoupiſſement me fit eſpérer quelques inſtans de repos. Je m'endormis en effet; ſi l'état, où je paſſai, peut vous paroître un ſommeil. Songe, ou viſion terrible! dont je ne ferai jamais le récit tranquillement, quoique je ſois condamné, par la juſtice du ciel, à porter juſqu'au tombeau cette image. Je vous épargne un détail qui vous glaceroit le ſang. Je me l'épargne à moi-même, qui ne ſuis pas toujours sûr que mes forces y ſuffiſent.

Que vis-je? toutes les victimes de mon aveugle fureur & de ma cruelle tendreſſe, dans le plus horrible lieu dont la foi nous apprenne l'exiſtence. Je les vis; je les reconnus. J'entendois leurs cris! Elles m'appeloient par mon nom. Elles me reprochoient leurs tourmens. Elles m'annonçoient le même ſort. Ajouterai-je que l'ardeur du cruel élément, qui les dévoroit, ſe fit ſentir juſqu'à moi? Songe ou vérité, dois-je répéter: mais l'impreſſion en fut ſi vive & ſi pénétrante, que m'arrachant au ſommeil, comme l'application d'un fer embrâſé, elle me fit pouſſer un cri fort aigu.

Je demeurai dans un trouble, que je vous laiſſe à vous figurer. Mes gens, accourus au bruit, me trouvèrent baigné de ſueur, tremblant, les yeux égarés, tenant un de mes rideaux des deux

mains, comme le premier ſecours qui s'étoit offert. Mais, ce qui vous ſurprendra beaucoup, j'arrêtai leurs ſoins, je leur ordonnai même le ſilence; pour m'attacher, dans l'attitude où j'étois, au ſpectacle que j'avois encore devant les yeux, & contre l'horreur duquel leur préſence ſembloit me fortifier. Je prêtai l'oreille; j'obſervai ce qui me conſternoit & me déchiroit le cœur; avec une attention obſtinée, que je regarde aujourd'hui comme l'ouvrage du ciel, qui vouloit faire ſervir cette ſcène d'horreur au ſoutien, comme à la naiſſance de mes réſolutions, en la gravant pour jamais dans ma mémoire. Elle diſparut enfin. Mes domeſtiques prirent le déſordre de mes ſens & de mon imagination, pour un de mes accès ordinaires.

En ſortant de cette étrange extâſe, je conſidérai mon ſonge, ou ma viſion, avec un peu plus de liberté d'eſprit; & le fruit de mes réflexions ne fut pas long-tems incertain. Il falloit, ou renoncer à tout ſentiment de religion, ou ſe rendre à des éclairciſſemens forcés, qui faiſoient évanouir toutes mes fauſſes idées d'honneur. Non qu'un ſonge dût avoir cette force en lui-même; mais quoique les inſtructions de ma jeuneſſe euſſent été négligées, elles n'étoient pas effacées de ma mémoire; & s'y réveillant, à la faveur de ce nouveau jour, elles portèrent ma con-

damnation, ſans autre lumière. La vérité, lorſqu'elle eſt reconnue de bonne foi, ne laiſſe aucun nuage après elle. Voici quel fut le progrès de ma converſion.

Le ciel, me dis-je à moi-même, ne me doit pas de miracle; & rien ne m'oblige de reconnoître ici l'opération de ſa puiſſance : ainſi je ſuis libre de traiter mon ſonge, ou ma viſion, de vapeur, montée au cerveau, de toutes les parties d'un corps languiſſant, & condenſée en noires images, qui ne m'ont repréſenté que de vains fantômes. Je ne dois pas même y chercher d'autre explication; car pourquoi ma femme, cette victime innocente d'une barbare impoſture, ſeroit-elle au nombre des coupables? & les autres, ſans excepter mon malheureux fils, dont le déſeſpoir n'a que trop été volontaire, n'ont-ils pas eu, juſqu'au dernier inſtant de leur vie, une reſſource dans la clémence du ciel, qui ne permet pas de prononcer ſur leur ſort? Mais quand tout ce que j'ai vu ne ſeroit qu'un ſonge, une pure illuſion de mes ſens troublés; la réalité du lieu terrible, dont ils m'auroient offert une fauſſe image, n'en eſt pas moins certaine. Il n'en eſt pas moins conſtant que les crimes y ſeront punis, & par des rigueurs plus affreuſes que ma foible imagination n'a pu me les repréſenter. Il eſt de la même vérité qu'entre mes

victimes, les coupables ont mérité cet épouventable châtiment, & que ſans égard pour de frivoles excuſes, telles qu'ont été les miennes, ils le ſubiſſent avec toutes ſes horreurs, ſi la juſtice n'a pas été déſarmée par le repentir. Sera-t-il moins vrai que moi, le triſte objet des crimes d'autrui, mais chargé des miens, & complice d'une ſi grande partie des autres, je dois m'attendre aux mêmes ſupplices? Qu'importe ce que j'ai vu? C'eſt un ſonge : mais il me ramène à la connoiſſance des plus importantes vérités. Il devient pour moi, ce qu'il y a de plus reſpectable & de plus intéreſſant après elles. Je dois le regarder à jamais, comme une des plus précieuſes faveurs que le ciel ait jamais accordées aux ames rebelles.

Ces raiſonnemens, fortifiés par la redoutable impreſſion qui m'étoit toujours préſente, me conduiſirent bientôt à des réſolutions qu'ils m'ont donné le courage d'embraſſer. Leur premier effet, avant le rétabliſſement même de ma ſanté, fut d'adoucir l'amertume & le trouble de mes ſentimens. La bonté du ciel permit, pour ſoulager mon imagination, que je crus ſentir diminuer le poids de mes crimes, à meſure que je faiſois quelques pas vers le repentir; & m'aidant auſſi par les douceurs de l'eſpérance, il m'inſpira celle d'expier par ma

pénitence & par mes larmes, non-seulement mes propres forfaits, mais ceux dont je me reconnois la cause ou l'occasion. Consolation inexprimable! si le cœur d'un pénitent, tremblant pour lui-même, osoit s'y livrer. Chère épouse! mon fils! malheureux major! où êtes-vous? A quel horrible sort vous ai-je exposés?

Telles sont, monsieur, les raisons qui m'ont conduit & qui me soutiennent dans cette carrière si pénible, si révoltante pour la nature, dont je crains de vous avoir exposé trop vivement les rigueurs. J'ai remarqué qu'elles vous ont fait frémir; & j'ai cru vous devoir un récit qui fût capable de régler vos idées. Vous conviendrez à présent que ma pénitence, loin d'être excessive, ne peut jamais approcher des réparations que je dois à la justice du ciel; & qu'avec des motifs tels que les miens, on peut trouver son martyre affreux, & souhaiter qu'il redouble.

Le vertueux solitaire cessa de parler. Quoique dans le cours de son récit il n'eût pu se défendre quelquefois d'une vive émotion; la force de ses principes lui avoit fait reprendre, en le finissant, un visage tranquille & serein. Je fus plus long-tems à revenir, des mouvemens successifs de piété, de terreur & d'admiration, qu'il m'avoit fait éprouver; & j'étois surpris de

le revoir ſitôt calme, lui qui me cauſoit une ſi forte agitation. Son exemple ſuffiſoit pour lever mes difficultés, ſur l'extrême auſtérité qui règne dans cette abbaye. Je ne lui diſſimulai pas ce que j'avois penſé là-deſſus. Il me répondit que le but de l'inſtitution ayant été d'en faire un aſyle pour la pénitence; les exercices, les alimens, & tous les articles de la règle avoient été rapportés à cette vue : qu'on y reçoit peu d'ames innocentes, parce qu'on ne leur ſuppoſe pas des motifs aſſez puiſſans, pour ſoutenir leur conſtance : qu'en effet, la plupart de ceux qui n'y avoient cherché que la perfection du chriſtianiſme, avoient trouvé tôt ou tard le joug trop peſant, & s'en étoient dégoutés, ſous des prétextes d'affoibliſſement ou de maladie; tandis qu'au contraire, par une grâce, attachée viſiblement au ſaint lieu, les grands criminels, les pécheurs ſignalés, s'animoient de jour en jour aux plus rudes obſervations, béniſſoient le ciel de leurs ſouffrances, & comptoient la ruine de leur ſanté pour le premier de leurs ſacrifices : que cet eſprit de mort volontaire, ou de guerre contre le repos & la vigueur des ſens, n'étoit modéré que par la crainte d'abréger avec la vie des tourmens dont on regrettoit toujours la fin; qu'auſſi, lorſque la mort arrivoit dans le cours naturel, on ſe hâtoit de les redoubler,

pour mettre tous les momens à profit, ſans avoir à ſe reprocher ſa délivrance ; & qu'à l'agonie même, c'étoit une pratique conſtante, de ſe faire étendre ſur la cendre & ſur la paille pour y expirer, dans ce dernier acte de mortification & de renoncement à ſoi-même : que depuis deux jours, un des ſolitaires, pouſſant le courage bien plus loin, avoit prié le ciel, en mourant, de ne pas ſe contenter d'une pénitence de quinze ans, pour quarante ans d'une vie paſſée dans le crime, & de le condamner, pendant l'eſpace d'un ſiècle, aux flammes du lieu de purgation. Le père célérier, en achevant de m'inſtruire, parut goûter beaucoup cette idée. Je jugeai qu'il étoit homme à demander cinq ou ſix ſiècles de purgatoire, au lieu d'un.

Tandis que je lui faiſois d'autres queſtions, ſur des ſujets auſſi graves, on vint l'avertir que meſſieurs les directeurs de la mine demandoient à le voir, & ſembloient fort empreſſés de lui parler. J'avoue que je ne fus pas fâché de voir interrompre un tête-à-tête, que je commençois à trouver fort long. La ſcène, qui le ſuivit, étoit propre à diſſiper les idées trop ſombres, dans leſquelles il m'avoit laiſſé. Je ſuivis mon guide à la ſalle des hôtes.

Les directeurs me parurent effectivement dans une ardeur extraordinaire. L'impatience

les fit venir au-devant de nous, & l'épanouiſſement de leurs viſages annonçoit beaucoup de joie. Mon père, dit leur chef au célérier, nous avons fait une découverte de la dernière importance, autant pour votre maiſon, avec laquelle nous prétendons en partager le profit, que pour nous, dont elle abrège les peines, en nous mettant tout d'un coup en poſſeſſion d'un immenſe tréſor. Un de nos meſſieurs a remarqué ce matin que toutes les pierres, dont votre monaſtère eſt bâti, ſont de l'eſpèce de celles qui nous coûtent une peine extrême à tirer. Vous comprenez tout d'un coup combien vous abrégeriez notre travail, en nous le cédant. Bien entendu, que dans le terrein qu'il vous plaira de choiſir, nous vous bâtirons une autre abbaye plus grande, plus commode, & magnifique, ſi vous le déſirez. C'eſt ce que nous ſommes venus vous offrir, & ce que tous vos amis vous conſeilleront d'accepter.

Le père, ſans témoigner de ſurpriſe, ni donner le moindre ſigne d'approbation ou d'éloignement, répondit qu'une réſolution de cette nature ne dépendoit pas d'un ſimple officier de l'abbaye; mais qu'il en parleroit au père abbé, qui probablement auroit auſſi des ſupérieurs à conſulter. Pour moi, qui n'avoit rien perdu de la harangue, j'en fus beaucoup plus frappé. L'obſervation de

la reſſemblance des pierres ne me ſupprit point; elle m'étoit venue à l'eſprit en conſidérant les murs : mais n'étant rien moins que perſuadé du fondement de la ſuppoſition, j'avois ri des idées de richeſſe, qu'une mine, expoſée depuis ſi long-tems au public, m'avoit préſentées. Cependant la propoſition que je venois d'entendre, étoit tout-à-la-fois ſi bizarre & ſi ſérieuſe, que ne voyant pas de tempérament entre la plus haute extravagance & la plus ferme perſuaſion dans les directeurs, je demeurois en ſuſpens. Après la réponſe du célérier, l'orateur, dont elle ne ſatisfaiſoit pas l'impatience, s'approcha de lui; & d'une voix baſſe, dont je ne laiſſai pas de recueillir quelques mots, il le conjura de faire hâter la déciſion, en l'aſſurant que la compagnie étoit réſolue de lui donner la conduite de cette affaire, & qu'il ne manqueroit rien à leur reconnoiſſance. Un autre s'avançant auſſi, ajouta, du ton & de l'air dont Poiſſon jouoit les financiers; nous emploierons tout notre crédit, morbleu, pour faire obtenir au père un bref de tranſlation; & nous le rendrons ſi riche... Je me charge, moi, interrompit un troiſième, quoiqu'entre ſes lèvres, de lui procurer la plus jolie... Le ſage & vertueux ſolitaire recula d'étonnement. Je ne doutai pas que ce ne fût une partie concertée, pour le faire entrer dans leurs intérêts par une

miſérable ſéduction, & j'attendis curieuſement ſa réplique. Il la fit, avec cette modération & cette candeur, qui donnent tant de luſtre à la vraie vertu. Hélas ! Meſſieurs, leur dit-il, je n'ai ni talens pour votre ſervice, ni goût pour vos offres. Je ſuis dans cette retraite, pour réparer l'abus que j'ai fait des biens que vous y cherchez; & s'il eſt vrai qu'ils s'y trouvent, je vous ſouhaite la force que je n'ai pas eue, pour en faire un bon uſage. Il leur promit néanmoins de parler au père abbé, mais ſans oſer leur répondre, ajouta-t-il un peu malicieuſement, qu'il ne prît pas leur propoſition pour un badinage. Cette concluſion parut les choquer; & celui, que j'ai comparé à Poiſſon, répondit fort bruſquement, que pour n'avoir rien à démêler avec les ridicules viſions du cloître, ils auroient un ordre de la cour. Alors, répliqua modeſtement le célérier, ſans paroître ſenſible à l'inſulte, notre devoir ſera d'obéir.

J'avois gardé le ſilence; & quelque réjouiſſant que fût le ſpectacle, il n'avoit pu m'inſpirer de la gaieté. J'étois attaché par une ſi prodigieuſe oppoſition d'idées, de raiſonnemens, de ſoins & de goûts, entre des hommes de la même maturité d'âge, & nourris dans la même religion, c'eſt-à-dire, dans les mêmes principes ſur ce qui doit faire le grand objet de l'eſtime, des

affections & des recherches humaines. Je ne pouvois concevoir que la différence allât juſqu'à faire oublier & mépriſer même, aux uns, ce qui s'attiroit ſi juſtement la préférence & l'unique empreſſement des autres. Que les vicieux penchans de la nature & la tyrannie des ſens nous éloigne du devoir, je n'en étois pas ſurpris : mais qu'ils faſſent perdre toute attention, & quelquefois tout reſpect, pour les vérités & les exemples qui les condamnent, mes connoiſſances ne m'offroient rien encore qui pût me faire expliquer cette extrême dépravation. Mon éducation militaire m'avoit appris à reſpecter la religion & l'honneur ; & je trouvois, dans mes anciennes leçons, que le premier ſentiment, qui devoit ſuivre la violation de l'une ou l'autre de ces grandes loix, étoit la honte & le repentir ; ſurtout dans les intervalles où l'ame n'eſt pas remplie, comme elle ne ſauroit toujours l'être, des tumultueux mouvemens du plaiſir dont la ſéduction a pu l'entraîner. J'avois pardonné aux chefs des mines leur libertinage, ou les emportemens de leur joie, dans le ſouper du jour précédent ; & je ne leur paſſois pas d'être venus inſulter de ſang-froid, la religion & la piété dans leur ſanctuaire.

Le père ſe tournant vers moi, me remercia de ma viſite, dont ſa bonté lui fit ajouter qu'il

conserveroit chèrement le souvenir ; & sous prétexte de quelques devoirs qui l'appeloient, il nous demanda civilement la permission de se retirer. Au moment qu'il nous quittoit ; ne semble-t-il pas, reprit l'aigre financier, & dans le dessein apparemment d'en être entendu, que ces gens-là soient les directeurs des mines célestes ? Ce ton monastique fait pitié. Leurs pénitences, dont la plupart avoit grand besoin, ne servent qu'à leur tourner la tête. C'étoit trop d'extravagances à la fois, pour y faire une réponse sérieuse. Je feignis de prêter l'oreille ailleurs, quoique le discours me fût adressé. Le père célerier, dis-je froidement, est pour moi un des plus respectables hommes du monde ; & pour rompre un entretien qui m'auroit déplu, je leur offris mes services à Paris. Ils me proposèrent en vain leur dîner. Ma chaise, qu'on avoit amenée par mes ordres, fut une excuse pour les quitter sur le champ.

Je regrettai néanmoins, en sortant de l'abbaie, de n'avoir pas demandé au célérier ce qu'il pensoit de leur mine. Cette curiosité avoit cédé, dans notre entretien, à des empressemens d'un autre ordre. Mais je crus pouvoir conclure, du jugement qu'il avoit porté de leur proposition, qu'il ne jugeoit pas plus favorablement de leurs magnifiques espérances ; & n'en augurant

pas mieux, je ne fus pas étonné, quinze jours après, d'apprendre à Paris, que ſous des prétextes, tels qu'on en trouve toujours pour renoncer à de ruineuſes entrepriſes, le travail étoit abandonné. Une aventure, qui fit alors tant de bruit, ne peut-être tout-à-fait oubliée dans cette province, ſur-tout aux environs de la Trape, où, ſans compter l'éclat du travail, j'ai ſu depuis, de M....., intendant de la généralité, que la dépenſe des entrepreneurs & des curieux avoit rendu, pendant quelque tems, l'argent fort commun.

Mais, dans le goût de morale qui m'avoit ſaiſi, j'aurois emporté moins d'admiration pour les tréſors de la mine, quand ils auroient été plus réels, que pour ce contraſte de principes & de ſentimens, que je ne me laſſois pas d'obſerver. J'en eus, dans le même inſtant un autre exemple. En approchant de ma chaiſe, je vis mon valet-de-chambre & mon laquais occupés, avec une ardeur égale, à ranger ſous le couſſin, dans la cave & dans le coffre, des paquets que je ne reconnus pas pour les miens. Je voulus ſavoir de quoi ma voiture étoit chargée. Ils me confeſsèrent; l'un qu'ayant appris la valeur des pierres de la forêt, il en avoit recueilli un grand nombre, dont il eſpéroit tirer un profit conſidérable à Paris; l'autre qu'étant plein de véné-

ration pour les ſaints religieux de l'abbaye, il avoit eu l'art de ſe procurer quantité de choſes dont ils avoient fait uſage, telles que de vieux lambeaux de robes, de ſcapulaires & de frocs, des fragmens d'outils qui leur ſervoient au travail, & d'autres rebuts, auxquels ils croyoit la bénédiction du ciel attachée. Non-ſeulement leur imagination me réjouit beaucoup, mais elle me fit penſer que je n'avois pas à chercher bien loin des caprices oppoſés, & des bizarreries d'eſprit & de cœur, puiſqu'il en croiſſoit, ſi cette expreſſion m'eſt permiſe, juſqu'autour de moi.

La même réflexion n'avoit pu manquer de me venir pluſieurs fois à l'eſprit, depuis que mon goût s'étoit tourné aux obſervations de cette nature. Je n'avois pas fait un pas, je n'avois rien vu dans mon chemin, qui ne m'eût offert la matière de quelque nouvelle ſpéculation. Tous les hommes, diſois-je ſouvent, pourroient donc être un objet d'étude, une ſource continuelle d'inſtruction, l'un pour l'autre. Quelle carrière, pour une philoſophie douce, qui ne me faiſoit chercher effectivement qu'à m'inſtruire, ſans malignité dans mes recherches, & ſans fiel dans ma cenſure !

LIVRE TROISIEME.

CE n'étoit pas ſeulement dans le cœur & dans l'imagination, que je croyois découvrir de bizarres différences, & des ſingularités qui me ſurprenoient. Il me ſembloit que la raiſon même ſe reſſentoit des illuſions de l'une, & des caprices de l'autre. Car, ſans remonter plus loin que mes dernières ſcènes, je me rappelois que dans les plus ſimples raiſonnemens, les directeurs & le célérier ne s'étoient pas accordés. D'un principe clair, duquel ils étoient également partis, je leur avois entendu tirer des concluſions abſolument oppoſées. La vie eſt ſi courte! m'avoit dit la veille un des voluptueux financiers; il faut raſſembler tous les plaiſirs & ſe hâter d'en jouir. La vie eſt ſi courte! m'avoit dit auſſi le vertueux ſolitaire; je ne puis donner trop de rigueur à ma pénitence, ni trop craindre que la mort ne vienne l'abréger. Deux conſéquences peuvent-elles s'accorder moins? Cependant, de part & d'autre, elles paſſoient pour inconteſtables. Elles ſe trouvoient changées en principes, qui formoient, des deux côtés, une règle également conſtante, & qui décidoient, non-ſeu-

lement de toutes les actions, mais de tous les jugemens & de tous les goûts. Plus ma propre raiſon me faiſoit trouver de juſteſſe & de vérité dans la logique du célérier, plus j'admirois l'oppoſition que j'y voyois dans celle des autres, ſur-tout de la part du vieux financier, qui ne ſembloit trouver, à dans ſon âge, qu'une folle confirmation de la ſienne.

Le reſte de mon voyage auroit été court, & ne pouvoit être ennuyeux, avec cette abondance de réflexions, ſi j'avois pu ſuivre le deſſein où j'étois de marcher la nuit ſuivante, pour arriver le lendemain à Paris. Mais, de la Trappe à Mortagne, le chemin eſt ſi mauvais, qu'une de mes roues s'étant rompue, je me vis forcé de paſſer la nuit dans un village, où je n'eus pas d'autre hôtellerie que la maiſon d'un honnête payſan, qui me l'offrit pour retraite, pendant les réparations néceſſaires à mon train. Quelle occaſion perdue! ſi je l'avois refuſée.

Cette maiſon avoit tous les dehors de la pauvreté; mais en y entrant, je fus ſatisfait de la propreté que j'y vis régner. Une femme, d'une phyſionomie commune, parut approuver, par quelques civilités, l'invitation de ſon mari. Après m'avoir offert une chaiſe, elle appela de toute ſa force Angélique, qui ſe fit attendre aſſez long-tems. Angélique étoit ſa fille. Vous

la

la verrez toute en pleurs, me dit la mère. Un jeune homme du village, qui l'aime beaucoup, mais qu'elle refuſe, & qui la ſoupçonne d'en aimer un autre, l'a traitée dans des termes qui ſont capables d'affliger une honnête fille : depuis deux heures elle n'a pas ceſſé de pleurer. Cette ſenſibilité pour l'honneur me fit prendre une fort bonne opinion d'Angélique. Elle vint. De ma vie, je n'avois vu de ſi jolie payſanne.

Angélique étoit une petite perſonne de ſeize ou dix-ſept ans, plus blanche qu'on ne l'eſt ordinairement dans cet ordre ; bien faite, lèvres fraîches, teint vermeil ; en corſet de laine, mais fort net, comme la maiſon entière, dont je conçus auſſi-tôt que la propreté devoit être ſon ouvrage. Ses yeux étoient encore humides de pleurs, malgré les efforts qu'elle avoit faits pour les arrêter ; & les pleurs ne faiſoient pas d'autre tort aux yeux d'Angélique, que de joindre à leur éclat naturel un peu de langueur, qui les rendoit fort touchans. Quelqu'impreſſion que ſa vue fît ſur moi, je ne penſai qu'à louer ce goût d'honneur, qui la rendoit ſi ſenſible à des reproches qu'elle ne méritoit pas. Elle parut conſolée par mes éloges. Je continuai de l'entretenir, pendant que ſa mère me préparoit un ſouper fort ſimple, dont j'avois accepté l'offre, dans l'intention de le payer libéralement.

L'ingénuité de cette petite fille me charma. Mes queſtions ne pouvant tomber que ſur l'état de ſon cœur, elle me fit des aveux qui me le découvrirent juſqu'au fond. Le jaloux, qui l'avoit injuriée, ne ſe trompoit pas en lui croyant de l'inclination pour un autre. Elle étoit fort tendre, & rien n'étoit moins ſurprenant à ſon âge : mais elle étoit vertueuſe. Toute paſſionnée qu'elle ſe reconnoiſſoit pour un jeune payſan, dont elle n'étoit pas moins aimée, elle ne s'étoit jamais rien permis qui bleſſât le plus ſévère devoir.

Tandis qu'elle m'aſſuroit de ſa ſageſſe, avec une naïveté qui m'enchantoit, mon penchant à connoître les reſſorts du cœur me faiſoit chercher d'où pouvoit venir le ſentiment de vertu, qui la ſoutenoit contre ſa propre tendreſſe, & contre celle de ſon amant. Angélique, je le voyois bien, n'avoit jamais eu d'inſtruction. Elle étoit belle ſans y penſer, tendre ſans ſavoir comment, & ſage, ſans ſe demander pourquoi. L'eſprit néanmoins ne lui manquoit pas : mais il étoit reſſerré dans le petit cercle de la vie champêtre, duquel il étoit ſi peu ſorti, qu'elle n'avoit jamais été à la ville, & qu'elle n'avoit pas même appris à lire. Si c'étoit à la ſeule nature, qu'elle devoit ſes principes de ſageſſe, comment étoient-ils capables de réſiſter à des penchans

opposés, qui crient bien plus haut dans la même source?

Ces idées m'en firent naître une autre; celle de mettre à l'épreuve son espèce de vertu. J'approuve beaucoup, lui dis-je, une affection si sage, & je fais des vœux pour votre bonheur. Mais vous êtes pauvre, & je gage que votre amant l'est aussi; quelle apparence que vous puissiez être heureux ensemble, dans une continuelle misère.

Cette question la rendit rêveuse. Elle ne répondoit pas. J'insistai. Elle me dit, à la fin, que j'avois raison, & qu'elle voyoit, par l'exemple de son père & de sa mère, qu'il étoit bien triste de passer sa vie dans un travail si pénible; mais que pour devenir riche, il ne suffisoit pas de le désirer. Non à votre amant, lui dis-je, dont il est difficile que le sort puisse changer; mais à vous, il suffiroit effectivement de le vouloir.

Moi! monsieur. Vous même, Angélique. Je connois quelqu'un à qui vous paroissez si charmante, qu'il emploieroit volontiers une partie de son bien à vous rendre la plus heureuse personne du monde. Moi! monsieur. Vous, mademoiselle. Il commenceroit par vous donner des habits riches & galans, pour faire briller plus avantageusement tous vos charmes; il vous

logeroit dans une grande & belle maiſon; il vous y feroit ſervir & traiter comme une reine; il étudieroit vos gouts; il préviendroit vos déſirs. L'or & l'argent, les plaiſirs, ne vous manqueroient jamais..... Oh! monſieur, en m'interrompant, je me connois trop; une jeune payſanne..... Il vous aimeroit plus que lui-même, Angelique: & l'amour ferme les yeux ſur le rang, ſur la naiſſance: il ne le feroit penſer qu'à vous plaire. Mais vous ne le nommez pas, monſieur. Je vois bien que c'eſt un badinage; vous l'auriez déja nommé. M'a-t-il jamais vue? Oui; belle Angelique, & vous le voyez auſſi; c'eſt moi-même.

Elle rougit. Ses yeux, qu'elle avoit baiſſés, en diſant, m'a-t-il vue? ſe levèrent ſur moi comme par degrés, & d'un air timide. Ah! monſieur, me dit-elle avec le même embarras, j'avois bien jugé que c'étoit un badinage. Vous paroiſſez... un ſeigneur... qui n'eſt pas fait.... Je ſuis fait pour vous aimer, belle Angelique; & la poſſeſſion de votre cœur eſt un bien que je crois digne d'envie. Ah! monſieur..... monſieur..... répéta-t-elle deux ou trois fois en baiſſant encore la vue, vous ne me perſuaderez jamais que vous puiſſiez épouſer..... Vous épouſer; hon, interrompis-je; ce n'eſt pas ce que je vous promets; mais vous ſeriez ſi parfaitement aimée,

vous ſeriez ſi riche, qu'il ne manqueroit rien à votre bonheur.

Angelique m'entendit. Elle demeura muette; & je reconnus qu'elle étoit fort agitée. Je ne diſſimule pas que mon cœur éprouvoit auſſi ſes émotions. Il me fit ſentir que la foibleſſe d'une jolie fille de cet âge, étoit dangereuſe pour un homme du mien. Je doutai même, un moment, ſi l'entrepriſe, où je m'étois engagé, ne paſſoit pas mes forces, c'eſt-à-dire nettement, ſi je ſerois capable de refuſer tout ce qui pouvoit m'être accordé. Cependant j'étois encore trop près de la Trappe, pour devenir tout d'un coup ſi foible. Le ſouvenir du père célérier me ſoutint; & tandis qu'Angelique ſembloit balancer, je repris aſſez de réſolution, non-ſeulement pour me rendre maître de moi-même, mais pour regretter d'avoir expoſé cette jeune perſonne, au péril d'où je commençois à douter qu'elle pût ſortir. Je cherchois déja par quelle route je pouvois la ramener à ſes innocentes habitudes. Comme cette ſuite de réflexions s'étoit faite en un inſtant, je voulus prévenir ſa réponſe, & la détourner, par quelques objections, contre mes propres déſirs.

Mais, au moment que j'ouvrois la bouche, Angelique, ſortant de ſa rêverie, & s'attachant à mes dernières expreſſions, me dit, avec un

regard incertain ; ah ! monſieur, peut-être ne m'aimeriez-vous pas long-tems ; & Lucas, qu'il faudroit quitter, m'aimera toujours. Je fus affligé de cette crainte. Elle me laiſſoit trop voir que la victoire ne m'étoit pas impoſſible. Auſſi fus-je très-ardent à ſaiſir l'ouverture qu'elle m'offroit, pour réparer tout le mal que j'avois cauſé ; & le ſuccès répondit heureuſement à mes intentions.

La difficulté, lui dis-je, n'eſt pas ſi je vous aimerois beaucoup ; mais ſi vous pourriez m'aimer vous-même. Lucas, puiſque c'eſt le nom qui vous eſt échappé, règne ſeul dans votre cœur ; & jamais vous ne vous croiriez heureuſe avec un autre. Voulez-vous que je vous le faſſe concevoir ? Parlons de bonne foi, ſi vous étiez ſûre que vos vœux fuſſent exaucés, qui ſouhaiteriez-vous de voir le plus riche des hommes ? n'eſt-ce pas Lucas ? Elle ne balança point. Ah ! monſieur, ſans doute : je ſerois bien ſûre auſſi, que toutes ſes richeſſes ſeroient à moi comme à lui. Et ſi vous étiez la plus riche des femmes, avec qui ſouhaiteriez-vous de partager tant de biens ? Ah ! monſieur, quelle demande ? j'irois auſſitôt chercher Lucas. Oh ! je l'aurois bientôt trouvé ; & je lui dirois : tenez, Lucas, prenez tout ; à condition, vous entendez-bien, monſieur, qu'il me prendroit auſſi. Et quand vous avez quelque ſecret, Angélique, à qui le confiez-vous d'abord ?

A Lucas, monſieur. Et qui vous conſole, quand vous ſentez du chagrin? C'eſt Lucas, monſieur. Et quand Angélique eſt avec Lucas, je parie qu'elle ne s'ennuie pas un inſtant. Oh, jamais, monſieur! En vérité, vous devinez tout comme ſi vous l'aviez vu de vos propres yeux.

Charmante fille! repris-je. Me voilà bien loin du projet de vous rendre heureuſe par mes offres. Elles ont flatté votre imagination; mais vous devez ſentir à préſent qu'elles ne rempliroient pas votre cœur. Eh! que deviendroit d'ailleurs cette vertu, à laquelle on eſt ſi fidèle avec Lucas, & qui ſeroit... Ah! monſieur, interrompit-elle, avec un air de confuſion, qui me fit juger qu'elle craignoit de s'être trop avancée dans ſa première réponſe; ſi quelque choſe m'avoit pu tenter dans vos offres, ce n'auroit été que l'eſpérance de partager ma fortune avec Lucas.

Je ne ſais comment Angélique l'entendoit, & je ne la preſſai pas de s'expliquer mieux. Il me ſuffiſoit, pour un autre deſſein qui me naiſſoit dans l'eſprit, de lui trouver des notions de vertu, quelque part qu'elle les eût puiſées; & ne reprochant qu'à moi le petit affoibliſſement qu'elles avoient pu ſouffrir, je penſois à les lui faire établir ſur des fondemens moins ruineux, avant que de ſuivre le penchant qui m'intéreſſoit à ſon bonheur. Ainſi, ſans peſer ſur ſa foibleſſe,

j'employai quelques momens à lui préſenter les grandes maximes de l'honnêteté morale, qui ne me paroiſſoient pas moins fondées ſur les lumières de la raiſon, que ſur celles du chriſtianiſme. Elle m'écoutoit avec une extrême attention; & je ne remarquai, dans ſes yeux, que du goût pour ſes vrais élémens d'honneur & de vertu. Enſuite, revenant à mon nouveau projet: je conçois, pour vous, lui dis-je, une manière d'être heureuſe, qui s'accorderoit avec toutes ces loix, & qui n'excéderoit pas mon pouvoir; c'eſt de vous faire épouſer Lucas, & de vous procurer à tous deux une vie douce & commode. J'y penſe, Angélique; & ſi vous le déſirez, j'y ſuis réſolu.

Ici les naïves exclamations recommencèrent, avec un ſaiſiſſement fort vif. Ah! monſieur, monſieur. Mais ma propoſition étoit obſcure, & la joie n'aidoit pas Angélique à deviner. Oui, continuai-je négligemment; je penſe à laiſſer entre les mains de votre curé une ſomme convenable pour vous acheter, dans ce village, une maiſon avec ſon verger, un champ & quelques beſtiaux. Le ſoin de Lucas ſera borné à la culture du champ; celui d'Angélique à l'intérieur de la maiſon. Ils ne manqueront de rien enſemble. Ils vivront tranquilles, dans la poſſeſſion l'un de l'autre; ils ſe ſouviendront

qu'ils me doivent leur bonheur ; & je m'informerai quelquefois s'ils ne ceſſent pas d'être ſages & heureux.

Ah ! Monſieur, nous ſerons toujours les mêmes, & nous ne vous oublirons jamais. Ah ! monſieur, monſieur. Mais vous avez parlé de partir ce ſoir. Que je crains que notre curé ne ſoit pas ici ! J'attendrai qu'il y ſoit, Angélique ; & dans l'intervalle, je veux voir Lucas, pour juger s'il eſt digne de vous. Ah ! monſieur, monſieur, quelle bonté ! je vais le chercher, monſieur... Mais il eſt peut-être aux champs ; il n'aura pas ſon habit des fêtes. N'importe, Angélique ; faites-le venir tel qu'il eſt. Et pendant que vous le chercherez, j'informerai votre père & votre mère de ce que je veux faire pour vous. Ah ! monſieur !... Mais mon père ignore que Lucas m'aime... & que... Et que vous l'aimez auſſi, belle Angélique ? Hé bien, c'eſt de moi qu'il va l'apprendre. Elle s'étoit levée pour ſortir, & j'allois faire appeler ſon père, qui prêtoit la main aux réparations de ma chaiſe ; lorſque revenant vers moi, & me regardant d'un air enfantin, le cou un peu allongé, avec un mêlange de tendreſſe & de ſupplication dans les yeux, elle me demanda ſi je lui promettois de ne pas partir avant ſon retour. Oh ! quel doute, répondis-je ; & de quoi ſoupçonnez vous un homme qui ne

penſe qu'à vous rendre heureuſe? Elle ſortit fort contente, & d'une marche légère. En chemin, Angélique m'épargna la peine d'appeler ſon père. Etant allée droit vers lui, elle l'avertit que je ſouhaitois de lui parler, & que j'avois quelque choſe de conſéquence à lui dire.

Toutes les idées dont je flattois cette aimable fille, étoient ſérieuſes. Mes plus généreuſes inclinations avoient été réveillées par les deux motifs que je n'ai pas déguiſés. J'avois à me reprocher tout-à-la fois, de m'être laiſſé prendre, un moment, à l'amorce du plaiſir, & d'avoir jeté le cœur d'Angélique dans un combat fort douteux; double réparation que je crus devoir à la vertu. Une légère foibleſſe, dans une fille de cet âge, ſans autre défenſe que ſes propres ſentimens, ne la rendoit pas moins digne de mes bienfaits. Aurois-je cru mériter qu'on ſe défiât de mon caractère, parce que j'avois été tenté d'y manquer, en la ſéduiſant? D'ailleurs, je tirois de ma téméraire entrepriſe, le fruit que je m'étois propoſé: elle m'apprenoit que tous les goûts naturels, ſans en excepter celui de l'honneur, ſont moins des vertus que des paſſions, lorſqu'ils ne ſont pas réglés & fortifiés par les grands principes du devoir moral & de la religion. Une ſimple paſſion, je nomme ainſi tous les mouvemens naturels du cœur, de quelque force qu'on

puiſſe la ſuppoſer, tiendra peu contre une paſſion plus forte, la victoire dépend du degré; & cet aſcendant de force, qui rend la déciſion infaillible, vient preſque toujours des circonſtances préſentes, dont l'action remplit l'ame, impoſe à la paſſion rivale, & lui ôte le pouvoir de ſe faire entendre. Angélique avoit failli d'oublier l'amour & l'honneur, deux paſſions des plus maîtriſantes, parce que j'avois eu la coupable adreſſe d'allumer, dans ſon cœur innocent, une paſſion plus tyrannique encore, celle des richeſſes, plus tyrannique, ſans doute, pour une jeune perſonne, à qui l'indigence, & tant de maux qui la ſuivent, faiſoient regarder l'or & l'argent comme le ſouverain bien. Je lui devois ces lumières : il me ſembloit juſte qu'elle en fût récompenſée; & j'ajoute, s'il en eſt beſoin, que je reſſentois d'avance une délicieuſe ſatisfaction, à faire le bonheur d'une fille aimable. Le mérite en étoit médiocre. Mon père, en recevant mes adieux, m'avoit fait préſent d'une bourſe de cinq cens louis, indépendans de ma penſion. L'emploi d'une partie de cette ſomme ne préjudicioit à perſonne; & ce n'étoit pas aſſurément un vol fait à mes plaiſirs.

Tout le reſte de cette aventure devient un évènement commun, qui n'a plus d'intéreſſant que la ſurpriſe de la famille, celle de Lucas;

& les innocens tranſports d'Angélique. Le père & la mère reçurent mon compliment ſur les charmes de leur fille, avec une reconnoiſſance modeſte, en s'étonnant que j'euſſe honoré de mon attention leur petite créature, me dirent-ils, qui ne devoit avoir que dix-ſept ans à Noël. Le père parut même aſſez mécontent, lorſque je parlai de la marier avec Lucas, & que je vantai leur mutuelle affection. La petite maſque, dit-il, a refuſé Thibaut, ſous prétexte qu'elle ſe croyoit trop jeune. La mère ſourit, & je la jugai dans le ſecret de ſa fille. Mais la propoſition d'acheter pour elle une maiſon, un champ, des beſtiaux, fut l'ouverture du ciel. Mes explications, qui ne remettoient pas l'exécution plus loin qu'au retour de leur curé, ne pouvant laiſſer aucun doute à ces bonnes gens, ils ſe crurent déjà riches & heureux. Les rides multipliées ſur leur front, par le travail & la pauvreté d'une longue vie, ſemblèrent diſparoître. Leur teint s'anima. Je ne leur vis plus aucune trace de pâleur. Ils me regardoient avec admiration : ils n'oſoient ni me répondre, ni m'interroger ; comme s'ils euſſent appréhendé de ſuſciter quelque obſtacle à mes promeſſes. En effet, n'ayant pas d'autre enfant que leur fille, ils avoient fort bien compris que mes bienfaits retomboient ſur eux. Cette idée, que leur joie

me fit naître auſſi, redoubla la mienne, & me détermina ſur le champ à rendre mes libéralités un peu plus fortes. Je ſoulageai leur tranſport, mais ſans le diminuer, en leur demandant conſeil ſur l'acquiſition que je voulois faire pour leur fille. Dans un tems où l'argent circuloit peu, les biens de campagne étoient à vil prix. Ils m'en propoſèrent quelques-uns que je trouvai fort au-deſſous de mes vues; quoique leur ignorance, ou leur modeſtie, leur fît ajouter qu'ils les croyoient trop chers. Mille francs étoient pour eux le tréſor royal. Enfin, je leur déclarai que j'irois juſqu'à deux mille écus. Cette ſomme leur parut le revenu d'un empire; & leurs regards étonnés me firent juger qu'ils me prenoient pour quelque grand prince, qui voyageoit déguiſé, pour répandre l'abondance & le bonheur ſur ſes traces.

Angélique avoit eu ſoin, non-ſeulement de chercher Lucas, mais de paſſer en chemin chez le curé, qui ſe faiſoit nommer M. le Prieur, & qui n'étoit pas abſent, comme elle l'avoit appréhendé dans l'empreſſement de ſon cœur. Je le vis paroître; & je m'avançai pour le recevoir, lorſque mes hôtes m'eurent informé que c'étoit lui, en m'apprenant le titre qu'il affectoit. Il me ſalua d'un air fort ſombre; & de la main, il fit ſigne aux deux payſans de ſe retirer. Mon accueil,

qui fut très-ouvert, ne changeant rien à ſon air chagrin, j'admirai cette fauſſe eſpèce de gravité, ſur-tout dans une viſite dont je me réjouiſſois, mais à laquelle je ne m'attendois pas, & que je ne pouvois attribuer qu'au hazard.

Ma ſurpriſe fut beaucoup plus vive de l'entendre. Après un exorde médité ſur le libertinage des jeunes gens & ſur la corruption du ſiècle, il me demanda de quelle autorité je venois ſéduire une jeune fille, dont l'innocence étoit confiée à ſa garde, & ſi je croyois un paſteur tel que lui capable de s'endormir à l'approche des loups ? Son emphaſe me fit rire ; mais ſon zèle ne m'auroit pas déplu, ſi l'exemple d'Angélique ne m'eût trop appris qu'il laiſſoit manquer de nourriture ſpirituelle ces brebis, pour la garde deſquelles il vantoit ſa vigilance. Cet oubli, d'une partie eſſentielle du devoir, me ſembloit fort difficile à concilier avec tant d'ardeur pour d'autres. Le zèle religieux n'admet pas ces inégalités ; & ſur-tout dans les eccléſiaſtiques, dont tous les devoirs ſont fondés ſur le même principe, les diſtinctions m'ont toujours été ſuſpectes. C'eſt un militaire, qui ſe piqueroit de bravoure dans les ſièges, tandis qu'il n'auroit pas honte de tourner le dos dans les batailles. Si cette conciliation étoit poſſible, elle me paroîtroit une des plus grandes bizar-

reries du cœur humain. Monſieur le prieur, dis-je en moi-même, vous aurez part quelque jour à mes obſervations, vous & ceux qui vous reſſemblent. Cependant, comme je le croyois néceſſaire à mon opération, & qu'il étoit dans mes ſentimens de reſpecter les miniſtres de l'égliſe, je lui fis une réponſe civile.

On devine ici, comme je l'avois compris au premier mot, qu'en paſſant chez lui pour s'informer s'il étoit abſent, Angélique l'avoit prévenu, non-ſeulement ſur le deſſein où j'étois de remettre une ſomme d'argent entre ſes mains, mais ſur l'uſage qu'il en devoit faire pour elle, & qu'elle s'étoit fort applaudie de mes diſpoſitions. Il n'avoit pas jugé favorablement des intentions d'un étranger, dont elle ignoroit même le nom; & me croyant en traité avec le père ou la fille, l'impatience du zèle, ou, ſi ce motif paroît douteux, la jalouſie de l'autorité l'avoit fait partir fort bruſquement. Ma réponſe fut ſi nette & ſi modérée, qu'elle guérit ſes ſoupçons. Il ne lui reſta qu'un extrême étonnement de ma libéralité; & l'eſprit d'intérêt ſuccédant aux apparences de zèle, il ſe figura qu'il en pourroit rejaillir quelques effets juſqu'à lui. Ses éloges m'apprirent d'abord que j'étois parfaitement rétabli dans ſon eſtime. Enſuite la connoiſſance qu'il avoit de ſa paroiſſe, lui fit trouver tout

d'un coup ce qui convenoit à mes vues pour Angélique. C'étoit l'héritage d'un particulier mort ſans enfans, qui devoit être vendu par des parens éloignés; & ſes éclairciſſemens me ſatisfirent. Lorſqu'il me vit ſérieuſement diſpoſé à lui remettre la ſomme avant mon départ, il me parla de ſon bénéfice: qui n'étoit qu'une cure à portion congrue, dans laquelle un honnête homme avoit une peine extrême à vivre, mais qui pouvoit être accrue par l'acquiſition de quelques terres voiſines. Je l'écoutois ſans m'imaginer que ce diſcours eût raport à moi: mais s'appercevant que j'y entrois peu, il ſe flattoit, me dit-il ouvertement, que je n'aurois pas moins de charité pour l'égliſe, que pour une petite fille que je ne connoiſſois que depuis deux heures. J'ouvris auſſitôt les yeux. M. le prieur, répétai-je en moi-même, vous aurez part à mes obſervations: & ne cherchant pas bien loin ma réponſe, je lui dis d'un air badin, qu'il jugeoit trop bien de moi, s'il me croyoit capable d'aſpirer ſitôt à la qualité de fondateur eccléſiaſtique; que les cures à portion congrue étant ſi nombreuſes, & le motif qu'il me donnoit pour groſſir le revenu de la ſienne, étant le même pour toutes les autres, c'étoit offrir un champ trop vaſte à ma charité: que j'étois capable d'une action généreuſe, mais que ma vertu n'alloit

n'alloit pas encore à cette perfection ; & qu'avec tout le déſintéreſſement, dont mon cœur ſe rendoit témoignage dans l'affaire d'Angélique, peut-être ſerois-je moins généreux ſi j'étois moins jeune & cette petite fille moins jolie.

L'arrivée des deux amans me ſauva d'une réplique. Je fus très-content de la figure de Lucas. Angélique avoit trouvé le tems de lui faire prendre ſon habit neuf & du linge blanc ; & l'office du peigne paroiſſoit à ſes cheveux, qui étoit naturellement bouclés. Un peu de fine fleur de farine, dont je lui fis confeſſer qu'elle l'avoit poudré de ſes propres mains, n'auroit rien laiſſé manquer à cette parure, ſi la poudre, trop épaiſſe en pluſieurs endroits, n'eût été trop clair-ſemée dans d'autres : mais de grandes taches brunes, qui laiſſoient voir la couleur & la force des cheveux, ne faiſoient rien perdre au galant Lucas. Il étoit bien fait, d'une phyſionomie ouverte, & ſur-tout d'une vigueur qui promettoit que ſon petit champ ne manqueroit pas de culture. Angélique, retenue par la préſence du prieur, me le préſenta ſans ouvrir la bouche, mais d'un air qui ſembloit me demander ſi je n'étois pas content de ſon choix ? & ſes yeux, timidement attachés ſur les miens, demandèrent auſſi l'exécution de mes promeſſes.

Je ne balançai point à les confirmer. Cependant, pour ne rien faire avec imprudence, j'exigeai que le bailli du village fût présent; & cette précaution ne regardant que le prieur, à qui j'étois toujours résolu de laisser le soin de l'acquisition; vous trouverez bon, sans doute, lui dis-je civilement, que mes vues soient ratifiées par l'autorité publique. Il y consentit, & le magistrat fut appelé. Dans l'intervalle, je tirai ma bourse qui n'étoit pas mal garnie, puisqu'avec les cinq cens louis de mon père, elle en contenoit trois cens, que j'avois reçus à M..., de la veuve de mon receveur; & le jour commençant à baisser, je comptai la somme pour finir avant la nuit. Si le son de l'or fut charmant pour la pauvre famille, il ne fit pas moins d'impression sur le prieur. Du même air, dont il avoit d'abord éloigné le père & la mère, il leur fit signe de se retirer encore, & les deux amans eurent ordre aussi de les suivre. Lorsqu'il fut seul avec moi, ses yeux s'adoucirent: monsieur, me dit-il, votre goût doit être vif pour la beauté, s'il vous porte à de si généreuses actions. Angélique vous paroît jolie. Ma nièce l'est beaucoup plus. Elle est élevée chez moi. Vous pourriez la voir avant que de terminer ici.

J'aurois éclaté de rire, ſi j'avois été moins délicat ſur les bienſéances : mais aſſez frappé du moins pour ne pas ménager trop mes termes, les premiers qui me revinrent furent ceux que j'avois déjà répétés en moi-même. Oh! monſieur le prieur, dis-je cette fois tout haut, je vous aſſure que vous aurez part à mes obſervations. Je regrettai auſſitôt de m'être échapé. Mais c'étoit connoître mal la force & l'aveuglement de l'intérêt. Ce que je croyois capable de l'offenſer, l'avoit pénétré de joie; & par une erreur beaucoup plus plaiſante que l'offre dont je n'avois pas voulu rire, il prenoit la menace de mes obſervations, c'eſt-à-dire, de ma plus vive cenſure, pour une promeſſe de voir ſa nièce, & de groſſir ſa portion congrue. Je n'en pus douter, après ſes humbles remercîmens. La réſolution que je pris, fut de le laiſſer dans cette idée, ſans rien ajouter de propre à l'y confirmer. Un refus plus clair m'expoſoit à des obſtacles, dans l'entrepriſe que je voulois terminer; & confirmer ſon erreur par des promeſſes formelles, c'eût été bleſſer la bonne foi. Je lui dis fort gravement, que la beauté vertueuſe avoit effectivement ſur mon cœur des droits que je ne pouvois déſavouer; & que chacun ayant ſes idées de vertu, comme ſes goûts de beauté, la jeune Angélique me plaiſoit à ces deux titres : que ſa

nièce, telle qu'il me la repréſentoit, pourroit me toucher encore plus, & me faire aller beaucoup plus loin; mais que je ſavois mettre de la différence entre une petite payſanne & la nièce d'un homme tel que lui; que ma libéralité pour Angélique étoit une aumône trop bien placée ſeulement pour la regretter; & qu'avec ſa nièce, mes ſentimens pouvoient devenir plus ſérieux: que divers motifs m'obligeant de hâter ma courſe, je n'attendois que ma chaiſe pour partir; mais qu'on me reverroit ſur cette route, qui étoit celle de ma province; & qu'en attendant, je lui laiſſerois mon adreſſe à Paris. La politeſſe & la vérité me ſemblèrent aſſez ménagées dans ce diſcours ambigu. L'idé de lui laiſſer mon adreſſe, n'étoit pas une ſimple évaſion. J'en avois déjà conçu le deſſein, pour être informé de la concluſion des affaires d'Angélique. Le délai ou le refus de voir ſa nièce, étoit le ſeul point dont j'appréhendois qu'il ne s'offensât; mais je n'aurois pas eu cette crainte, ſi j'avois ſu, comme je l'appris bientôt, qu'il étoit pris par ſon foible, & que ma réponſe avoit ſurpaſſé ſes eſpérances. Il demeura ſi content de moi, que je le vis auſſi joyeux qu'Angélique.

Le bailli étant venu, mon préſent & l'éxécution de mes vues furent garantis dans la meilleure forme. Pendant qu'il en dreſſoit l'acte, le

prieur nous quitta un moment après m'en avoir demandé la permiſſion. Je pris cette occaſion pour m'informer ſi ſa nièce étoit auſſi belle qu'il me l'avoit aſſuré? Elle eſt belle, me répondit le bailli, à qui j'avois fait cette queſtion. L'eſt-elle plus qu'Angélique? Oui, répondit-il encore; mais elle me plairoit beaucoup moins. Cette diſtinction me parut profonde pour un bailli de village, & je fus charmé de voir mon goût ſoutenu par une approbation ſi naïve. Enſuite, me donnant à ſon tour le ſujet d'une fort bonne obſervation ſur cette malignité naturelle, qui porte les hommes, ſans intérêt, ſans motif, & pour le ſeul plaiſir de ſe déprimer mutuellement, à dire, comme d'abondance de cœur, tout le mal qu'ils ſavent les uns des autres; il n'attendit pas mes demandes pour me faire l'hiſtoire du prieur.

L'oncle, continua-t-il, eſt un caractère fort étrange. On ne lui fait pas un crime d'adorer ſa niéce, parce qu'on le connoît homme de bien, & qu'il eſt irréprochable pour les mœurs; mais il s'eſt mis dans la tête de faire une groſſe dame de cette fille, qui n'eſt qu'une bourgeoiſe du pays; & dans cette idée, il a refuſé pour elle cent bons partis de ſa ſorte. Son eſpérance eſt de lui faire épouſer un gentilhomme. On parle même d'un de nos voiſins, pauvre, mais

d'ancienne race, qui s'eſt déjà préſenté. Mais l'oncle a fort bien conçu que la ſeule beauté ne ſuffiſoit pas. Un bénéfice des plus médiocres ſerviroit encore moins. Son frère mort depuis dix ans, après avoir gagné quelque choſe dans le commerce, l'a chargé, en mourant, du ſoin & de l'établiſſement de ſa fille. Quarante ou cinquante mille francs qu'il a laiſſés, ſont le fondement ſur lequel monſieur notre prieur a bâti. Cet argent s'eſt multiplié entre ſes mains. Il eſt devenu marchand de bois, de toile, de beſtiaux & de tout ce qui rapporte un profit certain dans la province. On eſt perſuadé que depuis dix ans il a doublé quatre fois ſes fonds. Mais, depuis le même tems, ſes fonctions eccléſiaſtiques ſont tout-à-fait oubliées. Il eſt ſans ceſſe en affaires. Sa maiſon eſt un bureau de recette & de comptes. Il nous prêche d'exemple, dit-il, parce qu'en effet ſa conduite eſt réglée : mais, du matin au ſoir, il n'eſt occupé que de ſa nièce & de ſon argent.

Tout ce que j'avois vu juſqu'alors, étoit fort bien expliqué par cette peinture, à l'exception de ce qui m'avoit déjà cauſé de l'embarras; c'étoit d'accorder, dans le même cœur, des goûts auſſi directement oppoſés, que ceux de certains devoirs gênans, & des vices dont ils portent la condamnation. On me vantoit la conduite du

prieur, c'eſt-à-dire, ſon attachement aux plus rigoureux principes du chriſtianiſme, qui ſont les devoirs moraux. Moi-même, j'avois été l'objet de ſon zèle, ſur un point que je n'aurois pas entrepris de juſtifier ſi j'avois été coupable : & d'une autre part on ne me faiſoit voir dans toutes ſes autres actions, qu'un aveugle excès de vanité, d'intérêt & d'oubli du plus eſſentiel de ſes devoirs, qui étoit l'inſtruction de ſa paroiſſe. Mais ce n'étoit pas le tems de m'abandonner à des recherches, dont je n'avois pas encore découvert le fil. M. le prieur, qui rentra dans ce moment, vint les interrompre; & je n'eus aucun ſoupçon de l'uſage auquel il avoit employé quelques momens d'abſence.

Mon argent lui fut compté par les mains du bailli, après lui avoir préſenté l'acte, qu'il ne fit pas difficulté de ſigner, & qui fut remis entre les miennes. Angélique, Lucas, & non-ſeulement leurs pères & mères, mais tous les parens des deux familles, qu'on avoit avertis dans l'intervalle, eurent la liberté de paroître. Ils vouloient ſe jeter à mes pieds; je les arrêtai, & je crus le bienfait plus que payé, par les exclamations de joie & les bénédictions, qui m'exprimèrent leur reconnoiſſance. La petite fille devenue comme familière avec moi, par le mouvement de ſon propre cœur, & par la con-

fiance qu'elle pouvoit prendre au mien, ſaiſit une de mes mains, qu'elle ſerra d'abord dans les ſiennes. Lucas, enhardi par ſon exemple, ou peut-être par quelque ſigne, ſe hâta de ſaiſir l'autre. Alors ils me les baisèrent mille fois, comme de concert; & leurs lèvres s'y attachant malgré moi, lorſque je voulus les retirer, je me les ſentis mouillées de leurs larmes. J'en fus pénétré. Un petit langage de tendreſſe, dont leur poſture ne me laiſſoit entendre que les ſons vifs & touchans, acheva de m'émouvoir plus que je n'oſe l'avouer. J'eus beſoin de quelque effort, pour leur arracher mes mains; non que cet aimable emportement commençât à me déplaire; mais je me ſentois le cœur dans une agitation ſi vive, que je n'aurois pu ſoutenir plus long-tems ma ſituation.

J'embraſſai les deux amans tout-à-la-fois, en remerciant le ciel de m'avoir fait ſervir d'inſtrument à leur bonheur; & je répandis quelqu'autres libéralités dans l'indigente famille. Deux cens louis d'or, qu'il m'en coûta pour les arrangemens du prieur, & qui, ſuivant ſon calcul, devoient produire cent écus de rente à l'heureux couple, ſans y comprendre le profit des beſtiaux, ont donné à cette paroiſſe, une race d'honnêtes-gens, dont l'aîné ſert actuellement l'état avec diſtinction dans la ferme générale, & deux cadets

dans les armes. Un quatrième fils de Lucas & d'Angélique eſt receveur d'une grande partie de mes terres. A la vérité, mon eſtime & mon inclination pour leur mère ne s'étant pas refroidies, je n'ai pas ceſſé de prendre intérêt aux progrès de ſes affaires ; & bientôt on la verra rentrer dans le cours de mon hiſtoire avec la même innocence & les mêmes grâces : mais c'eſt moins à mon ſecours, qu'à la conſtance de ſes ſentimens, annoblis & purifiés par une meilleure fortune, que ſes enfans ont dû leur éducation, & qu'elle doit elle-même une heureuſe vie dont elle jouit encore.

Il ne me reſtoit qu'à preſſer le travail de ma chaiſe, & j'étois ſurpris de la lenteur des ouvriers. Je le fus bien plus, lorſqu'ayant fait appeler mes gens, pour m'en plaindre, ils me déclarèrent qu'on avoit beſoin de quelques ferremens, qu'on attendoit de la ville, & que je ne pouvois partir que le jour ſuivant. En vain leur fis-je un reproche de ne m'en avoir pas informé plutôt. Leur excuſe étoit prête, dans les ſoins dont ils me voyoient occupé. Le prieur, qui ne s'éloignoit pas de moi, m'offrit auſſi-tôt un lit, en me faiſant remarquer que mes hôtes n'en avoient pas à m'offrir, & que dans tout le village il ne s'en trouvoit que chez lui. Je me vis forcé de l'accepter. Son compliment me parut ſi naturel,

que je n'y cherchai pas d'explication. Dans la néceſſité où je me croyois de remettre mon départ au lendemain, la liaiſon que je venois de former avec lui, ne m'auroit pas permis de prendre un autre logement que ſa maiſon, quand j'en aurois eu la liberté. Le bailli me dit malicieuſement à l'oreille; vous verrez la belle nièce. Il fut invité lui-même à me tenir compagnie; & d'avance, on me fit les excuſes d'un ſouper ſi peu prévu.

Je péſerois moins ſur toutes ces circonſtances, ſi ce malheureux ſouper n'étoit devenu, pour moi, la ſource d'une infinité de chagrins, & dans mes vues, à la vérité, celle d'un grand nombre de lumières, mais au prix de mon repos, pendant les plus belles années de ma vie. J'étois joué, ſans m'en défier. Le prieur ne pouvant réſiſter à la paſſion de me faire voir ſa nièce, n'étoit ſorti, un quart-d'heure auparavant, que pour aſſurer le ſuccès de ce deſſein. Il avoit commencé par tirer, de mes deux domeſtiques, des informations ſur ma naiſſance & mon bien, qui n'avoient fait qu'augmenter ſon empreſſement. Enſuite, il leur avoit demandé s'ils me connoiſſoient des affaires preſſantes. Non-ſeulement ils ne m'en connoiſſoient pas; mais, n'aimant pas à courir la nuit, ils avoient fort applaudi au projet qu'il leur avoit confié, de me

retenir juſqu'au lendemain. Les ouvriers n'avoient pas eu plus de peine à ſeconder leur curé. Il leur avoit fourni des prétextes; & faiſant avertir ſa nièce, de l'importance de plaire, dans la viſite qu'il lui préparoit, il étoit rentré tranquillement, ſans craindre que le complot pût manquer: ſes attentions avoient été, juſqu'à faire ceſſer les petits préparatifs, qu'il s'étoit apperçu que mon hôteſſe faiſoit pour moi. Je ne fus inſtruit de ce détail, que dans le cours de ma route, par mon valet-de-chambre, qui craignit que je ne l'euſſe appris du prieur même, & qu'une infidélité, dont je pouvois m'offenſer, ne diminuât ma confiance pour ſes ſervices.

Mon nouvel hôte me fit prendre le chemin du presbytère; mais ce fut en profitant d'un reſte de jour, pour me faire voir, de mes propres yeux, la maiſon qui devoit faire l'établiſſement d'Angélique. Cette promenade ayant été prolongée juſqu'à la nuit, le malicieux bailli trouva le moment de me faire remarquer qu'elle ne ſe faiſoit pas ſans deſſein, & qu'on vouloit donner à la chère nièce, le tems de ſe mettre ſous les armes.

En effet, loin de la ſurprendre en négligé, comme ſon oncle avoit eu la coquetterie de me l'annoncer, je la trouvai dans une parure, qui ne pouvoit être ſon état ordinaire, ni l'ouvrage

d'un moment. Le bailli, qui me ſuivoit en entrant, me tira doucement par l'habit. Mademoiſelle de Créon, c'étoit le nom que ſon oncle lui faiſoit porter, ne devoit pas avoir perdu le tems à ſa toilette, depuis le premier meſſage. Plus d'ordre & de choix, néanmoins, plus de propreté que de richeſſe; ce qui me fit bien juger de ſon goût. Sa beauté, quoique régulière, ne me fit pas reculer d'étonnement. Elle avoit les yeux très-beaux; & qui n'aimeroit pas de beaux yeux? mais le regard dur. De tous les défauts d'une femme, c'eſt celui ſur lequel je paſſe le moins. On n'eſt pas content, à la vue d'un beau viſage, d'eſſuyer un coup-d'œil qui glace le cœur. L'idée de grandeur & de majeſté trompe quantité de belles femmes, lorſqu'elles peuvent ſe perſuader que cette apparence en impoſe aux hommes, & qu'elles aient d'autre voie, pour être aimables, que la douceur & la complaiſance naturelles à leur ſexe.

Quelques momens d'entretien m'apprirent, que mademoiſelle de Créon joignoit de l'eſprit à la beauté; & ſa taille, ſans être divine, convenant fort bien à l'air de ſa tête, tout le mal qu'elle m'a fait depuis, ne peut m'empêcher de reconnoître qu'elle avoit des qualités extraordinaires. Il n'y eut que la dureté de ſes yeux, avec laquelle je ne pus me réconcilier; quelqu'effort

qu'elle parut faire enſuite, pour les adoucir. Le jugement du bailli me parut un oracle de la nature : elle étoit plus belle, mieux élevée, plus ſpirituelle qu'Angélique ; mais elle plaiſoit infiniment moins.

Pendant le ſouper, qui ſe reſſentit du meſſage de l'oncle, comme l'exercice de la toilette, on ne s'entretint que de ma généroſité, pour une pauvre fille qui périſſoit de misère. La belle nièce en parla long-tems de ce ton, avec toute la ſupériorité de la fortune. Elle la trouvoit jolie. Elle avoit été ſouvent touchée de ſon ſort. Elle avoit fait pluſieurs fois l'épreuve de ſon adreſſe, dans quelques petits ouvrages dont elle l'avoit chargée, & qui lui avoient fait admirer les talens d'une petite fille, ſans naiſſance & ſans éducation. Auſſi l'avoit-elle payée noblement. Quel coup de la providence me l'avoit fait rencontrer, pour changer ſa deſtinée dans l'eſpace de quelques heures ! Car je n'ai rien ignoré ; ajouta-t-elle. J'ai ſuivi tous les évènemens, depuis que mon oncle m'a quittée. Tout m'eſt revenu ; & je me ſuis demandé ſi c'étoit un roi, un dieu, qui venoit exercer ſa bonté dans cette miſérable paroiſſe ?

Un compliment ſi noble & ſi fin, ne me laiſſa aucun doute des ſoins que l'oncle prenoit pour l'éducation de ſa nièce. J'ai ſu, dans la ſuite,

qu'avec beaucoup de lecture, elle avoit quelquefois les inſtructions de l'abbé..., à qui le public eſt redevable de pluſieurs bons livres, & qui jouiſſoit dans le voiſinage d'un petit bénéfice, où il venoit paſſer quelques mois de la belle ſaiſon. Le bailli, qu'on avoit placé près de moi, me preſſa le pied du ſien; & je compris ce langage: mais l'étonnement de trouver ce tour d'eſprit, à mademoiſelle de Créon, me fit oublier un moment ſes yeux durs, & ſecouer mon imagination pour me faire honneur de ma réponſe. Ces efforts ne ſont pas toujours heureux. Il m'échappa, dans mon compliment, qui fut trop long d'ailleurs pour être bon, de dire que cette paroiſſe, qui paroiſſoit miſérable à ſes habitans, étoit un pays d'enchantement pour moi: que tout y raviſſoit mes adorations; & que ſi j'avois exercé des vertus communes, en adouciſſant le ſort d'une très-aimable fille, je ſouhaitois le pouvoir des rois & des dieux, pour offrir une couronne à mademoiſelle de Créon, avec tout le bonheur qu'elle méritoit. Le bailli me regarda, ſans oſer pouſſer l'avis plus loin. Mais il eſt certain que dans mes idées, comme dans mes ſentimens, ce langage n'étoit qu'une politeſſe exagérée, à laquelle je ne joignis même nulle expreſſion des yeux, qui dût paſſer pour une déclaration de tendreſſe, ou me faire attribuer

le deſſein de plaire. C'eſt néanmoins ſur ce fondement, & ſur quelques autres termes, auxquels je n'attachai pas d'autre ſens, qu'on m'a ſuſcité des aventures & cauſé des tourmens ſans exemple. Avec moins d'indifférence, peut-être me ſerois-je apperçu qu'on prenoit avantage de ma réponſe, & que non-ſeulement les attentions de la nièce, mais les careſſes de l'oncle en étoient plus vives. Mais dans la ſimplicité naturelle de mon caractère, je les pris pour une ſuite de leurs civilités, & rien ne me fit ouvrir les yeux.

On leur annonça M. de..., qui demandoit la permiſſion d'entrer. Quelle heure, pour une viſite, répondit bruſquement le prieur. Cependant, après un moment d'incertitude, il le fit introduire. C'étoit un homme de mauvaiſe mine, auſſi peu réglé dans ſes propos que dans ſa figure, qui commença par me demander ſi je n'étois pas le riche paſſant, qui venoit marier les pauvres filles de la paroiſſe? Il ajouta que l'amitié d'un homme tel que moi étoit bonne à quelque choſe, & qu'étant fort pauvre, il ſeroit heureux pour lui de l'obtenir. Quelques ſignes du bailli me firent connoître le gentilhomme, amant de mademoiſelle de Créon, dont il m'avoit parlé. Son diſcours n'ayant rien d'offenſant, quoiqu'indiſcret & groſſier, ma répouſe fut civile; mais elle fut courte & ſérieuſe. Il s'aſſit; & ſes plaiſanteries

recommencèrent ſur le bonheur d'être riche. Le prieur ſouffroit, & ſa nièce auſſi; tandis que cet importun, livré à ſa folle imagination, continuoit de parler, ſans faire d'attention à perſonne. Pour moi, comme il n'y mêloit rien de choquant, ſon extravagance m'amuſoit : & me conduiſant à des réflexions plus ſérieuſes, elle me fit plaindre le malheur d'un gentilhomme, qui naît aſſez pauvre pour ne recevoir aucune éducation. Il ſe trouve confiné dans une campagne, où les droits de ſa naiſſance ſe bornent à dominer ſur des payſans, & l'autorité qu'il s'attribue ſur eux ne ſert qu'à multiplier ſes ridicules, par la facilité qu'il trouve à les exercer ſans être contredit. C'étoit le caractère du noble amant de mademoiſelle de Créon, qui n'étoit jamais ſorti de ſa chaumière, & que l'habitude, comme l'indigence y condamnoit pour toute ſa vie.

Enfin, le prieur craignant que je ne fuſſe fatigué de cette ſcène, ſe tourna vers moi; M. le marquis, me dit-il aſſez finement, me pardonnez-vous un ſi mauvais ſouper? C'étoit une raillerie, qui tomboit uniquement ſur le gentilhomme : mais au lieu de la ſentir, il ne fut frappé que de mon titre; & baiſſant la tête vers le prieur, il lui demanda qui j'étois donc? Alors M. le prieur ſe ſervant pour la première fois des lumières qu'il avoit tirées de mes gens, lui dit, avec

avec une ſorte de reſpect, que j'étois le marquis de..., fils de M. le comte de..., lieutenant-général des armées du roi, & riche de cinquante mille livres de rente. J'entendis une partie de cette réponſe, & je fus ſurpris d'être plus connu que je ne me l'étois figuré. Mais toute mon attention ſe tourna ſur le babillard, qui parut comme effrayé de ce qu'il avoit appris. Il rougit, il devint modeſte; ou plutôt ſon embarras fut auſſi grand, que s'il eût été ſous les yeux du roi & de toute la cour. Je plaignis, j'admirai, tout-à-la fois, ce nouvel effet d'une mauvaiſe éducation & de l'indigence, dans un homme qui me valoit ſans contredit par le nom. En vain m'efforçai-je de le ranimer par mes politeſſes. Il ne parla plus; & chaque fois que je m'adreſſois à lui, il ne répondoit que par un air de contrainte, accompagné d'une révérence fort gauche. Enfin, ce rôle devint ſi gênant pour lui, qu'il ſe retira bientôt ſans autre adieu, que deux ou trois révérences, & ſi malheureuſes, qu'en ſe tournant pour ſortir il renverſa quelques chaiſes.

Mademoiſelle de Créon, qui probablement n'avoit pas un goût fort vif pour un amant de ſi mauvaiſe grâce, rit beaucoup, & de ſon embarras, & de l'accident qui nous avoit fait craindre de le voir tomber lui-même. L'oncle,

en convenant qu'il étoit un peu groſſier, vanta ſa naiſſance & l'ancienneté de ſa nobleſſe. Je parlai, avec reſpect, d'un nom qui m'étoit connu; & j'eus peine à concevoir qu'un homme qui le portoit, manquât de fierté juſqu'à ne pas trouver dans ce ſentiment de quoi ſe roidir contre la timidité d'une mauvaiſe éducation. Mes difficultés, ſur cet empire des ſens, qui me ſembloit ſi contraire aux vrais droits de l'eſprit & du cœur, furent éclaircies le lendemain. Mais je m'apperçus, après le départ de M. de..., que ſon embarras, & l'eſpèce d'humiliation, par laquelle il s'étoit avili devant moi, produiſoient, dans l'oncle & la nièce, un ſurcroît d'eſtime en ma faveur; comme ſi le tort, qu'il s'étoit fait, avoit ajouté quelque choſe à mon mérite ou à ma dignité. Cette bizarrerie de l'opinion me fit ſouvenir d'un trait que j'avois entendu raconter plus d'une fois à mon père. Le duc de..., étant amoureux d'une jolie femme, voyoit, avec jalouſie, qu'un gentilhomme de ſa connoiſſance étoit mieux traité que lui par ſa belle. Après mille efforts, pour ſupplanter cet heureux rival, il prit cette voie, qui lui réuſſit. Un jour, qu'ils étoient enſemble chez leur maîtreſſe commune, il feignit d'être preſſé de la ſoif; & ſe tournant vers le gentilhomme, je t'en prie, mon cher, lui dit-il familièrement, fais-moi donner un verre

d'eau. Le gentilhomme ſe lève, ſans réflexion, ſonne, & donne ordre qu'on ſerve de l'eau à M. le duc. La dame, frappée de la différence qu'elle crut trouver entre celui qui s'étoit levé & celui qui s'étoit fait obéir, conclut que l'un étoit ſupérieur à l'autre, & méritoit mieux ſon cœur. Peut-être manque-t-il quelque choſe à l'application de l'exemple, parce que je n'avois aucune part au malheur du gentilhomme normand; mais du côté de la belle nièce, c'étoit aſſurément le même caprice.

Il eſt vrai qu'indépendamment des vues de l'oncle, j'étois déjà mieux dans le cœur de mademoiſelle de Créon, que je ne le déſirois, & que je n'aurois oſé me le figurer. En ſortant de table, le bailli, fort attentif à tous les mouvemens de nos hôtes, me fit en ſecret ſes félicitations, avec une ruſticité fine, qui eſt le caractère commun des payſans de cette province, & dont le ton me réjouiſſoit.

Quand j'en aurois jugé comme lui, l'orgueil de mon âge n'auroit pas échauffé mes déſirs. J'étois défendu, non-ſeulement par la comparaiſon d'Angélique, mais par le ſouvenir des ouvertures de l'oncle, qui ne me laiſſoient voir, dans toutes les attentions qu'on avoit pour moi, qu'un manège d'intérêt; & mon penchant décidé pour des obſervations d'un autre genre, me

faiſoit ramener cette ſcène comme toutes les autres, à mes idées favorites. Cette fille, m'étois-je dit vingt fois en ſoupant, cet honnête prêtre, ne ſeroient-ils pas plus heureux l'un & l'autre, s'ils ſe renfermoient dans leur état naturel? Quel démon, ou quel caprice de cœur, les éloigne du chemin? La nièce auroit pu faire le bonheur d'un honnête-homme de ſa condition, qui feroit auſſi le ſien: ſon choix n'auroit pas eu d'autre objet; elle ne s'y ſeroit pas trompée. L'oncle rempliroit les devoirs de ſa profeſſion, pour leſquels il n'eſt pas ſans talens & même ſans goût; & devant dieu & les hommes, ſa vie ſeroit ſans reproche. Au lieu que par des vues forcées, qui les jettent tous deux hors de leur ſphère, ils ne parviendront peut-être qu'à ſe rendre malheureux & ridicules: car le bailli, j'en ſuis ſûr, n'eſt pas le ſeul qui rie de leur vanité; le bailli eſt l'écho du public: & je ſuis trompé, ſi le ſeul nom du gentilhomme normand rend jamais la nièce fort heureuſe; comme je le ſuis, ſi le ſeul plaiſir de faire une dame dans ſa nièce, dédommage l'oncle, à qui je ſuppoſe quelque idée de ſes devoirs, du continuel remords de les négliger. Tous deux, en un mot, je ne les trouvois pas moins à plaindre d'ambitionner une élévation mal conçue, à laquelle ils attachoient un faux prix, que leur

gentilhomme, d'être tombé dans un aviliſſement dont il ne paroiſſoit pas ſentir la honte.

Le lendemain, apprenant enfin que ma chaiſe étoit prête, je ne penſois qu'à partir; lorſque je fus arrêté par une viſite à laquelle je m'attendois peu. C'étoit cet infortuné rejeton d'une bonne tige, à qui l'on me dit, en forme d'excuſe, après ſon départ, qu'on n'avoit pu refuſer l'entrée de la maiſon. Il étoit chargé d'une multitude de vieux parchemins, qui ne l'aidèrent pas à ſe préſenter de meilleure grâce : cependant il fut moins lourd qu'il ne me l'avoit paru le ſoir précédent; & du moins dans ſes premières explications qu'il avoit eu le tems d'étudier, il ne lui échappa rien d'indécent. Ayant appris qui j'étois, me dit-il, & me croyant aſſez de bonté pour le ſervir à Paris, il m'apportoit ce qui lui reſtoit de titres, où je pouvois voir qu'il deſcendoit en droite ligne, de..., grand-maître des arbalêtriers, ſous le règne de...

La crainte qu'il ne me propoſât de les lire, me le fit interrompre auſſitôt, pour l'aſſurer que je connoiſſois l'ancienneté de ſa race. L'hiſtoire en eſt belle, reprit-il, & ſi vous vouliez l'entendre... Comme il étoit queſtion de quatre cens ans bien clairs, depuis le grand-maître des arbalêtriers, ſans compter, peut-être, autant d'années fabuleuſes au-deſſus, je l'interrompis

encore : je conçois, lui dis-je, qu'une ſi longue ſuite de ſiècles doit avoir produit quantité d'évènemens glorieux pour vous. Mais vous me voyez prêt à partir. En quoi, ſeulement, me jugez-vous capable de vous obliger ? Il me dit alors, qu'il étoit à la veille de ſe marier, & que ſi je ne le ſavois pas déjà, c'étoit avec la nièce du prieur ; que ſes enfans, après tout, n'en ſeroient pas moins gentilshommes, pour venir d'une mère ſans naiſſance : qu'elle leur donneroit du bien, & qu'il y mettroit de la nobleſſe : que le malheur de ſon père & de ſes ayeux, depuis trois ou quatre générations, avoit été de ne pas connoître, ou de n'avoir pas ſu faire cette utile diſtinction ; & qu'en s'obſtinant à ne vouloir épouſer que des filles auſſi nobles qu'eux, mais auſſi pauvres, ils avoient réduit leurs deſcendans à l'aumône : que pour lui, qui n'avoit pas quinze piſtoles de rente, il étoit réſolu de ſaiſir l'occaſion ; qu'avec deux cens mille francs & plus, qu'il auroit de la Créon, il ne ſeroit pas embarraſſé du reſte ; que, grâces au ciel, les titres ne lui manquoient pas, comme je le pouvois voir ; que pour augmenter le bien de ſa femme, il vouloit d'abord entrer dans la finance, où tout le monde aſſuroit que l'or & l'argent naiſſent au bout des doigts ; que c'étoit dans cette vue

qu'il avoit recours à moi ; qu'enſuite il n'auroit beſoin de perſonne pour s'avancer à la cour, & qu'il ſauroit y faire claquer ſon fouet comme un autre.

A l'exception des termes, beaucoup plus groſſiers que je ne les répète, & de quelques idées mal aſſorties ou mal conçues, que je pardonnois à ſon éducation, je ne trouvois rien d'abſolument déraiſonnable dans cette ouverture. Sa fluidité de langue ne devoit pas m'étonner, après l'avoir entendu la veille. J'aurois été plus ſurpris de lui voir l'air ſi libre, ſi ſon haleine ne m'eût fait obſerver qu'il avoit bu largement, pour s'exciter à la hardieſſe. Cependant, je n'en jugeai pas moins qu'il avoit le ſentiment de ſon humiliation dans le cœur, puiſque le vin ſembloit l'en faire ſortir ; & je crus que le meilleur office à lui rendre, étoit d'animer ce reſte de nobleſſe héréditaire.

Je ne lui déguiſai pas, combien j'étois étonné qu'avec un nom tel que le ſien, il eût pu croupir dans un village, tandis que la profeſſion militaire offre une reſſource toujours préſente à la pauvreté, des encouragemens à l'honneur, & des récompenſes au mérite. J'approuvai ſon mariage, qui pouvoit le délivrer tout d'un coup d'un mal auſſi terrible que la pauvreté, mais je rejetai ſes projets de finance, & je lui

repréſentai que l'héritier d'un grand nom, n'étoit pas fait pour chercher la fortune par cette voie. Je lui parlai de vertu & d'actions nobles. Je lui mis de grands exemples devant les yeux; & ſans la moindre réflexion, qui pût l'offenſer, ſur l'obſtacle de ſa groſſièreté & de ſa mauvaiſe mine, qui m'avoient fait rire de ſes eſpérances à la cour, je finis par un conſeil, qui me parut auſſi convenable à ſon incapacité naturelle, qu'au ſentiment d'humiliation que je venois de lui ſuppoſer. A votre âge, lui dis-je, qui ſemble approcher de quarante ans, je ne penſerois à réparer ma fortune par le mariage, que pour mettre au monde des enfans dignes de leur origine, & pour employer mon bien à les élever dans la même vue. Je me promettrois qu'avec l'avantage de la naiſſance & de l'éducation, ils feroient revivre en eux leurs ancêtres, & qu'ils parviendroient, par le chemin de l'honneur, non-ſeulement aux grandes diſtinctions de la cour, mais à l'opulence, qui leur manqueroit encore. Moi, dans l'intervalle, je jouirois d'une vie douce; avec le regret, à la vérité, de n'avoir pu faire pour moi-même ce que je ferois pour mes enfans, mais avec la charmante ſatisfaction de les voir répondre à mes déſirs, & l'honneur réel de rétablir ma maiſon dans tout ſon luſtre; & voilà, monſieur, ajoutai-je en ſouriant, comment je ferois claquer mon fouet.

Il m'avoit écouté d'un air ſi joyeux, que je me flattois de lui avoir fait goûter mes principes, c'eſt-à-dire, les ſimples inſpirations du devoir. Mais c'étoit le vin qui ſoutenoit encore cette gaieté dans ſes yeux. Sa réponſe fut celle d'un vrai payſan. Elle m'eſt reſtée dans la mémoire, & je n'y change que ce qui ne ſeroit pas tolérable dans l'expreſſion. Chacun, me dit-il, vivoit pour ſoi-même, & le premier point étoit de vivre à ſon aiſe; c'étoit l'unique raiſon, pour me parler naturellement, qui lui faiſoit épouſer une fille de rien. Enſuite il falloit multiplier ſon bien, parce que deux & deux ſont quatre, & que plus on devient riche, moins on craint de retomber dans la pauvreté: il ſavoit compter, c'étoit toute ſa ſcience. En troiſième lieu, il vouloit ſe pouſſer à la cour, car la cour ſembloit flatter cet ours informe; parce qu'avec plus de trente-deux quartiers, il étoit sûr d'y jouer ſon rôle. Mais il ſe garderoit bien d'imiter ſon triſaïeul, qui s'étoit ruiné follement dans les anciennes guerres d'Italie, & qui n'y avoit gagné que de la misère, pour lui-même & pour ſa poſtérité: s'il mangeoit ſon bien, il le mangeroit de ſes propres dents. A l'égard de ſes enfans, il ne voyoit pas ce qui l'obligeoit de faire pour eux, plus que ſon père n'avoit fait pour lui: cependant il feroit plus en effet, puiſqu'il y auroit bien du malheur s'il ne

leur laiſſoit pas du pain, ce que ſon père n'avoit pas fait. Ceux à qui ſa ſucceſſion ne ſuffiroit pas, n'auroient qu'à chercher comme lui, quelque riche nièce de curé ou de chanoine, ou d'évêque pour les plus fiers; graine aſſez commune, & qu'on leur jeteroit à la tête, comme mademoiſelle de Créon ſe jetoit à la ſienne, s'ils n'avoient pas la ſottiſe de vouloir être plus délicats que leur père. En ce cas, ce ſeroit leur faute. Il s'en lavoit les mains. Quand à l'éducation, bien entendu qu'il leur feroit apprendre à lire & écrire, comme tous les enfans de qualité; ce que ſon père n'avoit pas fait pour lui. Dame, l'exemple lui avoit appris à vivre. Il avoit eu le tems d'y penſer, depuis ſi long-tems qu'il mouroit de faim. Si je n'approuvois pas toutes ſes réſolutions, il ne s'en étonnoit pas; parce que j'étois plus jeune, & que je n'avois pas eu la pauvreté pour maître. Il revenoit donc à me demander mes ſoins, pour lui procurer une charge de finance; le meilleur choix, qu'il pût faire, ajouta-t-il, & l'on pouvoit s'en fier à lui. Il y mettoit volontiers la moitié de la dot, parce qu'il ſavoit que jamais petite ſemence ne rendit groſſe moiſſon.

Si l'on ſe figure cette réponſe, chargée de termes ruſtiques, & plus bas que je n'aurois pu les affecter, on croira facilement qu'elle me fit perdre toute eſpérance d'inſpirer plus

d'élévation à M. de.... Ce n'étoit pas le bon ſens, ni même une ſorte d'eſprit qui paroiſſoient lui manquer : mais ne lui voyant pas une étincelle d'honneur, je renonçai à le ſervir autrement, que ſelon ſes vues, dans leſquelles je ne fis aucune difficulté d'entrer auſſitôt, pour obliger le prieur, que je croyois d'intelligence avec lui. Cependant, la ſingularité de ce caractère m'attachoit ſi fort, que m'abandonnant à mon goût d'obſervations, je continuai de mettre cet inſenſible à l'épreuve, par tous les motifs qui doivent agir ſur un être de figure humaine. Diſcours & peine perdus; je ne pus le faire ſortir un moment de ſes principes, ſur la néceſſité de ſe procurer du pain, ni de ſon indifférence pour le ſort de ſes enfans. Enfin, cette conteſtation devint une comédie par ſa dernière ſcène. Les efforts qu'il avoit faits, pour m'expliquer ſes deſſeins ou pour ſe défendre contre mes objections, ayant bientôt épuiſé les eſprits du vin; s'affoiblirent à meſure qu'il perdoit cette chaleur empruntée; & je le vis retomber par degrés dans ſon état naturel. L'embarras & la contrainte reprirent la place de la hardieſſe & de la gaieté; & ſa groſſière éloquence, qui venoit apparemment de la même ſource, l'abandonna tout d'un coup. J'eus pitié de ſa ſituation, & je le congédiai civilement; avec le ſoin même de tourner un peu

la tête, pour ſoulager ſa confuſion, que mes regards ſembloient augmenter.

Quel exemple ! me dis-je à moi-même, en le conduiſant juſqu'aux degrés, & me gardant bien d'interrompre ſon ſilence. C'eſt donc ainſi que tant de grandes & célèbres maiſons s'éclipſent pendant des ſiècles entiers, & tombent dans un oubli qui fait ignorer juſqu'à leur exiſtence. Je le vois ſenſiblement; la pauvreté ſeule eſt capable d'obſcurcir la gloire, par toutes les dégradations qu'elle entraîne. Un prodigue illuſtre, qui diſſipe imprudemment ſon bien, ne ſent pas que ſes aveugles profuſions ſont fatales à toute ſa race. Elles y jettent, avec les cruels embarras de la pauvreté, un abattement de cœur & d'eſprit, qui produit infailliblement la timidité, l'ignorance & l'inſenſibilité pour l'honneur, trois ſources d'aviliſſement, qui ne peuvent être arrêtées que par des miracles de la nature ou de la fortune, quand elles ont pris une fois leur malheureux cours. Entre nos loix ſomptuaires, pourquoi n'en avons-nous pas une, qui puiſſe attacher l'opprobre, dans les gens de qualité, à la diſſipation de leurs biens héréditaires ? comme il l'eſt, par un heureux préjugé, à la lâcheté dans un combat, ou dans le reſſentiment d'un outrage.

Le prieur, paroiſſant après le départ de

gentilhomme, me fit connoître auſſitôt, par ſes excuſes, qu'il n'avoit pas eu la part que je ſuppoſois à cette viſite. Il témoigna au contraire, tant de chagrin & d'impatience, que je le crus affligé de la nouvelle occaſion que j'avois eue, d'obſerver le caractère du mari qu'il deſtinoit à ſa nièce. Mais c'étoit pénétrer encore plus mal ſes intentions. Il ne regrettoit que le tems qu'il avoit perdu, & que mon départ, pour lequel j'avois donné des ordres preſſans, lui faiſoit juger difficile à retrouver. Auſſi tous les momens qui reſtoient furent-ils bien employés. Ses excuſes, ſur un contre-tems qu'il n'avoit pu prévoir, furent ſuivies d'une ouverture de cœur à laquelle je m'attendois beaucoup moins.

Il me dit d'abord, en baiſſant la vue d'un air humilié, qu'il étoit pauvre, comme il n'avoit pas fait difficulté de me l'avouer la veille; obligé même de ſe recommander à mon ſouvenir, ſi dans la dépendance de mon père, ou dans la mienne, il y avoit quelque bénéfice qui valût mieux que le ſien : mais ſa nièce, reprit-il, en me regardant avec un ſourire de complaiſance, cette chère fille, pour laquelle j'avois eu la bonté de faire des vœux ſi tendres, étoit un riche parti. Il vouloit ne me rien déguiſer; elle avoit deux cens quarante mille livres. Avec une fortune ſi

rare en province, & les agrémens que tout le monde lui reconnoiſſoit, il avoit penſé qu'elle n'étoit pas faite pour un bourgeois du canton. Le gentilhomme, qui venoit de me quitter, & qui m'avoit ſans doute informé de ſes ſentimens, lui offroit, avec ſa main, les plus nobles titres du royaume... Elle étoit ſans inclination pour lui... A chacun de ces articles, la voix de M. le prieur étoit devenue plus lente; il s'étoit même arrêté, ſur-tout au dernier; il m'avoit regardé fixement, comme s'il eût déſiré ma réponſe, ou comme s'il l'eût cherchée dans mes yeux.

Tout ce qui s'étoit paſſé, depuis le jour précédent, devoit peut-être me les faire ouvrir ſur des préparations ſi claires. Cependant la concluſion étoit ſi loin de mes idées, que je prêtois l'oreille ſans défiance, d'un air même aſſez diſtrait, & fâché que toutes ſes ouvertures retardaſſent mon départ. Enfin, ne me voyant pas d'empreſſement à lui répondre, il acheva quoiqu'aſſez timidement. Quand ſa nièce, me dit-il, auroit eu, pour M. de..., des ſentimens qu'une fille ſi bien élevée ne pouvoit prendre, pour un homme qui n'avoit que la naiſſance en partage; elle n'en auroit pas moins ſenti, depuis qu'elle m'avoit vu, qu'il n'y avoit qu'un amant

tel que moi, à qui elle put donner volontiers ſon cœur & ſon bien.

Une déclaration ſi nette ne laiſſoit pas de porte aux évaſions. Il falloit répondre; & je n'étois pas capable d'une réponſe farouche ou déſobligeante. On comprend que mes premiers termes ſe firent un peu chercher. Cependant, la fierté n'eut aucune part à mon embarras. Je n'ai jamais condamné l'ambition qui fait déſirer, aux familles enrichies, de s'annoblir par de grandes alliances; ni l'eſtime des richeſſes, qui porte les nobles à réparer leur fortune par des alliances vulgaires. Les deux premiers avantages de la vie humaine étant l'opulence & la nobleſſe du ſang, ils doivent chercher naturellement à s'unir; & je n'entends pas ce qu'on nomme diſproportion dans un mariage, lorſque d'une part on y met un nom illuſtre qui l'élève, & de l'autre une groſſe fortune, qui ſert à le ſoutenir. L'exemple du gentilhomme, que j'avois encore devant les yeux, & mes réflexions ſur ſon ſort, me confirmoient dans cette manière de penſer. Mais, grâces au ciel, je n'avois pas les mêmes vœux à former pour les richeſſes, que l'oncle & la nièce pour leur élévation. Avec la fortune, qui devoit tomber ſur moi, dans l'ordre naturel, je pouvois, au contraire, me flatter de faire un jour comme mon père, celle de

quelque jeune perſonne moins riche qu'aimable & qualifiée ; ou ſi les diſpoſitions dont je me défiois en faveur de ma belle-mère, rendoient ma ſituation moins aiſée, l'état actuel de mes affaires & la certitude de mes ſeules eſpérances pourroient me faire prétendre à de plus riches partis que mademoiſelle de Créon. Dans mes principes, à la vérité, l'intérêt du cœur pouvoit auſſi l'emporter quelquefois, comme les richeſſes, ſur la conſidération de la naiſſance : mais j'étois fort éloigné de cette diſpoſition, pour la nièce du prieur. Ses yeux durs, quoique de la plus belle forme & du plus beau noir du monde, n'avoient pas fondu les glaces du mien ; & j'avoue que ſi j'avois été capable de m'oublier, ceux d'Angélique m'auroient pu mener bien plus loin. Ainſi, la tentation n'étoit pas dangereuſe. Le bien de mademoiſelle de Créon ne ſuffiſoit pas pour me faire paſſer ſur ſa naiſſance ; ni ſes charmes, du moins à mes yeux, pour me les fermer tout-à-la-fois ſur ſa naiſſance & ſur la médiocrité de ſon bien.

Cependant, ſans examiner ſi l'intérêt n'avoit pas plus de part que l'eſtime, aux ſentimens qu'on lui ſuppoſoit pour moi, je crus que cette déclaration, de la part d'une jeune fille, décente ou non dans la bouche de ſon oncle, méritoit ma plus vive reconnoiſſance, & j'en meſurai

meſurai peu les expreſſions. Le prieur les prit dans le ſens le plus flatteur pour ſa nièce. D'un autre côté, notre entretien ayant commencé au haut des dégrés, où j'avois conduit le gentilhomme, nous l'avions continué en deſcendant, & je ne m'étois pas défié que mademoiſelle de Créon pût nous entendre. Elle s'étoit placée néanmoins, au-deſſous de nous, dans un lieu ſi voiſin, qu'elle n'y avoit pu perdre un mot de ma réponſe. J'avois ceſſé de parler lorſqu'elle ſe fit appercevoir. Elle parut d'un air triomphant, mais ſans me faire connoître qu'elle nous eût entendus. Elle m'attendoit, me dit-elle, pour le déjeuner. En vain m'excuſai-je, ſous des prétextes d'affaires, qui m'obligoient d'arriver le même jour à Paris; ſes inſtances furent ſi preſſantes, que je n'aurois pu les rejeter ſans groſſièreté.

Je lui dois cette juſtice, que pendant une heure qu'elle eût l'adreſſe de me retenir à table, il ne lui échappa rien qui pût me faire juger qu'elle nous eût entendus, & qu'elle en prît droit de me croire d'autres ſentimens pour elle que ceux de l'eſtime & de l'amitié. Elle ſe félicita beaucoup de l'heureux haſard qui lui procuroit ma connoiſſance; mais elle n'ajouta rien qui regardât l'avenir, & l'eſpoir d'une liaiſon plus étroite. Elle s'attendoit apparemment que cette

propoſition lui viendroit de moi. Enſuite, ne me voyant pas répondre à ſon eſpérance, elle ſe ſouvenoit, me dit-elle, qu'elle avoit beſoin de pluſieurs choſes à Paris; & dans ſa confiance à ma politeſſe, elle ne faiſoit pas difficulté de me charger de ſes commiſſions. Je les acceptai de bonne grâce. Elle me les donna par écrit. Il fallut lui laiſſer mon adreſſe, qu'elle parut recevoir avidement, & dont elle conſidéra pluſieurs fois le caractère. Je fais toutes ſes obſervations pour un autre tems où les circonſtances m'obligeront de les rappeler; car dans celles où j'étois, il ne me vint pas le moindre ſoupçon des vues qu'on formoit ſur moi, & de l'uſage qu'on devoit faire de tout ce qui pouvoit y ſervir. Si je ne pouvois douter que le prieur & ſa nièce n'euſſent pour moi quelqu'eſtime, & ne m'euſſent accordé volontiers toutes ſortes de préférences, je regardois leurs idées comme de ſimples déſirs, qui ne pouvoient avoir plus de fondement dans leur imagination que dans la mienne.

Après le déjeûner, l'oncle ſe leva ſans affectation, & me laiſſa ſeul avec ſa nièce. Je n'aurois pas eu beſoin d'efforts, pour lier une converſation galante avec une jeune perſonne, à laquelle, au fond, je reconnoiſſois pluſieurs qualités aimables: mais le cœur ne me diſant rien pour elle, mon goût de morale fut le premier mou-

vement qui ſe fit ſentir. Il me vint à l'eſprit d'employer quelques momens pour approfondir, s'il étoit poſſible, d'où venoit à mademoiſelle de Créon ce déſir paſſionné d'une alliance noble, qui lui faiſoit mépriſer celles de ſon ordre, & qui devoit être d'une force extrême, s'il étoit capable de l'aveugler ſur tous les défauts de ſon gentilhomme. Je me figurois d'autant moins de difficulté à pénétrer dans ſon cœur, qu'ignorant les informations que j'avois reçues du bailli, elle ne pouvoit ſe défier de ma curioſité. En effet, elle y réſiſta ſi peu, que ſemblant m'entendre au premier mot, lorſque j'eus commencé par louer la nobleſſe de ſes inclinations, elle me dit, d'un air libre & ſatisfait, qu'elle ſe ſentoit le cœur d'une reine, & qu'elle s'étoit toujours efforcée d'inſpirer les mêmes ſentimens à ſon oncle. Peut-être avoit-elle ſes propres vues dans cet éloge de ſon cœur : mais je n'y conſidérai que le rapport qu'il avoit aux miennes. Avois-je raiſon, repris-je en applaudiſſant, pour l'encourager par un compliment flatteur, de ſouhaiter, hier au ſoir, le pouvoir ſuprême qui diſpoſe des couronnes? Et n'étois-je pas inſpiré du ciel, dans le charmant uſage que j'en voulois faire? Mais ce qui m'étonne, ajoutai-je, c'eſt que le ſort n'ait pas prévenu mes vœux, en vous faiſant naître ſur un trône, & qu'avec des

ſentimens ſi nobles, il ne vous ait pas donné le pouvoir & l'occaſion de les exercer.

Jamais la flatterie n'eſt exceſſive pour une ame vaine ; elle ſe plairoit à l'opinion qu'on a d'elle, quand elle ſe connoîtroit aſſez pour juger moins favorablement d'elle-même. Celle de mademoiſelle de Créon ſe prit à cette trompeuſe amorce. Peut-être ſe perſuada-t-elle auſſi, que la connoiſſance de ſes aventures pouvoit augmenter l'impreſſion de ſes charmes.

APRÈS m'avoir regardé quelques momens ; hélas ! me dit-elle, dois-je vous faire un récit, qui vous apprendra d'où vient l'élévation de mes ſentimens, mais qui vous fera connoître auſſi que j'ai fait l'eſſai de la douleur ? Vous allez voir de quoi j'ai le cœur capable, quand il eſt animé par deux nobles paſſions, les ſeules que j'aie connues ; l'honneur & l'amitié. J'entre dans ma vingt-deuxième année ; à peine en avois-je douze, lorſque j'ai perdu mon père. Il étoit veuf depuis ma première enfance ; & ſon indulgence, pour une fille unique, ne lui fit rien négliger pour ſa fortune & la mienne. En mourant, il m'a laiſſée entre les mains de mon oncle, avec un bien conſidérable qui s'eſt fort accru depuis. Mais j'avois déja les ſentimens formés, par des accidens ignorés de ma famille & du monde entier.

Quelques bonnes qualités naturelles, avec un peu d'ouverture d'eſprit, qu'on m'attribuoit dès l'âge de neuf ou dix ans, m'avoient attiré les careſſes & l'amitié d'une femme de condition, voiſine de la maiſon de mon père, que le déſordre de ſes affaires avoit obligée, après la mort d'un premier mari de même naiſſance, à s'engager dans un mariage d'intérêt. Un homme de rien l'avoit rendue riche, non-ſeulement par la jouiſſance actuelle d'une fortune conſidérable qu'il devoit à ſes intrigues, mais par de grands avantages qu'il lui avoit aſſurés après lui. A la vérité, dans cette opulence même, elle gémiſſoit ſouvent de ſa chûte, & j'étois la confidente ordinaire de ſes peines. J'avois commencé, dès ce tems, à ſentir la différence établie dans l'opinion des hommes, entre les degrés de la naiſſance. Deux ans preſqu'entiers, pendant leſquels je continuai de vivre avec cette chère amie, me confirmèrent dans ces idées, & ſouvent je regrettois de n'être pas née dans une condition plus noble, comme elle s'affligeoit d'en être tombée.

Une mort imprévue lui enleva ſon ſecond mari. Peut-être avoit-elle négligé quelques formalités, dans les diſpoſitions qu'il avoit faites en ſa faveur. Les héritiers, gens d'un caractère fort vil, y trouvèrent des défauts, ou les firent naître,

Elle ſe vit dépouillée, par une ſentence, de tout le bien qu'elle avoit acquis, au prix d'un mortel chagrin & de l'amitié de tous ſes proches. Il ne lui reſta que de la honte & de la pauvreté. Tout ce qui lui appartenoit par le ſang, pouſſa la rigueur juſqu'à refuſer toute communication avec elle. Les ſecours étant encore plus éloignés, de la part des parens de ſon mari, elle tomba dans une misère qui l'auroit rendue digne de pitié, ſi le public en eût été mieux inſtruit. Mais la fierté de ſon cœur lui faiſoit cacher ſa malheureuſe ſituation. J'en étois ſeule témoin, & déſeſpérée de n'être capable de rien pour la ſoulager. Pendant quelques mois, elle ne vécut que de ce que je pouvois lui fournir ſecrétement de la maiſon de mon père; car elle exigea que mes ſecours mêmes ne fuſſent pas connus de lui; & j'étois dans un embarras continuel, pour les détourner, ſans autre confident que moi-même.

Je compris alors, avec plus de force que jamais, la différence que j'avois déjà remarquée dans les ordres de la vie. Un mépris, dont les témoignages ne ceſſoient pas, du côté de ceux qui reprochoient à ma chère amie de s'être déſhonorée par ſon mariage; la raillerie de ceux mêmes, au rang deſquels elle s'étoit ravallée, qui, pour juſtifier leur vile conduite, l'accuſoient

d'avoir ſacrifié l'honneur aux richeſſes ; les reproches de ſon propre cœur qui la tourmentoient ſans ceſſe, & qui pénétroient le mien : cette différence, diſois-je, n'eſt donc pas une chimère de l'imagination, puiſqu'elle eſt ſi vivement ſentie, & par ceux qui poſsèdent l'avantage de la naiſſance, & par leurs inférieurs qui l'envient peut-être, mais qui le reſpectent, & par ceux qui l'ayant perdu, regrettent ſi vivement leur diſgrâce.

Un jour que j'étois remplie de cette réflexion, il m'en vint une autre, dont je me hâtai de faire part à mon amie. Si votre chagrin, lui dis-je, vient d'avoir perdu la conſidération & les droits de votre naiſſance, il me ſemble que cette infortune n'eſt pas impoſſible à réparer. Vous êtes encore aſſez jeune pour vous engager dans un troiſième mariage ; & cette province n'a-t-elle pas quantité de gentilshommes, entre leſquels vous pourriez trouver un nouveau mari ? Quelle apparence ? me dit elle ; lorſque je ſuis ſans un ſou, & que je ne dois la vie qu'à vos généreux ſecours. Je ne pus répondre à cette objection : mais ne m'attachant pas moins à ma première idée, je voulus ſavoir, de mon amie, que ſes ſouffrances me rendoient plus chère que moi-même, ce qui pouvoit ſuffire à-peu-près pour lui faire prendre l'eſpérance que ſa pauvreté

l'obligeoit de rejeter. Elle me dit, qu'à la vérité, connoiſſant pluſieurs gentilshommes fort pauvres, elle pourroit ſe flatter qu'avec une ſomme médiocre, telle, par exemple, que deux ou trois mille écus, il s'en trouveroit quelqu'un qui ne feroit pas difficulté d'accepter ſa main; & ſe livrant elle-même à ſon imagination, elle regretta douloureuſement de ne voir aucun jour à cette reſſource. Je n'ajoutai rien; mais deux jours après, elle fut ſurpriſe de me voir entrer chez elle avec un ſac de louis d'or, que j'avois une peine à porter ſous ma robe, & qui n'en contenoit pas moins de cinq cens. Je ne me hâtai pas de lui dire, qu'ayant ſaiſi les clés de mon père, j'avois fait ce vol ſans qu'il s'en fût encore apperçu; & dans la joie de mon cœur, étallant cette abondance d'eſpèces, je me mis à les compter. Mon amie, loin de pénétrer mes intentions, me demanda froidement d'où venoit cet or, & comment il ſe trouvoit dans mes mains. Il eſt à vous, répondis-je, & votre mariage ne ſera plus impoſſible. Elle voulut être mieux informée. Mon aveu faillit de la faire tomber ſans connoiſſance à mes pieds. Qu'avez-vous fait? s'écria-t-elle. Quelle affreuſe idée! A quoi n'avez-vous pas craint de m'expoſer? Et ſans vouloir écouter mes explications, elle exigea, ſur le champ, que mon or fût éloigné de ſes yeux.

Tandis que je le faiſois rentrer dans le ſac, confuſe de ſes reproches & de ſes plaintes; elle me dit plus tranquillement: ma fille, apprenez que tout l'or du monde ne vaut pas l'honneur, & qu'après la malheureuſe expérience que j'ai faite, la vie même ne me rendroit plus capable d'une baſſeſſe. En vain m'efforçai-je de juſtifier mon entrepriſe. Il fallut retourner ſur mes pas, chargée encore une fois de mon ſac.

Au premier moment, la colère & le langage de mon amie furent de vraies énigmes pour moi. Je me demandai d'où venoit cette délicateſſe, & ce qu'elle avoit à craindre, lorſque non-ſeulement mon père ignoroit le vol, mais que s'il l'eût découvert, il n'auroit pu faire tomber ſes plaintes & ſon reſſentiment que ſur moi. Les louis n'eurent pas plutôt repris leur place, qu'étant retournée chez elle, je lui témoignai autant d'étonnement de ſes reproches que de ſon refus. Sa réponſe me toucha trop vivement, pour n'être pas demeurée dans ma mémoire. J'admire votre amitié, me dit-elle; mais n'attendez pas d'éloges pour une action dont je ſouhaiterois, au contraire, de pouvoir vous faire ſentir toute l'imprudence & la baſſeſſe. Premierement, le crime eſt égal dans celle qui le commet ou qui l'approuve; & quand votre qualité de fille unique pourroit vous le faire pardonner,

la principale infamie, comme la punition, n'en ſeroit que plus inévitable pour moi, qu'on accuſeroit de vous l'avoir conſeillé. Suppoſerez-vous qu'il pût demeurer caché ? Nous voilà donc à couvert du châtiment : mais le ſerois-je, ma fille, de la honte & du remord, après une lâcheté que je me reprocherois toute ma vie ? Moi ! j'achéterois la fortune aux dépens d'autrui ? & par la plus indigne de toutes les voies, qui eſt celle du larcin ? Mon cœur ſeroit mon bourreau ſi je parvenois à tromper la juſtice humaine ; il forceroit cette main qui m'auroit rendue coupable, à me punir elle-même par quelque extrémité violente. Hélas ! depuis deux ans & demi que vous me connoiſſez, vous m'avez vue gémir d'une ſimple tache que l'infortune m'a fait faire à mon honneur : ſi j'étois capable de le perdre par un crime, comptez que je ne lui ſurvivrois pas un inſtant.

Ce diſcours, dans la bouche d'une femme à laquelle je connoiſſois autant de lumières que d'affection pour moi, me frappa d'abord juſqu'à m'ôter le pouvoir de répliquer. Enſuite, je ne fus pas plutôt ſeule, qu'il me jeta dans une méditation fort profonde pour mon âge. Je paſſai ſur le reproche d'imprudence ; car je n'ignorois pas que le vol étoit un crime : & n'ayant jugé le mien excuſable que par mes intentions, ou

parce qu'il regardoit mon père, je compris facilement qu'une étrangère, ſoupçonnée de m'avoir conſeillé pour en recueillir le fruit, auroit eu des ſuites fâcheuſes à redouter. Mais le terme de baſſeſſe me cauſoit un extrême embarras, comme ceux d'infamie & de lâcheté. L'idée m'en étoit nouvelle. Mon cœur l'approuvoit par un ſentiment confus d'honneur & de nobleſſe, que les explications de mon amie avoient eu la force d'y exciter : mais les principes n'en étoient pas encore développés dans ma raiſon. Il devoit être dans mon cœur, puiſqu'il s'y faiſoit entendre ; il y devoit être auparavant, puiſque le ſon de quelques paroles n'avoit pu l'y faire entrer tout d'un coup, & que ſans doute elles n'avoient fait que l'y réveiller : pourquoi donc ne s'y étoit-il pas manifeſté plutôt?

Je cherchai long-tems à quoi je devois attribuer un aſſoupiſſement ſi réel. Je crus l'avoir découvert. C'eſt apparemment, me dis-je, à ce défaut de naiſſance, dont j'ai fait plus d'une fois des plaintes ; & ces plaintes mêmes, qui n'ont pu venir que du même ſentiment, m'annonçoient peut-être ſon réveil. Cependant, un peu de réflexion me fit changer de penſée. Eſt-il croyable, continuai-je, que le ſeul avantage de la naiſſance puiſſe mettre une diſtinction de cette

nature entre les hommes? Non; ils ſont tous ſortis d'une tige commune; ils en deſcendent par les mêmes voies, dont ils tirent le même ſang, les mêmes organes & les mêmes facultés, avec les ſeules différences que la variété des cauſes accidentelles peut y faire ſuppoſer. Ce qu'on nomme avantage de la naiſſance, n'eſt en ſoi qu'une diſtinction purement extérieure.

Quel eſt donc cet étrange myſtère? Ah! je le devine enfin, & je ne crains plus de m'y tromper. Ce qui lie, ce qui tient captifs & comme endormis dans le cœur des hommes, les ſentimens naturels de nobleſſe & d'honneur, c'eſt le défaut d'éducation; & le défaut de naiſſance entraîne ordinairement celui de l'éducation. L'opulence même n'y remédie pas toujours: car, ſans chercher des exemples hors de moi, en ſuis-je mieux élevée, pour être fille d'un père qui jouit d'une fortune abondante? Les leçons de muſique & de danſe ne m'ont pas manqué: mais a-t-on penſé à me former l'eſprit & le cœur, par des inſtructions plus utiles? De combien d'heureux & de nobles fruits, ne vois-je pas que cette omiſſion m'a privée? Les chers auteurs de ma vie ont ignoré conſtamment ce qu'on ne leur a pas appris, à la ſource de leur propre exiſtence; ou compté pour rien de procurer à leur fille des avantages dont ils n'ont pas ſenti le prix, parce

qu'ils ne les avoient pas reçus eux-mêmes : & c'eſt ainſi que les meilleures diſpoſitions de la nature demeurent comme étouffées par la peſanteur d'eſprit & l'ignorance, qui deviennent héréditaires dans une ſuite de viles & languiſſantes générations.

Au contraire, dans une famille un peu relevée, on trouve, en naiſſant, un goût & des principes d'honneur établis. Ce ſont les premières idées qu'on reçoit ; & les premières ſont toujours les plus puiſſantes. D'ailleurs elles ſont bientôt développées, étendues & fortifiées, par une inſtruction régulière, qui les fait tourner en habitude ; avec ce précieux avantage, que les exemples & les modèles, ſi néceſſaires pour le ſoutien des préceptes, étant pris ſouvent dans la même race, l'impreſſion en eſt plus profonde, ſur un jeune cerveau qu'on peut ſuppoſer de même trempe, & la force plus active dans les canaux du même ſang. Il doit être impoſſible, ajoutois-je, pour ceux qui joignent le bonheur de la naiſſance au bienfait de l'éducation, de n'être pas auſſi nobles dans leurs ſentimens que dans leurs idées ; ou s'il ſe trouve des ames ſi baſſes, que ce double avantage ne puiſſe les annoblir, elles doivent paſſer pour une eſpèce de monſtres, dans la compoſition deſquels toutes les loix de la nature & de la raiſon ſont anéanties.

Vous ſentez, monſieur, qu'après ces réflexions mon ardeur devint fort vive, pour acquérir, par mes propres ſoins, ce que mon père avoit laiſſé manquer à mon éducation. L'entretien de mon amie étoit une ſource toujours ouverte, dans laquelle je puiſois familièrement tous les fruits de ſon expérience & les tréſors de ſon propre cœur. Mais, par ſon conſeil, j'y joignis une ſuite de lectures, dont elle me traça l'ordre, & j'en éprouvai bientôt d'heureux effets. Les livres, auxquels je m'attachai, furent ceux qui peignent les hommes non tels qu'ils ſont, c'eſt-à-dire, plein de baſſeſſes & d'erreurs, mais tels qu'ils devroient être tous, & qu'ils pourroient être, s'ils prêtoient l'oreille aux vraies inſpirations de la nature; ou plutôt, ſi l'obſtacle que j'avois reconnu, & que je cherchois à vaincre, ne les rendoit pas ſourds à cette voix. Je n'ai pas ceſſé depuis de l'entendre, de la conſulter, de reſpecter ſes déciſions, ſoit dans les mouvemens de mon cœur, qui s'eſt affranchi par degrés de toutes ſes chaînes, ſoit dans mes lectures, ſoit dans les ſages interprétations de mon amie. Malheureuſement cette chère ſource de mes ſentimens & de mes lumières s'eſt fermée trop tôt pour moi.

Ici, mademoiſelle de Créon jeta les yeux autour d'elle, pour s'aſſurer qu'elle ne pouvoit

être écoutée. Avec tout autre que vous, reprit-elle, je finirois une confidence, dont le reſte ne ſeroit peut-être pas ſans danger. Mais j'ouvre mon cœur au plus généreux des hommes; & loin d'y ſentir de la défiance, j'embraſſe ardemment une occaſion que je n'ai jamais eue, de me ſoulager d'un fardeau qu'il porte depuis long-tems. Vous allez entendre ce que j'ai tenu caché à mon père même, & ce que je n'ai jamais été tentée de révéler qu'à vous.

L'indigence où je vous ai repréſenté mon amie, s'étendoit beaucoup plus loin que je ne l'avois conçu. Je croyois pourvoir à tous ſes beſoins, par les ſecours que je lui portois journellement; & mon ſeul chagrin étoit de la trouver oppoſée au deſſein que j'avois eu mille fois, de faire connoître ſa ſituation à mon père, dans l'eſpérance d'obtenir de ſa tendreſſe pour moi, des libéralités abondantes pour une femme que j'aimois uniquement. Elle avoit non-ſeulement rejeté cette propoſition, mais exigé de moi un ſerment formel de garder le ſecret de ſa misère entre nous; & je ne me conſolois de la violence qu'elle faiſoit à mon amitié, que par la réſolution où j'étois de partager quelque jour les douceurs de mon ſort avec elle. J'ignorois, & ma jeuneſſe ne me permetoit pas d'obſerver que d'autres néceſſités l'obligeoient de vendre ſucceſſivement

ce qui lui étoit reſté d'habits & de meubles. Elle avoit à payer le petit appartement qu'elle occupoit, les ſervices domeſtiques qu'elle recevoit de quelques pauvres voiſins, & divers emprunts forcés, qu'elle me déguiſoit à moi-même. Un ancien commis de ſon ſecond mari, demeuré plus riche qu'elle après la mort de ſon maître, étoit l'homme entre les mains duquel les reſtes de ſon bien paſſoient à vil prix, & qui, par dégrés, achevoit ainſi de conſommer ſa ruine. Mais ce n'étoit qu'un abus commun de l'infortune d'autrui; & ce malheureux étoit capable d'un crime beaucoup plus noir.

Les apparences d'attachement qu'il conſervoit pour ſon ancienne maîtreſſe, couvroient une indigne paſſion qu'il n'avoit jamais eu la hardieſſe de faire connoître, mais qui ſe fortifioit par l'eſpérance à meſure qu'il voyoit croître l'embarras de mon amie, & ſa misère augmenter. Un jour qu'il jugea ſes beſoins plus preſſans, il ſe rendit chez elle avec une bourſe remplie d'or. Les voies de l'inſinuation qu'il tenta d'abord, ne lui promettant aucun ſuccès, il en prit d'aſſez claires pour ſe faire entendre. J'ai ſu d'elle-même, que fermant l'oreille aux déclarations les plus ouvertes, non-ſeulement elle avoit feint de n'y rien comprendre, mais que pour ſe diſpenſer d'un fâcheux éclat, elle avoit fait ou dit mille choſes

qu'elle

qu'elle croyoit capables d'éteindre les déſirs d'un homme d'honneur; efforts inutiles ſur un cœur qui ne le connoiſſoit pas. Le prix de ſa complaiſance lui fut propoſé ſi brutalement, qu'elle ſe vit forcée de prendre le ton d'une maîtreſſe outragée; & l'indigne amant, furieux de ſon humiliation ou de ſon amour, entreprit d'obtenir, par la violence, une victoire, dont ſon aventure même le faiſoit déſeſpérer par d'autres voies.

Le hazard, ou quelque génie, protecteur de la vertu, m'amena, dans cet inſtant, à la porte de ma chère amie, qui m'en laiſſoit toujours une clé. Je crus entendre du bruit. J'ouvris doucement. Ses cris, à demi étouffés par ſon raiſiſſement, & par d'odieuſes lèvres, qui preſſoient les ſiennes, me firent comprendre une partie de la vérité. Mes yeux m'en apprirent encore plus. Malheureuſement pour l'infame commis, j'avois lu depuis deux jours dans l'ordre de mes études, l'aventure de Lucrèce & celle de Virginie. Tout le feu de l'honneur héroïque enflamma mon ſang. Je crus devoir à ma chère amie ce qu'elle auroit fait pour elle-même. Un couteau de table, qui ſe préſenta dans l'anti-chambre, devint un poignard pour moi. J'entrai, de l'air & du pas d'une romaine. Mon amie, qui m'apperçut, ou qui m'entendit, s'écria douloureuſement: ô ma fille! Mon courage fut

redoublé par cette invocation : & m'élançant ſur le traître, qui, dans ſon brutal emportement ne voyoit & n'entendoit rien, je lui plongeai, je lui enfonçai mon poignard entre deux côtes. Le coup fut ſi ferme & ſi profond, que preſqu'auſſitôt ſes forces l'abandonnèrent, avec un fleuve de ſang; tandis que ma chère amie, capable encore de ſacrifier le plaiſir de la vengeance aux ſentimens du chriſtianiſme, l'exhortoit à mériter le pardon du ciel par ſon repentir.

En me faiſant ce récit, avec beaucoup de chaleur, mademoiſelle de Créon avoit étendu le bras & ſerré le poing, pour m'exprimer l'action d'une main fort blanche & fort tendre, que je n'aurois jamais ſoupçonnée d'un pareil office. Cependant mes yeux, qui ſe levèrent en même-tems ſur les ſiens, m'y firent trouver l'air de férocité qui convenoit à ſon rôle. Je jugeai, par le regard dont le mouvement de ſon bras fut accompagné, qu'elle frémiſſoit moins de ſon ſouvenir, que moi de cette étrange peinture.

Elle reprit. Le tranſport qui m'avoit ſoutenue dans ma ſanglante opération, ne fut pas plutôt calmé par le ſuccès, que les forces me manquèrent auſſi. Je fus ſaiſie d'une ſueur froide & d'un tremblement qui m'obligèrent de recourir au premier fauteuil, où mes eſprits achevèrent

de m'abandonner. Ainſi je ne fus témoin ni du dernier ſoupir de l'infame, ni des peines que dut coûter à mon amie le ſoin d'arrêter les flots de ſon ſang, dont elle craignoit que le moindre indice ne pût nous trahir. Cette attention lui parut ſi preſſante, qu'après m'avoir ſecourue, elle m'avoua qu'elle en avoit fait ſon premier objet, & que dans ſes mortelles alarmes pour notre intérêt commun, elle m'avoit laiſſée un quart-d'heure entier ſans ſecours. Enſuite, lorſqu'elle eut ſatisfait ſa reconnoiſſance & ſon amitié par de vifs empreſſemens autour de moi, elle ſe ſentit ſi foible de fatigue & de terreur, que s'évanouiſſant à ſon tour, elle me jeta dans le même embarras pour la ſecourir.

Cette incomparable amie fut bientôt ſoulagée par mon zèle. Mais ce fut pour retomber dans ſes premières frayeurs, à la vue du cadavre, qu'elle n'avoit fait qu'envelopper dans les couvertures de ſon lit, & dont le ſang, qui couloit encore, n'étoit pas loin de les pénétrer. Nos mains s'employèrent, avec une horrible répugnance, à bander la plaie de ce corps impur. Chaque mouvement, qui nous forçoit d'y toucher, faiſoit dreſſer nos cheveux.

Enfin, nous tînmes conſeil ſur notre lugubre ſituation. Avec ſi peu d'expérience du monde, je ſentois que mon avis ne devoit pas être d'un

grand poids. Cependant, comme je ne voyois rien à me reprocher, & que l'horreur même du ſpectacle que j'avois devant les yeux, ne m'ôtoit pas la ſatisfaction d'avoir exercé des ſentimens, dont mon cœur s'applaudiſſoit, je propoſai d'informer volontairement la juſtice d'une action pour laquelle je ne croyois mériter que des éloges. Mon amie, que la prudence rendoit plus timide, me fit comprendre qu'indépendamment de la difficulté de prouver notre innocence, il étoit cruel pour d'honnêtes femmes, de donner une ſcène de cette nature au public, & qu'avant cette dernière reſſource, il falloit tenter d'enſévelir toutes les traces de notre aventure. Elle ſe promit qu'en obtenant de mon père la permiſſion qu'il m'avoit accordée pluſieurs fois de paſſer la nuit chez elle, je pourrois l'aider, dans l'obſcurité, à ſe délivrer du corps, dont la peſanteur ne ſembloit pas exceſſive pour nos forces. Je me conformai ſans réſiſtance à toutes ſes vues, & ſa réſolution fut la mienne.

Mais elle ne me trouva pas la même docilité ſur un autre point. Dans nos mélancoliques réflexions ſur le fond de l'aventure, elle me demanda, quoique ſans reproche pour un ſervice dont elle ne relevoit que trop le prix, ſi je n'aurois pas pu me diſpenſer d'en venir

d'abord aux voies ſanglantes, dans l'eſpoir que ma ſeule préſence eût ſuffi pour contenir le coupable? Je ne pus ſupporter cette eſpèce de regret, qui ſembloit m'accuſer de précipitation. Le contenir? répondis-je avec une vive chaleur. Eh! qui nous eût garanti ſon châtiment? En un mot, je prétendis qu'un crime ſi noir n'ayant pas dû demeurer ſans punition, je n'avois pû le punir trop vîte; & dans ce renouvellement d'indignation, j'aurois été capable de tuer vingt hommes, ſur le ſeul ſoupçon du même attentat. Telle étoit déjà l'élévation de mes ſentimens.

Les regards de mademoiſelle de Créon ſemblèrent ici me demander des applaudiſſemens, que je n'eus pas la complaiſance de leur accorder. La violence & l'emportement m'ont toujours déplu dans une femme: combien plus le meurtre & le goût du ſang? Autant que mon cœur eſt attendri par les pleurs de la beauté malheureuſe, & par les gémiſſemens de l'innocence affligée, autant ſuis-je révolté par la rudeſſe de l'air & par la dureté du langage, dans un ſexe fait pour plaire, c'eſt-à-dire, pour intéreſſer délicieuſement le cœur & les yeux. Si de malheureuſes circonſtances forcent une femme à la cruauté, loin d'en faire gloire, je veux qu'elle en gémiſſe la première, & qu'elle ſe croie plus à plaindre, que ceux qu'elle perce de ſes coups. Cependant,

m'étant bien gardé de communiquer cette réflexion à la belle nièce, mon ſilence, qu'elle prit ſans doute pour un excès d'admiration, lui fit continuer ſon récit.

Je revins le ſoir avec la permiſſion de mon père, & toute la réſolution dont j'avois beſoin dans l'odieux miniſtère que j'avois promis. Notre première occupation fut de faire l'eſſai de nos forces pour le tranſport du cadavre, & de le mettre dans un état qui pût nous rendre l'entrepriſe plus aiſée. La bourſe, dont le poids ſe fit ſentir, & qui contenoit plus de cent louis, étoit une partie du fardeau qui pouvoit être diminuée. Je le fis remarquer à mon amie, dans l'idée que cette attention lui échappoit, & qu'avec tant de beſoin, elle avoit de juſtes droits ſur une ſomme qu'on avoit employée contre ſa vertu. Mais ſa réponſe m'ôta l'envie d'inſiſter. Périſſe l'or, me dit-elle, avec le malheureux qui m'a crue capable de mettre l'honneur à prix. Elle évita même d'y toucher. En remuant les habits du mort, je ſentis quelques papiers dans ſes poches, & la curioſité me les fit ouvrir. Il s'en trouvoit un de la main de mon amie; c'étoit un billet de cent écus, qu'elle avoit empruntés de ce miſérable, & dont il ne lui reſtoit que la valeur en meubles & en bijoux; cette fois, je me crus bien fondée à lui propoſer de retenir

du moins ce billet. Mon conſeil ne fut pas mieux reçu. Une promeſſe de ma main ! me dit-elle ; pour une ſomme que je dois & que j'ai touchée ! Oh ! jamais, jamais. Elle m'obligea de remettre le billet dans la poche du mort : & lorſque je lui repréſentai qu'il pouvoit ſe perdre ; peu m'importe, ajouta-t-elle, la ſomme n'en retourneroit pas moins aux héritiers.

Vers minuit, le ſilence & les ténèbres ſemblant nous promettre de la ſureté dans les rues, nous eûmes le courage & la force de ſortir chargées. A la vérité, tous les pas de notre marche furent chancelans. La lumière d'une étoile, notre ombre, notre propre ſouffle, mais ſur-tout le bruit de notre marche, nous cauſoient une mortelle agitation. Nous parvînmes néanmoins à la rue voiſine. Le deſſein de mon amie étoit d'avancer beaucoup plus loin, & juſqu'au faubourg, s'il étoit poſſible. Quelque mouvement qui ſe fit entendre devant nous, groſſi, ſans doute, par notre frayeur, nous en ôta l'eſpérance. L'horrible fardeau fut dépoſé dans le lieu même où cette alarme nous arrêtoit. Mon amie, toujours prudente, fut d'avis de prendre nos mules dans nos mains, pour retourner ſur nos traces, ſans aucune ſorte de bruit qui pût être remarqué de ceux qui nous avoient peut-être entendues paſſer. Nous filâmes, chacun de ſon

côté, le long des maiſons, où l'obſcurité nous parut la plus profonde. Enfin, tremblantes de fatigue & d'inquiétude, mais réellement délivrées du danger, nous rentrâmes avec un tranſport de joie dans l'appartement de mon amie.

La ſituation où le corps fut trouvé le jour ſuivant, la bleſſure, l'argent, les papiers, tout ſembla prouver un aſſaſſinat médité, qui paſſa pour le monſtrueux effet de quelque haine ou de quelque vengeance ignorée. Les ſoupçons n'ayant pu tomber ſur nous, notre ſecret nous coûta d'autant moins à garder, que dans nos entretiens mêmes, l'horreur d'un ſi tragique accident nous en faiſoit éloigner le ſouvenir. Mais le ſeul courage ne ſuffit pas pour ſoutenir une femme contre la foibleſſe naturelle de ſon ſexe. Mon humeur & ma ſanté, dans une ſi grande jeuneſſe, ſe reſſentirent des violentes agitations d'un ſeul jour : & mon père ne fut pas long-tems à le remarquer. Il n'avoit rien de ſi cher que moi. Mes viſites, plus fréquentes que jamais chez ma tendre amie, commencèrent à lui déplaire. Un jour, que ma pâleur l'avoit alarmé, il prit le parti de me les interdire. Je ne pus le fléchir par mes inſtances ni par mes larmes : mais cette contrainte qu'il faiſoit à ma plus vive inclination, me fit naître un deſſein qui me réuſſit plus heureuſement, & dont le ſuccès me

fit vivement regretter de ne l'avoir pas conçu plutôt. Combien de ſouffrances épargnées pour ma malheureuſe amie ! & quel ſurcroit de ſatisfaction pour moi-même ! ſans compter que vraiſemblablement il nous eût garanties du déſaſtre auquel nous avions eu la même part. Je propoſai à mon père de lui offrir ſa maiſon, c'eſt-à-dire un logement & ſa table. Il y conſentit ; non-ſeulement par complaiſance pour moi ; mais par conſidération pour une femme dont le mérite n'étoit pas moins connu que la naiſſance, & qu'il avoit toujours reſpectée.

J'étois au comble de mes déſirs. Mon père ne m'avoit pas fait d'objections, parce qu'il ne doutoit pas que ma demande ne fût concertée avec mon amie ; & ce n'étoit pas d'elle que je craignois des obſtacles. L'impatience de mes ſentimens me fit partir auſſitôt pour l'informer d'une réſolution à laquelle je croyois déjà la voir auſſi ſenſible que moi. J'abrégeai mes expreſſions, pour les rendre auſſi vives que ma joie. Je la ſerrai dans mes bras en les prononçant. Ma ſurpriſe fut extrême de les voir reçues avec froideur. Elle me rendit mes embraſſemens, pour me témoigner, dit-elle, combien elle étoit touchée de mon amitié, & de la généroſité de mon père : mais je ne conſidérois pas qu'elle n'avoit que trente-cinq

ans, lui cinquante : & quelle eſpérance de vivre ſous le même toît, ſans donner priſe à la malignité du public ? Sa cenſure eſt reſpectable, ma fille, juſques dans ſes erreurs & ſes injuſtices ! D'ailleurs à quel titres ſerois-je reçue dans une famille, où je ne ſuis proprement connue que de vous ? Si c'eſt à titre de pauvre, le bienfait eſt trop humiliant pour ma fierté. Je ne rougis pas, ajouta-t-elle, des ſecours que je reçois de vous tous les jours, parce que c'eſt à votre amitié que je les dois, malgré mes importunes leçons, qui vous font payer la mienne aſſez cher : mais les faveurs de cette nature, je ne les accepte que de dieu, l'auteur de mon être, ou du roi mon ſouverain, ou d'une tendre & fidelle amie, à laquelle j'appartiens uniquement après eux.

Toutes mes inſtances n'ayant pu la faire changer d'idées, & ſes loix d'honneur lui faiſant prétendre auſſi que l'obéiſſance d'une fille de douze ans devoit être aveugle pour les volontés d'un père, il fallut renoncer à ſe voir, juſqu'au rétabliſſement de ma ſanté, & chercher des voies ſecrètes pour continuer de la ſervir. Peu de tems après, l'obſervation de mon père fut juſtifiée par une maladie violente dont je fus ſaiſie, & qui me mit tout d'un coup au bord du tombeau. Il ſe hâta d'en faire avertir ma

chère amie, dont il ne doutoit pas que la préſence & les ſoins n'euſſent plus d'effet ſur moi que tous les remèdes. Sa tendreſſe, alors fut ſeule écoutée. Elle vint; elle ſe fixa près de mon lit. Nuit & jour, ſon empreſſement fut continuel autour de moi: & dans ma langueur, je me réjouiſſois de devoir, au mortel danger dont j'étois menacée, une ſatisfaction qu'elle m'avoit refuſée pour elle-même. Mais affreuſe trahiſon du ſort, & cruelle récompenſe d'une ſi vertueuſe amitié! mon mal étoit d'une qualité maligne: j'en fus délivrée par le zèle infatigable de ma tendre amie; & le poiſon ſorti de mon ſein paſſa dans le ſien pour l'étouffer quatre jours après.

Sa mort me fut déguiſée avec tant d'adreſſe, que cette connoiſſance ne m'étant venue qu'après ma guériſon, je trouvai la force de ſoutenir une perte à laquelle j'aurois infailliblement ſuccombé dans ma maladie. Cependant, qu'il m'en coûta, pour me familiariſer avec la privation d'une compagne ſi chère! Perdre ſon unique amie, on conçoit que pour les cœurs ſenſibles, c'eſt un des plus grands revers de la vie humaine: mais je ne prenois pas ce malheur avec la foibleſſe commune à mon ſexe; & ma diſgrâce ne fut pas célébrée par des larmes. J'y conſidérois la ruine d'une charmante éducation,

dont je commençois à recueillir les fruits ; peut-être celle de mes ſentimens & de mes lumières, qui m'avoient paru croître de jour en jour ; celle de mes eſpérances pour un établiſſement ſupérieur, dont ma chère amie m'avoit inſpiré le goût ; celle enfin d'une conſidération, que ſon eſtime & ſes préférences m'avoient déjà fait obtenir, dans l'état même dont je brûlois de ſortir. Quelles pertes ! & ſans eſpoir de les réparer. La lecture devint ma ſeule reſſource. J'en avois un plan tracé de la main de mon amie ; & tous les momens du jour furent donnés à le ſuivre. Hélas ! cette inſtruction muette, qui m'a tenu lieu des ſiennes, n'en peut avoir été qu'un ſupplément imparfait, & bien éloigné d'avoir eu la même force.

La mort de mon père ſurvenue deux mois après, interrompit mes idées, mais ne changea rien à mes inclinations. Il chargea mon oncle de la conduite de ma jeuneſſe & de l'adminiſtration de mon bien. J'apportai dans ce village un cœur noble, dont la ſolitude & la ſimplicité d'une vie champêtre, n'ont pu ravaller, ni refroidir un moment les goûts. La première confidence que je fis à mon oncle, regarda mon établiſſement, ſur lequel j'avois obſervé pluſieurs fois qu'il cherchoit à preſſentir mes inclinations. Je lui déclarai que ma réſolution étoit de prendre

un mari d'une naiſſance ſupérieure à la mienne ; & que ſi l'occaſion ne s'en offroit pas, je me condamnois volontairement à la retraite du cloître. Il me vit ſi ferme dans cette idée, que ayant ſuccédé à toute la tendreſſe de mon père, il ne penſa plus qu'à l'augmentation de ma fortune, comme la ſeule voie qui pût me conduire à l'élévation que je déſirois ; & le ſuccès de ſon zèle, depuis neuf ou dix ans, me rend en effet un des plus riches partis du canton. Je n'ai pas ceſſé, dans l'intervalle, de cultiver d'autres biens, pour leſquels ma paſſion m'a fait auſſi qu'augmenter. Elle s'eſt nourrie par mes lectures ; elle s'eſt fortifiée par mes réflexions. Dois-je le dire ? je me ſens l'ame auſſi grande que ſi j'étois deſcendue d'une longue ſuite de rois.

Dans ces ſentimens, conclut mademoiſelle de Créon, d'un air qu'elle s'efforça de rendre auſſi noble que ſon langage, j'ai dû rejeter toutes les ouvertures, qui ne m'auroient apporté qu'un ſurcroît de richeſſes vulgaires ; biens mépriſables pour moi, s'ils ne ſont accompagnés de ceux que j'eſtime uniquement. Je n'ai pas dû recevoir plus volontiers les propoſitions & les ſoins du gentilhomme que vous connoiſſez ; lorſqu'il n'a que l'ombre de la nobleſſe à m'offrir, & que par le malheur de ſon éducation, je ne lui vois rien, dans le

cœur & dans l'eſprit, qui réponde à ſa naiſſance. Cependant, mon oncle qui brûle de me voir mariée, ne ceſſe depuis trois mois, de m'importuner en ſa faveur. Il répond à mes objections que ſi le ciel bénit cette alliance, je ſerai libre d'en faire élever les fruits dans mes principes. Il me fait valoir l'honneur de relever un grand nom, qui tiendra de moi le nouveau luſtre de la fortune & de la vertu. J'étois incertaine, il y a deux jours, ajouta-t-elle en me regardant d'un œil plus timide; aujourd'hui, ce ſacrifice m'eſt impoſſible.

Elle s'arrêta. Son viſage ſe couvrit d'une vive rougeur. Il m'étoit permis, après la déclaration de ſon oncle, d'expliquer en ma faveur une partie de cet embarras; mais ne cherchant point à plaire, & charmé qu'avec plus de reſpect que d'art pour la bienſéance, elle parût me laiſſer la liberté de ne rien entendre, j'en uſai civilement, pour me réduire à de ſimples témoignages d'admiration, que je ne fis même tomber que ſur la conſtance de ſes études & ſur la nobleſſe de ſes ſentimens. Elle ne répliqua point. Je feignis de ne pas remarquer ſon ſilence. Le prieur, qui jugea ſon abſence aſſez longue, dans quelque vue qu'il l'eût ménagée, rentra d'un air gai; & je ſaiſis cette occaſion pour me diſpoſer ſérieuſement à partir. Ce ne fut pas ſans m'être

baiſſé juſqu'à la main de mademoiſelle de Créon, que je pris & que je baiſai reſpectueuſement; cette même main, qui ſavoit plonger, enfoncer ſi noblement un poignard! Je renouvelai mes promeſſes de zèle, pour ſes petites commiſſions à Paris; j'aſſurai l'oncle de mes ſervices; enfin je ſortis légèrement, & je pris le plus court chemin vers ma chaiſe. Ma vîteſſe à m'éloigner, faillit de me dérober la vue d'Angélique & de Lucas, qui m'attendoient dans la cour, pour me faire leurs adieux. Suivez-moi, leur dis-je en paſſant; & m'étant jeté dans ma voiture, j'y reçus leur compliment. Quelque regards d'Angélique me firent ſentir encore une fois la différence de ſes yeux & de ceux auxquels j'avois réſiſté plus heureuſement.

LIVRE QUATRIEME.

LOIN de regretter mes hôtes, & de m'accuſer d'un départ trop bruſque, à peine mes glaces furent levées, que je me ſoulageai par un grand ſoupir, comme ſi j'étois ſorti d'une longue oppreſſion, dont la fin rendoit ma reſpiration plus libre. Je croyois mes adieux faits pour long-tems à mademoiſelle de Créon; & ſes ſentimens, quels qu'ils fuſſent pour moi, ne lui donnant droit que ſur ma reconnoiſſance, les petits ſervices, que je lui avois promis, me ſembloient propres à m'acquitter.

Mes réflexions, d'ailleurs, furent modérées ſur ſon caractère. Je rendois juſtice à ſa beauté. J'admirois ſincèrement le tour de ſon eſprit, qui s'étoit porté, par la force de l'exemple, à l'imitation de ſa noble amie, & que le ſouvenir d'un ſi bon modèle attachoit encore aux mêmes principes. J'avois trouvé de la force dans ſes idées, de la juſteſſe dans ſes raiſonnemens, & de l'élégance dans ſes termes. Enfin, je reconnoiſſois beaucoup de mérite à mademoiſelle de Créon, & quoiqu'elle eût fait ſi peu d'impreſſion ſur mon cœur, je ne doutois pas qu'elle n'en

n'en pût faire une très-vive, ſur des cœurs mieux diſpoſés.

Mais dans le tableau qu'elle m'avoit fait du ſien, ſur-tout lorſqu'ayant à redouter la cenſure d'une amie, dont elle connoiſſoit la délicateſſe, elle ne pouvoit être trop attentive à ne pas s'écarter des principes, qui faiſoient ſon admiration & ſon étude; j'étois vivement bleſſé de la voir capable de pluſieurs idées groſſières, dont il me ſembloit que dans ſon récit même, elle ne s'étoit pas aſſez reproché la baſſeſſe. Je pardonnois ſon larcin, parce qu'ayant précédé ce qu'elle nommoit le réveil de ſes ſentimens, il pouvoit paſſer pour un aveugle emportement d'amitié; & je n'étois pas plus difficile ſur l'emploi trop précipité du poignard, que je mettois ſur le compte d'une imprudente jeuneſſe, excitée par quelques notions mal conçues d'ordre & de juſtice. Mais la propoſition de garder l'or du commis, & celle de ſupprimer le billet: oh! mademoiſelle de Créon, quel ſentiment pour un cœur qui prétend à la nobleſſe? J'en étois ſi révolté, que, cherchant à l'expliquer, mes raiſonnemens me firent conclure que la nobleſſe de mademoiſelle de Créon étoit moins dans le fond de ſon cœur, que dans ſon imagination; c'eſt-à-dire qu'ayant la tête remplie des exemples & des maximes de ſon amie, fortifiés par

une lecture aſſidue de l'hiſtoire romaine & des romans de la Calprenede, elle s'étoit accoutumée par degrés à voir tout ſous un jour noble, quoique fort ſouvent elle fût ramenée, par la force du naturel, aux vulgaires ſentimens de ſa première éducation. N'avois-je pas remarqué que dans ſon récit elle avoit peſé, avec complaiſance, ſur tout ce qui préſentoit une vaine apparence d'élévation d'eſprit, comme ſes réflexions ſur la différence des états; ou de courage, comme la ſcène du meurtre & celle du tranſport nocturne d'un cadavre? tandis qu'elle avoit paſſé légèrement ſur la plus intéreſſante partie de ſon hiſtoire, la mort d'une tendre & généreuſe amie, qui s'étoit ſacrifiée, m'avoit-elle dit elle-même, pour lui conſerver la vie, & dont elle ne devoit jamais prononcer le nom, qu'avec des tranſports de reconnoiſſance & d'admiration: preuve aſſez ſenſible, que malgré les leçons de cette chère amie, & ſes immenſes lectures, elle n'avoit qu'une idée fauſſe ou ſuperficielle de la vraie nobleſſe, qui conſiſte dans le diſcernement, le goût & l'exercice des choſes nobles, non dans une vaine oſtentation de principes & de ſentimens. Ainſi je demeurai convaincu que mademoiſelle de Créon jouoit un rôle de théatre, qui faiſoit plus d'honneur à ſes talens qu'à ſon cœur; & ſuppoſant néanmoins

de la bonne foi dans ſon illuſion même, je la comparois à ces grandes actrices, du genre noble, qui parviennent, à force d'étude & de répétitions, à ſe croire les déeſſes & les reines qu'elles repréſentent : caractère & diſpoſitions romaneſques, qui ne lui promettoient pas une vie tranquille, mais dont je ne me ſerois pas défié que je duſſe reſſentir les premiers effets.

Toutes ces réflexions n'étoient pas propres à m'inſpirer plus de penchant pour elle. Cependant elles m'occupèrent juſqu'au ſoir, qu'en paſſant à Dreux, la vue de divers objets, qui ſe préſentèrent autour de ma chaiſe, me tenta vivement de deſcendre, pour approfondir les mouvemens qui frappoient mes yeux; car la moindre ſingularité m'attachoit. J'éprouvois, de plus en plus, que rien n'eſt indifférent pour un obſervateur attentif; & les plus ſimples rencontres ayant offert, à ma nouvelle philoſophie, de riches occaſions de s'exercer, j'étois perſuadé, par tant d'exemples, qu'un inconnu, le premier paſſant, que j'aurois eu la curioſité d'arrêter, m'eût fourni quelque profond ſujet de réflexions. Chacun n'a-t-il pas ſes intérêts, ſes paſſions, ſes plaiſirs ou ſes embarras de fortune & de cœur? dont l'aveu lui coûte d'autant moins, qu'il en a l'imagination plus remplie. J'avoue que dans ma courſe du jour, il n'étoit paſſé perſonne, ſur

qui je n'euſſe ſenti quelque déſir de renouveler mes expériences.

Mais il falloit que mon voyage eût un terme. D'ailleurs, outre les motifs qui me menoient à Paris, je pouvois m'attendre que cette grande ville ouvriroit un champ bien plus vaſte à mes obſervations. Celles de ma route ne me paroiſſoient qu'un eſſai de mon nouveau goût, & les aventures, qui l'avoient fait naître, une préparation à des évènemens d'une autre importance. Quoique je n'euſſe paſſé, dans la capitale, que le tems de mes études & de mes exercices, l'accès que j'y avois eu chez les amis de mon père, & mes propres liaiſons, me laiſſoient des ſouvenirs ſur leſquels j'établiſſois déja de fort grandes vues. A la vérité, mes plus étroites communications n'avoient été qu'avec de jeunes gens de mon âge; & l'idée que la jeuneſſe ſe forme d'une ſaiſon de la vie plus avancée, dont les graves apparences en impoſent, auroit pu me faire craindre de trouver les gens d'un âge au-deſſus du mien, trop défendus contre mes recherches, par l'uſage du monde, & par quantité de rafinemens qui voilent le cœur: mais grâces à ſept ou huit ans, que j'avois perdus dans ma province, j'étois à ce point où quelques années de plus n'ajoutent preſque rien à la raiſon, & d'ailleurs naturellement peu capable d'être trompé par des

ombres. Mon âge étoit vingt-huit ans. En un mot je regardois Paris comme un centre, où tout le royaume aboutiſſoit par les lignes de l'ambition, de l'intérêt, de la ſenſualité, & des autres paſſions. J'y devois trouver pour mes éloges & pour ma cenſure, c'eſt-à-dire en vertus comme en vices, une moiſſon toujours abondante.

Ce fut en recevant mes ordres pour courir toute la nuit, que mes gens, frappés peut-être de cet air d'impatience, m'apprirent la ruſe du prieur, la part qu'ils y avoient priſe, & le déſir même que l'oncle & la nièce auroient eu de m'arrêter plus long-tems, ſi l'invention ne leur eût manqué pour un nouvel artifice. Mais en me faiſant ces deux aveux, ils ſe gardèrent bien d'ajouter que l'oncle, pendant qu'il m'avoit laiſſé ſeul avec ſa nièce, s'étoit lié fort étroitement avec eux, & les avoit engagés, par de grandes eſpérances, à l'informer déſormais de toutes mes actions. Ainſi je fus long-tems obſervé par ces deux hommes, qui, s'étant laiſſés remplir des chimères du prieur, ne m'apportèrent pour excuſe de leur trahiſon, qu'une aveugle paſſion de contribuer à ma fortune.

Mes vues d'établiſſement étoient ſi peu décidées, qu'en arrivant à Paris, je ne penſai pas à régler mon train, & je pris, pour logement,

le premier hôtel meublé. Les amis de mon père étoient le conſeil, dont je lui avois promis de faire dépendre mes plus importantes réſolutions: mais je prévoyois auſſi que le nouveau goût qui me dominoit, & qui me ſembloit aſſez ſérieux pour faire l'occupation, comme l'amuſement de ma vie, auroit beaucoup de part à mon choix; & je ne voulois pas commencer par m'impoſer des liens, gênans du moins pour ma liberté. La prudence humaine juge fort bien du préſent & du paſſé, mais elle eſt toujours hors de ſa ſphère, lorſqu'elle prétend embraſſer l'avenir. Je ſouhaitois d'être libre; & la voie, que je prenois volontairement, m'alloit conduire au plus bizarre eſclavage.

Ma première chaîne, & la plus légère, fut un de ces incidens dont on ne peut ſe prendre à perſonne, & contre leſquels il n'y a de reſſource que dans la patience. Le jour même de mon arrivée, m'étant mis au lit, pour me rétablir d'un peu de fatigue, que je ne pouvois attribuer qu'à ma courſe, j'y fus ſaiſi d'une fièvre ſi violente, qu'elle m'y retint vingt-quatre heures, ſans la moindre diminution. A mon âge, il me parut ſurprenant que la veille d'une ſeule nuit eût été capable d'altérer le fond de ma ſanté. Je fis demander ſi l'air étoit ſain, dans l'appartement que j'occupois; ou ſi, dans l'hôtel

il n'y avoit pas quelque malade, dont le voiſinage fût contagieux pour moi. On me répondit que tout le monde s'y portoit bien, & qu'il n'y avoit actuellement d'étrangers, qu'un marchand du Havre, arrivé depuis huit jours avec ſa nièce. La fièvre m'ayant repris le jour ſuivant, j'abandonnai aux médecins, les raiſonnemens ſur la cauſe du mal, & je me fiai de ma guériſon à leurs remèdes.

J'en fus quitte pour quelques autres accès, qui m'affoiblirent beaucoup, mais qui ne refroidirent pas ma paſſion pour les recherches morales. Dans une ſituation, qui n'étoit pas ſans danger, j'étois moins occupé de ma maladie, que du ſouvenir de mon voyage, & de celui de mes réflexions ſur l'hiſtoire de cinq ou ſix jours. Elles me plaiſoient, elles m'attachoient autant que dans leur naiſſance. J'y revenois ſans ceſſe, & je me les retraçois ſous toutes ſortes de formes.

Après les avoir comme épuiſées, & faute d'objets pour en faire de nouvelles, mon attention tomba d'elle-même ſur mon médecin. Pendant qu'il étudioit ma fièvre, j'obſervois ſes mouvemens, ſes diſcours, & ſa contenance. J'entrepris de découvrir les ſecrets de ſon cœur, ou ceux de ſon art. Il étoit homme de beaucoup d'eſprit. Ma conſtance à le ſuivre des yeux, l'air

de méditation qu'il voyoit dans mes regards, mes queſtions fines & ſenſées, quoiqu'étrangères à ma ſituation, lui causèrent, non-ſeulement beaucoup de ſurpriſe, mais quelqu'embarras. Il me regarda fixement à ſon tour. Je crus le voir incertain. Il conſultoit un inſtant mon pouls. Il me portoit la main ſur le front. Ses réponſes étoient vagues ; ou, feignant de ne m'avoir pas entendu, il me ſupplioit de m'agiter moins, & de me repoſer ſur ſon zèle. Je craignis enfin que l'uſage du monde, & la pénétration que je lui avois reconnue, ne lui donnaſſent quelque défiance de ma curioſité : elle ne fût pas pouſſée plus loin, & mon ſilence le rendit tranquille. Mais après ma guériſon, lorſqu'en recevant les témoignages de ma reconnoiſſance il me parla du délire où j'avois été pendant pluſieurs jours, j'eus peine à demeurer ſérieux. Je ne balançai pas néanmoins à le détromper ; & je pris plaiſir à l'informer de la vérité, avec toute l'ouverture qu'on a volontiers pour un homme d'eſprit & d'honneur. Alors nous rîmes enſemble de mon idée & de ſa mépriſe. Il goûta mon tour d'eſprit. J'étois déjà prévenu en faveur du ſien. Cette bizarre aventure me valut un ami d'un mérite diſtingué, à qui ſon propre penchant, ou ſa complaiſance, fit adopter tous mes goûts, & dont les lumières

n'ont pas peu ſervi, dans la ſuite, à régler mes obſervations & mes principes.

Il ne falloit pas compter ſur le même bonheur, à Paris, dans toutes mes liaiſons. Mais, en amitié, les choix ſages ne ſe font pas ſans épreuve; & la réſolution de m'éloigner des caractères ſuſpects entroit autant dans ma nouvelle philoſophie, que la paſſion de les connoître. Cependant, une carrière ſi difficile demandant plus d'expérience que je n'en avois encore, je craignois que ce défaut ne m'exposât à plus d'une erreur, & j'étois réellement à la veille de l'éprouver.

A peine la fièvre m'avoit quitté, que le marchand étranger, dont l'appartement touchoit au mien, m'avoit fait offrir de venir quelquefois me déſennuyer par ſon entretien. Mes gens m'avoient dit, en exécutant ſa commiſſion, qu'il avoit pris beaucoup d'intérêt à ma maladie, & que chaque jour il s'étoit informé pluſieurs fois de ma ſituation. Cette politeſſe demandoit quelque retour. J'avois deſiré ſeulement un peu d'explication ſur ſon caractère. On ignoroit les affaires qui l'arrêtoient à Paris; mais, depuis ſon arrivée, il n'étoit pas ſorti de l'hôtel, & ſa nièce ne s'étoit pas fait voir hors de leur chambre. Ils n'avoient, à leur ſervice, qu'une vieille femme, dont on admiroit la fidélité; rien

n'avoit été capable de lui faire ouvrir la bouche ſur les occupations de ſes maîtres. Ils étoient d'ailleurs doux & civils ; & la bonne chère, qui régnoit conſtamment à leur table, ſembloit marquer une fortune abondante & faire leur unique amuſement. Ce récit n'ayant pu me donner d'éloignement pour la viſite de l'oncle, j'avois conſenti à le recevoir. Il s'étoit préſenté de très-bonne grâce : ſa phyſionomie étoit engageante, & ſes manières polies. Ma porte lui fut ouverte à tous les momens du jour. Matin & ſoir, il venoit paſſer quelques heures avec moi ; & dans une lente convaleſcence, qui ne me permettoit pas encore de voir mes amis, je m'applaudiſſois d'avoir trouvé ce préſervatif contre l'ennui de ma ſolitude.

Au reſte, il avoit donné peu d'exercice au penchant qui m'avoit fait commencer par l'étude de ſon caractère. Quoiqu'il fût impénétrable ſur le fond de ſes affaires, & que ma propre diſcrétion m'ôtât la curioſité de les découvrir, jamais homme n'avoit eu de voile moins épais ſur le cœur.

Son âge étoit d'environ trente ans. J'avois reconnu, dès le premier jour, qu'il étoit voluptueux, prodigue, inconſidéré dans ſes jugemens & dans ſon langage, & que ſa profeſſion, qui demande une conduite réglée, ne l'avoit pas

empêché, dans ſa jeuneſſe, de mener une vie fort libertine à Paris. Il me racontoit, ſans ménagemens, ſes anciennes aventures & celles d'autrui; la plupart aſſez intéreſſantes pour me ramener à mes réflexions favorites, ſi des mêlanges ſans vraiſemblance ne me les euſſent fait regarder comme des exagérations ou des fables. Mais il y mettoit tant de feu & d'agrément, que ſes récits m'attachoient. Lorſque ſes expreſſions & ſes peintures trop libres me rendoient plus ſerieux, il ſavoit éluder ma cenſure par un badinage plein de charmes, ou la combattre avec plus d'eſprit que de raiſon. Dans la familiarité, à laquelle il parvint bientôt avec moi, il m'accuſoit de reſſembler à ſa ſœur du Havre, qui ne ceſſoit pas de le tourmenter par ſa morale; fille divine, à la vérité, qu'il vouloit me faire connoître un jour, mais d'un caractère inſupportable, il m'en informoit d'avance; le tyranniſant du matin au ſoir, critiquant mal-à-propos tous ſes diſcours & toutes ſes actions, jugeant de tout, comme moi, par des viſions philoſophiques auxquelles il ne comprenoit rien, plus faite en un mot pour être ma ſœur que la ſienne: il vouloit la faire venir exprès du Havre, & je verrois une créature auſſi déraiſonnable que moi. Je lui paſſois toutes ces ſaillies en faveur de ſa gaieté & de ſon bon naturel; car, après

s'être long-tems défendu contre mes attaques; il avouoit à la fin que j'avois raiſon, & que cette ſœur, qui le fatiguoit ſouvent des mêmes avis, n'avoit pas tort : mais il tenoit, diſoit-il, pour le ſyſtême de Pope ; tout lui paroiſſoit bien dans le monde ; & ſi nous étions contens, ſa ſœur & moi, d'avoir tant de ſageſſe en partage, il l'étoit extrêmement d'en avoir moins. Cette converſation, qui ne m'apprenoit rien, mais qui m'amuſoit beaucoup, étoit allongée par la lecture des nouvelles publiques, que mon complaiſant ſe faiſoit apporter régulièrement. Non-ſeulement il les liſoit avec grâce, mais il y joignoit des commentaires, qui me ſurprenoient dans un marchand de province. J'admirois qu'il connût parfaitement la cour & la ville. Les noms, les évènemens lui paroiſſoient familiers. J'aurois pu tirer beaucoup davantage de ſa mémoire, pour groſſir le recueil de mes obſervations, ſi la connoiſſance de ſon caractère ne m'eût rendu ſes explications auſſi ſuſpectes que ſes récits.

Un jour qu'il étoit à lire une gazette étrangère, ſa vue devançant ſa prononciation, il s'arrêta tout d'un coup, avec une exclamation fort vive, qui fut auſſitôt ſuivie de contorſions plaiſantes, & de grands éclats de rire. Il ſembloit ne ſe pas poſſéder, de ſurpriſe & d'admiration. Un moment de ſilence & de méditation

ſuccédoit; enſuite, ſe tenant les côtés des deux mains, & la tête renverſée ſur le dos de ſa chaiſe, il recommençoit à rire avec de nouveaux éclats. J'attendis tranquillement la fin & l'éclairciſſement de cette ſcène. Enfin, s'adreſſant à moi : Monſieur, me dit-il du ton le plus empreſſé, de grâce écoutez ; je vous demande toute votre attention : & revenant aux nouvelles, il continua de lire, dans l'article de Paris, « que M. le comte de... » ayant diſparu depuis plus d'un mois, ſans » qu'on eût pu découvrir ce qu'il étoit devenu, » on ſupplioit inſtamment ceux qui ſavoient ſa » retraite, ou qui l'avoient rencontré ſur les » chemins, de donner de ſes nouvelles à ma- » dame la comteſſe, dans leur hôtel, rue.... » à Paris ». Alors la gazette fut jetée ſur ma table, & les éclats recommencèrent encore. Il me regarda d'un œil riant : connoiſſez-vous le comte de?.... & ſans me laiſſer le tems de répondre ; c'eſt moi-même, ajouta-t-il. Je lève le maſque, cher marquis, & je me reproche de l'avoir gardé ſi long-tems, avec un homme qui ſait le monde, à qui j'ai voué une parfaite amitié, & dont je déclare naturellement que la ſévérité ne me fait pas peur. Vous ne ſauriez être ennemi du plaiſir à votre âge. Mais le fuſſiez-vous autant que vous l'affectez, dans la petite guerre que vous faites à mes folies, il ne m'en eſt pas moins

impoſſible de vous cacher mon ſecret; il me pèſe, il m'étouffe; pourquoi l'aventure eſt-elle ſi comique? & de ſuite, il ſe remit à rire, à frapper des pieds & des mains, en s'agitant juſqu'aux larmes.

Les lumières, que j'avois déjà, me firent entrevoir aiſément une partie du myſtère: mais trouvant l'hiſtoire aſſez étrange en effet, j'eus la curioſité de l'entendre de ſa propre bouche. Je l'obſervois néanmoins, ſans lui dire un mot, & bien réſolu de ne rien approuver qui bleſſât la délicateſſe de l'honneur. Lui, toujours dans l'emportement de la même joie, ne fit pas la moindre attention à mon ſilence, & reprit du même ton.

Je commence, me dit-il, par vous aſſurer que la pièce qu'on me fait, n'eſt pas de ma femme. C'eſt bien l'ame la plus douce & la plus modeſte du quartier, qui m'aime aſſurément plus que je ne l'y tiens obligée, & que je crois avoir aimée moi-même plus de quinze jours, depuis notre mariage: elle eſt incapable d'une mauvaiſe plaiſanterie, dont elle craindroit que ſon cher mari pût s'offenſer. Mais j'y reconnois mon excellente ſœur, mademoiſelle de... que vous me diſpenſerez à préſent de faire venir du Havre, puiſqu'elle n'eſt jamais ſortie de Paris, où je vous apprends qu'elle tient magaſin de méchan-

cetés philoſophiques. Vous la connoîtrez, vous dis-je ; guériſſez-vous ſeulement. Je brûle de vous mettre aux mains avec elle. C'eſt votre portrait d'après nature. Et peu m'importe lequel ſoit le plus méchant des deux ; peut-être ſerai-je vengé de l'un par l'autre. Or voici l'hiſtoire qui met cette charitable ſœur aux champs, & qui me procure l'honneur de figurer dans un article de la gazette. Vous ne me trahirez pas, ajouta-t-il plus ſérieuſement ; je vous ſomme de la fidélité qu'on ſe doit entre hommes : ou bien, reprit-il après un moment de réflexion, vous me trahirez, ſi vous l'aimez mieux. Ne vous gênez pas, mon cher ami. Rien n'eſt plus égal pour votre très-humble ſerviteur.

Ceux qui l'ont connu, & qui ſe rappelleront ſon exceſſive légèreté, ſoutenue par un fond inépuiſable d'idées libertines, quand ſa folle imagination avoit une fois pris feu, n'auront pas beſoin de clé pour les noms que je ſupprime. Ils ſe méprendroient encore moins à l'extrême licence de ſes termes, ſi j'étois capable de les répéter. Tous les freins ſembloient rompus, depuis qu'il m'avoit appris ſon nom. Son récit fut digne de l'aventure. Mais je n'en veux conſerver que les circonſtances néceſſaires à l'enchaînement du mien.

En rentrant un jour chez lui, il avoit apperçu,

dans ſon anti-chambre, une lettre arrivée par la poſte, à l'adreſſe d'un de ſes laquais, & n'avoit pu réſiſter à la curioſité de l'ouvrir. Elle étoit de la ſœur de cet homme, pauvre bourgeoiſe du Havre, qui faiſoit des plaintes, à ſon frère, de la peine qu'elle avoit à vivre, & qui lui donnoit avis, que ſa fille n'ayant pas moins de ſeize ans, étant fort jolie, & dans le deſſein d'apprendre le commerce des modes, elle la faiſoit partir par le coche, pour arriver tel jour à Paris, où elle ſuppoſoit l'oncle aſſez aiſé pour ſe charger du ſoin de ſa nièce, & lui tenir lieu de père. Une découverte de cette nature avoit fait naître au comte, un projet digne de lui. Il s'étoit déterminé ſur le champ à prendre la place de l'oncle. Sa cruelle adreſſe avoit rendu le piège infaillible, pour une petite fille fort ſimple, qui n'étoit jamais ſortie des bras de ſa mère, & qui s'attendoit, en quittant le coche, à tomber dans ceux d'un oncle chéri, qu'elle ne connoiſſoit pas encore, mais dont elle ſe promettoit toute la tendreſſe, & que ſa mère lui avoit recommandé de reſpecter comme un père. Le comte, en habit commun, ſans épée, comme il étoit encore avec moi, s'étoit préſenté au coche, avoit demandé ſa nièce, qui s'étoit offerte à ſes careſſes, & l'avoit menée dans l'appartement qu'il avoit loué pour elle & pour lui, avec une femme

de

de ſervice, dont l'emploi n'étoit pas ſon coup d'eſſai. La peinture qu'il me fit de l'innocente ſimplicité de l'une, & des ruſes infernales de l'autre, avec leſquelles il n'eut pas honte de me peindre auſſi ſes propres artifices pour hâter ſa criminelle victoire, excita ma plus tendre pitié, & me fit donner un profond ſoupir au malheur de la vertu ſans défenſe. Il expliqua ſi différemment cette ſenſibilité de cœur, que dans l'extrême dépravation du ſien, il eut l'audace de me demander ſi ſon bonheur ne faiſoit envie. Le dédain fut ma ſeule réponſe. Mais, loin de le remarquer, ou d'y paroître ſenſible, il continua de me faire une voluptueuſe image de la vie qu'il avoit menée dans ſa ſolitude. Enfin, m'avouant qu'elle commençoit à l'ennuyer, il étoit charmé, me dit-il, que la méchanceté de ſa ſœur lui fût bonne à quelque choſe, & vint le réveiller de ſa léthargie. Il alloit revoir le jour, ſans ſavoir trop bien ce qu'il feroit de ſa nièce, qu'il étoit prêt à rendre pour le prix qu'elle lui coûtoit, & recommençant à rire de toutes ſes forces, il me demanda ſi ſon aventure, & le dénouement, n'étoient pas ce qu'il y avoit de plus comique au monde.

J'avois eu le tems de préparer ma réponſe, ou plutôt je m'étois déterminé à la faire ſi courte & ſi ſérieuſe, qu'elle pût me délivrer pour ja-

ais de ſes confidences. Cependant j'y mis toute
a politeſſe, qui convenoit entre nous. On ne
pouvoit me conteſter le droit d'obſervation, ſur
les vices & les ridicules; mais je ne m'attribuois
pas celui d'une cenſure ouverte, qui, dans le
règne des opinions & des mœurs préſentes,
m'auroit fait paſſer pour un miſantrope. Le goût
des femmes, répondis-je d'un ton froid, m'avoit
ſi peu dominé juſqu'alors, que j'étois fort mau-
vais juge de ces aventures, ſur-tout après une
maladie de quinze jours, qui ne me laiſſoit de
paſſion que pour ma ſanté. Plaignez-vous donc,
répliqua-t-il aſſez plaiſamment, de la nature &
de la fièvre. Enſuite, ſans faire la moindre at-
tention à ma froideur, il me dit, avec la même
légèreté, qu'il avoit beſoin de moi : qu'étant
réſolu de reparoître le même jour, il vouloit
qu'on le vît arriver à la porte en chaiſe de poſte,
comme revenant d'un long voyage; qu'il me
demandoit la mienne, & mes gens, en équipage
de francs courriers, pour donner quelque vrai-
ſemblance à cette farce. Je ne fis aucune diffi-
culté de lui accorder ce qu'il déſiroit. Il fit venir
auſſitôt des chevaux de poſte. En partant, avec
promeſſe, volontaire aſſurément, de me revoir
le jour même, il me demanda une autre grâce,
celle de veiller un peu ſur ſa maîtreſſe. Oh!
lui dis-je, en ſouriant malgré moi de ſon impu-

cence, cette office n'accommoderoit pas un malade. J'en chargerai donc votre valet-de-chambre, ajouta-t-il ſans ſe rebuter. Vous êtes le maître, répondis-je froidement.

Tous ces nouveaux traits, d'un caractère au-deſſous de mes réflexions, ne purent les exercer long-tems. Mais j'avoue que ſous l'air calme, où je m'étois contenu, mon cœur avoit ſaigné de compaſſion, pour le malheureux objet d'une ſi noire impoſture; & dans mon indignation j'avois peine à juſtifier l'indulgence des loix, pour cet énorme excès de libertinage. Quelle ſera donc, diſois-je, la ſûreté des familles pour l'honneur & l'éducation de leurs enfans; ſi les jeunes perſonnes, d'un ſexe foible & crédule, ſont expoſées à ces horribles ſéductions? Un ſubtil & riche libertin cauſera plus de ravages dans cette tendre partie du corps civil, que l'ardeur naturelle des paſſions, & que les inſpirations de l'enfer même, ſur lequel on ſe plaît à rejeter tout ce qui bleſſe la religion & les mœurs. Il ne faut pas une grande connoiſſance du monde, pour ſavoir qu'à Paris, & dans toutes les grandes villes, où l'opulence exalte impunément tous les vices, la plupart des victimes de l'incontinence doivent leur malheur à cette pernicieuſe ſource.

Je ſus de mes gens, à leur retour, que le

comte s'attachant en effet à garder les apparences, s'étoit fait mener d'abord à Saint-Denis, pour tromper juſqu'à ſes poſtillons; qu'après s'y être arrêté quelques momens, il y avoit pris d'autres chevaux, avec leſquels étant rentré dans Paris, il s'étoit fait conduire à ſa porte; qu'à ſon arrivée, voyant accourir ſes propres domeſtiques avec de grandes marques de joie, il s'étoit hâté de congédier ſon train, & qu'il étoit entré paiſiblement dans ſa cour. Mon valet-de-chambre avoit eu le tems de prêter l'oreille, & lui avoit entendu demander à ſes gens, ſi ſon abſence n'avoit pas cauſé beaucoup d'inquiétude à madame? Dans le peu d'inſtans, qu'il avoit paſſés à Saint-Denis, il avoit recommandé le ſilence aux miens, ſur tout ce qu'ils avoient fait à ſa ſuite, & leur avoit ordonné de dire à notre hôte, qu'il étoit parti avec eux pour quelques affaires dont je l'avois chargé, mais qui n'empêcheroient pas qu'on ne le revît le ſoir. Ainſi cette tête folle, ce cœur corrompu, qui lui faiſoient violer tous les droits & tous les devoirs, ne lui avoient pas fait perdre, dans la conduite de ſes déréglemens mêmes & de ſes artifices, une ſorte de prudence, qui les rendoit encore plus dangereux & plus noir.

Il revint, quoiqu'aſſez tard; & ſon excuſe, que je lui demandois peu, fut qu'après un voyage

de long cours, il n'avoit pu ſe diſpenſer de ſouper avec ſa femme & ſa ſœur. Les prétextes, dont il avoit ſu colorer cette longue abſence, lui avoient fait une ſeconde comédie. Il leur avoit fait entendre, me dit-il, qu'il étoit parti ſubitement, par un ordre ſecret de la cour, avec une chaiſe & des gens d'emprunt, pour deguiſer mieux ſa commiſſion. Il avoit joué le négociateur & l'homme important, qui n'oſoit encore s'expliquer ſur les affaires. Sa femme n'avoit douté de rien. Sa maligne ſœur avoit été moins crédule, & ne s'étoit pas laſſée de railler ſes prétentions à la politique. Elle avoit pris plaiſir à l'embarraſſer par de froides équivoques ſur les affaires du cabinet, auxquelles on ne pouvoit diſconvenir qu'il ne fût très-propre, avoit-elle dit, & dont elle le croyoit fort occupé. Le plaiſant, le divin de l'aventure, c'étoit qu'à la fin ſa femme, touchée de cette injuſte guerre, avoit pris parti pour lui, & que les charmantes belles-ſœurs avoient failli ſe quereller.

Il avoit compté me divertir beaucoup, & je demeurai fort ſérieux. Cette conduite fut celle dont je réſolus de ne plus m'écarter avec lui. Mes réponſes, ſouvent lentes, & toujours très-courtes, n'interrompoient guères ſes récits ou ſon badinage. Je continuai de le recevoir, une ou deux fois chaque jour, ſans m'informer s'il

paſſoit la nuit dans l'appartement voiſin; & mes gens, qui ne pouvoient ſe tromper à l'opinion que j'avois de lui, ne s'exposèrent plus à me raconter ce qu'ils obſervoient. Toute ſa légèreté ne le rendit pas inſenſible au changement ſoutenu de mes manières & de mon humeur; mais ſa fierté le défendant mieux contre ſon dépit, il ne m'en témoigna rien. J'y gagnai de ne plus l'entendre parler de ſa maîtreſſe, & profaner encore les noms d'oncle & de nièce. Ses viſites devinrent plus courtes; & celles de mon médecin, avec lequel il avoit toujours évité de ſe rencontrer, étant au contraire beaucoup plus longues depuis que ma ſanté commençoit à s'affermir, je fus, à la fin, des jours entiers ſans le voir. Un refroidiſſement, que je déſirois, ne put m'affliger. Si j'y faiſois quelque attention, c'étoit pour m'en applaudir; & je n'avois pas attendu ſi long-tems à prendre la réſolution de chercher un autre logement, auſſitôt que mes forces le permettroient.

Il s'étoit paſſé neuf ou dix jours, qui m'avoient mis en état d'y penſer plus ſérieuſement; lorſque mon laquais, entrant d'un air étonné, m'annonça deux dames qui demandoient à me voir, & qui, ſous prétexte qu'elles m'étoient inconnues, avoient refuſé de ſe faire annoncer ſous leurs noms. Deux dames, lui dis-je. Il ſavoit

que je ne recevois encore perſonne, & c'étoit la cauſe de ſon embarras. Les amis, qui m'attendoient depuis mon départ de la province, ignoroient mon arrivée : le ſpectacle de ma maladie m'avoit paru triſte à leur offrir. Je n'en avois pas même informé mon père. Les commiſſions de mademoiſelle de Créon avoient été ſuſpendues. En un mot, j'avois remis toutes ſortes de ſoins après mon parfait rétabliſſement, où devoit commencer proprement mon exiſtence à Paris; & je ne devois pas craindre qu'on fût difficile à ſe contenter de mon excuſe. Ainſi, ne me ſuppoſant connu que dans ma demeure, & croyant le comte intéreſſé à ne pas nous y faire découvrir l'un & l'autre, j'avois autant d'embarras que mon laquais, ſur une viſite ſi peu attendue. Je lui fis diverſes queſtions. A peine eut-il le tems de m'apprendre que les dames étoient arrivées avec des porteurs, n'avoient fait ouvrir leurs chaiſes qu'au bas des degrés, où l'ayant trouvé, elles m'avoient demandé à lui par mon nom, & s'étoient obſtinées à monter, malgré ſes objections. Au moment qu'il achevoit, j'entendis quelque bruit dans mon anti-chambre. Ma porte, qu'il n'avoit fermée qu'à demi, fut pouſſée légèrement, & je vis paroître deux jeunes femmes du plus grand éclat,

qui n'attendirent pas ma permiſſion ou mes civilités pour entrer.

Je m'avançai néanmoins au-devant d'elles; & rien ne m'aidant à les connoître, je leur demandai ſi ce n'étoit pas quelque erreur de leur part ou de celle de mes gens, qui me procuroit l'honneur de les voir chez moi. Non, répondit l'une : c'eſt M. le marquis de.... que nous cherchions, & nous ſommes ſûres de l'avoir trouvé.

Elles s'aſſirent, après m'avoir fait une révérence. En robe de chambre comme j'étois, je me mis auſſi dans mon fauteuil, avec quelques excuſes ſur l'état de ma ſanté. Auſſitôt, celle qui m'avoit déjà répondu, & qui s'étoit préſentée d'un air plus libre que ſa compagne, ouvrit la ſcène auſſi librement, quoiqu'avec un peu de rougeur ſur deux joues charmantes. Nous vous connoiſſons, monſieur, & par des vertus ſi reſpectables, & par un témoignage ſi peu ſuſpect en matière de vertus, que deux femmes de notre âge n'ont pas fait ſcrupule de ſe rendre ici ſur la foi de votre caractère. Vous ne ſerez étonné de rien, ſi j'ajoute que c'eſt à votre voiſin, le marchand du Havre, que nous ſommes redevables d'une partie de nos informations, & que nous devons le reſte à nos propres ſoins.

Elle s'arrêta, comme ſi ce préambule n'eût

plus rien laiſſé d'obſcur dans leurs noms & dans les motifs de leur viſite. Mais il eſt certain que n'ayant encore aucun ſoupçon de la vérité, un diſcours, auquel je ne compris rien, ne ſervit qu'à m'en éloigner. Le témoignage de mon voiſin, ſur-tout avec la qualité de marchand, étoit une énigme inexplicable pour moi. Quels rapports, quelles liaiſons pouvois-je lui ſuppoſer à Paris ſous ce titre? J'avouai naturellement, aux deux dames, que depuis quelques ſemaines, j'avois vu familièrement un voiſin, qui ſe donnoit pour marchand du Havre; mais que je n'avois aucune relation avec ſes amis ou ſes connoiſſances. Je le ſais, me répliqua-t-on; & vous ne nous en connoîtrez pas moins, en apprenant de nous-mêmes que dans madame vous voyez la comteſſe de... & dans moi mademoiſelle de... ſœur du comte.

Mes yeux s'éclaircirent. Je me levai, dans la dernière ſurpriſe, avec les plus profonds témoignages de reconnoiſſance & de reſpect. Mademoiſelle de... me pria de ne pas quitter ma place, & de l'écouter. Un regard d'une vivacité pénétrante, de la fineſſe dans tous ſes traits & des grâces dans ſes moindres mouvemens, le ſon d'une voix mélodieuſe, & comme aſſortie à toutes les ſenſibilités, & les délicateſſes du cœur, lui répondoient bien mieux que cette

prière, de l'attention qu'elle déſiroit pour ſon récit. Il faut commencer, me dit-elle avec un ſourire enchanteur, par vous expliquer d'où vient notre confiance pour vous, & comment nous ſommes parvenues à trouver le chemin de cette maiſon. Je n'ai pas beſoin d'autres préliminaires, puiſque vous êtes informé, comme nous, du fond & de la ſuite des évènemens; & vous devinez, ſans doute, les motifs qui nous amènent.

Elle ne remonta pas plus loin que le retour ſimulé du comte, & la ſuppoſition d'une courſe, dont il avoit fait un roman fort orné. La comteſſe, d'un naturel ſimple, & paſſionnée pour ſon mari, s'étoit laiſſée perſuader à peu de frais. Mademoiſelle de... avec autant de pénétration & de juſteſſe d'eſprit que de charmes, exercée d'ailleurs à faire la guerre aux extravagances de ſon frère, n'avoit pas été de ſi bonne compoſition; & l'ayant pouſſé fort vivement, elle l'avoit fait tomber en contradiction ſur pluſieurs points, qui lui paroiſſoient manquer de vraiſemblance. Cependant elle s'étoit trouvée dans quelque embarras. Le comte, à qui j'étois trop préſent pour n'avoir pas eu beaucoup de part aux égaremens de ſon imagination, avoit quelquefois mêlé mon nom à ſes fables. Il m'avoit repréſenté ſous les mêmes traits dont il m'avoit

peint ſa ſœur ; ami exceſſif du raiſonnement & de la réflexion, philoſophe auſtère, cenſeur incommode toujours en guerre avec lui ; civil néanmoins, complaiſant, gai même & d'un bon commerce ; car, n'ayant pas encore à ſe plaindre de ma froideur, le portrait n'avoit été qu'obligeant. Il l'avoit même flatté, comme dans nos entretiens, juſqu'à m'accorder quelque reſſemblance avec mademoiſelle de.... & lorſqu'elle avoit voulu ſavoir dans lequel de tous ces pays qu'il avoit traverſés, nous nous étions vus ſi familièrement, il avoit nommé Bruxelles, c'eſt-à-dire, la premiere ville qui lui étoit venue à l'eſprit. Tant de circonſtances, ſur-tout nos diſputes, dont il avoit eu la bonne foi de ne pas s'attribuer l'avantage, avoient laiſſé des obſcurités dans ſa relation, & de l'incertitude à ſa ſœur. Mais elle avoit eſpéré qu'une tête ſi légere ſe trahiroit bien-tôt elle-même, ou ne feroit pas long-tems à l'épreuve des obſervations d'une femme & d'une ſœur. En effet, quelques jours avoient ſuffi pour tout éclaircir. Quoiqu'il ne fût pas accoutumé à déguiſer beaucoup ſa conduite, il avoit voulu garder des précautions qui n'avoient ſervi qu'à faire éventer ſa marche. Il ſortoit dans ſon caroſſe ; mais le quittant le ſoir, il ſe déroboit à tous ſes gens pour ſe rendre ſeul chez ſa maîtreſſe ; & s'il en revenoit tard, ou s'il y paſſoit la nuit, il ne retournoit chez lui

qu'avec des porteurs. Les dames l'avoient fait ſuivre. Après avoir découvert une fois notre logement, toutes les circonſtances préſentes n'avoient pu leur échapper. Mon nom ſeul qui leur étoit revenu pour première inſtruction, avoit été comme un fil, qui ne les avoit pas impatientées par ſa longueur. Leur agent s'y étoit pris avec une extrême adreſſe, & le marchand du Havre avoit été démaſqué.

Malheureuſement, continua mademoiſelle de..., toutes ces recherches ſe ſont faites avec la participation de ma ſœur; & les découvertes nous ayant été communiquées en commun, elle a reçu des lumières & des explications fort triſtes, pour une femme idolâtre de ſon mari. Chaque jour a rendu la plaie plus profonde; ſa ſituation me perce le cœur. Depuis que j'ai perdu l'eſpérance de ramener mon frère à des ſentimens réglés, je m'efforce en vain de la guérir d'une paſſion qui fait le continuel malheur de ſa vie. Elle s'eſt toujours flatée que les déſordres de ſon mari étoient paſſagers, & que de légers caprices n'altéroient pas le fond de tendreſſe qu'elle lui croyoit pour elle; d'autant plus qu'étant parfait comédien, il ſavoit jouer le mari complaiſant, avec plus d'art qu'il n'a fait le politique & le négociateur. Aujourd'hui, des infidélités ſi certaines, qui deviennent capables de

le tenir plus d'un mois dans l'oubli de toutes les loix & des bienſéances, & dont il ne paroît pas prêt à ſentir l'opprobre, la réduiſent au déſeſpoir. Je ne connois plus de conſolations qu'elle puiſſe aimer. Jour & nuit, ſes pleurs... Deux ou trois ſanglots, échappés à la comteſſe, interrompirent mademoiſelle de... Les dehors tranquilles qu'elle avoit affectés juſqu'alors, s'étoient évanouis pendant l'expoſition de ſes peines; & m'étant tourné vers elle, j'eus devant les yeux l'image de la plus tendre & de la plus naïve douleur. Son mouchoir, dont elle ſe preſſoit les paupières pour cacher ou pour arrêter ſes larmes, en fut mouillé dans l'inſtant; & ſes bras levés, repliés à la hauteur des coudes pour aider à l'office des mains, exprimoient, par une violente contenſion, la force des ſentimens qui l'agitoient. Le ſilence de ſa belle-ſœur m'ayant permis de m'abandonner un moment à ce ſpectacle, j'en fus attendri, juſqu'à ne pouvoir contenir le tranſport de ma compaſſion. Ah! madame, lui dis-je affectueuſement, en baiſſant la tête juſqu'à ſes genoux, ſe peut-il qu'il y ait un cœur au monde, dont l'hommage vous ſoit refuſé, & qui puiſſe réſiſter à ces vertueuſes larmes! Elle ne me répondit que par une profonde inclination, & je remarquai, avec un redoublement de pitié,

les efforts qu'elle faiſoit pour ſe contraindre.

Mademoiſelle de... m'avoit écouté, ſans mêler un mot à mon compliment, mais en relevant la vue ſur elle, je la vis attachée fixement à m'obſerver, comme ſi mon extrême ſenſibilité l'eût remplie d'étonnement. Elle reprit néanmoins d'un air fort libre.

Vous voyez ici, monſieur, ce que j'ai le chagrin de voir à toutes les heures du jour, & ce qui me rend peut-être auſſi malheureuſe qu'une chere ſœur, dont j'ai les tourmens à ſoutenir avec les miens. Lorſque nous eûmes connu toute la grandeur du mal, il fut queſtion entre nous d'y chercher de prompts remèdes. Notre première chaleur nous portoit à couvrir mon frère de reproches & de honte; mais lui faire naître le moindre ſoupçon de nos découvertes, c'étoit le mettre en défenſe contre nous. Il en auroit été quitte pour donner le change à notre émiſſaire, en variant la ſcène de ſon intrigue, & nous ſerions retombées dans toutes nos ténèbres. Le deſſein qui ſuccéda, fut de recourir à l'autorité publique, & de faire diſparoître l'objet du ſcandale. Cette voie nous ſembloit ſûre cependant elle nous livroit aux diſcours du monde; elle expoſoit l'honneur de mon frère, peut-être ſa vie, ſi quelque haſard l'amenant ici pendant l'exécution, il eût entrepris, vif & ma-

tin comme il eſt, de défendre ſon Helène ; & malgré tous nos reſſentimens, c'étoit notre tendreſſe pour l'ingrat qui demeuroit toujours la plus forte. Enfin il m'eſt tombé dans l'eſprit de nous adreſſer à vous, & je me ſuis applaudie de cette idée. Ma ſœur ne s'y eſt pas rendue ſans objections : quel moyen d'admettre un étranger à la confidence de ſes peines ! Comment s'y prendre, d'ailleurs, pour lier connoiſſance avec vous ? Elle appréhendoit auſſi que votre amitié pour mon frère, ou la partialité de votre ſexe contre le nôtre, ne vous rendît moins officieux pour elle que pour ſon mari. Combien d'autres craintes ! Mais je n'ai pas trouvé la même force qu'elle, aux deux premières ; & la troiſième ne m'a pas arrêtée long-tems, lorſque je me ſuis rappelé les récits du comte. Ses éloges & ſes plaintes me ſembloient honorer preſqu'également votre caractère. Il loue votre eſprit, vos manières, & l'agrément de votre commerce, trois points ſur leſquels je ne me défie pas de ſon goût. Il convient de la ſageſſe de vos principes & de l'excellence de votre morale : de tels aveux de ſa bouche, ce ne peut être que la vérité qui les arrache. S'il vous reproche de l'auſtérité dans l'exercice de cette philoſophie, s'il ſe plaint de vos cenſures, mon cher frère ſeroit le premier exemple d'un libertin, capa-

ble d'approuver ce qui le condamne. Enfin la comteſſe, perſuadée par ce raiſonnement comme je le ſuis moi-même, a pris la plus haute idée de vous, & s'eſt laiſſée déterminer à vous voir. La néceſſité de garder quelques meſures, jointe à votre maladie, dont nous étions informées, ne permettoit pas de vous faire demander une viſite, que nous aurions eſpérée de votre politeſſe : mais le comte étant allé ce matin à Verſailles, & ne devant revenir que demain au ſoir, nous avons ſaiſi l'occaſion ſans ſcrupule, pour viſiter nous-mêmes un malade.

Ainſi, monſieur, conclut mademoiſelle de... avec autant de grâces que de politeſſe, les deux femmes que vous voyez devant vous, ſont non-ſeulement deux infortunées que la juſtice de leur douleur autoriſe à chercher du ſecours, mais deux amies de votre vertu qu'elles connoiſſent par des voies qu'elles croyent certaines, & qui leur fait attendre de vous la protection qu'elles vous demandent.

Quoique la vertu ſoit réellement aimable par ſes propres charmes, & que ſon goût me paroiſſe le plus délicieux ſentiment du cœur, j'avoue que jamais je n'en avois recueilli de fruit plus doux. Grâces à mon heureux naturel, elle ne me coûtoit rien : mais, dans ce moment, je me ſerois cru ſurabondamment récompenſé,

quand

quand elle m'auroit été plus pénible. Après un remercîment fort ſimple de l'opinion qu'on avoit de moi; je promis de la juſtifier par mon zèle, & je n'eus aucun embarras ſur le ſervice qu'on me demandoit. Rien de plus facile, dis-je aux deux dames, que d'éloigner la petite fille, dans l'abſence de M. le comte: je ſuis preſque sûr qu'avec l'ingénuité que je lui ſuppoſe encore, car je ne la connois que par les portraits qu'il m'a faits lui-même, elle ne réſiſtera point à nos exhortations, ſoutenues de quelques menaces. Je prends volontiers ſur moi le ſoin de la renvoyer au Havre, ſous la conduite de mon valet-de-chambre que je crois chargé par le comte de veiller ſur elle, mais dont je connois la fidélité pour mes ordres.

Au Havre? interrompit Mademoiſelle de...; j'avois cru tous ces noms ſuppoſés; mais s'ils ſont réels, nous avons, entre les domeſtiques de l'hôtel, un homme du Havre, d'une probité qui m'eſt connue, & fort propre à cette commiſſion. Il conviendroit mieux de l'employer, que de vous priver d'un valet néceſſaire à votre ſituation.

Je compris alors que les deux dames ignoroient la plus noire partie de l'aventure; & pour l'honneur de mon ſexe, autant que pour le repos de la comteſſe, je réſolus d'écarter ſoigneuſe-

ment tout ce qui pouvoit les conduire à la connoiſſance de cet odieux myſtère. L'homme du Havre ne pouvant être que l'oncle de la petite fille, j'inſiſtai ſur le choix de mon valet-de-chambre, & je le fis appeler. La ſeule difficulté regardoit la vieille ſervante du comte, dont il nous falloit tromper la vigilance. Mon valet parut, je lui expliquai mes intentions, dans leſquelles je m'apperçus qu'il entroit avec beaucoup de joie, & je lui parlai du ſeul embarras qui m'arrêtoit. Il me dit que la vieille ſervante, avertie du voyage de Verſailles par ſon maître, avoit profité de ſon abſence, pour ſe donner quelques heures de relâche, dans une captivité dont la longueur commençoit à l'ennuyer, & que mademoiſelle étoit ſeule. A merveille, penſai-je auſſi-tôt; on ſe repoſe apparemment ſur ta garde: & me tournant vers les dames, l'inſtant, leur dis-je, eſt trop précieux pour ſouffrir qu'il nous échappe. Hâtons-nous. Vous ſerez témoins de l'opération, car votre préſence eſt néceſſaire, à quelque diſtance néanmoins, pour ne pas vous commettre. Tout étoit déjà réglé dans ma tête. Mon valet-de-chambre eut ordre de m'amener la petite fille, & je priai les deux dames de demeurer dans la ſituation où elles étoient, pendant que j'irois la recevoir dans mon anti-chambre. La comteſſe étoit tremblante; je la raſſurai

par mes conſolations, & voyant bientôt paroître la cauſe de ſon tourment, je paſſai dans l'anti-chambre, avec le ſoin de laiſſer ma porte ouverte.

Cette malheureuſe & très-jolie créature avoit fait quelque difficulté de ſe laiſſer conduire chez moi, & ne s'étoit rendue qu'à de puiſſantes raiſons, dont mon valet-de-chambre me fit un ſecret. La rougeur, qui lui reſtoit de leur explication, augmenta beaucoup, lorſqu'elle me vit marcher vers elle: mais, par un autre effet de ſa crainte, cette vivacité de couleur l'abandonna tout d'un coup, à la vue des dames qui, de leur place qu'elles n'avoient pas quittée, paroiſſoient la regarder fort attentivement. Ma pitié pour une jeune perſonne, dont l'égarement étoit le crime du comte, me fit prendre le parti d'éviter toute ſorte d'expreſſions dures, & d'abréger même une ſcène à laquelle je ne pouvois la croire fort aguerrie. Cependant, pour aſſurer la perſuaſion par l'effroi, je lui déclarai, en peu de mots, ce qu'elle avoit à craindre d'un plus long ſéjour dans l'appartement qu'elle occupoit; & ne lui déguiſant pas que les deux dames qu'elle voyoit dans le mien étoient l'épouſe & la ſœur de ſon amant, je lui fis comprendre qu'elle ne devoit qu'à leur bonté l'offre qu'elles lui faiſoient, de la renvoyer dans le ſein de ſa

famille. Son conſentement fut ſi prompt, que je ſoupçonnai ici mon valet-de-chambre de l'avoir préparée à cette ouverture. Monſieur, me dit-elle, en portant ſon mouchoir à ſes yeux, je ſens la bonté qu'on a pour moi, & je ne ſens pas moins mon malheur. Je pars à l'inſtant, ſi vos dames le déſirent. Oui, mademoiſelle; partez, repliquai-je : cet homme vous accompagnera juſqu'au Havre, & j'aurai ſoin qu'il ne vous manque rien dans la route. Je fis ſigne à mon valet de la remettre chez elle. Vous l'aiderez, ajoutai-je, à recueillir ce qu'elle ſouhaite d'emporter, & vous reviendrez prendre mes ordres. En ſe retirant, elle fit une profonde révérence aux dames, & ſon mouchoir qu'elle avoit encore ſur les yeux, ne put arrêter une abondance de larmes, qui ſe firent paſſage ſur ſes joues.

Ma compaſſion en devint plus vive. Cependant j'étois embarraſſé ſur la nature de ces larmes. Eſt-ce repentir? dis-je en moi-même; eſt-ce dépit ou confuſion, ou peut-être tendreſſe pour le comte? Eſt-ce obſtination dans le vice, ou retour tardif à la vertu? Rien ne put m'aider, dans les circonſtances, à pénétrer mieux la ſource d'une affliction qui ne me ſembloit pas contrefaite. Mademoiſelle de... m'en parut auſſi touchée que moi; & le ton de ſes regrets, en plaignant le ſort d'une ſi jeune & ſi jolie créature,

Monsieur, je sens la honte qu'on a pour moi, et je ne sens pas moins mon malheur.

C. S. Marillier direx. C. Malbeste sculp.

me fit juger que méditant comme moi ſur la cauſe de ſes pleurs, elle n'y trouvoit pas moins d'obſcurité. La comteſſe même, au milieu de la joie qui avoit ſuccédé tout d'un coup à ſes amers ſentimens, ne put refuſer quelques témoignages de pitié pour une petite miſérable, qu'elle ne pouvoit regarder comme ſon ennemie volontaire.

Lorſqu'en rentrant dans ma chambre j'allai droit à mon tiroir, elle devina fort juſte que c'étoit pour y prendre quelques louis, néceſſaires à l'exécution de mes ordres. Elle m'arrêta; monſieur, me dit-elle vivement, vous ne me ferez pas cet outrage: & tirant une bourſe aſſez pleine; ſans prévoir un dénouement ſi paiſible, ajouta-t-elle, je me ſuis munie pour tous les évènemens. Sa réſiſtance fut ſecondée par ſa ſœur, & leur déclaration fut ſi poſitive, que je n'oſai répliquer. Cependant la comteſſe me paroiſſant diſpoſée à donner la bourſe entière, je la ſuppliai de me laiſſer voir du moins ce qu'elle contenoit. J'y trouvai cinquante louis d'or. Non, madame, lui dis-je à mon tour; votre généroſité n'ira pas ſi loin: ce n'eſt pas de la vertu que vous avez à récompenſer. Dix louis ſont plus que ſuffiſans pour le voyage; & ſi vous allez juſqu'à vingt-cinq, pour faciliter le repentir & l'établiſſement d'une jeune créature, dont on

peut ſuppoſer que le cœur n'eſt pas encore au dernier degré de corruption, vous aurez pouſſé l'oubli des injures & la nobleſſe chrétienne, fort au-delà du précepte. Ce conſeil fut bien reçu. Mon valet-de-chambre ayant reparu preſqu'auſſitôt, la comteſſe lui donna vingt-cinq louis, dont elle voulut qu'après les frais du voyage, le reſte fût donné à la mère de la petite fille, dans la vue que j'avois expliquée, & qu'elle prit la peine de répéter. Pour moi, le ſeul ordre dont je chargeai mon valet, fut de partir par le premier coche, & de garder un auſſi profond ſilence ſur le fond de l'aventure, que ſur ſa commiſſion.

Tous mes termes repréſenteroient imparfaitement la ſatisfaction de la comteſſe, & la tendre effuſion de ſa reconnoiſſance & de ſa joie, lorſqu'ayant entendu deſcendre ſa petite rivale, elle ſe crut délivrée du ſupplice de ſon cœur. Dans la première vivacité de ce ſentiment, elle tendit les bras vers le ciel, vers ſa belle-ſœur, vers moi-même: il ſembloit qu'elle brûlât de nous embraſſer. C'étoit ſon mari que ſes bras cherchoient, que ſon imagination lui rendoit préſent, & que ſon cœur, comme je crus le comprendre par quelques mots échappés, ſe plaiſoit à ſuppoſer déſormais, fidelle, tendre, revenu de ſes frivoles diſſipations, & digne de toute la tendreſſe qu'elle ſe ſentoit pour lui.

Mademoiſelle de..., à qui j'avois déjà reconnu de l'enjouement dans l'humeur, au travers du ſérieux qui faiſoit le caractère de ſon eſprit, la railla beaucoup de ce tendre emportement, & lui reprocha des excès, mille fois prouvés, de bonté crédule & de folle confiance. Leur petite guerre m'amuſa quelques momens. Votre mari, répéta pluſieurs fois mademoiſelle de..., eſt un monſtre de légereté & d'ingratitude; & vous la plus ſimple & la plus abuſée de toutes les femmes. Il vous trompera toute ſa vie, & jamais vous n'aurez le courage de lui témoigner du moins qu'il vous offenſe.

C'eſt le noircir trop auſſi, répondit naïvement l'excellente comteſſe; & vous ne l'épargnez pas aſſez pour une ſœur. Convenez au fond qu'il eſt le plus aimable des hommes, que de ſon côté il ne s'offenſe de rien; qu'il a pour moi des attentions charmantes qui ne ſauroient venir, après tout, que de tendreſſe & d'eſtime. Hier encore n'eſſuyoit-il pas mes larmes, ſans ſavoir ce qui m'en faiſoit verſer? Vous le voyez ſans ceſſe à mes pieds, me baiſant les mains, jurant qu'il m'adore. Pourquoi me tromper, s'il ne m'aimoit pas? D'ailleurs ſes intrigues durent peu, & c'eſt toujours à moi qu'il revient. Combien de fois l'avons-nous ſoupçonné mal-à-propos...

Oh! jamais, interrompit mademoiſelle de...,

ſoyons sûres, au contraire, que la moitié de ſes noirceurs nous eſt échappée. Je vous ai mille fois expliqué ce qui vous ſurprend dans ſes careſſes, & tout ce qui ſe paſſe dans ce cœur volage. Proprement il n'aime rien. Cependant tout l'attache en apparence, tout prend empire ſur lui, parce que tout l'amuſe, & qu'il n'a plus d'exiſtence lorſqu'il n'eſt pas amuſé. Mais, fort bien, une ſœur n'eſt pas faite en effet pour noircir ſon frère, & mon amitié pour vous m'emporte ſouvent trop loin. Je vous conſeille, madame, de prendre parti pour lui; ſa défenſe vous ſied merveilleuſement. Que ne comptez-vous, par exemple, entre nos injurieux ſoupçons, ou, ſi vous voulez, entre ſes attentions pour vous, les cinq ſemaines qu'il a paſſées dans cettte maiſon, occupé ſans doute de ſon extrême tendreſſe pour ſa femme?

Cette raillerie, un peu trop amère, me parut affliger la comteſſe. Elle avoua triſtement que de toutes ſes craintes & ſes jalouſies, la dernière avoit été la plus mortelle; parce qu'un attachement ſi long dans le cœur de ſon mari, l'avoit peut-être expoſée à le perdre entièrement. Quelques larmes qui ſe précipitèrent ſur ſes joues, me firent connoître combien cette crainte la touchoit. Elle ajouta même, que malgré l'heureux évènement dont elle m'avoit l'obli-

gation, & malgré l'opinion de ſa belle-ſœur, elle appréhendoit encore que le comte ne tînt à ſa petite maîtreſſe par une trop forte chaîne, & qu'ils ne trouvaſſent le moyen de ſe rejoindre. Je pouvois la raſſurer ſur ce point, & je le fis auſſi-tôt, en lui apprenant dans quels termes ſon mari m'avoit parlé d'une ſolitude qu'il avoit trouvée fort ennuyeuſe, & de la diſpoſition où il étoit de céder l'objet de ſa tendreſſe au premier venu. Ainſi, madame, ajoutai-je, je ne vois ni violence extraordinaire dans le cours de cette paſſion, ni ſujet d'alarme pour l'avenir. C'eſt fantaiſie plus qu'amour; goût de nouveauté, ou plutôt pure chaleur d'une imagination libertine, ſoutenue quelque tems par la ſingularité de l'aventure. Si les viſites n'ont pas ceſſé, elles ſont devenues aſſez rares; & je parirois qu'on cherche l'occaſion de ſe décharger honnêtement du fardeau.

La comteſſe m'avoit écouté avec une attention ſurprenante. J'avois cru lui rendre un ſervice des plus ſimples, en la guériſſant d'une vaine inquiétude, & je craignois même de m'être expliqué trop durement ſur le caractère de ſon mari: mais, ſans y penſer, je l'avois jetée dans un tranſport de joie, dont elle ne put contenir l'excès. L'idée de n'avoir rien à combattre dans le cœur du comte, & de pouvoir ſe flatter que

n'ayant pas eu d'amour pour ſa rivale, il n'en avoit réellement que pour elle, fit ſuccéder à toutes ſes peines un délicieux raviſſement. Elle ne ſe poſſédoit pas. Tous ſes traits me parurent changés. Elle ſe leva un moment pour ſoulager ſon cœur, en faiſant quelques pas dans ma chambre. Elle ſe rapprocha de ſa ſœur; eh bien! lui dit-elle d'un air de triomphe, l'accuſerez-vous encore de me tromper par de fauſſes careſſes, de ne pas m'aimer ou d'aimer quelque choſe plus que moi? Mademoiſelle de..: me regardant d'un œil où la pitié ſembloit peinte, lui répondit affectueuſement qu'elle ſouhaitoit ſon bonheur par toute ſorte de voies. Puiſſe-t-il durer long-tems au même degré, ajouta-t-elle, & l'occaſion ne pas renaître bien-tôt, de changer d'idées & de langage! Alors ſe levant auſſi, elle l'avertit qu'il étoit tems de finir une viſite qui pouvoit fatiguer un malade.

Je voulus répondre à cette obligeante attention. La tendre comteſſe m'interrompit. Pardonnez, me dit-elle d'un air empreſſé, quoiqu'un peu diſtrait; nous allons vous laiſſer libre... mais auparavant... & ſans achever, elle paſſa bruſquement dans mon anti-chambre. Mademoiſelle de..., ſurpriſe qu'elle nous eût quittés, s'avança pour l'obſerver, & je ſuivis auſſi-tôt. Nous la vîmes dans un coin, à demi-baiſſée, pouſſant

de la main quelque choſe ſous une armoire. Mademoiſelle de... ſe gliſſa légèrement derrière elle, lui ſaiſit le bras, & prit ce qu'elle s'efforçoit de cacher. C'étoit la même bourſe où le reſte des cinquante louis étoit rentré. Que faites-vous donc? lui dit ſa ſœur; quelle eſt votre idée? Ah! laiſſez, laiſſez, répondit-elle d'une voix auſſi paſſionnée que ſes yeux. Que cet or demeure ici, & qu'il appartienne au premier qui pourra l'y découvrir. Je veux, chere ſœur, je veux qu'il y ait quelqu'un d'heureux par ma joie, dans un lieu où j'en reſſens une ſi vive!

Une imagination ſi ſingulière & ſi touchante parut pénétrer Mademoiſelle de... juſqu'au fond du cœur. Elle ſe jeta au cou de la comteſſe; elle la tint ſerrée quelques momens dans ſes bras. Chère femme? lui dit-elle avec un vrai tranſport; eh! d'où vous peut venir une idée qui me ravit l'ame? Que j'en adore le ſentiment! Que je vous trouve charmante, & que mon frère eſt coupable! Moi qui les obſervois toutes deux, je me ſentis le cœur preſqu'également touché de l'admirable bonté de l'une, & de cette vive impreſſion qu'elle faiſoit ſur l'autre. Nous demeurâmes tous trois dans une extaſe d'admiration & de tendreſſe qui nous rendit un moment muet. Enfin, mademoiſelle de.... en étant revenue la première, nous en fit ſortir, ſa ſœur

& moi, par le tour badin qu'elle fit prendre à cette aventure: la comteſſe eſt riche, me dit-elle avec ſon divin ſourire; mais les tréſors du Pérou ne ſuffiroient pas à ſa grande ame, ſi chaque inconſtance de ſon mari lui coûtoit la même ſomme.

Les deux dames me quitterent avec de grands témoignages de reconnoiſſance, & tous les remercîmens que je croyois leur devoir moi-même pour l'honneur & le plaiſir qu'elles m'avoient fait. Elles m'accordèrent la permiſſion de me préſenter chez elles, auſſi-tôt que je reverrois le jour; ou plutôt elles portèrent la bonté juſqu'à me le demander comme une faveur.

Mes réflexions, ſur ces deux aimables ſœurs, furent moins longues qu'on ne peut l'attendre du vif intérêt avec lequel je les avois obſervées.

Le caractère de la comteſſe ne demandoit pas d'étude. Ses charmantes qualités étoient auſſi manifeſtes, j'oſe dire auſſi faciles à compter, que les vices & les ridicules du mari. Modeſte, ingénue, tendre & complaiſante, naturelle dans ſes ſentimens, dans ſes manières & dans ſon langage, elle étoit telle que toutes les femmes devroient être, pour le bonheur des hommes ſenſés, telle que l'heureux tempéramment de leurs humeurs, ſi bien déclaré par celui de leur teint, doit faire juger qu'elles ſeroient preſque toutes,

ſi les paſſions d'autrui, plus ſouvent que les leurs, ne troubloient cette douce ſérénité, & ne corrompoient malheureuſement le plus bel ouvrage de la nature. Que le comte me ſembloit à plaindre, de ſentir ſi peu le prix d'un tel bien! & que tôt ou tard, ſon indigne conduite m'en faiſoit appréhender la corruption!

Une ſi légere excurſion ſur le caractère de la comteſſe, fait peut-être ſuppoſer que je réſervois mes forces, pour approfondir celui de ſa belle-ſœur, dont les apparences plus fines & plus compoſées, ne promettoient pas la même facilité à les pénétrer. Cependant, cette méditation fut encore plus courte; on en ſera moins ſurpris, ſi j'avoue que je le fus beaucoup moi-même. A ſon arrivée, la nobleſſe de ſon port, l'éclat de ſes yeux, toute ſa figure, & juſqu'au ſon de ſa voix, m'avoient plus frappé, que je ne l'avois jamais été de la vue d'aucune femme. Enſuite, ſon nom m'ayant rappelé quelques bouffoneries du comte, au travers deſquelles j'avois reconnu que ſa légèreté même ne l'empêchoit pas de la craindre & de la reſpecter, peut-être avois je éprouvé auſſi quelque choſe de ce double ſentiment. Une vive curioſité, de la connoître mieux, avoit ſuccédé. Dans une viſite de deux heures, elle n'avoit pas prononcé un mot qui me fût échappé, ni fait un mouvement que

je n'euſſe ſuivi des yeux, & de bonne foi, tout m'avoit paru auſſi raviſſant, dans ſes diſcours & ſes moindres actions, que dans ſa figure. Mais lorſqu'il fallut apprécier philoſophiquement de ſi beaux dehors, les peſer dans ma balance ordinaire, ou m'en faire une nouvelle, pour des jugemens ſi nouveaux pour moi, & ſur des principes plus certains que je n'avois encore pû m'en former; l'entrepriſe m'effraya. Je craignis l'illuſion des ſens pour ma raiſon, & l'auſtérité de la raiſon pour mes ſens. Tels furent, du moins, les motifs par leſquels je me crus conduit, en prenant la réſolution d'attendre, non-ſeulement qu'un peu plus d'expérience eût donné plus de certitude à mes principes, mais que le tems m'eût fait connoître aſſez familièrement mademoiſelle de..., pour juger mieux d'elle & de ſes perfections.

Au fond, l'illuſion, que je craignois de mes ſens, étoit déjà commencée. Je n'aurois pû m'y tromper, ſi mon attention s'étoit un peu tournée ſur moi-même. Une impatience, déjà très-vive, de me voir en état de ſortir pour rendre ma viſite aux deux dames; une ſi forte admiration pour mademoiſelle de..., qu'elle alloit juſqu'à me faire craindre que ſon mérite réel ne répondît pas aſſez pleinement à de ſi charmantes apparences, & que cette crainte, comme j'ai cru

le reconnoître depuis, avoit la meilleure part aux prétextes qui rallentiſſoient l'exercice de mon goût philoſophique; c'étoient deux ſymptomes, auxquels je ne me ſerois pas long-tems mépris, ſi j'euſſe vu clair dans un autre ſentiment, qui s'élevoit dans mon ſein, & dont je me défiois d'autant moins, que je ne l'avois jamais éprouvé. Mon erreur, j'en fais l'aveu volontiers avant le tems de mes vraies lumières, venoit de n'avoir pas encore conçu, que pour me rendre capable de pénétrer dans le cœur d'autrui, mon étude & mes obſervations avoient du commencer par le mien. La viſite de mon médecin, que je ne voyois plus que le ſoir, fut une diverſion qui me fit paſſer tranquillement le reſte du jour. Comme l'éloignement de toute application faiſoit encore partie de mon régime, il m'apportoit des nouvelles, aſſaiſonnées de beaucoup d'eſprit & d'amitié; & je me trouvois bien mieux de ſa converſation que de ſes remèdes: mais, dans la plus grande liberté de notre entretien, je ne lui dis pas un mot de tant de nouveaux objets dont j'étois rempli; autre ſymptome, trop obſcur encore pour mes lumières préſentes. Le tems ſeul, je le répète, pouvoit m'apprendre que dans la naiſſance des grandes paſſions, le cœur eſt auſſi muet, qu'il aime à parler & qu'il cherche à ſe

répandre, lorſqu'il reconnoit ſes ſentimens & qu'il les avoue. J'avois entretenu le docteur, des viſites & de l'agréable humeur du marchand du Havre, avant que de le connoître ſous un autre titre; enſuite, une diſcrétion volontaire & réfléchie m'avoit condamné au ſilence, depuis que le comte m'avoit confié ſon nom & ſon avanture. Ici, je ne me demandai pas ce qui pouvoit m'ôter la penſée de vanter, à mon ami, le plaiſir que j'avois eu de paſſer une partie du jour avec deux femmes charmantes; quoique pour mettre leur ſecret à couvert, il parut ſuffire de lui cacher leur rang & leur nom.

Le lendemain, après un ſommeil paiſible, je reçus une lettre dont je crus reconnoître l'écriture. Elle étoit de mon valet-de-chambre; & je me figurai, en l'ouvrant, qu'avant ſon départ, que je ſuppoſois certain le même jour, il avoit voulu me le confirmer par un mot d'avis. Je lus avec beaucoup de ſurpriſe, ces neuf ou dix lignes, du ſtyle propre à cet ordre d'écrivains.

» Ayant eu l'honneur d'obtenir les bonnes grâces
» de mademoiſelle, & d'en recevoir des preuves
» indubitables dans l'abſence de M. le comte,
» celle-ci étoit pour me prier de permettre qu'il
» eût l'honneur de l'épouſer, comme étant aſſez
» riche de l'honneur de ſon amiquié, avec la
» ſomme d'argent qu'elle avoit, & la pratique
» qu'elle

» qu'elle eſpéroit de madame la comteſſe, ſans
» compter les pierres de la forêt de L'aigle,
» & les gages qu'il continueroit d'avoir à mon
» ſervice; moyennant quoi, ils alloient lever
» une boutique de modes, & demeurer avec
» un profond reſpect tant que la vie, mes très-
» humbles, &c. Il ajouta, après ſon nom &
celui de la petite fille, « qu'ils étoient partis ſans
» avoir l'honneur de me mettre du ſecret, vu
» qu'ils n'avoient oſé prendre tant de liberté ».

Rien n'étant plus éloigné de mon attente, que ce dénouement, je fus indigné de la noire infidélité d'un valet, pour lequel j'avois eu de la confiance, & je me déterminai ſur le champ à le congédier. Quelques mois de gages, qui lui étoient dus, lui furent portés à l'heure même, avec ſes nipes, & la défenſe de ſe préſenter jamais devant moi. Le devoir, auquel je lui reprochois de manquer, n'étoit pas celui de l'honneur, quoiqu'aſſez bleſſé, à la première vue, par un mariage de l'eſpèce du ſien. Je n'ignorois pas que dans ſa condition, ces aſſortimens étoient une baſſeſſe commune. L'honneur, ſur les points de cette nature, n'eſt réellement qu'un contrat de ſociété entre ce qu'on nomme les honnêtes gens, c'eſt-à-dire entre cette partie de l'eſpèce humaine, qui ſe reſſemble par l'avantage de la naiſſance, par celui de l'éducation,

& par un certain nombre de principes convenus, ſous le nom de bienſéance ou d'honnêteté morale; convention noble, dont toute la claſſe inférieure eſt comme exceptée. Mais c'étoit la probité, ou, dans d'autres termes, l'honneur naturel, & par conſéquent le véritable honneur, que mon valet avoit honteuſement violée, en trahiſſant la confiance de ſon maître; & dans l'abjection de ſon état même, comme dans les premiers ordres de la vie, je regardois cette lâcheté comme un grand crime.

Ainſi la conſidération de la comteſſe n'eut aucune part à mon reſſentiment. Si ſes alarmes pouvoient augmenter en apprenant que ſa petite rivale n'avoit pas quitté Paris, j'avois en main le remède; c'étoit de l'informer promptement du motif qui retenoit ces dignes amans, & j'en pris la réſolution. Elle ne pouvoit appréhender que le comte, à ſon retour de Verſailles, conſervât le moindre goût pour une fille qu'il trouveroit entre les bras d'un valet. Dans ma lettre, que j'écrivis auſſitôt, non-ſeulement je la raſſurois ſur cette crainte, mais je l'excitois agréablement à ne pas faire difficulté d'apprendre elle-même, au comte, la fâcheuſe cataſtrophe de ſes amours. Elle pouvoit feindre, lui diſois-je, d'en être informée par mon valet-de-chambre & par la petite fille, qui comptoient déjà ſur ſa pratique

Je lui conſeillois auſſi de déclarer naturellement, au comte, qu'elle étoit venue chez moi avec mademoiſelle de...., pour éclaircir un myſtère qu'elles n'auroient pu comprendre autrement; & je lui traçois un moyen fort ſimple, d'ajuſter les circonſtances à cet aveu. En chargeant mon laquais de ma lettre, je lui demandai ce qu'étoit devenue la vieille ſervante, dont je n'avois pas encore pris la peine de m'informer. Il me dit qu'étant revenue le ſoir, & n'ayant trouvé perſonne dans l'appartement, elle en étoit ſortie fort effrayée..., ſur-tout après avoir ſu le départ de mon valet-de-chambre avec la petite fille; & qu'elle n'avoit pas reparu depuis.

Ma lettre parvint à la comteſſe. Elle me promit, par un billet de ſa main, de concert, ajouta-t-elle, avec ſa ſœur, qui prenoit la déclaration ſur elle, de ſuivre fidèlement toutes mes idées. J'avois eu ſoin d'y joindre mes vrais motifs; c'étoit l'appréhenſion que par d'autres voies les recherches du comte ne lui fiſſent découvrir leur viſite, & que de nouveaux orages ne vinſſent troubler la paix conjugale. Mais la comteſſe & ſa ſœur n'eurent pas la peine ou le plaiſir de cette ouverture. Le comte ne deſcendit pas chez elles en arrivant de Verſailles. Il ſe fit conduire à quelque diſtance de mon logement; & de-là, ſa politique ordinaire lui fit renvoyer ſa chaiſe

& ſes gens, pour faire le reſte du chemin à pié, & venir rendre, avec l'empreſſement d'une abſence de deux jours, ſon premier hommage à ſa fidelle maîtreſſe.

Il étoit environ cinq heures du ſoir. Mon laquais vint m'avertir qu'il l'avoit vu traverſer la cour, & que nos hôtes, qui occupoient le rez-de-chauſſée, l'avoient arrêté au paſſage, pour l'inſtruire apparemment de l'évaſion de ſa nièce; car ce n'étoit plus un ſecret dans la maiſon, quoiqu'à la réſerve de mes gens, que ſes ordres ou ſes libéralités avoient rendus fort diſcrets, on l'y crut encore oncle de cette fille, & marchand du Havre. Un moment après, je l'entendis paſſer bruſquement devant ma porte, entrer dans l'appartement de ſa fugitive, en ſortir bientôt avec une violence qui fit retentir la galerie, & frapper à la porte du mien, mais plus doucement, comme ſa fureur ne m'empêchoit pas de l'eſpérer de ſa politeſſe. J'avois bien conçu qu'il ne partiroit pas ſans me voir. Mon laquais ouvrit. J'étois à lire dans mon fauteuil.

Il entra, d'un air aſſez compoſé: mais, après m'avoir ſalué fort civilement, & fait ſigne à mon laquais de ſe retirer, il prit un viſage plus chagrin, pour me demander ſi je lui ferois voir quelque jour dans cette horrible aventure, & comment j'avois ſouffert.... Un mouvement aſſez prompt

que je fis du bras, pour prendre la lettre de mon valet-de-chambre, qui étoit demeurée ſur ma table, parut lui couper la voix. Je lui préſentai la lettre, ſans l'accompagner d'un mot d'explication. Il la lut. Les infâmes! s'écria-t-il aux premières lignes. Enſuite; la pratique de ma femme & de ma ſœur... extrême impudence! Ses gages! reprit-il à la ligne ſuivante, en me regardant d'un œil enflammé. Et vous le garderez à votre ſervice? Non; répondis-je froidement. Il ne reparoîtra jamais devant moi. Juſqu'à l'apoſtille, tout ſembla déſeſpérer mon furieux. Il ſe leva pour ſe promener à grands pas dans ma chambre, la lettre à la main, jurant, ſe mordant les lèvres, maudiſſant les valets & les femmes. Je repris mon livre, & je continuai ma lecture.

Après cinq ou ſix minutes de cette agitation, pendant leſquelles je crus remarquer, à la vérité, que ſa fureur s'étoit un peu rallentie, il revint paiſiblement vers ſa chaiſe. Marquis, me dit-il; de grâce regardez-moi. Je le regardai. Quel air me trouvez-vous? & ſans attendre la réponſe qu'il me demandoit, il jeta un grand éclat de rire, avec d'autres mouvemens de joie, qui ne me parurent pas contrefaits. Cet épanouiſſement de rate dura preſqu'autant que la chaleur de ſa biſe, & je ne fus pas tenté de l'interrompre. Enfin,

ſemblant faire des efforts pour ſe contenir, il me demanda ce que je penſois de toute ſon aventure, & ſi depuis la création je connoiſſois rien de ſi plaiſant?

Je me ſouvenois qu'il m'avoit déjà fait cette queſtion, mais ſur des évènemens moins riſibles; & je ne me ſentois pas la même répugnance à rire de ſa légèreté, que de ſes criminelles débauches. Cette fin, lui dis-je un peu malicieuſement, eſt en effet très-plaiſante; & loin de vous plaindre dans l'excès de votre affliction, j'ai douté qu'elle fût ſérieuſe. Mon affliction? interrompit-il, en recommençant à rire: que vous me connoiſſez mal! Dites mon dépit, ou beaucoup de honte, ſi vous l'aimez mieux, de ſe voir trompé par des coquines, pour leſquelles on fait tout, quoiqu'elles ſe reſſentent toujours du néant dont on les tire. Mais on eſt vangé d'avance, ajouta-t-il, par l'adreſſe avec laquelle on les a trompées ſoi-même. Cette concluſion me parut affreuſe: cependant, ne le croyant pas auſſi méchant que léger, je ne pus l'attribuer qu'au dépit dont il faiſoit l'aveu, & je me contentai de lui dire, que la meilleure vengeance ſeroit de renoncer entièrement à les voir; ſurtout lorſque le nombre des femmes aimables eſt incomparablement plus grand, dans un meilleur ordre. Il me répondit d'un ton aſſez

ſérieux, qu'à l'exception de l'amuſement, qu'il trouvoit plus vif dans un genre que dans l'autre, il convenoit qu'il étoit plus flatteur d'être aimé d'une honnête femme, & qu'il avoit été tenté pluſieurs fois de s'en tenir à la ſienne. Mais, ajouta-t-il, avec ſon air folâtre; il ſeroit trop ridicule auſſi de ſe condamner à n'en voir qu'une.

En lui faiſant grâce pour la fin de ſa réponſe, le commencement me parut d'aſſez bonne foi, non-ſeulement pour me confirmer dans l'opinion que j'avois de lui, mais pour me faire naître un deſſein, dont je réſolus auſſitôt de faire l'eſſai: ce fut de lui découvrir moi-même la viſite que j'avois reçue de ſa femme & de ſa ſœur; moins dans la vue de leur épargner cet embarras, que je ne croyois pas fort pénible pour mademoiſelle de..., que dans l'eſpérance d'ajouter quelque choſe à la ſatisfaction de la comteſſe, & par une voie qui convenoit parfaitement à mon goût. J'étois ſûr qu'avec les avis & les explications que je leur avois donnés, il ne pouvoit arriver de mal-entendu, qui les expoſât au moindre chagrin.

Pour moi, répliquai-je; je ne conçois, ni difficulté ni ridicule à ne voir & n'aimer que ſa femme, lorſqu'au bonheur d'en être aimé tendrement, on joint, comme vous, celui d'y

trouver toutes les perfections & tous les charmes que je crois avoir reconnus à la vôtre. Comment? interrompit-il : vous l'avez donc vue? Assurément, répondis je. C'est ce que vous avez dû comprendre, en lisant cette lettre, où vous avez remarqué vous-même qu'on se promet sa pratique. Je vis hier madame la comtesse de...; c'est-à-dire, le même jour que mon honnête valet a choisi, pour tromper votre confiance & la mienne. Elle avoit déjà reçu toutes les informations qu'elle pouvoit désirer, sur le fond de votre intrigue; & ce n'est pas le ressentiment ni la curiosité qui m'on paru l'amener : mais ayant appris par la même voie que j'étois logé dans cette maison, & que vous m'aviez découvert votre nom & votre secret, elle est venue avec toutes les inquiétudes de la tendresse, pour savoir de moi si votre vie ou votre santé n'étoient menacées de rien. Vous vous figurez quelle doit avoir été ma surprise, lorsqu'ayant paru avec mademoiselle votre sœur, elles se sont fait connoître par leur nom.

L'art avec lequel j'avois écarté plusieurs circonstances, & que j'en avois su rapprocher d'autres, fit penser fort naturellement, au comte, que les dames n'avoient reçu leurs informations qu'après le départ des deux fugitifs, & qu'elles les avoient reçues d'eux. Le motif de la pratique,

ou de la protection, ſuffiſoit pour lui faire trouver de la vraiſemblance dans cette idée; & ne pouvant être offenſé ni ſurpris, que l'inquiétude d'une femme & d'une ſœur les eût alors amenées chez moi, il ne marqua plus d'impatience que pour entendre ce qu'elles y avoient fait ou ce qu'elles m'avoient dit. Il me le demanda vivement; & prévenant ma réponſe: avouez, me dit-il, que mademoiſelle de... m'a peint d'étranges couleurs. Son pinceau devoit être trempé dans le fiel. Je ſuis un abandonné, un monſtre, indigne du jour, le bourreau de ſa chère belle-ſœur. Mademoiſelle de..., répondis-je, eſt trop ſage pour s'oublier dans ſes termes. Elle vous reproche des excès dont vous faites gloire: quand ſes couleurs ſeroient auſſi fortes que vous le penſez, devroient-elles vous paroître étranges? Il me regarda d'un œil ſérieux. Ho, ho! marquis; il me ſemble que je ſuis aſſez loin de mon compte. Je m'étois promis que l'un me vangeroit de l'autre, & je vous trouve déjà ligués tous deux contre moi. Mais ma femme, ma femme!

Madame la comteſſe, en le regardant d'un œil plus grave à mon tour, pour fixer un moment ſa tête légère, eſt entrée chez moi d'un air ſi doux & ſi calme, que je ne l'aurois pas ſoupçonnée d'être une des plus malheureuſes femmes du

monde. Le ciel a paru s'ouvrir pour moi, lorſque de ces deux beaux yeux, que vous connoiſſez mieux que perſonne, elle m'a jeté quelques regards touchans, où j'ai découvert alors un fond de triſteſſe & d'inquiétude. Ses charmes n'en ſouffroient pas. Au contraire, une douce langueur... Je ſais, interrompit-il, je ſais qu'elle eſt très-aimable, & perſonne ne lui rend plus de juſtice que moi. Vous le ſavez, répliquai-je sèchement; mais vous ne l'avez jamais ſenti.

Cette froideur m'irritoit; je ceſſai un moment de parler. Il n'ajouta rien. Je repris d'un ton plus doux.

Pendant nos premières explications, qui n'ont roulé que ſur l'adreſſe avec laquelle vous avez caché ſi long-tems cette intrigue, elle a ſoutenu les mêmes apparences de fermeté. Mademoiſelle de..., qui paroît avoir pour elle toute la tendreſſe que vous n'avez pas, m'a fait enſuite une très-vive explication de leurs peines communes, ſur-tout depuis qu'elles étoient informées du ſecret de votre abſence. Toutes les forces de votre comteſſe n'ont pu réſiſter à cette peinture. Des ſanglots, partis d'un cœur pénétré, des larmes dont l'abondance & la rapidité m'ont ſurpris, des attitudes forcées, accompagnées d'un ſilence encore plus triſte & plus expreſſif, ont fait un ſpectacle ſi douloureux pour votre ſœur

& pour moi, que l'ayant encore devant les yeux, je vous crois le ſeul au monde qu'il n'eût pas attendri comme nous.

Je m'arrêtai une ſeconde fois. Il continuoit de me regarder d'un œil ſombre, mais plutôt ſurpris qu'ému; & voyant que je ne me hâtois pas d'achever : elle eſt auſſi trop ſenſible, me dit-il négligemment; je lui en ai fait mille fois un reproche; ſa ſanté peut en ſouffrir. Trop ſenſible ! interrompis-je, avec quelqu'effort pour cacher ma juſte indignation; & c'eſt ce défaut, cette odieuſe raiſon, qui vous endurcit contre ſa tendreſſe & contre ſes larmes ! Il parut embarraſſé. Mais je ne le pouſſai pas plus loin. Je voulois mettre cet étrange cœur à plus d'une épreuve.

Dans ſon exceſſive affliction, repris-je encore, je déſeſpérois de pouvoir la conſoler. La fin même de votre aventure ne me paroiſſoit pas capable de calmer un cœur, qui croyoit le vôtre au pouvoir d'une autre, & qui le jugeant entraîné par ſes déſirs, ne gagnoit rien à le voir privé de l'indigne amuſement qu'il regrettoit. Cependant, j'ai pénétré tout d'un coup au fond de cette plaie. Le tems n'étoit pas bien loin, où vous m'aviez parlé de votre aventure, avec moins de paſſion que d'ennui. J'ai riſqué, témérairement peut-être, de lui garantir que vous n'aviez jamais eu d'amour

pour votre maîtreſſe, & que vous ne cherchiez qu'à vous en défaire avec bienſéance. Devinez l'effet que cette aſſurance a produit ſur elle. Devinez donc, répétai-je avec une impatience réelle. J'étois offenſé de ſa lenteur à répondre.

Elle venoit de ſon embarras. Après avoir un peu héſité, il me dit qu'apparemment ſa femme, comptant ſur le retour d'un cœur déſœuvré, vouloit mettre à prix celui de ſes bonnes grâces; mais qu'elle y ſeroit trompée, ſi ſon eſpérance étoit de les lui faire acheter trop cher. Cette réponſe me parut brutale, quoiqu'elle pût n'être qu'un badinage, ou l'évaſion d'un coupable convaincu, qui ſe flatte encore d'en impoſer, par des affectations de fierté. Ma voix & mes yeux s'en échauffèrent. Ingrat! répliquai-je cette fois d'un air indigné, vous ne ſentez pas votre bonheur, & vous le méritez encore moins. Que n'avez-vous été témoin d'une ſcène, que je ne repréſenterai jamais auſſi vivement qu'elle s'eſt paſſée ſous mes yeux! J'aurois voulu voir juſqu'où vous êtes capable de pouſſer la dureté. J'aurois appris à vous connoître parfaitement. Alors je lui racontai, dans la vérité de la nature, comment les pleurs de ſa femme s'étoient ſéchés tout d'un coup, en m'entendant aſſurer que l'amour n'avoit pas eu de part à ſon infidélité, & de quels tranſports de joie cette connoiſſance

avoit été ſuivie. La peinture d'un ſpectacle, dont l'impreſſion ſe renouveloit encore dans mon cœur, ne fut guère moins touchante que la ſcène même; & mon propre ſentiment me rendit certain, de n'avoir fait rien perdre à celui d'autrui.

Au fond, je faiſois une injuſtice au comte. Il n'étoit pas plus dur que méchant. Ce que j'avois pris, pour froideur ou dureté, n'étoit qu'une vaine réſiſtance à l'émotion qu'il commençoit à ſentir, & qui ſurmonta bientôt ſes efforts. Comme il ne ceſſoit pas de me regarder, une larme, avancée ſous le bord de ſa paupière, mais qu'il s'efforçoit d'arrêter en ouvrant beaucoup les yeux, m'apprit que ſon cœur étoit plus touché que je ne l'en aurois cru capable, & que peut-être il ne le croyoit lui-même. Cette larme s'échappa. Il tourna la tête pour me la dérober. Je feignis de ne l'avoir pas apperçue, & j'affectai même de prendre ſon mouvement de tête pour une nouvelle dureté. Je lui ſaiſis les deux mains: ho, comte, lui dis-je, vous n'aurez pas la cruelle ſatisfaction de fermer l'oreille à mon récit; vous m'entendrez malgré vous: & continuant, tandis qu'il tenoit encore la tête tournée, j'ajoutai tout ce que je pus imaginer de vif & d'attendriſſant. Le moment de ſon humiliation approchoit. Enfin, d'une voix comme étouffée par l'oppreſſion de ſes ſentimens; grâce, grâce!

s'écria-t-il. Ma femme triomphe, & je ne me défends plus. Il me rendit ſon viſage, mais tendu vers moi d'un air ſuppliant, & les yeux fermés, avec un effort viſible pour retenir apparemment d'autres larmes, dont quelques-unes ne laiſſoient pas de percer. J'adore ma femme ! continua-t-il du même ton. Ne le ſait-elle pas ? ne le voyez-vous pas aſſez vous-même ? Ah ! laiſſez-moi libre... Je cours ſur le champ....

Non, interrompis-je d'une voix ferme, en ſerrant ſes mains, qu'il tâchoit de dégager ; vous ne m'échapperez pas, vous m'entendrez juſqu'à la fin : & je me remis à raconter comment la comteſſe, hors d'elle-même, oubliant ſa ſœur, moi, le monde entier, étoit paſſée dans mon antichambre ; quel uſage elle y avoit fait de ſa bourſe, & quelle réponſe, quelle céleſte réponſe elle avoit fait à ſa ſœur, lorſque ſe voyant ſaiſie par le bras, elle n'avoit pu nous déguiſer ſon deſſein. A peine eus-je le tems d'achever. Le comte auſſi pénétrant que ſa ſœur même, auſſi capable, du moins pour quelques minutes, de ſentir toute la force & la nobleſſe d'un grand ſentiment, fut ſi violemment agité, par l'impétuoſité des ſiens, qu'il me devint impoſſible de le retenir. Il s'arracha de mes mains. Il ſe jeta ſur la première chaiſe. La reſpiration ſembloit lui manquer. Je ne laiſſois pas d'en-

tendre, par intervalles: ô comteſſe! ô femme divine! Enſuite, l'imagination toute remplie d'elle, ne me voyant plus, ne s'entretenant qu'avec lui-même: oui, reprit-il, il faut que j'étouffe cette chère femme dans mes bras, ou plutôt, que j'aille mourir de tendreſſe à ſes pieds; & là deſſus il ſe leva bruſquement pour ſortir.

Mon intention, aſſurément, n'étoit pas de l'arrêter. Cependant un peu de réflexion, ſur l'étonnement que ſa première chaleur alloit cauſer aux deux dames, me fit regretter qu'elles ne fuſſent pas prévenues, & je ne vis pas une extréme difficulté à leur rendre ce ſervice. Je m'avençai vers lui lorſqu'il s'approchoit pour me dire apparemment quelques mots d'adieu. Vous me raviſſez, lui dis-je, & ſi ſérieuſement, que malgré l'ordre de mon docteur, qui me condamne encore à quelques jours d'eſclavage, je ſecoue demain le joug de la médecine, pour aller féliciter vos dames, d'un plaiſir que je partage du fond du cœur avec elles. Mais votre ſecret ayant été fort bien gardé par mes gens, il me ſemble à déſirer, pour vous, qu'il ſoit toujours ignoré dans cette maiſon. Etes-vous bien ſûr que dans la chambre que vous occupiez il ne reſte rien qui puiſſe le faire découvrir? nul papier; nulle trace de vous, ou de la petite fille? Croyez-moi, ne vous en fiez qu'à vos

propres yeux. Ce conſeil étoit ſi ſpécieux, que toute ſon impatience ne l'empêcha pas de le goûter. Il retourna auſſitôt dans l'appartement, pour en viſiter toutes les parties; & je me hâtai d'écrire deux mots à la comteſſe, pour l'informer d'un évènement dont je ſouhaitois qu'elle fût du moins le fond. Mon laquais, que je chargeai de ma lettre, eut ordre de faire la plus grande diligence, & de prendre à ſon retour une route détournée. Quelques minutes d'avance ſuffiſoient, pour aſſurer le ſuccès de ma commiſſion.

Le comte, après ſa recherche, reprit ſon empreſſement, juſqu'à craindre de perdre un inſtant chez moi. Je l'entendis ſeulement à ma porte, que je tenois ouverte, dans l'eſpérance de le retenir encore un moment. Il n'entra point. Adieu, cher marquis, écria-t-il en paſſant à grands pas. On vous attendra demain à dîner.

Adieu bizarre mortel, adieu créature inexplicable, répondis-je entre mes lèvres. Les ſuites de ſa réſolution parloient d'elles-mêmes. Si je me repréſentois des tranſports de joie dans ſa trop indulgente comteſſe, je ne prévoyois pas moins que ce ſeroit le bonheur d'un jour, & que dès le lendemain, peut-être, elle retomberoit dans la triſteſſe & les larmes. Quelle foi

donner

donner au repentir d'un volage, dont les ſentimens & les idées n'avoient pas un moment de conſiſtance? Quelle explication même, à ce contraſte étonnant de tendreſſe de cœur & de dureté, d'oubli de ſa femme & d'ardeur pour la revoir, de goût pour la vraie nobleſſe & de retour continuel à ſes viles habitudes? Il ne falloit pas chercher mes lumières dans la religion ni dans la morale, dont je ne lui connoiſſois aucun principe. J'en cherchai dans la phyſique: ſon exceſſive légéreté, que je regardois comme la ſource du mal, me parut venir de la délicateſſe extrême de ſes organes, qui les rendoit propres à recevoir toutes ſortes d'impreſſions, mais incapables de les ſoutenir long-tems; d'où il arrivoit, ſuivant l'expreſſion de ſa ſœur, que tout prenoit empire ſur lui, ſans pouvoir le conſerver. J'y joignois un ſang trop exalté par la bonne chère & par la molleſſe d'une vie ſenſuelle, une trop grande abondance d'eſprits, qui, ſe précipitant dans des vaiſſeaux foibles avec des pulſations inégales, troubloient l'ame par une variété de ſenſations tumultueuſes, & ne lui laiſſoient pas deux inſtans conſécutifs de calme & de liberté, pour s'occuper d'une même idée ou d'un même ſentiment.

Cette explication, qui me ſembla convenir au caractère du comte, m'a ſervi depuis pour le

même phénomène, lorſque j'ai continué d'obſerver qu'il ſe renouvelle, chaque jour, dans les jeunes gens d'une haute naiſſance ou d'une groſſe fortune. La plupart naiſſent auſſi d'une complexion délicate, c'eſt-à-dire foible, parce qu'elle ſe reſſent du même déſordre dans ceux auxquels ils doivent le jour; la plupart, entraînés par le plaiſir, ne s'en livrent pas moins à tous les avantages de leur ſort, qui leur forme un ſang & des eſprits d'une force diſproportionnée à celle de leurs organes : de-là cette inconſiſtance d'eſprit & de cœur, qui produit des ridicules & des vices.

Au reſte, on ſeroit tenté de croire le mal irréſiſtible, quand on conſidère qu'il ne peut-être arrêté par la honte, qui le ſuit toujours : & cette inſenſibilité des libertins, pour l'honneur, eſt ſans doute un autre effet de la même cauſe. Ils ne s'apperçoivent pas que leur rang ou leurs richeſſes ne les ſauvent pas du mépris public. Ont-ils jamais fait attention, par exemple, que malgré les droits du nom & de la fortune, s'il eſt queſtion d'un office d'importance ou d'une commiſſion grave, ce n'eſt pas ſur eux que tombe le choix du maître, ni le ſuffrage des honnêtes gens?

La diligence de mon laquais ayant diſſipé mes craintes pour la comteſſe, je me ſentois ramené, par des mouvemens mal éclaircis, à mon admi-

fation pour mademoiſelle de...., lorſqu'un nouvel incident, le plus éloigné peut-être de toutes mes défiances, me jeta dans des réflexions plus preſſantes.

Il me falloit un valet de chambre; & j'avois déjà jeté les yeux ſur mon laquais, à qui je devois cette eſpèce de récompenſe pour ſes bonnes qualités, autant que pour neuf ou dix années d'un fidèle ſervice. C'étoit lui, que les reliques de la Trappe avoient plus touché que tout l'or de la forêt. Quoique cette fantaiſie m'eût paru badine, je lui connoiſſois un vrai fond de piété; & dans l'office que je lui deſtinois, j'étois perſuadé que la confiance d'un maître n'eſt jamais mieux établie, que ſur des principes de religion. A ſon retour, je lui déclarai mon choix. Il parut fort ſenſible à cette faveur, à laquelle je joignis la commiſſion de me chercher deux autres laquais. Il ſortit enſuite; & je le croyois occupé de ce ſoin.

Un moment après, je le vis rentrer d'un air conſterné. Il s'approcha fort timidement. Monſieur, me dit-il, je ne commencerai pas mon ſervice par une infidélité, dont j'ai déjà ſenti le remords. Vous l'apprendrez de moi-même, quand elle me devroit coûter ma fortune, par la perte de vos bonnes grâces.

Ma ſurpriſe ne pouvant être que fort vive, je

le preſſai de parler. Il m'apprit que mademoiſelle de Créon & M. le prieur, ſon oncle, l'avoient engagé, lui & ſon prédéceſſeur, à leur rendre compte de tout ce qui m'arriveroit à Paris; que ma maladie, dont ils étoient informés par cette voie, leur avoit cauſé beaucoup de chagrin, & que M. le prieur n'avoit pas manqué d'écrire à chaque ordinaire avec le ſoin d'affranchir ſes lettres, pour être fidèlement inſtruit de l'état de ma ſanté. Il s'arrêta, pour juger apparemment de mes diſpoſitions par ma réponſe. Je revins de l'alarme qu'il m'avoit cauſée. Hé bien, le mal n'eſt pas grand, lui dis-je; je vous le pardonne; & je dois même de la reconnoiſſance à l'amitié de M. le prieur & de mademoiſelle de Créon ſa nièce.

Ah! monſieur, ce n'eſt pas tout. Sa nièce n'eſt plus mademoiſelle de Créon: depuis plus d'un mois; c'eſt madame la baronne de..., par ſon mariage avec le gentilhomme que vous connoiſſez, & dont elle tient ce titre. Hé bien, repris-je en l'interrompant; je me réjouis de l'aventure. J'en félicite madame la baronne & ſon oncle.

Ah! monſieur, ce n'eſt pas tout. Vous ſaurez que M. le baron n'a pas ſurvécu deux heures à ſon mariage, & que madame la baronne ne l'avoit épouſé qu'à cette condition. A cette condition! interrompis-je encore. Que voulez-vous

dire ? Oui, monſieur. Quatre jours après votre départ, ce malheureux gentilhomme fut pris d'une pleuréſie, qui le réduiſit bientôt à l'extrémité ; & dans cet état, mademoiſelle de Créon, jugeant qu'il n'en pouvoit revenir, conſentit à l'épouſer : il mourut preſqu'auſſitôt. Elle a pris, depuis, le nom de madame la baronne.

Je demandai, avec un peu plus d'émotion, pourquoi cette nouvelle m'avoit été cachée, depuis ma convaleſcence ? On me répondit que c'étoit par l'ordre exprès de M. le prieur. Je n'en devine pas la raiſon, répris-je négligemment, & croyant le récit à ſa fin, j'ouvris un des livres que j'avois ſur ma table, pour éviter des détails que je n'ai jamais aimés avec mes valets.

Ah ! monſieur, ce n'eſt pas tout. Ecoutez-moi, s'il vous plaît. Depuis cette mort, M. le prieur a raſſemblé tout le bien de ſa nièce, qui n'eſt qu'en argent, & l'a fait remettre ici, par la voie des fermes, entre les mains d'un banquier. Apparemment, répondis-je, pour le placer avec avantage, ou pour en acheter quelque terre.

Non, monſieur ; c'eſt pour vous. Pour moi ! L'air de mon valet parut plus riant, après cette déclaration ; comme ſi l'idée d'une groſſe ſomme, deſtinée pour ſon maître, l'eût autoriſé à parler avec plus de hardieſſe. Oui, reprit-il. Depuis cette mort, M. le prieur s'eſt imaginé que ſa

nièce étant devenue baronne, vous ne ferez pas difficulté de l'épouſer. Elle arrivera bientôt avec lui dans cette eſpérance, & tout ſon bien vous ſera remis à leur arrivée.

Je ne puis déſavouer que cette concluſion m'émût beaucoup. Je me levai aſſez bruſquement. Eſt-ce tout enfin? dis-je à mon valet. Je ſouhaitois d'être ſeul, pour réfléchir librement ſur tant de bizarreries. Il reprit ſon air timide. Oui, monſieur, c'eſt tout; mais je dois vous avertir auſſi que M. le prieur nous a fait louer, dans cette maiſon, un appartement pour ſa nièce & pour lui; & qu'étant partis depuis trois jours, peut-être arriveront-ils ce ſoir.

Mon émotion devint extrême. Laiſſez-moi, dis-je à mon valet. J'oublie le paſſé: mais quelles que ſoient mes réſolutions, gardez-vous de faire un pas ſans mes ordres, ſi votre deſſein eſt de demeurer plus long-tems à mon ſervice.

Je me promenai quelques momens autour de ma table, dans une agitation ſi vive, qu'elle me fit craindre le retour de ma fièvre.

Toutes mes réflexions me portoient d'abord à changer ſur le champ de demeure. Cependant cette chaleur fit place à des idées plus tranquilles. Outre l'embarras de ma ſituation, je conſidérai bientôt que je ne pouvois, ni fuir, ſans groſſièreté, deux perſonnes auxquelles je n'avois

après tout qu'un excès d'eſtime à reprocher pour moi, ni les craindre ſans foibleſſe. Ainſi, je pris le parti de les attendre ; aſſez ſûr que les offres du prieur ne changeroient rien à mes ſentimens, & toujours libre de m'éloigner, ſi ſes perſécutions me devenoient incommodes.

LIVRE CINQUIEME.

QUELQUE trouble que la néceſſité de revoir le prieur & ſa nièce, d'entendre apparemment leurs offres, m'eût cauſé dans le récit de leur confident, du moins n'eus-je pas à craindre une guerre auſſi voiſine qu'elle auroit pu l'être. L'appartement que le comte laiſſoit vide fut rempli preſqu'auſſitôt par un étranger de fort bonne mine, qui ne diſſimula point, en convenant de prix avec l'hôte, qu'il ſortoit de la Baſtille, ou d'injurieux ſoupçons éclaircis le même jour, l'avoient fait retenir environ deux ans. La joie de ſe trouver libre & juſtifié, après une ſi longue captivité, le faiſoit parler ouvertement de ſon aventure. Je l'appris d'abord de l'hôte même, qui, dans l'abſence de mon unique valet, occupé alors à me chercher d'autres domeſtiques, ſe crut obligé de m'avertir qu'il me donnoit un nouveau voiſin. Enſuite cet étranger, qui s'étoit déjà fait connoître par ſon nom & par la qualité de gentilhomme hongrois, apprenant auſſi qu'il étoit logé près d'un malade, dont la ſanté demandoit encore des attentions, ſouhaita civilement de me voir, pour me faire des excuſes de l'incommodité qu'il craignoit de me cauſer;

& le même ſentiment de civilité ne me permit pas de refuſer ſa viſite.

Il entroit chez moi, lorſque mon docteur, ou plutôt mon tendre ami, car l'état actuel de mes forces ne me le faiſoit plus voir que ſous la ſeconde de ſes deux qualités, arriva auſſi pour me rendre ſes ſoins ordinaires, qui ſe réduiſoient à quelques momens de converſation. L'étranger ne fut pas moins ouvert avec nous qu'avec l'hôte. Après un compliment fort civil, il nous dit que nous étions les premiers témoins de ſa réſurrection; qu'il ſortoit réellement du tombeau; & que ſi nous étions curieux de ſon hiſtoire, il alloit nous l'apprendre en deux mots. Il avoit l'honneur d'être attaché à M. le P. de R.... retiré, comme nous ne pouvions l'ignorer, en Turquie, ſous la protection du grand-ſeigneur, qui lui donnoit pour retraite la ville de Rodoſto, ſur le bord du canal de la mer Noire. Ce prince, à qui la France continuoit de faire une penſion conſidérable, en avoit confié l'adminiſtration à l'abbé B..., homme de mérite, mais infidèle miniſtre, dont la négligence ou les diſſipations avoient privé la petite cour de Rodoſto d'un ſecours ſi néceſſaire à ſon entretien. Les reproches & les inſtances n'ayant pu remédier au déſordre par la voie des lettres, mon prince,

continua l'étranger, prit la réſolution d'en faire ſes plaintes au régent, & me fit partir pour cette commiſſion. J'arrivai ici avec des lettres que j'aurois pu préſenter dès le premier jour : mais eſpérant quelque choſe de mes propres ſoins, je cherchai d'abord l'abbé B..., avec qui j'eus des explications tranquilles ſur les intérêts du prince. Ses excuſes me ſatisfirent ſi peu, que je me vis forcé de délivrer à la fin mes lettres. Il fut enlevé plus promptement que je ne m'y étois attendu, & conduit à la baſtille. Tout le monde a ſu ſa malheureuſe cataſtrophe, après une aſſez longue priſon, pendant laquelle je m'étois conſtamment employé à rétablir l'ordre dans les affaires du prince. Il ne devoit pas me tomber dans l'eſprit que je puſſe être ſoupçonné d'avoir ſervi à les déranger par mes intelligences avec l'abbé B... Cependant ſur quelques billets de moi, qui furent trouvés entre ſes papiers, & qui portant la date du tems où je m'étois efforcé d'éclaircir ſes diſpoſitions par des voies paiſibles, ſembloient marquer entre nous une liaiſon qui ne s'accordoit pas avec la conduite que j'avois tenue depuis : je fus arrêté lorſque j'y penſois le moins, & traité avec la même rigueur. Mes juſtifications ont trouvé peu de faveur. On n'a voulu ſe fier qu'au témoignage du prince mon maître ; & la diſtance des lieux

ayant fait traîner les éclairciſſemens en longueur, j'ai langui dans une ſituation d'autant plus triſte, que la mort tragique de l'abbé B..., de quelque manière qu'elle doive être expliquée, me laiſſoit des craintes pour mon propre ſort. Enfin la juſtice & la bonté de mon prince ont prévalu ſur les défiances dont je juge qu'on l'avoit rempli, & qui n'ont pas peu contribué, ſans doute, à la durée de mes chaînes. En me rendant aujourd'hui la liberté, non-ſeulement on m'a déclaré que je la dois à ſa recommandation, mais on m'a remis, de ſa part, de nouveaux ordres pour ſon ſervice.

Cette facilité à s'ouvrir ne me fit pas juger plus déſavantageuſement du gentilhomme hongrois. Quand elle n'auroit pas été pardonnable à ſa joie, je conçus qu'il ſe devoit des apologies, & qu'il ne pouvoit trop les publier. J'ignorois abſolument ſon avanture; & dans ma province, je n'avois ſu qu'imparfaitement celle de l'abbé Brenner. Mais, perſonne ordinairement n'étant mieux informé des nouvelles de Paris, que les médecins célèbres, le mien fit connoître, par diverſes queſtions adreſſées à l'étranger, qu'il avoit ſuivi l'hiſtoire du prince de R... pendant ſon ſéjour en France, & que celle de l'abbé ne lui étoit pas moins familière. Il lui parla même de quelques autres gentilshommes,

alors à la ſuite du prince ; & ces expli-
evinrent le fondement d'une connoiſ-
ils ſe promirent de cultiver. Enſuite
ois étant retourné à ſon appartement,
, titre cher par lequel je veux déſor-
léſigner, prit ſoin de fermer ma porte,
ſeoir plus proche de moi, & commença
rs, que j'écoutai pendant près d'une
ns être tenté de l'interrompre.

I PAS voulu m'ouvrir tout d'un coup,
nomme que le ſeul haſard me fait ren-
:i, & dont je ne connois que le nom
âce. Mais vous comprendrez qu'ayant
:cin du prince R... juſqu'à ſon départ
:, & l'étant de la Baſtille depuis quatorze
: ans, je ſuis parfaitement informé de
ɔſes dont j'ai cru devoir parler avec
Comme je n'en puis avoir pour vous,
fort curieux va vous inſtruire de divers
ns, ignorés juſqu'à préſent du public. Je
oint aujourd'hui dans ce qui concerne
me même du prince, dont la retraite
e demande encore, pour moi, des éclair-
: que je crois pouvoir tirer de notre
. Mais vous allez ſavoir tout ce qui
l'abbé Brenner, à la triſte fin duquel
onde s'eſt intéreſſé, ſans avoir ſu combien
droits, ſes infortunes, ſes talens extraor-

dinaires, & ſur-tout l'excellence de ſon cœur, lui donnoient à cette compaſſion.

Il étoit né à Cronſtat en Tranſylvanie, & de fort bonnes études avoient cultivé, dès ſa première jeuneſſe, un eſprit naturellement propre aux plus grands objets des connoiſſances humaines. Sa figure, dont l'agrément répondoit à ſes qualités intérieures, auroit ſecondé fort heureuſement ſon ambition, s'il en eût eu d'autre que de ſe diſtinguer par le ſavoir. Mais, avec l'indifférence pour la fortune & la haine des affaires, qui ſont comme inſéparables du vrai goût des lettres, il paſſa la première partie de ſa vie dans l'obſcurité du cabinet, juſqu'au jour où le beſoin d'un homme lettré, pour compoſer quelques manifeſtes, le fit rechercher du prince R.. & des autres ſeigneurs mécontens. Le prince, à qui l'on a reconnu ici du diſcernement pour le mérite, fut ſurpris de trouver dans un homme livré à l'étude, des qualités diſtinguées pour toutes les fonctions de la vie publique. L'expérience le confirma dans le jugement qu'il en portoit. Non-ſeulement le manifeſte de 1704, qui produiſit tant d'effet pour le ſoulevement de la nation Hongroiſe, & tous les écrits qui le ſuivirent, dans une guerre où la plume eut autant de part que l'épée, furent l'ouvrage de l'abbé Brenner; mais, l'eſtime & la confiance du prince s'étant communiquées

à tous les autres chefs du parti, il fut employé dans les négociations avec l'archevêque de Colocza ; & ce fut lui qui, l'année ſuivante, lorſque l'Angleterre & la Hollande eurent offert leur médiation, fut député à la cour de Vienne, pour y préſenter les fameuſes demandes, qui parurent ſi choquantes aux miniſtres impériaux. Pendant tout le cours de ces furieuſes diſſenſions, il continua de ſervir les mécontens avec le même zèle, juſqu'à l'année 1711, que la défection du comte Caroli, & le traité furtif de Zaemar ayant réduit le prince à paſſer précipitamment en Pologne, il ſe vit abandonné dans Huſt, où d'autres eſpérances lui faiſoient attendre une aſſemblée des chefs du parti.

Les nouvelliſtes publics, qui l'avoient ſuivi dans la plupart de ſes opérations, perdirent ici ſes traces ; & pendant quelques années, ſes amis mêmes ignorèrent ce qu'il étoit devenu. Enſuite, le prince ayant obtenu, de la reconnoiſſance, autant que de la généroſité de Louis XIV, un aſile en France, & cet honorable accueil auquel toutes les nations de l'Europe ont applaudi, on vit reparoître l'abbé Brenner à ſa ſuite. Ce nom ſeul étoit capable de réveiller la curioſité. On apprit avec étonnement, qu'il ſortoit de l'oratoire, où le père de la Tour, ſupérieur général de cet ordre, racontoit ouvertement qu'il

étoit entré par une voie fort étrange. Il étoit arrivé, à Nantes, dans un navire Hollandois, & s'y trouvant ſans argent & ſans connoiſſances, il avoit pris l'occaſion d'une thèſe de philoſophie, qui ſe ſoutenoit au collége de l'oratoire, pour s'y faire connoître avec quelque éclat. Son eſprit & ſon ſavoir avoient excité l'admiration; ſa figure & la douceur de ſes manières avoient échauffé ce ſentiment, juſqu'à lui faire tout d'un coup autant d'amis qu'il avoit eu d'auditeurs. Enfin le ſupérieur du collége, auquel il n'avoit pas déguiſé ſon nom, ſa patrie, & ſes embarras, s'étoit empreſſé de lui propoſer pour reſſource l'habit de ſon ordre; & dans une conjoncture ſi preſſante, l'offre avoit été reçue comme une grande faveur. L'abbé Brenner avoit paru, pendant quelques mois, fort ſatisfait de ſa réſolution. Mais ayant bientôt appris que ſon prince étoit en France, il n'avoit pu réſiſter au déſir de le revoir; & cet illuſtre proſcrit, dont l'infortune n'avoit pas refroidi les généreux ſentimens, s'étoit empreſſé de lui tendre la main. Le père de la Tour ne donnoit pas d'autre explication à l'inconſtance de ſon novice. Cependant il ne faiſoit pas ce récit ſans un air de réſerve affecté, qui laiſſoit comprendre, ou qu'il étoit affligé de la perte d'un ſi bon ſujet, ou qu'il y avoit eu, dans cette aventure, d'autres incidens que la prudence ne permettoit pas de révéler.

Le prince, continua mon ami, m'ayant déjà fait l'honneur de me choiſir pour ſon médecin, j'étois à Clagny, que le roi lui donnoit pour demeure, lorſque l'abbé Brenner y parut pour la première fois. Les careſſes, avec leſquelles il y fut reçu, me firent juger combien il étoit cher à ſon ancien maître; & réellement tous les François, qui étoient admis à cette petite cour, lui trouvèrent du mérite. Je ne me liai pas avec lui fort étroitement, parce qu'avec plus d'ardeur que vous ne m'en voyez aujourd'hui pour la fortune, l'exercice de ma profeſſion me laiſſoit peu de loiſir: mais j'appris à l'eſtimer, dans pluſieurs occaſions que j'eus de le voir & de l'entendre. Quelques années ſe paſsèrent, ſans autre révolution dans les affaires du prince que celle qu'il y mit volontairement par ſon goût pour la ſolitude de Grosbois, qui lui fit quitter Clagny. On ſait qu'il ſe réduiſit quelque tems à mener la vie des Camaldules, quoique mêlée, comme vous l'entendrez dans la ſuite, d'un grand nombre de bizarreries & de foibleſſes. A la fin, fatigué peut-être de ſon propre choix, ou piqué de ſe voir moins conſidéré du régent, que du grand monarque dont il avoit recherché la protection, ou réveillé de ſa pieuſe léthargie par ce caractère actif & ces talens militaires, qu'il avoit ſi long-tems exercés à la tête des armées

rmées Hongroiſes, il ſe ménagea, par des
ıtrigues ſecrètes, un autre aſyle en Turquie;
ıus prétexte d'y trouver, ou d'y faire naître
us facilement, l'occaſion de rétablir ſes affaires
ı Hongrie. C'eſt, juſqu'à préſent, tout ce que
i pu conjecturer des motifs de ſon départ.
En partant, il laiſſa ſes intérêts, c'eſt-à-dire,
n-ſeulement ſes rentes & ſa penſion en France,
ais l'adminiſtration de quelques terres qu'il avoit
hetées en Pologne, entre les mains de l'abbé
enner, pour lequel ſa confiance n'avoit fait
'augmenter, depuis qu'il l'avoit repris à ſon
vice. Avec ſi peu de part à la familiarité de
t étranger, je ceſſai tout-à-fait de le voir,
rès avoir perdu l'avantage de ſervir ſon maître.
Il fut arrêté l'année ſuivante, & j'entendis
ſonner différemment ſur cette nouvelle. On
: demandoit des éclairciſſemens, que mes
ciennes relations avec lui faiſoient attendre
moi, plus que de perſonne; & rien ne
'aidoit à les donner. Deux jours me ſuffirent,
anmoins, pour découvrir qu'il étoit queſtion
: la penſion du prince, & de quelques rentes
r la ville, dont l'abbé Brenner étoit accuſé
avoir fait un infidèle uſage. L'idée qui me reſtoit
: ſon caractère me fit prendre hautement parti
our ſon innocence. Je ſoutins ce rôle pendant
eux autres jours, avec beaucoup de chaleur;
t tous ſes amis particuliers applaudiſſoient à

mon zèle. Enfin, le cinquième jour, je fus appelé à la baſtille, où je n'avois alors aucun malade. Le Gouverneur, qui m'avoit fait appeler, me dit que l'abbé Brenner, ſon priſonnier depuis quatre jours, ſe plaignoit de quelques infirmités, & demandoit à me voir; qu'ayant ordre de le traiter doucement, il me permettoit de le voir ſeul dans ſa chambre; & qu'il ſouhaitoit uniquement d'être informé du genre de ſa maladie avant mon départ. Tout le monde ſait qu'à la Baſtille, ſous le gouvernement de M. de Launay, la civilité & la douceur ont toujours tempéré les rigueurs de la juſtice.

Je me rendis à la chambre de l'abbé, par des routes qui me ſont familières. Il parut extrêmement ſatisfait de la liberté qu'on lui laiſſoit de me parler ſans témoins; & m'embraſſant, d'un air attendri, il m'avoua que le beſoin qu'il avoit de mon ſecours n'étoit pas pour ſa ſanté, qui lui cauſoit peu d'inquiétude, quand le danger de la perdre auroit été plus preſſant; mais qu'il imploroit la généroſité de mon cœur, plus que les lumières de mon art, pour ſoulager de mortels chagrins qui faiſoient ſa plus dangereuſe maladie. Il ajouta qu'il ſe reprochoit de n'avoir pas aſſez cultivé mon amitié, quoique depuis notre première connoiſſance il en eût conçu beaucoup pour moi. Dans ſa ſituation, me dit-il encore, il n'avoit pas eu d'incertitude ſur le choi-

d'un confident, ou, ſi je l'aimois mieux, d'un médecin, pour les tourmens de ſon âme : mon nom s'étoit préſenté d'abord à ſa mémoire. Il ne vouloit rien me déguiſer, non-ſeulement parce que la connoiſſance de tous ſes maux m'étoit néceſſaire pour y chercher du remède, mais parce qu'il n'y avoit perſonne en France, pour qui ſa confiance pût être moins réſervée.

Avant que de s'engager dans un récit auſſi grave que ce prélude ſembloit l'annoncer, mon ami ſe croyant obligé d'établir la vraiſemblance des détails, m'apprit qu'il avoit eu ſoin de les écrire, en quittant le priſonnier, & qu'enſuite il s'étoit attaché à cette méthode, pour les circonſtances des autres événemens qui s'étoient paſſés ſous ſes yeux même ; ce qui lui formoit un petit volume, dont il me promettoit la lecture. En effet, il me le communiqua dans la ſuite ; & c'eſt d'aprés la copie qu'il me permit d'en tirer, que je le donne au public avec ſon aveu.

» L'abbé, reprend-il en cet endroit, me ſupplia » tendrement de l'écouter, de le plaindre, & de » juger par ſes triſtes ouvertures, du ſoulage- » ment que j'étois capable d'apporter à ſon infor- » tune. Je lui promis toute mon attention & mes » plus ardens ſervices. Il commença dans ces » termes :

Que mon ſort étoit tranquille, & mon cœur

irréprochable, lorſqu'on vint m'arracher de ma ſolitude pour me préſenter au défenſeur de nos libertés ! Une vaine réputation d'eſprit & de ſavoir m'a coûté le repos de ma vie. Je me laiſſai perſuader de quitter mon cabinet, pour le ſoutien d'une cauſe, où je ne voyois pas d'autres droits à la maiſon d'Autriche, que ceux de la violence ; & les flatteries du parti que j'embraſſai achevèrent de m'y attacher. Il eſt inutile à mon hiſtoire, de vous retracer l'étonnant ſuccès de mon premier manifeſte. Nos chefs reconnurent qu'ils me devoient une armée de quatre-vingt mille hommes, qui ſe forma preſqu'auſſitôt ſous leurs ordres. Auſſi leurs confiance pour moi fut-elle ſans bornes. Ils m'employèrent à toutes les entrepriſes qui demandoient de l'intelligence, du ſecret, & de la vigueur. J'étois l'ame des conſeils, & l'organe ou l'inſtrument de toutes les réſolutions politiques. Enfin, je crois avoir fait autant par la voie de l'intrigue & de la perſuaſion, que les Ragotski, les Forgatz, les Eſthéraſi, les Berchini & les Caroli par les armes.

Avec preſqu'autant d'autorité qu'eux, dans les opérations de la guerre même, j'eus ſouvent l'occaſion de ſatisfaire des inclinations plus douces, qui me rappeloient aux principes d'humanité que j'avois puiſés dans mes études. En 1706, dans l'affaire d'Odenbourg, qu'un corps

de nos troupes faillit d'emporter par eſcalade, nous ne demeurâmes maître que d'un fauxbourg fortifié, où nous étant établit, nous fûmes expoſés pendant vingt-quatre heures au canon de la ville, & forcés enfin de recourir à la ruſe pour nous dérober dans les ténèbres. Mais au moment que nous nous en étions ſaiſis, il avoit été difficile d'arrêter la licence du ſoldat. Le comte Forgatz, que j'accompagnois dans cette expédition, donna des ordres qui furent communiqués trop tard; & nous trouvâmes, à notre arrivée, une véritable image des horreurs de la guerre.

En paſſant, avec ma ſuite, dans la principale rue, & m'efforçant de calmer des fureurs qui duroient encore, je fus vivement frappé de la vue d'un vieillard, qui d'une fenêtre, où je le découvris aiſément, m'ayant pris pour un officier général, me tendoit un bras, de l'air le plus douloureux, ſans avoir la force d'ouvrir la bouche, & de l'autre main ſe tenoit ſur la poitrine un mouchoir enſanglanté, dont il paroiſſoit couvrir quelque bleſſure. La compaſſion me fit quitter ſur le champ mon cheval; & ne voyant rien à redouter dans une place où nous entrions en maîtres, je montai légèrement, avec la ſeule précaution de m'armer d'un piſtolet, & d'ordonner à deux hommes de me ſuivre. La chambre du malheureux vieillard, à laquelle j'arrivai

bientôt, m'offrit pour premier ſpectacle, les débris de ſa porte & de pluſieurs coffres qui venoient d'être forcés à coups de hache, un corps étendu, dont le ſang couloit à grands flots, quantité de meubles, briſés ou diſperſés, enfin le vieillard lui-même ſe traînant vers moi, & me demandant, d'une voix tremblante, des ſecours dont la néceſſité ſe faiſoit aſſez ſentir. Je compris facilement qu'il avoit été pillé, bleſſé en ſe défendant, & l'autre tué, ſans doute, par des furieux qui n'avoient rien reſpecté. L'un de mes deux hommes étoit mon chirurgien, à qui j'ordonnai d'abord de prendre les ſoins pour leſquels je m'en étois fait ſuivre. Il ne trouva qu'un cadavre dans l'homme étendu. Son aſſiſtance ſe réduiſant au vieillard, qu'il ne jugea pas mortellement bleſſé, il le mit promptement en état de prendre une voix plus ferme, pour me rendre grâces de mon ſecours.

J'allois le quitter, en plaignant ſon infortune, & lui promettant de ne rien épargner pour découvrir les coupables; mais il m'arrêta par de nouvelles ſupplications. Toutes ſes craintes, me dit-il fort triſtement, n'étoient pas finies; & baiſſant la tête pour n'être entendu que de moi, il me conjura de faire éloigner un moment mes deux hommes. Je le ſatisfis. Lorſqu'il les eut vus ſortir de ſa chambre, il trouva la force de ſe

lever du fauteuil où je l'avois fait aſſeoir, & de marcher juſqu'à la porte d'une garderobe dont il tira la clé de ſa poche; & l'ayant ouverte, il me fit voir une petite fille de ſept ou huit ans, pâle & ſans connoiſſance, entre les bras d'une vieille femme qui ne la ſoutenoit qu'à demi, parce que les forces ſembloient auſſi lui manquer. Il parut fort alarmé lui-même de les voir dans cet état. Voilà, me dit-il les larmes aux yeux, pour qui je demande encore votre généreux ſecours. Le danger, dont nous ſommes ſortis, peut recommencer. Ne nous abandonnez pas. Je vous intéreſſe, en qualité de Hongrois, à la conſervation de mademoiſelle Tekely.

Cet illuſtre nom me cauſa d'autant plus d'étonnement, que je ne connoiſſois pas d'enfans aux deux comtes Tekely, ni même aucun reſte de leur ſang, depuis que le comte Emeric, l'ancien défenſeur de notre cauſe, étoit paſſé en Turquie, & que le comte Jean ſon frère, avoit été tué au ſervice des impériaux. Mais les circonſtances ne permettant pas d'explications, je propoſai au vieillard, après l'avoir aſſuré du ſecret qu'il ſembloit déſirer, que mon chirurgien fût rappelé. Il y conſentit, ſur-tout lorſque j'eus fait croître ſa confiance, en lui apprenant que, malgré des apparences aſſez militaires, telles que mes fonctions politiques dans le parti de la liberté m'obli-

geoient quelquefois de les prendre, j'étois un ſimple eccléſiaſtique, mais particulièrement conſidéré du prince Ragotsky, & de toute ſon armée. La connoiſſance fut aiſément rappelée à deux femmes qui ne l'avoient perdue que par un excès de frayeur. Pendant qu'elles achevoient de ſe rétablir dans la garderobe, je fis enlever le corps qui étoit dans la première chambre, & nettoyer les traces du ſang. Ma curioſité s'échauffant pour connoître une jeune perſonne qui devoit être en effet chère & reſpectable à tous les partiſans de la liberté hongroiſe, dans quelque degré qu'elle pût appartenir aux Tekely, j'étois réſolu d'approfondir ſa naiſſance, & le myſtère de ſa ſituation. Je donnai ordre au gros de mes gens qui continuoient de m'attendre dans la rue, de ſe rendre au quartier qu'on avoit marqué pour moi; & ne retenant que ceux dont je m'étois fait accompagner, je fis entendre au vieillard que je déſirois des éclairciſſemens.

Hélas! me dit-il, ils deviennent néceſſaires après mon malheur. Je regarde le haſard qui m'a procuré votre ſecours, comme un miracle du ciel en faveur de mademoiſelle Tekely; & l'intérêt que vous prenez à ſon ſort, m'excite à vous informer de ce qui n'eſt connu dans toute la Hongrie, que de ma femme que vous voyez auprès d'elle, & de moi qui ai vieilli au ſervice de

ſon père. Mais auparavant, ſouffrez que je ne perde pas de vue l'eſpérance que vous m'avez donnée de découvrir les brigands qui m'ont dépouillé. Ils m'emportent quatre-vingt mille florins qui n'auroient pas été ma plus grande perte, ſi j'avois conſervé moins heureuſement mademoiſelle Tekely, mais qui redeviennent maintenant ce que j'ai de plus cher après elle, parce que c'eſt tout ce qu'elle poſsède au monde.

Ce langage ne faiſant que redoubler ma curioſité, je me fis donner auſſitôt une plume pour écrire au comte Fargatz, à qui je recommandai, dans les termes les plus preſſans, d'employer toute la diligence & la rigueur militaire, à faire découvrir les auteurs d'un vol qui touchoit toute l'armée par l'honneur & par des conſidérations encore plus puiſſantes. Je joignis, à mes inſtances, tous les indices qui pouvoient aider à ſes recherches; & l'homme que j'avois retenu avec mon chirurgien, fut employé à porter ma lettre.

Le vieillard, dont l'inquiétude parut moins calmée que ſuſpendue, me fit alors ſon récit. Il avoit ſervi trente ans de valet-de-chambre au comte Jean Tekely, dans les différens états de ſa fortune. Ce ſeigneur, unique frère du fameux Emeric, n'avoit pas reçu du ciel, comme ſon aîné, cette paſſion pour la liberté de ſa patrie, cette ſoif de gloire & cette héroïque ardeur pour

les armes, qui ont donné naiſſance aux plus grands troubles de la Hongrie. Il étoit né avec des inclinations ſi paiſibles, que ſon frère qui ne reſpiroit que la guerre, en prit droit de le traiter avec mépris, juſqu'à ne le jamais voir ſans l'injurier, & ne fournir preſque rien à ſa ſubſiſtance. Enſuite, lorſqu'ayant pris hautement les armes, ſes grands biens & ceux qu'il avoit acquis par ſon mariage avec la veuve du prince de Tranſylvanie, ne purent ſuffire pour l'entretien de ſes troupes, il lui retrancha, ſous ce prétexte, les médiocres ſecours qu'il n'avoit encore oſé lui refuſer. L'indignation de ſe voir ſi maltraité, révolta un cœur auquel il ne manquoit, de toutes les qualités nobles, que le goût de la gloire militaire. Le comte Jean prit la réſolution de traiter avec la cour de Vienne; & pour ne laiſſer aucun doute de ſa bonne foi, il embraſſa la religion catholique, en acceptant une penſion qui lui fut accordée par cette cour. Les Hongrois qui ne faiſoient pas entrer la religion dans leur querelle, & qui voyoient indifféremment à leur tête des chefs catholiques & proteſtans, ne lui firent pas un crime de cette double déſertion. Ils connoiſſoient la douceur de ſon caractère; ils l'aimoient; ils condamnoient la dureté de ſon frère. On a remarqué que leur affection s'étoit d'autant mieux ſoutenue pour lui, qu'ils

le jugeoient incapable de leur nuire, & qu'ils ne voient, dans ſon changement, que l'effet d'une cruelle néceſſité.

Cependant, les faveurs qu'il recevoit de la cour de Vienne ne répondant pas à la grandeur de ſon nom, il ſe fit des amuſemens ſolitaires, qui ſervirent moins à ſa réputation, qu'à la douceur de ſa vie. Les beaux arts l'occupoient uniquement. Après avoir fait de grands progrès dans la muſique & la peinture, il ſe donna le plaiſir bizarre de voyager ſous la qualité de peintre & de muſicien. On parloit, dans le même tems, du mariage d'une des deux princeſſes de Valaquie, que le Hoſpodar ſon père, Conſtantin Beſſarabe, vouloit célébrer avec un éclat digne de ſes richeſſes. Le comte ſaiſit cette occaſion de faire briller ſes deux talens. Il parut à Tergowitz; il n'y prit pas d'autres titres. Les princeſſes voulurent des portraits de ſa main. La ſeconde lui inſpira de l'amour; & portée à la tendreſſe par la chaleur du ſang grec, elle en prit pour lui. Cette paſſion devint ſi vive, que ſans égard pour la dignité de ſa famille, ſans reſpect pour elle-même, & ſans la moindre précaution pour l'avenir, la princeſſe conſentit à fuir avec ſon amant. Etrange empire des ſens, qui doit donner une extrême défiance de ſes forces, à la vertu comme à la raiſon!

Le comte, charmé de ne devoir qu'à l'amour ce qu'il pouvoit eſpérer de ſa naiſſance, & ſurtout de la fortune actuelle de ſon frère qui venoit de ſe faire proclamer Waywode de Tranſylvanie, ſe fit un triomphe de ne laiſſer dans Tergowitz, que ſa réputation de bon peintre & d'heureux amant. Mais en ſortant des terres de Valaquie, il prit un autre plaiſir à ſe faire connoître de ſa maîtreſſe, à laquelle il n'avoit pas moins caché ſon nom qu'au public; & ſans abuſer plus long-tems d'une tendreſſe ſi crédule, il lui propoſa de l'épouſer. Le valet-de-chambre, ſeul domeſtique du comte dans ſon voyage & ſa fuite, ne put ici ſe rappeler ſans émotion les tranſports dans leſquels cette ouverture avoit jeté la princeſſe. Au premier moment, ils lui causèrent un évanouiſſement ſi long, qu'il fit craindre pour ſa vie. Enſuite, la joie lui rendant bientôt ſes forces, mais ne diminuant pas le trouble de ſa raiſon, & lui faiſant faire auſſi facilement le ſacrifice de ſa religion, qu'elle avoit fait celui de l'honneur, elle ne balança point à ſe laiſſer conduire dans la première égliſe catholique, où l'abjuration de la foi grecque précéda la célébration du mariage. Le comte ne lui diſſimula pas qu'avec un grand nom & de la tendreſſe, il avoit peu d'autres avantages à lui préſenter. Mais dans cette double ivreſſe de l'amour & de

la joie, elle ne parla qu'avec mépris des richeſſes & de l'élévation.

Il ne fut pas moins facile au comte, de la faire conſentir à tenir leur mariage caché, dans la crainte d'irriter la cour de Vienne, qu'il n'avoit pas conſultée. Mais aucune formalité ne fut négligée pour la vérification des actes; & le vieux valet fit ici des remercîmens au ciel d'avoir dérobé ces précieux actes, dont il étoit auſſi dépoſitaire, aux ſcélérats qui l'avoient pillé.

Le comte & ſa femme menèrent d'abord à Vienne une vie obſcure, paſſant aux yeux d'un petit nombre d'amis qui les viſitoient pour des amans libres, dont le bonheur leur cauſoit de l'admiration. Le ſeul fruit de leur amour fut mademoiſelle Tekely, âgée aujourd'hui de neuf ans. Mais la comteſſe ſe laſſa d'une tranquillité qui ſembloit la condamner pour toute ſa vie, à l'humiliant état d'une maîtreſſe reconnue. Ce ſentiment augmenta beaucoup, lorſqu'après la paix de Carlowitz, & l'évaſion du comte Emeric, exclus de l'amniſtie générale, tous les biens de la maiſon de Tekely demeurèrent confiſqués, ſans que la cour de Vienne eût paru penſer à l'héritier qui vivoit ſous ſa protection. La comteſſe avoit compris qu'il y avoit des reproches à faire au comte. Quel droit pouvoit-il s'attribuer aux attentions de la cour impériale, depuis ſi long-

tems qu'il avoit embraſſé ſes intérêts, ſans avoir rien entrepris pour ſon ſervice? D'ailleurs, il n'avoit pas fait un pas pour ſolliciter la ſucceſſion de ſon frère; & cette indolence, qui venoit de l'habitude d'une vie paiſible, étoit ſans doute une tache plus réelle dans ſon caractère, que ſon invincible averſion pour les armes, dont le blâme ne pouvoit tomber que ſur la nature. Enfin, la comteſſe le preſſa de paroître à la cour, d'y faire éclater ſes plaintes & ſes ſollicitations, de publier même ſon mariage pour faire ſentir ce qu'il devoit à ſa femme, à ſa fille, à ſes deſcendans, & le menaça de prendre tous ces ſoins ſur elle-même, ſi les difficultés l'effrayoient. Il ſe laiſſa perſuader de faire quelques démarches; mais elles eurent peu de ſuccès; & ces apparences de refus qui devoient lui ſervir d'éguillon, le replongèrent dans ſa froideur.

Vers le même tems, une maladie ordinaire mit la comteſſe au tombeau. Ses derniers momens furent employés à de nouvelles inſtances, qui, dans cet état où les derniers ſentimens d'une femme adorée laiſſent des impreſſions ſi vives, produiſirent un effet ſurprenant. Le comte, déſeſpéré de ſa perte, ne trouva plus de conſolation qu'à ſuivre ſes dernières volontés. On admira tout d'un coup le changement de ſon caractère. Il ſe fit voir à la cour. Il y mit, dans la

repréſentation de ſes droits, une chaleur que perſonne ne lui connoiſſoit. On en fut ſurpris, & peut-être ſervit-elle à lui procurer plus de conſidération, mais elle ne lui fit rien obtenir. On ſe gardoit bien de relever une maiſon qui ne pouvoit ceſſer d'être redoutable, auſſi long-tems que ſon frère, dont on ſavoit les intrigues à la Porte, en France, & dans toutes les provinces de Hongrie, ſeroit en état de rallumer des feux mal éteints. A peine la paix avoit-elle été conclue, qu'il étoit né de nouvelles cauſes de guerre. La ſucceſſion d'Eſpagne, entre les deux plus puiſſantes maiſons de l'Europe, excitoit une querelle qui ne pouvoit être décidée que par les armes; & perſonne ne doutoit à Vienne, que la France ne prît cette occaſion pour ſuſciter de nouveaux troubles en Hongrie. En effet, l'année ne ſe paſſa point ſans qu'on entendît parler d'aſſemblées & de mouvemens dans les provinces de ce royaume qu'on croyoit les plus ſoumiſes.

Le comte, toujours preſſé par le ſouvenir des dernières exhortations de ſa femme, comprit à la fin que, ſans prendre part aux évènemens de la guerre, il n'avoit rien à prétendre aux domaines de ſes ancêtres. Le chagrin de ſe voir négligé de la cour de Vienne, le fit balancer d'abord, ſi la meilleure voie, pour ſe rétablir dans les droits de ſon nom, n'étoit pas de retourner en Hongrie, & d'offrir ſes ſervices

aux mécontens. Mais ſe voyant prévenu par le prince Ragotsky, qui s'étoit échappé de ſa priſon de Neuſtat, & qu'ils choiſirent pour chef, ſans penſer même à rappeler le comte Emeric, auquel ils avoient tant d'obligations, ſon dépit, plus que ſon penchant, le fixa dans le parti impérial. Il demanda de l'emploi. On fut ſi content de ſa réſolution, qu'à la première demande, il obtint un régiment.

Je ne puis cacher, me dit ici le valet-de-chambre, en s'interrompant lui-même, que dans cette révolution d'idées & de goûts, qui ſembloit en faire un nouvel homme, il entroit moins d'intérêt ou d'ambition, que de philoſophie ſombre, qui le ramenoit ſans ceſſe à l'image de ſa femme expirante, plutôt qu'à l'objet de ſes dernières inſtances. Loin de regarder le métier des armes, dans lequel il s'étoit engagé, comme une voie qui pouvoit le conduire au but qu'on lui ſuppoſoit, il n'y voyoit que le terme de ſes peines, & le plus court de tous les chemins pour trouver la mort qu'il cherchoit uniquement. C'étoit ſa triſteſſe & l'ennui de vivre, qui cauſoient le changement que nous avions admiré dans ſon caractère. Je n'en pus douter, lorſqu'à ſon départ, nous chargeant ma femme & moi, du ſoin de ſa fille, & d'une caſſette qui contenoit ſes papiers, avec une groſſe ſomme d'argent,

il

il nous dit qu'il ne nous reverroit plus; qu'à la première nouvelle de ſa mort, il nous ordonnoit de conduire ſa fille en Hongrie, & de l'y faire élever dans un couvent; que nous trouverions alors ſes autres intentions dans les papiers de ſa caiſſe; que ſe croyant ſûr de notre fidélité, il ne nous recommandoit que de l'exactitude à ſuivre ſes derniers ordres: & voyant nos larmes, qu'un ſi triſte langage excitoit, il nous défendit de répliquer. Il partit; & dès l'ouverture de la première campagne, dans une action dont l'avantage demeura néanmoins aux impériaux, vous ſavez qu'il fut tué d'un coup de fuſil.

Un devoir ſacré, reprit le vieux tuteur, nous fit auſſitôt abandonner Vienne, pour exécuter l'inviolable diſpoſition du meilleur des maîtres. Ses papiers, qui contiennent d'autres explications, nous laiſſant la liberté de choiſir un couvent ſûr & bien réglé, notre choix eſt tombé ſur celui qui eſt à deux pas de cette ville; par cet unique motif, qu'étant nés, ma femme & moi, dans le canton, nous nous y ſommes promis des facilités que nous n'aurions pu trouver dans tout autre lieu. Les ordres du comte ne nous obligeoient pas de faire élever ſa fille ſous un autre nom; cependant ils nous recommandoient une ſureté qui ſembloit dépendre du ſecret. Nous ne nous ſommes ouverts, juſqu'au

jourd'hui, qu'à la ſupérieure du couvent, qui s'eſt crue fort honorée de notre choix, & de notre confiance. Elle s'eſt fait une précieuſe étude de l'éducation de mademoiſelle Tekely; & depuis quatre ans, elle n'a laiſſé rien manquer à la culture de ſes perfections naturelles. Ma femme ne s'eſt pas éloignée d'elle; tandis que j'ai fait ici ma demeure conſtante, pour veiller à ſa ſureté comme à ſes beſoins. Mais l'approche de vos troupes ayant répandu l'alarme aux environs de cette ville, je me ſuis hâté de la faire amener ſous mes yeux; pour la défendre au péril de ma vie, ou plutôt pour la garantir de tous les dangers, dans un lieu que ſes nouvelles fortifications ſembloient mettre à couvert d'une attaque. Fatale prudence! C'eſt ſur ce fauxbourg que la tempête eſt tombée. J'ai prévu tous nos malheurs, en apprenant, par les cris de mes voiſins, que nos retranchemens étoient forcés. Dans l'excès de ma conſternation, mes premiers ſoins ſont tombés ſur ma chère fille; pardonnez ce nom, qu'elle me permet elle-même! Je l'ai renfermée, avec ma femme, dans ce cabinet, dont j'ai couvert la vue, & j'avois réſolu de perdre mille vies, pour en défendre l'entrée. Il ne m'eſt pas venu moins heureuſement à l'eſprit, de ſéparer les papiers & l'argent du comte, dans l'eſpérance de ſauver

du moins un des deux tréſors. J'ai pris ſur moi les papiers; & le poids de l'or m'a contraint de le laiſſer dans la caiſſe. Enſuite fortifiant ma porte, de tout ce qui m'a paru propre à ce triſte uſage, je me ſuis tenu prêt à la diſputer juſqu'au dernier ſoupir, avec un valet que mes Promeſſes ont diſpoſé à me ſeconder. Mais la foudre ne tombe pas plus rapidement, que les coups de cinq ou ſix furieux, qui ſe ſont ouvert le paſſage avec leurs haches. Ils ont fondu avec la même impétuoſité ſur mon valet, qu'ils ont renverſé ſans vie, & ſur moi, qui n'ai pu me garantir d'une bleſſure. J'ai conçu que ma réſiſtance ſeroit vaine, pour arrêter leur pillage, & que le foible reſte de mes forces devoit être réſervé pour la défenſe du cabinet. J'en attendois le moment, le dos tourné vers la porte, en invoquant le ſecours du ciel, & tenant mon mouchoir ſur ma plaie, dans une ſituation qui ne pouvoit inquiéter mes brigands. Leur tranſport de joie & d'admiration, en ouvrant la caiſſe, leur a fait perdre tout autre idée. Ils n'ont penſé qu'à ſe dérober avec leur proie; &, grâces à la puiſſance que j'invoquois, ils m'ont laiſſé le tréſor pour lequel j'aurois tout ſacrifié. Cependant, le péril n'étant pas à ſa fin, & chaque moment pouvant nous amener d'autres raviſſeurs, contre leſquels je n'avois plus même la

foible défenſe d'une porte, je me ſuis placé à ma fenêtre, dans l'eſpérance de voir paroître quelque officier, dont je puſſe implorer la protection. Votre approche m'a rendu la vie. Vous avez conçu l'extrêmité d'un déſeſpoir, auquel la force manquoit pour s'exprimer. Mademoiſelle Tekely vous devra l'honneur; & moi les réſtes d'une vieilleſſe, à laquelle je ne déſire un peu de prolongation, que pour ſervir cette chère élève.

Raſſurez-vous, lui dis-je affectueuſement, & pour vous & pour mademoiſelle Tekely, & pour les ſecrets par leſquels vous m'intereſſez ſi vivement à ſon ſort. Je juge, comme vous, que dans ce malheureux tems de guerre ils doivent être gardés fidèlement. Le prince Ragotsky même, quoiqu'il touche de ſi près aux Tekely par d'anciennes alliances & par le mariage de ſa mère avec le comte Emeric, ne ſera informé de rien avant la fin de nos troubles. Il m'honore de ſa confiance & de quelque autorité; vous recevrez de moi les ſervices que vous pourrez attendre de lui dans des circonſtances plus tranquilles.

Le ſilence, qui commençoit à régner autour de nous, m'aſſurant que la diſcipline étoit rétablie, j'ajoutai que mademoiſelle Tekely n'en auroit pas moins une garde pour la nuit, & les ſecours néceſſaires pour ſuppléer à ſes pertes,

ſi la caiſſe ne ſe retrouvoit pas; qu'enſuite les évènemens décideroient du parti que nous prendrions pour elle, & que dans une conjoncture preſſante, qui m'obligeoit de joindre les généraux, j'allois lui laiſſer mon chirurgien.

Ce qui me faiſoit abréger ma réponſe, étoit le retour de l'homme que j'avois dépêché au comte Forgatz. Je le voyois à la porte, où, n'oſant interrompre mon entretien, il attendoit la permiſſion d'entrer; mais je liſois ſon impatience dans ſes yeux. En effet, il me dit que le conſeil étoit aſſemblé, & qu'on m'y demandoit ſur le champ. Le comte avoit donné l'ordre que je déſirois, & paroiſſoit furieux que ſous ſon commandement les troupes n'euſſent pas été plus retenues, dans une place que nous avions beaucoup d'intérêt à ménager. Il avoit déjà fait pendre quelques ſoldats, qu'on avoit ſurpris au milieu de leurs violences: mais il me faiſoit dire que ceux dont je lui portois mes plaintes n'ayant pas été reconnus, il ne pouvoit me répondre du ſuccès de ſes recherches. Auſſi furent-elles ſans effet; & le lendemain ayant ſu qu'il nous étoit déſerté quelques hommes, je jugeai que la caiſſe étoit partie avec eux.

Quelques mots de conſolation, que j'adreſſai à mademoiſelle Tekely de la porte de ſon cabinet,

& ſa tremblante réponſe, n'aidèrent pas à me faire connoître mieux ſes perfections. Je laiſſai ordre à mon chirurgien de ne pas la quitter. Mes autres promeſſes ne furent exécutées qu'après le conſeil, parce qu'elles ne purent l'être plutôt. Les délibérations étoient preſſantes. Un courier du prince venoit d'informer le comte que l'armée, retenue par divers mouvemens des impériaux, ne pouvoit marcher vers nous ſans les avoir éclaircis. C'étoit néanmoins dans cet eſpoir que non-ſeulement nous avions entrepris d'eſcalader Odenbourg, mais qu'après avoir manqué notre projet, nous nous étions rabattus ſur un des faubourgs, & que nous en étant ſaiſis plus heureuſement, nous comptions d'y attendre l'armée & l'artillerie néceſſaire pour former réguliérement le ſiège de la ville. Notre nombre, d'environ trois mille hommes, & ſupérieur du double à la garniſon, ne nous laiſſoit craindre aucune attaque; & notre poſition favoriſant beaucoup le deſſein du ſiège, il parut fâcheux au comte Forgatz, d'abandonner une ſi belle eſpérance. Ce motif, avec la facilité qu'il ſe promettoit toujours à ſe replier vers l'armée, ou peut-être le chagrin d'avoir vu ſon entrepriſe échouer, l'attachèrent fortement à la réſolution de garder ſon poſte, & de tenir la ville reſſerrée juſqu'à l'arrivée du prince. Il renvoya le courier avec cette réponſe, qu'il donna

pour le réſultat du conſeil, quoique la plupart des officiers fuſſent oppoſés à ſon opinion.

A la vérité, les plus preſſantes raiſons qui devoient nous faire penſer à la retraite, en perdant l'eſpérance de voir approcher bientôt l'armée, ne s'étoient préſentées à perſonne. On ſe croyoit à couvert du côté de la ville par une hauteur qui nous en cachoit la vue, & qui n'avoit pas été compriſe dans les nouvelles fortifications, parce qu'on n'avoit pas eu le tems d'en faire un ouvrage régulier. Elle étoit ſéparée de la ville par un large foſſé, & de nous par de profondes coupures, qui, des deux côtés, ſembloient en défendre également l'approche, & la rendre inutile dans cet état, à quelque uſage qu'elle fût deſtinée pour l'avenir. D'ailleurs les aſſiégés ayant rompu leurs ponts en nous abandonnant le faubourg, nous ne vîmes rien à redouter d'un poſte fort nu, avec lequel ils n'avoient pas plus de communication que nous. Cependant, ils employèrent la nuit ſuivante à s'y loger, avec du canon; & l'activité de leur travail, aidée du ſilence, nous en déroba le commencement & les progrès. Au jour même, leurs vues n'étant pas remplies, ils continuèrent de travailler juſqu'au ſoir, ſans ſe trahir par les moindres apparences; & leur entrepriſe, dont on fit honneur à M. Quitz, ingénieur bavarois, leur réuſſit merveilleuſement.

Olaſmir, ce vieux tuteur de Mlle Tekely, que je n'ai pas encore eu l'occaſion de nommer, m'étoit venu voir le matin, dans la foibleſſe même de ſa bleſſure. Ce qu'il avoit entendu, de mon chirurgien, avoit augmenté ſa confiance pour moi. Après m'avoir témoigné ſa reconnoiſſance, & celle de ſon élève, il m'avoit demandé mes intentions pour ſa conduite; & je n'avois pas eu de meilleur conſeil à lui donner, que de reconduire mademoiſelle Tekely au couvent, où je me chargeois de payer ſa penſion juſqu'à la fin de la guerre : vous continuerez, lui avois-je dit, de vivre près d'elle; & dans quelque lieu que les affaires me mènent, je n'attendrai pas que vous me faſſiez ſouvenir de ſes beſoins & des vôtres. Notre ſituation me paroiſſant auſſi ſure qu'au comte Forgatz, je ne voyois pas plus de péril dans une maiſon du faubourg que dans le couvent; mais j'avois pris la réſolution de retourner le lendemain à l'armée, & dans l'incertitude des évènemens, je voulois voir mademoiſelle Tekely dans un lieu fixe, où ma correſpondance fût établie avant mon départ. J'avois laiſſé entre les mains du vieillard, une ſomme convenable à ſes beſoins; & dans le cours de l'après-midi, j'avois dérobé quelques momens aux affaires, pour voir la ſupérieure du couvent, avec laquelle j'avois pris des arran-

gemens pour ſa penſion. Elle m'avoit fort vanté l'attachement de mademoiſelle Tekely à la religion : mais l'éloge d'un enfant, dans la bouche d'une religieuſe, n'avoit pu faire une grande impreſſion ſur moi. Le ſoir, j'appris d'Olaſmir, que ſon élève étoit rentrée au couvent.

Ce fut une inquiétude de moins, lorſqu'une heure après, le canon de la hauteur commençant à jouer furieuſement ſur notre faubourg, nous fûmes bientôt forcés de penſer à la retraite. Il n'y avoit pas d'eſpérance d'emporter ce poſte, ni de raiſon pour nous faire écraſer dans le nôtre. Nous profitâmes de l'obſcurité pour nous retirer en fort bon ordre; & l'ennemi, qui n'aſpiroit qu'à nous éloigner, n'entreprit pas d'interrompre notre marche. Je partis, avec des vœux pour mademoiſelle Tekely, dont l'aſile n'étoit pas plus à couvert du canon que le reſte du faubourg. Ils furent exaucés en ſa faveur : mais j'appris : deux jours après, par une lettre qui me fut apportée au camp de Wallitz, que ſon vieux tuteur, deſtiné à tout perdre pour elle, avoit été frappé d'un boulet en rentrant dans ſa maiſon, & qu'il avoit employé quelques minutes de vie, qui lui étoient reſtées, à faire porter ſes papiers au couvent. La ſupérieure qu'il en avoit chargée, & qui me donnoit cette nouvelle, me demandoit quel uſage elle devoit faire d'une multitude

d'écrits qu'elle avoit reçus. Je lui répondis qu'elle devoit les garder précieuſement, & je confirmai tous les engagemens que j'avois pris avec elle pour l'exactitude & la fidélité de mes ſoins.

Ainſi, dans un âge où l'on ſe connoît à peine, & d'un ſexe qui n'eſt capable de rien pour lui-même, mademoiſelle Tekely, dépouillée du peu de bien qui lui étoit reſté de ſon père, & privée du ſeul ami qu'elle connût dans ſa ſituation, pouvoit ſe compter au nombre de ces malheureux enfans à qui la fortune ne promet que des rigueurs. J'obſerve les circonſtances de ſon ſort, pour vous préparer d'avance au prodigieux attachement que vous me verrez prendre pour elle. Peut-être croirez-vous lui devoir un autre nom; & je vous avoue qu'à mes yeux mêmes, ce ſentiment n'a jamais été bien éclairci. J'étois né ſenſible, quoique l'habitude d'une vie fort appliquée m'eût rendu plus ſérieux qu'on ne l'eſt encore à l'âge de trente-quatre ans, qui étoit le mien. La ſeule compaſſion, ſoutenue par le goût du mérite, animé peut-être par les charmes de la jeuneſſe & de la beauté, a pu me faire ſortir de ſes propres bornes. Vous en jugerez après m'avoir entendu : & quand vous me trouveriez des apparences de foibleſſe, je penſe bien moins à les juſtifier, qu'à vous conduire, par la connoiſſance des évènemens, à la

pitié que je vous demande pour leurs triſtes ſuites.

Mes plus anciens ſentimens, tels que je vous les ai repréſentés, n'eurent pas encore d'autre effet, que de me rendre fort attentif à l'exécution de mes promeſſes. La mort d'Olaſmir, qui privoit mademoiſelle Tekely d'un gardien ſi vigilant, me fit naître la penſée d'avancer les informations que je devois donner quelque jour au prince Ragotsky. Mais j'avois appris, en arrivant à l'armée, qu'il venoit de recevoir avis de la mort du comte Emeric, dans ſon exil de Nicomédie, & que par le teſtament de ce prince il étoit nommé ſon héritier. Ce n'étoit pas le moment de lui faire connoître une héritière naturelle, dont les droits détruiſoient ouvertement les ſiens. D'ailleurs je n'avois encore de preuve de la naiſſance de mademoiſelle Tekely, que le témoignage d'un domeſtique; & je ne pouvois révéler, ſans imprudence, qu'ils étoient contenus dans quelques papiers, pour la ſureté deſquels je n'avois aucune garantie. La ſucceſſion étoit ſi loin d'être ouverte, que tous les biens de cette illuſtre maiſon étant confiſqués, il n'y avoit que la force des armes, ou le rétabliſſement de l'ordre, par la paix, qui pût en faire eſpérer la poſſeſſion au prince ſubſtitué. Ainſi, les explications pouvoient être différées ſans

danger; & j'en voyois, au contraire, à les hâter trop. Mon unique ſoin fut d'écrire à la ſupérieure du couvent, par une voie ſûre, & de lui recommander plus que jamais la conſervation du dépôt.

Je paſſe ſur l'hiſtoire de nos armes, comme ſur tout ce qui n'a pas un rapport plus néceſſaire avec celle que je vous ai fait attendre. La guerre fut encore prolongée long-tems, ſans que la médiation des puiſſances maritimes, que j'avois heureuſement ménagée, fût capable de rapprocher les prétentions des partis. Enfin, la mort imprévue de l'empereur Joſeph termina ces furieuſes convulſions, mais par une voie fort éloignée de nos eſpérances. Le prince Ragotsky avoit convoqué à Huſt une aſſemblée générale des confédérés, où je m'étois rendu par ſon ordre, pour y préparer les eſprits à ſes propoſitions. J'étois dans la plus grande chaleur de mes efforts, lorſqu'un bruit, devenu bientôt certain, nous apprit qu'au lieu de nous joindre, comme je l'avois promis en ſon nom, il étoit paſſé bruſquement en Pologne avec une partie de nos chefs, abandonnant une cauſe à laquelle il nous avoit tous ſacrifiés. Mon reſſentiment fut d'autant plus vif que j'étois joué ſous le voile de la confiance. Cependant on ſut enſuite qu'il l'avoit été lui-même par le comte Caroli, qui

s'étant lié ſecrètement avec le miniſtre de Vienne, avoit formé une autre aſſemblée, dans laquelle il avoit fait approuver un traité de pacification, qu'il n'avoit communiqué au prince qu'après l'avoir ſigné. Son exemple avoit entraîné une grande partie des ſeigneurs & des députés, quoique ces derniers ne fuſſent pas revêtus des pouvoirs de leurs comtés; & le prince, perdant toute confiance pour ſes anciens partiſans, s'étoit déterminé tout d'un coup à la fuite, avec la triſte conſolation d'avoir chargé Caroli de reproches & d'injures, dans une déclaration qu'il avoit fait publier à ſon départ. Ces informations, ſi je les avois reçues plutôt, m'auroient peut-être empêché de l'accuſer de mauvaiſe foi: mais elles ne le purgeoient pas du reproche d'avoir quitté la Hongrie ſans m'avoir fait avertir de ſon deſſein, comme il l'auroit pu ſans danger pour lui-même, & par conſéquent de me livrer aux impériaux, qui ne me ſouhaitoient pas moins de mal qu'à lui. Auſſi me trouvai-je dans un embarras ſi ſérieux, qu'ayant tout à craindre pour ma liberté, & ſans doute pour ma vie, je n'eus pas d'autre parti à choiſir pour mettre l'une & l'autre à couvert, que d'accepter le traité, contre les mouvemens de mon cœur, qui me faiſoit déplorer amèrement le malheur de

ma patrie, & regretter l'inutilité de mes longs ſervices.

Ma fortune n'étoit pas augmentée, depuis environ dix ans que j'avois ſuivi le prince avec un attachement ſans exemple, & ſans autre vue, pour l'avenir, que de partager la ſienne dans une plus heureuſe ſuppoſition. C'étoit l'eſpérance dont il m'avoit conſtamment flatté; mais quand j'aurois cru ſa ſituation plus avantageuſe qu'elle ne pouvoit l'être, l'indignation de me voir ſi mal traité m'auroit empêché de prétendre à ſes bienfaits. Les appointemens de mes offices m'ayant été réguliérement payés des ſubſides qu'il recevoit de France & d'Eſpagne, ce ſecours, joint au revenu d'un bien médiocre, dont je n'avois pas ceſſé de jouir à Cronſtat, avoit ſuffi tout à la fois, & pour ma dépenſe, & pour la penſion de mademoiſelle Tekely. Mes facilités ne pouvoient plus être les mêmes : cruelle réflexion, & la première qui me vint à l'eſprit dans ma diſgrâce. Cependant j'étois ſi réſolu de remplir tous les engagemens d'Olaſmir, auxquels j'avois ſuccédé par mes promeſſes, que je ne balançai pas un moment ſur ma conduite. L'emploi de mon revenu, me dis-je à moi-même, ſera pour la penſion, juſqu'au tems où les droits de mademoiſelle Tekely pourront s'éclaircir; & je

trouverai pour moi-même des reſſources dans mes talens. Cette réſolution m'ayant rendu plus tranquille, je partis pour Odenbourg, où j'avois à prendre de nouveaux arrangemens avec la ſupérieure, avant que de me rendre à Cronſtat. Dans ma route, j'appris que la pacification étoit confirmée par la reddition de Caſſovie aux impériaux, & que la fuite du prince Ragotsky ayant fait perdre toute eſpérance de le ramener à la ſoumiſſion, ſes biens & ceux du comte Emeric avoient été non-ſeulement confiſqués par une nouvelle déclaration, mais déjà ſaiſis, & diſtribués à divers ſeigneurs, en récompenſe de leurs ſervices. Quelle eſpérance pour mademoiſelle Tekely, de faire jamais entendre & reconnoître ſes droits? N'importe, ajoutai-je, après une ſi triſte réflexion, je n'en ſerai pas plus froid à la ſervir: l'honneur & la vertu m'en font une loi. A quelque ſort que le ciel la deſtine un jour, il ne manquera rien à ſon éducation; & mon bien ſera vendu, ſi le revenu ne ſuffit pas.

J'arrivai au couvent dans ces diſpoſitions: ainſi n'attribuez rien à l'admiration dont je fus frappé lorſqu'elle parut avec la ſupérieure. A peine avois-je eu le tems de diſtinguer ſes traits, dans la triſte occaſion que j'avois eue de la voir. Quatre ans, écoulés depuis, avoient

achevé de les former. Je ne la reconnus pas : mais je ne pus me défendre d'un étonnement plus vif que toutes mes expreſſions, à la vue d'une jeune perſonne, qui joignoit dans ſa phyſionomie toutes les grâces à la nobleſſe, & qui n'avoit, de l'adverſité, que ce regard un peu ſombre & cet air touchant, qui font reconnoître tout d'un coup les malheureux. Tous les ſentimens qu'elle croyoit me devoir, pour des ſoins qu'elle n'avoit pas ignorés, la rendant bientôt familière avec moi, je ne fus pas moins charmé de ſon langage & de la maturité de ſon eſprit.

MON AMI, dont le récit ſembloit s'échauffer, fut interrompu dans cet endroit par quelque bruit, qui ſe fit entendre à la porte de mon antichambre. Mais, l'attribuant au retour de mon valet, je le priai de n'y faire aucune attention ; & de revenir à l'abbé Brenner, ou plutôt à mademoiſelle Tekely, qui commençoit à m'intéreſſer beaucoup. Il reprit, en continuant de mettre ſa narration dans la bouche de l'abbé.

Après quelques explications générales ſur l'état de ſa fortune, dont elle n'étoit pas moins informée que de mes ſervices, elle fut la première à me parler des papiers, dans leſquels Olaſmir & ſa femme lui avoient répété mille fois

que

que les dernières volontés de ſon père étoient renfermées. Elle ajouta qu'avec les obligations qu'elle avoit à ma généroſité, & le reſpect qu'elle auroit toujours pour mes conſeils, il ne lui étoit pas même tombé à l'eſprit de les ouvrir ſans ma participation; mais que dans le regret de m'être incommode, elle ſouhaitoit impatiemment qu'ils fuſſent ouverts, & qu'elle n'étoit pas ſans eſpoir d'y trouver, par les tendres ſoins d'un ſi bon père, quelque voie tracée pour ſa conduite, peut-être pour la réparation de ſes pertes; trop heureuſe, ſi parmi les éclairciſſemens qu'elle ſe promettoit, il s'offroit quelque choſe de favorable au plus ardent de ſes vœux, qui étoit de faire éclater pour moi toute ſa reconnoiſſance.

Je priai la ſupérieure d'apporter ſur le champ ces papiers; pour donner à mademoiſelle Tekely la ſatisfaction qu'elle déſiroit. La mienne étoit ſi vive à l'entendre, qu'à peine avois-je eu la liberté d'eſprit de répondre, par quelques mots, à tout ce qu'elle m'avoit dit d'obligeant. Ce n'étoit plus ſeulement mon revenu & tout le fond de mon bien; c'étoit ma vie même, que je me ſentois diſpoſé à ſacrifier pour elle. Mon agitation fut la même, pendant cinq ou ſix minutes que je demeurai ſeul avec elle; & peut-être prit-elle pour gravité, un ſilence, cauſé par mon embarras. Je ne vous préviens pas ſur des

ſentimens, dont je vous ai déjà dit que je n'ai jamais bien connu la nature. Vous me les verrez nourrir avec une conſtance, exercer avec un plaiſir, & pouſſer à des excès, qui m'ont toujours effrayé moi-même. C'eſt vous en abandonner le jugement, que de vous les découvrir ſans excuſe.

Les papiers, que la ſupérieure m'apporta, étoient en aſſez grand nombre : & fort mal enveloppés, quoique liés de pluſieurs cordons, dont le nœud étoit cacheté d'un double ſceau ; ce qui me fit ſouvenir que le tems avoit manqué au malheureux dépoſitaire pour les mettre dans un meilleur ordre, après avoir été obligé, la veille de ſa mort, de les tenir cachés dans ſes poches. L'adreſſe qui ſembloit tracée d'une main tremblante, me fit rappeler auſſi qu'il l'avoit écrite au dernier moment de ſa vie. Elle étoit adreſſée à la ſupérieure du couvent, mais avec deux lignes de la même main, qui portoient ordre de ne remettre le paquet qu'à moi, ſi j'étois fidelle à mes promeſſes ; mais de l'envoyer au prince Ragotsky dans tout autre cas. Ce paquet étoit venu à la ſupérieure, par les mains de madame Olaſmir, que ſon mari avoit eu le tems de faire appeler, pour recevoir ſes derniers ſoupirs.

Je l'ouvris, par le droit que j'en recevois des deux lignes qui portoient mon nom ; mais

je le présentai aussitôt à mademoiselle Tekely, qui ne le reçut que pour le presser long-tems de ses lèvres, en le mouillant d'un ruisseau de larmes. Lorsqu'elle me l'eut remis, la supérieure, craignant quelques suites d'un attendrissement qui duroit encore, me proposa d'accepter un lit dans le quartier des chapelains du couvent, où j'aurois toute la tranquillité dont j'avois besoin pour ma lecture. J'entrai dans le sens de cette invitation; & trop satisfait de ne pas m'éloigner d'un lieu où je voulois rapporter désormais tous mes soins, je pris prétexte de la nuit qui s'approchoit, pour laisser à mademoiselle Tekely la liberté de se retirer.

La supérieure me fit conduire au logement que je devois occuper. Toutes les civilités que j'y reçus, furent autant d'importunités pour moi. Je ne commençai à respirer qu'au moment où je me vis seul, avec les papiers de mademoiselle Tekely dans les mains. La confusion que j'avois cru d'abord y trouver, disparut pour moi, lorsqu'un peu d'attention m'eut fait observer que le Faisceau étoit composé d'un grand nombre d'autres, dont chacun portoit son titre. Les uns contenoient d'anciennes chartes & divers mémoires, qui regardoient les biens & les droits des Tekely; d'autres, l'état des affaires du comte Jean & ses espérances à la cour de Vienne;

d'autres, les actes de ſon mariage, & les témoignages qu'il avoit pris ſoin de recueillir pour éloigner tous les doutes. Enfin mes regards tombèrent ſur le teſtament, & ſur une longue inſtruction qui l'accompagnoit.

La première de ces deux pièces contenoit les dernières expreſſions de la tendreſſe d'un père, & la déclaration par laquelle il inſtituoit ſa fille héritière de toutes ſes poſſeſſions & de tous ſes droits. Mais ne prévoyant que trop la ruine entière de ſa maiſon & la perte irréparable de ſes biens, il s'efforçoit, dans l'inſtruction, d'ouvrir pour ſa fille toutes les voies qu'Olaſmin devoit tenter lorſqu'elle ſeroit ſortie de l'enfance, ou qu'elle pourroit prendre d'elle-même dans un âge plus avancé. Des deux ſituations, dans l'une deſquelles la Hongrie devoit retomber, celle de redevenir un état libre, ou celle de reſter ſous le joug de la maiſon d'Autriche, il faiſoit des vœux pour la première, comme la ſeule dont il pût eſpérer le rétabliſſement de ſon frère & des proſpérités pour ſa fille; mais ſans oſer, diſoit-il, ſe promettre une ſi grande faveur de la clémence du ciel. C'étoit néanmoins dans cette flatteuſe ſuppoſition, qu'il vouloit qu'elle fût élevée dans un couvent de Hongrie, pour y prendre les uſages de la nation; quoiqu'aſſez voiſin de l'Autriche pour ne pas déplaire

aux impériaux par le choix. Il nommoit même Odenbourg; & je reconnus alors que le fidèle Olaſmir, par un excès de précaution, qui lui avoit fait craindre apparemment que tant de ménagement pour nos ennemis ne me refroidît pour elle, m'avoit déguiſé cet ordre. Le comte lui recommandoit inſtamment le ſecret qu'il avoit long-tems gardé; & l'ouverture qu'il n'avoit eue que pour la ſupérieure & pour moi, ayant été forcée par les circonſtances, je ne trouvai rien dans toute ſa conduite qui ne me laiſsât autant d'admiration pour ſa prudence que pour ſa fidélité.

Si le ciel favoriſoit les défenſeurs de la liberté hongroiſe, juſqu'à permettre que l'ancien gouvernement fût rétabli, Olaſmir devoit auſſitôt préſenter ſon élève, ſoit au comte ſon oncle, dont le retour ne pouvoit être incertain, ſoit après ſa mort, au prince Ragotsky, qui ne pouvoit prendre moins d'affection pour le ſang des Tekely, depuis que la princeſſe ſa mère avoit épouſé le comte Emeric. Dans une ſi douce perſpective, tout rioit à l'imagination du malheureux teſtateur, & le détail de ſes eſpérances ſe reſſentoit de ſon extrême tendreſſe pour ſa fille. Mais ſi les hongrois étoient opprimés, il faiſoit dépendre le retour de mademoiſelle Tekely à Vienne, des conjonctures, & ſur-tout de la compoſition que les chefs des mécontens obtien-

droient de la cour impériale. Cet article contenoit beaucoup d'explications, dont les unes regardoient les amis qu'il faudroit employer dans cette cour; & d'autres, les grâces qu'on y pourroit demander. Après quantité d'alternatives, où les défiances & les craintes sembloient l'emporter sur l'espérance; le comte, incertain, embarrassé dans ses raisonnemens & dans ses propres désirs, se rappeloit comme de fort loin le hospodar de Valaquie son beau-père, & mettoit en doute s'il y avoit quelque chose à tenter auprès de ce prince, soit qu'il fût question d'une retraite pour Mlle Tekely, soit qu'on eût besoin de cette protection à la cour de Vienne. Il concluoit qu'une ressource si précaire & si douteuse devoit être remise à l'extrémité; & quoiqu'à regret, il conseilloit à sa fille, dans des termes qui peignoient l'amertume de son cœur, de recourir à la générosité de quelques amis & de quelques parens éloignés qu'il nommoit, plutôt que de s'exposer à d'injurieux rebuts, dans une petite cour à demi-turque, où la légitimité de sa naissance trouveroit beaucoup d'obstacles à surmonter.

J'en jugeai tout autrement; & m'attachant au contraire à cette idée, qui me parut la plus favorable à mademoiselle Tekely dans sa situation, j'abandonnai tout ce qui me sembla moins plausible. Les difficultés présentes étoient invincibles

du côté de Vienne : quelle reſſource plus honorable & plus naturelle que dans la protection de ſon grand-père ? J'avois, du hoſpodar & de ſa petite cour, une opinion plus juſte que le comte Jean, qui devant ſe reprocher d'avoir offenſé mortellement ſon beau-père, & de n'avoir jamais fait un pas pour ſe réconcilier avec lui, ſe le figuroit apparemment auſſi furieux, & plus difficile à ramener qu'au premier jour. Outre la longueur du tems, qui calme les plus vives animoſités, & le nom de l'offenſeur, que je ne pouvois croire auſſi peu connu du prince de Valaquie, qu'Olaſmir avoit voulu me le perſuader, mais qui, dans cette ſuppoſition même, pouvoit l'adoucir, lorſqu'il viendroit à l'apprendre, le voiſinage où j'étois né de Tergowitz, ſéjour ordinaire de ce prince, m'avoit fait connoître ſon caractère. On ne l'accuſoit que d'une exceſſive avidité pour l'argent, qui l'avoit fait changer vingt fois d'intérêts, dans les démêlés de ſes voiſins, & lui faiſoit vendre ſes ſervices à ceux qui les payoient le plus libéralement. Il étoit d'ailleurs d'un naturel doux, ami du plaiſir dans ſa vieilleſſe, faiſant même un honorable uſage des tréſors qu'il avoit la réputation d'avoir amaſſés, & ſur-tout paſſionné pour la bonne chère, quoique fort attaché au rite grec, la religion de ſon pays & de ſon enfance. Il me

parut impoſſible qu'il fût endurci contre les ſentimens de la nature. Enfin, dans mon zèle pour mademoiſelle Tekely, que j'aurois déjà ſouhaité de voir ſur un trône, je ne penſai plus qu'à vérifier les preuves de ſa naiſſance; & je paſſai ſur toutes les autres pièces, pour ne m'arrêter qu'à celles qui regardoient le mariage de ſon père.

Elles me ſatisfirent ſi pleinement, qu'après avoir employé la nuit à cette étude, je retournai au couvent plein d'impatience, & je fis à mademoiſelle Tekely l'ouverture de toutes mes vues. C'étoit de me rendre à Tergowitz; d'y faire, par un heureux éclairciſſement, la paix de ſon père, dont elle devoit recueillir tous les fruits; d'apprendre enſuite au prince grec qu'il reſtoit une fille du mariage de la ſienne, une fille digne de lui, & qui feroit l'honneur de ſa cour; de venir la prendre, ſuivant le ſuccès, que je croyois infaillible; de la conduire dans le ſein de ſon grand-père, & de l'y mettre à couvert de toutes ſortes de peines & de révolutions, ſans avoir rien haſardé pour ſon honneur ni pour ſon repos.

Je m'attendois que ces offres, ſoutenues par l'air de joie & de confiance avec lequel je les avois prononcées, entraîneroient tout d'un coup ſon conſentement. Elle m'avoit écouté ſans

émotion : elle me demanda de même si c'étoit un ordre que j'eusse trouvé dans les écrits de son père. Je lui rapportai de bonne foi ce que j'y avois trouvé, & comment j'avois conclu qu'à son âge, après la mort des deux comtes & la confiscation de leurs biens, c'est-à-dire, après la ruine de son illustre maison, elle n'avoit pas de parti plus avantageux & plus honnête à choisir. Elle souhaita de lire l'instruction. Je lui fis moi-même cette lecture, en joignant à chaque article des réflexions capables de lui faire sentir qu'elle n'avoit de vraie ressource que dans le dernier. Les objections mêmes de son père, ajoutai-je, n'avoient eu de force que pour lui, qui doutoit avec raison s'il trouveroit le prince de Valaquie disposé à lui pardonner : mais elles disparoissoient entièrement pour une jeune personne, qui n'étoit pas responsable de l'erreur & de la conduite des auteurs de sa naissance, & d'ailleurs à qui je ne proposois cette voie qu'en offrant de pressentir les dispositions de son grand-père.

Des larmes amères furent la seule réponse de mademoiselle de Tekely. J'en fus beaucoup moins touché que surpris, & je lui demandai ce que mon discours avoit d'affligeant. Elle continua de pleurer sans ouvrir la bouche. Enfin la supérieure, que nous avions admise à notre entretien, répondit pour elle, qu'avec une extrême

délicateſſe de religon, mademoiſelle Tekely ne pouvoit goûter une ouverture qui devoit la faire entrer dans une famille ſchiſmatique ; & bientôt un peu plus d'explication me fit comprendre que depuis tant d'années, on ne s'étoit attaché qu'à la remplir d'une vive horreur pour le ſchiſme & l'héréſie. Je ne pus déſapprouver ce ſoin dans un couvent de Hongrie. La variété des ſectes, qui ſe trouvent établies dans cette contrée & dans les pays voiſins, y rend le zèle des catholiques fort ardent ; & mademoiſelle Tekely, née d'un père & d'une mère, qui n'avoient embraſſé la religion romaine que par des motifs ſuſpects, avoit paru demander des précautions extraordinaires, pour l'affermir dans ſes principes de foi. Je jugeois auſſi que la ſupérieure avoit fait tourner particulièrement l'averſion de ſon élève contre les ſchiſmatiques grecs, de la part deſquels ſa qualité de petite-fille du hoſpodar pouvoit faire craindre les plus grands dangers. Cependant il me paroiſſoit étrange qu'à ſon âge, non-ſeulement l'idée d'une meilleure fortune ne fît pas plus d'impreſſion ſur elle, mais que la nature parlât ſi peu, dans ſon cœur, en faveur de ſes plus proches, ou plutôt de ſes uniques parens. Je lui fis, ſur ces deux points, toutes les repréſentations que je crus propres à la fléchir. Elle n'y répondit que par

un redoublement de larmes, & des plaintes ſur ſon ſort, qui ſe changèrent même en refus ouvert, lorſque la ſupérieure lui fit obſerver que le comte ſon père nommoit la famille du hoſpodar une cour à demi-turque.

Je commençois à croire ſa répugnance invincible, ou du moins je n'attendois plus rien que du tems, & j'admirois la force de l'éducation dans un âge ſi tendre, autant que le zèle de la religion dans la ſupérieure: mais quelques mots haſardés, dont je n'eſpérois plus d'effet, m'apprirent qu'il n'y a pas d'extrêmité dont le cœur ne puiſſe être ramené dans un inſtant, par des eſpérances auſſi fortes que ſes craintes. J'avois cru, dis-je à mademoiſelle Tekely, qu'outre l'avantage d'une ſituation fixe, vous auriez trouvé dans les principes mêmes de la religion, un puiſſant motif pour vous réunir à votre famille: loin de craindre la ſéduction, avec une foi ſi vive, ne pouvez-vous pas eſpérer de convertir votre grand-père & tous ſes enfans, qui ſont vos oncles? Ah! madame, s'écria la charmante fille, en ſe tournant vers la vieille ſupérieure, les convertir tous! mon ſang y ſeroit bien employé.

J'inſiſtai fort vivement ſur l'honneur & le mérite de cette entrepriſe, & je promis de la ſeconder par tous mes efforts. La ſupérieure,

prévenue fort avantageuſement pour moi, par ce qu'elle connoiſſoit de mes ſentimens & de ma conduite, & peut-être aſſez raiſonnable auſſi pour ſentir les vrais intérêts de ſa chère élève, parut voir ma propoſition d'un œil tout différent ſous ce jour. Elle reconnut, qu'aſſiſtée de mes conſeils, fortifiée quelquefois par ma préſence, & ſecondée dans ſes vertueux efforts pour la converſion du prince ſon grand-père, mademoiſelle Tekely devoit eſpérer beaucoup de la protection du ciel. Cette pieuſe déciſion, que je n'aurois pas voulu garantir, calma ſes ſcrupules. Le reſte du jour fut employé, de concert, à raiſonner ſur ma négociation en Valaquie.

J'aurois moins peſé ſur ces circonſtances, ſi l'honneur de mademoiſelle Tekely & le mien dépendoient de la connoiſſance de ſon caractère, à laquelle on ne parviendroit jamais, par celle de nos aventures communes, ſans remonter à leur première origine. Avec un fond admirable de bon naturel, avec des inclinations douces, & toutes les qualités du cœur & de l'eſprit, qui font les plus puiſſans charmes de ſon ſexe, elle avoit l'imagination ſi facile à prévenir, que ſe rempliſſant tout d'un coup de ce qui ſe préſentoit ſous des apparences capables de la perſuader ou de l'émouvoir, il n'y avoit qu'une impreſſion plus forte, qui pût affoiblir ſes préventions

ſubites, & la faire renoncer à ſes premières idées ou ſes premiers ſentimens. Mais une nouvelle image, qui ſe préſentoit ſous des couleurs plus vraies ou plus ſpécieuſes, prenoit auſſitôt l'aſcendant qu'elle faiſoit perdre à l'autre, & la détruiſoit juſqu'à la faire oublier. Ce foible, ſi c'en étoit un dans mademoiſelle Tekely, avec l'explication que je lui donnai lorſque je l'eus découvert, a cauſé long-tems d'étranges inégalités dans ſa vie & dans la mienne. Je n'en attribuai les effets, dans ſes premiers tems, qu'à la ſingularité de ſon éducation, où la ſcience du monde, & les leçons qui forment le cœur, ne pouvoient avoir eu la même part que les principes de religion; & je m'attachai de plus en plus au parti de la rendre promptement à ſa famille.

Les difficultés que j'appréhendois à la cour de Valaquie, ne regardant que la vérification du mariage, je pris la réſolution de paſſer d'abord dans les lieux dont chaque certificat portoit la date, pour y faire confirmer toutes mes preuves. La fidélité que je reconnus dans les moindres circonſtances, me fit admirer les ſoins que le comte y avoit apportés. Mais j'aurois pu m'épargner une recherche pénible. Après l'avoir achevée, m'étant rendu à Buccareſt, où j'avois appris que le hoſpodar étoit alors, je fus agréablement

ſurpris, dans la première audience qu'il me fit l'honneur de m'accorder, & lorſqu'il me vit chercher des détours pour diſpoſer ſon cœur à mes ouvertures, d'être interrompu d'un air fort humain. Il n'ignoroit ni le mariage ni la mort de ſa fille, ni le nom & la naiſſance de ſon raviſſeur. Il avoit fait ſuivre les deux amans après leur évaſion, & ceux qu'il avoit dépêchés avec ſes ordres étoient tombés ſur leurs traces dans la première ville de Hongrie où leur mariage avoit été célébré. Cette connoiſſance, me dit-il, & le nom du comte auroient calmé ſa fureur, s'il n'eût appris, par la même voie, que la comteſſe avoit ſacrifié à l'amour la religion de ſes ancêtres. Il avoit pris le parti de l'abandonner entièrement. L'oubli d'elle-même & de ſa famille, dans lequel elle avoit paſſé toute ſa vie, n'avoit pu ſervir à réveiller la tendreſſe paternelle. Cependant, il l'avoit pouſſée juſqu'à faire prendre à Vienne des informations ſur ſon ſort. Il avoit ſu qu'elle étoit devenue mère d'une fille. Il avoit enſuite appris ſa mort & celle de ſon mari, qui l'avoit ſuivie de près. Un vif intérêt, pour ſa petite-fille, l'avoit fait penſer auſſitôt à ſe charger de ſon éducation. Il s'étoit hâté de la faire chercher : elle avoit diſparu. Il l'avoit fait demander à la cour de Vienne, qui n'avoit pas été plus heureuſe à découvrir ſes traces, ou qui n'avoit

pas ordonné de ſérieuſes recherches. Si c'étoit en ſa faveur que je croyois avoir beſoin d'art pour le toucher, je connoiſſois peu ſes ſentimens. Il s'empreſſoit de me les apprendre, pour m'épargner des ſollicitations dont il croyoit deviner l'objet. Je ne pouvois lui rien apporter de plus agréable, que des nouvelles de ſa petite-fille.

Les précautions devenant inutiles après ce tendre éclairciſſement, je lui confeſſai que j'étois chargé, par mademoiſelle Tekely, de venir lui demander pour elle ſa protection & ſon amitié; & pour lui donner de la confiance à mon récit, je me fis connoître par mon nom, que mes longs ſervices, dans un parti qu'il avoit favoriſé, lui firent aiſément rappeler. Alors je ne lui déguiſai ni la ſituation de ſa petite-fille, ni l'occaſion qui me l'avoit fait connoître, ni les ſoins que je n'avois pas ceſſé de lui rendre; & quoiqu'il m'eût déclaré ſi vivement que ſa tendreſſe n'avoit pas beſoin d'être échauffée, je lui fis un portrait de mademoiſelle Tekely, que je crus capable de la redoubler. J'y ajoutai, qu'en ſe livrant à l'autorité paternelle, elle ne lui demandoit que la liberté de religion, pour laquelle je déſirois ſa parole. Il ne balança point à me la donner. Il ajouta même que ſur ce point, il étoit ennemi de la contrainte. Cependant j'avois déjà remarqué que l'éducation du couvent lui déplaiſoit.

Il avoit pris un viſage moins ouvert, en me l'entendant vanter; & lorſque j'eus achevé, ſes réflexions tombèrent ſur le malheur que ſa petite-fille avoit eu, d'être dérobée à ſes ſoins dans ſon enfance. Enſuite, n'en redevenant que plus empreſſé à la déſirer, il me dit que dès le jour ſuivant, il feroit partir quelques perſonnes de confiance, pour ſe la faire amener à Tergowitz, où il devoit retourner dans peu de jours. J'eus peine à lui faire entendre que je devois être de ce voyage, & qu'elle ne ſe détermineroit pas à l'entreprendre ſans m'avoir revu. Il ſembloit appréhender, non-ſeulement qu'elle ne lui fût enlevée par quelque nouvel événement, mais qu'elle ne demeurât un moment de plus dans ſa religieuſe retraite, ou dans une autre main que la ſienne. Mes repréſentations néanmoins le firent conſentir à mettre ſous mes ordres une gouvernante & deux officiers, avec quelques domeſtiques qu'il deſtinoit au voyage.

Il me força généreuſement d'accepter une ſomme fort ſupérieure à la penſion que j'avois payée depuis ſix ans; & n'ignorant pas que j'étois né à Cronſtat, d'un ſang noble, il m'offrit à ſon ſervice des emplois qui ne m'éloigneroient pas beaucoup de ma patrie. C'étoit me flatter autant, dans la réſolution où j'étois de ne pas perdre de vue mademoiſelle Tekely, que dans

dans l'embarras où le prince Ragotsky me laiſſoit pour ma fortune. Mais ne s'étant pas expliqué mieux ſur ſes offres, & ma profeſſion, quoiqu'aſſez mal exercée, ne me permettant point d'accepter toute ſorte d'emplois dans une cour ſchiſmatique, je le priai de ſuſpendre ſes généreuſes intentions juſqu'à mon retour, pour me laiſſer le tems de les mériter par un nouveau zèle. J'avois mes délicateſſes de religion, comme ſa petite-fille. Sans être engagé plus loin que le premier des ordres eccléſiaſtiques, je reconnoiſſois des loix dont la guerre même ne m'avoit jamais fait écarter.

Deux voitures qui furent prêtes pour le lendemain, nous conduiſirent au travers de la Hongrie, juſqu'aux portes d'Odenbourg. J'avois eu le tems, dans une ſi longue route, de réfléchir ſur les diſpoſitions du prince de Valaquie, & je n'avois pu me déguiſer que dans le moment de froideur dont je m'étois apperçu, c'étoit l'éducation romaine de mademoiſelle de Tekely, qui m'avoit paru le chagriner; mauvais augure pour cette converſion, qu'elle ſe promettoit, & pour la tranquillité qu'elle déſiroit du moins dans ſes principes. Mon inquiétude avoit été ſi ſérieuſe ſur ce dernier point, que j'avois balancé ſi je devois achever mon entrepriſe. Mais, outre la médiocrité de mon revenu, qui ne pouvoit me

permettre de fournir long-tems à ſon entretien dans un couvent, je m'étois fortifié, contre mes ſcrupules, par l'exemple de la plupart des grandes maiſons d'Allemagne, où la différence des opinions religieuſes eſt admiſe, & n'empêche pas l'union entre les perſonnes du même ſang. D'un autre côté, j'avois été défendu contre la tentation de recourir pour elle au miniſtère de Vienne, par le ſouvenir de la princeſſe Julienne, ſœur du prince Ragotsky, qui s'étoit vue renfermée pour toute ſa vie dans un monaſtère, d'où elle n'étoit ſortie que par l'heureuſe hardieſſe du comte d'Apremont qui l'avoit enlevée. La princeſſe Hélène, leur mère, n'avoit-elle pas été reſſerrée auſſi dans une priſon, après la reddition de Mongatz? Et quelle autre grâce avoit-elle obtenue à Vienne, que la liberté de ſe réfugier chez les Turcs, avec ſon ſecond mari? Pouvois-je eſpérer plus de faveur pour la nièce de ces deux illuſtres & malheureux fugitifs? Aurois-je penſé à faire valoir ſon innocence, lorſque dans ma route même, j'apprenois que les deux jeunes Ragotsky, malgré les plaintes de toute la maiſon de Heſſe, à laquelle ils appartenoient de ſi près par leur mère, étoient preſqu'à la mendicité dans Vienne, élevés par des mains viles, en un mot, traités avec tant de rigueur, qu'on avoit délibéré au conſeil, ſi, pour éteindre

à jamais une odieuſe race, on ne leur ôteroit pas la qualité d'homme, par une opération violente? Ceux de qui je tenois cette barbare propoſition, m'avoient aſſuré qu'ayant entraîné toutes les voix, elle auroit été ſuivie de l'exécution, ſi l'empereur Charles VI n'eût fait prendre l'avis de quelques prélats, qui la condamnèrent. Enfin, aurois-je imploré, pour mademoiſelle Tekely, le ſecours des amis de ſon père, tandis que les uns avoient trahi l'amitié pour obtenir ſes dépouilles, & que les autres gémiſſoient dans les fers, ou dans un abaiſſement dont ils déſeſpèrent encore de ſe relever? Des conſidérations ſi puiſſantes m'attachèrent plus que jamais à mon premier ſentiment. Ce n'eſt que pour la ſatisfaction de mon cœur que je prends plaiſir à les rappeler; car après les évènemens mêmes, s'il a connu le regret & la douleur, il n'a pas été troublé par le moindre repentir: & dans nos plus grandes adverſités, mademoiſelle Tekely, avec plus de douceur & de patience à les ſouffrir, que de modération pour les éviter, a toujours rejeté nos malheurs communs ſur elle-même.

Le traité de pacification, qui venoit de raſſembler les états à Presbourg, pour le couronnement de l'empereur, & la politique avec laquelle ce prince avoit promis d'aſſiſter à la diète,

& d'y ſatisfaire les déſirs de la nation avant que de prendre la couronne, donnoient aux Hongrois des eſpérances que la ſuite de ſon règne a démenties : mais après tant de troubles, elles avoient eu la force d'y faire régner une apparence de joie & de liberté, qui rendoit les paſſages fort libres. En arrivant ſans obſtacle, je retrouvai mademoiſelle Tekely dans la même ferveur de zèle, où je l'avois laiſſée, pour la converſion de la cour de Valaquie ; & la ſupérieure, dans un entretien particulier que j'eus avec elle, m'avoua qu'elle la croyoit à l'épreuve de tous les efforts qu'on pourroit tenter pour ébranler ſa propre religion. Les apparences m'en avoient perſuadé moi-même. En effet ce n'étoit pas cette crainte qui devoit nous alarmer pour elle : mais je ne connoiſſois pas encore la ſource des vrais dangers ; & je me ſerois étonné dans la ſuite, que la ſupérieure, à qui je ne puis refuſer de l'eſprit & de la piété, ne m'eût pas mieux informé du caractère de ſon élève, ſi je n'avois cru que dans la vie tranquille d'un couvent, elle n'avoit jamais eu l'occaſion de l'approfondir.

Les adieux de mademoiſelle Tekely, quoique fort tendres, en quittant une maiſon reſpectable, qu'elle pouvoit regarder comme ſon berceau, furent affermis par le grand motif qui l'animoit, & par la joie même qu'elle commençoit

reſſentir de ſe voir enfin reçue dans ſa famille, elle, à qui ſes plus anciens ſouvenirs ne rappeloient la figure de perſonne qui la touchât par le ſang. Les ordres du prince étoient que notre retour ſe fît par Debrezin, Clauſembourg, & la Tranſylvanie, non-ſeulement pour la facilité des chemins, mais parce que notre terme devant être Tergowitz, où ſa réſidence étoit fixée, nous n'avions pas de route plus naturelle. Je me réjouis beaucoup de l'occaſion que j'avois néceſſairement de paſſer par Cronſtat. L'officier valaque, qui nous déclara l'intention de ſon maître, ajouta qu'il avoit ordre auſſi de placer mademoiſelle Tekely dans ſa voiture, avec la gouvernante & une femme de chambre. Outre le prétexte de mille ſoins, dont il ne devoit ſe repoſer ſur perſonne, il me dit que le principal objet de ſa commiſſion étoit de l'entretenir de ſa famille, & de la former aux uſages d'une cour qu'elle connoiſſoit ſi peu. Je n'oppoſai rien à cette diſpoſition. Madame Olaſmir ſouffrit beaucoup de ſe voir ſéparer de ſa chère élève. Nous fûmes placés enſemble dans la ſeconde voiture.

Chaque jour on ſe rejoignoit à certaines heures; mais dès le lendemain du départ, j'obſervai que l'officier & la gouvernante affectoient de nous ôter toute occaſion d'entretenir particulièrement Mlle Tekely. Ils ne s'en éloignoient pas un inſtant.

ble, leur place étoit conſtamment à ſes
. La gouvernante ſe faiſoit dreſſer un lit
la même chambre. Une autre femme & le
id officier, qui partageoient ma voiture
madame Olaſmir, ſembloient avoir ordre
de nous obſéder ſans ceſſe, & nous ren-
nt preſque les mêmes ſoins que mademoiſelle
ely recevoit de ſes trois gardes. Elle me fit
tôt lire, dans ſes regards, qu'elle étoit fort
ée de cette contrainte; mais tout ſe paſſoit
tant de douceur & de politeſſe, que de ma
, les plaintes auroient été de mauvaiſe grâce;
e la ſienne, elle étoit retenue, ſans doute,
le reſpect qu'elle ne pouvoit refuſer aux
es de ſon grand-père.

: n'appris le myſtère de cette conduite que
t mois après, & dans un tems où des incidens
icoup plus triſtes commencèrent la ſcène de
vrais malheurs. Mais pour vous faire ſortir
le l'obſcurité où je vous retiens, l'officier
gé des ordres du prince, étoit un prêtre
'égliſe grecque, dont la commiſſion étoit
ns d'apprendre les uſages de ſa cour à made-
ſelle Tekely, que de la diſpoſer inſenſible-
t à prendre du goût pour ſa religion, & par
ſéquent d'éloigner tout ce qui pouvoit la
ifier dans la ſienne. Il s'y prit avec toute
eſſe qui fait le caractère de ſa nation. Made-

moiſelle Tekely ne fut d'abord effrayée ni de ſon deſſein, qu'elle ne put pénétrer, ni de la curioſité qu'il marqua de connoître ſes principes, qu'elle fit gloire d'expoſer ſuivant ſes lumières. C'étoit une méthode artificieuſe qu'il avoit imaginée pour les combattre ſans affectation. Cependant, lorſqu'au lieu de le convertir, comme elle avoit oſé l'eſpérer dans la ſimplicité de ſon cœur, elle s'apperçut qu'il entreprenoit au contraire de lui faire goûter ſes opinions, & que cette perſécution ne finiſſoit pas, une vive triſteſſe la ſaiſit. Ce courage, dont elle s'étoit flattée pour la converſion d'autrui, l'abandonna tout d'un coup. Son imagination frappée d'un excès à l'autre, ne lui fit plus voir que des précipices autour d'elle. Le trouble de ſes idées étoit ſi viſible, que n'en pouvant deviner la cauſe, je crus ne devoir l'attribuer qu'à l'ennui d'une compagnie étrangère, ou peut-être à l'impreſſion que la variété des objets faiſoit ſur elle, en ſortant pour la première fois de ſa ſolitude. J'étois ſûr de ſa confiance pour moi : dans une ſituation qui m'aſſujettiſſoit comme elle aux ordres qu'on m'avoit déclarés, j'imaginai, pour la conſoler, de me faire honneur des offres de ſon grand-père, dont je ne l'avois pas encore informée, & de proteſter publiquement que j'étois réſolu de les accepter. Ce diſcours, qui lui donnoit

l'eſpérance de me voir conſtamment à Tergowitz, & de n'y être pas ſans ſecours ou ſans conſolation, parut la rendre plus calme. Mais je n'entrevis pas moins qu'il lui reſtoit beaucoup de triſteſſe.

Je vous ai déjà fait un aveu que vous aurez mille occaſions de vous rappeler; j'étois ſi ſenſible à ſes moindres peines, ſans chercher d'autre cauſe de ce ſentiment, que ſon infortune, ſa jeuneſſe, & l'engagement où je m'étois mis de la ſervir, que j'aurois tout entrepris pour la rendre heureuſe. Nous traverſâmes cette partie de la Tranſylvanie qui mène à Cronſtat. Il étoit fort naturel qu'après une abſence d'onze ou douze ans, j'euſſe un vif empreſſement de revoir ma patrie & ma famille. Mon deſſein avoit été de m'y arrêter, & d'arranger mes affaires avant que de me rendre à Tergowitz, qui n'en eſt éloigné que d'une grande journée. Cependant le chagrin de mademoiſelle Tekely me ſemblant croître de jour en jour, j'aimai mieux renoncer au plaiſir de voir mes plus chers parens, que de la quitter en arrivant à Cronſtat; & je traverſai la ville de ma naiſſance, où je n'aurois pu m'arrêter alors qu'avec une ſorte d'éclat, que le prince avoit recommandé d'éviter, ſans être tenté d'y paroître un inſtant.

L'ordre de la marche nous fit paſſer la nuit au pied d'une haute partie du Mont-Carpat,

dans un fort qui termine proprement la Tranſylvanie, & d'où il ne nous reſtoit, pour deſcendre en Valaquie, qu'à traverſer la même chaîne de montagnes, nommée par les Turcs demir-capi, c'eſt-à-dire, porte de fer. Ce n'eſt pas inutilement que je m'arrête à cette obſervation. Le matin du jour ſuivant, étant montés au ſommet, nous apperçûmes, à peu de diſtance du chemin, un hermitage célèbre dans toutes les relations du pays, ſitué entre deux rochers, les plus eſcarpés de la montagne, & depuis douze ou quinze ans la retraite d'un hermite catholique, qui s'approcha des voitures pour nous demander l'aumône. On nous avoit préparés à cette rencontre dans l'hôtellerie du fort. Mademoiſelle Tekely, paroiſſant touchée d'une pitié fort vive, ſouhaita d'entretenir un moment le ſolitaire. On ne put lui refuſer cette ſatisfaction. Elle deſcendit & ſes gardes avec elle. Ma voiture qui ſuivoit la ſienne, s'étant arrêtée au même lieu, l'attention que j'avois à l'obſerver me fit découvrir entre ſes doigts un petit papier roulé, qu'elle eut l'adreſſe, en joignant quelques geſtes aux queſtions qu'elle faiſoit à l'hermite, de faire paſſer dans une de ſes mains. Je ne ſus ce que je devois penſer d'une liberté qui ne fut apperçue que de moi, & je me promis de l'approfondir à mon retour à Cronſtat. Ma ſeule conjecture

fut qu'ayant entendu relever, par de grands éloges, la ſainteté de ce ſolitaire, elle s'étoit recommandée à ſes prières. Mais je ne pus deviner comment elle avoit trouvé le moyen d'écrire ſans être vue de ſes gardes, dont la vigilance ne s'étoit pas relâchée; & je pénétrai encore moins d'où elle avoit pu tirer des ſecours pour faire ſa lettre ou ſon billet.

En arrivant pour dîner à Rouca, première ville de Valaquie, je compris plus aiſément pourquoi l'officier qui m'accompagnoit dans ma voiture, prit la poſte, après m'avoir dit que nous nous reverrions le ſoir à Tergowitz. Il alloit ſans doute informer le prince, avant notre arrivée, des obſervations de ſon collègue & des ſiennes. Je m'étois conduit avec une réſerve, qui ne m'en laiſſoit rien redouter pour moi; & comptant ſur la parole du hoſpodar, je n'avois pas plus d'inquiétude pour le principal intérêt de ſa petite-fille, qui étoit la liberté de religion. Sa triſteſſe m'affligeoit; mais continuant de l'attribuer aux mêmes cauſes, j'étois perſuadé qu'elle ſe diſſiperoit bientôt dans les embraſſemens & les tendreſſes de ſa famille. La nuit nous ſurprit à quelque diſtance de la ville. Nous rencontrâmes preſqu'auſſitôt un grand carroſſe fermé, qu'on me fit connoître pour une des voitures du prince, avec peu de ſuite, que l'obſcurité m'empêcha

même d'appercevoir. Deux femmes, que je diſtinguai mieux, en ſortirent pour s'approcher de celui où étoit mademoiſelle Tekely, la prirent entre leurs bras, & l'ayant tranſportée fort légérement dans leur propre voiture, s'éloignèrent avec elle.

QUELQUE MOUVEMENT, qui ſe fit encore dans mon anti-chambre, interrompit pour la ſeconde fois mon ami. Nous avions même entendu le ſon d'une voix; & vraiſemblablement celui qui parloit ne devoit pas être ſeul. Mais jugeant que Fabrony, c'étoit le nom de mon valet de chambre, pouvoit être revenu avec les nouveaux laquais qu'il avoit ordre de me chercher, mes idées n'allèrent pas plus loin, & j'exhortai mon cher docteur à continuer ſon récit. Il ne fit que revenir à ſes derniers mots, ou plutôt à ceux de ſon abbé.

Je n'ignorois pas une partie des uſages grecs, qui, ſans être auſſi ſévères que ceux des Turcs, aſſujetiſſent les femmes à ſe montrer peu, ſurtout les femmes des grands; mais cette loi ne regardant que les étrangers, je demeurai fort ſurpris de me voir traité avec la même rigueur. Cette ſéparation avoit l'air d'un enlévement. Madame Olaſmir, qui, pendant la route, avoit gémi de ſe voir privée de toute communication

familière avec ſa chère maîtreſſe, & qui ne s'en étoit conſolée que par l'eſpérance où je l'avois ſoutenue de reprendre en arrivant ſon rang auprès d'elle, ne put la voir diſparoître avec cette précipitation ſans verſer beaucoup de larmes. Je demandai enfin à l'officier, ou plutôt au prêtre, qui nous étoit demeuré, pourquoi mademoiſelle Tekely nous quittoit. Ma queſtion parut l'étonner, comme s'il eût admiré ma curioſité pour les ordres de ſon maître. Cependant il me répondit civilement qu'elle ſeroit dans une heure entre les bras de ſa famille, & qu'il alloit prendre ſoin de nous, ſuivant les ordres du prince, qui ne devoit être que le lendemain à Tergowitz.

Il ne pouvoit rien me tomber de fâcheux dans l'eſprit, ni pour elle, ni pour nous, & je n'eus de peine qu'à raſſurer madame Olaſmir. Nous fûmes conduits au vieux palais, que le prince avoit fait rebâtir dans la ville. Le même officier nous y apprit ſans affectation, que toute la famille ſouveraine, c'eſt-à-dire, le prince, avec la princeſſe ſa ſeconde femme, ſon gendre & ſes deux fils, étoient au château de Mochonon, à quelques lieues de Tergowitz, & que, dans l'impatience de voir ſa petite-fille, il avoit envoyé au-devant d'elle pour ſe la faire amener. Madame Olaſmir fut remiſe entre les mains de quelques femmes, qui la traitèrent avec beaucoup

de reſpect; & je ne reçus pas moins de civilités du même officier & de quelques autres, dont j'eus la compagnie à ſouper.

Mes défiances, ſi je puis donner ce nom à quelques mouvemens de ſurpriſe, s'évanouirent entièrement; & le lendemain j'inſpirai la même tranquillité à madame Olaſmir. L'arrivée du prince nous y confirma, quoiqu'il eût laiſſé toute ſa famille à Mochonon. En deſcendant au palais; il fit d'abord appeler madame Olaſmir, dont on ne lui avoit pas caché les inquétudes. Il loua ſes longs ſervices. Il parla de reconnoiſſance; & pour la prouver par des témoignages réels, il lui donna ſur le champ une ſomme conſidérable, accompagnée d'un logement au palais, & d'une penſion pour ſa vie entière. A la liberté qu'elle prit de lui demander quand elle reverroit ſa maîtreſſe, & quel office elle auroit près d'elle, il répondit qu'elle la reverroit lorſqu'elle viendroit habiter Tergowitz, & qu'alors elle ſeroit tout ce qu'elle voudroit être à ſon ſervice.

Madame Olaſmir eut le tems de m'informer de ſa joie avant que le prince m'eût fait appeler moi-même. Je n'en reſſentis pas moins, de voir les effets répondre à mes eſpérances. On vint m'avertir que j'étois demandé. Je paſſai dans le cabinet du prince, que je ne trouvai pas ſeul.

Il avoit autour de lui deux évêques grecs, que leur habillement me fit reconnoître, & quelques prêtres du même rite, entre leſquels je reconnus facilement l'officier qui nous avoit amenés, quoique revêtu auſſi de l'habit eccléſiaſtique. Mes yeux ſe déſillèrent alors. Après quelques éloges flatteurs ſur ma naiſſance & ſur mon mérite, dans leſquels ma généroſité pour mademoiſelle Tekely, & mon dernier ſervice ne furent pas oubliés, le prince me dit que dans ſon eſtime & ſa reconnoiſſance, il avoit une extrême paſſion de m'attacher conſtamment à lui; mais que ne pouvant ſe ſatisfaire, ſi je n'embraſſois la religion grecque, il m'offroit deux avantages capables de m'y déterminer, l'évêché de Buccoreſt, & l'emploi de ſon premier miniſtre: qu'il falloit m'expliquer à l'heure même, & que les prélats que je voyois devant lui, n'attendoient que mon conſentement pour paſſer avec moi dans ſa chapelle, & me donner l'ordination.

Le ciel m'eſt témoin que ces deux offres me touchèrent peu, à la condition dont on les faiſoit dépendre: non que je fuſſe au degré de zèle, que je connoiſſois à mademoiſelle Tekely; mais croyant ma ſeule religion bonne, je ne voyois rien d'humain qui fût capable de me la faire abandonner pour une autre. Auſſi n'apportai-je pas d'autre excuſe au prince; & le ton dont je

lui fis mes remercîmens fut ſi froid, qu'il ſentit l'inutilité des inſtances. Ses évêques & ſes prêtres ſemblèrent entreprendre de me perſuader ou de me convaincre, par quelques raiſonnemens, que leur ignorance me rendit faciles à détruire. Mais je crus alors mes projets de fortune abſolument renverſés à la cour de Valaquie. Cependant le prince fit ſigne à ſes prêtres de ſe retirer; & lorſqu'il me vit ſeul avec lui, il me tint à-peu-près ce diſcours.

Votre refus me ſurprend, ſans diminuer mon affection pour vous : je vous ſuppoſe une foi bien vive, pour réſiſter à mes offres, avec ſi peu de préparation. Mais l'attachement que vous avez pour votre religion, je l'ai pour la mienne; & quand la conviction eſt égale, la différence ou l'inégalité des motifs, ne change rien à la vérité du ſentiment. Vous ne devez pas être ſurpris que je ſois grec, comme vous êtes romain, ni par conſéquent que je déſire pour tout ce qui m'eſt cher, un bien dont je remercie le ciel de jouir moi-même. C'eſt à ma petite-fille que je veux vous ramener par ce diſcours. Songez combien il ſeroit fâcheux pour moi, de lui voir d'autres principes que les miens, dans le ſein de ma famille. Elle ſera libre, je vous l'ai promis; & ma parole n'étoit pas néceſſaire pour l'en aſſurer. Mais je ne vous diſſimule pas que ſa

conſtance ſera long-tems éprouvée. Vous l'avez fait élever dans un couvent catholique ; je veux qu'elle ſoit inſtruite auſſi dans un couvent grec. Elle y ſera renfermée dès aujourd'hui par mes ordres, pour y recevoir avec les inſtructions, des reſpects & des careſſes fort éloignées de toute contrainte. Je la vis hier un moment que le chagrin de ſon éducation m'empêcha de prolonger. Elle me parut charmante, quoique triſte & ſombre. Je l'informai tendrement de mes intentions, & je l'ai fait partir ce matin pour le lieu de ſa retraite, où je prendrai ſoin que rien ne manque à la douceur de ſa vie. Si, contre mes eſpérances, elle demeure ferme un ou deux ans dans ſes premières opinions, j'oublie qu'elles ſont contraires aux miennes, & je la rappelle à tous les droits de ſa mère, avec cette ſeule différence, qu'au lieu de la marier avec un prince grec, à qui je l'ai déjà deſtinée, je lui donnerai un mari de ſa religion, qu'elle ne peut eſpérer de la même richeſſe & du même rang : mais, dans une meilleure ſuppoſition, vous ne ſerez pas ſurpris que je regarde ſon changement comme le plus grand bonheur que je puiſſe déſirer pour moi-même & pour elle. J'ai cru devoir l'explication de ma conduite, non-ſeulement aux ſervices que vous m'avez rendus, mais

mais à l'honneur de mon caractère, que je crois juſtifié par cet éclairciſſement.

Je voulus répondre; & dans l'extrême intérêt dont je me ſentois le cœur pénétré pour la ſituation de mademoiſelle Tekely, loin d'approuver ce que je venois d'entendre, j'en aurois fait des plaintes amères. J'aurois réclamé le vrai ſens de la parole que j'avois reçue. Ce que j'avois nommé liberté de religion ne pouvoit être une clôture forcée dans un couvent grec, ni même un long cours d'inſtructions qu'on ne déſiroit pas, & qu'on n'écouteroit jamais volontairement. Mais le prince voyant quelque chaleur dans mes yeux, ſe hâta de m'interrompre, & me demanda mon attention juſqu'à la fin.

Vous qui m'étonnez, reprit-il d'un air affectueux, par le refus de deux offres que j'ai crues capables de tenter l'ambition d'un homme ſans fortune, vous n'en méritez que mieux l'eſtime que j'ai pour vous. Ne ſoyez pas mon évêque ſi votre religion s'y oppoſe, ni mon miniſtre, puiſqu'avec le même obſtacle je ne puis vous employer ouvertement ſous ce titre, ſans riſquer de déplaire à la Porte & de choquer mes ſujets: mais acceptez l'établiſſement, que je vous aurois offert dans votre premier voyage, ſi vous ne m'aviez remis à votre retour. C'eſt le même office que vous exerciez auprès du prince Ragotzky,

avec les mêmes appointemens & la même part à ma confiance. Vous ſerez, comme vous l'avez été de ce prince, mon confident & mon négociateur. Vous ſerez témoin, par conſéquent, de la conduite que je tiendrai avec ma petite-fille, car vous m'avez laiſſé voir quelques doutes de mes intentions; & pour les diſſiper tout-à-fait, je commencerai par vous charger de la négociation de ſon mariage, avec l'un ou l'autre des maris que je lui deſtine dans mes deux ſuppoſitions.

Ce langage étoit ſi net, qu'à moins de lui ſuppoſer avec moi la duplicité dont on l'accuſoit dans ſes affaires politiques, ce qui me parut ſans vraiſemblance, lorſque l'objet de ſon offre étoit de me les confier, il ne put me reſter la moindre défiance de ſa bonne foi. Je lui promis mon attachement aux conditions qu'il s'impoſoit comme à moi. J'y trouvois non-ſeulement une reſſource honorable & ſans reproche, dans mes propres embarras, mais toute la ſureté que je pouvois déſirer pour la religion de mademoiſelle Tekely, dont je ne devois pas craindre que la conſtance fût ébranlée par quelques épreuves; & je me flattai d'ailleurs d'en faire abréger le tems par mes ſollicitations. Quel autre moyen de réſiſter à l'autorité d'un père & d'un ſouverain? Mes eſpérances ont été détruites; mais je n'ai

jamais ceſſé de les regretter : je juge encore qu'elles étoient ſages, chrétiennes, les ſeules capables d'éloigner tous les malheurs de mademoiſelle Tekely & les miens ; peut-être la ruine du prince & de ſa maiſon entière, par le ſoin que mon nouvel office m'auroit fait apporter à la prévenir.

Nos engagemens ne demandant pas d'autre forme, je ne ſouhaitai, pour entrer en fonction, que la liberté d'aller paſſer quelques mois à Cronſtat, où ma préſence étoit néceſſaire, après un ſi long oubli de ma famille & de mes affaires domeſtiques. Le prince, qui n'ignoroit pas la médiocrité de mon bien, me propoſa de le vendre, pour faire d'autres acquiſitions dans ſes états, que je devois regarder comme une nouvelle patrie. Je m'éloignai d'autant moins de cette idée, que je trouvois dans mon ancienne averſion pour les Autrichiens, un puiſſant motif pour abandonner la malheureuſe Tranſylvanie, où leur joug recommençoit à s'appéſantir. Le même entretien, qui ſe reſſentoit déjà de l'intérêt que je devois prendre aux affaires du prince, nous ayant conduits aux prétentions de mademoiſelle Tekely ſur les biens du comte ſon oncle, nous agitâmes long-tems cette importante queſtion. Mais les circonſtances promettoient ſi peu, que remettant après la détermination de ſa petite-

fille une entrepriſe dont les difficultés ſe faiſoient ſentir, le prince ne s'attacha qu'aux ouvertures que je lui donnai ſur la ſucceſſion du comte en Turquie. Je ſavois que malgré le teſtament qui l'abandonnoit aux Ragotzky, elle étoit encore ouverte, par des obſtacles dont je n'avois pas été ſi bien informé. J'avois appris ſeulement, de M. Papay, ancien chancelier du comte, & tranſylvain comme moi, qu'ayant été envoyé par le prince Ragotzky pour la recueillir, il étoit revenu ſans ſuccès. Pourquoi négliger les droits de mademoiſelle Tekely, auxquels il ne falloit pas craindre d'objections, dans un pays où les confiſcations autrichiennes ne pouvoient s'étendre, & que ſon oncle n'auroit pas tranſportés à des étrangers, s'il n'eût ignoré l'exiſtence de ſa nièce ? Les tréſors qu'il avoit emportés dans ſa fuite, & ceux qu'il avoit eu le tems d'amaſſer, des libéralités du grand-ſeigneur, paſſoient pour immenſes. J'y aurois penſé plutôt, dis-je à mon nouveau maître, ſi depuis que j'ai renoncé à toute liaiſon avec le prince Ragotzky, le pouvoir & les intelligences ne m'avoient manqué, pour rendre cet important ſervice à mademoiſelle Tekely.

J'eus l'occaſion de reconnoître que la renommée ne faiſoit pas d'injuſtice au prince de Valaquie, en l'accuſant d'aimer les richeſſes. Il prit feu ſi vivement ſur mon récit, que me

chargeant auſſitôt d'aller recueillir cette ſucceſſion au nom de ſa petite-fille, il parut craindre quelque danger du moindre délai. S'il ne put diſconvenir que mes propres affaires me demandoient néceſſairement à Cronſtat, il me fit promettre d'abréger le tems, & de prendre le chemin de Conſtantinople auſſitôt qu'elles ſeroient terminées. Les actes & les preuves du mariage de ſa fille me furent remis. Il y joignit un témoignage de ſa main, avec pluſieurs lettres, pour ceux à qui l'exécution du teſtament pouvoit avoir été confiée, & pour quelques ſeigneurs turcs de ſes amis, dont il ſuppoſa que la protection me ſeroit utile ou néceſſaire. Je me hâtai de partir, vivement preſſé moi-même par la double impatience de ſervir Mlle Tekely, & d'exécuter les premiers ordres d'un maître, auquel je me croyois attaché pour le reſte de ſes jours ou des miens.

Je remarquai en partant que madame Oſaſmir, raſſurée par le diſcours ambigu du prince, attendoit tranquillement le retour de ſa maîtreſſe à Tergowitz; & j'aimai mieux la laiſſer dans cette fauſſe confiance, que de troubler ſon repos par d'inutiles informations.

Les difficultés de la montagne m'ayant inſpiré la réſolution de faire le voyage de Cronſtat à cheval, je partis le jour ſuivant, accompagné

d'un ſeul valet, reſte d'une ſuite plus nombreuſe, que j'avois congédiée après la guerre. Cet homme, dévoué à mon ſervice, & naturellement fort adroit, avoit eu l'occaſion d'apprendre de quelques domeſtiques du prince, le nom du couvent où mademoiſelle Tekely étoit renfermée, & ne l'avoit pas manquée; non apparemment que le prince en fît myſtère, puiſque les gens de cet ordre ne l'ignoroient pas; mais je n'avois pas cru lui devoir marquer de curioſité pour une connoiſſance qu'il ne m'avoit pas donnée lui-même, & qui ne pouvoit me conduire à rien. Mes inquiétudes ne regardoient pas la perſonne de mademoiſelle Tekely, ni les agrémens ou la ſureté de ſa retraite. Je croyois n'avoir des vœux à faire que pour ſa conſtance, & qu'à me repoſer de l'évènement ſur l'aſſiſtance du ciel. Auſſi n'attachai-je pas beaucoup de prix à la confidence de mon valet. Ma ſeule réflexion fut que madame Olaſmir ne pourroit ignorer bien longtems ce qu'on ne cherchoit pas mieux à cacher, & ce que le prince n'avoit pu lui déguiſer, au premier moment que pour ménager ſa tendreſſe & ſon âge.

En traverſant la montagne, je n'oubliai pas que je m'étois propoſé de revoir l'hermite: & quand cette idée ne m'eût pas été préſente, la vue de ſa petite cabane, & ſes demandes qui

me furent adreſſées comme à tous les paſſans, me l'auroient fait rappeler. Je voulois approfondir le ſecret de mademoiſelle Tekely. Mais jugeant qu'il y falloit apporter quelque préparation, je pris le parti de m'arrêter. Je deſcendis de mon cheval, dont je laiſſai la bride à mon valet, & je m'approchai du ſolitaire. Il ne me reconnut pas. Je n'avois pas quitté ma voiture à notre paſſage, & je m'étois contenté d'allonger le bras pour lui faire mon aumône. Quelques mots d'admiration ſur ſon étrange demeure, & ſur le courage qui l'y retenoit, le diſpoſèrent à m'en accorder l'entrée. Je fis quelque pas, entre deux rochers, qui lui ſervoient de défenſe contre l'impétuoſité des vents. C'étoit un édifice de bois, compoſé d'ais fort groſſiers, qui formoient deux petites chambres, ſans autre ouverture dans la première que la porte, & celle d'une cheminée de terre, par où l'on y recevoit quelques rayons d'un faux jour. Je promis qu'avec un grand feu, dans une montagne où le bois abonde, on y pouvoit être à couvert du plus grand froid, comme on devoit l'être de l'humidité par la nature du fond, qui me parut un rocher fort dur. La ſeconde chambre, que je ne vis pas d'abord, étoit fermée d'une porte plus épaiſſe & d'une forte ſerrure. Je n'avois rien découvert aux environs qui m'eût offert la moindre

apparence de culture. Ainſi cette petite habitation, ſituée au ſommet d'une montagne, me parut un des plus triſtes lieux du monde.

Cependant elle m'occupoit moins que le déſir de quelque ouverture qui pût amener l'hermite à mes vues, lorſque le haſard me ſervit heureuſement. J'apperçus dans un coin fort obſcur, ſur une mauvaiſe table, qui faiſoit, avec un banc, la plus riche partie des meubles de l'hermitage, un papier, que ſa forme & ſa grandeur me firent ſoupçonner d'être le billet de mademoiſelle Tekely. Je me tins à cette idée. Après quelques obſervations ſur ce qu'on me faiſoit voir, & ſur la haine du monde, que cette affreuſe retraite devoit faire ſuppoſer dans celui qui l'habitoit; il me ſemble néanmoins, dis-je au ſolitaire, que vous n'êtes pas ici ſans commerce ou ſans occupation. Je vois une lettre que vous écrivez ou que vous avez reçue. Il me répondit naturellement, que cette lettre faiſoit ſa ſurpriſe & ſon embarras depuis trois jours; qu'il l'avoit reçue d'une jeune perſonne qui traverſoit la montagne, & qui paroiſſoit fort reſpectée de ceux qui la conduiſoient; qu'elle ne contenoit rien d'extraordinaire, mais que l'air myſtérieux avec lequel elle avoit été gliſſée dans ſa main, & quelques expreſſions tragiques, qui ne s'accordoient pas avec les apparences tranquilles qu'il avoit remar-

quées à la jeune dame & dans ſon cortège, lui ſembloient inexplicables. Elle ne vous apprendra rien, ajouta-t-il, dont vous puiſſiez abuſer. Ainſi rien ne vous empêche de la lire; comme j'ai fait mille fois ſans y rien comprendre.

Il la prit & me la donna. Le papier me parut un feuillet déchiré de quelque livre. L'encre n'étoit pas de la couleur ordinaire; elle étoit d'un rouge vermeil, un peu terni ſeulement par la preſſion des plis. L'écriture paroiſſoit d'une main tremblante, ou gênée dans ſa poſition, & ne conſiſtoit qu'en cinq ou ſix lignes. Les voici; elles n'ont pu ſortir de ma mémoire: » Vous êtes » un ſerviteur du ciel, & votre religion eſt la » mienne. Priez pour une malheureuſe fille, » tombée entre les griffes des lions. Priez ardem- » ment, car le danger eſt terrible. Vous jugerez » de ma ſituation par le caractère de ce billet, » qui eſt de mon propre ſang. Le poinçon dont » je me ſuis piquée, m'a ſervi de plume. »

Cette lecture, & la vue du ſang de mademoiſelle Tekely, me causèrent une émotion ſi vive, qu'après avoir relu ſon billet avec une tendre admiration, mon premier mouvement fut de le porter à mes lèvres, & de l'en preſſer quelques momens. Je ne m'étois pas trompé dans mon jugement, en le voyant paſſer entre les mains

de l'hermite, & je compris aiſément qu'après avoir entendu vanter ſa ſainteté dans l'hôtellerie du fort; déſirant le ſecours de ſes prières avec la ferveur qu'elle emportoit de ſon couvent d'Odenbourg, & n'ayant aucune facilité pour écrire, elle avoit pu ſe tirer du ſang avec ſon poinçon. Mais quelles étoient ces griffes, c'eſt-à-dire, cette violence dont elle faiſoit des plaintes? J'avois remarqué, juſqu'à Tergowitz, de la triſteſſe ſur ſon viſage, & je ne l'avois attribuée qu'à l'ennuyeux ordre de notre route. Le faux officier, que j'avois reconnu pour un prêtre, avoit-il pu violer ſitôt la parole que j'avois reçue de ſon prince? Et s'il s'étoit emporté à quelques avis, ou quelques menaces, capables d'effrayer une fille de cet âge, pourquoi ne m'en avoit-elle rien témoigné, dans les occaſions qu'elle avoit du moins de me voir deux ou trois fois le jour? La connoiſſance de ſon caractère me manquoit encore, pour expliquer toutes ces obſcurités; & m'arrêtant à ſa lettre même, qui me fit juger ſes peines réelles, & fort augmentées depuis qu'elle s'étoit vue renfermer dans un couvent grec, je commençai ſérieuſement à la plaindre.

Ce fut néanmoins par le ſeul ſentiment, qui me rendoit déjà ſon bonheur plus cher que le mien; car après les dernières explications du

prince, je ne me perſuaderai jamais qu'il ſe proposât de la contraindre. Mais les circonſtances n'ayant rien qui parût demander le ſecret, j'entrai dans ſes vues, par la prière que je fis à l'hermite de la recommander au ſecours du ciel; & pour arrêter l'étonnement que mon ſilence & mes agitations pouvoient lui cauſer, non-ſeulement je lui confeſſai que je connoiſſois la jeune perſonne dont il m'avoit fait lire le billet, mais je l'informai de ſa naiſſance, de ſon nom, du ſujet de ſes chagrins & de ſa retraite même, que je venois d'apprendre de mon valet. Vous voyez, ajoutai-je, que vos pieuſes ſupplications ne peuvent être mieux employées; & mes aumônes, qui ſeront fréquentes, vous exciteront à leur donner toute la ferveur que mademoiſelle Tekely vous demande.

Il avoit prêté l'oreille avec une attention ſi vive, que j'en avois remarqué du changement dans ſa phyſionomie. Lorſque j'eus achevé de parler: mademoiſelle Tekely! me dit-il d'un ton plus ardent, & d'un air moins réſervé qu'il ne l'avoit eu juſqu'alors avec moi, une fille du comte Jean! une nièce du comte Emeric! Oui, répondis-je ſimplement, & digne de ſa naiſſance par toutes les qualités qui font l'honneur de ſon ſexe. J'étois peu frappé de la ſurpriſe que lui cauſoit une héritière de ce nom, ignorée encore

de toute la Hongrie. Il reprit ſon air humble & modeſte pour me demander s'il ne pouvoit me connoître mieux. Je ne fis aucune difficulté de lui apprendre qui j'étois, & l'étroite relation que j'avois avec mademoiſelle Tekely. Cependant, lui dis-je, vous ne pourrez faire aucun uſage de cette connoiſſance pour les aumônes que je vous promets, parce qu'à la ſuite de quelques ſemaines que je vais paſſer à Cronſtat, je ſuis prêt à m'éloigner pour long-tems; mais je veux d'avance que vos prières ſoient récompenſées. Je lui fis une aumône aſſez forte, qu'il reçut avec toute la modeſtie de ſon état, & je le quittai pour continuer ma route. J'emportois la lettre de mademoiſelle Tekely; mais il me pria ſi vivement de la lui laiſſer, que n'ayant aucun droit ſur ce qui lui venoit d'elle, je ne pus la refuſer à ſes inſtances.

Il ne me reſta de cet entretien que de nouveaux ſentimens de zèle, & d'une tendre pitié pour le malheureux objet de mes ſoins & de mon attachement. Je croyois entrevoir néanmoins qu'il entroit dans ſon inquiétude un peu trop de prévention contre tout ce qui choquoit les premières idées de ſon enfance. Ses frayeurs me paroiſſoient exceſſives, & je ne pouvois me figurer que ni le prêtre grec, ni le prince, euſſent pris d'autres voies que celle de la douceur pour

lui propoſer un changement de religion. Mes affaires furent moins longues à Cronſtat que je ne l'avois appréhendé. Quinze jours m'auroient ſuffi, & je n'y aurois pas été plus long-tems ſi l'amitié ne m'eût arrêté quelques jours de plus, pour les paſſer avec un de mes anciens amis, qui ne fut pas moins ſurpris de m'y retrouver, que moi d'apprendre qu'il y étoit arrivé. C'étoit M. Jeffreys, envoyé d'Angleterre à la Cour de Suède. Il ſe rendoit à Bender, auprès du roi Charles, que le malheureux ſuccès de ſes armes avoit forcé de s'y retirer. J'avois formé la plus intime liaiſon avec ce miniſtre, pendant qu'il étoit chargé par ſa cour de la médiation des puiſſances maritimes, que j'avois négociée en faveur des partiſans de la liberté hongroiſe; & quoique cette entrepriſe eût mal réuſſi, elle m'avoit fait acquérir l'eſtime de tous ceux qui s'y étoient employés. M. Jeffreys n'avoit pas ceſſé de me témoigner la ſienne & s'étoit même entremis à ma recommandation pour faire agréer au roi de Suède les ſervices d'un miniſtre luthérien, de mes plus proches parens, à qui le malheur de ſon éducation avoit fait ſouhaiter de s'établir dans un état proteſtant. Ainſi, lui devant de l'amitié & de la reconnoiſſance à pluſieurs titres, je le retins quelques jours à Cronſtat avec ſon épouſe, qui s'étoit déterminée à l'accompagner dans ſon

voyage, & je leur donnai, en nous ſéparant, l'eſpérance de me revoir bientôt à Conſtantinople, où M. Jeffreys me dit que les affaires de la compagnie angloiſe de Turquie, dans laquelle il étoit engagé, pourroient le conduire de Bender.

Peut-être la curioſité de voir le héros du nord, qu'on repréſentoit auſſi grand dans ſes diſgraces, que dans le plein éclat de ſes plus brillantes proſpérités, m'auroit-elle fait partir avec monſieur & madame Jeffreys par la route de Bender, d'autant plus que le prince de Valaquie m'ayant déjà remis toutes les preuves du droit que j'avois à réclamer, rien ne me rappeloit néceſſairement à Tergowitz : mais depuis que j'avois lu le billet de mademoiſelle Tekely, j'étois trop occupé de ſes peines pour m'éloigner d'elle ſans avoir tenté quelque choſe pour ſa conſolation, ou du moins ſans avoir appris de madame Olaſmir ce qu'elle en avoit pu découvrir dans mon abſence.

Je penſois donc à retourner ſur mes traces lorſque mon départ fut précipité par l'avis le plus étrange & le plus éloigné de toutes mes idées. Un courier m'apporte une lettre du prince, qui m'apprend l'évaſion de ſa petite-fille, & qui me preſſe de me rendre à Tergowitz pour délibérer avec lui ſur ce triſte événement. Cette nouvelle étant déjà publique à ſa cour, quelques mots échappés au courier me firent juger que

les premières défiances étoient tombées ſur moi, & qu'on ne m'avoit écrit que pour les éclaircir, en s'aſſurant ſi j'avois quitté Cronſtat. Je pardonnai ce ſoupçon au chagrin d'un père; & le mien n'étant pas moins vif, j'avoue qu'au premier moment je regardai l'entrepriſe de mademoiſelle Tekely comme le plus grand malheur où ſes peines, bien ou mal fondées, euſſent pu la faire tomber. Dans quelle protection, & de quel côté lui ſuppoſer des reſſources? Le tranſport d'une mortelle inquiétude me fit oublier toute crainte de lui déplaire, juſqu'à répondre auſſi-tôt au prince que je ne pouvois ſoupçonner que madame Olaſmir de l'avoir aidée dans ſa fuite, & que ſans doute il falloit chercher leurs traces du côté de la Hongrie. C'étoit néanmoins la ſervir ſans le vouloir, en faiſant évanouir les ſoupçons qui me regardoient moi-même, & qui m'auroient pu faire obſerver plus long-tems. La nuit approchoit, j'étois ſans voiture, & je ne pouvois partir à cheval que le jour ſuivant. Je renvoyai le courier avec ma réponſe, & la promeſſe d'être le lendemain au ſoir à Tergowitz.

En effet, après avoir employé toute la nuit à recueillir mon argent, je partis à la pointe du jour; & j'aurois regretté fort amèrement quelques heures données à ce dernier ſoin de ma fortune, ſi l'entier oubli de mes intérêts avoit

pu ſauver mademoiſelle Tekely de tous les malheurs que je redoutois pour elle. Ma diligence me fit arriver en moins de trois heures au ſommet de la montagne. Il en étoit huit. J'approchois de l'hermitage, où j'avois deſſein de m'arrêter un moment, pour exciter le pieux hermite à redoubler ſes prières.

Le retentiſſement des rochers me fit entendre, à quelque diſtance, un bruit ſourd qui s'évanouit preſque auſſi-tôt. J'étois encore dans l'épaiſſeur des bois. Je portois dans ma valiſe une ſomme conſidérable en or. Un mouvement naturel de frayeur, que ce paſſage déſert inſpire toujours, & le ſouvenir réel de mille aventures célèbres dans le pays, me firent interrompre ma marche. Je m'arrêtai dans un lieu couvert; & faiſant quitter ſon cheval à mon valet, je lui donnai ordre de s'avancer lentement du côté d'où le bruit nous étoit venu: il nous ſembloit même qu'il recommençoit par intervalles, & qu'il ne pouvoit être éloigné. C'étoit celui de pluſieurs perſonnes à pied, qui ceſſoient quelquefois de marcher, & qui laiſſoient échapper quelques paroles, mais d'une voix baſſe & contrainte. Je contraignis encore plus la mienne pour recommander beaucoup de prudence à mon valet.

Il fut une demi-heure à reparoître, & mes alarmes devenoient fort vives pour lui. Enfin je

le vis revenir à moi ſans précaution. Son retour diſſipa mes frayeurs, mais ſon récit ne put me cauſer que beaucoup d'étonnement. Il s'étoit avancé par degrés juſqu'à la ſortie du bois, à l'endroit où l'on commençoit à découvrir l'hermitage, parce qu'en ſuivant toujours le bruit, il avoit jugé qu'il ſe portoit vers ce lieu. Cependant, étant demeuré caché ſous les derniers arbres, à trois ou quatre cens pas du ſpectacle qui s'étoit bientôt offert à lui, il n'avoit pu diſtinguer qu'imparfaitement les objets. La première figure qui s'étoit préſentée à ſes yeux avoit été celle d'un homme vêtu de rouge, galonné en or, la tête couverte d'un bonnet militaire, à la manière hongroiſe, armé d'un grand ſabre & d'un mouſquet. Cet homme avoit traverſé l'eſpace de terrein nud, & s'étoit rendu à l'hermitage, qu'il avoit ouvert d'une clé. Quelques minutes après, l'hermite en étoit ſorti, ſans que l'homme rouge eût reparu. L'hermite avoit pris le chemin par lequel l'homme rouge étoit arrivé à l'hermitage. Il étoit entré dans la même partie du bois, d'où l'autre étoit ſorti; & preſqu'auſſitôt il s'étoit fait revoir, avec deux hommes vêtus de noir, chargés de quelques paquets, & deux femmes, que la lenteur de leur marche, & le beſoin qu'elles avoient d'être

soutenues, devoient faire croire extrêmement fatiguées. Tous s'étoient rendus à l'hermitage; & pendant un demi-quart d'heure, que mon valet avoit encore passé à les observer, il n'avoit vu paroître à la porte que le seul hermite, qui s'en étoit même éloigné de quelques pas, pour jeter les yeux autour de lui, comme s'il eût attendu quelqu'un de plus, ou cherché à découvrir si tout étoit tranquille dans sa solitude.

J'avoue que tant de bizarres images me firent naître d'étranges soupçons; & les plus avantageux pour l'hermite ne furent pas favorables à ses mœurs. Mais, dans la nécessité de continuer ma route, j'écartai un reste de frayeur, en confidérant qu'on ne me parloit que d'un homme armé, qui n'en attaqueroit pas deux, auxquels il devoit aussi supposer des armes, & d'ailleurs la facilité de s'éloigner avec toute la vîtesse de leurs chevaux. Le seul changement que je fis à mon projet, fut de traverser le premier un lieu si suspect, sans dire un mot à l'hermite, dont les prières ne me sembloient plus valoir ce qu'elle m'avoient déjà coûté. Je me remis en chemin dans cette résolution, & peu s'en fallut qu'elle ne fût exécutée trop fidèlement. Mais l'hermite, averti par le bruit de mes deux chevaux, fut plutôt sur le chemin que je ne

pus arriver à l'endroit où je le vis arrêté. Il n'avoit penſé, comme il me le dit enſuite, qu'à déguiſer mieux ſon ſecret, en venant demander, ſuivant ſon uſage, l'aumône à deux voyageurs qu'il voyoit paſſer. Lorſqu'il crut me reconnoître, l'étonnement & la joie le rendirent immobile. Il tendit affectueuſement les bras, ſans venir à ma rencontre ; & quoique j'euſſe déjà pris le galop, pour paſſer tête baiſſée devant ſa demeure, & devant lui-même, je ne pus réſiſter à la curioſité de lui parler un moment dans une poſture ſi peu redoutable. J'arrêtai ma courſe. Il prévint mes queſtions par des exclamations fort tendres. Ah monſieur ! quelle charmante ſurpriſe ! quelles bénédictions du ciel ! A l'heure même, j'allois dépêcher un exprès à Conſtate. Hâtez-vous, ſuivez-moi. Non, vous ne devinerez jamais qui vous attend ici. Cet air de tendreſſe, & ce ton naïf, ne pouvant me laiſſer de crainte ou de défiance, je le preſſai de s'expliquer mieux. Il prit une de mes rênes, pour m'éloigner à dix pas de mon valet ; & m'ayant prié de baiſſer la tête pour l'entendre, dois-je ouvrir la bouche, me dit-il, devant tout autre que vous ? Vous le pouvez, répondis-je, devant ce valet, dont je vous réponds comme de moi. Hé bien, reprit-il plus librement, apprenez que

mademoiſelle Tekely & madame Olaſmir ſont depuis une heure dans cette cabane.

Il eſt certain que dans une agitation, telle que je n'en ai jamais éprouvée, je ne laiſſai pas de conſerver aſſez de préſence d'eſprit pour douter d'un évènement ſi peu vraiſemblable, & pour me demander même ſi la prudence me permettoit de me livrer à des apparences de bonne foi, qui pouvoient couvrir quelque horrible perfidie. Mais le ſouvenir préſent des obſervations de mon valet, ſur-tout des deux femmes qu'il avoit vues conduire dans l'hermitage, l'emporta ſur des idées trop timides; & je n'écoutai que le premier mouvement par lequel je me ſentis entraîné dans un lieu, où l'on m'aſſuroit que j'allois revoir mademoiſelle Tekely. Je ne fus pas plus épouvanté par le conſeil, que l'hermite me donna, de faire tenir mes chevaux à l'écart ſous quelques arbres, qui pouvoient les dérober à la vue des paſſans, dans la crainte d'attirer trop leur attention ſur l'hermitage. Ainſi le ſoin de ma vie & celui de mon argent, furent également oubliés. Je ſuivis l'hermite ſans précaution, troublé par une confuſion d'idées & de ſentimens, qui me rendirent muet juſqu'à ſa cabane.

La première porte en avoit été fermée, lorſqu'il en étoit ſorti; & ce ne fut qu'après avoir

entendu ſa voix, qu'on ſe hâta de l'ouvrir. Je vis, dans la chambre que je connoiſſois déjà, un homme vêtu de noir, tel que mon valet m'en avoit repréſenté deux. Mais l'hermite, ayant fermé la porte ſur nous, en ouvrit une autre; & l'obſcurité, où nous nous trouvions, fut auſſitôt diſſipée par la lumière d'une chandelle, dont la ſeconde chambre étoit éclairée. Il y entra le premier, pour diminuer, me dit-il, par un mot de préparation, la ſurpriſe où mademoiſelle Tekely alloit être de me voir paroître, ſuivant tous ſes vœux, mais aſſurément contre ſon attente. Je la vis moi-même, dans cet intervalle, aſſiſe ſur quelques paquets, la tête appuyée ſur le ſein de madame Olaſmir, que je découvris auſſi, & qui la ſoutenoit d'un bras dans cette poſture. Un autre homme en noir leur tenoit compagnie, ſans qu'elles me paruſſent effrayées de leur ſituation. La figure des deux hommes, & la forme, autant que la couleur de leurs habits, me les fit reconnoître alors pour des gens d'égliſe. Il ne manquoit, à la deſcription de mon valet, que l'homme vêtu de rouge, & je fus ſurpris de n'en voir aucune trace.

Ici, nous fûmes interrompus une troiſième fois; & me ſentant attaché par le plus vif intérêt,

je craignis ſi fort qu'il ne prît envie à mes gens d'ouvrir & d'entrer, que je me levai avec impatience, pour fermer intérieurement ma porte. Enſuite je rendis toute mon attention au docteur qui continua de faire parler ſon abbé tranſilvain.

LIVRE SIXIÈME.

MON nom, qu'on parut entendre avec plus de joie que d'étonnement, ayant fait quitter leur poſture aux deux dames, je compris qu'elles étoient informées de mon approche, & j'entrai ſans attendre le retour de l'hermite. Mademoiſelle Tekely ſe précipita au-devant de moi, & prit une de mes mains qu'elle ſerra dans les ſiennes. Ce petit tranſport, que j'attribuai à la vive impreſſion des circonſtances, & les mouvemens dont j'étois agité, n'en rendirent pas mes careſſes plus familières. Je lui fis reprendre le ſiège où je l'avois vue. L'hermite, en homme d'expérience, jugea qu'une ſcène ſi ſingulière demandoit pour moi de prompts éclairciſſemens, & n'attendit pas mes queſtions. Je ne puis vous informer trop tôt, me dit-il, d'une aventure dont la hardieſſe, de la part de mademoiſelle Tekely & de la mienne, & le ſuccès, heureuſement conduit par le ciel, ne peuvent manquer de vous cauſer beaucoup d'admiration; & quelque parti qu'elle vous faſſe prendre, vous allez ſentir qu'il faut de la diligence pour en aſſurer le fruit. Mais vous ne m'entendrez qu'imparfaitement ſi je ne commence par vous apprendre qui je ſuis, & non-ſeulement la force

des motifs qui m'attachent à tout ce qui porte le nom de Tekely, mais d'où me viennent les facilités que j'ai trouvées tout d'un coup pour mon entrepriſe.

Il me pria de me rappeler la vive ſurpriſe qu'il n'avoit pu contenir lorſqu'il m'avoit entendu parler d'une fille du comte Jean, & d'une nièce du Comte Emeric. Je n'y trouverois rien d'exceſſif, en apprenant qu'il ſe nommoit Keteſer, & que les vingt premières années de ſa vie s'étoient paſſées au château de Kus, ſiège de cette noble maiſon. Quoique catholique, il y avoit été page. Enſuite, s'étant dévoué à ſervir le comte Emeric, lorſqu'après la mort de ſon père il avoit été forcé de s'évader la nuit du château de Kus, où les Autrichiens l'avoient aſſiégé, il l'avoit ſuivi en Tranſylvanie, & de-là dans tout le cours de ſes guerres, juſqu'à la fameuſe journée d'Olaſch, où, combattant à la tête de quelques troupes hongroiſes, dont le comte lui avoit confié le commandement dans l'armée turque, il étoit reſté à demi-mort ſur le champ de bataille. Là, ne pouvant attendre de ſecours d'aucune puiſſance humaine, il avoit levé les yeux au ciel, qu'il ſe reprochoit d'avoir mal ſervi depuis ſon enfance, & les engagemens mêmes qu'il avoit au ſervice des Infidèles lui ſemblant un crime contre la religion dans laquelle il étoit né, il avoit cru ne

le pouvoir expier qu'en vouant à la pénitence un reſte de vie qu'il déſeſpéroit de conſerver plus long-tems. Cependant d'heureux ſecours l'ayant dérobé à la mort, l'exécution de cette promeſſe avoit été retardée par ſon inclination pour les armes, & par ſon attachement pour le comte. Mais un autre évènement, où la voix du ciel s'étoit fait entendre avec plus d'énergie, avoit enfin ſurmonté ſes réſiſtances. La comteſſe de Kedaſty, ſœur du comte, fugitive depuis ſon aventure de Caſſovie, où deux femmes de ſoldats, qu'elle employoit à faire paſſer les déſerteurs autrichiens dans le parti de ſon frère, l'avoient miſe, par leur trahiſon, dans la néceſſité de s'évader, & s'étoient rendues les accuſatrices d'un grand nombre de Hongrois, dont le ſupplice donna naiſſance aux fameux tribunaux d'Epeties & de Debrezin, étoit paſſée en Tranſylvanie lorſque les états de cette principauté avoient reconnu ſon frère pour leur ſouverain, & s'y étoit ſoutenue quelque tems dans le rang de ſa naiſſance. Cette fortune ayant peu duré, & celle du comte commençant à décliner, il étoit queſtion de tirer ſa ſœur d'un pays où ſon parti ne dominoit plus. Keteſer fut chargé de cette commiſſion, avec ſoixante cavaliers déterminés, qui devoient paſſer par la Valaquie, & ſe rendre, ſuivant leurs intelligences, au pied du mont Carpat, pour y prendre

la comteſſe. Les Impériaux n'y ayant pas encore de poſte, ce paſſage étoit ouvert, & paroiſſoit peu ſuſpect, au travers d'une ſi rude montagne. Mais Keteſer fut obſervé ou trahi. Pendant qu'il s'avançoit ſans obſtacle vers la plaine de Cronſtat, un corps de ſix cens impériaux s'étoit ſaiſi de la ſeule route par laquelle on y pouvoit deſcendre, & fondit de divers côtés ſur ſa troupe. Il ſe défendit avec une ſi furieuſe obſtination, qu'il y perdit juſqu'au dernier de ſes gens; & lui-même, couvert de bleſſures, à pied par la mort de ſon cheval, n'avoit dû la vie qu'au bonheur qu'il avoit eu de ſe gliſſer dans les bois par un ſentier fort étroit, qui l'avoit ſauvé. Dans ce triſte état, après quelques heures d'une marche incertaine, il s'étoit trouvé à la vue de l'hermitage, habité alors par un autre hermite, dont il avoit reçu tous les bons offices de la charité. Alors le danger préſent de ſes bleſſures, celui dont il venoit d'échapper par un miracle ſenſible, le ſouvenir d'un vœu long-tems négligé, le chagrin même de ſa diſgrace, & d'avoir ſi mal rempli l'attente du comte, toutes ces conſidérations, fortifiées, nous dit-il, par l'occaſion, dans l'exemple qu'il avoit devant les yeux, & qui n'étoit pas ſans quelque reſſemblance avec ſa propre aventure, l'avoient déterminé tout d'un coup à ne pas quitter la ſolitude où la main du ciel l'avoit con-

duit. Il avoit changé l'habit militaire pour le ſac d'hermite : mais ſentant l'importance de ne laiſſer jamais affoiblir les motifs qui l'avoient jeté dans l'humiliation de la pénitence, il avoit gardé, dans un coin de ſa retraite, ſon habit, ſes armes, & tout ce qui pouvoit retracer à ſa mémoire le frivole uſage qu'il avoit fait des plus belles années de ſa vie : heureſe inſpiration, qui l'avoit mis en état de rendre, à mademoiſelle Tekely, un ſervice qu'il n'auroit pu tenter ſous le froc d'hermite. Peu de mois aprés ſa converſion, ajouta-t-il, il s'étoit trouvé ſeul poſſeſſeur de l'hermitage, par la mort de ſon collègue. Avec un modèle de toutes les vertus, ce ſaint homme lui avoit laiſſé, pour héritages, la connoiſſance & l'amitié des deux honorables eccléſiaſtiques que j'avois devant les yeux, l'un établi à Rouca, l'autre à Criſolitz, bourg voiſin de Tergowitz, tous deux attachés depuis longtemps au ſervice ſpirituel d'un reſte de catholiques, ſoufferts juſqu'alors dans la Valachie; & c'étoit à leur généreux zèle, que mademoiſelle Tekely devoit les ſecours, qui l'avoient heureuſement dérobée aux ſéductions des grecs.

J'écoutois avec toute mon attention, ſans porter de jugement ſur une entrepriſe que j'ignorois encore, & dans l'appréhenſion ſeulement que les traces de l'aventure n'euſſent pas

été déguiſées aſſez ſoigneuſement pour nous garantir, dans cette ſolitude même, de la pourſuite des gardes du prince, dont je craignois à tous momens l'arrivée. Cependant le nom de Keteſer étoit propre à me raſſurer. Il étoit célèbre dans toute la Hongrie, par la bravoure extraordinaire de celui qui l'avoit porté, & qu'on avoit cru tué dans la montagne avec tous ſes gens. J'admirai le pouvoir de la religion ſur un homme de ce caractère, & le ton ſimple & modeſte, dont il nous avoit retracé ſon ancienne gloire.

Il reprit. A préſent, monſieur, vous devez juger de ce que je reſſentis, il y a trois ſemaines, lorſqu'ayant appris de vous par qui mes ſervices étoient demandés, l'intérêt du ciel ſe joignit, dans mon cœur, à mon immortel attachement pour le nom de Tekely. Vous ne vous fîtes pas aſſez connoître, pour m'inſpirer toute la confiance que j'aurois priſe auſſi-tôt pour vous: mais n'étant ici qu'à cinq lieues du couvent grec dont vous m'aviez dit le nom, je réſolus ſur le champ d'y pénétrer, d'y voir la nièce de mon cher maître, & de ſavoir d'elle-même ce que je devois entreprendre pour elle. La force, s'il en eût été beſoin, m'en auroit ouvert l'accès, par l'aſſiſtance de quelques anciens ſoldats catholiques, établis dans les bourgs voiſins de cette montagne, qui ſans me connoître autrement qu'à

titre de vieux ſoldat comme eux, viſitent quelquefois ma retraite, & me portent un reſpect dont je ne ſuis redevable qu'au genre de vie que j'ai embraſſé. Mais j'avois d'autres moyens à tenter. L'habit, que j'ai conſervé, m'en offroit pluſieurs; & je m'arrêtai d'abord au plus ſimple, qui fut de me préſenter à la porte du couvent, ſous la qualité d'officier du prince, chargé de voir en ſon nom mademoiſelle Tekely.

Je fus introduit ſans défiance. Deux mots me firent connoître d'elle; & lorſque dans nos explications elle m'eut appris quels liens vous attachent à ſes intérêts, je regrettai fort amérement de n'avoir pas eu plus d'ouverture pour vous. Rien ne me parut l'affliger tant que votre voyage, & la longue abſence à laquelle vous m'aviez dit que vous étiez obligé. Il m'abandonne, s'écria-t-elle, lui qui m'a jetée dans le précipice où je ſuis! On m'a ravi madame Olaſmir. On m'a livrée à toutes les ruſes de l'enfer! Je ſuis perdue ſans reſſource. Son déſeſpoir me parut ſi vif, qu'après avoir achevé de m'éclaircir ſur ſa ſituation, dont je reconnus en effet le danger, par les artifices employés pour la ſéduire, je lui déclarai que j'étois venu dans l'intention de la ſervir; & qu'avec le motif de la religion, j'avois celui d'un inviolable dévouement

pour tout ce qui me repréſentoit ſon père ou ſon oncle. Cette déclaration, accompagnée de quelque détail ſur les aventures de ma vie, ranima tout d'un coup ſon courage. Elle ne parla plus que de quitter ſa priſon. Elle auroit été capable, ajouta l'hermite, en la regardant avec un ſourire, de partir à l'heure même, ſi la difficulté de ſortir du couvent ne l'eût arrêtée; & ſon plan me fit juger qu'elle s'étoit occupée plus d'une fois des même idées. Elle vouloit, me dit-elle, ſe retirer dans quelque lieu sûr, faire avertir madame Olaſmir de la rejoindre, attendre votre retour avec elle, & vous prier de la reconduire, pour le reſte de ſa vie, dans ſon cher aſile d'Odenbourg. En vain lui repréſentai-je qu'une ſi grande réſolution demandoit des préparatifs & de la prudence. Elle ne me laiſſa que le temps de voir madame Olaſmir, pour concerter avec elle les moyens & le jour de ſa fuite.

Je lui promis volontiers de me rendre, dès le même jour, à Tergowitz. Madame Olaſmir, que je vis avec plus de liberté, ne me parut pas moins tremblante; mais lorſqu'elle ſe crut sûre de mon zèle, elle ne marqua pas moins d'empreſſement pour quitter la cour de Valaquie. Elle n'étoit informée que depuis deux jours, de la ſituation de mademoiſelle Tekely; & ſes alarmes

étoient d'autant plus vives, qu'en lui donnant cette connoiſſance, on s'étoit flatté de pouvoir la faire ſervir elle-même à ſéduire ſon élève. On lui avoit offert à cette condition, non-ſeulement de la conduire auprès d'elle, mais de l'établir avantageuſement, par un mariage au-deſſus de ſes eſpérances; & le prince, en lui faiſant cette propoſition, avoit exigé, pour aſſurance de ſa bonne-foi, qu'elle commençât par l'abjuration & le mariage. Il avoit accordé quinze jours à ſes réflexions, & l'avoit quittée ſans attendre ſa réponſe. Son inquiétude n'étoit pas pour elle-même: mais jugeant, par cette artificieuſe méthode, de l'adreſſe avec laquelle ſon élève ſeroit attaquée, elle trembloit pour une jeune perſonne qui ſe trouvoit engagée dans une ſi dangereuſe guerre; & le parti de fuir, ſi la fuite étoit poſſible avec elle, lui ſembloit auſſi le ſeul qu'elles duſſent tenter l'une & l'autre.

Les craintes de mademoiſelle Tekely, ſi réellement juſtifiées par ce que je venois d'entendre, ne me permirent plus de balancer ſur le ſervice qu'elle m'avoit demandé. Cependant la défiance que j'ai toujours eue de mes propres lumières, autant que la néceſſité d'employer quelque ſecours pour la délivrer, me fit prendre le conſeil de mes deux amis. J'eus beſoin de pluſieurs jours pour les aſſembler. Leur avis ne

fut pas différent du mien. Ils conclurent même que le temps étoit précieux, & que ne pouvant me diſpenſer de retourner au couvent, où ma ſeconde viſite ſeroit peut-être aſſez remarquée pour faire approfondir mes prétextes, il ne falloit pas nous expoſer à des obſtacles, que le délai rendroit invincibles. Toutes nos meſures furent priſes avec ſageſſe. Les temps & les lieux furent réglés. Mes deux vertueux amis promirent de ſe rendre à quelque diſtance du couvent, pour y recevoir Mlle Tekely, que je ne voulois confier qu'à des mains ſi sûres. De quatre hommes éprouvés, que je diſpoſai à me ſervir, deux furent deſtinés à m'accompagner; les deux autres, à partir de Tergowitz avec madame Olaſmir dans le cours de la même nuit. Le fond de mes vues, après la délivrance de mademoiſelle Tekely, que je regardois comme une entrepriſe aiſée, étoit de réunir les deux dames avant le jour au pié des montagnes, d'y congédier hommes & chevaux, pour ne laiſſer à nos confidens mêmes aucune connoiſſance de notre route; de conduire, par divers détours, qui me ſont devenus familiers, les dames & mes deux amis juſqu'à ma demeure, aſyle plus sûr, à mon avis, qu'un grand nombre d'autres qui m'étoient offerts; & d'y reprendre l'habit de ma profeſſion, pour vous porter moi-même en Tranſylvanie, où je parois

quelquefois

quelquefois ſous cette marque, des informations ſur leſquelles j'aurois pris vos ordres.

Il ne me reſtoit qu'à convenir, avec les deux dames, des moyens de leur évaſion; & n'y voyant pas plus de difficulté que d'incertitude, j'en avois déjà fixé le jour à mes confidens. Grâces à vos libéralités, qui m'avoient mis en état de fournir à la dépenſe des courſes, je revis bientôt madame Olaſmir à Tergowitz. L'unique embarras que je lui laiſſai, pour répondre à mes meſures, fut de ſe rendre, le ſoir du jour convenu, dans une rue peu éloignée de ſon logement, où mes deux hommes devoient la prendre, & de ſe laiſſer conduire avec auſſi peu d'inquiétude que de bruit. De-là, m'étant rendu au couvent, je n'y remarquai aucune apparence de ſoupçon, qui diminuât la liberté de ma viſite, ou qui dût me faire changer mes arrangemens. Mademoiſelle Tekely, diſpoſée à tout entreprendre, n'avoit eu que ſon impatience à modérer; & lorſqu'elle eut entendu mon plan, elle fut la première à me déſigner les lieux par leſquels ſon évaſion lui ſembloit facile. Elle m'indiqua des routes qu'elle avoit étudiées, & que j'ignorois, quoique je ne l'euſſe pas revue ſans les avoir obſervées. Enfin, l'heure de l'exécution étant arrivée, c'eſt-à-dire, avant-hier à minuit, loin d'être arrêtée par la frayeur, ou retardée

par l'obſtacle des paſſages, elle étoit au rendez-vous avant moi, & je fus étonné, en y arrivant, de la trouver aſſiſe ſur le haut du mur, où je n'eus qu'à lui tendre les bras pour la recevoir. Elle avoit eu le courage & l'adreſſe d'y monter, ſans autre ſecours que ſes petites mains, après avoir jeté, par-deſſus, deux ou trois paquets de choſes néceſſaires à ſon uſage, qu'elle avoit eu la précaution & la force d'apporter.

Les ſages amis, que vous voyez, étoient à vingt pas de moi, tous deux à cheval, tandis qu'étant deſcendu avec mes deux hommes d'eſcorte, nous avions laiſſé nos montures un peu plus loin, pour ne pas nous trahir par une marche trop bruyante. Je fis prendre les paquets de mademoiſelle Tekely à l'un de mes deux ſeconds, & je lui donnai le bras avec l'autre. Le ſilence de la nuit ne fut pas interrompu par nos diſcours. Chacun ſembloit plein de la dangereuſe commiſſion dont il étoit occupé. Mademoiſelle Tekely ſe laiſſa placer derrière un de mes amis, avec une confiance pour eux & pour moi, qui ne pouvoit venir que de la force de ſes motifs. Je fis prendre le devant à celui de ſes deux conducteurs qui demeuroit. L'autre, chargé de ſon précieux fardeau, ſuivoit à cent pas. Je marchois vingt pas après, & mes deux militaires faiſoient l'arrière-

garde. Je connoiſſois ſi bien ces deux hommes, qu'avec ce que je pouvois mettre pour les ſeconder, toute la garde du prince ne m'eût pas fait perdre un pas de terrein, ſans avoir vu mademoiſelle Tekely en ſûreté. Nous arrivâmes heureuſement, dans cet ordre, au lieu dont j'étois convenu avec les guides de madame Olaſmir. Ils y étoient avec elle, à cheval encore, mais tranquilles, après une marche de ſix heures, dans laquelle ils n'avoient pas fait moins de neuf lieues.

La joie du ſuccès me fit perdre un moment de vue mademoiſelle Tekely, pour ne penſer qu'à ſuivre le plan que je m'étois propoſé. Après avoir aidé madame Olaſmir à deſcendre, & l'avoir priée de prendre un moment de repos avec ſon élève & mes deux amis, je m'éloignai de quelques pas, pour renouveler mes derniers ordres aux quatre hommes, en les renvoyant avec les chevaux. C'étoit de ſe ſéparer dans leur retour, & de prendre différentes routes, pour rendre leurs traces moins aiſées à découvrir. Mais quoique je leur euſſe laiſſé croire, & que les circonſtances fuſſent propres à leur perſuader, que le terme des deux dames ne pouvoit être fort loin du lieu où nous étions deſcendus, j'avois fait réflexion, dans la marche, que j'aurois ici beſoin d'un cheval, pour vous

aller joindre plus promptement à Cronſtat. Cette idée me fit ordonner au plus prudent de mes hommes, de prendre aujourd'hui, avec un cheval de main, la grande route de Tranſylvanie par Rouca, & d'être à ma porte avant le milieu du jour. Les prétextes ne m'ont pas manqués, pour lui faire entendre que je ſerois retourné ce matin chez moi, après avoir achevé de ſervir les deux dames, & que j'attendois d'autres ſervices de lui pour moi-même. Ainſi vous ne ſerez pas ſurpris de le voir arriver dans quelques heures. Je paroîtrai ſeul, pour le remercier de ſon zèle, que votre arrivée rend inutile; & vous ſerez libres tous de vous dérober à lui, en demeurant renfermés dans cette ſeconde chambre.

Entre mes précautions, je n'avois pas oublié qu'il nous reſteroit trois lieues à faire dans la forêt, & que les deux dames, mal exercées à marcher, ne pourroient ſe rendre ici avant la fin de la nuit J'avois fait prendre, à mes deux amis, leurs manteaux & quelques proviſions de vivres. Mon deſſein étoit de faire paſſer le reſte de la nuit aux dames, dans le même lieu où je les avois fait deſcendre, & de les mettre en chemin au jour, par des bois à la vérité fort épais, mais dont la lenteur de notre marche leur auroit fait une promenade, ſur-tout avec les

ſecours que trois hommes pouvoient leur prêter. Cet endroit d'une montagne, dont j'ai eu le temps de connoître toutes les parties, depuis ſi long-temps que je l'habite, eſt adoucie par des pentes ſucceſſives, & même ouvertes par des ſentiers, où, ſans pouvoir paſſer à cheval, on avance aſſez facilement à pié, ſur un gazon dont l'hiver ne flétrit pas la verdure. C'étoit l'agrément, autant que la ſûreté du chemin, qui m'avoit déterminé pour cette route; & je n'avois pas douté que dans l'eſpace d'un jour, deux femmes, des plus délicates, n'en ſurmontaſſent aiſément la fatigue. Les rochers, dont cette cabane eſt environnée, n'ayant pas d'ailleurs une grande étendue du même côté, je comptois qu'en les traverſant vers la fin du jour, par un ſentier que j'y ai creuſé de mes propres mains, nous ſerions ici rendus au commencement de la nuit, pour y entrer à la faveur des ténèbres, dont je penſois à couvrir notre arrivée.

Mais lorſqu'ayant vu partir les quatre hommes, je me rapprochois des dames, ſans autre embarras que celui de leur procurer juſqu'au jour une ſituation commode, ma ſurpriſe fut extrême d'entendre quelques gémiſſemens ſourds, que la contrainte même qu'on ſe faiſoit pour les retenir, rendoit plus touchans & plus douloureux. C'étoit madame Olaſmir, dont l'inquiétude ſe

ſoulageoit par des ſoupirs & des pleurs; mais le cruel accident, qui les cauſoit, me jeta moi-même dans une mortelle alarme. Je vis, à la clarté de quelques foibles rayons de la lune, mademoiſelle Tekely étendue ſur un de nos manteaux, ſans connoiſſance & ſans mouvement. Mes amis, qui s'employoient inutilement à lui faire rappeler ſes forces, paroiſſoient douter ſi le peu de chaleur, qu'elle conſervoit encore, étoit un reſte de vie. Ils m'apprirent, en deux mots, qu'elle étoit tombée dans cet état preſqu'au moment que je m'étois éloigné, après quelques explications qui ſembloient propres, au contraire, à ſoutenir ſon courage. Elle s'étoit fait aſſurer que les dangers de ſa fuite étoient paſſés; elle en avoit marqué la plus vive joie; enſuite apprenant qu'elle étoit dans la même forêt qu'elle ſe ſouvenoit d'avoir traverſée, & qu'elle y devoit paſſer la nuit, ſon imagination délivrée du grand objet, dont elle avoit été ſi long-temps remplie, avoit paru frappée tout d'un coup de l'horreur du lieu, redoublée peut-être par mon éloignement, dont elle n'avoit pas compris la cauſe, & par l'idée de ſe trouver ſeule entre deux inconnus, dans un déſert dont elle ne connoiſſoit que la plus rude partie. Elle avoit tremblé quelque momens de tous ſes membres, en invoquant le ſecours du ciel. Elle avoit

fermé l'oreille aux repréſentations de mes deux amis, qui s'étoient efforcés de la raſſurer. Elle avoit fait des plaintes touchantes ſur le malheur de ſon ſort. Enfin, s'étant jetée dans les bras de madame Olaſmir, elle y étoit demeurée ſans force, & dans l'état où je la voyois.

Ce n'étoit heureuſement qu'un épuiſement d'eſprits, cauſé par les agitations de ſon entrepriſe, & par la frayeur qui avoit ſuccédé tout d'un coup à de ſi longs efforts de courage. Mais ayant duré le reſte de la nuit preſqu'entier, il nous mit hier, pendant la plus grande partie du jour, dans l'impuiſſance de faire un pas vers cette retraite. En rendant la connoiſſance à mademoiſelle Tekely, nos ſecours n'avoient pas tout-à-fait diſſipé l'impreſſion de ſes craintes. Il fallut prendre toutes ſortes de voies pour les combattre, & lui rappeler les grands motifs d'une réſolution ſupérieure à la foibleſſe ordinaire de ſon ſexe. Inſenſiblement ces idées reprirent toute leur force, ſecondées ſur-tout par l'eſpérance de n'être pas long-temps ici ſans vous voir. Nous fîmes une partie du chemin, hier après-midi. L'obſcurité des ténèbres pouvant ramener les mêmes ſujets d'alarme, je ne voulus pas qu'elle pût nous ſurprendre, & je jugeai à propos de nous arrêter avant la fin du jour, pour familiariſer les yeux de mademoiſelle Tekely

avec le lieu où je la fis consentir à passer la nuit. Des secours, préparés plus à loisir que ceux du jour précédent, avec un bon feu, que j'ai pris soin d'allumer dans le creux d'un roc, ont du moins rendu son sommeil tranquille. Ce matin, nous avons marché fort légèrement jusqu'à la sortie du bois, d'où je suis venu reconnoître seul l'état de ma solitude, & déposer l'habit militaire, pour retourner au-devant des dames, avec celui de ma profession. Le bruit de vos deux chevaux m'a fait sortir avec la vivacité que vous avez pu remarquer, dans l'opinion que c'étoit mon homme avec les siens. Mais votre heureuse arrivée comblant tous nos vœux, il ne me reste qu'à le renvoyer sur ses pas, ou qu'à vous présenter ses services, dont je vous réponds comme des miens.

Ce récit du brave hermite avoit donné le temps, à mademoiselle Tekely, de se remettre, tout-à-la-fois, & de la fatigue de son voyage & de la surprise qu'elle avoit eue de me voir. Elle me regarda d'un œil incertain, qui sembloit attendre le jugement que j'allois porter de sa résolution. Ce n'étoit pas le moment d'examiner, si le plus sage parti, pour elle, eût été d'attendre l'exécution de la parole du prince, & de se contenir dans les bornes de l'obéissance & de la modestie. Elle avoit ignoré les intentions de

ſon grand-père, & cette ſeule raiſon me paroiſſoit une excuſe. Les circonſtances étoient preſſantes. On avoit compté ſur mes conſeils, ou plutôt ſur mes déciſions abſolues, dont les deux dames faiſoient dépendre leur deſtinée; & dans la précipitation avec laquelle les réſolutions s'étoient priſes, leur plus grand malheur auroit été que, n'étant pas informé de l'évaſion de mademoiſelle Tekely par le prince, je fuſſe parti moi-même, après monſieur & madame Jeffreys, comme j'en avois eu la tentation, pour les joindre ſur la route de Bender, & me rendre à Conſtantinople par cette voie. Que ſeroient-elles devenues l'une & l'autre, ſous la protection du généreux Keteſer, dans l'hermitage du Mont-Carpat?

Mais le ciel ſembloit avoir conduit les événemens; & cette réflexion, jointe à l'aveugle penchant qui me portoit à ſervir mademoiſelle Tekely, me fit auſſi-tôt fermer les yeux ſur mes intérêts, dont le ſacrifice étoit déjà fait aux ſiens. Tous mes liens à la cour de Valachie, furent oubliés. Je conſidérai que les pourſuites du prince ayant dû tourner vers la Hongrie, ſuivant mes propres conſeils, qu'il avoit dû croire d'autant plus ſincères, que j'avois peu ménagé la pauvre Olaſmir, ce n'étoit pas ſur le chemin d'Odenbourg, qu'il falloit mener ſa petite-fille,

ni dans le couvent de cette ville, qu'elle devoit eſpérer de ſe voir libre. Il auroit été capable de la réclamer à la cour de Vienne, qui n'auroit pas manqué de raiſons pour lui rendre une héritière, dont elle auroit redouté les droits. La conduire dans un autre couvent catholique; quel moyen? & dans quelle vue? Tout ce que j'avois recueilli de mon bien ne montoit pas à quarante mille florins, qui ne pouvoient faire un établiſſement honnête & durable pour deux femmes & pour moi; & quand le partage de cette ſomme nous auroit ſuffi, l'honneur, & mon tendre attachement pour l'héritière d'un ſang illuſtre, digne elle-même des adorations de tous ceux qui la connoîtroient un jour, me permettoient-ils d'enſévelir tant de charmes & de vertus dans un cloître? Entre ces réflexions, qui ſe ſuccédoient rapidement, il me tomba dans l'eſprit de la conduire au prince Ragotzhy, que mille raiſons devoient porter à la ſecourir; mais outre le peu de fond que j'avois appris à faire ſur ce prince fugitif, on ne lui connoiſſoit pas encore de retraite & de fortune aſſurées. Ce fut néanmoins par cette idée paſſagère, que je fus ramené à des ouvertures plus naturelles. L'embarras du prince Ragotzky, que je ſuppoſois toujours en Pologne, & dont la ſituation n'y devoit pas être aiſée, me fit rappeler le teſtament du comte

Emeric. Le prince pouvoit être réduit, comme ſon beau-père, à chercher une retraite en Turquie. Quelques raiſons qu'on pût apporter, pour lui refuſer une ſucceſſion à laquelle il avoit été nommé, il y avoit beaucoup d'apparence qu'il feroit évanouir les obſtacles en la demandant lui-même; & que les droits de mademoiſelle Tekely, auſſi peu connus que ſon exiſtence, en deviendroient beaucoup plus difficiles à faire valoir. Sa fuite devoit-elle me faire abandonner un ſi grand objet? D'un autre côté, car les idées naiſſent les unes des autres, qui ſavoit ſi le prince de Valaquie, dont on connoiſſoit l'avidité pour l'or & l'argent, négligeroit les prétentions de ſa petite-fille lorſqu'elle ſeroit échappée de ſes mains, & n'employeroit pas ſon crédit à la Porte, pour ſe mettre en poſſeſſion d'un héritage, dont il ſeroit regardé comme le protecteur & le gardien naturel? Seconde réflexion, qui me frappa vivement. Quel remède à deux craintes ſi preſſantes? C'étoit non-ſeulement de hâter mes demandes au nom de mademoiſelle Tekely, mais de la faire paroître elle-même, pour en aſſurer le ſuccès par ſa préſence. Un voyage en Turquie, ſous ma conduite, n'étoit pas plus impoſſible que tout autre courſe, à laquelle il falloit ſe déterminer pour l'éloigner de la Valachie & le ſouvenir de madame Jeffreys, qui l'entre-

prenoit avec ſon mari, ſe préſentant pour appuyer mon idée, je la goûtai preſqu'auſſitôt qu'elle fut conçue, avec ce motif de plus pour m'y attacher, que nous pouvions joindre facilement le miniſtre anglois, & trouver, dans la compagnie de ſa femme, le plus honnête de tous les voiles pour l'âge & le ſexe de mademoiſelle Tekely. Je demeurai ſi content de cette concluſion, qui mettoit tout-à-la-fois, ſa perſonne, ſon honneur & ſes eſpérances de fortune à couvert, qu'après avoir remercié l'hermite & ſes deux amis de ce qu'ils avoient entrepris pour elle, je ne penſai qu'à la raſſurer par mes conſolations & par l'ouverture même de mes vues. Elle conſentit, ſans objection, à tout ce qui pouvoit l'éloigner, & me mettre dans la néceſſité de ne pas m'écarter d'elle.

J'avois eu d'autant moins de répugnance à m'expliquer devant ſes libérateurs, qu'avec la confiance que je leur devois après un ſervice de cette nature, je ſentois combien leur aſſiſtance m'étoit néceſſaire pour achever leur ouvrage. Le généreux Keteſer, qui ne le comprit pas moins, n'attendit pas mes ſollicitations. Sa fécondité, pour les expédiens, qui ſe reſſentoient de ſon ancienne profeſſion, lui préſentant tout d'un coup le parti qu'on pouvoit tirer des circonſtances, il me dit que je devois être ſans

inquiétude pour ſortir des états du prince, de quelque côté que je penſaſſe à prendre ma route; que pour me rendre à Bender, avec les deux dames, il me conſeilloit d'éviter les chemins de terre, où je ne trouverois aucune ſorte de commodités, ſi je ne les y portois, & de deſcendre plutôt juſqu'à Iſmaéli par le Danube, ſur lequel je pouvois toujours trouver quelque bâtiment Hongrois prêt à partir; qu'il n'avoit pas oublié la malheureuſe route par laquelle il avoit pénétré dans la Valachie; & qu'il me garantiſſoit de nous rendre à Belgrade en trente heures; que l'eſſai, qu'il avoit vu faire aux deux dames, ſemblant promettre que la ſelle d'un cheval & la marche de quelques nuits un peu froides ne les rebuteroient pas, il ne falloit pas penſer à d'autres voitures, qu'il ne pouvoit nous faire trouver ſans beaucoup de peine & de péril, ni chercher plus loin une occaſion que d'heureux incidens nous offroient; que mes deux chevaux, avec ceux qui lui devoient arriver, ſuffiroient pour ſix que nous ſerions, c'eſt-à-dire, pour moi & pour mon valet, qui prendrions les dames en croupe, & pour ſon compagnon & lui, qui nous compoſeroient une eſcorte ſur laquelle nous pouvions nous repoſer.

Avec tout autre qu'un Keteſer, peut-être aurois-je été plus timide : mais les promeſſes

d'un ſi brave homme, ſur-tout dans une conjoncture où je n'avois pas de choix plus ſage, m'inſpirèrent une partie de l'intrépidité que j'avois vu briller dans ſes yeux pendant ſon diſcours. Je demandai à mademoiſelle Tekely ſi cette longue marche n'excéderoit pas ſes forces. Loin d'en paroître effrayée, elle avoit été comme ranimée par les aſſurances de ſon guide, ou par les réſolutions que j'avois priſes en ſa faveur. Son conſentement fut prononcé d'un air ſi ferme, & dans des termes ſi vifs, que l'hermite & ſes amis, étonnés de ſon courage, après l'avoir vue dans un état ſi différent la nuit précédente, marquèrent beaucoup d'admiration pour ce changement : & ce fut la première occaſion que j'eus d'obſerver ce caractère extraordinaire, ſur lequel je vous ai prévenu, qui, ſuivant le degré de chaleur ou de refroidiſſement que ſon ſang & ſes eſprits recevoient de ſon imagination, pouvoit la faire paſſer, dans un inſtant, du calme le plus profond ou des mouvemens les plus vifs, aux diſpoſitions les plus oppoſées.

Les offres de Ketefer étant acceptées, mon valet, qu'il appela librement ſur mon témoignage, reçut ordre de recueillir, aux environs de notre cabane, tout ce qu'il trouveroit propre à nourrir mes chevaux juſqu'au ſoir. Ceux que

l'hermite attendoit parurent enfin, & leur guide eut le même ordre : mais ce fut après avoir conſenti joyeuſement à la nouvelle commiſſion qu'on lui deſtinoit, & pour laquelle il donna lui-même de prudens conſeils. Cet homme étoit un vieux militaire, que la reſſemblance des inclinations avoit lié fort étroitement avec Ketefer; & la probité, fondée ſur un même attachement à la religion, ne les uniſſoit pas moins que leurs anciens goûts de guerre.

Le reſte du jour fut employé aux préparatifs de notre départ. Les deux amis de l'hermite eurent la généroſité, malgré mes inſtances, de ne vouloir accepter aucune marque de ma ſenſibilité, pour un ſervice dans lequel ils n'avoient eu, me dirent-ils, que la religion pour objet. Ils s'en retournèrent à pié vers le ſoir, en comblant mademoiſelle Tekely de leurs bénédictions.

A l'arrivée de la nuit, Ketefer reprit l'habit rouge, avec ſes armes. Sa contenance guerrière, ſous cette forme, me fit admirer combien la phyſionomie peut être changée par de purs dehors. Le petit équipage des dames & le mien furent partagés ſur la croupe des quatre chevaux. Je montai celui qui m'avoit apporté de Cronſtat, & je reçus derrière moi mademoiſelle Tekely, enveloppée d'un des deux manteaux.

Madame Olaſmir, couverte de l'autre, fut placée derrière mon valet. Le brave Keteſer ferma ſa cabane, en nous recommandant, avec une piété noble, à la toute puiſſante protection du grand maître qu'il ſervoit; & de l'air dont il avoit ſi long-temps commandé les troupes Hongroiſes, faiſant partir ſon compagnon pour nous précéder, il monta le dernier à cheval, avec une légèreté qui me ſurprit à ſon âge.

Je ne vous nommerai pas les lieux par leſquels nous fûmes conduits en ſortant de la montagne, la plûpart déſerts, ou dérobés à nos yeux par l'obſcurité. Cependant je reconnus bientôt, & Keteſer m'avoua, qu'il n'avoit parlé de continuelles ténèbres, que pour mettre le courage de mademoiſelle Tekely à l'épreuve. Il ne nous fit prendre le temps de la nuit, que dans les cantons peuplés, qui pouvoient nous expoſer à des obſervations dangereuſes; & la plus grande partie du pays, qu'il avoit entrepris de nous faire traverſer pour nous rendre à la rive du Danube, n'offrant qu'un petit nombre de villages diſperſés, entre de grands pâturages d'où ſortent les plus beaux chevaux Valaques, il jugea que nous n'avions rien à redouter dans une route, où nulle raiſon ne pouvoit porter le prince de valachie à faire chercher ſa petite-fille. Auſſi n'y rencontrâmes-nous rien qui pût nous cauſer la

la moindre alarme. Deux nuits, paſſées à cheval, en faiſant un aſſez long circuit pour éviter Tergowitz & Buccareſt, furent les ſeules incommodités de cette nature, & nous ſemblèrent aſſez réparées par tous les ſecours que nous trouvâmes enſuite dans l'humanité des habitans. En traverſant les haras, Keteſer nous faiſoit deſcendre librement au premier beſoin, & ſe donnoit pour un officier du prince, que ſes affaires menoient à Nicopoli avec ſa femme & ſa fille.

En effet, il avoit changé d'idée, & c'étoit dans cette ancienne capitale de Bulgarie, qu'il ſe propoſoit de nous conduire, plutôt qu'à Belgrade, parce qu'elle nous avançoit vers notre terme. Il la connoiſſoit ſi parfaitement, depuis la fameuſe bataille de 1693, livrée ſous ſes murs, dans laquelle il s'étoit ſignalé, qu'en approchant du Danube, il me donna des inſtructions, non-ſeulement pour notre navigation ſur le fleuve, mais pour les commodités que nous pourrions trouver dans la ville, ſi l'envie nous prenoit d'y paſſer. Ces lumières, que je reçus avec joie, ne me parurent qu'une anticipation ſur l'expérience que nous en allions faire avec lui; car j'avois déja pris une réſolution, que je jugeois convenable aux intérêts de mademoiſelle Tekely, & qui me ſembloit d'ailleurs l'unique moyen que notre ſituation me laiſsât, de

reconnoître toutes les obligations que j'avois pour elle & pour moi, à l'officieux & brave hermite. Quelque opinion que j'euſſe de ſa vertu, & des grands motifs qui l'avoient jeté dans ſon hermitage, j'étois perſuadé que le déſeſpoir de ſa défaite, & l'embarras de ſa ſituation, n'avoient pas eu moins de part à ſon choix que la piété; & ſans offenſer ſon caractère, je croyois pouvoir douter ſi ſa réſolution s'étoit aſſez ſoutenue, pour n'avoir jamais fait place au regret, ou du moins à l'ennui, dans une ſi longue ſolitude. Ces réflexions m'avoient fait naître l'idée de l'attacher à la fortune de mademoiſelle Tekely, ſous quelque titre honorable qu'il pouvoit prendre auprès d'elle; aſſez sûr, ſi la ſucceſſion du comte Emeric ne répondoit pas à nos eſpérances, de retrouver ſon déſert, ou toute autre ſolitude, qui ne pouvoit être pire que la ſienne, & fort heureux, au contraire, ſi le ſort de mademoiſelle Tekely changeoit par un héritage conſidérable, de pouvoir ſe rétablir dans le commerce des hommes en ſatisfaiſant ſon inclination pour un ſang qu'il paroiſſoit adorer. Mais je remettois cette propoſition à la fin de ſes ſervices; lorſqu'en ayant recueilli les fruits dans toute leur plénitude, il ſeroit queſtion pour nous de remercîmens.

Nous arrivâmes au bord du fleuve, dans un bourg qui forme une ſorte de port, oppoſé à

la ville. Il s'y trouve, comme notre guide nous l'avoit annoncé, des pontons volans, qui paſſent continuellement d'une rive à l'autre, & quantité de ces grandes barques, qui ſont en uſage, ſur le Danube, pour les communications ordinaires du commerce, ou pour la ſimple commodité des voyageurs. Nous deſcendîmes, ſous cette qualité, dans une hôtellerie du bourg. La curioſité de mademoiſelle Tekely ne fut pas plus vive que la mienne, pour Nicopoli; & le ſeul motif, qui pût nous y conduire, étant de nous procurer, pour la ſuite de notre voyage, des ſecours que nous pouvions eſpérer dans le bourg même, mon unique ſoin fut d'y faire nos petites proviſions.

Comme les vues que j'avois ſur Keteſer, devoient me donner la même attention pour ſes beſoins, je pris cette occaſion pour lui faire une ouverture dont le ſuccès ne me paroiſſoit pas incertain : ſa réponſe me jeta dans le plus vif étonnement. Il me dit, en me faiſant lire dans ſes yeux toute la ſincérité de ſon cœur, que loin d'aſpirer à la fin de ſa retraite & de la pénible vie qu'il avoit embraſſée, il ne s'affligeoit que de ſon âge, qui ne lui promettoit pas une auſſi longue durée qu'il devoit la ſouhaiter pour ſa pénitence, & qu'il ne changeroit pas ſon déſert pour un palais, ni ſon ſort pour celui du plus

grand roi; que dans ſon renoncement néanmoins à tous les plaiſirs terreſtres, il avoit trouvé une ſatisfaction inexprimable à ſervir mademoiſelle Tekely, ce précieux reſte de ſes chers maîtres, ſur-tout dans une entrepriſe de religion, qui lui faiſoit eſpérer l'indulgence du ciel pour ce qui pouvoit être entré de foible & d'humain dans ſes autres motifs: mais qu'après nous avoir vus embarqués ſur le Danube, béniſſant la providence de l'avoir fait ſervir d'inſtrument à notre fuite, qu'il jugeoit indiſpenſable pour mademoiſelle Tekely, il n'auroit plus d'autre empreſſement qu'à retourner dans ſon hermitage, qu'il renouveloit le vœu de n'abandonner jamais, & dans lequel il ne ceſſeroit pas de prier pour une jeune perſonne, dont le bonheur étoit la ſeule penſée qui pût le toucher au monde.

En vain combattis-je ſon étrange eſpèce de vertu, par tous les raiſonnemens qui pouvoient le ramener à des idées de religion moins farouches. Les inſtances de mademoiſelle Tekely, qui ne déſiroit pas moins que moi, de l'engager à nous ſuivre, ne firent pas ſur lui plus d'impreſſion. Il continua, juſqu'au dernier moment, de nous ſervir avec le même zèle; & ce fut par ſon intelligence & ſes ſoins, que nous trouvâmes, dès le même jour, une barque de voyage, avec tout ce qui manquoit à notre équipage, ou qui

pouvoit rendre notre navigation commode. Mais je ne pus même lui faire accepter une ſomme médiocre, que je ne lui propoſai néanmoins qu'à pur titre de rembourſement pour ſes dépenſes, dans les ſervices qu'il avoit rendus à mademoiſelle Tekely. Il me répondit que l'aumône abondante, qu'il avoit reçue de moi ſur ſa montagne, lorſque j'étois en chemin pour Cronſtat, avoit ſuffi à ces petits frais; & qu'étant accoutumé à ne recevoir des voyageurs que les libéralités communes, il n'auroit pas violé ſon uſage avec moi, ſi, dès ce moment, les lumières qu'il avoit tirées de notre entretien ne l'euſſent fait penſer à ſervir mademoiſelle Tekely. Son homme d'eſcorte, affectant de l'imiter, voulut auſſi refuſer une honnête récompenſe, que je devois à ſes fidèles empreſſemens. Mais il le força lui-même de recevoir, ſinon toute la ſomme que je lui deſtinois, du moins une petite partie, qu'il crut convenable à ſes ſervices. J'y joignis, malgré l'un & l'autre, l'argent de mes deux chevaux, que j'avois vendus à l'hôte du bourg, & dont je lui laiſſai ordre, en fermant l'oreille à leurs proteſtations, de leur remettre le prix. Si vous demandez quelles informations j'ai eues dans la ſuite, ſur le ſort du noble & ſincère pénitent, les réponſes de Cronſtat, à mes lettres de Paris, m'ont appris depuis trois ou quatre mois ſon

heureuſe mort, dans l'exercice conſtant de ſa pénitence & de ſes vertus.

En deſcendant le Danube, je me trouvai libre, pour la première fois, avec mademoiſelle Tekely. Dans cette ſuite d'événemens précipités, auxquels j'avois eu preſqu'autant de part qu'elle-même, il y en avoit pluſieurs qui m'avoient fait déſirer cette ſituation, pour connoître un peu mieux le fond de ſon caractère. Je voyois toute la délicateſſe du rôle que j'avois à ſoutenir. Si je n'avois pas eu madame Olaſmir pour témoin de ma conduite, & la certitude de me voir bientôt ſoumis à des obſervations encore plus reſpectables, dans la compagnie de madame Jeffreys, il eſt conſtant que malgré des nœuds, tels que me les avoient fait former, la compaſſion dans leur origine, enſuite le reſpect pour un grand nom, l'attendriſſement cauſé par le récit d'Olaſmir, l'habitude de pluſieurs années de ſervices & de ſoins, & peut-être autant que tout le reſte enſemble, le reproche, dont je ne me croyois pas exempt, d'avoir trop légèrement expoſé la religion de mademoiſelle Tekely aux ſéductions de ſon grand-père; malgré ces nœuds, dis-je, & la force de tant d'intérêts qui me lioient à ſon ſort, j'aurois préféré tout autre choix à celui d'accompagner, dans un long voyage, une fille de quatorze ou quinze ans,

dont je ne connoiſſois proprement que les agrémens extérieurs, ou dont je n'avois connu du moins le cœur & l'eſprit que par des effets, ſur leſquels je n'oſois encore prononcer. J'ajouterai même, que je n'avois pas attendu ſi tard à ſentir, pour elle, l'admiration commune de mon ſexe, pour les charmes de la jeuneſſe & de la beauté, & qu'il s'y étoit peut-être joint des ſentimens plus intimes, nés auſſi facilement du premier engagement que j'avois pris à la ſecourir, & des petits efforts que j'avois déjà faits dans cette vue. On s'attache fortement par ſes ſervices & ſes bienfaits. Mais il n'eſt pas moins certain que l'étude ayant été long-temps ma ſeule occupation, & les affaires ayant ſuccédé ſans intervalle, je m'étois toujours tenu fort éloigné de ces molleſſes de cœur qu'on honore du nom de paſſions tendres, & contre leſquelles j'étois également défendu par mon caractère eccléſiaſtique, par la philoſophie, & par le grave exercice de la politique. Ainſi la ſeule raiſon qui m'eût fait craindre de voyager avec mademoiſelle Tekely, étoit un ſcrupule de décence, qui m'avoit paru levé par la ſuppoſition d'une compagnie de ſon ſexe. D'ailleurs ces ménagemens pouvoient être moins néceſſaires en Turquie qu'en Europe; & déjà les deux rives du fleuve étoient Ottomanes.

Cependant il ne me ſembloit pas d'une légère importance d'approfondir les inclinations & l'humeur d'une jeune perſonne, dont j'entreprenois de gouverner, non-ſeulement la fortune, mais la vie & la conduite, & dont par conſéquent les bonnes ou les mauvaiſes qualités me devoient ſervir à me gouverner moi-même, dans l'uſage de ſa confiance, autant que dans la familiarité où j'allois vivre avec elle. Je jugeai qu'une paiſible navigation ne pouvant faire naître d'incidens conſidérables, qui me donnaſſent l'occaſion de l'étudier, l'unique moyen préſent de pénétrer dans ſon cœur étoit de l'amener inſenſiblement à me l'ouvrir d'elle-même. Il étoit fort naturel de lui demander l'hiſtoire de ſes peines, dans le voyage d'Odenbourg à Tergowitz, au château de Monchonon, dans le couvent Grec, & dans la nuit de ſa fuite. Elle ne marqua que de la joie & de l'empreſſement à ſatisfaire ma curioſité; & pour la connoiſſance que je déſirois, je n'eus pas beſoin d'autres lumières, ou d'autre étude, après l'avoir entendue.

Son récit fut commencé d'un air calme: mais s'animant par degrés, à meſure que les circonſtances ſe renouveloient dans ſa mémoire, & leur impreſſion dans ſon cœur, elle me fit une peinture ſi touchante, des triſtes ſituations qui n'avoient ceſſé pour elle qu'au moment de mon-

arrivée à l'hermitage, que plus d'une fois j'eus beſoin de tourner la tête, ou de paſſer la main ſur mon front, pour arrêter le témoignage forcé de mon attendriſſement & de ma pitié. Tout ſe repréſentoit dans ſes yeux, & tout ſembloit ſe paſſer aux miens, dans les vives images de ſa conſternation & de ſa douleur. Lorſqu'après m'avoir appris avec quelle fauſſe gravité le prélat Grec, qu'elle prenoit encore pour un officier de ſon grand-père, avoit commencé ſes inſtructions dans la voiture, avec quel orgueil il avoit rejeté ſes réponſes, en la traitant de petite fille, dont on n'attendoit que de la docilité, avec quelle opiniâtreté cruelle cette perſécution renaiſſoit ſans ceſſe, malgré ſes plaintes & ſes larmes, avec quelle jalouſe rigueur cet homme & la vieille gouvernante lui raviſſoient toute occaſion d'entretenir madame Olaſmir & moi, & l'obſervoient nuit & jour, ſous le prétexte cent fois répété de la volonté du prince; lorſqu'après tous ces récits, me repréſentant ſon inquiétude & ſes frayeurs, qui lui permettoient à peine de lever les yeux & d'ouvrir la bouche au tems du repas, elle vint à me raconter comment n'ayant pu m'écrire, ni ſe flatter de me remettre un billet, quand elle auroit pu confier ſes peines au papier, il lui étoit tombé à l'eſprit, dans l'hôtellerie du fort, de les apprendre du moins à

l'hermite, & de quels moyens elle s'étoit ſervi pour lui demander le ſecours de ſes prières, j'avoue que la ſanglante deſcription qu'elle en fit, me pénétra juſqu'au fond du cœur. Je fus tenté, pluſieurs fois, de l'interrompre, pour me ſoulager du frémiſſement que j'éprouvois à l'entendre. Elle avoit appris que c'étoit la dernière journée de ſa route; plus d'eſpérance, par conſéquent, aux ſecours humains. Elle ne me diſſimula pas même qu'en me voyant une contenance ſi tranquille, elle n'avoit pu ſe défendre de quelques doutes, ſur mon intelligence avec ſon grand-père; & bientôt ils avoient été fortifiés par des vraiſemblances beaucoup plus puiſſantes. L'aſſiſtance du ciel étant ſa ſeule reſſource, elle avoit conçu qu'elle pouvoit l'obtenir par les prières du ſaint hermite; mais comment les demander, lorſqu'on ne la perdoit pas un inſtant de vue? Cependant elle avoit entendu qu'on rencontroit ordinairement le ſaint homme ſur la route: étoit-il donc impoſſible de lui laiſſer quelques lignes? La difficulté n'étoit que de les écrire. Le jour même du départ, ſans être ſortie du lit, elle avoit pris, dans ſa poche, un livre de prières, dont on n'avoit encore oſé la priver, & le premier feuillet blanc avoit été déchiré. Un poinçon des plus aigus, qu'elle avoit dans ſon étui, s'étoit préſenté pour ſervir

de plume ; mais les ſimples traits n'en paroiſſant pas liſibles ſur le papier, elle avoit imaginé d'employer la même pointe à ſe tirer du ſang d'une jambe, pour lui tenir lieu d'encre. Elle ſe l'étoit enfoncée au haſard. Quelques gouttes de ſang, que la plaie avoit rendues, n'ayant pas ſuffi pour ſon deſſein, elle s'étoit ſouvenue qu'il coule avec plus d'abondance dans les veines; & pour n'en pas manquer, elle avoit choiſi le plus apparent de ces canaux bleus, qu'elle n'avoit pas eu d'embarras à diſtinguer dans une peau d'une extrême blancheur, & qu'elle avoit percé avec le même courage. C'étoit de cette précieuſe liqueur, que les cinq ou ſix lignes du billet avoient été compoſées, & j'avois reconnu effectivement, à la plénitude des lettres, qu'elle n'avoit pas été fort épargnée. Elle n'avoit ceſſé de couler, qu'après avoir fourni l'abondance qu'on deſiroit; & l'expédient, pour l'arrêter, n'avoit été qu'un ſimple mouchoir, dont on s'étoit hâté de bander la plaie. Auſſi, m'avoua-t-on, que malgré quelques onguens, qu'on y avoit appliqués depuis près de trois ſemaines, elle étoit encore ouverte.

Les prières de l'hermite, que mademoiſelle Tekely s'étoit procurées à ce prix, n'avoient pas empêché que le ſoir elle n'eût été ſéparée de madame Olaſmir & de moi, par une eſpèce

d'enlèvement imprévu, qui n'avoit pu manquer de redoubler ſes alarmes; & les ſoupçons avoient recommencé contre ma bonne-foi. Cependant les dames, qui l'avoient priſes dans leur voiture, s'étoient efforcées d'arrêter les gémiſſemens & les larmes qu'elle n'avoit pu retenir. Elles l'avoient traitée avec un reſpect infini; & la préparant par de flatteuſes peintures aux embraſſemens de ſon grand-père & de ſa famille, elles étoient parvenues à lui faire renaître des eſpérances, qui l'avoient accompagnée juſqu'à Monchonon. Mais l'accueil qu'elle y avoit reçu de ceux dont on lui promettoit la tendreſſe, n'avoit pu lui déguiſer qu'un inſtant la plus noire trahiſon. Elle convenoit que le prince avoit marqué de l'émotion en la voyant, & qu'il l'avoit reçue dans ſes bras avec quelques apparences d'affection. Il étoit ſeul, lorſqu'elle avoit paru devant lui, dans une chambre fort éclairée. Il avoit fait quelques pas vers elle; & lui prenant les deux mains, il l'avoit conſidérée quelques momens dans cette ſituation. Enſuite, il avoit dit qu'il la trouvoit fort aimable, quoiqu'elle dût avouer, ajouta-t-elle, que ſon trouble, dont elle s'appercevoit elle-même, & qui la rendoit muette, lui donnoit fort peu de droit à cette flatterie; & ſe baiſſant auſſitôt pour l'embraſſer, il l'avoit ſerrée aſſez long-temps dans ſes bras. Cependant à peine

s'étoit-il relevé, que changeant d'air & de ton, il lui avoit déclaré que pour être aimée de lui, & mériter le nom de ſa fille, il falloit embraſſer ſa religion. Que dis-je pour être aimée ! avoit-il repris après un peu de ſilence ; j'entends, pour ne pas être l'objet de ma haine & de mon indignation. Il avoit fait ſigne alors, aux deux dames, de la conduire dans un autre appartement. Tel avoit été l'accueil du prince, car elle affectoit toujours de ne pas joindre le nom de la nature à ce titre ; & la dureté de ſa voix, en prononçant cette affreuſe déclaration, faiſoit trop connoître que dans ſes embraſſemens mêmes, il n'avoit pas eu le cœur plus tendre.

Elle étoit ſortie tremblante, mais réſolue au martyre, qu'elle n'avoit pu croire éloigné pour elle, après des menaces ſi ſemblables à celles qu'elle avoit lues des anciens tyrans. Dans l'appartement voiſin, où les deux dames l'avoient fait entrer, elle avoit trouvé une compagnie nombreuſe, qui paroiſſoit aſſemblée pour l'attendre. C'étoit la princeſſe, ſeconde femme du prince, & les enfans de ſes deux mariages, qui l'avoient reçue à la vérité, avec des viſages plus ouverts, & des careſſes moins réſervées. Mais le fond de leurs diſcours avoit été la religion, & des préſages, tirés de ſa jeuneſſe & de ſa douceur, qu'elle ne réſiſteroit pas aux inſtructions

qu'on lui préparoit, ni ſur-tout à la volonté du prince, ſecondée des vœux de toute la famille. Ce langage & ces careſſes, qu'elle n'avoit pris que pour une tyrannie plus douce, n'avoient pu lui faire naître d'autres ſentimens, que ceux qu'elle avoit conçus de la déclaration du prince. Le ſouper, l'entretien du ſoir, & toute la nuit ſuivante, s'en étoient ſi vivement reſſentis, qu'elle s'étoit crue pluſieurs fois au moment d'être étouffée, par un ſerrement de cœur, dont elle n'avoit pas fait la moindre plainte. Elle ſe félicitoit, au contraire, d'un accident qu'elle regardoit comme la fin de ſes maux. Elle ſouhaitoit qu'il pût faire l'office des bourreaux du prince. Le lendemain, dans ce triſte état, qui n'avoit pu lui permettre de fermer les yeux; les deux dames étoient venues l'avertir, par l'ordre du prince, de ſe tenir prête à partir avec elles, ſans lui faire connoître autrement à quel ſort elle étoit condamnée. Elle avoit obéi ſans réplique, en faiſant au ciel l'offre de ſon ſang, & le ſacrifice de ſa vie. On l'avoit fait arriver, après cinq ou ſix heures de marche, dans une grande maiſon, qu'elle avoit aiſément reconnue pour un couvent grec, aux diſcours que ſes guides lui avoient tenu en la quittant. Mais cette connoiſſance n'avoit pas été la plus cruelle partie de leur adieu. C'étoit dans ce lieu, lui avoient-elles

dit, qu'elle alloit recevoir des lumières qui la feroient adorer du prince, & qu'elle apprendroit la différence des couvens de Valachie & de celui d'Odenbourg. Elle y ſeroit traitée avec la diſtinction convenable ; & le prince ne doutoit pas, qu'à l'exemple de M. Brenner, qui devoit embraſſer la foi grecque ce jour même, elle n'eût toute la ſoumiſſion qu'il lui demandoit pour ſes volontés.

Mademoiſelle Tekely ne put retenir ici des larmes, que le ſouvenir du tourment, auquel cette ruſe, ou du moins cette fauſſe déclaration, l'avoit livrée pendant pluſieurs jours, avoit encore la force de lui arracher. L'éducation d'Odenbourg avoit imprimé des traces ſi profondes de religion & de vérité, dans cette imagination vive, que regardant, comme ſon plus grand malheur, la perverſion d'un homme auquel ſa reconnoiſſance lui perſuadoit qu'elle avoit les dernières obligations, elle avoit demandé au ciel, pour unique grâce, de terminer tout d'un coup ſa vie, dont elle ne ſe croyoit plus capable de ſupporter les douleurs. Mais, ſa foi n'en recevant aucune altération, elle ne s'en étoit pas moins préparée à ſoutenir les aſſauts qu'on lui avoit annoncés. Ils avoient été tels qu'on peut ſe les figurer, de la part d'une troupe de femmes, auſſi ruſées qu'on connoît les Grecques, &

pouſſées par le double motif, de plaire à leur prince & de faire entrer une jeune fille de ce rang dans leurs principes. Cependant elle avoit eu peu de peine à ſe défendre de leurs attaques. Elle les avoit bravées. Son mortel chagrin avoit été de ne pouvoir ſe faire écouter dans ſes réponſes, comme il étoit arrivé pendant le voyage d'Odenbourg à Tergowitz; & comme il arrivera toujours dans les diſputes de religion, où chacun, rempli de ſes préjugés, n'a d'attention que pour ſes propres argumens, & n'entend ou ne ſent jamais les objections de ſon adverſaire.

Ainſi mademoiſelle Tekely avoit beaucoup rabattu de l'eſpoir dont elle s'étoit flattée, de convertir tous les Grecs. Mais les épreuves n'ayant ſervi réellement qu'à la confirmer dans ſa propre foi, je revins à douter, pendant ce récit, ſi le plus ſage parti pour elle n'eût pas été d'attendre la fin de ſa retraite avec la même conſtance. J'étois toujours perſuadé, par les explications du prince, qu'auſſitôt qu'il auroit déſeſpéré de la vaincre, elle en ſeroit ſortie libre, pour entrer dans tous les droits de ſa naiſſance; au lieu que ſa fuite ne me paroiſſoit bien juſtifiée que par l'ignorance où elle étoit des intentions de ſon grand-père, dont elle avoit pris trop puérilement la rigueur affectée, ou plutôt

plutôt les adroites inſinuations, pour de vraies & tyranniques menaces.

Au reſte, cette violence, qu'elle nommoit ſon enfer, ne lui avoit pas paru plus terrible que la mort même, & ſa ſanté n'en avoit ſouffert que juſqu'au moment où la viſite de Keteſer avoit ranimé tout ſon courage. Alors voyant la protection du ciel déclarée en ſa faveur; apprenant qu'elle avoit été trompée par des fables injurieuſes pour moi, & qu'elle n'avoit pas moins à craindre de l'impoſture que de la contrainte; que non-ſeulement je n'avois pas abandonné ma religion, & n'étois pas entré dans les vues du prince, mais que je les condamnois; que j'en étois affligé pour elle, & que je m'en étois ouvert à l'hermite; informée auſſi que j'étois prêt à m'éloigner pour long-temps, avec le regret de la laiſſer dans ce triſte état, & de ne pouvoir l'en délivrer; craignant pour elle & pour moi les incertitudes de l'avenir, ſe voyant offrir des ſecours ineſpérés, par un ſaint homme dévoué au ſang dont elle ſortoit, elle avoit cru entendre la voix du ciel dans ſes offres; & de toutes les poſſibilités qu'elle avoit parcourues avec lui, une prompte fuite, dans l'eſpoir de me rejoindre auſſi-tôt, d'obtenir ma généreuſe pitié, & de m'engager, s'il étoit poſſible, à la reconduire & l'enſévelir pour jamais dans ſon cher couvent

d'Odenbourg, leur avoit paru le ſeul expédient dont le ſuccès fût certain.

Elle crut ma curioſité ſatisfaite ſur tout ce que je n'avois pu ſavoir de l'hermite, & je la voyois impatiente de ſavoir elle-même ce que je penſois de ſa réſolution, ſur laquelle je n'avois pas encore eu l'occaſion de m'expliquer. Mais je ſouhaitois auparavant de l'entendre auſſi, ſur l'aventure de la forêt, dont j'avois été frappé dans le récit de l'hermite, & je la priai de ne pas oublier cette circonſtance. Ma queſtion parut lui cauſer de l'embarras. Vous parlez, me dit-elle, avec la même naïveté, de l'accident qui me fit perdre la connoiſſance, & dont j'eus beaucoup de peine à me rétablir dans une nuit ſi fâcheuſe. En vérité, j'ignore moi-même d'où purent venir ce tremblement & cette foibleſſe, après avoir ſoutenu avec aſſez de courage les difficultés de mon évaſion, & la fatigue d'une marche de deux heures : mais je me ſouviens que le ſaint hermite, s'étant éloigné, ſans m'en avoir avertie, & me trouvant ſeule, avec madame Olaſmir, entre les mains de deux hommes, que je n'avois jamais vus, quoiqu'il m'eût répondu d'eux comme de lui-même, l'obſcurité de la nuit jointe à cette idée, & l'opinion que j'avois conçue de ce déſert en paſſant ſur la montagne, me causèrent un petit frémiſſement.

Enſuite madame Olaſmir, à qui la même penſée étoit peut-être venue, me dit à l'oreille : Ah ! ma fille, où ſommes-nous ? Recommandons-nous au ciel ; c'eſt peut-être notre dernière heure. Ces deux mots, & le ton dont elle les prononça, me firent tomber apparemment dans l'état qu'on vous a repréſenté.

Je m'attendois à cette explication. Elle s'accordoit avec l'idée que je commençois à me former, du caractère de mademoiſelle Tekely. Mais ſuſpendant mes réflexions, je prêtai l'oreille à celles de la gouvernante, qui ne pouvoit, me dit-elle, ſe rappeler ſans frémir toutes les horreurs de cette terrible nuit. Elle ajouta que malgré la confiance qu'elle avoit cru devoir au ſaint ſolitaire, elle avoit eu beſoin d'un motif auſſi puiſſant que celui de rejoindre ſa chère fille, & de ſe mettre elle-même à couvert du danger dont ſa religion étoit menacée, pour s'abandonner, pendant la nuit, à la conduite d'un inconnu ; & qu'en quittant Tergowitz, elle avoit invoqué tous les ſaints du ciel, comme elle eſpéroit de le faire quelque jour à la dernière heure de ſa vie. Quoique madame Olaſmir eût environ ſoixante ans, je trouvai ſes craintes beaucoup moins ſurprenantes, que l'intrépidité avec laquelle ſa chère éleve avoit quitté ſa priſon, dans les mêmes circonſtances.

Nous étions occupés de cet entretien, lorſqu'un coup de vent, tel qu'il s'en éléve quelquefois ſur les grands fleuves, renverſa notre petite voile, & mit la barque ſur le côté. J'obſervai facilement qu'il n'y avoit nul danger : mais les yeux de mademoiſelle Tekely, peu verſés à ce ſpectacle, lui firent voir la mort ſous mille faces. Sa terreur fut ſi réelle, qu'elle tomba preſqu'évanouie entre les bras de ſa gouvernante ; & le vent ayant continué quelques heures avec la même impétuoſité, tous mes diſcours, pour la raſſurer, furent à peine écoutés. Enſuite, lorſque la durée de la tempête l'eut comme familiariſée avec la ſuppoſition du danger, un autre incident mit ſon imagination à d'autres épreuves. Nous vîmes, au milieu du courant, une très-foible nacelle, conduite par un ſeul homme, qui luttoit courageuſement contre les flots, mais qui nous faiſoit des ſignes d'un bras, tandis qu'il ramoit de l'autre, & qui ſembloit implorer notre aſſiſtance. La ſituation de ce malheureux fit oublier, à Mlle Tekely, ſes craintes pour elle-même. Elle comprit qu'il alloit périr. Elle me demanda, les mains jointes qu'il fût ſecouru ; & ſes agitations furent ſi vives, que je l'aurois crue capable de ſe jeter dans le fleuve, pour ſoutenir la nacelle, qui ſembloit prête à s'y enfoncer, ſi, comptant ſur la force de notre barque, je n'euſſe engagé nos matelots,

par la promeſſe d'une récompenſe, à ſauver la vie de cet inconnu. Ils gouvernèrent vers lui, au travers des vagues, qui ceſsèrent alors d'effrayer mademoiſelle Tekely ; & dans un inſtant, ils le prirent à bord.

Cet homme, épuiſé de force par un long travail, ne fut pas plutôt échappé au danger, qu'il tomba ſans connoiſſance. D'un autre côté, ſa nacelle, déchargée du ſeul poids qui la défendoit contre les flots, fut auſſitôt renverſée, & diſparut dans le fleuve. Tant d'objets de frayeur ou de pitié firent une merveilleuſe impreſſion ſur mademoiſelle Tekely. Toute attention avoit ceſſé pour la tempête. Tantôt elle ſecouroit le malheureux étranger de ſes propres mains. Tantôt elle baiſſoit la tête avec admiration vers l'eau du fleuve, pour chercher, des yeux, le petit bâtiment qu'elle avoit vu diſparoître. On n'entendoit plus ſortir un mot de ſa bouche. Enfin, lorſque le vent fut tombé, je demandai à cet homme, qui s'étoit bien rétabli, & qui marquoit beaucoup de reconnoiſſance pour notre ſecours, par quelle aventure il avoit vu la mort de ſi près. Il me dit que ſi nous voulions l'entendre, il avoit des choſes fort extraordinaires à nous raconter. Nous nous aſsîmes autour de lui, Mlle Tekely, pleine encore de tout ce qu'elle avoit vu, & toujours dans le même ſilence, parut la plus empreſſée à l'écouter.

Il étoit né en Autriche. La ſoif des richeſſes l'ayant attaché au commerce, il avoit pris part à l'entrepriſe de quelques marchands de Vienne, qui, par d'heureuſes intrigues, avoient fait paſſer, dans les équipages d'un envoyé turc, quantité de marchandiſes précieuſes juſqu'à l'embouchure du Danube, pour les tranſporter de-là dans divers ports de la mer Noire, où ils s'étoient ménagé des correſpondances. Il avoit été nommé par ſa compagnie pour les ſuivre, & fréter à l'entrée de cette mer un petit vaiſſeau, qui devoit lui ſervir dans ces différentes courſes. Sa commiſſion ne trouva pas d'obſtacles: mais au lieu de prendre des matelots du pays, comme il l'avoit réſolu, la difficulté d'en raſſembler le nombre qu'il déſiroit, lui fit accepter les ſervices d'une troupe de circaſſiens, échoués depuis quelques jours ſur la côte, qui cherchoient de l'occupation. Il n'avoit amené que cinq Allemands, dont l'un devoit être ſon pilote, & les autres ſervir aux différentes fonctions de ſon commerce. A peine eut-il mis à la voile, que les circaſſiens, au nombre de quinze, s'emparèrent du gouvernail l'enfermèrent à fond de calle, lui & ſes cinq hommes, & ſe rendirent maîtres de toutes ſes marchandiſes, comme ils l'étoient déjà du vaiſſeau. Quelques jours après, ils le débarquèrent ſur une côte déſerte avec quatre de ſes

gens, retenant à leur ſervice ſon pilote, dont ils avoient ſenti la néceſſité pour leur navigation ; & pour comble de barbarie, ils firent valoir, en le mettant à terre, la grâce qu'ils lui faiſoient de ne le pas égorger.

Tandis qu'il ſe livroit au déſeſpoir, vingt hommes, que leurs armes & leurs habits lui firent connoître pour des Tartares, ayant débarqué d'une rivière qu'il n'avoit pas encore apperçue, s'avancèrent au travers des bois, & ſe ſaiſirent de lui. Il fut tranſporté avec ſes compagnons dans une ville voiſine, qu'ils entendirent nommer Caffa. C'étoit en effet la ville de ce nom, capitale de la Tartarie Crimée. La guerre venoit de s'allumer entre l'Allemagne & la Turquie, dont ces tartares embraſſent ord nairement les intérêts. On jeta d'abord les cinq allemands dans une étroite priſon. Enſuite l'autrichien ayant été reconnu pour négociant, on lui promit un ſort plus doux, s'il vouloit rendre ſes connoiſſances utiles au gouverneur. Il accepta cette offre. On lui donna l'intendance de quelques voitures, chargées de groſſes étoffes, de couvertures, & d'autres marchandiſes, convenables au pays, avec leſquelles il fut conduit dans pluſieurs hordes, où il ſe défit de toute ſa proviſion avec beaucoup d'avantage. Ce ſervice lui procura des careſſes & de la conſidération. Le gouverneur de

Caffa lui promit la liberté, s'il continuoit avec le même zèle. Pendant deux ans, il ne ceſſa point de faire d'autres voyages, qui n'eurent pas moins de ſuccès.

L'utilité que le gouverneur en tiroit lui faiſoit oublier ſa promeſſe; lorſqu'on vit arriver au port de Caffa un bâtiment moſcovite, commandé par le marchand même auquel appartenoit la cargaiſon. Cet honnête négociant conçut de l'amitié pour l'autrichien, & de la compaſſion pour ſon ſort. Il lui promit de l'emmener à ſon départ. Une ſi douce eſpérance lui fit prendre toutes ſortes de précautions pour ſe rendre ſecrètement à bord. Mais ſon bienfaiteur ne s'étoit pas ſouvenu qu'il avoit quelques tartares entre ſes matelots. L'autrichien fut découvert par leur trahiſon, ramené dans la ville, & jeté dans un noir cachot, où il paſſa deux mois chargé de fers, avec la mort inceſſamment devant les yeux. Enfin le gouverneur ſe contenta de le bannir à pluſieurs journées de Caffa, pour y garder les troupeaux. Il demeura oublié, pendant ſix ans, dans ce triſte office, ſans autre eſpérance pour l'avenir.

Il avoit trouvé, dans le même lieu, quelques géorgiens, enlevés par les tartares, qui les y avoient relégués comme lui. La reſſemblance de leur infortune ayant ſervi à les lier mutuellement, il prit le parti d'ouvrir ſon cœur au plus

intrépide de ces étrangers. Après lui avoir représenté toute l'horreur de leur ſituation, il lui demanda s'il ne valoit pas mieux expoſer leur vie pour ſe procurer la liberté, que de languir dans une misère perpétuelle. Le géorgien reçut avidement cette ouverture, & lui promit d'engager dix de leurs compagnons à les accompagner dans leur fuite. La nuit fut réglée pour leur départ. Ils avoient eu ſoin de prendre à leurs maîtres quelques fuſils qui faiſoient leur unique charge, avec une petite proviſion de vivres pour leur première réfection. Après avoir marché toute la nuit au haſard, ils ſe trouvèrent à la pointe du jour dans le canton de Baſcia Seraï, où ils reprirent des forces avec leurs vivres. Cependant ils ſe remirent en marche auſſitôt, dans la crainte d'être arrêtés ou trahis par quelques tartares, dont ils avoient ſu le nom du pays, & continuèrent de marcher juſqu'à la fin du jour, dans la vue de tromper les obſervations de ceux qui pouvoient les pourſuivre : mais n'ayant pas trouvé d'eau, quoiqu'ils euſſent fait pluſieurs détours dans cette eſpérance, ils ſe ſentirent ſi fatigués la ſeconde nuit, que ne pouvant avancer plus loin, ils arrachèrent l'écorce de pluſieurs arbres, pour en tirer un foible rafraîchiſſement en collant leur bouche contre le tronc. Le troiſième jour, ils rencontrèrent un vieux tartare

qui étoit en chemin, pour ſe rendre, leur dit-il, à Kabeck. Ils le lièrent, & le forcèrent de leur ſervir de guide vers les terres moſcovites. Après un autre jour de marche, dans la plus exceſſive chaleur, ils arrivèrent à la vue d'une horde, où, ſe défiant que le deſſein de leur guide étoit de les faire arrêter, ils renoncèrent à ſuivre ſes informations, mais ils ne le forcèrent pas moins de les accompagner. Leur eſpérance étoit qu'ayant le même intérêt qu'eux à ne pas manquer de nourriture, il ſerviroit du moins à leur faire connoître les lieux, dans leſquels ils pouvoient en eſpérer. Mais ce malheureux vieillard, épuiſé de faim & de fatigue, expira le même jour au ſoir.

Le quatrième jour, ils arrivèrent au bord d'une rivière, qui coupoit leur route. Comme ils avoient cru devoir prendre au Nord, pour gagner la première province de Moſcovie, ils paſsèrent à la nâge : mais le lendemain, ils découvrirent devant eux des montagnes, dont la hauteur les remplit d'effroi. Cette vue leur fit craindre de s'être fort éloignés du chemin qu'ils s'étoient propoſé. Ils prirent la réſolution de tourner à l'oueſt. Leur courage ſembloit les rendre inſenſibles à la faim ; car depuis trois jours ils n'avoient vécu que de racines, & de quelques oiſeaux qu'ils avoient tués ou ſurpris : mais ils ne purent l'être à la crainte, lorſque rencontra

dix-huit ou vingt tartares à cheval, ils leur virent tourner contr'eux leurs arcs & leurs flèches. Cependant ils ne balancèrent point à faire feu ſur ces barbares, & de la première décharge ils en tuèrent ſix. La chûte des morts parut effrayer les autres, & leur fit prendre du moins le parti de ſe retirer. Un de leurs chevaux, qui tomba auſſi, & qu'ils abandonnèrent, fit, aux malheureux fugitifs, un délicieux feſtin, dont ils ne manquèrent pas d'emporter les reſtes.

Trois jours après, ils entrèrent dans un pays fort uni, que la facilité de la marche, plus qu'aucune vue délibérée, leur fit ſuivre juſqu'au ſoir; & lorſqu'ils penſoient à s'arrêter, pour prendre un peu de repos, ils entendirent, avec une joie extrême, le bruit des vagues de la mer. Mais, après s'être livrés toute la nuit aux plus douces eſpérances, ils reconnurent le lendemain au matin qu'ils étoient pourſuivis par un grand nombre de gens à cheval. Cette vue leur fit perdre courage. Ils ne doutèrent pas que ce ne fût la troupe de tartares, dont ils avoient tué une partie, qui, s'étant fortifiée de pluſieurs autres, ne les eût ſuivis pendant trois jours, pour tirer vengeance de cet outrage. La plupart des géorgiens, ne conſultant que leur crainte, ſe jetèrent auſſitôt dans les bois. L'autrichien & les autres ſe flattèrent que l'attention de leurs ennemis tourneroit

ſur le plus grand nombre, & qu'ils en auroient plus de facilité à s'échapper. Mais ils ſe virent ſerrés de ſi près, qu'il ne leur reſta pour reſſource qu'un petit bois, dans lequel ils ne furent pas plutôt entrés, qu'ils entendirent ſiffler autour d'eux une grêle de balles. Un péril ſi preſſant les força de ſe diſperſer.

L'autrichien avoit conſervé aſſez de préſence d'eſprit, pour obſerver que ceux qui le pourſuivoient n'étoient pas armés ni vêtus à la tartare. Lorſqu'il ſe trouva ſeul, il fit réflexion que s'ils le découvroient dans le bois, ils ne manqueroient pas de le tuer d'un coup de fuſil; au lieu qu'en ſe livrant de bonne grâce, il pouvoit eſpérer un traitement moins cruel. Dans cette vue, il ſortit du bois. Le commandant ennemi, qui étoit un officier de la garniſon d'Aſoph, l'apperçut; & jugeant qu'il pouvoit être ſoutenu de tous ſes compagnons, cria d'aſſez loin : braves ſoldats, je vous apporte la grâce du gouverneur; ſi vous vous rendez volontairement, votre déſertion vous eſt pardonnée. L'autrichien répondit, qu'il étoit un malheureux marchand, qu'ayant été priſonnier huit ou neuf ans dans la Tartarie, le déſeſpoir l'avoit porté à s'échapper avec onze de ſes compagnons, qui l'avoient abandonné. Le commandant, s'étant approché, lui promit la vie, mais n'en donna pas moins ordre à ſes

gens de pénétrer dans le bois, & de lui amener le reſte, mort ou vif. Il fut obéi. Tous les priſonniers, parmi leſquels l'autrichien s'étoit vainement flatté de n'être pas confondu, furent conduits dans la petite ville d'Aſoph, & jetés dans un cachot, les fers aux piés & aux mains, comme des brigands, au témoignage deſquels on ne devoit aucune foi. Ils ſurent que l'officier qui les avoit pris étoit le gouverneur même, qui s'étoit mis à la pourſuite de vingt déſerteurs, & que le chagrin d'avoir manqué ceux qu'il cherchoit, autant que le déſir de réparer cette perte, lui faiſoit deſtiner ſes douze captifs à les remplacer.

En effet, après quelques jours de repos dans leur priſon, on leur offrit la vie & la liberté, à condition de porter les armes au ſervice de la couronne de Moſcovie. Ils acceptèrent une offre, qui leur parut préférable à leur miſérable condition. Mais cette violence rapporta peu de fruit au gouverneur. A peine furent-ils libres, qu'ayant lié connoiſſance avec divers habitans, la plûpart mal ſatisfaits du gouvernement, depuis que la guerre leur ôtoit toute eſpèce de commerce avec la Turquie, & réduits à vivre des productions de leurs mauvaiſes terres, l'Autrichien, qui remarqua le chagrin d'un des principaux marchands, lui propoſa un

autre moyen de s'enrichir. C'étoit d'employer un petit navire oiſif, qu'il avoit à l'embouchure du Don, pour faire des courſes dans la mer Noire. Il offrit de lui former, avec ſes onze compagnons, un corps peu nombreux, mais d'une réſolution à toute épreuve, qui ne lui laiſſeroit pas d'autre peine, que celle de veiller ſur les tréſors qu'ils amaſſeroient enſemble. Ce projet n'avoit de difficulté que pour les douze aventuriers mêmes, auxquels il falloit procurer les moyens de quitter la ville; c'eſt-à-dire, de ſe dérober par une déſertion réelle. Mais le gouverneur n'ayant aucun vaiſſeau, l'Autrichien avoit compris qu'il n'étoit queſtion pour lui & ſes compagnons, que de ſe rendre au navire, lorſqu'il ſeroit prêt à mettre à la voile, ſans aucune crainte d'être pourſuivis en mer. Le marchand, & quelques aſſociés dont il s'aſſura, ſe laiſsèrent aiſément prendre à l'amorce du gain. Ils promirent, non-ſeulement d'armer ſecrètement leur navire, qui n'étoit pas déjà ſans quelques petites pièces de canon, mais de rendre la fuite facile aux douze étrangers. Leur crainte ne put être pour le retour, parce qu'ils prirent auſſi la réſolution d'emmener leurs familles, dans l'idée de ſe procurer un autre établiſſement, après avoir renoncé ſi ſolennellement à leur patrie.

Une ſi téméraire entrepriſe eut tout le ſuccès

qu'ils avoient eſpéré. Le navire fut armé ſecrettement & par degrés. Les douze étrangers trompèrent la vigilance des gardes, & ſurmontèrent l'obſtacle des remparts. C'eſt ici que la narration de l'Autrichien devient auſſi ſingulière qu'il nous l'avoit annoncée, & mérite d'être rapportée dans ſes termes.

Nous ſortîmes, continua-t-il, de l'embouchure du Don, ſans être déterminés ſur notre route, & pouſſés par le déſir vague de chercher les occaſions de nous enrichir. Elles pouvoient s'offrir à chaque moment, puiſque nous étions réſolus de nous avancer juſqu'au détroit du Boſphore, & d'attaquer tout ce qui n'auroit pas ſur nous d'autre avantage que celui du nombre. Les femmes & les filles des marchands d'Aſoph, qui ne nous entendoient plus parler que de combats & de guerre, étoient dans une continuelle alarme. Je ne vis rien de plus propre à les raſſurer, que de leur faire prendre des habits d'hommes, qui ne pouvoient les expoſer qu'à la moitié du péril. A peine l'avoient-elles porté deux heures, que nous découvrîmes un vaiſſeau, dont nous ne reconnûmes pas tout d'un coup le pavillon. Il nous parut même que dans la difficulté de diſtinguer qui nous étions, il en avoit changé pluſieurs fois dans un eſpace fort court; & nos matelots d'Aſoph, qui connoiſſoient mieux que moi toutes

les ruſes de cette mer, nous aſſurèrent à la fin que c'étoit un vaiſſeau turc. Il nous exhortèrent auſſi à prévenir ces barbares, ſi nous voulions nous mettre en état de ne les pas craindre. En effet, leur voyant tourner vers nous leurs voiles, nous nous hâtâmes de leur faire face; & le vent nous favoriſant plus qu'eux, nous leur épargnâmes la plus grande partie du chemin. Ils ſentirent toute la vigueur de notre approche, & nous les vîmes tout d'un coup changer de route, comme s'ils euſſent voulu nous faire connoître qu'ils cherchoient à nous éviter. Mais nous étions déjà remplis du feu, qui s'allume à l'approche du combat. Nos géorgiens, animés par l'eſpérance de la fortune, ſecouoient leurs ſabres, & ne reſpiroient que le moment de l'abordage. Je me diſpoſois à les ſeconder; & pour aguerrir les dames, je les plaçai ſur le tillac, à l'abri de la mouſqueterie, par le ſoin que j'eus de leur former un rempart de tout ce qui pouvoit les défendre. Nous joignîmes l'ennemi. Il nous reçurent intrépidement; mais ils étoient ſans doute exercés à la ruſe qu'ils méditoient; car il eſt impoſſible que ſans des préparations extraordinaires, elle eût pu leur réuſſir avec tant de bonheur.

Mes lectures & les lumières d'autrui, m'avoient toujours fait regarder l'artillerie comme inutile ſur mer, dans l'occaſion où l'on peut en venir

venir brusquement à l'abordage. Les turcs, qui étoient aussi des corsaires, s'étant laissés accrocher sans avoir lâché non plus leur bordée, nous fûmes aussitôt sur leur pont. Mais au lieu de nous y faire tête, ils passèrent sur notre vaisseau, avec une vîtesse qui surpassoit beaucoup la nôtre; & tandis que cette surprise nous faisoit prendre leur mouvement pour une fuite, ils retirèrent les grapins qui tenoient leur bâtiment joint au nôtre, & s'éloignèrent de nous dans un instant. Je fus confondu de ce spectacle, & je le regardois avec admiration. Ce qui restoit de gens sur leur bord ne paroissant pas capable de nous arrêter, je cherchois quelque moyen de repasser sur le nôtre. La honte & la rage m'auroient rendu capables de toutes sortes d'excès, dans ce furieux moment; mais elle ne pouvoit se tourner que contre moi-même. Nos ennemis, trouvant peu de résistance dans les marchands & les femmes, que nous avions laissés à bord, les traitoient déjà en vainqueurs, & forçoient nos matelots de prendre tout l'avantage du vent pour s'éloigner. Mais, ce qui dut exciter encore plus nos transports, ne doutant point que notre petite artillerie ne fût prête à tirer, ils y mirent eux-mêmes le feu; & proches, comme nous l'étions encore, ce ne put être que par un miracle signalé, qu'ils manquèrent de nous couler à fond. Cependant, leur

exemple nous ayant fait prendre le ſeul parti qui nous fût ouvert, nous preſſions la manœuvre, pour nous efforcer de les ſuivre; & quoiqu'ils fuſſent le double de notre nombre, nous leur euſſions fait payer leur trahiſon bien cher, s'il nous eût été poſſible de les rejoindre. Mais leur vaiſſeau étoit une vraie retraite de brigands, où régnoit le déſordre & la misère. Leurs voiles étoient en pièces, & tout le reſte y répondoit au caractère des maîtres. Quel fut mon déſeſpoir, d'avoir fait un ſi malheureux eſſai! Je dois avouer que parmi les femmes d'Aſoph, je m'étois laiſſé prendre aux charmes d'une jeune moſcovite, qui n'avoit pas eu moins de part que l'amour de la liberté, aux projets que j'avois inſpirés à ſon père.

Cependant les turcs ne purent prendre aſſez d'avance, pour échapper abſolument à notre vue. Ils avoient jugé que nous ne ceſſerions pas de les ſuivre. Au lieu de gagner leur propre côte, ils ſe livrèrent à l'impétuoſité du vent, qui les portoit vers la Tartarie. Tous nos efforts n'ayant pu les empêcher d'y arriver avant nous, ils eurent le tems de prévenir les tartares voiſins ſur notre arrivée, & d'en aſſembler un aſſez grand nombre pour ſe mettre en état de nous braver.

De quoi d'ailleurs étions-nous capables, avec auſſi peu de munitions que nous en avions trouvé

ſur leur bord? La côte, où nous arrivions, étoit ſans défenſe, & la deſcente y étoit facile : mais deux ou trois cens hommes que nous apperçûmes ſur le rivage, & notre canon même, qu'ils y avoient diſpoſé, pour s'en ſervir contre nous, ne nous permettoit pas d'approcher ſans une imprudence aveugle. Comme la plus ſenſible de mes pertes étoit celle des dames, ou plutôt, de celle qui m'avoit touché, je propoſai à mes onze compagnons le plus étrange parti que jamais le déſeſpoir ait inſpiré. Après en avoir été d'abord effrayés, ils l'approuvèrent auſſitôt qu'ils en eurent conçu la vraiſemblance. Ce fut d'enclouer tout le canon, de raſſembler, ſous le pont, toute la poudre dont le vaiſſeau turc n'étoit pas mal pourvu, & d'y placer un de nos hommes, la mèche à la main; enſuite, de députer aux turcs, dans leur chaloupe, quatre d'entre nous, avec toutes nos armes, qui n'étoient que des ſabres & des piſtolets, pour les prier de nous recevoir dans leur troupe, avec promeſſe d'y ſervir fidellement. L'offre volontaire de nos armes étoit une preuve de bonne foi, qui devoit les perſuader; & dans cette ſuppoſition, je ne doutois pas qu'ils ne revinſſent avec empreſſement ſur leur bord, où j'achèverois l'exécution de mon deſſein. S'ils n'y venoient pas, nous avions du moins l'eſpoir d'être admis en effet parmi eux,

& c'étoit une reſſource pour ma paſſion, comme pour notre fortune, qui ne pouvoit être plus déſeſpérée que dans notre ſituation préſente. Le ſuccès répondit à toutes mes vues. Notre nombre étant connu des corſaires, ils ne pouvoient être trompés au compte de nos armes; & ſûrs de n'avoir laiſſé que leur artillerie ſur leur bord, ils n'eurent pas plus de défiance de cette part, en voyant ſur le tillac à peu-près ce que nous y devions être d'hommes, avec quelques matelots qu'ils y avoient laiſſés. Non-ſeulement nos offres de ſervice furent acceptées, de quelque manière qu'ils ſe propoſaſſent de nous employer; mais ayant reçu nos armes, ils ne pensèrent qu'à ſe rapprocher de nous, pour nous recevoir nous-mêmes, & nous faire leurs conditions. L'immobilité, dans laquelle nous demeurâmes à leur approche, augmenta leur confiance. La plupart s'empreſsèrent de nous joindre, avec leur chef même, qui leur avoit déjà donné l'ordre de tranſporter leur artillerie ſur le vaiſſeau qu'ils nous avoient enlevé. Lorſqu'ils furent paſſés avec nous, & que j'eus reconnu leur chef, je le ſuppliai tranquillement de m'écouter. Vous voyez, lui dis-je, en lui faiſant découvrir, par l'écoutille, l'homme qui tenoit ſur l'ouverture d'un barril de poudre ſa mèche allumée, vous voyez quelle eſt notre réſolution. Tout ſaute à l'inſtant,

ſi notre vaiſſeau ne nous eſt rendu, avec tout ce qu'il contient. J'entends que vous en faſſiez ſortir le reſte de vos gens, & qu'il n'y reſte que nos matelots, nos amis & nos armes, que nous y avons envoyées. Nous y rentrerons, ſans vous cauſer d'autre peine; & ſi l'envie vous reprend alors de nous attaquer, nous ſommes capables de nous défendre. Ici, c'eſt ruſe pour ruſe; ſeul combat qui convienne entre corſaires. Mais ſi je vous vois remuer l'œil ou la main, pour vous ſoulever, votre perte eſt jurée avec la nôtre. Le fier turc, qui n'avoit pas trouvé, dans notre vaiſſeau, tout le butin qu'il y eſpéroit, ne jugea pas à propos de riſquer l'effet de cette furieuſe menace, pour une proie ſi médiocre. Il donna les ordres que je déſirois, & quelques minutes ſuffirent pour l'exécution. J'exigeai que lui & tous ſes gens ſe retiraſſent auſſi loin de nous que la longueur du vaiſſeau le permettoit, pour nous laiſſer partir librement juſqu'au dernier. Tout ſe fit avec une tranquillité d'autant plus ſurprénante, que lui ſeul ſavoit le ſecret de ſes ordres, & que tout ſon monde ſembloit obéir avec autant de chagrin que d'étonnement. Mais lorſque mon homme fut ſorti de l'écoutille, ſa mèche à la main, & ſe fut jeté dans la chaloupe avec moi, j'entendis le turc, qui crioit de courir aux ſabords; & ne doutant pas que ſon

intention ne fût de nous lâcher ſa bordée, je me réjouis beaucoup des tranſports auxquels il dût ſe livrer, en reconnoiſſant dans quel état j'avois laiſſé ſon canon. Il tourna preſqu'auſſitôt la proue, pour ſe retirer.

Je m'attendois, pour le plus doux fruit de mon triomphe, non-ſeulement à recevoir les félicitations du marchand moſcovite, mais à le trouver dans la diſpoſition de me témoigner ſa reconnoiſſance, en m'accordant celle de ſes filles que j'aimois. Ma douleur & mon reſſentiment furent extrêmes, lorſqu'il répondit à ma demande, que dans ſes craintes pour cette jeune perſonne, qui pouvoit être expoſée aux inſultes des corſaires turcs, il l'avoit promiſe, en les voyant entrer dans notre vaiſſeau, à l'un des moſcovites que nous avions amenés d'Aſoph avec lui, dans la vue, ajouta-t-il, de le mettre en droit de la faire paſſer pour ſa femme. Si cette excuſe pouvoit le juſtifier, elle ne calma point mes tranſports. Cependant j'eus la force de les déguiſer; & comptant ſur l'affection de ſa fille, je lui propoſai, dès le même jour, de prendre la première occaſion pour fuir avec moi. Mon deſſein, dans la réſolution que j'avois inſpirée à ſon père d'embraſſer la piraterie, n'avoit eu pour véritable objet que de m'aſſurer la liberté; & quoique j'euſſe profité volontiers de l'occaſion d'amaſſer du bien, je

n'étois pas assez pauvre, à Vienne, pour y devoir craindre la misère avec une femme que j'aimois.

Notre fuite fut déterminée, pour la première fois qu'on approcheroit de quelque terre, où nous pourrions nous promettre d'aborder pendant la nuit; & nous proposant de partir dans la chaloupe, tous mes soins furent employés pendant quelques jours à la disposer d'une manière si commode, que du moindre effort elle pouvoit être mise en mer. Une petite provision de vivres, dont je me pourvus secrètement, fut d'ailleurs la seule précaution qu'il nous fut permis de prendre. Enfin, le moment de notre départ arriva, & nous nous abandonnâmes avec aussi peu de réflexion que de crainte, à la protection de l'amour: mais nous n'avions pas fait le même traité avec la fortune, qui nous réservoit ses plus affreuses rigueurs.

La côte, où nous avions jeté l'ancre, derrière un rocher, n'étoit pas à cinq cens pas de nous. Rien ne paroissoit capable de nous la faire manquer, & je me flattois d'obtenir un bon accueil des habitans d'une petite ville voisine, en les avertissant de se tenir sur leurs gardes contre le dessein de mes compagnons, qui étoit d'enlever toutes les barques qu'ils verroient sortir de la rivière. Mais à peine eûmes-nous quitté l'abri du rocher, qu'un furieux vent de terre

contre lequel toutes mes forces ne purent lutter long-tems, nous jeta bien loin en mer. Nous en fûmes quittes, néanmoins, pendant cette nuit, pour le danger d'être à tous momens ſubmergés dans les flots, & pour l'incommodité d'en être continuellement couverts. Le matin, notre foibleſſe nous ayant obligés de recourir à nos alimens pour nous ſoutenir, ils furent peu ménagés, dans l'idée où nous étions encore que la terre ne pouvoit nous échapper pendant le jour. Le calme étant revenu, je recommençai à faire uſage des rames. Mais, ne découvrant plus aucune apparence de côte, je ne pus avancer qu'au haſard, & peut-être vers des points qui m'en éloignoient. Diſpenſez-moi de m'étendre ſur les horreurs de ma ſituation. Je n'y ai d'abord été ſenſible que pour ma compagne; & pendant deux jours, le ciel m'eſt témoin que tous les vœux de mon cœur, toutes mes attentions & tous mes ſoins, n'ont pas eu d'autre objet qu'elle. Epuiſé enfin de tant d'efforts, & déſeſpéré de n'être capable de rien pour elle & pour moi, j'ai ceſſé de lui parler. Cette malheureuſe fille, cédant ſans doute à la rigueur de ſon ſort, s'eſt ſervie du peu de forces qui lui reſtoient, pour ſe précipiter dans les flots.

En vain ce ſpectacle m'a-t-il fait recueillir toutes les miennes, & ſuivre ſon corps, que j'ai

vu flotter long-tems devant moi, un coup de vent l'a fait diſparoître, & m'a pouſſé, mais hélas! trop tard pour elle, à la vue d'un vaiſſeau que j'ai bientôt reconnu pour le corſaire turc, que nous avions combattu. La néceſſité ne me laiſſoit pas d'autre parti que d'implorer ſon ſecours, au riſque de n'y trouver qu'une vengeance cruelle, ſi j'avois le malheur d'être reconnu à mon tour. Le même vent m'en ayant fait approcher, un reſte d'humanité a touché les corſaires en ma faveur. Ils ont amené leurs voiles pour m'attendre; & dans le triſte état où j'étois, ils m'ont ſi peu reconnu, qu'après avoir entendu de moi ce que mon imagination m'a fourni de plus propre à détourner leurs ſoupçons, ils m'ont accordé leur aſſiſtance en qualité d'allemand, qui cherchoit à retourner dans ſa patrie. Enſuite ayant appris d'eux, que nous étions à l'embouchure du Danube, dans laquelle ils vouloient entrer eux-mêmes, pour des beſoins que j'ai cru comprendre, je ne leur ai pas demandé d'autre grâce que des vivres, pour continuer ma navigation ſur le fleuve, où la triſte expérience que je venois d'acquérir me faiſoit eſpérer une route plus heureuſe juſqu'au premier port autrichien. Mais vous avez vu le nouveau danger dont je dois la délivrance à vos généreux ſecours.

L'unique faveur que je vous demande à préſent

eſt de me faire débarquer dans quelque lieu de commerce, où je puiſſe attendre de la charité d'autrui, les moyens de retourner à Vienne, dont je me ſuis vainement flatté de n'avoir obligation qu'à moi-même.

Ce qu'il déſiroit, avec tant de modeſtie, étoit un tribut de religion & d'humanité, que je ne pouvois refuſer à ſon infortune. Il fut ſatisfait avant la fin du jour, & plus avantageuſement qu'il ne l'eſpéroit, par la rencontre d'une barque turque, qui remontoit à Belgrade, & dont le patron conſentit à le recevoir. Un petit préſent, pour les beſoins de ſa route, le mit en état de ne pas rentrer dans ſa patrie avec l'humiliante livrée de la misère, que je n'étois pas ſurpris de lui voir porter, après des aventures ſi ruineuſes pour ſa fortune. Il m'offrit affectueuſement ſes ſervices. Rien ne pouvoit me les faire déſirer: mais jugeant bien de ſon naturel, & d'un cœur exercé par tant d'épreuves, je pris ſon adreſſe à Vienne, pour des occaſions que l'avenir pouvoit amener. Vous les verrez naître, & la connoiſſance de ſon ſort devenir néceſſaire à celle du mien.

Mademoiſelle Tekely n'avoit pas ouvert la bouche, pendant le récit du malheureux aventurier. Son ſilence ne fut pas moins profond, juſqu'au moment où les turcs le prirent dans leur

barque. Elle paroiſſoit remplie de réflexions, ou de ſentimens, que tout ce qu'elle venoit d'entendre, & ce qui s'étoit paſſé devant ſes yeux, avoit fait naître dans une ame ſi ſimple. J'avois même remarqué qu'à chaque circonſtance effrayante du diſcours de l'autrichien, elle s'étoit avancée plus proche de moi, avec un mouvement qui reſſembloit à la crainte; comme j'avois cru voir, au contraire, que dans les circonſtances douces & touchantes, elle avoit penché la tête vers lui d'un air de compaſſion, ſemblant entrer dans ſes peines, & s'abandonner à l'intérêt de la tendreſſe ou de la pitié. Je fus charmé qu'au premier pas qu'elle faiſoit dans le monde, elle eût un exemple des misères humaines & du jeu des paſſions, dans un tableau ſi naturel & ſi varié. Les incidens, qui nous avoient occupés durant quelques heures, ne m'avoient pas fait perdre le fil des raiſonnemens qui les avoient précédés. Je rapprochai ces dernières obſervations des premières, & les comparant toutes enſemble, je ne déſirai plus d'autres éclairciſſemens pour la connoiſſance de ſon caractère.

Elle avoit reçu de la nature, avec l'ardente imagination que je lui avois déjà reconnue, une ame élevée, un cœur ſenſible, & les plus vertueuſes inclinations : mais l'exercice de ces grandes qualités dépendoit du repos extérieur de

ſes ſens; & c'étoit l'effet de la longue éducation qu'elle avoit reçue dans un cloître. Tout ce qu'elle concevoit, tout ce qu'elle déſiroit, dans une ſituation tranquille, étoit digne du fond naturel; c'eſt-à-dire, juſte & bien ordonné, ſuivant la meſure de ſes lumières, noble, généreux, animé par la vertu; & ſa vive imagination, échauffée alors de ce qui ſe préſentoit ſous un ſi beau jour, ne lui fourniſſoit que trop de courage, pour mépriſer les difficultés ou pour entreprendre de les ſurmonter. Etoit-elle au moment de l'épreuve? Ce courage imaginaire, & peut-être la vue des motifs qui l'avoient excité, ſembloient l'abandonner tout d'un coup. La jeuneſſe & la beauté ſuppoſant toujours beaucoup de délicateſſe dans les organes, ceux de Mademoiſelle Tekely, qui n'avoient jamais été fort émus dans un couvent, étoient altérés par les moindres impreſſions du dehors; & ce trouble de ſes ſens, paſſant dans ſon ame par mille ſenſations confuſes, obſcurciſſoit ſes idées, juſqu'à faire diſparoître tous ſes principes de force, & toutes ſes réſolutions. L'imagination même, qui l'avoit ſi bien ſervie pour les établir, devenoit alors leur plus mortelle ennemie, par des terreurs qu'elle excelloit à groſſir, & que ni la raiſon étonnée, ni la généroſité tremblante, n'étoient plus capables de diſſiper. En un mot, les idées

& les ſentimens de mademoiſelle Tekely, pour être dignes de l'excellence de ſon eſprit & de ſon cœur, devoient venir de ſon propre fond, ſans qu'il s'y mêlât rien d'étranger. Une retraite prolongée depuis l'enfance ayant produit ſur elle cet étrange effet, ſon bonheur auroit été de n'y jamais entrer, ou de n'en jamais ſortir. Dans le premier cas, elle auroit appris, par l'expérience du monde, à faire un meilleur uſage de toutes ſes perfections naturelles; & dans l'autre, elle n'auroit jamais eu d'uſage à faire de celles que la vie du couvent avoit réellement affoiblies, mais que la même raiſon pouvoit lui rendre inutiles.

J'avois deux fruits importans à tirer de cette découverte; l'un, qui touchoit, comme je venois de l'obſerver, mon repos & mon bonheur, dans le ſoin, dont je m'étois chargé d'une fille de ſon âge; l'autre, de faire ſervir mes lumières à réparer les mauvais effets de ſon éducation, en la familiariſant par dégrés avec les objets qui lui étoient étrangers, pour l'accoutumer aux impreſſions qu'elle en recevoit, & la ramener aux règles communes, dans ſes jugemens & dans ſa conduite. Je l'eſpérois d'autant plus, que depuis qu'elle étoit ſous mes yeux, ſa ſeule confiance pour moi me ſembloit déjà capable de la fortifier. Les occaſions ne pouvoient lui manquer pour

de lui répondre qu'en leur ſuppoſant toutes les connoiſſances qu'elle leur attribuoit, il falloit attendre qu'elle eût le même âge, pour juger, comme elles, de l'obligation qu'elles ſembloient lui avoir impoſée de faire la guerre à l'héréſie. Cette réponſe, & la néceſſité abſolue, que je lui fis ſentir, de ſe modérer dans la nouvelle carrière où nous entrions, c'eſt-à-dire, entre les ennemis déclarés de notre foi, turcs, proteſtans, grecs, qui n'en ſeroient pas moins empreſſés à nous ſervir, lorſque nous aurions de l'indulgence pour leurs erreurs, mais dont nous aurions à craindre la haine & les plus mauvais offices, s'ils nous entendoient parler ſans ménagement de leurs opinions & de leurs pratiques religieuſes, la mirent enfin dans la diſpoſition que je déſirois. Elle me promit de ſe faire violence, ſur tout ce qui ne bleſſeroit que ſes oreilles ou ſes yeux, de ſe taire même, quand ſa conſcience, me dit-elle, ne l'obligeroit pas de parler; & nous réduisîmes ce devoir, pour elle & pour moi, aux occaſions où notre propre religion ſeroit attaquée. En effet, elle ſe contint avec une extrême fidélité dans ces bornes. Je lui avois fait une peinture de madame Jeffreys, qui ne pouvoit lui laiſſer d'alarmes pour l'étroite liaiſon dans laquelle je l'avois diſpoſée à vivre avec elle.

JAMAIS

JAMAIS je n'ai reſſenti tant de chagrin d'être interrompu, qu'en entendant frapper ici à ma porte, que j'avois ſoigneuſement fermée. Mon impatience en fut ſi vive, que le docteur s'étant arrêté, je me levai bruſquement, & je courus vers la porte, non dans le deſſein de l'ouvrir, mais pour ordonner d'une voix forte que perſonne n'eût la hardieſſe de ſe faire entendre ſi près de moi. Pardon, monſieur, me répondit mon valet, dont je reconnus facilement la voix; c'étoit pour vous annoncer M. le prieur, qui demande à vous voir, & qui eſt depuis un quart d'heure dans votre antichambre. M. le prieur! dis-je en moi-même, avec quelques émotion. Cependant, je criai avec la même chaleur: Dites à M. le prieur que je ſuis retenu par des affaires preſſantes, & qu'étant logé dans la maiſon, il m'obligera de remettre ſa viſite à demain.

J'entendis que recevant humblement mon excuſe, il accuſoit Salomé de s'être trop hâté de frapper, & qu'il ſe retiroit, après l'avoir chargé de me faire les complimens de ſa nièce, & les ſiens. Lorſque je le crus ſorti, je ne réſiſtai point à la curioſité d'apprendre les circonſtances de ſon arrivée, & quelles avoient été ſes premières explications. J'ouvris. Mon valet me dit qu'il n'avoit pas été peu ſurpris, à ſon retour, de le trouver ſeul & tranquillement aſſis dans mon

antichambre; mais qu'il l'avoit été beaucoup plus, en rentrant dans la maiſon, de voir notre cour remplie de ballots, & d'une grande charrette qui les avoit apportés; & plus loin une vielle chaiſe, dont on dételoit quatre chevaux: quayant fort bien deviné que M. le prieur & ſa nièce étoient arrivés dans la ſeconde de ces deux voitures, il n'avoit eu d'embarras que ſur la première; que le charretier, auquel il s'étoit adreſſé, lui avoit appris que c'étoit l'équipage de madame la baronne de....., & s'étoit plaint fort amèrement des peines qu'il avoit eſſuyées à la barrière du cours. Les deux voitures qui s'étoient toujours ſuivies de fort près, avoient été arrêtées, ſuivant l'uſage, par les gardes de cette barrière, avec la déclaration ordinaire de l'ordre du roi. M. le prieur, n'étant jamais venu à Paris, avoit eu peine à comprendre qu'il y eût un ordre du roi, qui pût regarder ſa nièce ou lui, & s'étoit imaginé qu'il avoit affaire à quelques-uns de ces effrontés filoux, dont on raconte tant de jolies fables en province. Il avoit répondu, en homme ſupérieur aux petites ruſes, que madame la baronne n'avoit point encore eu l'honneur de paroître à la cour, & qu'il étoit impoſſible que ſa majeſté fut ſitôt inſtruite de ſon arrivée. On avoit fait peu d'attention à ſa réponſe, & les gardes s'étoient diſpoſés à fouiller ſes deux

voitures. Alors, s'étant cru fort en danger, il avoit éclaté en menaces, dont le bruit avoit attiré une foule de paſſans; & les plus civils, reconnoiſſant ſon erreur, avoient pris la peine de l'informer des uſages. Mais, ici, ſa colère avoit pris un autre cours. S'il n'avoit pas refuſé de croire qu'il y avoit des droits de viſite établis à la barrière, il avoit jugé qu'ils ne pouvoient regarder que les gens du commun, & qu'une perſonne du rang de ſa nièce en devoit être exceptée. Il avoit demandé pluſieurs fois ſi l'on ne connoiſſoit pas madame la baronne de...., & depuis quel tems on avoit ſi peu d'égards, à Paris, pour les femmes de qualité. Cependant, un des paſſans l'ayant averti que s'il avoit quelque choſe de ſujet à l'ordonnance, le ſeul parti ſage étoit de le déclarer, & de ſatisfaire aux droits; il revint d'autant plus aiſément à la modération, qu'avec le bagage de ſa nièce les voitures contenoient quantité de marchandiſes, tirées de ſes magaſins, qu'il ſe promettoit de vendre avantageuſement à Paris. Les gardes, fort irrités de ſa réſiſtance & de ſon langage, ne lui firent aucune grâce. Ils viſitèrent juſqu'au moindre ſac, & les droits d'entrée furent exigés avec la dernière rigueur. Dans l'excès de ſon chagrin, M. le prieur les menaça de l'indignation d'une infinité de grands ſeigneurs, auxquels madame

la baronne, dont il avoit l'honneur d'être le plus proche parent, appartenoit à la cour, & particulièrement de tout le crédit de M. le marquis de...., fils de M. le comte de...., lieutenant-général des armées du roi, & riche de cinquante mille livres de rente, qu'elle venoit épouſer. Je demandai, à mon valet, s'il ſavoit quel rôle madame la baronne avoit joué dans cette aventure? Il me dit qu'il avoit fait la même queſtion au charretier, & que cet homme l'avoit aſſuré, en parlant d'elle avec beaucoup de reſpect, que ſans prendre part au différend, elle avoit exhorté pluſieurs fois ſon oncle à payer le double, pour ſortir plus promptement d'embarras. Je trouvai, dans les ſentimens que je lui avois promis aſſez de reconnoiſſance & d'eſtime, pour me réjouir que le ridicule de cette ſcène ne tombât du moins que ſur M. le prieur.

Salomé, apprenant auſſi qu'après avoir pris des informations ſur ma ſanté, & ſu de notre hôte, que je gardois encore la chambre, ils s'étoient fait conduire à leur logement, s'étoit hâté de monter, pour m'avertir de leur arrivée. Il avoit été ſurpris de trouver, dans mon antichambre, M. le prieur, que l'empreſſement de me voir avoit déjà fait deſcendre du ſecond étage, où il ſe trouvoit logé, mais qui, n'ayant découvert aucun de mes gens, avoit d'autant moins oſé

pénétrer jusqu'à moi, qu'il savoit de l'hôte que j'étois en compagnie. Il ne s'étoit expliqué de rien. Cependant, outre le désir de s'assurer de ma santé, par ses yeux, un motif pressant l'avoit porté à descendre. Le valet de chambre, que j'avois congédié, avoit attendu le moment de son arrivée, pour monter chez lui, & l'informer, non-seulement du malheur qu'il avoit eu de me déplaire, mais de l'espérance qui lui restoit de faire sa paix avec moi par son entremise; ou, si j'étois inflexible, de celle du moins, dont il se flattoit, d'être reçu au service de madame la baronne, qui, sans doute, alloit prendre quelques gens d'un autre air que ses deux cochers & sa servante, seuls domestiques qu'elle avoit amenés. Il étoit question, avoit ajouté M. le prieur, de savoir de moi si j'étois bien résolu de ne pas reprendre cet homme, dont il croyoit que l'offense pouvoit être pardonnée à la foiblesse du cœur; ou si, dans cette supposition, je serois fâché qu'il le prît lui-même, du moins pendant quelques jours, parce que connoissant peu Paris, il avoit besoin d'un guide fidèle, & que diverses raisons lui donnoient de la confiance pour lui.

Salomé rougit, en achevant; & je fus très-satisfait de le trouver capable, tout à la fois, de ne rien changer à sa commission, & de sentir le remords que ces derniers mots avoient dû

réveiller. Ma réponſe fut décidée ſur le champ. J'étois dans la réſolution abſolue de ne pas reprendre mon valet, qui ſe nommoit Pariſien: mais je ne voyois aucune raiſon de lui nuire; & peu m'importoit par qui M. le prieur & ſa nièce ſouhaitoient d'être ſervis. Je pris cette occaſion, pour faire une politeſſe à madame la baronne, de qui je n'avois à faire aucune plainte, qui m'obligeât de lui refuſer les égards dûs à ſon ſexe. Salomé reçut ordre à l'inſtant de monter chez elle, pour lui témoigner combien j'avois de regret que ma ſituation ne me permît pas d'y monter moi-même, & pour l'aſſurer que le lendemain, devant voir le jour pour la première fois, je me ferois un devoir de ne pas ſortir de la maiſon ſans avoir eu l'honneur de prendre ſes ordres. Je fis dire en même-tems au prieur, qu'il étoit libre d'employer l'homme que j'avois congédié, & que je n'avois pas d'autre reproche à lui faire, que celui dont j'apprenois qu'il faiſoit l'aveu lui-même.

Quelque empreſſement que j'euſſe à rendre toute mon attention au docteur, je ne pus me diſpenſer de lui donner deux mots d'explication ſur un incident qui pouvoit l'avoir ſurpris, & dont je jugeois d'ailleurs que les circonſtances actuelles, ou la ſeule confiance de l'amitié, m'engageroient tôt ou tard à lui découvrir le fond. Ce que vous

venez d'entendre, lui dis-je, & ſur-tout le langage indiſcret d'un honnête curé de village, qui m'amène ſa nièce, dans l'idée que je ſuis prêt à l'épouſer, doit vous avoir cauſé de l'étonnement. Vous en aurez beaucoup plus, ſi je vous aſſure, comme je le fais avec vérité, que je n'ai connu l'oncle & la nièce que deux jours avant mon arrivée à Paris, où vous ſavez que je ſuis depuis plus de ſix ſemaines, & que dans toute ma vie je ne les ai vus que cette fois. J'ignore ſur quelles viſions ils fondent leurs eſpérances: mais je ne ſais que depuis une heure, & leur départ pour Paris, & le choix qu'ils ont fait de cette maiſon pour leur demeure. Peut-être votre ſecours ne me fera-t-il pas inutile, dans l'embarras où je ſuis; car je n'ai que leur folie à leur reprocher, & je voudrois me défaire honnêtement d'eux. Mais reprenez, s'il vous plaît, votre récit, dont je ſuis beaucoup plus occupé, que de cette comique aventure.

Comique? me répondit le docteur, en branlant la tête; elle me paroît plus ſérieuſe qu'à vous, & je crains qu'elle ne menace votre repos. Comment donc? lui dis-je. Oui, répliqua-t-il, ces intrigues ſont fréquentes à Paris: & je nommerois cent mariages, qui n'ont coûté à la partie pauvre que beaucoup d'adreſſe & d'effronterie. Je le ſais, repris-je; mais le cas eſt différent.

La nièce eſt plus riche, pour une bourgeoiſe de province, que je ne le ſuis pour un homme de quelque diſtinction. Le cher docteur inſiſta: d'autres, me dit-il, n'ont en vue que la naiſſance & les titres. Souvent même, cette paſſion eſt plus vive que celle des richeſſes; &, ſur-tout parmi les femmes, vous trouverez plus d'avidité pour la grandeur que pour l'opulence. Tous les jours, nous voyons acheter la qualité de marquiſe ou de comteſſe, par le ſacrifice d'une grande fortune; & peut-être auroit-on peine à nommer une femme titrée, qui ait été capable de ſacrifier ſon nom & ſon rang, aux tréſors d'un financier. Là-deſſus, il me fit l'hiſtoire d'un mariage récent, où l'induſtrie d'une femme très-riche l'avoit emporté ſur toutes les répugnances d'un homme du plus grand nom, que l'honneur avoit ſoutenu long-tems, quoique pauvre; mais qui, s'étant laiſſé vaincre enfin par l'amorce des richeſſes, n'avoit conſenti à l'épouſer, qu'à condition de ne jamais paſſer la nuit avec elle, pour n'avoir pas à ſe reprocher l'inſertion d'un ſang vil dans la noble maſſe du ſien. La plupart des faits avoient tant de reſſemblance avec ce qui m'étoit arrivé, que j'aurois ſoupçonné le docteur de quelque alluſion fine aux évènemens de mon voyage, s'il ne m'eût nommé les maſques, ou ſi j'euſſe moins connu ſa bonne foi. Je lui de-

mandai ce qu'il penſoit donc de ma ſituation, & ſi j'avois un autre parti à prendre que d'abandonner mon logement? Fort bien, me dit-il, avant l'arrivée des prétendans : mais depuis une heure qu'ils ſont ici, je ſuis perſuadé qu'il eſt déjà trop tard. Il faut les voir, au contraire, ſans froideur & ſans affectation, éviter uniquement de les voir ſans témoins, & vous faire accompagner, ſur-tout dans vos premières viſites, de quelques amis, devant leſquels vous tiendrez ouvertement le langage le plus éloigné de leurs eſpérances. Parlez d'obtenir un régiment, de revoir bientôt une maîtreſſe que vous adorez, ou de tout ce qui s'accorde le moins avec leurs idées de mariage; & dans quelques jours, lorſque vous croirez en avoir aſſez dit, quittez votre logement d'un air auſſi libre.

Quoique ce conſeil me parût plus ſage que néceſſaire, je promis au docteur de le ſuivre, & je lui fis promettre, à ſon tour, d'être, pour le jour ſuivant, un des témoins de ma première viſite. Il m'étoit aiſé de faire avertir un ou deux anciens amis, que je n'avois pas encore vus, & qui ne manqueroient pas d'empreſſement pour me voir. J'en donnai l'ordre auſſitôt. Mais trouvant cette interruption trop longue, pour la curioſité qui me rapeloit aux aventures de mademoiſelle Tekely, je preſſai ſi vivement le docteur

d'y revenir, qu'il eut cette complaiſance, en continuant toujours de faire parler l'abbé Brenner.

NOUS arrivâmes, le dixième jour, à la vue d'Iſmaéli, ville aſſez nouvelle, bâtie par un ſeigneur turc de même nom, & peuplée de moldaves & de valaques, qui paient leur tribut directement à la Porte. Ainſi, le chemin qui nous reſtoit par terre étoit proprement de la domination ottomane, & ne me laiſſa plus d'inquiétude que pour traverſer vingt-cinq lieues d'un pays déſert, où commence la Tartarie d'Aſſerman. Il fallut reprendre des chevaux, qui ne me coutèrent preſque rien à l'entrée de cette vaſte plaine, où les tartares en nourriſſent un grand nombre. Un chariot à l'uſage du pays, qu'ils étoient exercés à traîner, & qui nous tint lieu d'hôtellerie la nuit ſuivante, nous porta commodément en deux jours, à Cauchan, petite ville ouverte, de la dépendance du Kham. Il y faiſoit ſa demeure, depuis que le roi de Suède étoit arrivé ſur les bords du Niepſter; mais le paſſage n'en eut pas plus de difficulté pour nous; & dans toute cette route, nous fûmes traités avec autant de douceur, & d'attention pour nos beſoins, qu'on en trouve dans les parties les plus civiliſées de l'Europe. Le lendemain, nous nous rendîmes de bonne heure à Bender, qui n'eſt qu'à trois petites lieues de Cauchan.

Le miniſtre d'Angleterre y étoit arrivé depuis pluſieurs jours ; mais au lieu de ſe loger dans la ville, où le Bacha lui avoit offert une maiſon commode, il avoit accepté les offres de monſieur Fabrice, envoyé de la cour de Holſtein, à la ſuite de ſa majeſté ſuédoiſe, qui s'étoit accommodé avec lui d'une partie de maiſon, ou plutôt d'une des deux grandes maiſons contigues, qu'il avoit louées dans un faubourg nommé Lipka Mahane, pour être moins éloigné du camp ſuédois. Je craignis d'abord que cet arrangement ne fût nuiſible au deſſein dans lequel j'étois venu, de confier mademoiſelle Tekely à monſieur & madame Jeffreys, & de prendre moi-même, s'il étoit poſſible, un appartement dans leur hôtel. Je m'arrêtai quelques heures à Bender, pour les informer de mon arrivée, & d'une eſpérance à laquelle je n'aurois pu renoncer ſans chagrin. Leur réponſe me combla de joie. Ils pouvoient loger mademoiſelle Tekely, moi, & tout ce que nous avions de gens avec nous. Leur maiſon communiquant par une porte intérieure à celle de l'envoyé de Holſtein, ils m'aſſuroient que nous ſerions maîtres de l'une & de l'autre ; & pour nous ôter toute incertitude, M. Jeffreys vint nous prendre lui-même à Bender. Nous partîmes, avec lui, pour Lipka Mahane. En préſentant mademoiſelle Tekely à ſon épouſe, je

lui fis nos confidences. Elles furent reçues avec un vif intérêt, & les plus tendres proteſtations de zèle & d'amitié. Ainſi, dès le premier jour, ma jeune compagne ſe trouva dans une ſociété agréable & ſûre, qui me laiſſa quelque tems de liberté, pour reconnoître ce qui ſe paſſoit au camp ſuédois.

Les circonſtances, qui ſembloient tranquilles à notre arrivée, changèrent de face dès le jour ſuivant. On ſait que la Porte, commençant à ſe laſſer, de la protection qu'elle avoit accordée au roi de Suède, faiſoit preſſer vivement ce prince de quitter les terres ottomanes, & qu'après s'en être long-tems défendu, ſous divers prétextes, il s'étoit réduit à lui demander un ſecours d'argent, néceſſaire à ſes beſoins. Le grand-ſeigneur, avoit conſenti à lui faire toucher douze cens bourſes: mais le khan & le bacha de Bender s'étant trop hâtés de lui livrer cette ſomme, il avoit fait naître d'autres difficultés, auxquelles on ne répondoit plus que par des menaces; & ce héros, ſupérieur à l'humiliation de ſa fortune, affectoit de les braver. Malheureuſement, avec une puiſſance plus réelle les turcs avoient la même fierté. Ils s'indignèrent de ſon obſtination; & ſur un ordre venu d'Andrinople, où le grand-ſeigneur étoit alors, ils ſe diſpoſèrent à l'attaquer dans ſon camp de Warnitza. Cette guerre étrange, pouſſée de leur part

avec un mêlange de reſpect & de fureur, & de celle des ſuédois avec une valeur incroyable pour leur nombre, dura pluſieurs jours, & finit par la priſe du monarque, qui fut moins vaincu, qu'accablé par la ruſe & la force (1). De la tente du bacha, dans laquelle on le mena d'abord, il fut conduit le ſoir à Bender, par une douzaine d'officiers turcs, ſur un cheval richement capa-raçonné. Nous aurions pu le voir & le ſaluer à ſon paſſage : mais un juſte ſentiment de douleur & de reſpect nous empêcha de paroître ; d'autant plus que la nuit étant obſcure, nous aurions eu beſoin, pour nous préſenter de faire allumer quelques flambeaux. Nos domeſtiques, qui eurent la curioſité de le ſuivre, pour le voir deſcendre au palais du bacha, remarquèrent qu'il avoit le deſſus du nez & le coin de l'oreille un peu effleurés d'un coup de feu, un ſourcil brûlé, la pointe de ſon bonnet fendue d'un coup de ſabre, une légére bleſſure à la main gauche, enfin ſon habit enſan-

(1) La relation entière de ce grand événement, que le médecin, ami de l'auteur, avoit enſuite obtenue de M. Brenner, ſe trouve ici dans le manuſcrit dont on poſsède l'original : mais on a jugé qu'elle interrompt trop long-tems le fond du récit, & cette raiſon a fait prendre le parti de la ſupprimer, dans la réſolution néanmoins de ſaiſir la première occaſion qui pourra ſe préſenter, pour rendre au lecteur un détail ſi curieux

glanté, & déchiré en pluſieurs endroits. Il fut logé dans le plus bel appartement du palais.

Nous ſûmes le lendemain, de M. Fabrice, qu'il fit appeler de grand matin, & qu'il honoroit d'une eſtime diſtinguée, qu'en entrant dans la chambre où il avoit paſſé la nuit, il s'étoit jeté ſur un ſopha; que preſſé d'une ſoif fort ardente, il avoit demandé de l'eau; qu'on avoit couvert, pour lui une petite table de mêts turcs, auxquels il n'avoit pas touché; & qu'après avoir ſatisfait ſa ſoif, il s'étoit endormi; qu'un officier du bacha, étant entré pour le conduire à ſon lit, n'avoit oſé l'éveiller, mais l'avoit couvert, ſur le ſopha, d'une pièce de ſatin, à laquelle étoit attaché un drap blanc par-deſſus, à la manière des turcs, & qu'il avoit veillé près de lui, à la lumière de quelques bougies, pour ſe tenir prêt à le ſervir; enfin, que le roi s'étant réveillé à trois heures du matin, n'avoit pas voulu changer de place, avoit ôté de ſa tête un bonnet de nuit que l'officier turc lui avoit mis pendant qu'il dormoit, & n'avoit marqué de curioſité que pour la ſituation de ſes amis les plus familiers, tels que meſſieurs Grothuſen, Ribbing, Mullern & Fief, que le bacha prit auſſitôt ſoin de faire chercher, & de raſſembler autour de lui. M. Fabrice ayant repréſenté au bacha qu'il étoit honteux de laiſſer le roi ſans épée, & l'ayant prié de lui faire rendre la ſienne: vous

me croyez donc fou, pour me faire cette demande, répondit-il avec précipitation; le combat recommenceroit bientôt. Cependant il la lui fit rendre un moment après.

M. Fabrice nous apprit auſſi que ſa majeſté devoit être conduite vers Andrinople, & que ſon départ ne ſeroit pas long-tems différé. Je demandai alors à M. Jeffreys ce qu'il alloit devenir, & par quelle route il me conſeilloit de me rendre à Conſtantinople. Il me dit que ſes ordres portoient de ſuivre la perſonne du roi, & de réſider auprès de ſa majeſté juſqu'à ſon retour en Suède; mais que, pour le ſuivre, il attendroit que le ſéjour de ce prince fût fixé par la cour Ottomane; & qu'enſuite, après avoir paſſé quelques jours auprès de lui, il ſe propoſoit de faire, avec ſa permiſſion, le voyage de Conſtantinople, où il m'offroit volontiers de me conduire. J'acceptai ſon offre. Il employa tous ſes ſoins, comme M. Fabrice, à racheter de ſa bourſe quantité de priſonniers ſuédois, dont ils firent à leur maître une ſuite d'environ ſoixante; & deux jours après, ils montèrent à cheval, pour accompagner ſa majeſté pendant le premier jour de ſa route. M. Jeffreys me propoſa d'y monter auſſi, & je cédai à l'envie d'être témoin du ſpectacle.

On avoit préparé, pour le roi, un chariot couvert de drap rouge, dans lequel il ne fut pas

plutôt monté, qu'il s'y coucha de ſon long. M. Grothuſen y entra, pour lui tenir compagnie, & s'aſſit à ſes piés. Il y avoit un autre chariot pour Mrs Mullern & Fief. Environ cinquante officiers, dont les principaux étoient les généraux Daldorf & Hodh, le maréchal du Bens, le comte Bielke, Mrs Poſſen, Ribbing & Roſen, ſuivoient les voitures à cheval, mais ſans épées & ſans autres armes. Le bacha, avec ſa cour & les inſtrumens de la muſique turque, précédoit ce lugubre cortège. M. Fabrice, & M. Jeffreys, dont je ne m'éloignois pas, étoient à cheval, à quelque diſtance de la portière, d'où ſa majeſté, levant la tête, apperçut M. Fabrice, & lui fit ſigne de s'approcher. Elle ne ceſſa point de lui parler, juſqu'à ſa première ſtation, qui devoit être à Cauchan, capitale du Budgiak, où j'avois paſſé en venant d'Iſmaéli. Nous fûmes obligés d'aller preſque ſans ceſſe au galop, pour ſuivre le train du chariot juſqu'à Cauchan. On y avoit diſpoſé une maiſon, pour le logement du roi, & d'autres pour nous, chez des tartares, des moldaves & des juifs, qui ſont les ſeuls habitans de cette ville. Le ſoir, on ſervit au roi un ſouper à la turque, ſur une petite table, d'un pié de hauteur, placée ſur le ſopha même où il étoit aſſis. Les mêts furent en grand nombre. C'étoient différentes ſortes de rôti, du mouton bouilli, coupé en

morceaux,

morceaux, une poule au riz, quantité d'aſſiettes, chargées de miel, de laitage, & divers autres plats à l'uſage du pays. Le roi ſe mit au lit de bonne heure, & partit le lendemain comme le jour précédent. Mrs Fabrice & Jeffreys prirent congé de lui. Il leur recommanda inſtamment les priſonniers; & les ſaluant d'un air de bonté, il ajouta qu'il ſe promettoit de les revoir promptement. Nous retournâmes à Lipka Mahane, où nous apprîmes bientôt qu'il avoit été conduit à Demotica.

Les deux envoyés ne furent occupés, pendant pluſieurs jours, qu'à racheter des ſuédois. M. Fabrice, ayant preſſé le bacha de les faire délivrer tous, reçut d'abord pour réponſe que rien n'étoit moins facile, parce qu'on avoit promis aux janiſſaires que tous leurs priſonniers ſeroient leurs eſclaves, & qu'il étoit dangereux de rompre ſitôt cette promeſſe. Cependant on convint que le bacha feroit publier, dans Bender & dans les lieux voiſins, ordres ſous peine de mort, à tous ceux qui s'étoient ſaiſis de quelques ſuédois, de les conduire, entre la ville & Warnitza, dans une tente qui ſeroit dreſſée au milieu de la plaine, pour y recevoir une juſte récompenſe. La tente fut dreſſée & les jours marqués. M. Fabrice & M. Jeffreys s'y rendirent avec leurs ſecrétaires & deux commiſſaires turcs. Ils prirent place

auprès d'une grande table, ſur laquelle ils étalèrent pluſieurs milliers de ducats. Tout ſe paſſa ſans confuſion. La plaine s'étant bientôt couverte de turcs & de tartares, qui ſe préſentoient avec leurs captifs, on les fit entrer l'un après l'autre; & les envoyés comptoient à chacun douze, quinze ou vingt ducats, ſuivant le nombre ou la qualité des priſonniers. Ils joignoient à chaque ſomme une quittance en langue turque, ſignée de leurs noms. Cette méthode, employée pendant quelques jours, rendit libres tous les ſuédois connus, à l'exception de quinze, dont on étoit ſûr que douze avoient été tués à l'attaque; de ſorte qu'on ne perdit que deux gentilshommes de la cour, meſſieurs Palemberg & Clyſendorf, & un valet de chambre de M. Grothuſen; ſoit qu'ils euſſent eu le malheur d'être enſévelis dans les flammes, ou conduits peut-être au fond de la Tartarie. Les priſonniers délivrés obtinrent du bacha une petite paie journalière pour leur ſubſiſtance; pendant que la généroſité des deux envoyés leur fit tenir une table ouverte, où les principaux étoient noblement invités. Ils reſtèrent ſous la conduite du général Sparre, & de quelques autres officiers de diſtinction, à la réſerve d'un petit nombre, qui retournèrent dans leur pays ſans la permiſſion du roi.

LIVRE SEPTIÈME.

Les affaires, qui retenoient M. Jeffreys à Bender, étant heureuſement terminées, nous découvrîmes, en prenant congé du Kan & du Bacha, qu'ils avoient eu des avis ſecrets de leur dépoſition, à laquelle ils s'étoient bien attendus, depuis qu'ils avoient livré les douze cens bourſes contre l'ordre du ſultan; & malgré leur réſignation muſulmane aux décrets du ciel, ils prenoient adroitement diverſes meſures, pour mettre à couvert leurs plus précieux effets. Nous nous mîmes en chemin au milieu de février, & nous nous rendîmes en ſept jours à Demotica, petite ville, fort bien bâtie, qui n'eſt pas à plus de ſix lieues d'Andrinople. Le roi étoit logé dans la plus grande & la plus belle maiſon. M. Jeffreys paſſa quelques ſemaines à lui faire aſſidument ſa cour, & ſut de lui-même qu'il croyoit avoir beaucoup d'obligation aux françois. Non-ſeulement leur ambaſſadeur s'étoit efforcé de le ſervir, par toutes ſortes de bons offices à la Porte; mais il avoit offert un vaiſſeau pour le reconduire en Suède. C'étoit M. le Mis Deſalleurs, qui avoit ſuccédé, dans

l'ambaſſade, à M. de F...., & dont la prudence faiſoit oublier les égaremens de ſon prédéceſſeur. Ses repréſentations avoient procuré au roi l'honorable traitement qu'il recevoit dans ſa nouvelle retraite, & contribuèrent beaucoup ſans doute au châtiment de ſes ennemis. On nommoit quelques autres François, qui n'avoient pas fait difficulté d'expoſer leur vie, pour faire paſſer juſqu'au grand-ſeigneur des éclairciſſemens ſecrets ſur ce qui s'étoit paſſé au camp de Bender. Peu de jours après, on fut informé, à Demotica, que le kan avoit été arrêté, & conduit à bord d'un bâtiment de Gallipoli, qui devoit le tranſporter dans l'île de Rhodes, y prendre ſon frère, qui s'y trouvoit relégué depuis quelques années, & le ramener à la tête des Tartares; que le bacha de Bender étoit banni à Synope, le chiaoux bachi étranglé, & le muphty dépoſé. Cette révolution étonna d'autant plus le viſir, qu'il en ignoroit la ſource. Cependant l'orage ſemblant paſſé, ſans avoir fondu ſur lui, il crut ſa tête à couvert; & loin de ſe défier de l'avenir, il ne penſa qu'à mortifier le roi de Suède, ſur lequel il faiſoit tomber du moins quelques aveugles ſoupçons. Ce prince fut transféré, par ſon ordre, à Demirtache, château ſitué à demi-lieue d'Andrinople, dans lequel il fut reſſerré plus étroitement,

A ſon départ, M. Jeffreys, qui n'avoit plus la liberté de le voir, lui fit demander la permiſſion d'aller paſſer quelques jours à Conſtantinople, & l'obtint ſans peine. Nous y arrivâmes le lendemain. Quatre jours après, l'ambaſſadeur d'Angleterre, chez lequel M. Jeffreys fut logé, & dont il me procura la protection, nous lut une lettre d'Andrinople, par laquelle on lui donnoit avis que le grand-viſir, ayant fait dreſſer ſa tente à la vue de Demirtache, avoit envoyé prier le roi, par le marquis Deſalleurs, de venir conférer avec lui ſur des ſujets d'importance : que Charles, ſentant un deſſein formé de l'humilier, avoit feint une indiſpoſition, pour ſauver ſa dignité ſans irriter l'orgueil de ſon ennemi, & s'étoit fait repréſenter par M. Mullern, ſon chancelier, pour lequel il avoit fait dire au viſir qu'il pouvoit prendre toute la confiance qu'il auroit eue pour lui-même ; qu'en même-tems il avoit prié M. Deſalleurs de ſe charger auſſi de ſes pleins pouvoirs, & d'entendre, avec ſon chancelier, ce qu'on avoit de ſi grave à lui dire ; que le miniſtre Ottoman, déconcerté par cette conduite, avoit porté la main à ſa barbe, & paru quelque tems incertain ; qu'enfin, il avoit répondu bruſquement aux deux plénipotentiaires : Je vous ferai appeler tous deux, lorſque mes affaires me le permettront ; & que

ſur le champ il avoit repris le chemin d'Andrinople. On a ſoupçonné M. Deſalleurs, d'avoir trouvé, par des voies ſecrètes, le moyen d'inſtruire encore le grand-ſeigneur de cette ſcène. D'autres prétendoient que depuis long-tems, ſon favori lui avoit rendu ce viſir ſuſpect. Quelqu'idée qu'on en doive prendre, avant la fin de cette ſemaine il fut étranglé par un ordre du ſultan, & ſon corps demeura, pendant trois jours, expoſé devant la porte du ſérail. Enſuite le roi fut renvoyé à Demotica, ſous prétexte que l'air de Demirtache paroiſſoit nuiſible à ſa ſanté.

Cette occaſion fut la dernière que j'eus en Turquie, d'être informé des affaires & de la ſituation de ce prince. D'ailleurs les triſtes événemens, qui ſuccédèrent pour moi, commençoient à m'attacher par une autre eſpèce d'intérêt. Huit jours, que j'avois déjà paſſés à Conſtantinople, n'avoient pas été mal employés pour le principal deſſein qui m'y amenoit. J'avois lié connoiſſance, en arrivant, avec pluſieurs officiers du feu comte, ou prince de Tekely, établis dans cette ville depuis la mort de leur maître, particuliérement avec M. Seleutzy, ſon maître-d'hôtel. Ils avoient amaſſé quelque choſe à ſon ſervice, dans l'adminiſtration qu'ils avoient eue d'un thaïm fort abondant, qu'il

recevoit de la Porte, ſur-tout lorſqu'après la mort de la princeſſe, qui aimoit à vivre noblement, mais qui veilloit d'aſſez près à ſes affaires, la dépenſe & l'attention du prince avoient été fort diminuées par ſes longues maladies. Enſuite la Porte leur ayant laiſſé, pour ſubſiſter, une petite partie du thaïm de leur maître, ils avoient pris le parti de ſe fixer dans la capitale d'un pays, auquel ils étoient habitués par un long ſéjour, & dans lequel, ſans les enrichir, on les traitoit aſſez généreuſement pour leur rendre la vie douce. Ils avoient quitté le quartier de Caſſumpara, où le prince, avant ſon exil, habitoit une fort belle maiſon, que la Porte lui donnoit, & dont la poſſeſſion lui fut conſervée juſqu'à ſa mort. L'ordre leur étant venu d'en rendre les clefs, ils s'étoient logés dans le faubourg de Pera, ſéjour ordinaire des ambaſſadeurs chrétiens, aſſez près de milord Paget, chargé alors de l'ambaſſade d'Angleterre, auquel le chevalier Sutton avoit ſuccédé.

Ils applaudirent au motif de mon voyage, d'autant plus que les plus précieux meubles du prince, ſon argenterie, les diamans & les bijoux de la princeſſe ayant été dépoſés au palais de France, ils avoient, par des billets particuliers du prince, des prétentions à quelque partie de ce dépôt. Leur joie fut extrême, ſur-tout

celle de madame de Seleutzy, en apprenant que j'accompagnois la plus proche héritière de l'illuſtre ſang de Tekely, avec des lettres du prince Beſſarabe, qui rendoient témoignage de ſa naiſſance, & de tous ſes droits. Elle me preſſa de la loger chez elle, & de la confier à ſes ſoins. J'y conſentis, pour le temps où M. Jeffreys quitteroit Conſtantinople; mais l'ambaſſadeur d'Angleterre l'ayant retenue avec madame Jeffreys, je ne pouvois ſouhaiter pour elle une demeure plus honnête & plus sûre.

Ces fidèles officiers, pour qui le nom de leur maître étoit ſacré, & qui ne pouvoient le prononcer ſans quelques ſoupirs, me racontèrent les circonſtances de ſa diſgrace. Il avoit été traité avec la plus haute diſtinction par le grand-ſeigneur, depuis que ſon attachement pour la France l'ayant fait exclure du traité de Carlowitz, il s'étoit vu dans la néceſſité de chercher une retraite en Turquie. Enſuite, lorſque la guerre s'étoit rallumée entre la France & l'Empire, ſon ancienne inclination, ou l'ennui de ſon oiſiveté, l'avoit fait penſer à la renouveler en Hongrie; ſeule voie d'ailleurs, par laquelle il pût eſpérer de s'y remettre en poſſeſſion de tout ce qu'il y avoit perdu. M. de F..., alors ambaſſadeur de France à la Porte, échauffa cette diſpoſition. Comme il étoit queſtion de la faire

agréer aux Turcs, il dreſſa lui-même un long mémoire, dans lequel il expoſoit les favorables diſpoſitions des Hongrois, avec les ſecours que la France devoit leur fournir, & le prince ſe chargea de le préſenter de ſa propre main au ſultan, qui étoit alors dans ſon palais d'Andrinople. Depuis quelque tems, obſerva l'officier qui me faiſoit ce récit, on ne s'étoit que trop apperçu que l'ambaſſadeur François avoit déjà l'eſprit altéré; & des mémoires, ou des conſeils, qui venoient de cette part, devoient être ſuſpects pour le prince. Cependant le voyage d'Andrinople fut conclu, avec ce caractère particulier d'imprudence, que, malgré les uſages connus, la permiſſion n'en fut pas même demandée au viſir. L'ambaſſadeur s'oublia, juſqu'à tenir compagnie au prince pendant une partie de la route, & lui donna ſon propre interprète pour l'achever. En approchant d'Andrinople, le prince fit prendre le devant à l'interprète, pour inſtruire enfin le viſir de ſon arrivée. Ce Miniſtre, étonné qu'il eût entrepris le voyage ſans ſa participation, lui dépêcha ſur le champ un officier de la Porte, pour lui faire demander quelles étoient ſes vues. Sa réponſe fut qu'il avoit à propoſer au grand-ſeigneur, quelque choſe d'important & de fort avantageux pour l'empire. L'officier lui déclara qu'il ne lui ſeroit pas permis de voir

ſa hauteſſe, ſi le viſir n'étoit informé de ſes motifs. Alors l'interprète, appréhendant de déplaire à l'ambaſſadeur, ſi l'entrepriſe manquoit par un excès de réſerve, en fit l'ouverture à l'officier, qui n'en conſeilla pas moins au prince de retourner ſur ſes pas. Il l'avertit même, en ami, qu'un voyage entrepris ſans permiſſion ne pouvoit avoir d'heureux effets. Le prince, ne ſe rebutant de rien, continua ſa marche juſqu'à une lieue & demie d'Andrinople. Il y reçut un autre courier de la part du viſir, qui lui conſeilloit poſitivement de s'en retourner, s'il ne vouloit eſſuyer quelque diſgrace. Cette menace même ne put l'arrêter. Il s'avança juſqu'aux portes de la ville. Mais il y trouva des ordres du grand-ſeigneur, & quelques officiers des janiſſaires de la garde, pour les faire exécuter. Ils portoient que le prince de Tekely ſeroit reconduit à Conſtantinople, & qu'on l'y feroit embarquer ſur le champ pour Nicomédie. L'exécution fut ſi rigoureuſe, qu'il n'eut pas même la liberté de paſſer par ſa maiſon de Caſſumpara, quoiqu'elle ne fût pas éloignée du lieu de l'embarquement. On lui permit ſeulement d'envoyer, à la princeſſe ſon épouſe, la triſte nouvelle de ſon exil, qu'elle alla partager avec lui.

Après y avoir vécu quelques années dans la triſteſſe, ſans pouvoir fléchir la Porte, & n'ayant

pour conſolation que le ſouvenir de leur ancienne grandeur, ils obtinrent la liberté d'habiter une petite maiſon de campagne, nommée, en langue turque, champ des fleurs, où la chaſſe & la bonne chère leur firent des amuſemens plus vifs. Leur maiſon y étoit fort ſimple. Elle n'étoit compoſée que de longs arbres, couchés en quarré, les uns ſur les autres. Des planches, telles que la ſcie les avoit rendues, c'eſt-à-dire peu polies, en formoient le plancher & le toit. Le prince avoit fait conſtruire, dans un coin de la grande ſalle, une petite clôture d'ais aſſez propres, qui renfermoit ſon lit, avec une table & quelques chaiſes. Les officiers, qui conſiſtoient dans un chancelier, deux conſeillers privés, un ſecrétaire, un maître-d'hôtel & un écuyer, habitoient, avec les domeſtiques inférieurs, une ferme contigue, accompagnée de pluſieurs hutes. Tel fut, juſqu'à ſa mort, le palais du plus riche & du plus noble ſeigneur de Hongrie, qui avoit rempli toute l'Europe du bruit de ſon nom, & fait trembler tant de fois la cour de Vienne. La princeſſe ne réſiſta qu'environ deux ans à la rigueur de ſon ſort. Cette héroïne, auſſi célèbre par ſon courage militaire, que par ſa fermeté dans les infortunes, avoit perſiſté dans la religion catholique au milieu d'une maiſon luthérienne. Elle

penſoit à faire le voyage de Jéruſalem ; & dans la vue d'y ſignaler ſa piété, elle avoit mis en réſerve quatre mille ducats, avec une partie des diamans que le prince Ragotsky, ſon premier mari, lui avoit laiſſés, mais dont elle avoit ſacrifié le plus grand nombre aux beſoins du ſecond. Cet or & ce reſte de bijoux avoient été mis en dépôt, dans une petite caſſette, dont elle avoit la clé, entre les mains de ſon directeur de Pera, avec ordre, ſi la mort prévenoit ſon voyage, de les garder pour prix des prières qu'il feroit pour elle. Elle avoit caché cette diſpoſition au prince, qui étoit luthérien. Un ſeul domeſtique, de la même religion qu'elle, en avoit eu connoiſſance, parce qu'il lui ſervoit de meſſager pour faire venir de temps en temps le directeur, qui lui célébroit la meſſe, & qui lui adminiſtroit la communion dans le lieu de ſon exil. Mais ayant été ſaiſie tout d'un coup d'une fièvre violente, & d'un tranſport au cerveau, qui firent déſeſpérer de ſa vie, ce perfide confident parla du dépôt, qu'il avoit porté lui-même à Pera. Il y fut envoyé ſur le champ par le prince, pour demander la caſſette au nom de la princeſſe, ſous prétexte qu'elle y vouloit ajouter d'autres richeſſes. On fit dire en même-tems au directeur, qu'étant indiſpoſée, elle ſouhaitoit de le voir dans deux ou trois jours. Le

ſuccès fut tel qu'on l'avoit eſpéré. La caſſette revint le jour même au champ des fleurs, & la princeſſe mourut le ſoir. Quelques jours après, le directeur arriva, & fut très-ſurpris de la trouver enterrée, à la réſerve néanmoins de ſon cœur, qu'elle avoit légué aux jéſuites de Conſtantinople, & qui fut porté à leur égliſe. Le directeur demanda la caſſette, ſur laquelle il ſe flatta que ſon nom ſeroit écrit, & ne diſſimula pas qu'elle étoit deſtinée, par l'ordre de la princeſſe, à faire prier pour elle. Le prince la refuſa, & répondit que la princeſſe avoit amaſſé de quoi faire le voyage de la Jéruſalem terreſtre, mais qu'elle n'avoit pas beſoin d'argent pour celui de la Jéruſalem céleſte. Il ne laiſſa pas d'être extrêmement ſenſible à ſa mort, & lui fit faire de magnifiques funérailles. En peu de jours, on vit ſa barbe blanchir, ſoit par un effet de cette perte, ou par le chagrin continuel de ſa diſgrace. D'ailleurs la goutte, qui le tourmentoit pendant la plus grande partie de l'année, lui rendoit la vie fort ennuyeuſe. Il continua néanmoins pluſieurs années de ſe ſoutenir dans cet état, implorant, par ſes officiers ou par ſes lettres, la compaſſion des princes chrétiens, ſur-tout celle de la France, pour obtenir un aſile plus convenable à ſes infirmités, & plus conforme à ſon goût. Les jéſuites,

à qui le ſouvenir de la princeſſe inſpiroit de l'affection pour lui, entreprirent ſa converſion. Il les écouta, perſuadé que la froideur qu'il trouvoit en France, pour ſes ſollicitations, venoit de ſon attachement au luthéraniſme. On publia même, dans les gazettes de Vienne, qu'il avoit pris la réſolution de l'abjurer. Mais, étant tombé malade dans le même-tems, loin d'embraſſer la foi catholique, il révoqua, par un acte ſolemnel, tous les engagemens qu'il avoit pris avec les jéſuites, & donna ordre que ſa déclaration fût répandue dans toutes les ſociétés proteſtantes. On me la fit voir, *ſignée* de ſa main. Il y confeſſoit que ſur l'eſpérance d'une penſion, avec laquelle il comptoit de paſſer tranquillement le reſte de ſes jours en France, ou dans quelque ville d'Italie, il avoit conſenti à l'abjuration qu'on lui propoſoit; mais que voyant les conditions mal obſervées, il vouloit mourir tel qu'il avoit vécu. Il mourut en effet dans ces ſentimens, & fut enterré, avec peu de cérémonie, ſous un arbre qu'il prenoit plaiſir à cultiver. Il avoit nommé pour héritier de ſes biens, & de toutes ſes prétentions en Hongrie, le prince Ragotzky, qu'il croyoit alors ſon plus proche parent; c'étoit donner ce qui ne lui appartenoit plus, puiſque tous ſes biens avoient été confiſqués par la

cour de Vienne. Mais ſes officiers, jugeant que ſes meubles, ſon argenterie & ſes bijoux, étoient renfermés dans ſa dernière diſpoſition, les avoit remis au palais de France, avec la réſerve néanmoins de leurs droits, qu'ils avoient fait connoître à l'ambaſſadeur. Ce miniſtre avoit cru trouver moins de clarté, dans un teſtament, où la partie du mobiliaire n'étoit pas ſpécifiée; & les legs particuliers du prince formant une autre difficulté, il en avoit ſuſpendu la déciſion, pour attendre apparemment les ordres de ſa cour. Le malheur, qu'il eut bientôt, de perdre entiérement la raiſon, avoit retardé les éclairciſſemens. J'appris même que le prince Ragotzky, informé de la mort de ſon beau-père, avoit envoyé à Conſtantinople, un agent chargé de ſes pouvoirs, auquel on avoit remis le teſtament; mais on avoit refuſé cette partie de la ſucceſſion. Enfin, M. Deſalleurs ayant ſuccédé à M. de F..., les légataires particuliers ſollicitoient la concluſion de cette affaire, qui ne paroiſſoit plus différée que par les mouvemens qu'il ſe donnoit en faveur du roi de Suède.

Tout ce qu'on me racontoit me parut ſi favorable aux eſpérances de ma pupille, que je remerciai la fortune de m'avoir fait arriver dans ces circonſtances. M. & madame Seleutzy, auxquels je ne déguiſai pas le ſujet de mon voyage,

ne doutèrent pas plus que moi du ſuccès. En effet M. Deſalleurs étant revenu peu de jours après, je le vis avec d'autant plus de confiance & de ſatisfaction, que j'en avois été particuliérement connu en Hongrie, lorſqu'il y étoit venu commander les troupes françoiſes à la place de M. de F...., qui portoit alors le nom de marquis de Loras, & qu'il remplaçoit auſſi dans l'ambaſſade de Conſtantinople. Auſſi n'eus-je pas de peine, avec les preuves dont j'étois muni, à lui faire reconnoître des droits auſſi clairs que ceux d'Alexiowna Tekely. Il ſe fit repréſenter tous les effets, qui étoient encore dans ſa chancellerie, une copie du teſtament, qu'on avoit gardée, les billets des officiers, & quelques actes poſtérieurs, par leſquels il paroiſſoit qu'à la recherche de M. de F....., on avoit vérifié que les diamans de la princeſſe lui étoient venus du prince Ragotzky, ſon premier mari, ancien Vayvode de Tranſylvanie. Les billets furent payés, ſur l'argent qui ſe trouva dans la caiſſe du feu prince. Ce qui reſtoit de la ſomme, avec l'argenterie & tous les meubles, me furent délivrés ſur ma reconnoiſſance, & ſur la copie, qu'on exigea, des preuves qui conſtatoient la naiſſance & les droits de mademoiſelle Tekely. Les diamans furent déclarés appartenir au prince Ragotzky, & remis à la Chancellerie, pour

pour être envoyés à ce prince lorſqu'on ſeroit informé de ſa retraite.

Cette déciſion me parut fort ſage, quoiqu'elle ne répondît pas tout-à-fait à mes eſpérances. L'argenterie & les meubles, que je convertis auſſi-tôt en eſpèces, ne produiſirent qu'environ quatre mille ducats, qui joints à deux mille, de l'argent du prince, en faiſoient ſix, ſeul reſte de tant de tréſors auxiliaires, qui lui étoient paſſés par les mains, & de l'immenſe fortune qu'il avoit reçue de ſes ancêtres. Je témoignai quelque étonnement, à M. Seleucy, du repos dans lequel on avoit laiſſé pendant pluſieurs années l'argent de la caiſſe, tandis qu'il auroit été facile de l'employer au commerce, & de le multiplier par des voies sûres. Il me dit que la malheureuſe aventure de M. de F.... avoit mis aſſez long-tems le palais de France dans la dernière confuſion, & qu'au lieu d'être ſurpris que les fonds du prince n'euſſent pas augmenté, on devoit admirer la fidélité de la chancellerie françoiſe, où l'argent & les effets avoient été conſervés ſans diminution. Il en prit occaſion de m'apprendre qu'elle avoit été cette fameuſe indiſpoſition de M. de F..., à laquelle on a donné le nom de folie.

Cet ambaſſadeur avoit fait préparer une fête pour quelques dames de France & de Hollande,

dans un village voiſin de Péra. On s'y rendit à neuf ou dix heures du matin, les dames dans leurs voitures, & M. l'ambaſſadeur à cheval, avec la plupart des hommes. Il faiſoit fort chaud: mais, à l'aide des rafraîchiſſemens, on fit bonne chère, & la danſe y ſuccéda. En retournant comme l'on étoit venu, M. de F... vit, ou crut voir un ſerpent qui traverſoit le chemin, devant les pieds du cheval d'un gentilhomme françois, nommé de Marigny, qu'il favoriſoit beaucoup, & qui étoit à ſa gauche. Il lui dit : Prenez garde que votre cheval ne marche ſur ce ſerpent. Marigny ayant répondu qu'il n'y en avoit aucun, ſa réponſe déplut à l'ambaſſadeur, qui la regarda comme un démenti; & dans cette fauſſe idée, il lui donna un coup de fouet ſur les épaules. Eſt-ce ainſi, s'écria le gentilhomme, qu'on traite un homme de condition? Oui, répliqua M. de F... quand il parle comme vous faites. Cette conteſtation, qui devint beaucoup plus vive, ne fut pas interprêtée à l'avantage de l'ambaſſadeur; & le reſte de la compagnie lui croyant la tête échauffée par l'exceſſive chaleur, on fit ſigne à Marigny de ne le pas contredire plus long-tems. Mais ſa colère ne fit qu'augmenter en rentrant dans ſon palais. Il ne dormit pas de toute la nuit ſuivante. Ses diſcours & ſes actions ſembloient marquer le plus violent délire.

Il devint si furieux, qu'on fut obligé de le lier. Sa fureur parut encore plus vive, lorsqu'on éloigna de lui une jeune Arménienne, qu'il appeloit *figlia d'anima*, sa fille d'ame, nom qu'on donne dans le pays aux personnes adoptées de ce sexe, mais que tout le monde croyoit sa fille, & qu'il aimoit jusqu'à ne pas faire un pas sans la tenir par la main. On n'eut pas d'autre vue, en l'éloignant, que de la mettre à couvert des violences qu'on craignoit pour elle-même. Ce désordre ne put demeurer secret. Il alla si loin, que les officiers de l'ambassade prirent enfin le parti d'envoyer en France une attestation de la folie de leur chef, signée des principaux marchands de la nation. M. de F.... fut rappelé, & M. Desalleurs nommé pour lui succéder.

Après avoir heureusement satisfait aux devoirs de l'amitié, mon séjour pouvoit être agréable en Turquie, avec la protection de deux ministres aussi respectés que ceux de France & d'Angleterre. Je fus pressé même, par l'un & par l'autre, de prendre quelque attachement pour eux, à des conditions qui m'auroient épargné l'embarras de chercher plus loin d'autres établissemens. Mais je ne croyois pas mes engagemens remplis à l'égard d'Alexiowna. Il restoit à lui procurer la retraite qu'elle désiroit

dans un état catholique, ſans éclat, diſoit-elle, inconnue même s'il étoit poſſible, mais capable d'aſſurer la tranquillité d'une jeune perſonne, qui n'aſpiroit pas à d'autre bonheur. Madame Jeffreys, qui l'aimoit paſſionnément, & pour laquelle ſon affection étoit égale, auroit pu la déterminer à la ſuivre en Angleterre, ſi l'obſtacle de la religion ne s'y étoit oppoſé. La diſſipation de notre voyage n'avoit pas affoibli cette puiſſante raiſon dans le cœur de ma pupille. M. Deſalleurs, à qui je n'avois pu déguiſer ſes aventures, en lui apprenant ſa naiſſance, m'avoit déjà conſeillé de ne pas chercher pour elle d'autre aſile que la France, où il m'aſſuroit qu'avec la religion, elle trouveroit toutes les douceurs de la vie. Son penchant ne l'en éloignoit pas. Elle recommençoit même à cultiver la langue françoiſe, dont nous avions fait peu d'uſage depuis que nous avions quitté la Hongrie. Enſuite, lorſque le retour de monſieur & de madame Jeffreys, à Demotica, m'eut fait prendre la réſolution d'accepter l'offre de madame Seleutzy pour ſon logement, elle eut l'occaſion de voir familiérement quelques dames françoiſes; & je reconnus, à la ſatisfaction qu'elle en reſſentoit, que ſon goût étoit déterminé pour cette nation.

Nous ne vîmes pas, ſans un vif regret, le

départ de monſieur & de madame Jeffreys, à qui nous avions des obligations ſi ſingulières, & dans quelque lieu que nos réſolutions puſſent nous conduire, nous leur promîmes une immortelle reconnoiſſance. Alexiowna, qui prit auſſitôt un logement chez madame Seleutzy, me permit enfin de demander à M. Deſalleurs la liberté de nous embarquer ſur le premier vaiſſeau qui partiroit pour la France. Nous paſsâmes plus d'un mois dans cette attente, avec tous les agrémens qu'il s'efforçoit de nous procurer, & rien ne manquoit d'ailleurs à notre amuſement chez madame Seleutzy.

Un jour que la curioſité m'avoit conduit à Conſtantinople, avec quelques François & leur interprète, nous vîmes paſſer deux chariots, eſcortés d'une troupe de Janiſſaires; & nous apprîmes, par les informations de l'interprête, qu'on y amenoit priſonnier le prince Conſtantin Beſſarabe, hoſpodar de Valachie, avec ſa femme, ſes deux fils, ſon gendre, & ſon tréſorier, que le grand-ſeigneur avoit fait enlever dans le château même de Tergowitz.

Cette nouvelle me frappa ſi vivement, malgré la dureté du hoſpodar pour Alexiowna, que ne doutant pas de l'intérêt qu'une fille ſi ſenſible alloit prendre à l'infortune de ſa famille, je me hâtai de retourner à Pera, pour l'en

informer. Mais j'admirai la force de la religion, pour endurcir juſqu'au cœur des femmes, contre les ſentimens de la nature. Ma pupille, ſe contentant de lever les yeux au ciel, me dit fort tranquillement qu'elle déploroit moins la diſgrace de ſon grand père, que ſon obſtination dans l'erreur. Je ne lui reprochai pas une froideur dont je connoiſſois la ſource. On fut informé, le jour ſuivant, que le hoſpodar étoit étroitement renfermé dans un appartement de la ſeconde cour du ſérail, ſous la garde du boſtangi-bachi, à qui ſa hauteſſe avoit ordonné de faire rendre un compte ſévère à ces malheureux captifs, de l'argent, des bijoux, & des autres richeſſes, qu'ils pouvoient avoir cachés, en un mot des grands biens que le hoſpodar avoit la réputation d'avoir amaſſés, pendant plus de vingt-cinq ans qu'il avoit poſſédé la Valachie. Elle venoit de le dépoſer, ſur des accuſations qui lui avoient rendu ſa fidélité ſuſpecte; & Cantacuzene, autre grec d'un nom fort illuſtre, avoit obtenu ſa place.

Avec quelque apparence de froideur que ma pupille m'eût entendu, j'obſervai bientôt qu'elle étoit moins inſenſible au malheur de ſes plus proches parens, qu'elle ne l'avoit affecté. Elle marquoit une ardente curioſité pour les ſuites de cette réſolution; elle me demandoit ſouvent

ce que j'en avois appris, & ſi je prenois ſoin de m'en informer. L'occaſion d'un vaiſſeau s'étant préſentée pour mon départ, je lui demandai moi-même s'il lui paroiſſoit que nous duſſions quitter le pays, ſans être éclaircis du ſort de tant de perſonnes chères. Elle m'avoua qu'elle avoit penſé à me faire la même queſtion; & nous accordant tous deux ſur ce point, nous prîmes la réſolution d'attendre.

Je n'étois pas mieux informé qu'elle de ce qui ſe paſſoit au ſerrail. Les ſecrets d'état ſont impénétrables à la Porte. Mais étant mieux que jamais au palais de France & d'Angleterre, je priai les deux ambaſſadeurs, qui jouiſſoient tous deux d'une haute conſidération, & qui vivoient dans la meilleure intelligence depuis la dernière paix, d'employer les reſſorts de leur crédit pour nous procurer quelques lumières. M. Deſalleurs n'avoit pas attendu mes ſollicitations. Il me dit que par amitié pour ma pupille, dont il reſpectoit le ſang & le mérite, plus que par conſidération pour la perſonne du hoſpodar, qu'on n'avoit jamais pu faire entrer de bonne-foi dans les intérêts d'aucun parti, & d'ailleurs ſans ordre de ſa cour, quoiqu'il fût par les dernières lettres de France, qu'on y étoit informé de la dépoſition & de l'enlèvement de ce prince, il avoit déjà parlé de lui au ſelictar, ſon ami

particulier, & favori déclaré de ſa hauteſſe; que ſans s'expliquer ſur le fond des affaires, ce ſeigneur n'avoit pas fait difficulté de lui déclarer que les accuſations étoient d'une nature à faire déſeſpérer de la vie du prince; qu'il avoit promis néanmoins de le recommander au boſtangibachi, & de le faire traiter doucement dans ſa priſon; que de jour en jour on attendoit l'arrivée du grand-ſeigneur, & qu'il ne doutoit pas qu'à ſon retour, le ſort du hoſpodar ne fût décidé au premier divan.

C'étoit m'apprendre toute la grandeur du mal, ſans m'offrir aucun remède. Mais l'ambaſſadeur ayant ajouté que le prince de Valaquie avoit demandé la permiſſion de voir quelque prêtre grec, & qu'elle lui avoit été refuſée, je formai, ſur cette circonſtance, un projet dont l'exécution me parut poſſible. J'avois lié connoiſſance avec un célèbre vertabiet, (c'eſt le nom qu'on donne, en Turquie, aux docteurs de la communion grecque), que les jéſuites avoient converti dans la plus grande chaleur de leurs démêlés avec cette égliſe, & qui pour les garantir de la perſécution qu'elle leur avoit attirée des turcs mêmes, à qui les diſtinctions déplaiſent entre les égliſes chrétiennes, gardoit encore les apparences, & remettoit, avec leur conſentement, à faire éclater ſa nouvelle foi dans un tems plus

calme. Il étoit homme d'eſprit, & quelques jéſuites de Pera m'avoient répondu de ſes principes. Il me ſembla qu'avec le crédit de M. Deſalleurs on pouvoit obtenir, par le ſelictar, une faveur auſſi ſimple que celle de laiſſer voir ce prêtre au prince de Valaquie; & que s'inſinuant dans ſa confiance, ſous le nom de prêtre grec, non-ſeulement il ſauroit de lui ce que nous avions à faire pour le ſervir, mais il pourroit travailler à ſa converſion, & ſervir Alexiowna preſque autant que lui, en l'amenant à notre religion par ſon exemple. M. Deſalleurs, à qui je communipuai ce plan, jugea qu'il pouvoit être tenté, & me promit de revoir le ſelictar.

Je ne m'ouvris pas à ma pupille, avant que d'avoir préparé toutes mes machines. Mon principal ſoin fut de diſpoſer le vertabiet à ſon opération. Je lui trouvai tout le zèle que je m'en étois promis. Peu de jours après, je fus certain du même ſuccès, du côté du ſelictar, qui n'avoit vu, dans la ſatisfaction qu'on vouloit donner au prince, qu'un innocent témoignage de compaſſion pour ſon malheur. Les Turcs ſont humains. Il exigea ſeulement, pour ſatisfaire le boſtangi-bachi, & ne rien changer au premier refus, que le vertabiet fût d'abord introduit en habit de juif arménien, & que ſi ces viſites

étoient répétées, elles ſe fiſſent toujours ſous différentes ſortes de déguiſemens.

Alexiowna fut alors informée de mes vues. Ses affectations de fermeté ne réſiſtèrent pas à l'eſpoir qu'elle conçut de la converſion de ſa famille. Elle ſoulagea ſon cœur par une abondance de larmes ; & dans l'ardeur de ſes ſentimens, elle proteſta que ſon ſang ne lui coûteroit rien à répandre, pour obtenir du ciel une ſi précieuſe faveur. La vie de ſon grand-père, dont elle apprit alors le danger, ne parut entrer pour rien dans ſes déſirs & ſes craintes. Elle voulut voir le vertabiet avant qu'il partît; & ce fut pour fortifier ſon courage, pour ſe faire expoſer les raiſonnemens qu'il devoit employer, pour ſuggérer des idées & lui dicter des expreſſions. Il ſe rendit à la première cour du ſérail, où tout le monde a la liberté d'entrer; & des ſignes convenus le firent admettre dans la ſeconde. Je l'avois accompagné juſqu'à la première, & j'y attendis impatiemment qu'il reparût. Mon motif, comme celui de l'ambaſſadeur, n'étoit que de ſatisfaire Alexiowna. Je dois avouer que j'eſpérois peu, du zèle d'autrui, pour la converſion du prince, après l'épreuve que j'avois faite inutilement du mien; & je me flattois encore moins, s'il étoit coupable, de pouvoir le ſauver par nos ſervices.

Cependant le ciel accorda du moins la première de ces deux grâces, aux innocentes ſupplications de ſa petite-fille. Le vertabiet me rejoignit deux heures après, & me jeta dans la plus agréable ſurpriſe, en m'apprenant qu'il avoit triomphé de toutes les réſiſtances du hoſpodar & de ſes deux fils, par des raiſonnemens fort ſimples, ajouta-t-il, les mêmes auxquels il devoit ſa propre converſion. Le tems & le lieu ne me permettoient pas de lui demander quels ils pouvoient être : mais lorſqu'il m'eut dit en deux mots qu'il avoit commencé par leur faire enviſager la mort, qui ne pouvoit être éloignée pour eux, ſuivant le témoignage du ſélictar, je doutai s'il n'avoit pas pris l'effet de la crainte pour celui de la conviction; & je ne pus être délivré de ce doute que par le merveilleux ſpectacle dont je fus témoin quelques jours après.

L'impatience d'apprendre cette heureuſe nouvelle à ma pupille, me fit précipiter mon retour, & laiſſer derrière moi le vertabiet dans la joie de ſon triomphe. Elle lui coûta la liberté. Les capigis de la garde, dont la première cour du ſérail eſt toujours remplie, nous avoient vus paroître ſans étonnement dans un lieu dont l'entrée n'eſt interdite à perſonne, & n'avoient pas été plus ſurpris de m'y voir promener pendant deux heures. Ils avoient ſuivi des yeux le vertabiet ſous ſon habit

juif, lorſqu'il étoit entré dans la ſeconde cour, dont l'accès, quoique libre auſſi, du moins pour les gens de pied, demande plus de précaution; & jugeant qu'il y étoit appelé pour quelque ſervice ordinaire aux juifs, ils n'avoient conçu aucun ſoupçon. Mais lorſqu'ils l'en avoient vu ſortir d'un air & d'un pas précipité, me cherchant des yeux, & courant vers moi, ils avoient prêté l'oreille à quelques mots échappés à ſa joie, entre leſquels le nom du hoſpodar s'étoit fait entendre. Enſuite, me voyant partir moi-même aſſez bruſquement, & le laiſſer même dans leur cour, parce qu'il étoit tard, & que le chemin de ſon quartier n'étoit pas celui du mien, tant de mouvemens extraordinaires, auxquels la prudence avoit peut-être eu moins de part que notre confiance à la protection du ſelictar & du boſtangibachi, leur causèrent de l'inquiétude, & les portèrent à ſaiſir le juif ſuppoſé, qu'ils renfermèrent dans une priſon de la même cour. Nous ne fûmes informés que le lendemain de ſon aventure.

Les tranſports d'Alexiowna ne peuvent être repréſentés, en apprenant que non-ſeulement ſon grand-père, mais à ſon exemple, ſes deux fils, qui étoient encore priſonniers dans le même appartement, ſe rendoient aux lumières de la vérité, & s'étoient engagés à ſuivre la foi romaine. Le vertabie ne m'ayant guère donné d'autre

explication, elle brûloit de ſavoir s'il les avoit informés qu'elle étoit ſi prôche d'eux, qu'elle reſſentoit toutes leurs peines, & qu'elle ne s'occupoit que du ſoin de les ſervir. Son cœur, tranquille du côté de la religion, ſe r'ouvroit aux plus tendres ſentimens de la nature. Je remarquai même que la religion les fortifioit, après avoir été capable de les affoiblir; & je revins de l'opinion où j'avois d'abord été, qu'elle doit toujours être en guerre avec eux. L'inquiétude de ma pupille, pour la vie de ceux qui lui redevenoient ſi chers, parut augmenter dans la même proportion. Elle me demanda ſi ce généreux ſelictar, qui s'étoit rendu aux ſimples recommandations de l'ambaſſadeur de France, ne pouvoit pas ſe laiſſer toucher pour d'autres ſervices, être attendri par des larmes, ou gagné par des préſens? Elle y vouloit employer toute ſa fortune: elle parloit de le voir elle-même, & de lui demander grâce à genoux, en lui préſentant ſes ſix mille ducats. Il y avoit ſi peu d'apparence à cet eſpoir, que nous ne pûmes nous y arrêter long-tems; & l'ambaſſadeur que je vis le même ſoir, pour lui rendre compte de l'effet de ſa protection, en jugea de même. Il me dit que dans une affaire de cette nature, le crédit du ſelictar ne pourroit ſervir qu'à calmer l'eſprit du grand-ſeigneur, & que nous devions compter ſur ce bon office;

pour lequel ſes propres ſollicitations ſuffiſoient.

Le vertabiet ne laiſſa pas de reparoître chez M. Seleutzy, dès le lendemain matin, c'eſt-à-dire avant que nous euſſions eu le moindre ſoupçon de ſa diſgrace. Ma première courſe m'ayant conduit chez elle, je trouvai mademoiſelle Tekely dans la double joie de la converſion de ſa famille, & de la délivrance du prêtre grec, qui venoit de lui apprendre un évènement que j'ignorois. Il avoit paſſé la nuit ſous une garde; mais ayant demandé lui-même d'être préſenté au boſtangibachi, & s'étant fait reconnoître avec aſſez d'adreſſe pour ne commettre perſonne, il avoit obtenu ſur le champ la liberté. Cependant on y avoit joint la plus ſévère défenſe de retourner dans le même lieu; & cette rigueur, qui ſembloit marquer que le ſeigneur turc ſe repentoit de ſon indulgence, tempéroit beaucoup la joie de mademoiſelle Tekely.

Je continuai de remarquer, dans l'expreſſion de ſes ſentimens, que c'étoit la tendreſſe naturelle qui commençoit à les échauffer; comme s'il s'étoit fait quelque révolution dans ſon cœur, depuis que l'obſtacle de la religion ne le tenoit plus en bride. Elle ſe fit raconter par quel art, ou plutôt par quelle faveur du ciel le prêtre, dans l'eſpace de deux ou trois heures, étoit parvenu

à convaincre ou perſuader ſon grand-père & ſes deux oncles; car la princeſſe n'étant pas dans la même priſon, ou peut-être ayant déjà trouvé grâce, & le gendre avec le tréſorier ayant été ſéparé auſſi, c'étoit ſur le prince & ſes deux fils, auxquels on laiſſoit encore la conſolation d'être enſemble, que la bénédiction céleſte étoit tombée. Je n'entrerai point dans les raiſonnemens que le vertabiet avoit employés. Le plus puiſſant, nous dit-il, ou du moins celui qui l'avoit rendu vainqueur, après en avoir lui-même éprouvé la force, avoit été que les deux égliſes s'accordant ſur la plus grande partie des dogmes, il étoit étrange que les grecs ne ſentiſſent point que l'unité ſous un même chef eſt non-ſeulement un des plus eſſentiels, mais celui peut-être qui ſe trouve le plus clairement recommandé dans les évangiles & dans les écrits apoſtoliques. Cette idée, préſentée dans un tems où le prince n'ignoroit pas que ſa vie ne dépendoit que d'un fil, s'étoit rendue maîtreſſe de ſa raiſon, & ſon exemple avoit entraîné ſes fils. Il ſe ſouvenoit d'ailleurs que le jour où ſon eſpérance avoit été de me ſéduire par la grandeur de ſes offres, j'avois dit à ſes docteurs de Valaquie, après avoir confondu leur mauvais raiſonnemens, que je n'étois pas ſurpris de leur voir faire une ſi foible défenſe, & que l'ignorance, qui régnoit dans leur égliſe

avec la diviſion & le déſordre, témoignoit aſſez que l'eſprit du ciel n'y ſouffloit plus ſa lumière & ſa paix. Le prince avoua, ſans me nommer, que cette raillerie d'un eccléſiaſtique romain, à laquelle je me reconnus, lui étoit reſtée dans la mémoire, & lui avoit fait naître des doutes qu'il n'avoit pu ſurmonter.

Il manquoit aux charmes de ce récit, pour ſa petite-fille, que le vertabiet eût parlé d'elle, & qu'il eût appris aux trois priſonniers, non-ſeulement qu'elle étoit à Conſtantinople, qu'il ne les avoit vus qu'à ſa prière, & que par conſéquent ils lui devoient leur converſion, mais qu'elle prenoit la plus ſenſible part à leur ſort, & que loin de les fuir à préſent, elle n'avoit rien de plus cher qu'eux, elle ſouhaitoit d'être avec eux dans les chaînes, elle étoit prête à donner ſa vie pour les délivrer. Le vertabiet, que nous n'avions pas chargé de cette ouverture, dans le juſte doute du ſuccès de ſa miſſion, s'excuſa de ſon ſilence par la crainte qu'il avoit eue de nous expoſer à de fâcheuſes recherches.

C'étoit néanmoins le plus ſenſible des tourmens de mademoiſelle Tekely. Elle venoit à moi, les larmes aux yeux. N'eſt-il pas cruel, me diſoit-elle, qu'au moment où je ſens pour eux une tendreſſe que j'ai redoutée, & dont je me ſuis défendue, tandis que la religion la condamnoit,

je

je ne puiſſe leur être utile à rien dans leur infortune, & qu'ils ignorent juſqu'aux vœux que je fais pour leur liberté? Je ne m'expliquai, ni ſur ces ſentimens qu'elle avoit crus condamnés par la religion, ni ſur la ſituation des trois princes, dont elle ne ſavoit pas tout le danger, tel du moins que l'ambaſſadeur de France me l'avoit déclaré le matin, ſur l'aveu du ſelictar, qu'il avoit vu dès la pointe du jour. Cependant, tandis qu'elle ne craignoit que pour leur liberté, il étoit queſtion de leur tête, & le dernier ordre du grand-ſeigneur étoit de les transférer dans une plus étroite priſon, ce qui devoit être exécuté le ſoir même. On ne doutoit pas que leur ſentence ne ſuivît de près. Je ne parlai que de ce dangereux changement. Le vertabiet, qui connoiſſoit trop les uſages du pays pour ne pas m'entendre, ajouta plus nettement que s'ils étoient transférés, il falloit déſeſpérer de leur vie. Mais voyant mademoiſelle Tekely fondre en larmes, il baiſſa la voix, pour nous dire qu'il reſtoit une eſpérance, douteuſe à la vérité, mais la ſeule à laquelle on pût s'arrêter, & qui dépendoit de deux baltagis qui ſervoient les princes, dans l'appartement dont on leur avoit fait juſqu'alors une priſon: que ces deux hommes lui avoient paru d'autant moins incorruptibles, qu'avec un léger préſent il les avoit engagés à ſouffrir que ſa conférence avec les

princes fût prolongée fort au-delà de ce que le boſtangi-bachi avoit accordé, & qu'il y avoit quelque apparence qu'une ſomme aſſez groſſe pour aſſurer leur fortune, les détermineroit à faciliter l'évaſion de leurs priſonniers, par des voies qu'ils inventeroient eux-mêmes; mais qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, ſi la tranſlation devoit ſe faire le ſoir.

La vraiſemblance de cette reſſource avoit ſéché les pleurs de mademoiſelle Tekely, à meſure que le vertabiet s'étoit expliqué. Oui, me dit-elle avec tranſport, tout ce qui me vient du prince mon oncle eſt aux baltagis: & ſe tournant vers le prêtre, j'ai la ſomme ici, je vous l'abandonne. Elle ſe levoit pour l'apporter. Mais, ſans condamner un ſi noble uſage de l'unique bien qu'elle poſſédoit, & très-convaincu d'ailleurs que le prince ſon grand-père, dont perſonne ne diſoit encore que les richeſſes fuſſent paſſées entre les mains du ſultan, la rembourſeroit avec uſure, ſi notre entrepriſe étoit ſuivie du ſuccès, je ne laiſſai pas de l'arrêter. Commençons, lui dis-je, par nous aſſurer des baltagis; & m'adreſſant à l'officieux vertabiet, ſi vous n'en ſaviez pas déjà le moyen, repris-je, j'y vois beaucoup de difficultés, lorſque l'accès du ſérail vous eſt interdit. Il me confeſſa qu'il ne les ſentoit pas moins; mais elles ſont invincibles, me dit-il en nous quittant,

ſi vous ne me revoyez pas, dans une heure ou deux, avec d'heureuſes nouvelles.

Il revint avant midi, & ſon viſage nous annonça de la joie. La prudence avoit conduit toutes ſes démarches. Il s'étoit gardé de ſe faire voir au ſérail. Un juif de ſa connoiſſance, à qui ce vaſte palais étoit familier, lui avoit paru propre à mener l'intrigue. Il s'en étoit aſſuré, par la promeſſe d'une part conſidérable au prix du ſervice. Ainſi, ſans ſe commettre lui-même & ſans nous avoir nommés, il avoit fort heureuſement réuſſi dans toute l'étendue de ſon plan. Les deux baltagis avoient prêté l'oreille à la première offre, & n'avoient conteſté que ſur la ſomme. C'étoient ce qu'on appelle en Turquie des enfans de tribut, pour leſquels la fortune & la liberté ont toujours de grands attraits, malgré la vie douce qu'ils mènent au ſérail, & qui s'étoient flattés tout d'un coup de pouvoir retourner dans le lieu de leur naiſſance, ou ſe faire une nouvelle patrie, avec un fond d'établiſſement. Mais au lieu de deux mille ſequins, qu'on leur avoit offerts pour chacun, ils en avoient voulu quatre. Le vertabiet étoit convenu de mille pour les ſervices du juif. C'étoit déjà neuf mille ſequins, pour leſquels il n'avoit pas fait difficulté de s'engager; & la reconnoiſſance nous obligeant de récompenſer auſſi ſon zèle, quoiqu'il ne parût pas l'exiger, je

conçus qu'il nous en coûteroit dix mille ſequins, qui ſont à peu-près la même ſomme en ducats. A ce prix, on nous promettoit que dans la première obſcurité du ſoir, les trois princes nous ſeroient livrés ſur le bord du détroit, ſans que les deux baltagis ſe fuſſent ouverts ſur les moyens qu'ils ſe contentoient de garantir.

Quoiqu'une ſi groſſe ſomme dût abſorber preſqu'entièrement la fortune de mademoiſelle Tekely & la mienne, le ciel m'eſt témoin que mes premières réflexions ne tombèrent pas ſur mon intérêt. Je fus frappé ſeulement du haſard qu'il y avoit à remettre notre argent, ſans la moindre ſureté, entre les mains d'un grec que nous connoiſſions ſi peu, pour paſſer entre celles d'un juif & de deux eſclaves turcs, que nous connoiſſions encore moins. Madame Seleutzy, que je conſultai, me répondit du grec, depuis long-tems ſon ami. Alors, je lui demandai à lui-même s'il croyoit ſa confiance bien fondée pour le juif & ſurtout pour les deux baltagis? Il me dit que dans toutes ſortes d'affaires la fidélité des juifs de Conſtantinople étoit ſi bien établie, qu'il n'avoit aucune défiance du ſien, après ſe l'être attaché par un gain honnête; qu'à l'égard des baltagis, ames vénales qui lui étoient plus ſuſpectes, ſon juif même, ne s'en défiant pas moins que lui, n'avoit pas trouvé d'autre expédient pour s'en

assurer, qu'un reçu signé de leur main, qui les contiendroit du moins par la crainte; qu'ils avoient promis de le tenir prêt, pour l'instant auquel il devoit leur porter celui d'un marchand arménien de leur connoissance, chez lequel ils demandoient que la somme fût déposée, sans explications & sans autre formalité que cet acte si simple. Dans tout autre conjoncture, de si légères précautions n'auroient pas suffi, sans doute, pour me faire oublier les règles ordinaires de la prudence: mais deux loix plus fortes, la présence & l'extrémité du mal ne laissoient plus à choisir d'autre parti.

Mademoiselle Tekely, effrayée d'abord d'une somme qu'elle ne pouvoit fournir, avoit tourné aussitôt les yeux vers moi, quoique sans les lever sur les miens; comme si dans l'amertume de son cœur, elle eût imploré le secours de mon amitié, par un silence plus expressif que ses prières, qui n'auroient pas eu la force de sortir de sa bouche pour le demander. Mais lorsqu'après avoir entendu mes questions & les réponses du grec, elle me vit, pour toute réplique, quitter ma chaise, & lui faire signe d'ouvrir un tiroir, dans lequel étoit son argent & le mien, en lui disant qu'il n'étoit plus tems de rien ménager; la présence de madame Seleutzy & du prêtre ne put l'empêcher de saisir une de mes mains, & de répondre, en

ſanglottant, que j'étois ſon ſauveur après dieu. Je comptai la ſomme, & je la livrai au grec, qui nous quitta auſſitôt, pour mettre à profit tous les momens.

Je partis auſſi; car j'avois à prendre d'autres ſoins, qui n'étoient pas moins preſſans que les ſiens. L'entrepriſe de dérober les trois princes à leurs ennemis ſuppoſoit qu'en ſortant de leur priſon, ils puſſent quitter, non-ſeulement la ville de Conſtantinople, mais tous les pays de la domination du grand-ſeigneur, où nulle puiſſance humaine n'auroit pu les mettre à couvert de ſes recherches. M'ouvrir aux ambaſſadeurs chrétiens, pour leur demander leur aſſiſtance, c'étoit les commettre eux mêmes, & peut-être les choquer par une coupable indiſcrétion. La mer étant la ſeule voie à laquelle on pût penſer, il falloit trouver quelque vaiſſeau prêt à faire voile, ou du moins s'aſſurer d'une barque à toute ſorte de prix. C'étoit l'importante affaire dont je demeurois chargé; & l'on ſeroit étonné qu'avec ſi peu de connoiſſance de la langue & du pays, j'euſſe pris ce ſoin ſur moi, ſi je n'ajoutois que M. & madame Seleutzy m'avoient donné pour guide & pour interprète un des anciens domeſtiques du comte de Tekely, inſtruit par un long uſage, & capable de faire à ma place ce que j'allois entreprendre,

ſi ma réſolution n'eût été ſur un point ſi délicat, de ne m'en rapporter qu'à moi-même.

La facilité que j'eus à découvrir une ſaïque georgiene, qui devoit partir à l'approche de la nuit pour retourner à Tiflis, me parut du plus heureux augure. Rien n'étoit plus convenable au projet des baltagis; & le vertabiet n'ayant pas douté qu'ils ne ſe promiſſent de faire évader les princes par la porte de la marine, au-deſſous de laquelle ce navire étoit à l'ancre, je remerciai la fortune d'avoir tout ordonné ſi favorablement pour nos eſpérances. Il importoit peu dans quel lieu du monde les trois princes puſſent aborder, lorſqu'ils ſeroient éloignés en mer; & la Georgie, qui touche à la Perſe, dont elle dépend, étoit elle-même un aſile aſſez ſûr, d'où leur embarras ne ſeroit pas grand à s'aller mettre ſous la protection du ſophy, ou, s'ils l'aimoient mieux, à traverſer la mer Noire, pour ſe rendre en Moſcovie, & de-là dans quelque Etat catholique. Je convins de prix avec le patron géorgien, pour trois grecs qui vouloient faire le voyage de Tiflis; & n'oubliant rien de ce qui pouvoit écarter ſes ſoupçons, je fis tranſporter à bord quelques malles qui ſembloient contenir leur bagage.

Je revins fort ſatisfait de tous mes arrangemens. Notre habile vertabiet ne le fut pas moins des ſiens; & reparoiſſant auſſi à l'heure marquée, il

nous en rendit un compte ſi favorable, qu'il ne nous reſta preſqu'aucun doute du ſuccès. Mademoiſelle Tekely, livrée à la joie, ne faiſant pas même entrer le riſque de ſa fortune dans les craintes qui ſe mêloient encore à ſes eſpérances, & diſpoſée à ne pas ménager ſa propre vie, pour la moindre utilité qu'elle auroit cru voir à l'expoſer, ſouhaitoit d'être avec nous ſur le quai, dans l'évaſion du ſoir, d'y recevoir elle-même ſon grand-père & ſes oncles, pour les embraſſer & les combler de bénédictions, de les ſuivre même dans leur fuite, & d'en partager tous les périls avec eux. Mais je lui repréſentai qu'elle n'avoit plus de ſecours à leur offrir qui puſſent leur être utiles, & qu'une femme, au contraire, ne pouvant cauſer que de l'embarras dans un moment de cette importance, elle devoit ſe réduire à nous aider de ſes vœux. Enfin, l'approche du ſoir m'avertit qu'il étoit tems de me rendre au bord du détroit. Je pris une partie de l'argent qui nous reſtoit, dans la crainte que ce ſecours ne fût néceſſaire aux princes, en ſortant de leur priſon, ou pour toute autre entrepriſe qui pourroit faciliter leur fuite. Le vertabiet, le juif, l'homme de M. Seleutzy, ſe tenant prêt à m'accompagner, nous partîmes au milieu des prières & des larmes de mademoiſelle Tekely, & nous nous rendîmes ſans obſtacle

ſur le quai du grand ſérail, un peu au-deſſus de la porte de la marine.

Un reſte de jour, qui permettoit d'obſerver la forme & la ſituation des lieux, me fit juger, comme au vertabiet, que cette porte étoit effectivement, ſinon l'unique paſſage, du moins le plus favorable pour l'évaſion des princes, ſous la conduite des deux baltagis, qui devant connoître toutes les ſorties des grands jardins du ſérail, dont elle eſt l'entrée par le détroit, pouvoient les conduire apparemment juſqu'à nous dans l'obſcurité; & nous devions ſuppoſer qu'ils avoient pris de juſtes meſures pour l'ouvrir. Notre principale attention fut de ne pas nous en approcher trop, avant les ténèbres. Mais lorſque la nuit nous eut mis à couvert des obſervations, le juif, nous laiſſant à quelques pas de lui, pour veiller ſur tout ce qui pouvoit arriver d'un autre côté, s'avança juſqu'à la porte, & prêta long-tems l'oreille. Une heure, qu'il y paſſa preſqu'entière, ne lui fit pas entendre le moindre bruit. Il revint à nous, & loin de nous déguiſer ſon inquiétude, il fut le premier qui nous parla de malheur ou de trahiſon. Je n'avois pas été ſi long-tems, ſans concevoir les mêmes idées; mais ſes doutes, lorſque toute ma confiance étoit dans le vertabiet & lui, me glacèrent auſſitôt le ſang. Eh que faire! lui dis-je, avec une mortelle frayeur. Il ſe rendit maître de

de la ſienne. Demeurez tous trois ici, répondit-il d'un ton ferme, ayez l'œil ouvert autour de vous, & ne déſeſpérons encore de rien. S'ils paroiſſent, vous ne perdrez pas un moment pour les conduire au vaiſſeau, & vous retournerez droit à Pera. Moi, je vais à la première cour du ſérail. S'il eſt arrivé quelque choſe de ſiniſtre, j'en ſerai bientot inſtruit par les diſcours ou par le ſeul mouvement des capigis de la garde. Il partit, en ajoutant qu'il étoit à nous en moins d'un quart-d'heure.

Mademoiſelle Tekely même n'auroit pas ſouffert plus mortellement que moi, dans ce cruel intervalle. J'allai vingt fois à la porte. J'attachai deſſus la joue, l'oreille, & je la preſſai de l'une & de l'autre, comme ſi j'en avois pu tirer, par mes efforts, l'heureux ſon que j'attendois. Il n'en vint aucun du côté des jardins; mais je n'entendis que trop clairement la marche du juif, qui revenoit avec une vîteſſe extraordinaire, & qui ne fut pas plutôt à nous, que d'une voix lamentable, quoiqu'à demi-étouffée par la rapidité de ſa courſe & par ſes terreurs, il nous dit: fuyez, mes amis! Fuyons tous, & diſperſons-nous par divers chemins! Tout eſt perdu; & nous le ſommes nous-mêmes, ſi le moindre indice nous trahit. La première impreſſion de ce funeſte langage me portoit à fuir; & je ne ſais même ſi je

me fis pas quelques ſauts vers la rive, pour me jeter au haſard dans la première barque, qui m'auroit voulu porter ſur l'autre bord du détroit. Mais, rappelant mes eſprits, je me rapprochai de mes compagnons, qui, ſans être moins tremblans, concertoient enſemble quel chemin ils devoient prendre, & je conjurai le juif de m'apprendre, du moins en deux mots notre infortune.

Il mit peu d'ordre dans ſon récit. Fuyons, me dit-il encore : j'ai trouvé toute la garde en alarme. Le ſultan eſt arrivé d'Andrinople à la fin du jour. Peut être les malheureux baltagis ont-ils trop précipité leur entrepriſe. Mais ils ont été ſurpris dans l'exécution. L'un a reçu la mort ſur le champ, & ſon corps eſt étendu dans la place du ſérail; l'autre a trouvé le moyen de ſe dérober. Les trois princes, après quelques vains efforts, pour ſe faire tuer ſans doute en ſe défendant, ont été ſaiſis, & jetés dans le plus noir cachot du ſérail. On attribue leur déſaſtre à quelques boſtangis, qui les ont vus ſortir de l'édifice, & prendre leur chemin vers cette porte, ce qui m'a fait revenir à perte d'haleine, pour vous avertir du péril où vous êtes, ſi les recherches s'étendent malheureuſement juſqu'ici.

Ce terrible avis ne permettant pas de longues délibérations, le premier expédient qui s'offrit

pour notre fuite, fut celui que chacun de nous embraſſa. Encore n'en eûmes-nous obligation qu'au juif, qui l'avoit médité dans ſa courſe: c'étoit de nous diviſer, comme il nous y avoit d'abord exhortés, & de deſcendre en divers endroits juſqu'au bord de l'eau, dont le mur eſt aſſez loin; de nous y mêler dans les pelotons de gens de mer, que la lumière de pluſieurs fanaux, qui venoient d'être allumés, nous faiſoit appercevoir dans l'éloignement; de chercher chacun notre barque de paſſage, & de retourner ainſi ſéparément à nos demeures. S'il arrivoit qu'on ſe rencontrât, on devoit feindre de ne ſe pas connoître. Cependant, après nous être éloignés de quelques pas, l'homme de M. Seleutzy, craignant qu'on ne lui fît un reproche de m'avoir abandonné dans des lieux que je connoiſſois ſi peu, reprit le parti de ſe joindre à moi; & m'ayant recommandé ſeulement de le ſuivre à quelque diſtance, il trouva bientôt la facilité qu'il cherchoit pour notre paſſage.

Aux hôtels de France & d'Angleterre, où j'affectai de me faire voir en deſcendant à Pera, on ſavoit déjà toutes les circonſtances de l'évènement; & les deux ambaſſadeurs venoient d'envoyer cette triſte nouvelle chez M. Seleutzy. Je m'y rendis auſſitôt, & j'y trouvai, juſques dans les domeſtiques, toutes les marques d'une

profonde conſternation. Quoiqu'ils euſſent ignoré le fond de notre complot, les alarmes de mademoiſelle Tekely, ouvertement partagées entre les princes & moi, s'étoient communiquées à toute la maiſon. Mon retour fit jeter un cri de joie à ceux que je rencontrai les premiers. Ils me dirent, qu'ils avoient cru ma perte auſſi certaine que celle des princes; que mademoiſelle Tekely n'en parloit que dans ces termes; que depuis l'information des ambaſſadeurs, elle ſe livroit au déſeſpoir, & que j'allois lui rendre la vie, qu'on l'avoit cru en danger de perdre par un ſi mortel évanouiſſement, qu'il ne lui étoit reſté d'abord ni mouvement ni chaleur.

J'entrai dans l'appartement. La certitude de mon arrivée, qui n'avoit pu précéder que d'un inſtant ma préſence, avoit déjà produit ſon effet; c'eſt-à-dire, que ſi les frayeurs d'une ardente imagination avoit affecté mademoiſelle Tekely juſqu'à faire craindre pour ſa vie, la joie eut la même force pour lui rendre tout d'un coup le courage qu'elle avoit perdu. Ces variétés n'ayant plus rien de nouveau pour moi, je ne penſai qu'à la ſoutenir dans la ſituation où je la voyois rentrer. Après l'avoir aſſurée que ſuivant toutes les apparences, il n'y avoit rien à craindre pour le ſecret de notre entrepriſe, & que nous n'avions à déplorer que ſon inutilité, je lui fis un récit peu

différent de ce qu'elle avoit appris par les meſſagers des ambaſſadeurs ; & j'y joignis ſeulement quelques réflexions favorables, pour détourner ſes idées du ſort que je ne redoutois que trop pour les princes. Mon projet, tel que je l'avois formé pendant mon retour, étoit de lui cacher tout ce qui pouvoit leur arriver de plus fâcheux que leur nouvelle priſon, & de la diſpoſer inſenſiblement à quitter la Turquie, où nous devions perdre toute eſpérance de les ſecourir. Notre argent ne me paroiſſoit pas perdu entre les mains de l'arménien. Dès le jour ſuivant, il devoit ſans doute nous être rendu ; & toutes mes vues ſe feroient alors tournées à précipiter notre départ. Je me promettois d'autant plus de ſuccès pour ce plan, que le port étoit rempli de vaiſſeaux chrétiens.

Mais le ciel deſtinoit la vertu de mademoiſelle Tekely à d'autres épreuves. On nous annonça l'arrivée du vertabiet & du juif ; & ne pouvant ſoupçonner qu'ils euſſent acquis d'autres lumières que celles que j'avois apportées, il ne me tomba pas dans l'eſprit de les prévenir, ſur les ménagemens que je m'étois propoſés. Ils furent admis, avec une vive ſatisfaction de les revoir. Le juif, plein apparemment des triſtes informations qu'il nous apportoit, fit uſage du ſilence où l'envie d'apprendre les circonſtances de leur retour nous

tint un moment, pour nous déclarer, ſans la moindre préparation, que l'ordre fatal étoit porté, & que le lendemain au matin, les trois princes devoient avoir la tête tranchée à la vue du grand-ſeigneur, ſur la petite place du Kioſque impérial, qui donne ſur le détroit.

Ce ne fut point par des cris, ou par des larmes, que la terreur de mademoiſelle Tekely s'exprima. Elle étoit aſſiſe près de madame Seleutzy : elle ſe pancha auſſitôt juſqu'aux genoux de cette dame, le viſage entre ſes propres bras, qu'elle allongeoit de toute ſa force, & qui ſe rapprochèrent ſous ſon front pour ſe joindre & ſe ſerrer, avec une vivacité d'action qui ne peut être repréſentée. Je ne pénétrai pas aiſément ce qui ſe paſſoit alors dans ſon ame : mais je la laiſſai dans cette poſture, en recommandant à madame Seleutzy de ne pas la quitter un moment, & d'employer toute ſa tendreſſe à la conſoler. Un ſigne obligea le juif de me ſuivre dans une chambre voiſine. Horrible imprudence ! lui dis-je : Quoi ? vous n'avez pas conçu qu'une jeune fille demandoit d'être plus ménagée ? Ses excuſes furent priſes de ſa propre conſternation, & du déſeſpoir qu'il reſſentoit de n'avoir pas été plus heureux à nous ſervir. Loin de fuir, comme il m'en avoit preſſé, il étoit retourné, me dit-il, à la première cour du ſérail, enſuite à la ville; il avoit mépriſé le danger dans

la ſeule vue de nous ſecourir par de nouvelles informations. Tout ce qu'il avoit appris, obſervé, vérifié, ne portant qu'une cruelle confirmation de nos malheurs, qui le touchoient autant que le ſien, il étoit venu, dans un ſi funeſte oubli de ſa propre ſureté, qu'il n'étoit pas ſurprenant qu'il eût ſi peu ménagé la douleur d'autrui. Votre récompenſe n'en eſt pas moins aſſurée, répliquai-je; mais penſez demain à tirer nos huit mille ſequins des mains du marchand; les délais peuvent nous expoſer... Hélas! interrompit-il; vous ne m'avez donc pas entendu! C'eſt chez le marchand que j'ai paſſé dans la ville; juſte attention que j'ai cru devoir dès aujourd'hui à cette partie de vos intérêts. Il étoit trop tard; celui des deux baltagis, qui s'eſt ſauvé par la fuite, a trouvé des voies pour ſortir auſſitôt du ſérail. Il s'eſt rendu droit chez l'arménien, qui le connoiſſant, lui & ſon aſſocié, n'a pu faire difficulté de lui compter, ſur un écrit de ſa main, comme nous en étions convenus, une ſomme qu'il n'avoit reçue que pour eux. Voici le billet, ajouta le juif en me le remettant; triſte fruit de vos huit mille ſequins!

J'étois dans un trouble, ou dans une chaleur d'intérêt, qui ne pouvoit me laiſſer beaucoup de ſenſibilité pour cette perte. Allez, dis-je au juif, & n'en comptez pas moins ſur les mille qui vous

ont

ont été promis. Je n'y mets qu'une condition; vous nous ſervirez juſqu'à la fin: & le ſeul ſervice que je vous demande eſt de nous chercher, à l'heure même, & pour cette nuit s'il eſt poſſible, un vaiſſeau chrétien qui ſoit prêt à lever l'ancre. Vous me trouverez ici dans quelques heures. Je n'en ſortirai que pour y faire apporter mes malles, pour faire mes adieux aux ambaſſadeurs de France & d'Angleterre.

Cette idée m'étoit venue depuis que j'avois quitté mademoiſelle Tekely, dans le ſeul deſſein de ſoulager ſon cœur & ſon imagination, en l'éloignant de Conſtantinople avant le moment fatal. Je rentrai, pour lui communiquer mon projet; & je ne doutois pas que dans ſa douleur même, elle n'en ſentît la ſageſſe & la bienſéance. Quel fut mon étonnement de la trouver, non dans les amers ſentimens, ni dans la poſture violente où je l'avois laiſſée, mais tranquille, ou du moins fort compoſée, & modeſtement à genoux entre madame Seleutzy & le vertabiet qu'elle avoit prié de s'y mettre avec elle, récitant, d'une voix affectueuſe & touchante, les petites prières qu'elle avoit appriſes au couvent. A la vérité, deux ruiſſeaux de larmes couloient ſur ſes joues; mais lorſque ſes yeux ſe furent tournés vers moi, j'y remarquai plus d'attendriſſement que d'affliction. Elle interrompit ſes dévotions pour me

dire : venez, monſieur, venez prier le ciel avec nous, & lui demander la perfection de ſon ouvrage. A quoi penſois-je de m'affliger ? N'eſt-ce pas la couronne du martyre, qu'il offre à mon grand-père & à mes oncles ! Divine fortune ! O que je ſerois heureuſe, de pouvoir la partager avec eux ! J'eus la complaiſance de faire ce qu'elle déſiroit, & ſes oraiſons recommencèrent avec la même ferveur. Le vertabiet, à qui je témoignai combien j'étois ſatisfait de ce changement, me dit, qu'en s'efforçant de la conſoler, il avoit eu le bonheur de tomber ſur cette idée ; qu'il en admiroit l'effet ; & qu'au reſte elle n'étoit pas ſans vraiſemblance, parce qu'un chrétien condamné par la juſtice turque, pouvant s'aſſurer la vie s'il embraſſe l'alcoran, a droit à l'honneur du martyre lorſqu'il préfère la mort à cette condition. Ainſi, de ſes mortelles alarmes pour la vie des princes, mademoiſelle Tekely étoit paſſée tout d'un coup à craindre qu'il ne leur prît envie de la conſerver.

Après de longues & ferventes ſupplications, je l'informai de la réſolution où j'étois de lui faire quitter Conſtantinople avant la fin de la nuit, & des ordres que j'avois déjà donnés pour notre départ. Ma ſurpriſe redoubla, de lui voir rejeter cette propoſition par un refus auſſi froid que s'il eût été long-tems médité. Son imagination,

remplie de l'objet le plus propre à l'échauffer, s'étoit montée, pendant ſa prière, à toute la grandeur du deſſein qu'elle avoit déjà conçu. Partir! répondit-elle; fuir un ſpectacle qui va faire l'admiration & la joie du ciel! Non, non, j'y veux aſſiſter. Je veux applaudir à leur conſtance, recueillir leur ſang, s'il eſt poſſible, baiſer mille fois le lieu ſacré où je l'aurai vu couler, & mourir dans mon tranſport.

Quelle digue oppoſer à cette pieuſe frénéſie? J'eſpérai qu'elle pourroit ſe refroidir avant l'exécution, ſur-tout après les fatigues d'une nuit, dont elle vouloit paſſer le reſte en prières. Mais quoiqu'en effet elle n'eût pas pris un inſtant de repos, ce qui nous obligea tous de veiller près d'elle à ſon exemple, elle ſe retrouva le matin dans la même ardeur; & les repréſentations du vertabiet n'ayant pas eu plus de force que les miennes pour la faire changer de réſolution, il fallut céder à toutes ſes volontés.

Cependant l'eſpérance de la vaincre m'avoit fait prendre quelques momens, pour aller remercier les deux ambaſſadeurs, en ſon nom comme au mien, de leurs bons offices & de leur protection. Ils prenoient tous deux une part ſenſible à ſon infortune, & le récit de ſes diſpoſitions leur cauſa beaucoup d'étonnement. J'appris d'eux que la princeſſe de Valaquie n'étoit pas compriſe

dans l'ordre de mort, & qu'elle devoit être rendue à ſa famille, qui étoit, comme celle du prince Beſſarabe, originaire de la Morée. M. Deſalleurs me demanda quel pays j'avois choiſi pour aſile, & ſi je ne ſuivrois pas le conſeil qu'il m'avoit donné, d'aller chercher un établiſſement dans ſa nation, où non-ſeulement la douceur du climat, celle des uſages, & ſes recommandations, qu'il m'offroit, me devoient faire eſpérer une vie tranquille, mais où le ſéjour du prince Ragotsky, dans la petite cour qu'il s'y étoit formée, promettoit, à mademoiſelle Tekely, des avantages qui ſembloient fort éloignés pour elle, du côté de l'Allemagne & de la Hongrie. M. Deſalleurs ignoroit les juſtes chagrins que j'avois emportés de Hongrie, pour unique fruit des ſervices que j'avois rendus à ce prince : je n'eus pas d'empreſſement à l'en informer ; & lui rendant grâces de ſes offres, je répondis à ces deux queſtions, que loin d'avoir un choix à faire pour l'avenir, nous ne ſavions pas même ſur quel vaiſſeau nous étions prêts à nous embarquer. Un cruel preſſentiment des embarras où l'altération de notre fortune devoit nous jeter, commençoit à me cauſer d'autres inquiétudes. Je ne voulois pas que nos réſolutions fuſſent éclairées ; & loin d'accepter ſes recommandations, je le ſuppliai de garder un inviolable ſecret ſur le nom de mademoi-

ſelle Tekely, & ſur nos malheureuſes aventures. En retournant chez madame Seleutzy, je trouvai à quelques pas de ſa porte, mon honnête juif, qui revenoit aſſuré, pour le lendemain, de notre paſſage en Europe ſur un navire hollandois. Mais dans les incertitudes où j'étois, quelle apparence de pouvoir m'arrêter à des vues fixes? Je ne laiſſai pas de donner des ordres pour la préparation de notre bagage; & n'oubliant pas la récompenſe que nous devions au zèle du juif, malgré le mauvais état de nos affaires, je lui comptai ſes mille ſequins.

A ſept heures du matin, l'inſomnie, les agitations qui l'avoient cauſée, n'ayant rien fait perdre à mademoiſelle Tekely de ſa conſtance, ni produit le moindre changement dans ſes réſolutions, j'entendis qu'elle m'ôtoit la dernière reſſource que je m'étois réſervée pour la retenir, qui étoit de la tromper ſur l'heure, & de ne l'avertir qu'après l'exécution. Soit qu'elle ſe défiât de ma ruſe, ou que le juif eût nommé le tems dans ſa première information, à peine ſept heures furent ſonnées, qu'elle parla de partir. L'exécution étoit ordonnée pour huit. Elle pria M. Seleutzy de lui prêter ſa voiture de campagne, qu'elle jugea plus commode que tout autre, pour s'y dérober à la vue des ſpectateurs, elle & madame Olaſmir, avec le vertabiet, qu'elle avoit

fait conſentir à l'accompagner; car elle n'eſpéroit pas qu'après mes objections & mes inſtances, je fuſſe diſpoſé à la ſuivre auſſi. Cependant lorſqu'ayant perdu toute eſpérance de l'arrêter, je lui dis qu'elle ne partiroit pas ſans moi, & que je n'étois pas capable de la quitter un inſtant, elle parut fort ſenſible à ma complaiſance. M. & madame Seleutzy n'étoient pas moins réſolus de ſe prêter à tous ſes déſirs, autant pour ſervir à ſa conſolation, que par reſpect pour la nièce de leur ancien maître. Ainſi nous partîmes au nombre de ſix, ſuivis de quelques domeſtiques à pié. La voiture étoit une eſpèce de chariot long, proprement couvert de l'invention de M. de Ferriol, dont le nom lui étoit demeuré, parmi ceux qui s'en étoient fait faire un ſur le modèle du ſien.

La difficulté ne fut pas grande à traverſer le canal, ſur un des Pontons qui s'y trouvent en grand nombre; mais nous en eûmes beaucoup à percer la foule, dont le quai étoit déjà couvert. Quoique l'appareil de l'exécution n'eût rien d'extraordinaire, il ſuffiſoit que le grand-ſeigneur y dût aſſiſter, pour avoir attiré de toutes les parties de la ville, une multitude innombrable de ſpectateurs. Nous fûmes long-tems à pénétrer juſqu'à la place du Kioſque, & je me flattois que cette lenteur pourroit épargner à mademoiſelle

Tekely une horrible ſcène, dont je n'étois pas encore perſuadé qu'elle pût ſoutenir la vue. Il n'étoit pas ſorti un mot de ſa bouche, depuis qu'elle étoit dans la voiture. La tête penchée, les yeux fermés, elle paroiſſoit comme enſévelie dans ſes méditations & dans ſes prières. Enfin nous arrivâmes au bord de la place; & le cercle, formé par une file de janiſſaires, ne nous permit pas d'avancer plus loin.

La préſence du ſultan, qui parut bientôt, mais que je diſtinguai peu, au travers d'une jalouſie qui le couvroit, faiſoit régner un profond ſilence dans une ſi nombreuſe aſſemblée. Un voyageur françois, nommé la Motraye, que j'avois vu à l'hôtel de France, & qui ſe trouvoit à quelques pas dans la foule, reconnut notre voiture franque, & s'en approcha pour nous ſaluer : mais l'occaſion me faiſant trouver ſes complimens importuns, je le ſuppliai de les remettre à des circonſtances mieux choiſies. Il s'éloigna mécontent; & ſi quelque jour il publie l'hiſtoire de ſes voyages, (1) je ne doute pas que mon incivilité ne m'attire ſes reproches.

(1) On y trouve une relation de la mort du prince de Valaquie.

Dans le même inſtant je vis paroître les malheureuſes victimes, au nombre de cinq, que je reconnus facilement pour le prince Beſſarabe, ſes deux fils, ſon gendre & ſon maître d'hôtel. Ils arrivèrent au milieu de leurs gardes, ſans autre bruit qu'un frémiſſement ſourd de la multitude, dont mademoiſelle Tekely ne fut pas aſſez frappée, pour lever les yeux & pour changer d'attitude. Je fis ſigne aux autres de ne s'échapper à rien qui pût la faire ſortir de cet état, me flattant encore de pouvoir lui dérober le ſpectacle, & commençant même à croire que ſon immobilité pouvoit être un aſſoupiſſement, cauſé par vingt-quatre heures de veille.

Jamais exécution ne fut plus prompte. Le chef de la garde fit mettre les cinq grecs à genoux, à peu de diſtance l'un de l'autre, leur fit ôter le bonnet de leur nation, &, de la main, fit ſigne à l'exécuteur de commencer ſon office. La tête du maître-d'hôtel fut abattue d'un ſeul coup de ſabre; enſuite celle du gendre, & celle du prince aîné. Le ſilence de l'aſſemblée en étoit devenu plus profond; & les trois têtes n'avoient fait aucun bruit, en tombant ſur un ſable fort épais. Mais l'exécuteur levant ſon ſabre, pour trancher celle du ſecond fils, qui n'étoit âgé que de ſeize ans, ce jeune prince, ſaiſi de frayeur, demanda

la vie, & leva la voix pour offrir de ſe faire muſulman.

La diſtance où nous étions, n'empêcha point chaque mot de parvenir juſqu'à nous. Mademoiſelle Tekely l'entend, lève la tête & les yeux, voit trois corps étendus ſans vie, reconnoît ſon grand-père & ſon plus jeune oncle, à genoux, tête nue, quel ſpectacle! Mais l'un renonce à ſa foi: lequel des deux? Elle n'avoit pu le diſtinguer: auquel adreſſer ſa voix? ſur lequel faire tomber ſes reproches, ſes vœux, ſes exhortations, ſes menaces ou ſes cris? Elle ſe lève; elle étend les bras vers eux; elle veut crier, pour attirer du moins leurs regards; la force lui manque. Je la ſoutiens dans mes bras, auſſi muet qu'elle. Dans ce trouble de ſes ſens & des miens, elle s'agite, elle m'échappe, & nous retombons tous deux aſſis dans nos places.

Cependant, le même ſilence permettoit d'entendre le prince Beſſarabe, qui reprochoit à ſon fils ſa malheureuſe déſertion, dans les termes les plus tendres, & qui lui demandoit quel étoit donc l'avantage d'acheter, au prix des biens éternels, quelques années d'une malheureuſe vie ſur la terre? Mourir mille fois, mon fils! ajouta l'héroïque vieillard, plutôt que de renoncer aux céleſtes vérités que tu portes dans le cœur. Alors ſans un mot de réponſe à ſon père, le jeune

prince ſe tournant vers ſon boureau, lui dit d'un ton ferme : oui, je veux mourir chrétien ; frappe. Il tendoit la tête ; un coup de ſabre l'abattit auſſitôt. Le père, tranſporté de joie, ſe hâta de préſenter la ſienne, que je vis ſauter auſſi d'un grand coup. Cette cataſtrophe d'une tragédie ſans exemple, & la violence de mes propres mouvemens, où j'avoue que je n'avois pas ſenti l'horreur & la pitié aſſez adoucis par ma religieuſe admiration, avoient dérobé quelques momens de mon attention & de mes ſoins à mademoiſelle Tekely. Je m'étois borné à lui prendre les deux mains pour la contenir, ſans avoir pu remarquer quelle impreſſion ces dernières circonſtances, les ſeules qu'elle avoit vues, faiſoient ſur elle. Où trouver aſſez de force & de liberté d'eſprit pour ce partage ? Mais, en revenant à moi, ou plutôt à elle, j'en jugeai par leur effet. Elle avoit la tête & la moitié du corps renverſés ſur les genoux de madame Olaſmir, qui étoit placée derrière elle. La mort ne l'eût pas rendue plus pâle, ni plus immobile. C'étoit depuis un inſtant, c'eſt-à-dire, lorſqu'elle avoit vu voler la tête de ſon grand-père, qu'elle étoit tombée, dans cet état ; & madame Seleutzy, ni madame Olaſmir même, toutes deux attachées au triſte ſpectacle, ne s'étoient pas encore apperçues du beſoin qu'elle avoit de notre ſecours. La fermeté

de ſon cœur, m'a-t-elle confeſſé dans la ſuite, quoique j'entende toujours ici la chaleur de ſon imagination, s'étoit ſoutenue, par de violens efforts, juſqu'au moment où ſon oncle avoit chancelé dans ſa foi; enſuite l'ardeur de ſes vœux pour lui, & le bonheur de les voir auſſitôt exaucés, avoient redoublé ſa force, pour le voir tomber ſous le coup mortel. Mais elle ne pouvoit expliquer pourquoi le ſang de ſon grand-père, au moment qu'elle l'avoit vu couler, avoit jeté un froid mortel dans le ſien. En vain s'étoit-elle fortifiée par l'idée de ſon bonheur & de ſa gloire, elle qui devenoit fille & nièce des martyrs. Ses eſprits l'avoient abandonnée. Elle étoit tombée ſans connoiſſance. Son ame, ajoutoit-elle en ſouriant, avoit cherché ſans doute à prendre la route du ciel à leur ſuite.

Tous les élixirs, dont les deux dames étoient bien pourvues, ne ſervant point à lui rendre la moindre apparence de ſentiment, & la difficulté de percer la foule, me faiſant craindre ſérieuſement pour ſa vie, je pris un parti, dont je fus d'autant plus ſatisfait, que j'aurois dû l'embraſſer en quittant Pera, s'il m'étoit venu plutôt à l'eſprit. Ce fut de faire avancer notre voiture vers la partie du canal où les vaiſſeaux étrangers ſont à l'ancre, & de nous rendre droit à bord du navire hollandois, ſur lequel j'étois toujours

réſolu de nous embarquer. M. & madame Seleutzy combattirent inutilement mon deſſein. Le grand air & le mouvement rendirent enfin quelques ſignes de vie à mademoiſelle Tekely : mais comme l'épuiſement de ſes forces n'étoit pas moins venu de ſa longue veille, que de ſes violentes agitations, elle fut encore très-long-tems ſans ouvrir les yeux & ſans nous répondre. Mon inquiétude n'auroit pas ceſſé, ſi ſa reſpiration, devenue libre & paiſible, ne m'eût fait connoître que ſon évanouiſſement s'étoit terminé par un doux ſommeil.

Le capitaine hollandois ayant déjà fait préparer pour elle une chambre aſſez commode, je pris les ſoins néceſſaires pour notre départ, pendant que nos fidèles amis veilloient autour d'elle avec madame Olaſmir. L'heure de mettre à la voile étant arrivée, je les avertis qu'il étoit tems de rentrer dans la barque qui les attendoit : mais je les trouvai réſolus de ne pas quitter la nièce de leur cher maître, ſans être plus ſûrs de ſon rétabliſſement ; & cette généreuſe diſpoſition leur fit faire quelques lieues de mer avec nous.

Ils n'avoient pas attendu ſi tard à me demander quelles étoient nos vues pour l'avenir, & je n'avois pu leur faire que des réponſes incertaines pour moi-même, parce qu'elles portoient ſur des ſuppoſitions fort douteuſes. Mais, ſi près de notre

ſéparation, & dans le deſſein où ils étoient de retourner tôt ou tard en Hongrie, ils me preſsèrent de leur apprendre du moins, dans quel lieu du monde ils pourroient être informés de nos réſolutions. Je ne pus leur en nommer d'autre, que la maiſon de ma ſœur, à Cronſtat. En effet, ne m'étant déterminé à prendre la route de mer, que pour éviter les difficultés de celle de terre, qui m'épouvantoient avec deux femmes, ſur-tout depuis qu'une lettre de M. Jeffreys m'avoit appris qu'il avoit ordre de ſuivre le roi de Suède à Stockolm, mon projet n'en étoit pas moins de nous rapprocher de la Hongrie, par des voies plus longues ſans doute, mais plus commodes & plus ſûres, telles que la communication des Etats chrétiens pourroit les offrir. Le haſard, qui nous avoit fait tomber ſur un vaiſſeau hollandois, ne me paroiſſoit pas même ce qu'il y avoit de plus contraire à mon plan. S'il allongeoit encore notre voyage, il nous épargnoit du moins les grandes routes de terre. Je comptois déjà de remonter à Mayence par le Rhin, & d'aller prendre le Danube à Donavert. A l'égard de ma compagne, mes réſolutions étoient bien moins éclaircies : une ſeule étoit certaine; celle de lui ſacrifier tout. La perte de ma fortune ne me touchoit, que par le rapport qu'elle avoit à ſon bonheur ou ſa ſureté. Je ne mettois plus de diſtinction entre ſes fonds & les

miens. Ce qui me reſtoit d'argent ſembloit ſuffire pour la garantir, juſqu'en Hongrie, de toutes ſortes d'incommodités & de beſoins; je remettois alors à m'occuper de moi-même. Mais quelles étoient donc mes vues pour elle? car les débris de mon patrimoine ne pouvoient m'aider long-tems à la ſoutenir : je me propoſois continuellement, au riſque des plus fâcheux ſuccès, de ma liberté, de mon ſang peut-être, de faire retentir en ſa faveur, mes cris à la cour de Vienne; & pour dernière reſſource, de recourir au ſeigneur hongrois que le comte ſon père avoit nommé dans les inſtructions d'Olaſmir. Que ſais-je? Je me ſentois le courage de la préſenter publiquement à l'aſſemblée générale des Etats. Il me ſembloit impoſſible que dans toute la Hongrie, il y eût un cœur, où le nom & le ſang de Tekely, décoré par les grâces de la jeuneſſe & de la beauté, n'euſſent pas droit de commander le reſpect, & d'impoſer le tribut de la plus généreuſe affection.

Toutes mes précautions étoient priſes, & mes ſoins finis, juſqu'à celui de récompenſer le vertabiet par des libéralités aſſez nobles, moi qui devois me trouver bientôt dans la triſte néceſſité de recourir à celles d'autrui; lorſque m'étant rapproché de mademoiſelle Tekely, j'obſervai que le profond ſommeil, dont elle n'étoit pas ſortie depuis quelques heures, commençoit ſort

naturellement à ſe diſſiper. Elle ouvrit les yeux ſans violence, & ſans aucune marque de trouble. Ses premiers regards, qui tombèrent ſur moi, me parurent moins triſtes, que vagues & diſtraits; comme ſi les traces de ce qu'elle avoit vu ne s'étoient pas repréſentées nettement, & qu'elle les eût cherchées dans ſa mémoire. En ſortant de cette courte rêverie, elle leva les yeux & les bras, avec un mouvement paſſionné : grandes ames, s'écria-t-elle, que votre ſort eſt digne d'envie ! Saints martyrs ! ſoyez mes protecteurs dans le ſein de dieu. Elle retomba quelques momens dans une méditation, que je priai nos amis de ne pas troubler. Je voulois voir, au contraire, quel cours prendroient ſes idées & ſes ſentimens; & rien ne m'avoit jamais fait juger plus avantageuſement de ſes principes, que l'air de tranquillité avec lequel je la vis continuer de ſoutenir la préſence de tant d'images tragiques, dont je ne pouvois douter qu'elle ne fût occupée. Enſuite, revenant à elle, & conſidérant ſa chambre & ſon lit, qu'elle ne reconnoiſſoit pas, elle me demanda avec beaucoup de douceur où étoit madame Seleutzy, & ſi nous étions chez elle? Cette dame, qu'elle n'avoit pas encore apperçue, prit l'occaſion, pour tenter encore une fois de nous retenir. Elle prévint ma réponſe : loind'être chez elle, nous commencions, lui dit-elle, à nous en éloigner;

mais il n'étoit pas trop tard pour retourner à Conſtantinople; & malgré la déférence qu'elle avoit pour mes lumières, elle ne pouvoit approuver un départ ſi bruſque. L'explication ſuivit.

Outre l'aimable habitude qui portoit mademoiſelle Tekely à ne ſe conduire que par mes conſeils, elle conçut ici, mieux que le jour précédent, que notre départ, dans les circonſtances, étoit un important ſervice que je lui avois rendu. Ainſi, rejetant, tout ce qui ne s'accordoit pas avec mes meſures, elle priva madame Seleutzy de la petite ſatisfaction qu'elle avoit pu ſe promettre à l'emporter ſur moi, par des inſtances auxquelles je l'avois vue fâchée que je ne me fuſſe pas rendu moi-même. La vérité m'oblige de dire que croyant peut-être mademoiſelle Tekely beaucoup plus riche, ou par ſimple affection pour elle, ſes déſirs auroient été de la ſuivre, & de rentrer en Hongrie avec elle, comme elle en étoit ſortie avec le comte ſon oncle. Mais cette eſpérance, que j'avois flattée d'abord, ne convenant plus à l'état de nos affaires, j'éloignai tout ce qui pouvoit l'y rappeler. Elle nous quitta les larmes aux yeux, en faiſant des vœux pour le bonheur de revoir bientôt une jeune perſonne, qu'elle nommoit déjà ſa chère maîtreſſe,

maîtreſſe, & dont elle avoit admiré toutes les vertus.

Nous nous retrouvâmes dans le ſecret que nous déſirions, pour les vues qui nous avoient menés en Turquie, & pour celles qui nous reconduiſoient en Europe. J'avois recommandé fort ſoigneuſement, au juif, de ne pas faire connoître mademoiſelle Tekely, à bord, par ſon nom, qu'on n'avoit pu lui déguiſer à lui-même dans les ſervices qu'il nous avoit rendus à Conſtantinople, mais qui n'y avoit été connu que de nos amis, & qu'elle étoit réſolue de ne prendre qu'en Hongrie, lorſqu'elle y verroit quelque apparence au rétabliſſement de ſa fortune. Elle ne l'avoit porté proprement qu'en Valaquie, pendant qu'elle y étoit ſous l'autorité de ſa famille; car dans notre fuite, en ayant pris un, qui n'étoit pas même celui qu'elle avoit porté au couvent d'Odenbourg, rien ne l'avoit obligée de le quitter en Turquie, où la prudence, au contraire, avoit demandé qu'elle ne fût connue que de ceux qui pouvoient la ſervir, & auxquels nos papiers auroient ſuffi pour établir la certitude de ſa naiſſance & de ſes droits. Dans notre nouvelle courſe, ſur-tout après les derniers évènemens, il me parut néceſſaire de lui en faire prendre un nouveau, étranger même à notre patrie, pour aſſurer mieux notre ſureté & notre repos, en coupant

ainſi le fil de nos aventures, par lequel on auroit pu nous ſuivre comme à la trace. Le nom que je lui fis prendre fut mademoiſelle D....., qu'elle n'a pas ceſſé de porter juſqu'à préſent, mais qui ne m'empêchera pas d'employer toujours ici celui de ſa naiſſance. Pour moi, n'ayant eu qu'une courte célébrité, qui ne devoit pas me faire craindre d'être reconnu hors de la Hongrie par le mien, je n'en pris pas d'autre.

La ſanté de mademoiſelle Tekely, quoique défendue par l'ardeur de l'âge & par un tempérament fort vif, n'avoit pas ſi bien réſiſté à ſes violentes agitations, qu'il ne lui reſtât beaucoup de foibleſſe. Elle eut une peine extrême à ſe remettre de ſon dernier accident; & l'air de la mer lui convenant peu, notre navigation fut pour elle une nouvelle leçon de conſtance.

J'admirois de jour en jour ſes progrès dans l'exercice de cette vertu. Elle l'avoit portée dans ſes adieux à madame Seleutzy, juſqu'à ne pas dire un mot de la ſcène que nous avions encore devant les yeux. Avec moi, ſon cœur fut moins réſervé. Sans ceſſer de rendre grâces au ciel des bénédictions qu'il avoit verſées ſur ſon grand-père & ſes oncles, qu'elle qualifioit toujours de martyrs, elle s'abandonnoit quelquefois à des réflexions fort amères ſur leur ſort & ſur le ſien. A la vérité, c'étoit pour revenir par degrés à la

patience, à la réſignation, & pour finir même par la joie. Loin de lui faire un reproche de ſes inégalités, je les regardois comme une preuve que le fanatiſme n'avoit aucune part à ſes ſentimens, & que s'ils étoient ſouvent trop exaltés par la chaleur de ſon imagination, elle n'en étoit pas moins capable, quand ce feu venoit à ſe refroidir, d'une manière de penſer juſte & modérée. Je ne lui reprochois pas non plus de donner la qualité de martyrs aux trois princes, quoique cette anticipation ſur les droits de Rome me parût fort haſardée, & que la vérité de leur converſion, dont nous n'avions pas d'autre garant que la bonne foi du vertabiet, me laiſsât des doutes. Il me ſembloit ſuffire qu'ils euſſent ſcellé de leur ſang la foi du chriſtianiſme. Je ne pouvois en douter ſur le témoignage de mes yeux; & ſi c'étoit une erreur, je me ſerois cru bien plus coupable, de priver mon innocente compagne de la ſeule conſolation qui l'avoit fortifiée dans une ſi rude épreuve.

Mais il s'en préparoit d'autres, pour elle & pour moi. Notre capitaine ne nous connoiſſoit qu'à titre de paſſagers. Cependant quelques légères apparences, auxquelles nous ne renoncions pas encore, lui faiſant juger que nous n'étions pas des paſſagers du commun, il ne put voir mon aſſiduité continuelle auprès de mademoiſelle Tekely & la familiarité de mes ſoins,

ſans former divers ſoupçons, qu'il fut curieux d'approfondir. Il ſe figura que ſi des amans contraints ou perſécutés, abandonnent quelquefois l'Europe pour ſe réfugier en Turquie, il n'étoit pas impoſſible que de la Turquie d'autres priſſent auſſi le parti de venir en Europe, pour ſe garantir de la contrainte ou de la perſécution.

Je ne déſavoue pas qu'ayant pris un attachement inexprimable pour mademoiſelle Tekely, il ne m'échappât quelques-unes de ces careſſes tendres, qu'un père ſe permet avec ſa fille. Elles avoient été remarquées du capitaine, dont nous recevions quelquefois la viſite. Il conclut qu'une jeune perſonne, ſur laquelle un homme, qui ne s'attribuoit avec elle aucune liaiſon de parenté, avoit tant d'empire & des droits ſi libres, ne pouvoit être que ſa maîtreſſe, à quelque degré que leur intelligence fût parvenue; ſes viſites en devinrent plus fréquentes, & ſes obſervations plus attentives. L'habitude de le voir éloignant mes défiances, je ne changeai rien à ma conduite, & le ciel ſait quelle étoit encore l'innocence de mes ſentimens. Enfin l'indiſcret obſervateur, croyant ſes ſoupçons bien confirmés, abuſa de la familiarité dans laquelle je vivois avec lui, pour me dire un jour en ſouriant, qu'il avoit pénétré mon ſecret, & qu'il applaudiſſoit à mon goût.

Quelques autres complimens achevèrent de me faire entendre ſa penſée.

Ma ſurpriſe fut ſi vive, que le ſouvenir que j'en conſerve me répond encore de la ſimplicité de mon cœur. Mais ne trouvant rien dans mes plus tendres diſpoſitions, dont je ne fuſſe prêt à faire l'aveu, je ne m'offenſai pas d'un langage fort nouveau pour moi; & ma ſeule alarme fut pour l'honneur de mademoiſelle Tekely, dont cet incident me fit juger qu'on n'avoit pas dû ſe former une haute idée ſur notre vaiſſeau. Dans un premier mouvement, que l'eſtime & l'amitié peuvent rendre impétueux ſans colère, il ne me tomba rien dans l'eſprit de plus propre à détruire une fauſſe & ridicule imagination, que d'avouer naturellement au capitaine, que j'étois eccléſiaſtique, engagé par les plus grands motifs à ſervir de tout mon zèle l'aimable perſonne avec laquelle il m'attribuoit d'autres liaiſons; ſupérieur par conſéquent aux foibleſſes ordinaires de la nature & que je n'avois jamais attendu d'elle, qu'une honnête & vertueuſe reconnoiſſance. C'étoit une autre ſimplicité, de m'imaginer que cette recherche d'expreſſions pût changer les idées d'un homme de mer. Fort bien, reprit-il avec un ſourire encore plus malin; j'avois deviné aſſez juſte, que l'amour avoit beaucoup de part à votre voyage; mais je vois bien mieux à préſent

pourquoi vous choiſiſſez votre retraite en Hollande, où vous ſerez libre de ſatisfaire votre tendreſſe, & de vous marier même, en dépit du caractère. Il ajouta plus ſérieuſement, que ſa religion lui faiſant regarder le célibat des eccléſiaſtiques romains comme un état violent, il m'offroit volontiers ſes ſervices, pour me faire ſecouer le joug. Ces offres furent accompagnées de l'explication des moyens. En vain, mes proteſtations l'interrompoient à chaque mot; il ne les prit plus que pour les déguiſemens d'un homme timide, qui vouloit garder des ménagemens juſqu'au terme.

Je déſeſpérai de le perſuader; mais je réſolus du moins de retrancher auſſitôt la cauſe de ſes téméraires ſuppoſitions, en mettant plus de réſerve dans mes manières & dans les ſoins que j'apportois à la ſanté de mademoiſelle Tekely. Je m'étois fait inſenſiblement une douce habitude de lui prendre & de lui baiſer les mains; j'y renonçai tout d'un coup. Les noms de tendreſſe furent ſupprimés. J'évitai de me placer près d'elle; je m'interdis juſqu'au plaiſir de la regarder, auquel je m'étois toujours abandonné ſans ſcrupule. Je n'avois jamais cherché dans ſes yeux, qui s'étoient accoutumés auſſi à ſouffrir les miens, que des aſſurances de ſa ſanté, ou de la tranquillité de ſon ame.

Ce rôle me coûta peu le premier jour. Cependant il me falloit veiller ſur moi-même, pour m'aſſujettir aux loix que je m'étois impoſées. Mes mouvemens avoient pris un cours, qui ne pouvoit être interrompu ſans un peu d'attention. Ce fut ma première idée, en m'appercevant que mes yeux & mes mains ſortoient quelquefois d'eux-mêmes du repos où je voulois les tenir. Je les y faiſois rentrer auſſitôt; mais je concevois qu'indépendamment de l'habitude, il y avoit auſſi quelque choſe de peu naturel, & peut-être d'incivil, à m'entretenir, par exemple, avec mademoiſelle Tekely, à l'entendre, à recevoir ſes queſtions ou lui faire les miennes, ſans jeter preſqu'un regard ſur elle, & ne cherchant pas d'autre raiſon du chagrin que j'en ſouffrois, mon impatience tomboit ſur le capitaine, dont les malignes imputations m'obligeoient à cette contrainte.

Le lendemain & les jours ſuivans, ma peine augmenta, juſqu'à me paroître inſupportable; & ce qui n'étoit pas moins cruel, le capitaine, ſoit par ſimple affection pour nous, ou par obſtination à pénétrer nos ſecrets, ne nous quittoit plus du matin au ſoir. Je ne ſais quelle auroit été la fin d'une violence, qui commençoit à me le rendre fort odieux, ſans me faire encore porter mes réflexions plus loin; lorſqu'un léger incident vint lever pour moi, tous les voiles qui m'avoient

dérobé ſi long-tems d'autres connoiſſances de mon propre cœur.

Mlle Tekely, ſurpriſe du changement qu'elle remarquoit depuis quelques jours dans mon humeur & dans ma conduite, & contrainte elle-même par la préſence continuelle du capitaine, qui m'attendoit le matin pour entrer avec moi dans ſa chambre, & qui n'en ſortoit qu'avec moi le ſoir, ne put réſiſter à l'intérêt que ſa vive & noble reconnoiſſance lui faiſoit prendre à mes moindres peines. Un jour que le capitaine ennuyoit madame Olaſmir par quelque récit, elle ſaiſit un inſtant où mes yeux s'étoient échappés ſur elle, pour me faire ſigne de m'approcher de ſon lit, qu'elle quittoit peu dans le triſte état de ſa ſanté. Quel moyen de me refuſer à ſes ordres? Je m'approche. Elle prend ma main, que ſon innocente inquiétude lui fit ſerrer dans la ſienne; & me regardant d'un air empreſſé, elle me demande d'une voix baſſe ce que j'avois donc, depuis pluſieurs jours que je lui paroiſſois tout changé? Expliquerai-je jamais ce que j'éprouvai dans cet étrange moment! Il eſt ſûr du moins que je ne l'aurois pu faire alors. Je n'avois aucune idée des foibleſſes du cœur. Toutes mes expériences me ſembloient bornées à l'amitié. Si je la connoiſſois tendre, ardente, inquiète, & même jalouſe, comme je l'avois quelquefois reſſenti dans le cours de nos

voyages ; ennemie ſur-tout de ce qui la gêne, comme les obſervations & la tyrannique aſſiduité du capitaine hollandois me le faiſoient reconnoître ; j'ignorois qu'il y eût des ſentimens capables de pénétrer l'ame, de troubler le ſang, d'agiter tous les eſprits, & de mêler à ce trouble, une incroyable douceur qui le redoubloit juſqu'au tranſport. Tel fut néanmoins l'effet, que le regard & les quatre mots de mademoiſelle Tekely produiſirent ſur moi. Une révolution ſi ſubite m'ôta d'abord le pouvoir de lui répondre : mais par une autre eſpèce de charme, mes yeux s'attachant ſur les ſiens, y demeurèrent fixés, avec toute l'ardeur, ou plutôt l'avidité de la ſoif ou de la faim, comme ſur deux ſources inépuiſables d'un bonheur & d'une joie dont ils demandoient à ſe raſſaſier. Raviſſant tranſport ! C'étoit le nectar des dieux, qu'ils y puiſoient délicieuſement dans ſa plénitude. Avec quelle uſure ſe payèrent-ils dans un inſtant, des privations & des pertes auxquelles ils avoient été condamnés pendant pluſieurs jours !

Cependant, un mouvement curieux du capitaine m'ayant fait ſortir de cette ivreſſe : il eſt vrai, dis-je à ma chère malade, que je ne ſuis pas tranquille depuis pluſieurs jours ; mais l'intérêt que vous y prenez, va diſſiper ce petit nuage ; & je vous promets plus d'éclairciſſement, lorſque

je pourrai vous voir ſans témoin. Revenez donc ſeul, répliqua-t-elle impatiemment.

Je m'éloignai d'elle, d'un air aſſez ſérieux pour en impoſer au capitaine, qui continuoit de nous obſerver. Mais j'emportois, dans mes veines, un feu que je n'y avois jamais ſenti. Mille idées, auſſi nouvelles pour moi que mes nouveaux ſentimens, m'aſſiégèrent l'eſprit & l'imagination. L'apparence de réſerve où je rentrai auſſitôt, un livre, que je pris pour contenance, & l'affectation d'y baiſſer les yeux, ſans les lever une fois ſur mademoiſelle Tekely, ne me firent pas ceſſer de la voir, & dans cette même attitude, où d'un ſeul regard elle avoit fait ſur moi des impreſſions ſi ſurprenantes. Je la contemplois avec une attention capable de graver à jamais dans mon cœur l'image qui m'en étoit reſtée. Je ſentois qu'elle m'étoit plus chère que jamais: cependant je n'éprouvois plus ce trouble & ces étonnans tranſports qui m'avoient mis comme hors de moi-même. Ils ſembloient changés dans une langueur, qui m'attachoit encore plus à cette méditation paſſionnée, mais qui tenoit moins de la joie que de la triſteſſe.

C'étoit, comme je l'ai reconnu depuis, le preſſentiment des longs combats, dont j'étois menacé par la raiſon & l'honneur. Ces deux ſévères cenſeurs ne ſe faiſoient pas encore entendre ouver-

tement; & pluſieurs fois même, ſans les appeler au conſeil, mais alarmé d'un bruit ſourd qui m'annonçoit leur approche, je crus entrevoir quelque apparence de pouvoir compoſer avec eux. Au travers de mille déſirs ténébreux, auxquels je n'avois pas la hardieſſe de m'arrêter, je parvins à me ſouvenir des offres du capitaine, & de la facilité qu'il m'avoit fait concevoir à les mettre en exécution. J'avoue qu'au retour de cette idée, mon cœur, quoique ſi mal éclairci de ſes nouveaux ſentimens, la vit reparoître avec complaiſance, & s'en entretint avec une ſatisfaction ſi vive, qu'elle y fit renaître des mouvemens fort tumultueux. Quoi! toute eſpérance ne ſeroit pas interdite! Il ſeroit poſſible..... Mais l'heure de nous retirer étant arrivée, je ſortis avec le capitaine; & quelques mauvaiſes plaiſanteries, par leſquelles il tenta de m'arrêter, ne m'empêchèrent pas d'aller promener mes rêveries ſur les ponts, dans la vue de retourner ſeul chez mademoiſelle Tekely.

La fraîcheur de l'air m'ayant un peu refroidi le ſang, je revins bientôt de l'aveugle paſſion, qui m'auroit peut-être emporté fort loin au premier moment, ſi, me trouvant en Hollande avec ma compagne, j'euſſe obtenu d'elle une faveur déclarée pour mes ſentimens. Mais quoique le capitaine n'eût pas achevé de s'expliquer

ſur ce point, il m'étoit aiſé de concevoir que c'étoit du ſacrifice de notre religion qu'il faiſoit dépendre ſes ſecours : & dans cette ſuppoſition, comme dans toute autre, étoit-ce de ma compagne qu'il falloit l'attendre ? Moi-même, avec un peu de réflexion ſur mes principes de foi, qui, ſans être de la même élévation que les ſiens, n'avoient jamais varié depuis mon enfance, aurois-je été capable d'y renoncer, par d'autres motifs que ceux d'une nouvelle conviction ? Ma confuſion fut ſi profonde, de m'être arrêté quelques momens à cette penſée, qu'elle eut la force de me rappeler tout d'un coup aux plus étroites loix du devoir. Le trait ne m'en reſta pas moins dans le cœur : mais qu'importoit la nature de mes ſentimens, lorſque je prenois de bonne fois la réſolution de les tenir rigoureuſement en bride ? & l'amour eſt-il un crime, quand il eſt réduit par le frein de la religion & de l'honneur, aux bornes de l'honnête & ſimple amitié.

Ce récit, animé par le feu d'une éloquence vive & naturelle, m'attachoit ſi puiſſamment, qu'il me tenoit comme ſuſpendu aux lèvres de mon hiſtorien. Je l'écoutois, avec une chaleur d'intérêt & d'attention, qui me rendoit immobile. Mais s'interrompant ici lui-même, il me demanda ſi je n'entendois pas depuis un moment, dans

mon anti-chambre, la voix d'une femme? Je n'entends, lui dis-je, & je ne veux entendre que vous. Non, le monde entier n'a jamais rien eu de comparable à votre demoiſelle Tekely. Ce cœur, ce tour d'eſprit & d'imagination, m'enchantent. Je l'adore en idée, dans quelque pays qu'elle ait trouvé l'établiſſement qu'elle mérite; & je brûle de l'y voir parvenir : de grâce, continuez. Elle n'eſt pas loin, me répondit le docteur; & je vous promets le plaiſir de la voir, ſi l'eſtime vous y porte, comme elle m'a porté, depuis que je la connois, à lui rendre mes ardens ſervices. Mais, encore une fois, je ſuis ſûr d'avoir entendu la voix d'une femme dans votre anti-chambre. Ne ſeroit-ce pas votre baronne?

N'importe; continuez, répliquai-je, je n'attends perſonne ici. La baronne n'y ſauroit deſcendre honnêtement, après la réponſe que j'ai fait faire à ſon oncle; & je ne connois pas d'autre femme, qui puiſſe venir m'interrompre à cette heure. C'eſt apparemment quelque femme de cet hôtel, qui prête la main à mon valet. En vérité, cher docteur, vos interruptions me chagrinent. Vous me donnerez une averſion mortelle pour la baronne, à laquelle je ne refuſe pas de la reconnoiſſance & de l'amitié, ſi vous la croyez capable de venir ſe jeter à ma tête, comme elle feroit, ſans doute, en deſcendant ici malgré moi, &

comme elle n'a peut-être que trop fait, ajoutai-je avec un peu d'humeur, en venant ſe loger avec moi. Continuez donc. Revenons à notre adorable Tekely. Aime-t-elle ſon abbé?

C'eſt de lui-même, me dit le docteur, que vous apprendrez leurs ſentimens. Je continue dans ſes termes, comme j'ai fait juſqu'ici. Imaginez-vous qu'au lieu de parler à moi, c'eſt à vous qu'il parle encore.

JE me crus ſi bien affermi dans la double réſolution de vaincre & de cacher ma foibleſſe, qu'en retournant chez les dames, je penſai que pour la déguiſer mieux, je devois reprendre avec mademoiſelle Tekely, dans l'abſence du capitaine, les mêmes familiarités que ſon amitié m'avoit toujours permiſes, & qui n'étoient pas moins juſtifiées par la préſence de madame Olaſmir, que par une longue habitude d'innocente & juſte affection. Peut-être, comme je ne puis diſſimuler que je l'ai penſé depuis, n'étoit-ce qu'une illuſion de mon foible cœur, qui vouloit ſauver quelque choſe du nauffrage de ſes eſpérances, & diſputer à la religion & à l'honneur quelque partie du terrein dont ils ſe remettoient en poſſeſſion. Mais, j'entrai du moins avec ce projet. Je m'approchai de mademoiſelle Tekely, qui m'attendoit, avec ſa gouvernante auprès

d'elle. Leur chambre étoit éclairée d'un flambeau : l'obſcurité m'auroit mieux ſervi. Je ne pus la revoir, non-ſeulement avec tous les charmes dont j'avois reſſenti le pouvoir, mais avec un air d'empreſſement pour me parler & m'entendre, ſans une ſorte de confuſion ou de reſpect, qui me lia la langue & tous les ſens. Au lieu de m'aſſeoir près d'elle, de prendre une de ſes mains, & de la baiſer deux ou trois fois, comme j'aurois fait dans mes tems d'innocence, je me tins debout devant ſon lit ; & trouvant à peine aſſez de hardieſſe pour la regarder, j'attendis qu'elle me demandât les explications qu'elle déſiroit. Mon premier deſſein avoit même été de les adoucir, par des termes moins ouverts que ceux du capitaine, dont j'avois été choqué moi-même : mais je ſentis que ce déguiſement auroit augmenté mon embarras ; & ne ménageant pas plus la délicateſſe de mademoiſelle Tekely qu'il n'avoit fait la mienne, je lui racontai, ſans le moindre voile, que j'avois été bleſſé de l'injurieuſe opinion de cet homme, qui nous prenoit pour des amans fugitifs, & qui nous offroit groſſièrement de nous faire marier en Hollande. Quelle affreuſe idée ! s'écria-t-elle auſſitôt ; je ne veux plus qu'il paroiſſe devant moi.

Je me ſentis comme ſoulagé par l'effort que j'avois fait ; & m'étant alors aſſis, je me retrouvai

capable de raiſonner aſſez juſte ſur notre ſituation. Non, lui dis-je; il ne faut pas nous en faire un ennemi: ſon reſſentiment pourroit être dangereux, avec l'autorité qu'il exerce à bord. Nous touchons aux caps d'Eſpagne. Si je n'étois effrayé de la longueur du chemin de terre, je ſerois d'avis de deſcendre au premier port, & votre ſanté nous offre un prétexte: mais nous aurions enſuite toute l'Eſpagne & toute la France à traverſer. Il nous reſte, au plus, douze ou quinze jours de navigation juſqu'à Rotterdam; après quoi nous le quitterons, pour ne le revoir jamais. Achevons le voyage avec lui; & qu'il ne ſache pas même que ſes idées nous offenſent. Elle goûta ce conſeil. Nous n'en continuâmes pas moins de peſer les difficultés de la route de terre, & de regretter que notre propre intérêt ne nous permît pas de deſcendre dans quelque port catholique. J'obſervai, en me retirant, la même réſerve avec laquelle j'étois entré.

Mademoiſelle Tekely n'avoit pas témoigné qu'elle s'en fût apperçue. Elle avoit cru, ſans doute, en trouver la cauſe dans mon récit. Elle s'étoit rappelé apparemment, les manières tendres, qui pouvoient avoir donné, de ſa part & de la mienne, quelque fondement aux ſoupçons du capitaine; elle s'étoit infailliblement reproché des libertés, qu'il avoit interprétées ſi mal; & cette

idée

idée lui avoit fait prendre la réſolution de ſe contenir dans des bornes plus ſévères. Ainſi, je me vis privé tout d'un coup de mille douceurs, dont je ne commençois à ſentir le charme, que lorſqu'elles m'étoient arrachées. Ce ne fut pas néanmoins dans ce premier trouble, que mon cœur les regretta. Au contraire, les réflexions dont ma viſite avoit été précédée, & l'embarras qui l'avoit accompagnée, ſervirent, quelques momens, à me ſoutenir contre ma foibleſſe. J'avois quitté mademoiſelle Tekely, ſans lui dire un mot de tendreſſe, ou d'attention pour ſa ſanté; & j'allai juſqu'à me perſuader que c'étoit le fruit des réſolutions dans leſquelles j'étois retourné chez elle. Mais que je connoiſſois peu la nature des ſentimens dont j'étois la proie! Ils croiſſoient par cette eſpèce de réſiſtance; & je ne fus que trop bien inſtruit les jours ſuivans, lorſqu'à la diſtance, & dans la contrainte, dont je me fis une loi plus étroite que jamais, j'éprouvai des agitations & des révoltes de cœur, dont il me fut impoſſible de méconnoître la cauſe.

Cependant, la fin de cette violence étoit ſi proche, que je n'eus guères le tems de réfléchir ſur mes diſpoſitions, ni de chercher en moi-même, du courage pour les combattre, & de la force d'eſprit pour les vaincre. En arrivant à la vue des côtes de France, le capitaine déclara

qu'il étoit dans l'intention de relâcher à Nantes. Cette nouvelle pénétra mademoiſelle Tekely de joie ; & dès le premier inſtant, elle déclara auſſi que notre deſſein étoit de deſcendre en France. Mon conſentement ne pouvoit lui paroître douteux, après le regret que j'avois marqué de ne pouvoir deſcendre en Eſpagne ; & dans ſes idées, qu'elle ne tarda point à m'expliquer, il ne devoit pas nous être difficile de paſſer de Nantes en Hollande, ſi je perſiſtois, ajouta-t-elle, en me regardant, à préférer cette route. J'approuvai tous ſes déſirs ; car depuis la révolution de mes ſentimens, la balance de l'autorité ſembloit changée entr'elle & moi. Je ne décidois plus de rien, qu'après l'avoir conſultée. Je trouvois une douceur extrême à lui demander ſes ordres, à les entendre ſortir de ſa bouche, à les ſuivre avec la docilité d'un enfant, & ſouvent les yeux baiſſés, plein de la tendre ſatisfaction que je prenois à lui obéir ; ſeul reſte, à la vérité, des autres plaiſirs que je continuois de m'interdire avec la même rigueur. Je n'oſois penſer qu'elle remarquât cette nouvelle conduite, & bien moins encore qu'elle fût flattée d'avoir acquis un nouveau pouvoir : cependant, il me ſembloit quelquefois, qu'elle n'avoit pas les yeux fermés ſur les mouvemens qu'il me faiſoit faire, & qu'elle trouvoit de la douceur elle-même à l'exercer. Elle avoit beſoin,

plus ſouvent, des petits ſervices que je pouvois lui rendre. Elle entroit plus librement dans une ſuite de ſoins, dont elle ne s'étoit jamais occupée; notre navigation, nos affaires, notre dépenſe, le tems qu'il faiſoit: elle avoit toujours quelque choſe à me dire; & l'ardeur du moins, ou la profonde ſoumiſſion qu'elle me voyoit à prévenir ou à ſuivre toutes ſes volontés, lui faiſoient connoître un véritable empire, dont il étoit impoſſible qu'elle ne fût pas touchée.

Sa déclaration ne ſurprit pas peu le capitaine, qui n'étoit pas revenu de ſon premier jugement, & qui ne pouvoit regarder la France, comme un lieu propre aux mariages furtifs. Il dut prendre une meilleure idée de ceux qu'il avoit noircis par ces ſoupçons, & miſérablement ennuyés par ſon entretien. Nous lui fîmes nos adieux au port de Nantes, après l'avoir libéralement payé; & nous le crûmes moins affligé de nous perdre, que ſatisfait de joindre à ſes fonds le prix de notre paſſage, & celui de quelques marchandiſes dont il étoit chargé pour Nantes, qui faiſoient partie de ſon commerce.

LIVRE HUITIÈME.

ON comprend que mademoiſelle Tekely n'avoit pas eu d'autre vue, que de ſe délivrer d'un obſervateur, auſſi malin qu'incommode. Mais l'état de ſa ſanté l'obligeoit encore plus de quitter la mer. A peine fûmes-nous établis dans une hôtellerie de Nantes, qu'elle y fut ſaiſie d'une maladie fort dangereuſe. Les médecins, que j'aſſemblai en grand nombre, l'attribuèrent à l'élément dont elle ſortoit. Ils prétendirent que n'ayant pas reſſenti la plus ordinaire des incommodités de la navigation, le mauvais état de ſa ſanté, dans une ſi longue courſe, n'avoit pu venir que de cette cauſe même; c'eſt-à-dire, que ſes humeurs aſſez agitées pour ſortir de leur ordre naturel, & trop peu pour s'évacuer par les voies communes, avoient reflué dans la maſſe du ſang, où leur violente fermentation n'avoit pas manqué de jeter un ſi grand déſordre, qu'il auroit pu devenir mortel, ſi notre voyage eût été plus long; qu'il ne falloit pas predre un moment pour attaquer le mal dans ſa ſource; & ſur ces principes, ils conclurent la néceſſité des ſaignées & des pur-

gations. Je ne les accuſe pas d'avoir manqué de lumières, puiſque mademoiſelle Tekely dut la vie à leur méthode : mais, en peu de jours, ils la réduiſirent à l'extrémité de la foibleſſe & de la langueur.

Je la voyois périr par degrés. Elle n'avoit, pour ſoutien, que mes ſoins & ceux de ſa gouvernante ; ou plutôt elle n'avoit que les miens ; car cette vieille dame, atteinte elle-même de pluſieurs infirmités qui demandoient ceux d'autrui, ne pouvoit toujours exercer ſon zèle auprès de ſa chère élève. Deux femmes, payées pour la ſervir, ne me ſembloient s'y porter qu'avec la négligence du ſentiment mercenaire. C'étoit moi, le plus ſouvent, qui veillois près d'elle, & qui lui rendois tous les ſervices que la bienſéance n'interdiſoit pas à mon ſexe. Une mère tendre, un mari paſſionné, n'auroient pas porté le zèle plus loin. Dans ſa langueur même, elle y paroiſſoit ſenſible ; & ſa ſeule crainte étoit de voir ſuccomber mes forces à la fatigue continuelle du mouvement & de l'inſomnie. Vous ne vous ménagez pas aſſez, me diſoit-elle quelquefois. Que deviendrois-je, ſi la ſanté vous manquoit auſſi ! Son attention & ſa reconnoiſſance ſuffiſoient pour me ſoutenir. Un regard d'inquiétude ou d'affection me tenoit lieu de ſommeil & de nourriture : & dans l'état où je

la voyois, foible & extenuée, je ne devois plus me défier des trahiſons de mon cœur. La plus ſévère vertu n'auroit pu condamner mes empreſſemens, ni leur chercher d'autre cauſe que la force d'une pure & fidelle amitié. Six mois de cette horrible ſituation laiſsèrent mademoiſelle Tekely comme dévorée par de ſi longues douleurs, & peut-être encore plus par la violente qualité des remèdes; elle étoit dans un épuiſement, qui me fit craindre preſqu'autant pour ſa vie, que le mal même dont on l'avoit délivrée. Les médecins en jugèrent mieux. Ils lui conſeillèrent de ſe faire tranſporter à la campagne, qui eſt charmante dans cette partie de la Bretagne. Un air pur leur parut capable de diſſiper promptement tous les reſtes d'une maladie, qu'ils n'avoient attribuée qu'à la mer. Je fis chercher auſſitôt, dans les villages voiſins, une petite maiſon, qu'elle pût habiter avec madame Olaſmir, mais ſans moi. Pour un ſéjour de quelque durée, dans une nation auſſi policée que les François, je conçus que j'avois d'autres ménagemens à garder qu'en Turquie; & la violence, que j'eus à me faire, ne m'empêcha point de prendre un parti, que je crus indiſpenſable pour elle & pour moi.

Quoi! vous vous ſéparez de nous? me dit-elle

avec un extrême étonnement, lorſque je lui fis cette ouverture. Ma vie eſt à vous, lui répondis-je; je ne reſpire que pour vous ſervir, & pour chercher à vous rendre heureuſe: quel doute formez-vous de mes ſentimens! Ce tranſport, qui m'étoit échappé ſur une plainte ſi tendre, & qui me prenoit toujours à la moindre marque de ſon eſtime ou de ſon affection, mais que je réprimois plus heureuſement, parut la calmer. Je ne me le reprochai pas dans les circonſtances, & je lui fis un détail de mes motifs, qui les lui fit approuver; avec la condition néanmoins, que je ne laiſſerois pas paſſer un jour ſans la voir. Quelle plus précieuſe grâce aurois-je pu demander, ſi j'avois eu plus d'indulgence pour mes déſirs!

Nous fûmes ſervis comme on m'en avoit donné l'eſpérance, dans une ville où l'humanité règne pour les étrangers. On m'indiqua, dès le même jour, une grande & belle ferme, dans la plus charmante ſituation du monde, à moins d'une lieue de la ville, où non-ſeulement on conſentoit à loger mademoiſelle Tekely & ſa gouvernante, mais on leur offroit, à prix médiocre, une table honnête, & toutes les commodités qu'elles pouvoient déſirer, avec la compagnie d'une jeune fille du fermier, qui s'empreſſeroit de les amuſer dans leur ſolitude, &

dont on vantoit la douceur & la bonté. Tant d'avantages ne permettoient pas de balancer ſur le choix; & mademoiſelle Tekely, que le motif de notre ſéparation avoit ſatisfaite, fut la première à s'en réjouir, dans l'eſpoir, me dit-elle, que vivant ſous les yeux d'une ſociété d'honnêtes gens, dont ſa conduite ſeroit éclairée, j'aurois la liberté de la voir plus ſouvent. Elle y fut menée par un de ſes médecins, qui ne ceſſoit point encore de s'employer à ſon rétabliſſement; & je ne l'accompagnai, que pour en apprendre le chemin. Sa voiture fut chargée, par mes ordres ou mes propres ſoins, de tout ce qui ſert à l'amuſement comme à la ſanté, ſur-tout de livres qu'elle aimoit paſſionnément, & dont nous n'avions jamais été ſans un grand nombre. Les qualités de ſes hôtes répondoient à l'opinion qu'on nous en avoit donnée : gens ſimples, mais civils & d'excellent naturel, avec une fille aimable, à laquelle je remarquai tout d'un coup qu'il ne manquoit que les avantages dépendans de la fortune, une naiſſance plus relevée, & des principes d'éducation plus recherchés.

Les mouvemens de mon cœur étoient ſi peu ſubjugués par le triſte état de mademoiſelle Tekely, & l'image même de la mort, que j'avois vue ſi long-tems ſur ſon viſage, l'avoit ſi peu

changée à mes yeux, que dans l'admiration de mes propres ſentimens, je commençai à douter ſi mes alarmes, depuis l'aventure du vaiſſeau, n'étoient pas de vaines lueurs, qui devoient leur naiſſance à l'éloignement où j'avois toujours vécu des paſſions tendres & du goût vulgaire des plaiſirs. Ne prenois-je pas la ſenſibilité d'un cœur paternel, pour une révolte de mes ſens! & ce que je regardois, dans mes ſcrupules, comme une atteinte à la religion & à l'honneur, n'étoit-il pas le plus juſte effet d'une tendreſſe & d'une fidélité que je ne pouvois porter trop loin, pour une illuſtre & malheureuſe fille, dont la providence m'avoit confié la jeuneſſe & la vertu? C'étoit en revenant de la ferme, où le médecin m'avoit quitté pour viſiter un malade, que je me livrois à cette folle imagination: & tout d'un coup elle prit tant d'aſcendant ſur moi, que je fus tenté de retourner ſur mes pas pour réparer, par mille careſſes, les affectations de réſerve avec leſquelles j'avois quitté mademoiſelle Tekely. Déjà je regrettois vivement tous les plaiſirs que je m'étois refuſés. Mais une mortifiante réflexion vint modérer ce tranſport. L'innocente cauſe de tant de trouble & d'agitations a-t-elle les yeux tout-à-fait fermés ſur ma conduite, ou plutôt ſur mon délire? Cet ange, que je vois ſi propre à faire mes plaiſirs ou

mes peines, & que je veux faire ſervir à la ſatisfaction de mon cœur, cette aimable & vertueuſe pupille, à qui je dois mon reſpect aux mêmes titres que ma tendreſſe, n'a-t-elle pas reconnu elle-même le danger, ou du moins l'imprudence, des libertés qu'elle s'eſt longtems permiſes à mon exemple? & puis-je expliquer différemment cette retenue ſévère, dont elle a paru ſe faire une loi, depuis que le capitaine hollandois a ſi mal jugé des apparences? Que dira-t-elle, de me voir retomber dans une habitude, qu'elle n'a pu condamner par les motifs que je ſuppoſe, ſans juger que j'avois eu les mêmes raiſons pour la rompre? D'ailleurs ce qu'un hollandois, un homme de mer, a pris pour le fondement d'un injurieux ſoupçon, ſera-t-il plus innocent aux yeux des François, qui paſſent pour de ſi bons juges de l'honnêteté & de la décence? Quelle opinion vais-je donner de mademoiſelle Tekely & de moi, dans un pays, où, ſans connoiſſance, comme nous ſommes, l'eſtime eſt notre ſeul droit aux faveurs que nous y recevons? Après ces raiſonnemens, il ne put me reſter que la honte de m'être laiſſé ſéduire encore une fois par une trompeuſe illuſion. Mais elle excita du moins mon courage, pour me tenir plus en garde que jamais contre la ſurpriſe de mes ſens.

Les viſites, que je rendis chaque jour à mademoiſelle Tekely, ſe reſſentirent de cette nouvelle réſolution; & les ſoins, que je continuai de donner à ſa ſanté, furent auſſi meſurés qu'ils l'avoient été pendant ſa maladie. Je me traitai même avec ſi peu d'indulgence, que pour m'armer mieux contre moi-même, je me fis connoître, du fermier & de toute ſa maiſon, pour un eccléſiaſtique, attaché à leur penſionnaire par des engagemens de religion & d'honneur. Leur reſpect pour moi devint égal à la tendreſſe qu'ils avoient déjà conçue pour elle. Dès les premiers jours, la douceur de ſes manières, & ſa phyſionomie, plus intéreſſante que jamais dans la langueur de ſes forces, avoient inſpiré à ces bonnes gens une vive affection. Enſuite, lorſque ſa ſanté revint par degrés, & qu'ils commencèrent à voir renaître toutes les grâces naturelles de ſa figure, ils en devinrent comme idolâtres. La fille avoit pris, pour elle, un attachement preſqu'auſſi vif que le mien. Elle m'avoit ſuccédé, non-ſeulement dans le doux emploi de la ſervir, mais dans les careſſes & les autres témoignages des plus tendres ſentimens. Elle n'auroit pas ſouffert ſans chagrin, que tout autre qu'elle, lui rendît le moindre office. J'étois ordinairement charmé de ce zèle, & j'aurois ſouhaité d'obtenir pour mademoiſelle Tekely

les adorations de tout l'univers. Mais lorſque je la voyois touchée des ſoins empreſſés de ſa petite compagne, & le témoigner ouvertement, avec la bonté de ſon charmant naturel, je me ſentois pénétré d'une amère triſteſſe, qui n'alloit peut-être pas ſans les mouvemens rongeurs de la jalouſie.

Ils n'approchoient pas de ceux qu'un autre incident me fit éprouver. Mademoiſelle Tekely recommençoit à lire; & l'excellence de ſon eſprit lui faiſoit tirer plus que de l'amuſement de ſes lectures. Un jour que je la trouvai dans cette occupation; je ſuis tombée, me dit-elle, ſur un trait d'hiſtoire qui m'a ſurpriſe, & qui me faiſoit penſer, il y a quelques inſtans, au capitaine Hollandois. Voyez s'il avoit bonne grâce, de vous propoſer un changement de religion pour le deſſein qu'il vous ſuppoſoit. Ces religionnaires, ajouta-t-elle indifféremment, ſont ſi mal inſtruits de nos loix & de nos uſages, ou les interprètent ſi malignement! Elle me préſenta ſon livre ouvert, dans un endroit qu'elle avoit marqué. J'y lus l'hiſtoire de Caſimir de Pologne, appelé de l'état eccléſiaſtique à la couronne, & relevé du même engagement que le mien, pour épouſer mademoiſelle de Nevers.

Quel fut mon trouble pendant cette lecture, & combien de fois fus-je tenté de lever les yeux,

pour chercher dans ceux de mademoiſelle Tekely, & le motif de ſon obſervation, & ce qu'elle inféroit d'un exemple, dont je pouvois croire qu'elle avoit déjà meſuré toute l'étendue? Cependant l'excès même de mon embarras ſervit à me ſoulager, en me faiſant tenir conſtamment la vue fixée ſur la page, & feindre de lire plus longtems, pour donner quelques momens à mes timides réflexions. Mais rien ne s'offrant pour les guider ou les éclaircir, & ne pouvant plus ſuſpendre ma réponſe, je me jetai dans une vague explication des motifs, qui pouvoient déterminer le ſaint ſiège à ſe relâcher ſur les loix eccléſiaſtiques. J'ajoutai que ces inſignes diſpenſes étoient ordinairement payées à grand prix, ou par des avantages ſignalés pour l'égliſe: qu'elles s'accordoient quelquefois à la pauvreté, mais jamais ſans des cauſes fort graves: en un mot, que les grandes faveurs de Rome étoient pour l'extrême richeſſe, ou pour l'extrême indigence, qui devenoit quelquefois un titre pour les obtenir.

Mademoiſelle Tekely ne répliqua point. Mes yeux, qui ſe levèrent alors ſur elle, trouvèrent les ſiens baiſſés. J'en devins, ſi non plus fort contre les mouvemens qui s'étoient élevés dans mon cœur, du moins plus hardi, pour continuer de l'entretenir du même ſujet. Mais bientôt,

entraîné ſecrètement par la charmante idée qu'il m'avoit offerte, & me flattant par degrés, juſqu'à n'y trouver d'obſtacle que dans l'incertitude & l'éloignement de l'avenir, qui me raviſſoient des eſpérances que j'aurois pu concevoir dans une fortune mieux aſſurée, je tombai, ſans le vouloir, ſur le triſte état de nos affaires, que cette réflexion me fit douloureuſement ſentir. Peut-être mademoiſelle Tekely ne remarqua-t-elle pas la liaiſon des regrets qui m'échappèrent, avec le diſcours qui les avoit précédés; ou peut-être la remarqua-t-elle, & l'étonnement qu'elle témoigna ne fut-il qu'un voile pour d'autres chagrins, dont je n'oſois déſirer des preuves plus claires; mais apprenant, par le compte que je lui rendis de nos fonds, qu'il ne nous reſtoit guères plus de mille ducats, elle parut preſqu'auſſi troublée de cette information, que je l'étois encore de tous les ſentimens dont j'étois rempli. Quoi! me dit-elle, nous ſommes ſi bas! & votre argent n'a pas été plus épargné que le mien! Hélas! c'eſt moi ſeule qui vous ruine; & ma vie, quand je la perdrois pour vous, ne répareroit pas le tort que je vous ai fait.

Ce langage, & ſes yeux, que je vis mouillés de pleurs, me faiſant connoître combien elle étoit touchée, je me repentis amèrement d'avoir fait prendre ce cours à ſes idées: cependant,

comme il falloit achever de l'éclaircir ſur un point dont je lui parlois pour la première fois, je me hâtai de lui expliquer comment nos ducats étoient demeurés derrière nous. Mais cherchant enſuite à la raſſurer contre toutes ſortes de craintes, je lui dis qu'il n'y avoit rien de changé dans nos projets; qu'avec la petite ſomme qui nous reſtoit, non-ſeulement nous achèverions commodément notre voyage, mais nous aurions tout le tems d'attendre quelque choſe de la fortune en Hongrie; qu'attachant la mienne à ſon bonheur, je ne pouvois regretter ce que j'employois à la ſervir; que je prévoyois un heureux jour, où la juſtice qu'elle obtiendroit de la cour de Vienne la rendroit aſſez riche pour elle & pour moi, & qu'elle ne devoit s'occuper que du rétabliſſement de ſa ſanté, pour ſe mettre en état de partir.

Elle prit une contenance plus tranquille, qui me fit juger ſon imagination remplie de cet agréable ſort que je lui avois préſenté dans l'avenir. Les jours ſuivans ſe paſsèrent dans le même calme. Toutes ſes idées paroiſſoient ſe rapporter à notre départ. Je ne lui trouvois plus même ces délicateſſes & ces alarmes de religion, où je l'avois vue retomber quelquefois pendant ſa maladie, en ſongeant que ſon paſſage, dans les pays proteſtans, & ſon retour dans notre

patrie, devoient expoſer ſa foi à de fâcheux ſpectacles & peut être à de nouvelles épreuves. Soit qu'une pratique paiſible du culte romain, dans un pays auſſi catholique que la France, lui fît oublier qu'elle n'avoit pas toujours été ſi libre, ou qu'en reprenant ſes forces elle ſe fût rappelé les conſeils que je lui avois fait goûter dans un autre tems, je croyois la voir plus aguerrie contre la différence des opinions religieuſes, & beaucoup moins vive dans les craintes ou les ferveurs de ſon zèle. Ce changement, dont je me réjouiſſois pour le repos de ſa vie & de la mienne, pouvoit être attribué auſſi à ſes fréquentes lectures, qui lui apprenoient à juger mieux des choſes humaines, & dont j'obſervois d'ailleurs les effets ſur d'autres points, pour avancer la maturité de ſa raiſon.

J'avois ces idées de la tranquillité de ſon cœur, à laquelle je n'aurois oſé comparer celle du mien, lorſqu'un jour, arrivant à l'heure que je prenois ordinairement pour mes viſites, j'appris d'un des domeſtiques de la ferme, que madame Olaſmir étoit morte depuis moins d'une heure, & d'une maladie ſi ſubite, qu'à peine avoit-elle eu le tems & la force de faire ſes derniers adieux à ſa chère élève.

Je demandai auſſitôt où je trouverois mademoiſelle Tekely, & comment elle avoit ſoutenu

ce

ce triſte accident? On ne répondit qu'à la première de mes deux queſtions: elle s'étoit retirée, me dit-on, avec Hélene, fille du fermier, dans une chambre dont elle n'étoit pas encore ſortie. J'y volai. La porte, à laquelle je frappai en me nommant, n'en fut pas plutôt ouverte. J'entendis la voix d'Hélene, qui me prioit d'attendre un moment. Je me fis une violence extrême, pendant cinq ou ſix minutes. Mes alarmes pour mademoiſelle Tekely me la repréſentoient dans la plus vive amertume de la douleur, peut-être ſans connoiſſance, & recevant des ſecours que ſa compagne vouloit dérober à la vue d'un homme, mais dont je craignois qu'elle ne fût pas auſſi capable que moi, qui m'étois exercé ſi long-tems à prendre ſoin de cette chère malade. Ouvrez; ouvrez donc, répétois-je à tout inſtant. Oui, oui, me répondoit-on d'une voix aſſez empreſſée; & l'on n'ouvroit pas.

Hélene accourut enfin, m'ouvrit, avec quelques mots d'excuſe. Je ne les écoutai pas; & mes yeux, ſans s'arrêter ſur elle, ſe portèrent auſſitôt ſur le viſage de mademoiſelle Tekely, qui étoit debout vis-à-vis de moi. Toute la pénétration du plus ardent intérêt ne m'y fit pas découvrir d'autre apparence que celle d'une extrême agitation, qui pouvoit venir de la douleur de ſa perte, mais qui ne marquoit aucune altération

dans ſa ſanté. Mes inquiétudes ſe changèrent ſeulement en ſurpriſe, lorſqu'un ſecond coup d'œil m'eut fait obſerver qu'au lieu de ſes habits ordinaires, elle étoit vêtue & coëffée comme Hélene, proprement, mais en ſimple fille d'honnête fermier, & qu'au milieu de ſes peines elle paroiſſoit ſe plaire dans cette parure.

Elle ne me laiſſa pas le tems d'ouvrir la bouche, pour en marquer mon étonnement. Je vous déſirois impatiemment, me dit-elle; & je n'ai tardé à vous faire ouvrir, que pour achever de prendre ces habits, avec le ſecours d'Hélene. A préſent, vous aurez la complaiſance de m'entendre, & de ne pas m'interrompre. Elle avertit *Hélene* de nous laiſſer ſeuls. Elle s'aſſit; elle me pria de m'aſſeoir auſſi; & d'un ton plus compoſé qu'elle ne l'avoit jamais pris avec moi, elle me tint ce diſcours, dont j'avoue que le ſouvenir ineffaçable a toujours fait mon tourment.

Vous ſavez la mort de ma pauvre Olaſmir. Après la perte de ſa ſanté, que vous avez vue dépérir depuis long-tems, ſa vie étoit le dernier ſacrifice qui lui reſtoit à faire pour moi. Son mari lui en avoit donné l'exemple. Grand dieu! qui connois tout ce que je dois à ces deux vertueuſes & fidelles créatures, charge-toi de la reconnoiſſance d'une fille infortunée, qui n'a que les vœux de l'indigence à leur rendre, pour de ſi conſtans

& ſi généreux ſervices. Que l'éternelle meſure de leur récompenſe ſoit ton pouvoir infini & ta ſuprême bonté! Vous ſavez la mort de cette chère femme; mais vous ne ſavez pas qu'en mourant, elle m'a rendu, ſans y penſer, un dernier ſervice, le plus précieux que je puſſe attendre de ſon affection. Lorſque je la croyois expirante, & que ſa voix commençoit à s'éteindre en implorant le ſecours du ciel, mes embraſſemens l'ont ranimée. Elle a retrouvé la force de me dire, avec un reſte d'haleine entre-coupée, qu'elle eſt parvenue à raſſembler; ah! ma fille, ce n'eſt pas mon ſort qu'il faut pleurer, réſervez vos larmes pour le vôtre. Dans quel état je vous laiſſe! L'avenir ne m'épouvante que pour vous. Que n'êtes-vous née d'un payſan, comme Hélene! votre vie ſeroit heureuſe: & que vous importeroit, ma fille, en arrivant au terme où je touche, de l'avoir paſſée dans une cabane ou ſur un trône? Un effort ſenſible pour finir ces derniers mots, qui ſortoient à peine de ſes lèvres, a fait paſſer ſon ame dans le ſein de dieu. Croirez-vous qu'au lieu de redoubler mes pleurs, ce diſcours les a ſechés tout d'un coup. Je ſuis demeurée comme immobile, & réellement inſenſible au triſte ſpectacle que j'avois devant les yeux. On a tiré les rideaux du lit, pour me le dérober auſſitôt. Ce ſoin étoit ſuperflu. Je n'appercevois plus rien

autour de moi. La vérité de ce que je venois d'entendre, agiſſant intérieurement ſur mon ame, m'a pénétrée d'une ſi vive lumière, que pendant quelques momens je me ſuis crue ſeule au monde. J'ai conſidéré que la porte de l'éternité venoit de s'ouvrir pour ma fidelle Olaſmir; qu'elle ne l'avoit pas fermée après elle ; qu'il ne me falloit qu'un pas pour y paſſer à ſa ſuite ; qu'au fond il importoit peu, comme elle me l'avoit dit, de quelle demeure, de quelle condition, je partirois tôt ou tard pour faire un ſi court chemin ; que les biens de la fortune ne ſervoient qu'à le rendre plus difficile, ſans être capables de l'allonger ; que pour un paſſage de cette importance, la raiſon apprenoit, au contraire, que les embarras & les obſtacles ne pouvoit être trop écartés : & d'ailleurs, me ſuis-je dit avec la même clarté de conviction & de ſentiment, ce que j'appelle des biens en mérite-t-il le nom pour moi, lorſque ma naiſſance & mes droits à la fortune me préparent une vie ſi malheureuſe, que mon amie expirante en emporte de l'effroi ! Sur quoi même ſont fondées mes eſpérances ? ſur la généroſité d'autrui, ſur le reſte d'un argent qui ne m'appartient pas, car je ſais l'uſage que j'ai fait du mien. Hé quoi ! ce n'eſt pas aſſez qu'avec ſa patrie, ſa famille, & le repos de ſa vie, le plus généreux des hommes ait ſacrifié pour moi les trois quarts de ce qu'il poſſédoit ? Je ne lui laiſſerai rien ? J'achè-

verai ſa ruine ! Je ſouffrirai qu'il périſſe pour me relever, ſur le fondement incertain, & peut-être chimérique, d'un rétabliſſement de mes droits, dont ſes plus favorables préventions ne l'empêchent pas de douter lui-même. Il m'eſt impoſſible de repréſenter l'effet que cette idée a produit ſur moi. Elle ne m'étoit pas nouvelle, mais l'impreſſion n'en avoit jamais été ſi vive. Je n'y ai pu réſiſter; & ſi mes expreſſions ne l'ont pas affoiblie, vous ne ſerez pas ſurpris des réſolutions qu'elles m'ont fait prendre à l'heure même. Le père d'Hélene étoit à deux pas de moi dans la chambre inquiet de mon ſilence, & me regardant avec la tendreſſe dont vous avez remarqué vous-même que ce bon vieillard eſt remplipour moi. Je me ſuis levée, pour m'avancer vers lui. Je l'ai ſalué avec reſpect, & comme je le fais toujours, & je lui ai demandé s'il m'aimoit aſſez pour me recevoir dans ſa famille. Ce que je déſire de vous, ai-je ajouté de l'air humble que j'ai cru convenable à ma prière, n'eſt que l'habit commun du hameau, la nourriture & le ſecond rang dans votre affection après votre Hélène. Je paſſe le reſte de mes jours avec vous, ſi vous m'accordez cette faveur, & je vous honorerai toute ma vie comme un père. Dans ſa première ſurpriſe, l'honnête vieillard a paru douter ſi je lui parlois ſérieuſement. Mais lorſque j'en ai pris le ciel à témoin, il n'a pu

contenir ſon tranſport. Il m'a demandé la permiſſion de m'embraſſer, & m'a ſerrée dans ſes bras. Sa joie ne s'eſt d'abord exprimée que par des larmes; enſuite il m'a nommée pluſieurs fois ſa chère, ſa ſeconde, ſa première fille, tout ce que je voudrois être, m'a-t-il dit, car il étoit ſûr qu'Hélene ne ſeroit pas jalouſe du rang; & l'une & l'autre nous n'appercevrions jamais de différence dans ſon affection. Hé bien, ai-je interrompu, vous n'en appercevrez pas non plus dans notre tendreſſe & notre reſpect pour vous: j'accepte votre promeſſe, & je m'engage avec vous pour la mienne. Auſſitôt j'ai fait ſigne à ma ſœur de me ſuivre. Nous ſommes paſſées dans cette chambre. Hélene ſembloit ſuſpendue à mes yeux, & cherchoit des termes pour me marquer ſon étonnement. Je l'ai priée de s'épargner les queſtions. J'étois preſſée d'autres ſoins. Commençons, ma ſœur, lui ai-je dit, par jeter au feu divers papiers, qui ne peuvent m'être utiles à rien; & ſur le champ j'ai brûlé toutes les preuves de ma naiſſance, avec les atteſtations & les lettres, ſans autre regret, je vous aſſure, que la peine que je vous ai donnée de les recueillir. Il ne me tardoit pas moins de prendre l'habit, ſous lequel vous me voyez. Hélène m'a forcée d'accepter le plus beau des ſiens; recherche aſſez vaine, dans l'état de ſimplicité que j'embraſſe: mais je ſaurai

m'y réduire par dégrés, & pour la première fois j'ai cru devoir cette complaiſance à ma chère cœur. D'ailleurs ce jour, ſi j'en pouvois détacher a perte de ma fidelle Olaſmir, n'eſt-il pas le plus agréable de ma vie, un vrai jour de fête, quoiqu'empoiſonné par la plus vive douleur; & dans mon deuil même, ne doit-il pas être célébré? C'eſt de cet œil, que je vous ſupplie, monſieur, de le regarder pour moi. Voilà ce que j'avois de plus important à vous dire. Le reſte ne demande pas d'explication; vous êtes libre de tous les engagemens que votre généreuſe amitié vous a fait prendre, pour la conduite de ma jeuneſſe, à laquelle il ne manquera rien dans cette honnête maiſon, & pour le rétabliſſement de ma fortune, auquel je renonce volontairement, ſans craindre de le regretter jamais. Comme vous n'aurez plus de partage à faire entre vos néceſſités & les miennes, la petite ſomme qui vous reſte ſervira peut-être à réparer le tort que je vous ai fait, à vous ouvrir quelque heureuſe voie, qui ne peut tarder long-tems pour un homme de votre mérite, & que je m'efforcerai de hâter par tous les vœux de mon cœur. Par mes vœux?... ſi loin de vous ſervir, devois-je ajouter, ils ne vous deviennent pas funeſtes: car je le vois trop, tel eſt la ſingularité de mon ſort & de celui de tous mes proches? Eſt-elle donc attachée au ſang dont je

ſuis ſortie ? Avec un grand nom & de l'opulence, non-ſeulement nous ſommes tous parvenus aux deux excès les plus oppoſés ; à la dépendance du ſecours d'autrui, & preſqu'à l'extrêmité de l'abjection & de la misère ; mais nous avons eu le malheur encore plus cruel, d'entraîner dans les mêmes abîmes ceux que notre infortune a touchés ; ceux, hélas ! qui nous ont tendus la main pour nous relever ou nous ſoutenir !

Malgré l'air de fermeté, de joie même & de liberté d'eſprit, dont Mlle Tekely s'étoit comme armée pour cet étrange diſcours, & qu'elle avoit ſu garder juſqu'à la concluſion, quelques larmes, forçant le paſſage, ſe firent appercevoir *ici* ſur ſes joues. Elle ſe hâta de les eſſuyer ; peut-être crut-elle me les avoir dérobées. Cette dernière réflexion, qui les lui avoit arrachées, n'ayant pas été plus volontaire, elle auroit voulu pouvoir en détourner mon attention, & nous ramener tous deux, elle aux apparences de contentement qu'elle avoit ſoutenues juſqu'alors, moi, ſans doute, aux applaudiſſemens qu'elle déſiroit pour ſes réſolutions. J'en jugeai par un ſourire contraint & par quelques mouvemens inquiets, avec leſquels elle parut attendre ma réponſe.

J'avois obſervé fidellement le ſilence qu'elle m'avoit impoſé. Il m'avoit même aſſez peu coûté, pendant la première partie de ſon récit. La vive

& juſte amitié que je lui connoiſſois pour une femme qui lui avoit tenu lieu de mère, m'ayant fait craindre quelqu'effet extraordinaire d'une perte ſi ſubite, j'avois été ſatisfait, plutôt qu'alarmé, du cours que ſa douleur avoit pris; & de tous les excès auxquels je l'avois crue capable de s'emporter, le mépris de la fortune & la préférence d'une vie obſcure m'avoient ſemblé les moins dangereux. C'étoit une évaporation paſſagère; je n'en avois pu ſouhaiter de plus douce; & ne croyant pas en devoir appréhender la durée, cette idée n'avoit fait que m'attendrir, lorſqu'elle m'avoit parlé de la vanité du monde en philoſophe, & de mes ſervices en cœur ſenſible; enſuite, dans la demande qu'elle avoit faite au fermier, la naïveté du tableau m'avoit enchanté. Je n'avois pu me défendre alors de la regarder avec complaiſance, & je l'avois trouvée plus charmante que jamais ſous ſa nouvelle forme. Mais dans quel état, grand dieu! m'avoit-elle précipité tout d'un coup! Premièrement, le feu, dont elle avoit auſſitôt parlé pour ſes papiers, m'avoit fait frémir; & la bruſque exécution de ce malheureux projet avoit rendu mon émotion ſi vive, que j'avois eu beſoin du dernier effort, pour ne la pas faire éclater par un cri. C'étoit ſa ſeule reſſource & le fond de toutes ſes eſpérances, qu'elle avoit détruits en un inſtant. Peut-être mon

propre intérêt entra-t-il auſſi dans l'excès de mon trouble. Mes yeux ſe tournèrent, avec le plus amer ſentiment, vers la cheminée, où je voyois encore voltiger quelques atomes des précieux écrits, dont l'anéantiſſement me faiſoit ſaigner le cœur. Une conſternation ſi profonde ne pouvoit être augmentée que par un coup plus terrible encore : & je l'avois auſſitôt reçu de mademoiſelle Tekely, dans la fin de ſon diſcours, où j'avois cru voir, au travers d'une modération affectée, que ſi la mort de madame Olaſmir avoit déterminé ſes nouvelles réſolutions, elles avoient pris leur origine dans l'explication que j'avois eue avec elle ſur l'état de nos affaires, & ſur la petite ſomme qui nous reſtoit. Soit qu'une ame auſſi délicate que la ſienne eût trouvé dans cet avis un air de plainte, ou qu'ayant réfléchi plus qu'elle n'eût encore fait ſur notre étroite ſituation, elle eût eu, pour elle-même, l'injuſtice & la rigueur de ſe reprocher l'épuiſement de mes fonds après les ſiens; il m'avoit paru que ſes regrets, ſes conſeils, ſes vœux ſur ce point, & ſur-tout la douloureuſe réflexion qui leur avoit ſuccédé, ne pouvoient venir que de l'une ou l'autre de ces deux cauſes; cruelle ſuppoſition, qui m'avoit pénétré l'ame ! Soupçon d'autant plus inſupportable, qu'il étoit plus oppoſé à la vérité de tous mes ſentimens !

J'étois dans cette double agitation, lorſque ſon ſilence m'avoit fait comprendre qu'elle attendoit mon jugement ſur tout ce que j'avois entendu. J'ignore ce que le mouvement naturel de mon cœur m'auroit pu dicter, mais, plus je me ſentis troublé, plus je crus devoir apporter de prudence à ma réponſe. La deſtruction des papiers, ou de ceux du moins qui portoient la confirmation du mariage de ſon père par l'aveu du hoſpodar, étoit un malheur irréparable. Le reſte n'étoit pas ſans remède. Je ne doutois pas, moi qui la connoiſſois ſi bien, que toute cette ſcène ne fût l'ouvrage de ſon imagination, que je m'étois trop hâté de croire réduite, par une langueur qui ne l'avoit pas quittée ſur mer, par ſa maladie, & par l'expérience ou les réflexions d'un âge plus mûr. De puiſſantes circonſtances l'avoient échauffée; d'autres auroient le pouvoir de la refroidir, & mes conſeils reprendroient leur aſcendant ordinaire ſur une raiſon fort éclairée, pour laquelle je n'avois que ces tempêtes à redouter. Ainſi, loin de condamner ſon emportement, je pris le parti de flatter des réſolutions dont je ne pouvois arrêter que les ſuites. Je louai la reconnoiſſance & l'affection, qui la rendoient ſi ſenſible à la perte de ſa gouvernante, le mépris qu'elle faiſoit des biens du monde, ſon goût pour la vie champêtre, & j'évitai de toucher au malheureux article des

papiers. A l'égard de moi, je la remerciai vivement de l'intérêt qu'elle prenoit à mon ſort, & je la priai d'être ſans inquiétude pour un homme que la fortune touchoit auſſi peu qu'elle. Vous ſavez, lui dis-je, que j'attache mon bonheur au vôtre; & nos idées s'accordant ſi bien ſur ce qui mérite le nom de bonheur, j'aurai peu d'embarras pour le mien, lorſque je verrai le vôtre bien établi.

Elle parut ſi ſatisfaite de ma réponſe, qu'après avoir répété qu'elle me ſupplioit néanmoins d'employer inutilement pour moi ce qui me reſtoit d'argent, elle ne penſa qu'à mettre de la décence dans les derniers devoirs qu'elle vouloit rendre elle-même à madame Olaſmir. Il ne vous en coûtera rien, me dit-elle; je ferai vendre ſes robes & les miennes, dont je n'ai plus d'autre uſage à faire, & qui vous rembourſeront de vos frais. Je ne combattis pas même cette idée; & lui remettant de quoi fournir à la dépenſe des funérailles, je demandai ſeulement qu'elle me laiſsât le ſoin de faire vendre les robes. Mon deſſein, comme on ſe l'imagine aiſément, étoit de les ſauver au contraire, & de les lui conſerver, pour un autre tems, que je ne croyois pas éloigné.

Hélene fut rappelée. Les noms de chère compagne & de ſœur furent prodigués, avec auſſi peu d'affectation que ſi la tendreſſe de la nature

les eût dictés. Je fus témoin, pendant quelques heures, de l'aimable empreſſement de mademoiſelle Tekely, à partager quantité de petits offices domeſtiques avec Hélene. Le fermier jugeant, par mon ſilence, que j'approuvois cette bizarre métamorphoſe, ſembloit pénétré de joie, & ne ſe remuoit que pour arrêter ſa ſeconde fille, lorſqu'il la voyoit deſcendre à des ſoins trop vils, ou trop fatigans. Moi-même, confondu de ce ſpectacle, & muet d'étonnement, je me demandois quel étoit donc l'avantage des grandes diſtinctions de la vie, puiſqu'un caprice d'imagination ſuffiſoit pour faire trouver autant de plaiſir réel dans une condition ſi ſimple? D'un autre côté, une illuſion plus puiſſante encore me faiſoit ſentir que je leur aurois préféré mille fois, & pendant un ſiècle entier, la douceur de contempler mademoiſelle Tekely dans ſon exercice. Chaque pas, chaque mouvement que je lui voyois faire, renouveloit dans mon cœur toutes les fatales impreſſions que j'y voulois effacer.

Le deſſein où je la vis obſtinée d'aſſiſter à l'enterrement de ſa gouvernante, en deuil de campagne, c'eſt-à-dire, ſous un habit encore plus éloigné des uſages de la ville, me fit prendre le parti de me dérober à cette cérémonie. Je lui en fis goûter la raiſon, qui fut la crainte de faire éclater par ma préſence une ſingularité qu'elle

ne cherchoit pas à rendre publique, & d'attirer trop d'attention ſur nous, dans un pays où nous ſouhaitions d'être inconnus. Ainſi je pris le chemin de Nantes, dans la réſolution de ne pas reparoître à la ferme, tout le jour ſuivant, où je ſuppoſai que la compagnie ſeroit nombreuſe. J'emportois auſſi l'eſpérance de trouver, à mon retour, mademoiſelle Tekely moins ferme dans ſes idées de vie champêtre, dont je ne pouvois me perſuader que le goût lui durât plus longtems que les injuſtes chagrins auxquels je l'attribuois. On a vu que c'étoit dans cette ſeule confiance, que je m'étois diſpenſé de les combattre.

Cependant, les réflexions qui m'aſſiégèrent, en marchant à pié dans une route où je me ſouvenois d'en avoir fait de fort ſages, me conduiſirent par divers degrés à des concluſions oppoſées. Elles retombèrent ſur les motifs, qui pouvoient l'avoir jetée ſi bruſquement dans ſon étonnante réſolution. La ſeule ardeur de ſon imagination les expliquoit-elle aſſez? Qu'avoit-elle vu, dans la mort de madame Olaſmir, qu'un évènement auquel nous nous attendions de jour en jour? & les dernières expreſſions de cette fidelle amie, ne pouvant paſſer que pour un délire de tendreſſe, dans le cœur d'une femme expirante, portoient-elles d'autres lumières ſur

notre avenir, que celles qui nous étoient déjà trop préſentes, & dont nous nous étions mille fois entretenus dans notre inquiétude commune ? L'épuiſement de nos fonds ne devoit pas être un incident plus étrange pour mademoiſelle Tekely ; elle ne pouvoit avoir oublié l'extrême diminution qu'ils avoient reçue à Conſtantinople, ni ſe figurer que notre voyage de mer, ſa maladie, pour laquelle je n'avois rien ménagé, & les infirmités de ſa gouvernante qui demandoient de continuels ſecours, ne m euſſent pas obligé à de très-grands frais. D'un autre côté, en l'informant de notre ſituation réelle, je n'en avois pas marqué plus d'embarras pour l'exécution de nos grandes vues ; & l'argent qui me reſtoit entre les mains pouvoit ſuffire effectivement à les remplir. Enfin, devois-je penſer qu'elle eût trouvé l'air de plainte au compte qu'il m'étoit échappé de lui rendre, ou dans d'autres termes, qu'elle me jugeât capable de regretter ce que j'employois à ſon ſervice, elle qui me voyoit occupé depuis ſi long-tems, & ſans le moindre partage, de ſa fortune, de ſa ſanté, & du bonheur de ſa vie ? Ah ! j'avois trop bien appris à juger moi-même de ſes ſentimens & de ſes principes. Si je ne liſois pas tout ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, j'en connoiſſois ſi parfaitement le fond, que j'aurois engagé mille vies pour la juſtice & la

généroſité de tout ce qui prenoit naiſſance dans une ſource ſi noble & ſi pure. Non, pris-je plaiſir à répéter en moi-même, je ne me perſuaderai jamais que les yeux manquent à cette divine fille, pour reconnoître le déſintéreſſement de mon zèle & l'excès de mon attachement.

Mais d'où vient donc ce caprice, qui lui fait oublier tout d'un coup ce qu'elle eſt née, ce qu'elle doit à ſon nom, à l'honneur de ſes ancêtres, à mille charmes & mille vertus qu'elle poſsède, oſerai-je dire à mes longs ſervices? pour vouloir s'enſévelir dans une condition obſcure, & la préférer à tant d'avantages qu'elle peut eſpérer de ſa naiſſance & de ſa jeuneſſe? *Ici*, j'en fais l'humble aveu, mon cœur, que je n'avois pas ceſſé de tenir en bride, & que je croyois ſoumis par mon reſpect pour elle autant que par la conſidération de mon état, juſqu'à ne plus demander la vigilance de ma raiſon, me fit ſentir plus impétueuſement que jamais, le beſoin qu'il avoit d'être réprimé. Un accent tendre, dont j'avois été frappé dans ſa voix, lorſqu'elle étoit arrivée à ce qu'elle avoit nommé mes ſacrifices; le reproche de ma ruine, qu'elle s'étoit fait d'un air pénétré; le même attendriſſement, chaque fois qu'elle avoit parlé de ma mauvaiſe fortune, & ſi vif, à la fin de ſon diſcours, qu'elle n'avoit pu retenir quelques larmes; toutes ces idées me renaiſſant

renaiſſant dans l'eſprit, s'y fortifiant à meſure que je croyois trouver moins de vraiſemblance dans les explications que je rejetois, & s'y joignant d'elles-mêmes à l'obſervation ſur Caſimir de Pologne, qui n'en étoit pas ſortie, me rejetèrent tout d'un coup dans un tranſport, dont non-ſeulement ma raiſon & ma vertu, mais la vigueur même de ma conſtitution, ne put arrêter ni ſoutenir les effets. Je me ſentis tremblant. Mes jambes me refuſèrent leur office pour marcher. Je m'aſſis ſur le premier gazon. Là, dans un trouble qui ne peut être repréſenté, les deux coudes appuyés ſur mes genoux, le front ſur mes deux mains, je m'abandonnai pendant quelques momens à des agitations de cœur & d'eſprit ſi confuſes, qu'il ne m'en eſt pas reſté le plus léger ſouvenir. Des ſoupirs, quelques exclamations interrompues, mal articulées, c'eſt tout ce que je retrouve dans ma mémoire : chère fille! adorable enfant! Vous.... Ce cœur.... Ah! le mien.... Mais comment.... Un autre effet, & bien plus nouveau pour moi, dont je ne m'apperçus qu'en ſortant de cette violente criſe, fut de me trouver les joues inondées de larmes, qui couloient juſqu'à mes lèvres, & que je diſtinguai par leur amertume.

Cependant je me dois le témoignage, qu'au premier inſtant où ces impétueuſes vapeurs

commencèrent à ſe diſſiper, ma raiſon, reprenant toute la force qu'elle avoit tirée de mes combats, revint d'elle-même à ſes principes, & fut capable auſſitôt d'impoſer ſilence à tous mes ſens. Charmes qui n'êtes pas faits pour moi! m'écriai-je avec un reſte d'attendriſſement, mêlé de confuſion; délicieuſe, mais perfide ivreſſe! laiſſez-moi l'innocence que j'aime & la paix que je déſire. Je me levai bruſquement, pour ſecouer promptement les étincelles du feu que j'avois ſenti prêt à me conſumer. Loin de revenir aux dangereuſes images qui l'avoient ſi vivement rallumé, je m'efforçai de les écarter par les puiſſantes réflexions qui m'avoient déjà ſervi dans le même lieu. Toutes les grandes règles du devoir furent rappelées de bonne foi. C'étoit à ſervir mademoiſelle Tekely, comme la religion & l'honneur m'y avoient conſacré, que mes ſentimens, quels qu'ils fuſſent, devoient ſe ſatisfaire & s'exercer. Toute autre voie m'étoit interdite. Qu'importe, ajoutai-je avec un renouvellement de force, d'où viennent ſes réſolutions? Il eſt queſtion de l'en détacher, ſi bientôt ſon propre dégoût ne la guérit pas d'un caprice qui m'étonne; ou de les faire ſervir, s'il eſt poſſible, à réparer plus facilement tout le mal qu'elle s'eſt fait en brûlant les preuves de ſa naiſſance. Cette dernière idée m'étoit déjà venue à la ferme; je m'y attachai particulièrement, &

j'achevai de lui donner de la vraiſemblance, dans un plan dont je demeurai fort ſatisfait.

Rien ne manquant à la ſureté, ni même aux loix eſſentielles de la décence, dans la maiſon du fermier, il me ſembla que ſans aucun riſque j'y pouvois laiſſer mademoiſelle Tekely ſous la garde de cet honnête vieillard, pendant que je ferois le voyage de Hongrie, pour recommencer une levée de certificats & d'atteſtations, dans les lieux où j'avois recueilli les premiers. C'étoit un préliminaire indiſpenſable, après lequel je ne voyois guères plus de difficultés dans notre ſituation, qu'il n'y en avoit eu juſqu'alors; ſurtout me croyant toujours certain de ramener ma pupille à la raiſon, lorſque je l'entreprendrois ſérieuſement. Un voyage, que je ferois ſeul, alloit m'épargner de la dépenſe, du tems, l'embarras de promener une jeune fille par des routes dont je lui ſauverois la longueur, & me délivrer de tous les combats, qu'un cœur droit, mais foible, me faiſoit prévoir encore. Dans ma courſe, mon deſſein étoit de paſſer par Vienne, pour y preſſentir les facilités ou les obſtacles que nous trouverions à nous y faire écouter; de prendre auſſi par Gronſtat, pour y faire quelque argent du reſte de ma fortune, & pour engager ma ſœur à m'accompagner dans mon retour en France. Cette ſœur étoit la prudence même. Je lui

connoiſſois les mêmes ſentimens que les miens, pour nos Tekely. Elle pouvoit remplacer avantageuſement madame Olaſmir ; & je ne déſeſpérois pas de l'y faire conſentir. Enfin, revenant avec elle en moins de trois mois, qui me paroiſſoient ſuffire pour toutes ces vues, je trouverois ma noble payſanne, ou guérie de ſon caprice, & prête à me ſuivre, ou peu capable du moins, comme je me le figurois, de réſiſter à mes preſſantes inſtances, lorſque pour relever ſon courage & diſſiper ſon innocente folie, je lui préſenterois une gouvernante fort ſupérieure à la première, des fonds augmentés, de nouvelles voies ouvertes du côté de Vienne, & des eſpérances de rétabliſſement plus plauſibles que jamais.

Ce ſyſtême, dont je m'applaudis beaucoup, me donnoit un ſecond avantage, que je n'aurois pas cru néceſſaire s'il s'étoit moins accordé avec ſon principal intérêt, mais dont l'idée me charma dès qu'elle ſe fut offerte : c'étoit de pouvoir laiſſer, à Nantes, la plus grande partie de l'argent qui me reſtoit, pour les beſoins qui lui pouvoient ſurvenir. Quelque opinion que j'euſſe des diſpoſitions du fermier, j'aurois regretté trop amèrement de devoir à ſa ſeule généroſité, pendant trois mois, la ſubſiſtance & l'habillement de ma chère pupille. Il me reſtoit environ douze mille livres de France.

Un calcul aiſé me perſuada que quatre étoient plus que ſuffiſantes, pour les frais de mon voyage, & pour les ſervices que je voulois rendre à mademoiſelle Tekely dans ma route. Je réſolus de placer huit cens piſtolles, dans des mains aſſez fidelles, non-ſeulement pour la ſureté du fonds, mais pour en payer chaque mois, l'intérêt au bon fermier, que je voulois mettre ſeul dans ma confidence.

Cet arrangement répondoit ſi bien à toutes les circonſtances de notre ſituation, qu'après l'avoir achevé, la joie me fit redoubler ma marche, pour ne pas remettre au lendemain ce qui pouvoit être commencé le jour même. Cependant je fus un peu arrêté par le choix du banquier, auquel je voulois confier mon argent. Dans un aſſez long ſéjour, j'avois fait peu de connoiſſances à Nantes. Tous mes ſoins s'étant rapportés à mademoiſelle Tekely, je n'avois guère étendu mes liaiſons au-delà des médecins qui l'avoient vue pendant le cours de ſa maladie.

A la vérité, un bizarre incident m'avoit procuré, depuis quinze jours, des ouvertures dont j'aurois pu tirer plus d'avantages, ſi j'avois recherché de l'eſtime & de la conſidération, dans un pays où je n'étois recommandé que par ma qualité d'étranger. Je revenois de la ferme dans

l'après-midi, lorſqu'en paſſant devant le collége de l'Oratoire, une affiche m'avoit averti qu'il s'y faiſoit des exercices publics, dans l'école de philoſophie. Mon ancienne paſſion pour les ſciences, plus qu'aucune envie de ſortir de mon obſcurité, m'avoit fait entrer dans l'aſſemblée. J'avois demandé modeſtement la permiſſion de propoſer mes doutes ſur la vérité des thèſes; quelques foibles talens m'avoient aſſez bien ſervi pour m'attirer des éloges, dont j'avois cru néanmoins ne devoir une partie, qu'à la politeſſe de mes auditeurs. L'admiration ne s'étoit pas bornée à ces applaudiſſemens. On m'avoit traité avec la plus haute diſtinction, & les pères s'étoient empreſſés de m'offrir leurs ſervices & leur amitié. Je leur avois promis de les voir ſouvent, ſans autre motif que notre goût commun pour les lettres, & la certitude de trouver une reſſource contre l'ennui, dans le commerce de pluſieurs honnêtes gens dont je reſpectois la profeſſion & le mérite. En effet, il s'étoit paſſé peu de jours, où je ne leur euſſe donné tout le tems que mes principes de bienſéance me faiſoient retrancher aſſez courageuſement à des viſites plus chères, & j'étois déjà lié ſi particulièrement avec le ſupérieur, que j'aurois pu tout attendre de ſon zèle. Mais, le ſervice dont j'avois beſoin avoit ſi peu de rapport à ſon état, qu'il ne s'étoit pas d'abord

offert entre ceux auxquels je pouvois m'adreſſer; & lorſque mes réflexions tombèrent ſur lui, je crus n'avoir à lui demander que ſon conſeil, pour m'ouvrir les voies dans une ville dont il devoit connoître tous les habitans.

Je le vis, en arrivant, & ſes bons offices paſsèrent mes eſpérances. Après avoir entendu ce que je pouvois lui communiquer ſans pouſſer trop loin la confiance, il me prit la main, & me conduiſit chez un des riches négocians de Nantes, auquel il recommanda mes intérêts comme ceux de ſa propre maiſon. Enſuite quelques mots d'explication, qu'ils eurent entr'eux, achevèrent de le diſpoſer ſi favorablement, qu'auſſitôt qu'il eut appris mes intentions de moi-même, il m'offrit beaucoup plus que je n'avois penſé à lui demander. S'il n'étoit queſtion, me dit-il, que de faire valoir mon argent pendant quelques mois, il me répondoit d'un fruit plus conſidérable que l'intérêt ordinaire, par les ſimples voies de ſon commerce; & la ſeule bourſe de Nantes étoit un champ ſi fertile, que chaque jour ou chaque ſemaine, il m'en promettoit une abondante moiſſon. Ainſi, ma ſomme ſeroit un dépôt entre ſes mains, avec la commiſſion d'en tirer parti, pour laquelle il ne prétendoit que la ſatisfaction de m'obliger. Tout étoit généreux dans cette offre: cependant comme il s'engageoit auſſi à

payer les termes que je voulois fixer au fermier, ce paîment certain, ſur des profits qui ne l'étoient pas, me laiſſoit quelque ſcrupule. Mais le père me fit faire attention que le fond garantiſſant toujours les avances ou les pertes, je devois être ſans inquiétude. En effet, je compris, & le ſuccès m'apprit mieux encore, qu'avec un dépoſitaire auſſi ſûr que je pouvois croire le mien, lorſqu'il me venoit d'une ſi bonne main, le commerce a peu de méthodes plus avantageuſes & plus innocentes, pour les particuliers de toutes ſortes de conditions, qui veulent augmenter leur bien ſans éclat.

Mes confidences & les entretiens du ſupérieur n'ayant rien contenu juſqu'alors, qui pût me faire imaginer ce qu'il ſe propoſoit par ce zèle à m'obliger, & ſur-tout par un ſervice ſi réel & ſi déſintéreſſé, ma reconnoiſſance, quoiqu'extrême, c'eſt-à-dire égale à l'importance de mes propres vues, s'exprima dans les termes communs. Je ne le quittai pas ſans lui promettre de le revoir avant mon départ: mais le jour ſuivant fut employé, ſoit à régler mes affaires avec le négociant, ſoit d'avance aux préparatifs de mon voyage. Le médecin, qui nous avoit conduits à la ferme, fut d'ailleurs le ſeul que j'informai de la néceſſité où j'étois de quitter Nantes pour deux ou trois mois. Je le chargeai de veiller à la ſanté de

mademoiſelle Tekely, qu'il n'avoit pas ceſſé de voir quelquefois dans ſa retraite; & pour diminuer la ſurpriſe que ſa métamorphoſe pouvoit lui cauſer, je lui annonçai ce déguiſement, & je feignis qu'il s'étoit fait de concert avec moi, dans la ſeule vue de mettre une jeune perſonne à couvert de toutes ſortes d'indiſcrétions, pendant mon abſence. Il me demanda pourquoi ſa préférence n'avoit pas été pour un couvent, & cette queſtion m'embarraſſa. Je fus réduit à répondre, qu'elle jugeoit l'air de la campagne plus néceſſaire que jamais à ſa ſanté, & je lui recommandai même de la laiſſer dans ſes idées. Ce frein me parut ſuffire, pour un homme dont j'avois eu le tems de connoître la prudence; & je me flattai qu'en prévenant auſſi ma pupille ſur l'inutilité de faire éclater ſes réſolutions, elle continueroit de vivre dans une tranquille obſcurité juſqu'à mon retour.

Ce jour, le ſeul que j'euſſe paſſé ſans l'avoir vue depuis notre départ de Valaquie, m'avoit auſſi paru le plus long; & le lendemain, en retournant à la ferme, toutes les idées que j'avois de mon devoir ne m'empêchèrent pas de conſidérer, avec le plus amer ſentiment, à quelles inquiétudes & quels ennuis mon abſence de trois mois alloit me livrer: ſi je me croyois aſſez fort, pour m'aſſujetir éternellement aux loix que je m'étois impoſées, je ſentois que pour en adoucir

la rigueur, il auroit fallu vivre ſous les yeux de ma chère pupille, la voir & l'entendre, ou du moins n'être jamais privé trop long-tems de cette innocente conſolation, dont je m'étois fait une ſi douce habitude. J'examinai même ſi la plus rigoureuſe vertu pouvoit être bleſſée par le ſentiment d'un plaiſir ſi pur, & s'il ne lui étoit pas permis de le regarder plutôt comme une eſpèce de ſoulagement ou de récompenſe. Quelle ſeroit donc l'erreur de cette ſuppoſition, ſi l'on mettoit à part le danger, contre lequel je me croyois aſſez défendu par mes continuelles réflexions & par mon ſeul goût pour le devoir?

Cette méditation, qui dura pendant toute ma marche, & que je prenois plaiſir à prolonger, m'avoit fait prendre, au travers de quelques champs fermés de haies, un ſentier dont je ſavois les détours. En approchant de la ferme par cette route, ma rêverie fut interrompue par les careſſes d'un aſſez beau chien, que j'avois amené du Levant, & que j'avois laiſſé en garde au fermier. Je fus moins ſurpris de le trouver ſeul, & comme perdu, que de lui voir au cou un nœud de ruban, avec un reſte de leſſe traînante, qu'il avoit rompue apparemment pour s'échapper. Après quelques ſauts autour de moi, il retournoit ſur ſes traces, courant de toute ſa force, comme ces animaux ſont dans leur joie; & ſautant

enſuite, près d'un paſſage qui donnoit dans un autre champ, il tourna la tête pour me regarder, d'un air qui ſembloit m'indiquer le chemin; il s'élança devant lui & diſparut, ſans pouvoir être rappelé par ma voix. Toutes ces apparences me firent juger que mademoiſelle Tekely étoit à ſe promener dans quelqu'un des champs voiſins, & je pris la route que mon chien m'avoit traçée par ſa fuite.

A peine eus-je paſſé la première haie, que ma vue parut cauſer beaucoup de frayeur à douze ou quinze brebis, qui paiſſoient tranquillement avec leurs agneaux. Je n'en traverſois pas moins le champ, lorſque j'apperçus, au coin d'une haie, la tête d'une fille, que je reconnus facilement pour Hélene. Le bruit de ma marche, les mouvemens de mon chien, & la frayeur du petit troupeau, lui faiſant aſſez connoître qu'il étoit entré quelqu'un dans le champ, elle avançoit la tête à demi, pour découvrir qui j'étois. Mais auſſitôt qu'elle s'en crut sûre, elle vint à moi d'un air de mécontentement affecté; le beau plaiſir, me dit-elle, d'effaroucher nos agneaux! étoit-ce de ce côté qu'il falloit venir? Un doux ſourire, dont cette plainte fut accompagnée, ſon habillement, qui me parut extraordinaire, & ſur-tout une petite houlette que je lui vis à la main, me firent deviner une partie de la vérité. Paſſez,

paſſez, continua-t-elle; vous trouverez, de l'autre côté de cette haie, la bergère Ednor, à laquelle je vous avertis de ne plus donner d'autre nom, ſi vous ne voulez pas lui déplaire : nous vous attendions par le chemin de la ferme. Hélene s'appuyant ſur ſa houlette, me quitta pour aller raſſembler le petit troupeau.

Je paſſai. Mademoiſelle Tekely étoit à peu de diſtance, aſſiſe ſur un gazon fort frais, entre un bel agneau, qui paiſſoit près d'elle, & mon chien, dont elle avoit renoué la leſſe; une houlette ſur les genoux; un chapeau de paille à ſon côté, avec un petit panier de jonc, dans lequel je vis du pain & quelques fruits, un livre & des ouvrages de main commencés. Son ajuſtement étoit de la même forme que celui d'Hélene, c'eſt-à-dire plus ſimple encore qu'Hélene ne le portoit ordinairement dans la maiſon de ſon père, mais ſe ſentant néanmoins d'un goût d'élégance & de propreté, que dans cet abaiſſement même, mademoiſelle Tekely n'avoit pu perdre. Sa taille, ſous un corſet d'étoffe légère, en étoit plus fine & plus libre. Sa tête, ſans coeffure & ſans voile, laiſſoit voir à découvert tout ce que la nature y avoit répandu d'agrémens. Avec l'azur qui ſerpentoit ſur les temples, c'étoit de groſſes treſſes des plus beaux cheveux du monde, relevées ſans art, & formant, de pluſieurs tours, une ſorte de caſque,

au ſommet duquel leurs queues raſſemblées d'elles-mêmes en boucles, compoſoient naturellement un charmant panache. Elle auroit été plus majeſtueuſement ſur un trône ; mais toutes les recherches de la grandeur & du luxe n'auroient pu la rendre plus aimable.

L'émotion de mon cœur ne me ſurprit pas. J'en avois reſſenti d'auſſi vives ; & le courage avec lequel je me voyois prêt à m'éloigner, ſemblant me répondre aſſez de la fermeté de mes principes, peut-être venois-je dans l'intention ſecrète d'avoir pour moi-même un peu d'indulgence avant mon départ. Cette diſpoſition devoit me donner du goût pour la joie ; cependant (en moins de dix pas qui reſtoient à faire juſqu'à ma pupille), une noire & peſante vapeur m'obſcurcit ſenſiblement l'imagination. Charmes qui me raviſſez, dis-je en moi-même, avec quelques ſoupirs étouffés ; mais affreux état pour l'unique héritière d'un ſi grand nom ! Je m'approchai d'elle, d'un air ſombre, & dans un ſilence, qui dut lui promettre moins d'applaudiſſemens pour ſon nouveau caprice, que de plaintes & d'amers reproches. Elle feignit ſans doute de ne le pas remarquer ; car ſon accueil n'en fut pas plus froid, ni ſon maintien moins ouvert. Elle fut la première à parler, pour me reprocher gaiement, comme Hélene, d'avoir mal pris mon chemin

& d'être venu jeter la frayeur parmi leurs agneaux. Aſſeyez-vous près de moi, me dit-elle du même ton; je veux vous communiquer le plan de notre vie paſtorale, & vous apprendre la ſcène que je vous préparois aujourd'hui. Je m'aſſis, la tête baiſſée, ſans avoir ouvert la bouche.

Elle ſe mit à me raconter, qu'après avoir rendu les derniers devoirs à ſa fidelle Olaſmir, & donné à ſon ſort des larmes d'envie plutôt que d'affliction, elle étoit retournée à la ferme pour y faire ſon office; mais que ſon père n'avoit pas voulu ſouffrir qu'elle mît la main aux rudes ouvrages de la maiſon, & s'étoit ſervi de ſon autorité pour la retenir, en lui laiſſant néanmoins le choix d'une occupation moins pénible : qu'alors elle s'étoit ſouvenue qu'au couvent d'Odenbourg il y avoit quelques beſtiaux, dont les religieuſes prenoient ſoin; qu'elle avoit demandé cet office dans la ferme, & que ſon père y avoit conſenti, mais l'avoit bornée au ſoin de la laiterie, des poulets & des agneaux; adminiſtration peu laborieuſe, comme j'en devois juger, ſur-tout lorſqu'il exigeoit qu'elle fût partagée avec Hélene. Auſſi s'étoit-elle récriée, en repréſentant qu'elle craignoit de n'être pas aſſez utile à la ferme. Cependant ſon père avoit pris la peine de lui faire concevoir que ces trois articles faiſoient une partie conſidérable de l'économie champêtre,

& qu'il tiroit de ſa baſſe-cour preſqu'autant que de ſes terres. Elle s'étoit rendue à cette raiſon.

Auſſitôt, continua-t-elle avec le même enjouement, j'ai voulu connoître l'objet de nos ſoins & l'étendue de notre petit empire. « J'ai propoſé » à ma ſœur, d'aller enſemble à la baſſe-cour, vous » ne ſerez pas effrayé des termes. Dans la bergerie, ſur plus de trois cens moutons, nous n'avons » trouvé que ſeize brebis avec leurs agneaux. Plus » loin, nous avons compté vingt vaches, dont » quelques-unes ont mis bas nouvellement. La » ſervante, qui les trait, nous aſſure qu'elles ſont » toutes laitières, & qu'avec le lait néceſſaire à la » maiſon, elles fourniſſent, chaque ſemaine, » quatre-vingt livres d'excellent beurre. Je ne » puis vous dire, au juſte, le nombre de nos » poulets; mais j'en ai compté plus de trois cens » de différens âges, dont les plus jeunes demandent encore de grands ſoins ».

Après avoir fait ce compte, & careſſé nos agneaux, j'ai pris ma ſœur à l'écart, pour convenir avec elle de l'emploi du jour & de l'ordre de notre travail. Nous avons réglé d'abord que notre lever ſera, tous les jours d'été, à ſix heures; à ſept en hiver; que nos premiers ſoins ſeront pour notre petite légion de volaille; les ſeconds pour nos agneaux, qui prendront la plus grande partie du jour; & les ſoins du ſoir,

pour la laiterie. Une ſi grande partie du jour à nos agneaux ! vous me demandez pourquoi ? parce nous ſommes réſolues, monſieur, de n'en confier la garde qu'à nous ; & vous voyez que nous commençons dès aujourd'hui. Nous ſavons du berger même, qu'ils perdent beaucoup à paître avec le troupeau, & que ſi nous les voulons ſains & nets, il faut les mener à part avec leurs mères. Les mener ! mener de tendres agneaux ! Ah, monſieur ! c'eſt le triomphe de la vie champêtre. N'ai-je pas lu mille fois que nos premiers pères étoient des bergers ? La poéſie, la fable, que dis-je ? l'hiſtoire ſainte & profane nous offrent-elles des idées plus pures, des images plus charmantes que celles de l'état paſtoral ?

Cette eſpèce d'enthouſiaſme, & tous ces détails ruſtiques, qui s'étendoient déjà juſqu'aux termes, me firent lever la vue, pour la regarder avec étonnement. Elle ſourit, & continua :

Nos ſeconds arrangemens ſont tombés ſur l'habit qui convenoit à nos exercices. J'ai jugé qu'il devoit être auſſi ſimple qu'eux, le même que celui de toutes les jeunes filles du canton, qui ſont occupées des mêmes ſoins. Un habit paſtoral m'auroit plu, tel que je l'ai vu dans pluſieurs peintures : mais je ne ſuis pas en Arcadie ; je ne veux pas être diſtinguée par des ſingularités qui puiſſent m'attirer les regards, la

ſeule

ſeule diſtinction que je ne crains pas, eſt celle d'une extrême propreté. Ma ſœur a le même goût, & nôtre exemple pourra l'inſpirer à nos compagnes. Si les jours de fête demandent plus de recherche dans notre parure, nous n'y avons pas renoncé. Mon père, qui eſt la bonté même, apprenant que nous voulions mener nos agneaux, a pris ſoin de m'avertir que le ſoleil eſt brûlant dans cette plaine. Mon inquiétude n'eſt pas pour mon teint, qui ne m'en a jamais cauſé, mais pour les reſtes de ma maladie dont je me reſſens encore. D'un peu de paille, que j'ai treſſée ſur le champ, je ſuis parvenue à faire, pour ma ſœur & pour moi, deux chapeaux, qui vont nous faire braver toutes les ſaiſons. J'ai voulu cette houlette, parce qu'il faut qu'une bergère en ait une. Il falloit un chien, & mon père m'en a promis un : mais je me ſuis fait ſuivre aujourd'hui du vôtre, que j'ai paré d'un ruban, à l'honneur du maître, & que j'ai nommé Lyciſcas pour ce jour, ſans autre raiſon que d'avoir lu Lyciſcas dans une Eglogue. Mon dieu ! j'oubliois que j'ai pris moi-même un nom de bergerie. Comment en porter un autre ? C'eſt Ednor ; il eſt fort commun parmi les bergères de notre Hongrie. M'entendez-vous, monſieur, je m'appelle Ednor, & je ne veux plus qu'on me nomme autrement. A préſent, monſieur, convenez que dans le tranquille &

charmant état que j'ai choiſi, je vais être la plus heureuſe fille du monde !

Elle s'arrêta pour attendre apparemment mes félicitations, qu'elle croyoit dues à ſon récit. Mais une douloureuſe variété de ſentimens, dont je me ſentois le cœur oppreſſé, ne me donnoit pas beaucoup d'empreſſement à répondre. Ma bouche ne put s'ouvrir, ni pour applaudir, ni pour condamner. Quelque jugement qu'elle portât de mon ſilence, elle feignit encore de n'y faire aucune attention ; & reprenant du même air : ne vous ai-je pas promis de vous apprendre auſſi la petite ſcène que nous avions méditée ? Que je ſuis fâchée de l'idée qui vous eſt venue, de prendre un chemin par lequel nous vous attendions ſi peu ! & peut-être en aurez-vous du regret vous-même.

Elle revint au petit conſeil qu'elle avoit tenu la veille avec Hélène, ſur l'ordre de leurs occupations. Parmi leurs projets, elles avoient fait entrer celui de commencer leur vie paſtorale dès le lendemain, pour me ſurprendre agréablement, me dit-elle, après une abſence de deux jours, par le changement imprévu que je trouverois dans leur ſituation. C'étoit un eſſai qu'elles avoient voulu faire de leur plan, & tout-à la-fois un amuſement pour elle & pour moi. L'ordre étoit donné à la ferme, dans la ſuppoſition que

j'y arrivèrois directement, de me dire qu'elles étoient à ſe promener dans le champ où je les avois trouvées. N'ayant pas douté que je ne m'y rendiſſe auſſitôt, elles avoient fait paſſer leur troupeau derrière la haie, & s'étoient venues cacher de l'autre côté, dans le lieu où nous étions, pour me voir venir du côté dont elles m'attendoient. Leur deſſein, lorſqu'elles m'auroient vu paroître, étoit de repaſſer dans le champ voiſin, de s'y mettre à la tête du troupeau, la houlette en main, le chapeau ſur le front, de ſe tenir prêtes à me recevoir, & de commencer, à mon arrivée, un petit dialogue, qu'elles avoient concerté entr'elles, ſur le bonheur de leur état. Il devoit finir par l'offre qu'elles me feroient d'une houlette, ſi j'étois tenté de partager ces innocentes douceurs avec elles. Pendant qu'elles ſe ſeroient flattées de remplir ainſi mon attention, une ſervante, qui m'auroit ſuivi de la ferme avec un baſſin de leur meilleure crême, auroit étendu, ſur un gazon frais, la plus fine & la plus blanche des nappes de la maiſon, y auroit ſervi en bon ordre ſa crême, le pain & les fruits, que je voyois au fond du panier; & les deux bergères me faiſant alors tourner les yeux ſur ce petit appareil, en auroient marqué de la ſurpriſe; elles l'auroient attribué à quelque fée bienfaiſante, elles m'auroient invité à m'aſſeoir entr'elles, &

m'auroient fait joindre le plaiſir d'un feſtin du ſiécle d'or, à celui de voir bondir leurs agneaux. Voilà, me dirent-elles toutes deux enſemble, en mêlant leurs voix comme de concert, ce que vous nous faites perdre, & ce que vous avez perdu vous-même.

Mais ſi cette idée leur étoit commune, mademoiſelle Tekely la pouſſa plus loin. Toute la gaieté qu'elle avoit miſe dans ſon récit n'ayant pas diminué mon oppreſſion, je ne ſortois pas de ma peſanteur. Elle parut s'en appercevoir enfin. Quoi? me dit-elle plus gaiment encore; pas un mot? Nous ne ſerons pas honorées d'une réponſe? Ce qui fait nos délices, n'a peut-être ſervi *qu'à* vous ennuyer. Cependant, je voudrois ſavoir comment vous auriez reçu l'offre d'une houlette, & ce que vous penſez du genre de vie que nous embraſſons. Je vous demande, ajouta-t-elle d'un ton plus grave, la ſincérité que j'aurois pour vous, ſi vous me faiſiez la même queſtion ſur un point que vous euſſiez fort à cœur.

Un langage ſi ſérieux eut non-ſeulement la force de me réveiller, mais celle de me rappeler à l'eſprit l'importante entrepriſe dont j'avois déjà commencé l'exécution & tous les motifs d'une viſite qui devoit être vraiſemblablement la dernière avant mon départ. On me donnoit l'occaſion de les expliquer, celle de faire ou d'annoncer

mes adieux, & tout à la-fois, de déclarer, dans la réponſe qu'on me demandoit, mon ſentiment ſur ce qui s'étoit paſſé depuis trois jours. J'eus beſoin de me compoſer un moment. Hélene venoit de nous rejoindre : mais il m'étoit ſi facile de paſſer légèrement ſur ce qu'elle devoit ignorer, que ſa préſence ne m'arrêta point.

Vous m'avez ſurpris ſans doute, dis-je à mademoiſelle Tekely en la regardant d'un œil tranquille, par un ſpectacle ſi peu prévu ; & je regrette en effet que la route, où je me ſuis engagé ſans réflexion, m'ait fait perdre le plus doux amuſement du monde. Vous me demandez ce que j'en penſe : vous voyez que j'en juge comme vous, & que je le trouve charmant. Oui, monſieur, interrompit-elle vivement ; il l'eſt à mes yeux. Je le vois, repris-je, vous y prenez tant de goût, que je vous défierois de faire le rôle de bergère avec plus de grâce & de vérité, quand vous en auriez embraſſé l'état par une réſolution ſérieuſe. Oh ! très-ſérieuſe, interrompit-elle encore ; je vous en réponds, monſieur ; & vous avez dû juger qu'en jetant au feu..., elle s'arrêta, contenue apparemment par la préſence d'Hélene.

Sérieuſe, mademoiſelle, pour le tems qu'elle doit durer. Autrement, elle ne ſeroit ni raiſonnable, ni digne de vous. Je ne la condamne point pour un tems. Il y a peu d'aſiles au monde, où

vous puiſſiez être avec plus de ſureté que dans cette ferme & ſous cet habit; j'ajoute, ſi vous voulez, avec plus d'agrément, puiſque votre goût eſt aujourd'hui pour la vie champêtre. Vous ſerez tranquille, adorée d'Hélene, chérie de ſon père, qui ne refuſera rien à vos déſirs; & j'emporterai la ſatisfaction de n'avoir rien à redouter pour vous dans mon abſence.

Dans votre abſence, monſieur! Vous partez donc?

Oui, mademoiſelle, demain ou le jour d'après.

Je crus voir d'abord quelque trouble dans ſes yeux; mais, avec une plus vive attention, je n'y démêlai que de la ſurpriſe.

Vous partez!.... Hé bien, monſieur, puiſſe la fortune accompagner tous vos pas, & réparer pleinement le tort que je vous ai fait! Malheureuſe, hélas! je n'ai que des ſentimens à vous offrir. Je donnerois mille vies, n'en doutez pas, pour ſatisfaire à tant d'obligations. Mais vous aurez tous mes vœux! C'eſt le ſeul bien qui me reſte.

Un céleſte accent d'intime regret & de ſenſibilité preſſante, avec lequel ces derniers mots furent prononcés, me pénétra juſqu'au fond de l'ame. Je pars, il le faut, repris-je d'un ton moins ferme; j'accepte vos vœux, mais c'eſt en priant

le ciel de ne les exaucer que pour vous. Pourquoi les faites-vous tomber ſur moi? Mes ſervices n'ont-ils pas été payé d'avance, par le prix que vous y avez attaché? Je ſuis en arrière à ce compte! Je vais m'acquitter, s'il eſt poſſible, par un zèle qui ne peut augmenter, mais dont je vous promets d'éternels efforts. Vos deſſins languiſſent: c'eſt pour leur ſuccès, mademoiſelle, que je demande vos vœux; pendant que j'irai ſonder toutes les voies, r'ouvrir celles que vous vous êtes fermées, & vous préparer un ſort auquel il ne vous eſt pas permis de renoncer.

Elle m'écoutoit d'un air agité. Ses yeux néanmoins s'attachèrent deux ou trois fois ſur les miens. Il ſembloit qu'elle fût impatiente, non de me voir finir ou de m'interrompre, mais d'avoir tout entendu, pour en exprimer ſon étonnement. Lorſque j'eus fini, elle ſe tourna pleinement vers moi, en joignant affectueuſement les mains, & les preſſant l'une contre l'autre: Quoi? me dit-elle, d'une voix entre-coupée, avec un regard timide, & quelque peine à trouver ſes expreſſions, ce n'eſt pas pour vous — pour votre fortune — dont j'ai la ruine à me reprocher — que votre départ eſt réſolu — que vous allez employer — ce que votre aveugle généroſité n'a pas achevé de vous ravir — vous jeter dans un nouvel abîme! Je crus devoir l'interrompre, autant

pour la ſoulager, que pour arrêter des ouvertures plus claires devant Hélene. D'ailleurs, mon propre tranſport ne pouvoit être muet plus longtems. Pour moi & pour ma fortune! Juſte ciel! quelle idée vous faiſiez-vous des liens qui m'attachent à votre ſervice? De grâce, n'ajoutez pas un mot. Vous ſerez heureuſe, mademoiſelle; ou je périrai.

Elle tourna la tête, ſans répliquer, en ſe couvrant le front d'une de ſes mains, pour me cacher un ruiſſeau de pleurs, que ce ſoin n'empêcha pas de ſe précipiter le long de ſes joues. Hélene, ſans être mieux informée que par les diſcours qu'elle venoit d'entendre, mais ſenſible aux plus légers des déplaiſirs de ſa chère Ednor, ſe mit à pleurer auſſi. Le feu qui circuloit dans mes veines, ſuffiſoit ſans doute pour me garantir de la même foibleſſe; il avoit tari la ſource des larmes: mais dirai-je qu'au contraire, je pris un délicieux plaiſir à voir couler celles de mademoiſelle Tekely, quelque réſiſtance que je fiſſe encore à de flatteuſes idées dont je n'oſois ſouhaiter l'éclairciſſement. La roſée d'une belle nuit ne répand pas une plus douce fraîcheur, dans un champ brûlé par l'exceſſive ardeur du ſoleil.

Si la violence d'une impérieuſe paſſion triomphoit ſouvent de tous mes combats, je devois être bien loin de l'oubli réel de mon devoir,

puiſque je m'y ſentis rappelé par le plaiſir même que je venois d'éprouver. Je me levai beaucoup plus léger que je ne m'étois aſſis ; & ne prévoyant que de nouvelles peines à prolonger mes adieux ; je déclarai d'un air aſſez ferme, à mademoiſelle Tekely, que je prenois congé d'elle, pour ne la revoir qu'après mon voyage. Elle avoit eu le tems d'eſſuyer ſes pleurs, & de rendre ſa contenance tranquille. Partez-donc, me dit-elle affectueuſement, puiſque vous vous obſtinez à vouloir périr pour moi. Je crains bien que votre voyage n'aboutiſſe à faire deux malheureux, au lieu d'un. Mais ſi vous y êtes réſolu, vous me donnerez du moins de vos nouvelles. Je me réduiſis à lui répondre, que mes meſures étoient déjà priſes pour lui rendre ſouvent ce devoir, & pour lui faire tenir ſurement mes lettres. En prenant mon chemin pour la ferme, où j'avois beſoin d'un moment d'explication avec le père d'Hélene, j'eus le courage de ne pas tourner une ſeule fois la tête, pour conſidérer ce que je laiſſois derrière moi. Que mon cœur en voulut de mal à ma raiſon !

Je ſurpris beaucoup le bon fermier, par la nouvelle de mon départ : mais loin d'en être affligé, il ne put me déguiſer la ſatisfaction qu'il reſſentoit de voir les réſolutions de Mlle Tekely comme ſcellées par la mienne. Peut-être avoit-il douté juſqu'alors qu'elles fuſſent ſérieuſes ou qu'elles

puſſent durer. Mon éloignement lui parut une confirmation ſi pleine & ſi déciſive, que s'enflant d'une ſorte d'orgueil, à peine voulut-il m'écouter, lorſque je lui propoſai de prendre mes billets, pour aller recevoir, chaque mois, la ſomme dont j'étois convenu avec le négociant. L'intérêt, me dit-il fort noblement, peut-il entrer dans le cœur d'un père? Cependant, lorſque je lui fis concevoir qu'il pouvoit naître, à mademoiſelle Tekely, des beſoins qu'elle n'avoueroit pas, mais ſur leſquels il devoit veiller pour les découvrir; & que peut-être ne trouveroit-il pas toujours, dans ſa propre bourſe, le pouvoir d'y remédier, il parut ſe rendre à cette raiſon, & mes *billets* furent acceptés. Je le laiſſai dans un extrême contentement, ſans être tenté d'approfondir quel jugement il portoit d'une ſuite de réſolutions, qu'il ne devoit pas attribuer au déſordre de notre fortune, lorſqu'il ſe voyoit aſſigner ſi libéralement une penſion fort ſupérieure aux frais dont il demeuroit chargé.

Si le trouble de mes ſentimens avoit été ſuſpendu par cette courte interruption, il redevint ſi preſſant, à chaque pas que je fis pour m'éloigner de la ferme, que les ſeules armes, auxquelles j'imaginai de recourir contre ma propre foibleſſe, furent de donner toute la vîteſſe poſſible à ma marche, & d'arrêter, par un étour-

diſſement machinal, le progrès de mille objections ſéduiſantes, que mon cœur formoit ſourdement contre mon départ. Jamais la comparaiſon du cerf bleſſé, qui porte, en courant, le trait dont il veut ſe délivrer par ſa fuite, ne convint mieux qu'aux triſtes efforts de ma raiſon, pour ſecouer le joug de mes ſens. J'étois hors d'haleine, en arrivant aux portes de Nantes; & je n'avois gagné, que de joindre une extrême fatigue de corps aux cruelles agitations d'une ame, que cette laſſitude abattoit elle-même, & rendoit encore moins capable de défenſe. Je vis le moment où ne ſentant plus que la douleur de laiſſer mademoiſelle Tekely dans une ſituation indigne d'elle, & peut-être le mortel tourment de m'éloigner d'elle pour trois mois, je fus prêt de renoncer au deſſein de faire le même jour, à l'Oratoire, mes adieux comme je me l'étois propoſé; changement qui renfermoit ſans doute celui de toutes mes autres vues, & qui m'auroit infailliblement conduit à l'oubli de mes plus ſages principes. Les ſecours du ciel me ſauvèrent encore une fois de cette honte, par une révolution, à la vérité, qui va ſurprendre, mais qui ſuppoſoit, du moins, un ferme attachement à ces grandes loix de religion & d'honneur, qui m'étoient préſentes, & pour leſquelles, je dois avouer que la ſource de

mes vrais malheurs eſt de n'avoir pas toujours conſervé le même reſpect.

Les réflexions, qui m'avoient ſoutenu juſqu'alors, reprirent donc leur empire, & m'attachèrent plus que jamais à mon premier plan. Je fus droit à l'Oratoire. On y parut ſurpris de me voir. Comme la nuit s'approchoit, & que dans ma dernière viſite j'avois annoncé mon départ au ſupérieur, il ne me diſſimula point que n'ayant reçu de moi aucunes marques de ſouvenir pendant tout le jour, il m'avoit ſoupçonné d'être déjà loin de Nantes, & qu'il auroit eu quelque chagrin que je fuſſe parti ſans l'avoir revu. Il avoit, continua-t-il, une confidence importante à me faire. Il l'avoit remiſe au dernier moment, parce qu'elle ne demandoit pas des explications bien longues, & qu'elle devoit dépendre de la certitude de mon voyage de Vienne, ſur lequel il avoit cru me voir de l'irréſolution. Mais vous partez donc, ajouta-t-il, & vous m'apprendrez ſi l'Autriche eſt un des lieux où vos affaires vous appellent. Oui, lui dis-je. Diſpoſez de mes ſervices à Vienne, pour tout ce qui n'excédera pas mes forces.

Il me répondit qu'il les connoiſſoit; & ſans m'apprendre d'où lui venoient ſes lumières, il me ſupplia de changer toute l'amitié que j'avois

pour lui en zèle pour l'honneur de ſon ordre, qui lui étoit plus cher que lui-même ; ſes explications furent auſſi courtes qu'il me l'avoit dit. Il étoit queſtion d'un établiſſement de l'Oratoire en Allemagne. L'Archiducheſſe, tante de l'empereur, avoit formé ce projet depuis quelques années, & l'avoit pouſſé d'abord avec beaucoup de chaleur. Dom Bernard Pez, célèbre bénédictin allemand, avoit été chargé de ſes ordres. Il étoit venu en France pour en faire la propoſition au ſupérieur général, qui l'avoit reçue avec autant de joie que de reſpect; & la cour ne s'y étoit pas oppoſée. Mais les obſtacles étoient venus du conſeil de Vienne. Au lieu de faire paſſer en Allemagne une colonie de religieux françois, comme la cour de France & le ſupérieur l'avoient entendu, le conſeil de Vienne avoit demandé qu'on reçût, à l'inſtitut de l'Oratoire, quelques jeunes allemands, pour y prendre les uſages & l'eſprit de l'ordre, & qu'après les épreuves ordinaires ils revinſſent l'établir dans leur patrie, ſans aucune autre intervention des étrangers. Le ſupérieur général n'avoit pas goûté cette nouvelle méthode. L'archiducheſſe, entraînée par les raiſons d'une ſpécieuſe politique, s'étoit refroidie pour ce qu'elle avoit déſiré le plus ardemment. Un projet, dont il devoit revenir tant de gloire au ciel & tant d'avantages à l'égliſe, ſembloit tombé dans

l'oubli. Cependant ce n'étoit pas de la part de l'ordre, où l'on n'avoit penſé, au contraire, qu'à chercher d'heureux expédiens, pour ſurmonter les difficultés. On s'étoit attaché à celui de faire apprendre la langue allemande à quelques habiles gens, déjà choiſis pour la pieuſe expédition; dans l'eſpoir que cette connoiſſance leur ſerviroit à lever du moins une des plus graves objections du conſeil de Vienne. Leur étude, animée par le zèle de la religion, avoit eu de prompts ſuccès. Il ne s'agiſſoit plus que de réveiller le projet de l'archiducheſſe, en le lui préſentant ſous ce nouveau jour; & dans le voyage que j'allois faire, j'étois ſupplié de me charger d'une entrepriſe, à laquelle perſonne n'étoit plus propre que moi.

Cette propoſition, quoique ſi peu préparée, ne trouva rien dans mes inclinations, ni dans mes vues actuelles, qui fût capable de m'en inſpirer de l'éloignement. Outre le plaiſir d'obliger d'honnêtes gens, pour leſquels je n'avois pris que de l'eſtime & de l'amitié dans une longue familiarité, je conſidérai d'abord que tout ce qui pouvoit m'approcher de la famille impériale, étoit fort avantageux pour le principal objet qui devoit me conduire à Vienne, & que particulièrement auprès de l'archiduchſſe, dont on ſavoit l'aſcendant ſur l'empereur ſon neveu, un crédit, tel

que je pouvois l'eſpérer de ma négociation, m'ouvroit la plus belle porte du monde en faveur de mademoiſelle Tekely. Ma réponſe ne pouvoit être incertaine après cette réflexion. Cependant plus je trouvois d'avantages dans la commiſſion qu'on m'offroit, plus il étoit important de n'y laiſſer rien manquer à la prudence. Je ne m'étois pas aſſez ouvert au ſupérieur ſur le fond de mes affaires, pour m'imaginer qu'il me connût autrement que de nom, & ſur-tout, qu'il fût bien informé de toutes les raiſons que j'avois de me croire fort odieux à la cour de Vienne. Etois-je auſſi propre qu'il le penſoit à ſon entrepriſe? D'ailleurs qu'étoit-il lui-même, pour me charger d'un miniſtère ſi grave? & de quel poids pouvoient être, à Vienne, le nom & l'autorité d'un ſupérieur particulier? Je lui fis ſentir civilement mes deux ſcrupules.

Un agréable ſourire me fit connoître qu'il s'y étoit attendu, & qu'ils lui cauſoient peu d'embarras. Il me pria de lui pardonner pluſieurs aveux, qu'il croyoit néceſſaires, me dit-il, pour ſe faire entendre. Dès les premiers jours de notre liaiſon, l'idée qu'il avoit priſe de mes talens, mon nom & mes aventures de Hongrie, qui ne lui étoient pas inconnues, ma profeſſion déjà décidée pour l'égliſe, enfin quelques marques de dégoût qui m'étoient échappées pour le monde,

lui avoient fait déſirer, & concevoir en même-tems l'eſpérance, de me voir penſer à la retraite. Il avoit regardé le haſard qui m'avoit fait aborder à Nantes, & connoître familièrement ſon ordre, comme une heureuſe diſpoſition du ciel, qui m'y appeloit à ſon ſervice; & ſi je lui permettois un peu de partialité pour un corps, auquel ſon bonheur étoit d'appartenir, il ne croyoit pas effectivement qu'il y eût d'aſile plus convenable, pour un homme d'eſprit, qui joint au déſir de ſe ſanctifier, de la politeſſe, de l'expérience du monde, & du goût pour les ſciences. Ses obſervations ſur mon caractère, dans lequel il avoit cru découvrir un fond de mélancolie, qui m'éloignoit de la diſſipation, la conſtance de mon amitié pour lui & celle de mes viſites, l'avoient confirmé dans ſes idées. Il me confeſſoit qu'il les avoit communiquées au P. de la Tour, ſon général, & qu'au motif ordinaire, de faire une conquête au ciel, il avoit ajouté, dans ſes lettres, celui d'avancer le grand ouvrage de l'établiſſement d'Allemagne, par une voie qui ſembloit concilier les déſirs des deux nations. Le P. de la Tour avoit ſaiſi vivement cette ouverture; il avoit ordonné des prières, dans toutes les maiſons de l'ordre, pour obtenir la bénédiction du ciel ſur une entrepriſe formée pour ſa gloire; & pendant pluſieurs mois les eſpérances ne s'étoit pas rallenties. Mais le tems ayant

fait

fait voir qu'on s'étoit flatté trop légérement, & que par quelques raiſons que j'euſſe été retenu à Nantes, je n'avois d'impatience que pour reprendre le cours naturel de mes affaires, on s'étoit réduit, ſur quelque deſſein que j'avois marqué de faire bientôt le voyage de Vienne, à me demander mes bons offices dans cette cour. Je pardonnerois encore, ſi, perdant l'eſpoir de m'employer comme enfant de l'ordre, le P. de la Tour avoit cru devoir, à la prudence, l'éclairciſſement d'un doute, qui lui avoit fait craindre de me confier de ſi grands intérêts ſous un autre titre. Comme il ne pouvoit ignorer le rôle que j'avois fait dans un parti oppoſé à la maiſon d'Autriche, il avoit appréhendé qu'on n'en conſervât aſſez de reſſentiment à Vienne, pour en écouter moins favorablement ce qui ſeroit propoſé par mon entremiſe. Un miniſtre de la cour impériale à Paris, qu'il avoit trouvé l'occaſion de conſulter ſur l'opinion que les allemands avoient de moi, l'avoit raſſuré. J'étois dans une ſi haute eſtime à cette cour, qu'on y avoit rétracté l'ancienne rigueur qui m'avoit fait excepter de l'amniſtie; & qu'on y étoit ſurpris que depuis pluſieurs années je ne fuſſe pas rentré dans ma patrie, pour y recueillir les fruits de cette faveur. Ainſi, conclut le zélé ſupérieur, de votre côté comme du

nôtre, je ne connois rien qui s'oppoſe au ſervice que nous attendons de votre amitié.

En acheyant cette étrange explication, il tira d'un porte-feuille pluſieurs lettres de ſon général, dont il me fit la lecture : la dernière étoit accompagnée d'une longue inſtruction, qu'il n'avoit reçue, me dit-il, que depuis deux jours, & qui contenoit, avec le détail de la commiſſion, des pouvoirs bien exprimés, auxquels il ne lui manquoit que mon conſentement, pour les remplir de mon nom.

Etrange, ai je dit : ſi ce terme exprime aſſez tout ce que je trouvois de ſurprenant dans ce que je venois d'entendre, il ne répond pas à *l'impreſſion* ſubite qu'un des articles de l'éclairciſſement du bon ſupérieur produiſit ſur moi. Elle fut ſi tumultueuſe & ſi vive, que ſi je n'euſſe été ſoulagé par quelques momens de reſpiration, qu'il m'avoit laiſſés pendant ſa lecture, je n'aurois pas eu la tête aſſez libre, pour lui faire ſur le champ la réponſe à laquelle il s'attendoit. Il me reſta même tant d'incertitude & d'embarras après ſon diſcours, que je pris le ſeul parti qui convenoit à ma ſituation; ce fut de lui dire, qu'une affaire de cette importance me paroiſſant demander plus de délibération qu'il ne me ſembloit ſe l'imaginer, je retarderois volontiers mon départ d'un ou

deux jours, & que nous nous reverrions le lendemain.

On croiroit pouvoir attribuer le déſordre, où m'avoit jeté cet entretien, à la joie que je devois reſſentir, en apprenant que j'étois dans quelque eſtime à la cour de Vienne, & que j'avois la liberté de rentrer dans ma patrie. Mais, quoique je n'euſſe pas le cœur fermé pour un ſentiment ſi naturel & ſi juſte, il n'eut pas alors la moindre part à mon agitation. Une cauſe plus profonde, & d'abord obſcure pour moi-même, mais que je ne fus pas long-tems à reconnoître par ſes effets, agiſſoit avec une égale puiſſance ſur mon eſprit & ſur tous mes ſens: c'étoit l'eſpérance d'accorder les intérêts de mademoiſelle Tekely, ma propre fortune, la religion & l'honneur, avec mon ſéjour à Nantes; en termes plus clairs, de remplir toutes mes obligations & de pouſſer efficacement les affaires de mademoiſelle Tekely & les miennes, ſans m'éloigner d'elle. Ce dernier motif ſe déguiſoit à mes yeux, & mon trouble ne venoit ſans doute que de la trahiſon d'un cœur foible, dont je m'efforçois de les détourner. L'illuſion, de quelques mouvemens inquiets qu'elle fût accompagnée, ſe ſoutint lorſque j'eus quitté le ſupérieur. Mes réflexions ne s'attachèrent qu'aux avantages que je pouvois trouver, dans un parti qui ne s'étoit jamais préſenté à mon imagination, celui d'entrer

dans un corps où l'on me faiſoit l'honneur de me déſirer, où je ſerois plus utile à mademoiſelle Tekely, que dans tout autre état, & que ſous toute autre forme, par le poids que mes ſollicitations recevroient à Vienne, de l'importante commiſſion dont j'y ſerois revêtu, & ſur-tout de l'habit religieux, pour lequel on ſait que la conſidération eſt portée fort loin dans cette cour; un corps, d'où je m'ouvrirois peut-être, à moi-même, des voies d'élévation dans l'égliſe ou dans l'état; enfin, où je ſerois du moins ſûr de mener une vie douce & tranquille, & d'éteindre ou de purifier, par l'exercice conſtant de l'étude & de la piété, une paſſion *rebelle*, qui mettoit continuellement ma religion & mon honneur en danger. Ainſi, cette malheureuſe paſſion ne m'aveugla point encore aſſez, pour me dérober entièrement la néceſſité de triompher d'elle: mais, ſous tous ces voiles, qui l'avoient tranſformée ſucceſſivement en zèle pour le ſervice de mademoiſelle Tekely, en projets d'ambition pour moi, en goût d'étude & de vie tranquille, en ſentiment même de religion & d'honneur, ſes plus irréconciliables ennemis, elle parvint à ſon but, qui étoit de ſe nourrir de la préſence ou du voiſinage de ſon objet, & de ſe fortifier plus que jamais par la fatale ſurpriſe qu'elle fit à ma raiſon.

La nuit n'ayant rien changé à mes diſpoſitions, je retournai le matin à l'Oratoire, avec tout l'empreſſement qu'elles me donnoient pour le nouveau plan dont j'étois rempli. Le ſupérieur les apprit avec des tranſports de joie, & me dit que connoiſſant les déſirs & les intentions de ſon général, il attendroit moins ſes ordres que les miens, pour commencer l'exécution de mon deſſein.

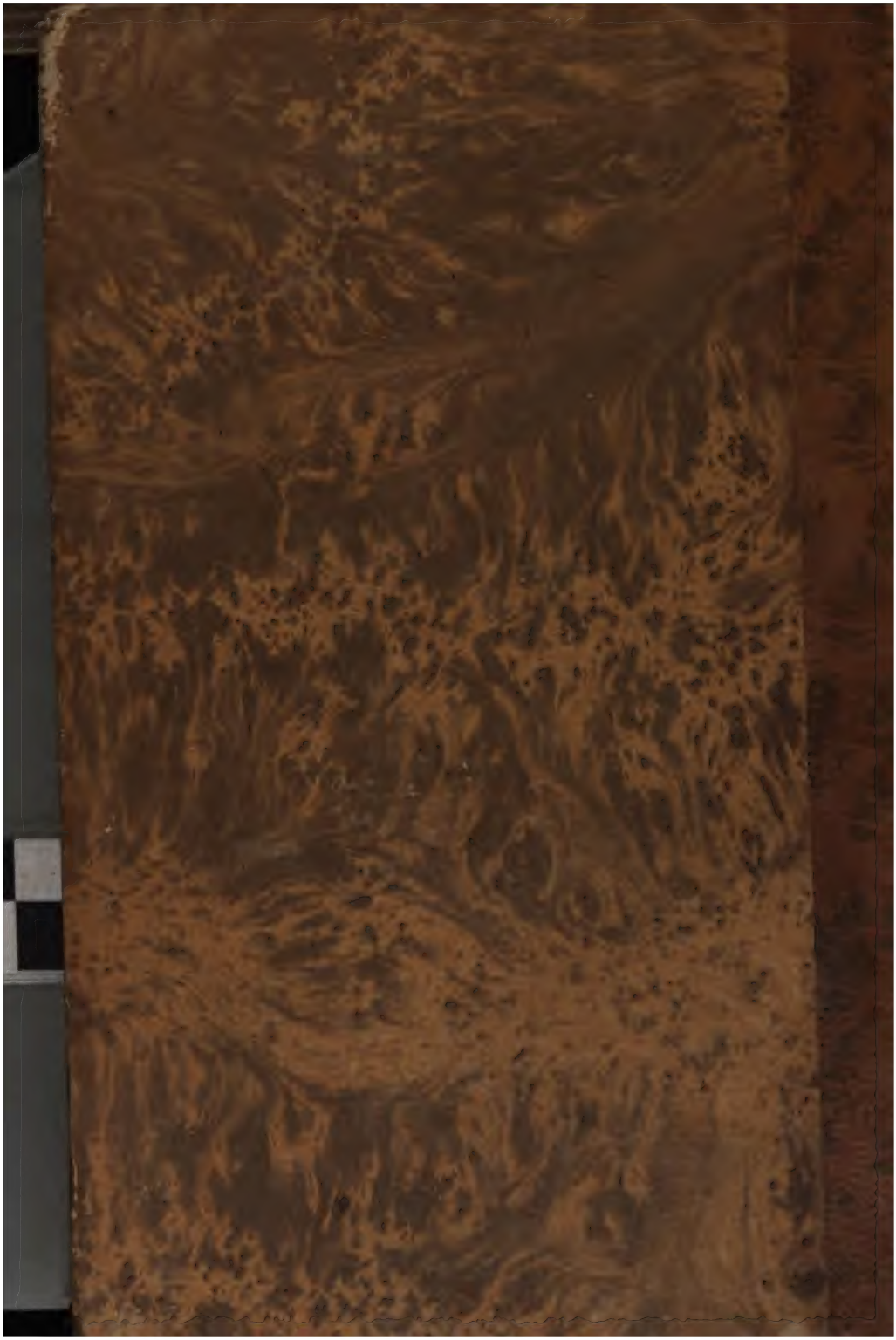
Je ne pris que le tems néceſſaire à quelques arrangemens, que j'avois fait entrer dans mes vues. J'avois conſidéré que les actes, qui concernoient le mariage du comte Jean Tekely, pouvant être levés par tous ceux que j'y voudrois employer, rien ne m'obligeoit d'en remettre le ſoin à d'autres tems, & qu'il étoit même à craindre que le délai ne rendît cette recherche plus difficile. J'en chargeai ma ſœur, dont je connoiſſois la diſcrétion, par une lettre, où je lui marquois le nom des lieux, & les perſonnes auxquelles je m'étois moi-même adreſſé, dans mon premier voyage en Tranſylvanie. Je la préparois à l'honneur que je lui deſtinois un jour, de ſervir de compagnie à Mlle Tekely, lorſqu'elle paroîtroit à la cour de Vienne. Je la priois de garder ſoigneuſement, juſqu'alors, les actes qu'elle devoit recueillir; & quoique le nouveau genre de vie, que j'allois embraſſer, pût me faire différer à

convertir en argent ce qui me reſtoit de bien ; je la preſſois d'en chercher l'occaſion, & je lui en donnois le pouvoir, dans la vue, dont je me réſervois le ſecret, d'avoir cette ſomme prête, en partant pour l'Allemagne, pour y préſenter mademoiſelle Tekely dans un état digne de ſon nom & de ſes droits.

Une autre pièce, qu'elle avoit jetée au feu avec toutes les autres, & dont la perte devoit être réparée, étoit le certificat particulier de ſa naiſſance. Il ne pouvoit me venir que de ſa paroiſſe de Vienne. Je n'avois aucune relation familière dans cette ville, car de cent hongrois, mes anciens amis, ceux qui s'étoient rendus à la cour impériale ne pouvoient être fort attachés au nom de Tekely; & ceux, qui l'étoient encore, éprouvoient les rigueurs de l'exil; ou menoient une vie obſcure dans leurs terres. Je me ſerois vu forcé d'attendre juſqu'à mon arrivée à Vienne, pour lever moi-même un acte de cette importance, ſi je ne m'étois heureuſement ſouvenu du marchand viennois, que j'avois ſauvé des flots du Danube, en me rendant à Bender. Cet homme m'étoit redevable de la vie; motif de reconnoiſſance, qui remue, dit-on, juſqu'aux animaux féroces. Je mis la ſienne à l'épreuve, en lui écrivant ſous les indications qu'il m'avoit laiſſées; & j'ajoutai naturellement à la prière que je lui

faiſois pour mademoiſelle Tekely, que s'il conſervoit un peu d'amitié pour elle & pour moi, une occaſion, qui n'étoit pas éloignée, nous en faiſoit eſpérer d'autres effets.

M. l'abbé Prevoſt, auteur de ces Mémoires, occupé depuis trois ans de ſon Hiſtoire des maiſons de Condé & de Conti, avoit négligé de les finir. Il avoit repris ce travail avec plus d'ardeur que jamais, lorſque la mort le ſurprit. L'Editeur croiroit manquer au public, s'il ne lui donnoit les reſtes précieux du travail d'un homme dont il a honoré tous les ouvrages d'un accueil univerſel.

FIN.

920972